



JUILLET 1907 — 38e LIVRAISON

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE
DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — La valeur de l'expansion allemande, par M. Paul Descamps. — Correspondance : I. Une solution de la crise viticole, par M. J. Garas ; II. La crise viticole dans le Bordelais, par M. A. Roujol ; III. Les influences étrangères en Haïti, par M. M. Mathon. — Répercussions sociales : VI. Le Patronage, par M. Edmond Demolins. — Morale et science, par M. Michel Merys. — Appréciations de la Presse. — Bulletin bibliographique.

La suite au verso.

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme, de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires* : 20 francs (25 francs pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs* : 100 francs;

3° Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 francs.

BULLETIN

NOUVEAUX MEMBRES

MM.

Auguste Boyer, ancien magistrat, Saint-Amand-en-Puisaye (Nièvre), présenté par M. Edmond Demolins.

Alexandre Cortada, Paris, présenté par le même.

A. Gasser, directeur de la *Revue d'Alsace*, Mantoche (Hte-Saône), présenté par M. Paul Descamps.

J. Gavanescu, professeur à l'Université de Jassy, Roumanie, présenté par M. V. Hulubei.

Auguste Magloire, publiciste, membre de la chambre des comptes, Port-au-Prince, Haïti, présenté par MM. Fleury-Féquière et Eug. Roy.

J. Mitru, directeur de l'École communale, Jassy, Roumanie, présenté par M. V. Hulubei.

Paul Raynaud, quai de Béthune, 22, Paris, présenté par M. E. Demolins.

Dr J. de Toledo Piza e Almeida, Rio-de-Janeiro, Brésil, présenté par MM. Arthur Ferreira et Machedo Guimaraes.

A. Vanderpol, ingénieur des arts et manufactures, directeur de la Société industrielle des compteurs, Lyon, présenté par M. E. Demolins.

Nouveau membre correspondant :

M. Arnaud Roujol, professeur à l'*École de Guyenne*, Château Dulamon, Blanquefort (Gironde).

LA VALEUR DE L'EXPANSION ALLEMANDE

Sous ce titre, *Une crise commerciale en Allemagne*, M. G. Fleurey publie, dans *Réforme économique* du 15 mars 1907, quelques extraits d'une étude faite par le directeur de l'une des plus grosses maisons industrielles allemandes, étude qui met en lumière les points faibles de l'Allemagne actuelle, au point de vue économique. L'auteur, qui signe du pseudonyme de *Industrialis*, prédit que l'essor industriel de l'Allemagne sera sous peu paralysé. Il se base, pour appuyer son opinion, sur l'insuffisance des fonds de réserve dont dispose l'industrie allemande; il en résulte que le moindre ralentissement dans la production serait fatal :

« Le nombre des ouvriers, dit-il, a trop augmenté. L'industrie ne peut pas les conserver, au moment d'une période de déclin, comme il était encore possible de le faire autrefois. La situation deviendrait encore plus critique, car la cherté des vivres, qui croît sans cesse dans les centres industriels, rendrait la vie matérielle pour ainsi dire impossible à l'ouvrier; alors ce sera la lutte sans merci entre patrons et ouvriers, lutte d'autant plus sans issue que les fabriques ne pourront plus, comme autrefois, travailler à « l'avance et sans commandes » pour aider les ouvriers à traverser les mauvaises périodes. Pour faciliter de tels procédés, l'argent n'est plus là. »

Mais un ralentissement de la production, en Allemagne, est-il probable ?

D'après l'auteur, l'industrie allemande a pris une extension formidable au moment du développement des moyens de transport, il y a une trentaine d'années :

« Quiconque, en Allemagne, ne fait pas de voyages est actuellement perdu de réputation. Autrefois, les hautes classes seules allaient aux eaux; ce besoin s'étend de plus en plus. Cette « démocratisation » des voyages a contribué à développer d'une façon rapide et surprenante tout ce qui se rattache au bâtiment. Des hôtels

de tous les côtés. se sont élevés à vue d'œil. Mobilier, chauffage central, lumière électrique, ascenseur, linge, verrerie, porcelaine..., autant de branches qui ont profité de ces besoins nouveaux. »

Aujourd'hui, on est arrivé à faire face à toutes les éventualités et, suivant l'industriel allemand, le point culminant est déjà dépassé. On a pu constater que l'industrie du bâtiment commençait à être atteinte. Ce qui se passe dans l'industrie du fer en est une preuve :

« Le *Journal de l'industrie métallurgique allemande* a communiqué dernièrement des résultats de soumission qui ne sont guère rassurants. Des fabriques offraient déjà la tonne à 143 marks, alors que d'autres conservaient encore le prix de 169. Dans les tôles, la fabrique rhénane offrait la tonne à 154 marks, la fabrique Witten à 188. Baisse de prix énorme qui influe naturellement sur toute l'industrie. »

Ce langage a d'autant plus frappé que l'on n'est pas habitué à l'entendre.

En effet, depuis la fondation de l'Empire allemand. on ne parle que de l'hégémonie germanique, non seulement au point de vue militaire ou politique, mais encore aux points de vue économique, scientifique. pédagogique, etc. La suprématie de l'Allemagne est devenue un véritable cauchemar. Qui a tort? qui a raison?

C'est ce que nous nous proposons d'examiner. Aussi bien. ce sujet est toujours d'actualité ; nous le retrouvons constamment dans les quotidiens. dans les revues. dans les conversations.

Nous ne nous proposons pas d'étudier ici le sujet à fond. ni d'analyser les faits dans tous leurs détails. Nous essaierons seulement d'évaluer la grandeur de l'expansion germanique comparativement à celle de ses principaux concurrents, pour en déduire ensuite les éléments de faiblesse ou de prospérité qu'elle renferme.

Les statistiques montrent d'une façon saisissante le développement extraordinaire de la production ou des exportations allemandes. Mais il faut savoir se servir des chiffres, et surtout il faut savoir ce qu'ils prouvent.

Or, on peut envisager les choses de plusieurs façons.

Tout d'abord, et c'est ce que l'on fait généralement. on peut comparer l'état actuel d'un pays à son état ancien. Si l'on applique ce procédé à l'Allemagne, on trouve une progression énorme :

De 1875 à 1895, le nombre des établissements industriels a augmenté de plus de 10 % ; la production des mines de fer et des mines de houille d'environ 50 % ; celle de l'industrie sucrière de près de 200 %.

L'accroissement des exportations a suivi un mouvement analogue à celui de la production.

M. de Rousiers constatait dernièrement[1] que, de 1895 à 1905, elle avait augmenté de 58 %.

La flotte marchande allemande a subi une progression analogue; elle a doublé son tonnage de 1850 à 1870[2], et. depuis lors, elle a encore plus que doublé.

Il est donc indéniable que, depuis un demi-siècle, l'Allemagne a progressé d'une façon étonnante dans la production industrielle, dans l'exportation et dans l'outillage.

On peut dire que, en Europe, l'accroissement n'a été nulle part aussi sensible, et il faut aller en Amérique pour trouver un exemple d'un développement plus rapide. pendant la même période.

Ce serait toutefois un jugement à courte vue que d'en déduire la supériorité industrielle et commerciale de l'Allemagne sur les autres États européens. En effet, il n'est pas logique de comparer la progression réalisée par un pays qui commence avec celle obtenue par un pays qui a dépassé cette période, ou qui n'y est pas encore arrivé.

En réalité. chaque contrée subit une poussée énorme au moment de l'amélioration des moyens de transports. et on peut dire que la secousse est d'autant plus forte que le retard a été plus prolongé, parce que l'on bénéficie de tous les progrès accomplis jusqu'à ce jour. L'amélioration des moyens de transports et de production

1. *Les Exportations allemandes* (Sc. soc.. 2e pér., 33e fasc., p. 9).
2. *Id.*, p. 77.

a, comme on le sait, commencé en Angleterre dans le courant du XVIIIe siècle, avec l'invention de la machine à vapeur, des métiers à filer et à tisser, puis des chemins de fer. Dans la première moitié du XIXe siècle, ce mouvement atteint la Belgique et certaines parties de la France. Dans la seconde moitié du même siècle, c'est le tour de l'Allemagne. Aujourd'hui nous assistons au développement économique du nord de l'Italie, du Japon, même de certaines parties de la Russie. Pour faire une comparaison exacte, il faudrait prendre chacun de ces pays au même stade de l'évolution.

Toutefois, si l'on voit un pays dépasser un autre, il est presque certain qu'il lui est supérieur, car s'il a pu profiter des progrès accomplis et s'outiller supérieurement, son concurrent bénéficie de l'avance prise. Il en est ainsi (si l'on s'en tient au seul point de vue industriel et commercial) de l'Allemagne qui a rattrapé, puis dépassé la France; mais, contrairement à une opinion assez répandue; l'Allemagne n'a pas dépassé la Grande-Bretagne; elle est même loin de l'avoir rattrapé.

Voyons les chiffres :

En 1880, le commerce extérieur total du Royaume-Uni s'élevait à 15 milliards de francs environ; en 1906, il atteint 25 milliards.

En Allemagne, ce même commerce était de 9 milliards en 1880 et de 18 milliards en 1906.

Mais la comparaison ainsi faite n'est même pas exacte, car, pour être juste, il faut tenir compte de la grandeur du pays, de sa population; ce qu'il faut comparer, ce sont les chiffres par tête d'habitant. Si donc, on divise les nombres que nous venons de citer par la population absolue des pays auxquels ils se rapportent, on trouvera que, l'année dernière, le commerce extérieur du Royaume-Uni s'est élevé à près de 600 francs par habitant, et celui de l'Empire allemand à 300 francs seulement. A ce point de vue, et malgré l'effort considérable fait, l'Allemagne n'arrive qu'à la moitié du Royaume-Uni, et ne dépasse guère la France. Si, au lieu de prendre le Royaume-Uni, on n'envisageait que la seule Grande-Bretagne, la différence serait encore plus sensible.

On arrive au même résultat, si l'on compare la grandeur des flottes marchandes. Celle de l'Angleterre compte aujourd'hui plus de 10 millions de tonneaux; celle de l'Allemagne 2 millions et demi à peine [1]. Ainsi, malgré des efforts inouïs, la flotte allemande ne dépasse pas, en importance, le quart de la flotte britannique.

Cependant, il ne faut pas attribuer à la valeur du commerce extérieur un critérium absolu. Ainsi, par exemple, les Etats-Unis ont un commerce extérieur plus faible que celui de l'Allemagne ou de la France. Cela n'indique cependant pas une infériorité réelle, car l'Amérique n'a pas dépassé le stade de la colonisation agricole; les industriels américains ont donc, dans leur propre pays, une clientèle croissante, des débouchés s'élargissant aussi vite que croissent les moyens de production.

D'autre part, si l'on s'en rapporte seulement au commerce extérieur, on voit quelques petits pays dépasser le Royaume-Uni; ainsi la Hollande et la Belgique [2]; ainsi la Nouvelle-Zélande (près de 1.000 francs par habitant) et les autres colonies australasiennes.

Au commerce extérieur, il faudrait ajouter le commerce intérieur, mais ce dernier est difficile à évaluer. Ce qu'il faut envisager, c'est donc la production totale plutôt que le commerce extérieur, et, évidemment, la production par habitant.

Nous n'avons pas sous les yeux les chiffres relatifs à la production globale de chaque pays, mais, si l'on prend les principaux articles, la supériorité de l'Angleterre reste indéniable.

Pour la houille, par exemple, la production dans les principaux pays a atteint, en 1904, les chiffres suivants :

États-Unis.......	284	millions de tonnes.
Grande-Bretagne	232	—
Allemagne......	170	—

1. *Id.*, p. 77.
2. Ph. Robert, *Le commerce franco-belge et sa signification sociale* (*Sc. soc.*, 2e sér., 13 fasc.).

Si l'on tient compte de la population de chacun de ces pays, on trouve que la production par tête est la suivante :

États-Unis..........	3 1/2 tonnes	par habitant.
Grande-Bretagne...	6	—
Allemagne.........	3	—

En Belgique, elle est d'environ 3 1/2 tonnes.

Il en est de même dans l'industrie cotonnière, dans l'industrie lainière, dans les constructions navales.

L'infériorité de l'Empire germanique dans ces diverses branches n'est pas compensée par sa supériorité dans les industries chimiques. Quant à la production de la fonte, si l'Allemagne a rattrapé l'Angleterre au point de vue absolu, cette dernière conserve encore sa supériorité si l'on envisage la production par habitant.

Voilà les faits.

Mais nous irons plus loin encore. Le but véritable de la production n'est pas de produire coûte que coûte, d'exporter malgré tout; le but véritable, il faut bien le dire, est de gagner de l'argent. Le travail n'est rien s'il ne rapporte pas. On peut vendre à perte et on peut vendre avec un gros bénéfice; et cela n'est pas la même chose. L'Allemand avec ses produits à bon marché gagne-t-il plus que l'Anglais?

Cela est douteux. Et la situation apparaît plus grave encore, si l'on envisage les industries protégées, ou organisées en cartells : là, l'exportation ne se fait qu'au détriment du consommateur allemand. De l'une ou de l'autre façon, l'expansion allemande démontre un type inférieur.

Et les résultats sont là. Nous avons publié récemment une statistique de la richesse des principaux pays. En moyenne, l'Anglais possède un capital de près de 7.000 francs, tandis que la richesse de l'Allemand dépasse à peine 2.600 francs. Sans aucun doute, ce dernier a encore beaucoup à faire pour rattraper le premier.

En résumé, l'Allemagne a vu son industrie et son commerce croître d'une façon extraordinaire pendant les trente dernières années; mais, après l'accomplissement de cet effort immense, sa situation, par rapport à celle de la Grande-Bretagne, ne dépasse pas encore les proportions suivantes :

Commerce extérieur : 300 francs par tête au lieu de 600;

Flotte marchande : le quart de celle de l'Angleterre;

Production de houille : 3 tonnes par tête au lieu de 6;

Richesse moyenne : 2.600 francs au lieu de 7.000 francs.

Voilà donc les choses remises au point; sans doute, le taux de progression est actuellement plus élevé en Allemagne qu'en Angleterre, mais il est douteux que ce taux subsiste longtemps encore. Déjà des difficultés se font sentir, et cela n'a rien d'étonnant, puisque certaines industries vivent d'une façon artificielle à l'aide de cartells et de tarifs protecteurs, et que les autres ne l'emportent que grâce au bon marché de la main-d'œuvre, bon marché menacé de jour en jour par les revendications ouvrières.

L'avenir seul nous dira jusqu'à quel point s'élèvera le colosse germanique.

P. Descamps.

CORRESPONDANCE

I. — Une solution de la crise viticole.

Mezin, le 3 juillet 1907.

A M. Edmond Demolins.

Mon cher Maître,

Je viens de lire le dernier fascicule, où M. Descamps analyse et classe les différents types de vignerons. A mon avis, la conclusion que l'auteur tire des faits qu'il a étudiés mérite d'être approuvée par ceux qui recherchent les moyens efficaces de faire cesser ou d'atténuer les crises résultant de la mévente des produits de la vigne.

M. Descamps a bien raison quand il dit : « Il n'y a pas de solution unique de la crise viticole », et aussi : « Chacun doit

examiner les moyens qu'il a de se débrouiller lui-même et agir en conséquence ». Aucune objection possible.

Il me semble toutefois que, dans l'état actuel de la *Science sociale*, il serait possible et utile d'apporter quelques éclaircissements complémentaires, d'indiquer certaines manières, peut-être plus efficaces que d'autres, de diriger et de coordonner les efforts qu'on sera disposé à faire.

Si plein d'initiative, si ardent au travail que l'on soit, il faut, de toute nécessité, agir conformément aux lois sociales. L'homme le plus actif, s'il méconnaît quelque vérité sociale essentielle, aboutit à l'échec.

Dans le cas spécial des opérations qui ont pour objet l'écoulement des vins et des eaux-de-vie, il se produit une évolution analogue à celle qui a modifié les conditions de production, d'élaboration et de vente de nombreux produits agricoles, mais avec un caractère de complexité plus marqué.

Les expériences de M. Dauprat ont montré la nécessité de spécialiser et d'industrialiser les cultures. Bien entendu, on doit agir avec la plus grande prudence en adoptant telle ou telle spécialisation.

Le développement des transports permet des relations plus faciles entre producteurs et consommateurs. Il est forcé que les ventes directes deviennent de plus en plus nombreuses. Le commerce est ainsi obligé de compter avec une concurrence qui peut devenir redoutable; il peut se trouver en présence d'une baisse de prix telle qu'il lui est impossible de retrouver ses frais généraux. Le négociant intermédiaire est obligé, ou bien de disparaître, ou bien de se maintenir en offrant des prix très bas aux producteurs, à moins toutefois qu'il ne se plie à des combinaisons nouvelles, de manière à y jouer un rôle utile.

Pour profiter des facilités nouvelles résultant de l'extension des moyens de communication, il importe aux producteurs agricoles de savoir utiliser les avantages de l'association. Seuls, quelques grands propriétaires, riches par ailleurs, peuvent se permettre les sacrifices nécessaires pour se créer des débouchés au loin.

Pour constituer et faire fonctionner ces groupements pour la vente, qu'on les appelle syndicats ou coopératives, il est nécessaire, si l'on veut éviter les causes d'échec, de tirer parti des expériences qui ont déjà été faites, de les interpréter d'après la méthode et les résultats de la Science sociale.

Les coopératives de production, qui paraissent avoir donné des résultats satisfaisants, sont celles dont le fonctionnement a pu être surveillé directement par les intéressés, et qui n'ont pas pris la forme d'organisations administratives placées sous l'autorité de personnes dont le contrôle est inefficace ou illusoire. C'est là une conclusion que notre ami, M. Bures, a très bien mise en relief dans une note du *Bulletin* (13e fascicule, année 1905).

Les seuls groupements coopératifs susceptibles de réussir sont donc ceux dont les membres peuvent exercer constamment une surveillance active. On pourrait grouper ainsi les gens d'une même commune, d'une même section de commune. D'autres ententes pourraient avoir lieu entre propriétaires grands ou moyens, mais habitant à quelque distance les uns des autres. Surtout en ce qui concerne les vins et les eaux-de-vie, on doit s'attendre à une certaine variété pour la formation des unions de vente.

Nous pressentons une objection : De tels groupements composés d'agriculteurs parmi lesquels beaucoup n'ont que les ressources et la mentalité de simples paysans, ne seront pas capables, seuls et sans patronage, de se livrer aux multiples opérations qui sont nécessaires pour écouler de tels produits sur des marchés lointains. On peut croire, comme cela est déjà arrivé, qu'ils ne sachent pas où il faut aller présenter les marchandises avec chances de succès; il est même à craindre qu'ils ne soient roulés par des négociants ou des représentants peu scrupuleux. Ils ne pourront agir avec assez de force auprès des pouvoirs publics pour obtenir, soit des mesures en vue de la suppression des fraudes, soit des démarches afin de

modifier les tarifs de douanes et de transports. Nous croyons que ces sortes d'opérations pourraient être la tâche d'un Syndicat général de défense qui serait élu par les agriculteurs d'une région naturelle, dont les produits seraient caractéristiques (Syndicat des vins et des eaux-de-vie de la Charente, de l'Armagnac, des vins du Médoc, etc.).

Dans ces syndicats de défenses, on ferait entrer les hommes les plus compétents, les vraies autorités sociales, ceux que M. Bureau appelle « les bons citoyens de la cité moderne ».

De tels syndicats pourraient avoir, comme l'ont demandé les délégués du Midi, des agents assermentés ayant pouvoir de poursuivre la fraude : ils auraient des bureaux permanents de renseignements; ils transmettraient aux pouvoirs publics les réclamations utiles; ils pourraient accréditer des représentants sur les places étrangères après entente avec les coopératives désireuses d'y vendre leurs produits, se réservant le droit de révoquer et de poursuivre ces représentants au cas où ils se montreraient négligents ou infidèles.

Le bureau du syndicat connaîtrait les forces productrices de l'ensemble de ses adhérents, ainsi que les facilités d'écoulement de leurs produits, il pourrait étendre son rôle par la création d'une institution analogue aux organes de concentration industrielle, tels que les cartells allemands et les comptoirs métallurgiques français étudiés par M. de Rousiers. Une telle institution pourrait recevoir des commandes et les répartir au mieux de l'intérêt commun entre les coopératives. Toute liberté pourrait être laissée aux adhérents d'utiliser leurs relations particulières. Le Bureau central aurait toute qualité pour intervenir dans la fixation des prix.

Telles sont les idées que je crois devoir vous communiquer et dont nous allons tenter l'application en Armagnac.

Je reste toujours votre bien dévoué

J. Garas.

II. — La crise viticole dans le Bordelais

A M. Edmond Demolins.

Cher Monsieur,

... J'étudie en ce moment le type bordelais. Le travail dominant est la vigne. Type de cueillette *riche*, favorisée par le sous-sol, le climat, les facilités d'exportation. De là est sorti un type de grand propriétaire, riche et dépensier, à double installation rurale et urbaine, qui a pu vivre de la simple vente de sa récolte aux négociants *étrangers*.

Ceux-ci se rangent en trois groupes d'où sortent historiquement à peu près tous les grands négociants et armateurs bordelais :

1° Étrangers du Nord : Anglais, Flamands, aujourd'hui Allemands. Ce sont ces patrons étrangers qui ont créé jadis, hors ville, le faubourg des Chartrons, aujourd'hui cité protestante et étrangère, maîtresse du haut commerce;

2° Les Juifs, chassés d'Espagne et de Portugal par Philippe II;

3° Les Protestants français du Languedoc.

Cette situation est très nette dans les temps modernes. Au XVIIIe siècle, qui marque l'apogée de la gloire et de la puissance bordelaises, je ne trouve aucun grand armateur issu du pays : Nayrac et Bonnafé sont des protestants du Haut Languedoc; Gradis est un Juif, Barton, Bethmann, etc., sont des étrangers du nord. Ces familles étrangères se maintiennent pendant plusieurs générations sans se fusionner complètement.

Deux points à éclairer :

1° L'origine des patrons bordelais du *Moyen âge*. Il y a beaucoup d'Anglais parmi eux, mais les chefs de la cité semblent appartenir à des familles du pays.

2° De même aujourd'hui, un certain nombre de maisons importantes appartiennent à des négociants du pays. Il y a lieu d'étudier le mécanisme de leur formation.

Cet équilibre social a duré jusqu'à la crise phylloxérique de 1875-80. Le proprié-

taire, qui avait des ressources, a pu reconstituer tout de suite, croyant la crise passagère; mais celle-ci s'est prolongée : maladies nouvelles, frais croissants, puis mévente due à des causes multiples. Le propriétaire, habitué à une vie large et facile, a emprunté plutôt que de réduire ses dépenses et n'a pu s'acquitter.

De là des catastrophes financières.

Finalement, nous assistons à un vaste déplacement de la propriété. Les vieilles familles qui possédaient le pays disparaissent devant le paysan, le tonnelier et le grand commerçant. Le paysan a pu acheter de la terre, parce que les prix tombaient à rien; il a pu résister quelque temps, parce qu'il n'avait pas à payer la main-d'œuvre; mais il ne peut se maintenir parce que les frais de culture restent élevés et que la mévente est complète. Le tonnelier avait les reins plus solides. Le métier rapporte; s'il y a surproduction, tant mieux. A sa fabrication, il joint, comme ressources accessoires, le soin du vin chez les petits propriétaires qui n'ont pas un maître de chai, puis le petit courtage. Il a donc de l'argent, peut acheter, attendre, et conserver la terre. Enfin le grand commerçant, ayant des réserves importantes et le placement de sa récolte, paraît devoir mettre la main sur la plupart des grandes propriétés....

Veuillez agréer...

A. ROUJOL.

III. — Les influences étrangères en Haïti.

Port-au-Prince, le 18 juin 1907.

A M. Paul Descamps.

Monsieur,

Dans la livraison du mois de mai de la *Science sociale*, vous avez signalé une nouvelle forme de l'expansion anglo-saxonne. Vous avez illustré votre article d'exemples tirés de la Russie, de la Belgique et de la France, etc.

Je ne crois pas inutile, pour vos études que je suis avec attention, de vous renseigner sur des faits analogues à ceux que vous avez rapportés et qui se produisent en Haïti :

Nous avons, comme vous le savez, une double origine. Nous tenons du nègre africain par nos aïeux importés à Saint-Domingue, et des Français par les anciens maîtres de l'Ile.

En 1804, nous avons secoué le joug colonial, aboli l'esclavage et créé une nationalité indépendante. Cependant nous n'avons pas cessé d'être Français par l'éducation et les mœurs. C'est la France qui continue à être notre modèle, et c'est l'influence française qui a longtemps prévalu chez nous par l'instruction, la religion, le commerce et toutes les relations économiques. Mais, depuis quelques années, nous assistons à une décroissance rapide de cette influence. Dans toutes nos villes, les maisons de commerce françaises ont été remplacées par des maisons allemandes, anglaises ou américaines. Depuis 25 ans, les importations de la France ont diminué dans une proportion de 50 %. (Je pourrais ici poser des chiffres tirés de la statistique.) C'est en vain que, depuis 1901, la France, par une convention commerciale, a obtenu le bénéfice d'un tarif de douane privilégié; elle ne peut reprendre la place perdue.

Autrefois, presque tous les grands commerçants et banquiers de Port-au-Prince étaient des Français. On en compte maintenant à peine un sur dix.

Nous avons bien, comme institution française, une Banque nationale qui a son siège social à Paris. Mais elle n'est française que de nom, si on veut considérer que ses directeurs et ses principaux employés sont allemands, anglais, hollandais, américains, de nationalité actuelle ou d'origine.

Quant aux grandes entreprises : chemins de fer, mines, exploitations agricoles etc., elles sont aussi aux mains des Allemands et des Américains qui y exposent leurs capitaux, alors que les Français emploient les leurs dans les valeurs haïtiennes bien cotées à la Bourse de Paris.

Devant ces faits, la tendance des Haïtiens est maintenant bien marquée pour une orientation nouvelle, et il est journellement prêché par la presse, d'envoyer désormais aux États-Unis d'Amérique les jeunes gens

qu'on dirigeait autrefois vers les collèges et les lycées de France.

Il y aurait beaucoup à dire sur la différence de conduite et de vie des immigrants qui nous arrivent et sur les causes d'élimination des Français. Mais je réserve ces observations qui me conduiraient trop loin.

Veuillez agréer, cher Monsieur, mes salutations très distinguées.

M. Mathon.

RÉPERCUSSIONS SOCIALES[1]

(Ces répercussions restent toujours à vérifier, ou à préciser, par de nouvelles observations.)

(Il n'y a une Science sociale que si les phénomènes sociaux se répercutent les uns sur les autres, indépendamment de la volonté humaine et par le fait de la nature des choses.)

VI. — Le Patronage.

Le « patronage » est un groupement supérieur superposé aux familles ouvrières, qui a pour but de les diriger dans le travail, dans la disposition de la propriété et de les aider dans les phases de l'existence.

Le Patronage prend des formes différentes qu'indiquent les répercussions suivantes :

1. *Les conditions de Lieu peuvent faciliter le patronage, ou le rendre difficile*[2]. Elles le facilitent dans la mesure où le sol fournit une plus grande abondance de productions spontanées à la portée de tous. Ces productions (herbe, forêts, fruits, etc.) constituent une sorte de patronage naturel, automatique et gratuit. Une grande partie de l'humanité bénéficie de ce genre de patronage.

Mais, outre ce patronage exercé par les *choses*, il y a le patronage proprement dit, qui est exercé par des *personnes*.

2. *Le patronage n'est pleinement efficace, et exercé en connaissance de causes que par le patron du travail*[3]. Parce que ce dernier dispose seul des moyens d'existence de la famille ouvrière, puisque c'est lui qui lui fournit du travail. Tous les autres patronages sont artificiels et plus ou moins incomplets, ainsi que nous le verrons.

Le type le plus simple de patron est le patriarche, c'est-à-dire le chef de la communauté patriarcale. Il est le plus simple, parce qu'il cumule les fonctions de père et de patron, puisqu'il dirige à la fois la famille et le travail. C'est donc un patron qui n'est pas encore dégagé de la famille.

Le patronage du patriarche est très simplifié et très facilité, ainsi que l'indique la répercussion suivante :

3. *Les productions spontanées de la steppe facilitent l'action du patriarche et réduisent son action patronale*[4]. Le patriarche est aidé par les ressources naturelles, ainsi que l'indique la répercussion n° 1. L'abondance, la régularité et la spontanéité de ces ressources lui permettent d'exercer son patronage dans des conditions que ne connaissent pas les patrons de l'Occident.

4. *Le patronage patriarcal soutient l'ouvrier, mais ne l'élève pas*[5]. Il le soutient par l'appui des productions spontanées et de la communauté familiale. Or, cet appui lui-même a pour effet de comprimer l'énergie et l'initiative individuelle. Il habitue à être patronné et non à se patronner soi-même. De là, l'inertie de l'Oriental.

5. *Les sociétés patriarcales ne constituent pas le type du patron en dehors et au-dessus de la famille ouvrière*[6]. Parce que les individus incapables, ceux qui auraient besoin de se placer sous la direction d'un patron, ne se détachent pas de la communauté familiale. Ou bien ils restent dans leur communauté originaire ; ou bien ils entrent dans une communauté voisine à laquelle les rattachent le plus souvent des liens de parenté. Ils y trouvent ainsi l'appui dont ils ont besoin. C'est un patronage par absorption. Il résulte de ce que chacun considère comme le pire des malheurs celui d'être détaché de la communauté patriarcale.

6. *Lorsque les populations patriarcales*

1. Voir les cinq livraisons précédentes.
2. *Sc. soc.*, XIV, 24. O. E., V, 65.
3. *Sc. soc.*, III, 291 à 294.
4. *Sc. soc.*, XIV, 24.
5. *Sc. soc.*, XXV, 180. O. E., II, 63, 218, 367. O. M., IV, 126.
6. *Sc. soc.*, III, 52 à 54.

s'adonnent à la culture, le patronage du patriarche est renforcé par celui du conseil de communauté[1]. Voir la cause de ce phénomène aux répercussions sur le travail.

7. *Les issus de patriarcaux comprennent et pratiquent le patronage, comme une sorte de paternalisme*[2]. C'est une survivance du patronage patriarcal originaire. Cette survivance se retrouve très souvent en Occident dans cette idée que le patronage doit avoir pour but d'assister plus que d'élever les incapables.

8. *Les débuts de la culture font apparaître le type le plus simple du patron, l'ouvrier chef de métier, sous la forme de l'artisan ambulant* [3]. Il est ambulant à cause de la rareté de la clientèle, dans une période où on continue encore à fabriquer dans les domaines tout ce dont on a besoin. La clientèle ne venant pas à lui; il va à elle. C'est le type du forgeron qui se constitue le premier en dehors de la famille, parce que le métal exige plus particulièrement des spécialistes. Ce type ambulant a persisté jusqu'à nos jours dans les campagnes éloignées des villes, avec les forgerons tziganes et les Bohémiens, qui, eux aussi, travaillent surtout le fer, font l'étamage, etc., pour les mêmes raisons.

9. *Les premiers progrès du défrichement font apparaître le type du petit patron* [4]. Celui-ci est sédentaire et, tout en travaillant encore de ses mains, emploie des ouvriers. Ce type résulte des progrès de la culture qui crée une clientèle plus nombreuse et plus riche, exige des patrons plus capables et les fait surgir.

10. *Certains métiers ne produisent guère que le type du petit patron* [5]. Ce sont ceux qui exigent à la fois l'habileté de la main et un certain goût artistique, parce qu'ils s'opposent à la séparation du patron et de l'ouvrier. Ainsi les fabricants d'objets en étain, les batteurs d'or, etc. Ou encore, les métiers qui exigent des livraisons quotidiennes résistent plus longtemps à la constitution en grand atelier; par exemple, les bouchers et les boulangers.

11. *Le développement du défrichement fait apparaître le patron de fabrique collective* [6]. On appelle de ce nom un régime de fabrication comprenant une *collectivité* de petits ateliers disséminés, travaillant pour un commerçant qui centralise les produits. Lorsque le défrichement se développe, l'agriculture devient moins avantageuse : le terrain est plus coûteux; celui qui reste disponible est le moins fertile; enfin les bénéfices sont moindres à cause de l'accroissement de la production, qui crée la concurrence des produits agricoles. On commence donc à avoir plus d'intérêt à fabriquer qu'à défricher.

12. *La fabrique collective atténue les difficultés du patronage* [7]. Parce que l'ouvrier, étant ordinairement rural, repose en partie sur la culture; il fabrique surtout à ses moments perdus et il a toujours la ressource de retomber sur la culture en cas de chômage.

13. *La fabrique collective ne développe pas l'aptitude au patronage* [8]. Parce que ces patrons peuvent, sans inconvénients pour eux, abandonner leurs ouvriers et multiplier les chômages. Ils ne se sentent pas responsables des moyens d'existence de leur personnel et ce personnel disséminé et travaillant à domicile, manque de cohésion pour réclamer du patron la régularité du travail. Aussi, dès que la fabrique collective devient urbaine, elle livre l'ouvrier à l'instabilité des engagements et le laisse sans aucun patronage. Elle aboutit parfois au *sweating system*.

Le type du *grand* patron est caractérisé par le fait qu'il ne travaille pas de ses mains et qu'il groupe ses ouvriers au lieu de leur donner du travail à domicile. Voici quelques répercussions relatives à ce type.

14. *Le métayage est favorable au patronage* [9]. Parce que les produits étant partagés par moitié entre le métayer et le propriétaire, ce dernier a intérêt à s'intéresser à la culture et à patronner le métayer.

1. *Sc. soc.*, XIV, 28.
2. *Sc. soc.*, XXXI, 391, O. E. VI, 30. O. M. IV, 103.
3. *La Route*, II, 76 et suiv.
4. *La Route*, II, 80 et suiv.
5. *Sc. soc.*, IV, 346; VIII, 343; fasc. XXV, 11, 57 et passim.
6. *Id.*, 92, et suiv.
7. *La Route*, II, 98.
8. *Ibid.*
9. *Sc. soc.*, I, 466 à 470. *Franç. d'auj.*, liv. IV, ch. II.

15. *Le fermage est peu favorable au patronage*[1]. Parce que le fermier étant complètement à son compte, le propriétaire est porté à se désintéresser de tout rôle de patron, non seulement vis-à-vis de son locataire, mais même vis-à-vis du domaine.

16. *Les inondations périodiques du Nil ont produit le plus grand type de patron de l'antiquité, le Pharaon*[2]. Parce que la culture n'était possible que par l'intervention d'un grand patron réglant souverainement tout le système compliqué des irrigations. Aussi, sous les Turcs, incapables par leur formation sociale de jouer ce rôle difficile de patron, la culture de l'Egypte décline. Au contraire, elle se relève actuellement, parce que les Anglais ont su reprendre ce rôle de grand patron distributeur des eaux.

17. *Le défrichement difficile des marais du Latium a fait des vieux Romains une classe remarquable de patrons ruraux, les Patriciens*[3]. Aussi durs pour les autres que pour eux-mêmes, ces patrons ont été capables de coloniser l'Occident et de dresser à la culture romaine des populations innombrables. Mais, avec l'esclavage, ils ne résolurent pas le problème du relèvement de la population agricole, ainsi que l'indique la répercussion suivante.

18. *L'esclavage est impuissant à dresser l'ouvrier à se patronner lui-même*[4]. Parce qu'il ne le dresse pas à l'usage de la liberté et de l'initiative nécessaire pour se patronner; au contraire il l'atrophie. De là, l'impuissance des esclaves affranchis à user de leur liberté pour continuer l'œuvre de la colonisation.

19. *La féodalité territoriale a créé le plus grand type de patron rural du moyen âge*[5]. Au lieu d'attacher l'homme à la personne, comme l'esclavage, le patron féodal l'a attaché à la terre, en lui concédant la jouissance exclusive d'une maison et d'un petit domaine.

1. *Franc. d'auj.*, liv. IV, ch. II. *Sc. soc.*, IV, 229. O. E., VI, 107.
2. *Sc. soc.*, IX, 563 et suiv.
3. *La Route*, I, liv. III, ch. VI. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 54.
4. *Sc. soc.*, III, 209 à 216.
5. *Sc. soc.*, IV, 192; XXXI, 433; XXXII, 306. *Hist. de la Form. partic.*, passim.

Par les bénéfices réalisés sur ce domaine, le serf s'est élevé progressivement de la corvée à la redevance en argent et ensuite à l'état d'homme libre. C'est la cause la plus manifeste de la supériorité sociale de l'Occident sur l'Orient, du moyen âge sur l'antiquité. L'*Histoire de la formation particulariste* d'Henri de Tourville raconte, d'après la science sociale, cette magnifique épopée.

20. *L'exploitation forestière crée le grand patron et favorise le patronage*[6]. Parce que la production du bois, nécessitant une longue prévoyance, exige le grand patron. D'autre part, cette production réglée par la nature d'une façon immuable assure aux populations des ressources fixes, ce qui favorise la permanence des engagements.

21. *L'exploitation des mines profondes crée le grand patron collectif, sous la forme de sociétés d'actionnaires et rend le patronage plus difficile*[7]. Parce que cette exploitation exige des frais de recherche, d'extraction et d'exploitation qui dépassent les ressources d'un patron individuel. Le patronage est plus difficile, parce qu'il est collectif et, dès lors, plus administratif, et parce que les ouvriers sont très nombreux.

22. *Le clan détermine une forme de patronage à la fois intense et inefficace*[8]. Parce qu'il est surtout et avant tout intéressé. Le chef de clan patronne les gens pour les utiliser en vue de la domination de son clan.

23. *Le patron à formation particulariste tend plus à patronner l'ouvrier en l'élevant qu'en l'assistant*[9]. Parce que cette formation développe plus l'initiative individuelle que l'assistance collective.

24. *Le patron à formation instable patronne peu et livre les ouvriers à des patrons artificiels*[10]. Parce que son instabilité

6. *Sc. soc.*, VI, 22 à 25, 29 à 37. O. E., III, 47, 94, 130.
7. *Sc. soc.*, I, 371; II, 398, 402; VII, 128, 326, 245; fasc. XXIV, 14, 16, 20, 36, 56, 67, 80, 91, 93, 96, 101. O. M., III, 149; 2e sér., I, 39, 256.
8. *Sc. soc.*, XXIV, 37. *Franc. d'auj.*, liv. IV, ch. I. *La Route*, II, liv. IV, ch. III.
9. *Sc. soc.*, XIX, 118; XXX, 51. O. E., III, 64, 315, 405; IV, 82. O. M., I, 76, 383.
10. *Sc. soc.*, I, 451; V, 40; XXIV, 347. O. E. et O. M., les monographies de ce type.

l'empêche à la fois d'assister et d'élever: dès lors l'ouvrier tombe sous le patronage de patrons artificiels : commerçants qui fournissent à crédit, médecins qui donnent leurs soins gratuitement, prêtres et particuliers qui créent des œuvres charitables, politiciens qui fomentent les grèves et promettent la révolution sociale, institutions d'assistance, etc.

25. *Les patrons artificiels sont inaptes à patronner efficacement*[1]. Parce que n'étant pas les patrons du travail, ils ne peuvent donner qu'une assistance momentanée, irrégulière et toujours insuffisante. Cette assistance a souvent pour effet de détourner de l'effort et du travail et d'endormir dans une fausse sécurité.

CONCLUSIONS. — 1. Le Lieu peut rendre le patronage facile ou difficile (Répercussions, 1, 3).

2. La nature du Travail modifie les conditions du patronage (Rép. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21).

3. Le patronage qui soutient l'ouvrier ne résoud le problème que dans certains cas et momentanément (Rép. 4, 5, 6, 7, 16, 18, 22, 24, 25).

4. Le patronage qui relève l'ouvrier, résoud seul le problème (Rép. 17, 19, 23).

Edmond DEMOLINS.

MORALE ET SCIENCE

La grave question des rapports de la morale et de la science a été posée avec une insistance particulière dans notre Congrès de l'année dernière et dans le Congrès de cette année, ainsi qu'on a pu le constater dans le compte rendu que nous avons publié dans la dernière livraison.

Dans la lettre suivante, notre collègue, M. Michel Mérys, reprend la question. On lira sa lettre avec intérêt. Mais je ne crois pas que nous arrivions à élucider la question par le procédé philosophique. Nous ne réussirons à faire la lumière et à mettre les esprits d'accord, qu'en cherchant à déterminer, dans les faits et au moyen de l'analyse méthodique, les répercussions qui existent réellement entre la science sociale et la morale. Ce travail doit être fait. J'essayerai de montrer prochainement les résultats auxquels je suis arrivé.

E. D.

A M. Edmond Demolins.

Cher Monsieur,

J'ai été obligé, faute de temps, d'écourter ma communication au dernier congrès. Elle comportait une seconde partie sur laquelle je désirerais revenir.

D'abord, sur la prospérité sociale placée dans l'harmonie des organes sociaux à leur fonction propre, et de ces fonctions entre elles.

Il est certain que la prospérité, le caractère normal, l'excellence d'un groupement, d'une combinaison, d'un rouage social consistent à atteindre le but pour lequel il a été combiné. La logique nous oblige à étendre le même raisonnement aussi bien à la Société tout entière, et à la juger d'autant mieux faite qu'elle répond mieux à son objectif d'ensemble. Mais quel est-il? Sa morale peut seule nous le dire.

Et rien ne nous autorise à penser que le but de la vie sociale soit seulement une harmonie indifférente entre les satisfactions des divers besoins de l'homme. En réalité, il n'y a pas d'harmonie indifférente, l'harmonie n'étant produite que par l'exacte proportion des parties à une idée d'ensemble. Hors de là l'harmonie ne saurait être nulle part. Elle n'est pas dans la symétrie ou l'égalité. L'homme dont le bras serait égal à la jambe serait monstrueux. Il faut une subordination, c'est-à-dire un plan, c'est-à-dire une finalité.

Une société se compose de groupements multiples et entrecroisés, combinés séparément et simultanément en vue de certaines fins partielles distinctes et souvent même concurrentes, mais cependant solidaires; si bien que ce mélange compliqué n'est, somme toute, qu'un vaste mécanisme monté pour la réalisation d'un certain

1. *Sc. soc.*, XIV, 268 : XV, 27, 92 : XVIII, 424, O. M., III, 160.

idéal de vie et de destinée. C'est parce que cet idéal a lui-même sa loi et ses proportions qu'on en peut trouver une particulièrement souhaitable entre les diverses fonctions sociales. C'est parce que l'homme tient plus à vivre qu'à chanter qu'on demandera à la société d'être une machine à produire avant tout des moyens d'existence, accessoirement seulement des satisfactions artistiques. Nulle autre raison ne permettrait de subordonner le service du Conservatoire à celui des Halles.

On nous a objecté la médecine, qui se passerait de morale pour qualifier de normal ou de pathologique le fonctionnement de tel ou tel organe. Mais c'est parce que nous croyons savoir très clairement le but d'ensemble de l'activité physique et physiologique de l'individu que nous pouvons porter de pareils jugements. Et à y regarder de près, la fixation de ce rôle dévolu à la vie animale dépend aussi du système moral qu'on adopte.

La morale ne nous enseigne pas seulement le sacrifice. Elle nous enseigne aussi un certain égoïsme légitime. Nous avons des devoirs envers nous-mêmes, dont le devoir de conservation. Niera-t-on que le suicide relève de la morale? Nous devons nous entretenir en bon état de productivité physique et intellectuelle. Nous avons aussi des devoirs envers notre descendance, etc., etc. Quand on fait la somme de tous ces devoirs, on trouve la somme de toutes les aspirations idéales de la race dans le moment donné. Et la société ne peut être faite que pour réaliser cet idéal: elle ne peut être prospère que dans la mesure où elle y réussit.

C'est pourquoi je me suis permis de définir la prospérité, qui, comme la santé, est une notion à la fois de morale et de science technique : « La prospérité sociale est la réunion des conditions de groupement qui permettent de remplir le Devoir ».

∴

Il résulte de ce qui précède qu'il est plus d'une prospérité. C'est d'ailleurs ce que vous nous avez admirablement dit, cher Monsieur. Vous nous en avez montré deux catégories principales, dans lesquelles vous entrevoyiez des subdivisions futures. Pour ma part, je conclus à autant de prospérités que de degrés de civilisation. La prospérité, si elle se définit par le devoir, varie comme lui. Il n'est pas le même pour tous les peuples. Cela dépend de leur développement intellectuel, de leurs connaissances, de leur situation momentanée. Un peuple primitif fortement constitué dans sa formation ne peut-il être plus prospère qu'un peuple civilisé qui se désagrège et se dissout par une corruption de la sienne? Une race qui marche vers le particularisme ne serait-elle pas, dans certains cas, plus solidement assise, plus riche d'avenir qu'une race particulariste en régression?

Le devoir d'un groupe arriéré n'est peut-être pas d'adopter brusquement la vie des Anglo-Saxons d'avant-garde. Le demanderions-nous aux nègres d'Afrique? Si ce groupe parvient à se maintenir en évoluant vers la forme supérieure d'existence, il mérite toutes nos louanges et il sera prospère.

Seulement s'il y a plusieurs espèces de prospérité, dont chacune peut se manifester à un degré plus ou moins haut, elles ne sont pas toutes de même qualité. Il y a un concept de la supériorité dans la prospérité. La prospérité est supérieure, comme la moralité elle-même, quand elle est plus avancée dans le sens du progrès. Ignorant ou fruste, on peut accomplir tout son devoir, on aura fait moins beau moralement parlant, que l'intellectuel et le délicat qui remplit tout le sien, parce que ce dernier embrasse un champ plus étendu.

C'est ainsi que le devoir se complique avec la connaissance, que la prospérité, sans toujours être plus pleine, devient justiciable de plus de raffinements. Pour l'individu, peu à peu les devoirs sociaux se sont ajoutés aux devoirs égoïstes, et édifiés sur cette base. Pour les sociétés aussi, les devoirs s'étagent et s'épurent. Après l'énergie de défense, nécessaire pour maintenir la conservation, on entrevoit d'autres besoins pour les peuples. Dévorer, évincer ses concurrents n'est pas le but suprême d'aucun groupement humain. S'accorder

avec eux et avec eux se partager les rôles, les élever avec soi dans la collaboration à l'œuvre commune de l'Humanité vaut mieux. Et peut-être ceux-là qui fonderont leur politique sur ce calcul feront le meilleur compte. Telle est la raison pour laquelle l'aptitude à triompher ne me paraît pas plus entre races qu'entre individus le critère unique de la supériorité à recommander.

***

Après cela, la question n'est pas épuisée, mais elle me semble clarifiée. Au fond, ce qu'il faut aujourd'hui, c'est débrouiller la morale de la science sociale, où elle a pu paraître emmêlée.

Le même problème se pose aussi bien pour toutes les sciences. Seulement il est ici plus délicat et plus opportun que partout ailleurs.

Toutes les sciences touchent à la morale, qui seule n'est pas comme les autres, qui seule est centrale. Ce qu'on appelle science ne connaît que des phénomènes et de leur enchaînement, mais n'a pas qualité pour se prononcer sur l'excellence des fins. L'homme tend à des fins — données par l'instinct — par des moyens donnés par les sciences. La connaissance, la justification de ces instincts d'action sont du ressort de la philosophie morale.

Quand un médecin nous engage à observer certaines règles d'hygiène, il est sous-entendu que c'est si nous voulons nous bien porter, ou nous porter le mieux possible. Et la question de savoir si nous devons nous soumettre aux mortifications, aux jeûnes prescrits par certaines règles religieuses, ou nous exposer, pour soigner ou défendre autrui, à des dangers, à des intempéries, à des contagions ne relève pas de la médecine, mais de la morale. Dans le cas où nous mettons notre devoir dans ces charges religieuses ou sociales, la médecine n'a plus le droit de nous en interdire les risques. Elle doit modifier alors ses prescriptions, pour les réduire à ce qui sauvegardera pour le mieux notre intégrité physique, *hors du domaine* où le devoir altruiste l'emporte sur le devoir égoïste. La médecine ne peut que recevoir de la conception morale le but, et y adapter de son mieux les moyens, en ce qui concerne son département technique.

De même en science sociale. Seulement la morale des activités sociales est infiniment plus complexe, plus ardue, moins avancée que celle des activités physiologiques. Nous voyons notre corps comme un ensemble puissamment lié; nous l'observons surtout par l'extérieur; notre pensée est capable d'en saisir aisément le jeu, et de vérifier presque à l'instant les conséquences physiologiques de tous nos actes. Nous voyons au contraire la société surtout de l'intérieur, par le fonctionnement lent des groupes qui nous dominent, et dont les plus proches nous masquent souvent les autres.

Il n'en est pas moins vrai que la société n'est pas un but en soi-même, mais un moyen pour réaliser des fins; et que ces fins sont fort éloignées d'être admises de même façon par tout le monde, d'être données avec évidence par un bon sens universellement reconnu. Le but, l'idéal de la société anarchiste, celui de la société collectiviste, celui de la société rêvée par les économistes libéraux diffèrent évidemment. Les solitaires de la Thébaïde en eussent proposé un très particulier, que notre temps n'admettrait guère. Il y a cependant des anarchistes, des collectivistes, des économistes également convaincus. Il est des tempéraments qui préféreront toujours plus de liberté, fût-ce au prix de moins de sécurité; il en est qui sacrifieront toujours de l'abondance à de la justice, ou de l'espoir à de la paix. Quelle que soit l'organisation sociale à créer, la même science sociale donnera à ces esprits différemment orientés des solutions toujours différentes: de même que l'hygiène nous conduit à disposer nos appartements de façon diverse, selon que nous travaillons des bras ou du cerveau.

***

La morale se distingue donc des sciences et, de la science sociale en particulier, tout en leur imposant à chacune les fins en vue desquelles elles préparent les voies

pour l'action humaine. Mais s'il y a distinction, il y a aussi connexité. Et c'est ici peut-être que se retrouveront d'accord les adversaires de nos discussions amicales. Je vais essayer de montrer comment.

Toute science complète est double. Il y a, d'un côté, la connaissance, le simple examen, l'analyse, le tableau des faits appartenant à une catégorie de phénomènes : science descriptive. Il y a, de l'autre côté, la technique, science finaliste, qui part d'une action humaine possible pour grouper en série enchaînée toutes les conditions qui s'y rapportent, la favorisent ou la contrarient. Le botaniste qui distingue et classe les plantes fait de la science descriptive : il apprend à connaître la nature. Le jardinier qui étudie les manières de cultiver fait de la technique. De même, la pathologie et la physiologie décrivent, la médecine et l'hygiène prescrivent.

Une science, dans sa branche technique, a donc le droit de prescrire. Mais seulement au conditionnel. « Si vous voulez tel résultat, prenez-vous-y de telle façon ». La science sociale se divisera aussi en une étude des faits, avec leurs répercussions, étude ordonnée d'après l'analyse purement objective, et une étude des méthodes d'action, technique ordonnée d'après les synthèses finalistes.

Et cela permettrait déjà à nos maîtres, à vous tout le premier, cher Monsieur, de continuer à prescrire, à instruire et à guider, comme le médecin guide tous ceux qui, d'accord dans leur désir de santé, errent seulement dans le choix des moyens efficaces. La plupart de nos contemporains mettent les mêmes biens au premier rang de leurs souhaits. Vos ordonnances s'appliqueraient à leur cas. Et de légères précautions oratoires marqueraient suffisamment le conditionnel des prescriptions.

Je suis tout à fait de l'avis de M. Bertier, quand il s'efforce de maintenir une prédication doublement précieuse par la solidité scientifique de sa base et par l'élévation de ses tendances morales. Si la remarque précédente ne suffisait pas à l'autoriser, on pourrait en ajouter une seconde. Ni l'homme, ni l'écrivain, ne sauraient dépouiller une part, et la plus haute, de leur nature. Il n'y a donc pas de technique dont les docteurs ne fassent carrément de la morale. Cela prouve qu'ils font œuvre à la fois de technicien et de moraliste. Et la chose est légitime, elle ne diminue en rien leur autorité technique, pourvu que la distinction soit claire, ou soulignée, entre les deux domaines. Il ne faut pas vouloir appuyer sur un échafaudage fait exclusivement de preuves d'un ordre technique déterminé des conclusions qui appartiennent à la morale. Mais on peut les affirmer avec sa conscience à laquelle l'autorité du savant donne crédit, et même les confirmer par des arguments techniques. C'est ce que je vais m'efforcer d'élucider quand j'aurai cité un exemple. L'exemple est celui des hygiénistes. Ils disent aux tuberculeux : « Ne crachez pas dans la rue ». Comment le diraient-ils si ce n'était au nom de la morale ? Ils forment des ligues pour empêcher de cracher par terre, d'autres pour s'opposer (au besoin par un recours à la force publique) à des actes qui dissémineraient d'autres contagions. Ils prêchent à de certaines gens des vertus astreignantes, ou onéreuses, souvent sans bénéfice pour le malade. Au nom de quel principe sinon moral ? Leur science technique leur permettrait simplement un avis : « Attention, à moins de telle précaution, vous risquez de faire du mal à autrui ». A quoi certains répondraient : « Il n'importe ».

Leur autorité scientifique n'est pas diminuée par ces croisades morales, où, parfois, ils peuvent errer cependant. Bien mieux, si leur morale, même erronée, ne compromet pas leur technique, leur technique peut éclairer et fortifier leur morale. Et c'est qu'il n'y a pas un savant qui, en bâtissant sa science propre, ne travaille aux fondations de la morale.

Toutes les sciences se touchent en effet, et la morale s'appuie sur toutes. La morale a aussi sa base dans la connaissance, sa pointe, pourrait-on dire, vers la finalité : elle a une partie descriptive et une partie technique. La connaissance la fonde, et tous les ordres de connaissances. La biologie qui nous apprend ce qu'est la vie, l'astronomie ce qu'est l'univers lointain,

etc., etc., nous enseignent en commun notre sort et nous font, par suite, comprendre et admettre le Devoir. La science sociale fournira, elle aussi, des faits à la science morale pour se constituer, des faits de la plus haute signification. Le savant sera donc apte à y préparer efficacement l'œuvre intellectuelle des moralistes; il deviendra aisément lui-même un moraliste informé sur certains points de façon nouvelle. A mieux savoir comment vivent les hommes en société, on devinera mieux à quoi sert, où va leur vie.

D'autre part, la technique morale fixe des buts; mais elle a besoin des techniques scientifiques pour les préciser. Si bien qu'elle empiète sur elles à tout instant. La morale nous interdit de faire souffrir autrui. Elle va plus loin en ajoutant : « Tu ne frapperas point ». Si l'on voulait savoir dans quelle mesure et avec quelle force il faut s'abstenir de frapper, on devrait mesurer la résistance physique et la sensibilité de l'être soumis aux coups, et cela suivant son âge, le point visé, et on serait en plein dans la technique physiologique, neurologique, etc...

C'est ainsi qu'une chose a paru bien, dans certains temps et dans certains pays, mal dans d'autres. La loi morale n'avait pas changé, mais la prescription morale positive, étroite, la technique morale avait changé, par le changement de la technique scientifique correspondante. Ce qu'on croyait ici dangereux pour autrui avait été, par exemple, reconnu ailleurs pour plutôt innocent.

Et donc ce sont souvent les techniciens qui sont qualifiés pour rectifier, par la lumière de leur compétence spéciale, la technique morale basée jusque-là sur une erreur scientifique. A cet égard, la science sociale peut singulièrement perfectionner la morale. C'est son rôle de dire : « Vous, moralistes, avez jusqu'ici recommandé la stabilité patriarcale : non pas qu'elle soit directement en elle-même un desideratum de la morale, mais parce qu'elle semblait favoriser sans inconvénients beaucoup de vertus. Elle les favorise en effet; mais une autre formation, qui ne peut coexister avec elle, les développe autant ou plus, tout en en faisant naître d'autres, qui de votre aveu sont précieuses. La conclusion, c'est à vous de la tirer. Mais pour la tirer, en ce cas trop évident, tout le monde peut se faire moraliste, et, sachant ce que je sais, ce que j'enseigne et démontre, condamner la formation communautaire. Quitte à vous, *utilisant ces nouvelles notions*, à rectifier au besoin, par des considérations de votre compétence, les conclusions que j'en tire ».

A le prendre de la sorte, il peut être souvent légitime d'opposer à une règle pratique de la morale admise l'information de la science sociale. Il semblerait que cette dernière soit alors la maîtresse de la morale, bien loin de reposer sur un postulat moral. Mais, dans ces cas, c'est *au nom de la loi morale* qu'on rectifie la règle morale, comme un tribunal peut interpréter la pensée d'un testateur contre ses paroles. C'est seulement au nom de la loi morale que la science sociale peut corriger un préjugé moral. Lors donc que les hommes disputent simplement sur la vraie application de mêmes principes communs à tous les camps, la science sociale est juge entre eux. C'est alors qu'elle prête main forte à la morale et collabore avec elle. Là où les principes sont en opposition, la science sociale n'a plus voix au chapitre, elle ne peut plus prescrire qu'au conditionnel.

J'espère avoir été clair. Je crains d'avoir été long. Excusez-m'en, cher Monsieur, et croyez que je vous serais d'autant plus reconnaissant, si vous ouvrez à ces explications les colonnes de notre Revue.

Agréez, je vous prie, avec mes remerciements anticipés — et un peu confus — l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Michel Mérys.

Pour les **reliures** destinées à classer les fascicules, voir la couverture (2e page).

APPRÉCIATION DE LA PRESSE

La *Science sociale* entreprend de donner l'explication de l'histoire par la science sociale. Le premier essai, publié dans la livraison de septembre-octobre, porte sur *la Grèce ancienne*, par M. G. d'Azambuja. L'histoire de la Grèce ancienne est bien connue, ou du moins devrait l'être, puisque c'est un des fondements de l'enseignement classique, comme l'histoire sainte de l'enseignement religieux. Mais, si on connaît plus ou moins bien les faits, on ignore les rapports qui existent entre eux, pourquoi et comment ils se répercutent les uns sur les autres; comment ces répercussions expliquent la société grecque et la différencient des autres sociétés anciennes et modernes.

C'est cette explication que veut donner la *Science sociale*. M. d'Azambuja était d'autant mieux indiqué pour remplir cette tâche qu'aux qualités d'un lettré accompli il joint celles d'un historien consommé, ayant publié une série d'études très remarquables et très remarquées sur la Grèce ancienne, telles que : les Ancêtres de Socrate; Socrate et son groupe; Aristote; Aristophane; le portique de Zénon et les jardins d'Epicure, etc. Cet ouvrage inaugure la *Collecion des classiques de l'École des Roches*, où l'on s'efforce de régénérer la pédagogie et, par conséquent, l'histoire.

— Le fascicule de novembre de la même *Revue* n'est pas moins intéressant. M. Paul Descamps y traite la question suivante : *L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?*

Pour tous les observateurs superficiels, qui jugent des choses par les apparences et qui s'imaginent que les lois humaines ont une efficacité souveraine, l'affirmative n'est pas douteuse. Voyez, diront-ils, le nombre des socialistes augmenter en tous pays, leurs chefs accéder de plus en plus aux sièges de conseillers municipaux, à la députation, aux ministères même. Le triomphe définitif n'est plus qu'une affaire de jours.

M. Descamps ne voit pas les choses de cette façon. Au-dessus de ces lois humaines, fétiches des civilisés, il voit le torrent de lois naturelles qui les emporte comme des brins de paille. Le dévoloppement des moyens de communication, la multiplication des échanges matériels et intellectuels qui s'en suit, sont des forces bien autrement puissantes que les décrets des assemblées législatives, qui ne sont presque jamais appliqués, puisque, sitôt rendus, on ne cesse plus de les retoucher, de les réformer.

Comme le dit M. Demolins dans la préface de cette étude, n'importe qui, à un moment donné, peut s'emparer du pouvoir; mais personne jusqu'ici n'a pu y rester, en gouvernant contre la force des choses.

« Pour réaliser le rêve des théoriciens du socialisme, il faudrait ramener l'humanité au travail extensif, au travail servile de l'antiquité et de l'Orient, au despotisme des pouvoirs publics, à l'interdiction totale de toute concurrence par la suppression des chemins de fer et de la liberté du commerce, à l'étouffement de toute initiative individuelle. »

Pour que la réalisation du socialisme devînt possible, il faudrait que l'initiative individuelle fût étouffée, même parmi les législateurs; il faudrait que les hommes fussent tous fous de la même manière, ce qui ne s'est jamais vu. Nous avons donc du temps devant nous.

(*Journal des Économistes.*)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'Avenir de l'Église russe, par Joseph Wilbois. — Un vol. in-12; Bloud.

Après le livre classique de M. Anatole Leroy-Beaulieu, *l'Empire des Tsars et les Russes*, après l'*Histoire de la Russie*, de M. Alfred Rambaud, on peut lire et on doit lire les notes de voyages de M. Joseph Wilbois. Elles ont une grande intensité de vraisemblance et de saveur.

M. Wilbois n'a pas écrit son livre dans une bibliothèque et s'il n'ignore rien de ce qui a été publié de sérieux sur la Russie, il dédaigne de faire un vain étalage d'érudition. Mais, Latin et Slave à la fois par son origine, il a appris en Occident, à l'école de Le Play, de Tourville et de Demolins, les procédés d'investigation d'une science sociale intelligente ; puis, armé de ces procédés, il est parti à travers la steppe et il a essayé de saisir et de comprendre l'âme de ses pères. Il l'a comprise, il la fait comprendre. Son livre ne ressemble à rien ; sans connaître la Russie, on a l'impression qu'il est Russe. Cette sensation indéfinissable que laisse en nous un roman de Tolstoï, même parcouru dans une mauvaise traduction, on la retrouve en lisant M. Wilbois. Aussi les Russes et les Occidentaux qui ont vécu longtemps en Russie, ont apprécié comme il convient la saveur russe de ce livre.

M. Wilbois a étudié surtout l'Église russe. Mais comment comprendre l'Église russe sans avoir étudié le milieu social, s'il est vrai que partout — et en Russie plus que partout ailleurs — l'Église et la société sont étroitement unies et exercent l'une sur l'autre une action réciproque? Aussi M. Wilbois a étudié la constitution sociale de la Russie (la terre russe, l'existence du paysan russe, l'existence de la noblesse russe), puis l'âme russe comme produit de la vie russe (les faits moraux, les faits intellectuels, le déséquilibre, les conséquences religieuses) avant d'aborder le problème de l'Église.

Grâce à cette méthode lumineuse, le culte russe et l'organisation ecclésiastique apparaissent comme un produit du milieu ; les différences qui séparent les Russes des catholiques apparaissent accompagnées de leurs raisons sociales et historiques et expliquées par elles. Non seulement nous comprenons mieux l'état actuel de l'Eglise russe, mais nous arrivons jusqu'à entrevoir son avenir.

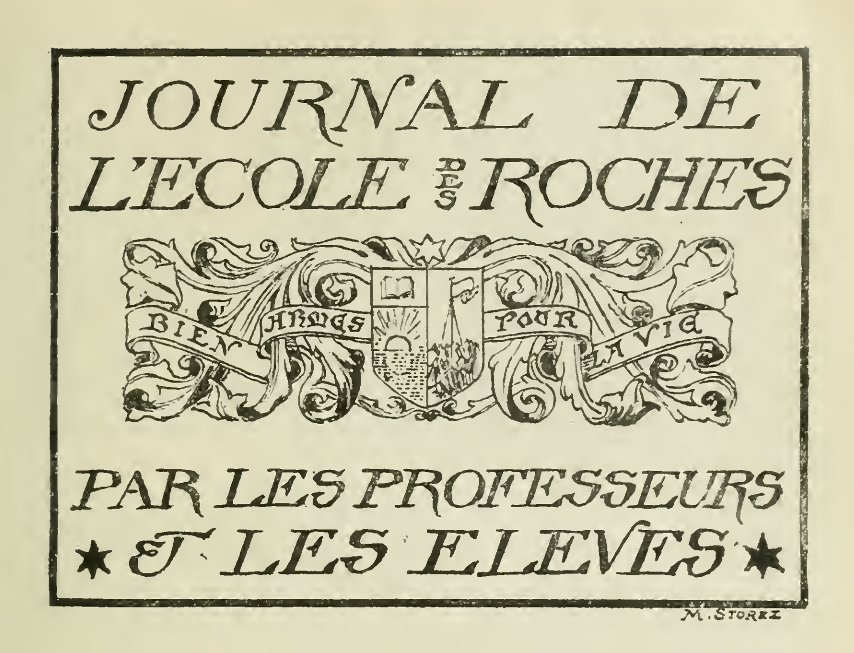
Voici les sept chapitres qui forment ce livre : 1° Sur la constitution sociale de la Russie ; 2° L'âme russe comme produit de la vie russe ; 3° Petit abrégé de l'histoire de l'Église russe ; 4° Le culte ; 5° L'organisation ecclésiastique ; 6° Le Raskol et les sectes ; 7° L'avenir de l'orthodoxie.

Le Rachat des Chemins de fer, par Georges Price. — 1 vol., Dunod et Pinot.

Les personnes qui désirent s'assimiler la question du *Rachat des Chemins de fer* trouveront dans ce volume un exposé clair et complet du problème et de ses conséquences. C'est une œuvre de vulgarisation, grâce à laquelle tout le monde peut s'éclairer sur cette question des transports, qui est d'un intérêt universel et qu'on connaît trop peu.

Sur le travail, par la comtesse Zamoyska. — 1 vol. in-12, Lethielleux.

Ce petit livre est adressé aux femmes de Pologne par une grande dame polonaise, qui a consacré sa vie au relèvement de la Pologne par le travail, et par le travail de la femme. Elle montre que toute femme peut et doit faire une part dans sa vie au travail manuel, au travail intellectuel, au travail spirituel. Elle entre dans des détails fort minutieux, et parfois très piquants, qui feront sourire plus d'une lectrice, mais qui ne manqueront pas de leur ouvrir les yeux sur mille petites négligences ou fâcheux travers.



ÉCOLE DES ROCHES
VERNEUIL-SUR-AVRE (Eure)
Juillet 1907

Chaque livraison : 2 fr.

N° 13.

SOMMAIRE







PROJET DE DIPLÔME DE L'ÉCOLE (dessiné par M. M. STOREZ. Cliché de M. A. BARRILE).



EXCURSION DE LA GUICHARDIÈRE AU CHATEAU DE MAINTENON (Cliché de L. DESPRET).

I

LA VIE GÉNÉRALE ET LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

L'ANNÉE SCOLAIRE 1906-1907

Cette année a vu s'accentuer et s'affermir le succès de l'École. Nos cinq maisons sont pleines et nous pensons qu'au lieu d'en augmenter le nombre, il est préférable de sélectionner de plus en plus nos élèves. Depuis l'origine de l'École, nous pratiquons cette sélection, mais, cette année, nous l'avons appliquée d'une façon toute spéciale. Il est entendu que les nouveaux élèves ne seront admis qu'après une période d'essai de trois mois et qu'ensuite ils ne resteront que si leur conduite est tout à fait satisfaisante. La porte d'entrée sera étroite et la porte de sortie largement ouverte. Cette mesure, appliquée dès cette année, a donné d'excellents résultats.

Nous avons à faire un autre progrès. Ceci s'adresse à nos capitaines. Nous leur sommes très reconnaissants du concours qu'ils nous donnent et qui a beaucoup contribué au succès de l'École. Leur tâche n'est pas facile, d'autant plus que leur expérience n'est pas toujours à la hauteur de leur bonne volonté, ce qui est assez naturel.

Mais, à mesure que notre « École nouvelle » devient une vieille École, nous devons tous bénéficier de l'expérience accumulée. Il faut donc que nos capitaines comprennent et remplissent de mieux en mieux leur rôle. Jusqu'ici, quelques-uns ont été plus portés à accepter les avantages que les charges de cette fonction. Les capitaines ne sont pas simplement des garçons qui ont un bureau à eux et un titre honorifique. Ils doivent être

les conducteurs et les entraîneurs de leurs camarades; ils doivent exercer une autorité et, pour cela, ils doivent travailler à acquérir de l'autorité. Cette fonction, il ne faut pas l'oublier, est la meilleure préparation à la vie. Un bon capitaine saura plus tard diriger des employés et des ouvriers, avec justice et fermeté. Nous souffrons surtout aujourd'hui d'un manque d'hommes et d'un manque de chefs, dans toutes les professions. Ce ne sont pas les situations qui manquent aux hommes, ce sont les hommes qui manquent aux situations. Les peuples qui fabriquent des hommes supplantent les autres et les évincent, car la loi de sélection, qui existe pour les plantes et les animaux, fonctionne également pour les sociétés humaines. Et elle fonctionne aujourd'hui plus impitoyablement qu'autrefois, à cause du développement inouï des transports, qui rend la concurrence de plus en plus acharnée.

Pour triompher dans cette concurrence, il faut être un homme de volonté et être capable de l'effort; il faut aimer l'effort pour lui-même et s'y entraîner comme à un sport. Voilà ce que tous nos garçons doivent comprendre et nos capitaines plus que les autres.

J'ai inauguré, cette année, des conférences du dimanche, qui s'adressent à nos grands élèves. J'espère que ces conférences contribueront à établir une communauté d'idées sur un certain nombre de questions fondamentales et directrices. Ces idées se répandront ensuite, de proche en proche, parmi les élèves plus jeunes. Il est nécessaire d'établir dans l'École l'unité d'esprit et de vues, sur les graves problèmes qui se posent et qui s'imposent aujourd'hui.

Je suis heureux de pouvoir donner de bonnes nouvelles de l'*École de Guyenne,* qui a été fondée sur le modèle de celle des Roches, par deux de nos anciens professeurs, MM. Picard et Roujol. Cette école avait d'abord été installée dans le château de Bourran, situé dans la banlieue de Bordeaux. La proximité d'une grande ville n'était pas favorable à une école de ce genre, où l'on se préoccupe, non seulement de l'instruction, mais encore de l'éducation. Nos amis l'ont compris et ils viennent de se transporter à Blanquefort, ce qui met une distance plus res-

pectable entre l'école et Bordeaux. M. Roujol me fait part des progrès réalisés, qui sont très satisfaisants. Il ajoute : « Notre cadre est très homogène. Tout le monde se convertit peu à peu à la méthode de la science sociale, maîtres et garçons, et, d'ici un an, nous aurons une belle unité intellectuelle. » Nos meilleurs vœux pour cette filiale de l'*École des Roches*.

Je ne puis malheureusement pas donner les mêmes nouvelles de l'*École du Sud-Est*, fondée par M. Bachelet, avec le concours de quelques parents de nos élèves. On a dû la fermer, après un essai de quatre années. Il est regrettable que les fondateurs n'aient pas su persévérer plus longtemps, car la population lyonnaise, naturellement peu portée vers les nouveautés, ne s'y décide que lentement. Mais, une fois décidée, elle persévère. C'est la persévérance qui a manqué aux promoteurs de l'entreprise, et cependant on ne fait rien sans cela.

Pour obtenir le succès, il faut, en outre, se mettre dans les conditions qui le facilitent et qui l'imposent.

D'abord, au début d'une création de ce genre, il ne faut accepter que des élèves jeunes et n'ouvrir que les classes inférieures, jusqu'à la quatrième seulement. C'est ainsi que nous avons procédé, et cela me paraît une condition indispensable, pour réduire les difficultés au minimum et constituer solidement l'esprit et le cadre de l'École. Dans des Écoles d'un type aussi nouveau, l'introduction, au début, de grands élèves, formés dans des milieux différents et par des méthodes différentes, est presque toujours une difficulté, souvent un danger. Ces élèves ne peuvent être assimilés que s'ils trouvent un cadre solidement établi. Même dans ces conditions, il faut compter sur un fort déchet. Et alors il ne faut pas hésiter à rendre ces garçons à leur famille. L'École nouvelle peut faire des prodiges, elle ne fait pas des miracles.

Une autre condition essentielle me paraît être de développer le plus possible, chez ses collaborateurs, l'esprit d'initiative et le respect des autonomies. Il est d'autant plus nécessaire d'insister sur ce point que cela est directement opposé à la tendance naturelle de l'esprit français. Nous sommes essentiellement des

centralisateurs et des empêcheurs d'initiative. Tout Français a une tendance à jouer les Louis XIV et les Napoléon et nous arrivons ainsi à créer des œuvres qui sont aussi peu solides que celles de ces faux grands hommes, des œuvres qui ne vous survivent pas et qui, même, périssent de votre vivant. Ce genre de grands hommes est une plaie de l'humanité.

Pour créer une œuvre vivante et prospère, il faut maintenir énergiquement les deux conditions suivantes, indiquées par l'observation sociale :

1° Confier chaque service à un chef désigné spécialement et ayant à la fois une large initiative et une entière responsabilité vis-à-vis de l'autorité supérieure.

2° Maintenir énergiquement chaque chef de service dans le cercle de ses attributions et l'empêcher d'intervenir dans les services confiés à ses collègues.

Cette dernière condition est aussi indispensable que difficile à réaliser en France, parce que nous sommes naturellement portés, par notre formation sociale, à négliger ce dont nous sommes chargés et à nous immiscer étourdiment, pour les critiquer, dans les services qui ne nous sont pas confiés. C'est ainsi que tant d'entreprises, créées par des Français, périclitent et finalement passent entre les mains d'entrepreneurs étrangers, plus respectueux, à la fois, de l'autorité et de la libre initiative.

Je poursuis en ce moment une enquête, qui sera publiée dans la *Science sociale*, pour montrer comment et pourquoi tant d'industries françaises passent actuellement entre les mains de patrons étrangers, anglais, allemands, belges, etc... C'est là le grand péril social à l'heure actuelle. C'est le commencement de la colonisation de la France par l'étranger. Il n'est que temps de jeter le cri d'alarme, pour essayer, si cela est encore possible, de sauver notre nationalité menacée. Ce n'est pas impunément qu'un peuple a traversé trois siècles de centralisation et de bureaucratie, aussi bien sous l'étiquette monarchique que sous l'étiquette républicaine.

Il importe que les écoles nouvelles modifient cet état d'esprit et cet état de choses, d'abord dans leur organisation même, ce

qui leur assurera le succès; ensuite, en imprimant à leurs élèves une autre formation, afin de créer ainsi une nouvelle race de patrons, capables de réussir dans leurs affaires et de tenir tête à la concurrence étrangère envahissante.

Le nouveau volume de M. G. d'Azambuja, sur la *Grèce ancienne*, étudiée d'après la *Science sociale*, a servi de guide, cette année, pour l'enseignement de l'histoire dans les classes de huitième et de quatrième, ainsi que l'indiquent plus loin, M. Bertier et Mlle Sainte-Marie. M. Ernest Picard m'écrit à ce propos : « Tous mes compliments pour le nouveau fascicule de la *Science sociale* sur la Grèce ancienne de M. d'Azambuja, c'est un excellent manuel d'histoire grecque, que nous allons adopter à l'*École de Guyenne.* » Il exprime ensuite le vœu que l'ouvrage soit illustré par des gravures et des cartes.

Je ne puis résister, malgré une certaine gêne, d'ailleurs bien faible, à terminer cet article par une petite réclame en faveur de l'École. D'abord, on est toujours mieux servi en se faisant sa réclame à soi-même ; ensuite, pour réussir dans ses entreprises, il ne faut pas avoir une modestie exagérée (Retenez cela, mes chers enfants); enfin, il faut bien, de temps en temps, répondre à ses détracteurs.

Il s'agit des deux lettres suivantes adressées à Mme Demolins. Ces deux lettres se confirment et se complètent l'une par l'autre : la première a été écrite par une mère de famille dont le fils était à l'École depuis six mois ; l'autre, par une mère de famille dont le fils, après un séjour de six années, est sorti de l'École l'année dernière, après avoir passé brillamment ses deux baccalauréats.

« Chère Madame, je suis en possession de mon fils depuis hier. Nous sommes si heureux de l'état physique et moral de cet enfant, et, au point de vue de la santé, vous nous rendez un enfant tellement différent de celui que nous vous avons confié, il y a six mois, que je ne puis m'empêcher de venir vous remercier, vous et M. Demolins, d'avoir fondé une école aussi bienfaisante. J'en causais avec une autre maman, hier, sur le quai de la gare, et nous disions lyriquement que si quelque chose, en ce monde, approche de la perfection, c'est l'*École des Roches* (C'est ce passage qui gène le plus ma modestie). Vous voyez que nous n'y allions pas par quatre chemins ! Je vois avec plaisir que, si Gilbert est ravi de tous ses maîtres, ses maîtres ont l'air d'être aussi bien contents de lui. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, et c'est

grâce à vous, chère Madame, qui nous avez tiré de l'ornière où nous étions enfoncés cet hiver... »

L'intérêt de cette lettre s'augmente de ce double fait que le père est un des médecins les plus en vue de Paris et que, à la rentrée suivante, on nous a confié un second fils. Et c'est ainsi, que, quoi qu'on en dise, la vertu est toujours récompensée.

« Chère Madame, Je ne veux pas tarder un jour de plus à vous dire la satisfaction que nous a causée, à mon mari et à moi, l'heureuse fin de l'éducation de Georges aux Roches et ses succès à son baccalauréat. Vraiment le régime scolaire si ingénieusement institué par M. Demolins et ses amis a produit là une merveille, car j'avais longtemps désespéré que Georges, si délicat, pût travailler assez pour obtenir un résultat tangible. Il a fallu, pour le fortifier, le système excellent de grand air et l'absence de compression morale.

« Je suis tout particulièrement satisfaite des goûts de travail qui ont été inspirés à Georges; il n'a même pas l'idée qu'il puisse, comme hélas! tant de ses amis et voisins, rester un membre improductif de la société, vivre sa vie sans rien faire; — vous lui avez inspiré cette bonne et saine ambition qui consiste à travailler tant à son propre progrès intellectuel qu'à l'avancement de la science. Tout cela me plaît fort, Madame, et je vous prie de le dire aussi bien de la part de mon mari que de la mienne à M. Demolins et à vos excellents collaborateurs... »

N'affaiblissons, par aucun commentaire, l'effet de ces deux lettres.

En terminant, je dois signaler un des résultats très intéressants de la formation donnée à nos élèves de la *Section spéciale* : dès leur sortie de l'École, ils débutent immédiatement dans la vie pratique, gagnant ainsi plusieurs années d'avance sur leurs camarades. Nous en avons déjà donné des exemples. Je signale aujourd'hui le cas de Georges Ferrand, de Louis Glaenzer et d'Albert Snyers, dont on lira les communications dans le journal. Ce dernier nous adresse de Londres une lettre très intéressante que l'on trouvera plus loin aux articles relatifs à la Section spéciale. Non seulement ce garçon débrouillard a réussi à trouver une situation par sa propre initiative, mais il vient de créer un club belge à Londres pour le placement de ses compatriotes! Il faut lire le récit de cette création, faite en pays étranger, par un garçon de dix-huit ans complètement livré à lui-même. Il est vrai qu'il sortait de l'*École des Roches!* Cela explique tout.

Edmond Demolins.

LE PERSONNEL DE L'ÉCOLE

Fondateur : M. Edmond DEMOLINS.

Conseil d'Administration.

MM.

Edmond DEMOLINS, président.

Maurice BOUTS, avocat, administrateur délégué.

Le Vte CH. DE CALAN, chargé de cours à la Faculté des lettres de Rennes.

Alexandre ANDRÉ, industriel.

A. DESPLANCHES, magistrat.

Louis MONNIER, banquier.

Émile PIERRET, publiciste.

Auguste THURNEYSSEN, administrateur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Professeurs.

MM.

Georges BERTIER, directeur, licencié ès lettres, chef de la Maison du Coteau.

Henri TROCMÉ, licencié ès lettres, chef de la Maison des Sablons.

Bernard BELL, gradué (B.-A.) de l'Université de Cambridge, chef de la Maison des Pins.

R.-C. COULTHARD, gradué (M. A.) de l'Université d'Oxford, chef de la Maison de la Guichardière.

Paul JENART, ingénieur-agronome, ancien élève de l'*Institut agronomique*, chef de la Maison du Vallon.

Edmond CUNY, ancien élève de l'Institut philologique de St-Pétersbourg.

Jules DEMOLINS, licencié ès sciences.

René DES GRANGES, licencié ès lettres.

Georges DUPIRE, ancien élève de l'École des Arts décoratifs.

A. FRAYSSE, docteur ès sciences, professeur et lauréat de l'Université.

F. GRUNDER, gradué de l'Université de Genève.

M. JUNGNÉ, licencié ès sciences, professeur de l'Université.

Gustave LANGE, licencié ès sciences, ancien professeur de l'Université.

A. MASSOUTIÉ, licencié ès sciences.

F. MENTRÉ, licencié ès lettres, professeur de l'Université.

G. MOULINS, licencié ès sciences, ingénieur chimiste.

J. ODDES, licencié ès lettres et philosophie.

M. OUINET, professeur de l'Université, diplômé du brevet supérieur et du certificat d'aptitude pédagogique.

O. SAENGER-KERSTNER, ancien élève du Pedagogium de Godesberg.

Maurice STOREZ, architecte diplômé par le Gouvernement.

Paul THIRY, licencié ès lettres.

Joseph WILBOIS, licencié ès sciences, ancien élève de l'*École normale supérieure*.

Armand PARENT, chef du « Quatuor Parent ».

Octave CORBUSIER, 1er prix du Conservatoire royal de Liège et de l'École de musique de Verviers.

Louis BONJEAN, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers.

Albert RAUGEL, ancien élève de la *Schola cantorum*.

MMmes

Edmond DEMOLINS, maîtresse de maison de la Guichardière.

Georges BERTIER, maîtresse de maison du Coteau.

B. BELL, maîtresse de maison des Pins.

Henri TROCMÉ, maîtresse de maison des Sablons.

Paul JÉNART, maîtresse de maison du Vallon.

MMlles

Valentine SAINTE-MARIE, diplômée du brevet et du certificat d'aptitude pédagogique.

Thérèse SAINTE-MARIE, diplômée du brevet supérieur.

Berthe DEROUSSEAU, 1er prix du Conservatoire royal de Bruxelles et de l'École de musique de Verviers.

Aumônier : M. l'abbé GAMBLE.
Pasteur : M. Jean MONNIER, professeur à la Faculté de théologie protestante de Paris.
Médecin : M. le Dr CARCOPINO.
Professeur de gymnastique : M. Victor PERRET.
Économe : M. Justin CHAMPENOIS.
Infirmier : M. Henri MINIER.
Capitaine général : Jacques MUSNIER.

LISTE DES ÉLÈVES

I. — MAISON DU VALLON.

1. Maurice AUBRY, a passé un an en Angleterre.
2. Lucien BERTHET, n'a pas encore fait de stage.
3. Jean BIESIKIERSKI, parle allemand.
4. Maurice BITOUZÉ, n'a pas encore fait de stage.
5. André BOURGEOIS, id.
6. Pierre BOUTHILLIER, a passé six mois en Angleterre.
7. Roger BOVET, parle allemand.
8. Jacques CASTAN, a passé trois mois en Angleterre.
9. Jean CASTAN, a passé six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
10. André CHARPENTIER, a passé trois mois en Angleterre.
11. Jean COLIN, a passé cinq mois en Angleterre.
12. Guy DE COUBERTIN, parle allemand, six mois en Angleterre.
13. Raymond DECAUVILLE, a passé six mois en Angleterre.
14. Jean DESPLANCHES, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
15. Édouard ECHALIÉ, n'a pas encore fait de stage.
16. Jean FABRA, id.
17. Louis FABRA, id.
18. Marcel FERRAND, parle russe, fait son stage en Angleterre.
19. Léon GARDÈRES-ROUX, n'a pas encore fait de stage.
20. Adam DE GIZYCKI, a passé un an en Angleterre.
21. Henri GOETZ, parle allemand.
22. Raymond HERR, n'a pas encore fait de stage.
23. Marcel JAPY, parle allemand.
24. Henri DE LA BRUYÈRE, a passé six mois en Angleterre.
25. Jules LATIF, parle anglais.

26. Pierre Latif, parle anglais.
27. Paul Lebouteux, n'a pas encore fait de stage.
28. Jean de Mareuil, id.
29. Pierre Marteau, six mois en Allemagne, fait son stage en Angleterre.
30. Frédéric Mason, cinq mois en Allemagne, parle anglais.
31. Pierre Matras, a passé trois mois en Angleterre.
32. André Mémin, fait son stage en Angleterre.
33. Pierre Mofroy, n'a pas encore fait de stage.
34. Pierre Muscat, parle allemand.
35. Alfredo Pacheco, parle anglais.
36. René Scapini, n'a pas encore fait de stage.
37. Robert de Séréville, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
38. Jean Steiner, a passé six mois en Angleterre.
39. Alfredo de Valenzuela, n'a pas encore fait de stage.
40. Raoul Vandenheuvel, a passé six semaines en Angleterre.
41. Jacques Vincent, n'a pas encore fait de stage.

II. — Maison des Pins.

1. Jean Bertrand, a passé cinq mois en Angleterre.
2. Guy Carron de la Carrière, n'a pas encore fait de stage.
3. Louis Charonnat, fait son stage en Angleterre.
4. Antoine Cortada, n'a pas encore fait de stage.
5. Paul Derihon, id.
6. Jacques Dupas, a passé six mois en Allemagne.
7. Dudley Ellis, parle anglais.
8. Henri Ferrand, a passé six mois en Angleterre, parle russe.
9. Washington de Figueiredo, a passé deux mois en Angleterre.
10. Gabriel Filleul-Brohy, parle allemand, fait son stage en Angleterre.
11. Jacques Filleul-Brohy, n'a pas encore fait de stage.
12. Raoul de Freitas, id.
13. René Gerson, parle allemand.
14. Édouard Giraud, parle allemand et russe.
15. Bernard Kablé, parle anglais.
16. Pierre Leplat, six mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
17. Jacques de Montuel, parle anglais.
18. Sébastien Naon, n'a pas encore fait de stage.
19. Louis Nozal, parle allemand, trois mois en Angleterre.
20. Jules de Paillette, n'a pas encore fait de stage.

21. Maurice de Paillette, n'a pas encore fait de stage.
22. Vincent de Paillette. id.
23. Yves Pilon-Fleury, parle anglais, six semaines en Allemagne.
24. Henri Pingusson, a passé quatre mois en Allemagne, fait son stage en Angleterre.
25. Jean Pingusson, fait son stage en Angleterre.
26. Paul Plisson, n'a pas encore fait de stage.
27. Jean de Pourtalès, a passé neuf mois en Allemagne, parle anglais.
28. Pierre Pusinelli, n'a pas encore fait de stage.
29. Raymond Schlumberger, parle anglais.
30. André de Silveira-Cintra, a passé huit mois en Angleterre, un mois en Allemagne.
31. Félix de Silveira-Cintra, id.
32. Maurice Tailhades, parle anglais.
33. Albert Thiébaut, a passé six mois en Allemagne.
34. Gilbert Triboulet, n'a pas encore fait de stage.
35. Francis Triboulet, id.
36. Georges Watel, a passé neuf mois en Angleterre.
37. François de Yturbe, parle anglais.

III. — Maison de la Guichardière.

1. Louis Bélières, six mois en Angleterre, deux mois en Allemagne.
2. Robert Benoit, a passé trois mois en Angleterre.
3. Gian Luigi Cavazza, n'a pas encore fait de stage.
4. Armand Davel, six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
5. Léon Despret, un an en Angleterre, trois mois en Allemagne.
6. André Ferrand, parle allemand et russe, fait son stage en Angleterre.
7. Robert Firmin-Didot, un an en Angleterre, un mois en Allemagne.
8. Léon Forestier, a passé six mois en Angleterre.
9. Robert Gillet, a passé trois mois en Allemagne.
10. Georges Gomy, a passé un an en Angleterre.
11. Alexandre Kryzanowski, parle allemand.
12. Jacques Lachapelle, n'a pas encore fait de stage.
13. Jean Lauer, parle anglais et allemand.
14. René Loubet, a passé six mois en Angleterre.
15. Ivan de Maigret, n'a pas encore fait de stage.
16. Olivier Pillet, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
17. Lucien Riom, parle anglais.

18. Roger Riom, trois mois en Angleterre, fait son stage en Allemagne.
19. Édouard Sahler, n'a pas encore fait de stage.
20. Christian Schlumberger, parle anglais et allemand.
21. Pierre Suleau, fait son stage en Angleterre.
22. Maxime Tassu, n'a pas encore fait de stage.
23. Maurice Vacher, n'a pas encore fait de stage.

IV. — Maison du Coteau.

1. Charles Brueder, a passé un an en Angleterre.
2. Jean Brueder, a passé trois mois en Angleterre.
3. Adrien Charlier, n'a pas encore fait de stage.
4. Joseph Comaléras, a passé deux mois en Angleterre.
5. Maurice Cronier, parle anglais.
6. Eugène Dauprat, fait son stage en Angleterre.
7. Félix Durandy, a passé un mois en Angleterre.
8. Pierre Foissey, a passé six mois en Angleterre.
9. Ernest Franzoni, n'a pas encore fait de stage.
10. Pierre Garreau, trois mois en Allemagne, fait son stage en Angleterre.
11. Paul Giraud-Jordan, fait son stage en Angleterre.
12. Robert Glaenzer, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
13. Eudoxe Grigorovitza, a passé un mois en Angleterre, parle allemand.
14. Jacques Hervey, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
15. Jacques de la Bruyère, a passé trois mois en Angleterre.
16. Hervé de la Motterouge, a passé trois mois en Allemagne.
17. René Lorillon, six mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
18. Pierre Lyautey, parle allemand.
19. Octave Mentré, a passé un mois en Angleterre.
20. Jacques Musnier, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
21. André Prieur, n'a pas encore fait de stage.
22. Raymond Prieur, un mois en Angleterre, six mois en Allemagne.
23. Jean de Saint-Maur, n'a pas encore fait de stage.
24. Paul Sauvaire-Jourdan, a passé six mois en Angleterre.
25. Louis Sprauel, a passé trois mois en Angleterre.
26. Hans Spyker, id.
27. Guy Thurneyssen, id.
28. Henry de Turckheim, parle anglais et allemand.



LES MENDIANTS, par Maurice CRONIER.



LA NOUVELLE CLASSE DE MODELAGE.

29. Maurice DE TURCKHEIM, parle anglais et allemand.
30. John WADDINGTON, id.

V. — MAISON DES SABLONS.

1. Édouard ADLER, neuf mois en Angleterre, un an et demi en Allemagne.
2. Maurice DE BARRAU, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
3. Étienne DE BARY, a passé six mois en Angleterre, parle allemand.
4. Robert DE BARY, a passé trois mois en Angleterre, parle allemand.
5. Constantin CANDEIRA, a passé six mois en Allemagne.
6. Robert DELMAS, trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
7. Pierre GUIRAUD, a passé six mois en Angleterre.
8. Ernest HARILAOS, fait son stage en Angleterre.
9. Henri JÉQUIER, a passé six mois en Angleterre.
10. Hervé LABUSSIÈRE, cinq mois en Allemagne, parle anglais.
11. René LAGIER, quatre mois en Allemagne.
12. Gontran DE LA MARQUE, parle anglais.
13. Jean LANGER, a passé quatre mois en Angleterre.
14. Marcel LANGER, parle allemand.
15. Édouard LATUNE, a passé six mois en Angleterre.
16. Pierre MONNIER, a passé trois mois en Angleterre, trois mois en Allemagne.
17. Jean MOUSSY, a passé trois mois en Allemagne, parle russe.
18. Pierre MOUSSY, parle allemand et russe, fait son stage en Angleterre.
19. Manuel PACHECO, parle anglais.
20. Marcel PLANQUETTE, six mois en Angleterre, six semaines en Allemagne.
21. Robert REQUÉDAT, n'a pas encore fait de stage.
22. Louis ROCHER, a passé six mois en Angleterre.
23. Marcel ROUGEAULT, a passé six mois en Angleterre.
24. Jean SALATHÉ, n'a pas encore fait de stage.
25. Charles SIOU, a passé trois mois en Angleterre, parle russe.
26. Ludomir DE SMORCZEWSKI, parle anglais et allemand.
27. Jean THIERCELIN, a passé six mois en Angleterre.
28. Jean THURET, a passé trois mois en Angleterre.
29. Jean VERDET, a passé six mois en Allemagne.

VI. — ÉLÈVES A L'ÉTRANGER.

1. Louis CHARONNAT, à Bromley.

2. Eugène Dauprat, à Brighton.
3. André Ferrand, à Londres.
4. Marcel Ferrand, à Dulwich.
5. Gabriel Filleul-Brohy, à Watford.
6. Pierre Garreau, à Eastbourne.
7. Paul Giraud-Jordan, à Eastbourne.
8. Ernest Harilaos, à Winchfield.
9. Paul Lambert, à Holt.
10. Pierre Marteau, à Brighton.
11. André Mémin, à Hampstead.
12. Pierre Moussy, à Eastbourne.
13. Maxime Oberlé, à Cochem-sur-Moselle.
14. Jean Pingusson, à Caterham Valley.
15. Henri Pingusson, à Rhyl.
16. Germain de Reyles, à Godesberg-sur-le-Rhin.
17. José de Vigo, à St-Leonard's-on-Sea.

LES STAGES A L'ÉTRANGER

Nous avons continué à placer à tour de rôle nos petits élèves dans des écoles ou des familles d'Angleterre et d'Allemagne. J'ai exposé les conditions de ces stages dans les deux derniers numéros du *Journal de l'École*. On se rappelle que la principale est l'isolement rigoureux de chacun de nos garçons à l'égard de tout élément français.

Nous avons eu ainsi, pendant la dernière année scolaire (et indépendamment de 34 stages de vacances, variant de 4 à 8 semaines) :

	TERME D'AUTOMNE	TERME D'HIVER	TERME DE PRINTEMPS
En Angleterre	13 garçons.	9 garçons.	15 garçons.
En Allemagne	5 —	4 —	3 —

soit en tout 49 trimestres.

Ces chiffres marquent, avec une progression sensible de

stages d'Angleterre (37, au lieu de 25 l'an dernier), un fléchissement de ceux d'Allemagne. Nous y sommes attentifs, et nous comptons bien y porter remède. Il faut que nos garçons et leurs familles se rappellent tout ce qu'il y a aujourd'hui de précieux à apprendre chez les Allemands, et combien il est nécessaire, pour des hommes de science, d'industrie, ou de commerce, d'aller là-bas chercher les armes pacifiques qui leur permettront de lutter contre de si redoutables rivaux.

Henri Trocmé.

On a bien voulu me communiquer les lettres écrites d'Allemagne, l'an dernier, par un de nos élèves âgés de 12 ans. J'en reproduis quelques extraits ci-dessous. On y trouvera, ce me semble, un bon raccourci de ce que sont nos stages; on y pourra suivre de semaine en semaine les expériences de l'enfant, son impression sincère sur ses progrès en allemand, et peut-être même y relèvera-t-on quelques indices de ce qu'un jeune caractère peut gagner là-bas d'indépendance et de virilité.

Mai 1906. « J'ai fait un très bon voyage; j'ai dormi presque toute la nuit. En arrivant à Cologne (Köln en allemand), le professeur m'a fait déjeuner et en attendant l'heure du train pour Herchen, nous sommes sortis de la gare. Nous avons vu la cathédrale, dont je t'ai envoyé la carte postale. Nous avons passé aussi sur le pont du Rhin (il faut payer deux pfennigs). Sur ce pont, passent les trains, les tramways, les voitures, les piétons, les conduites d'eau, de gaz et d'électricité; je t'en ai envoyé aussi la carte postale. Ensuite nous sommes revenus à la gare pour prendre le train pour Herchen.

« Dès notre arrivée, M. le Recteur Lindemann a été charmant; il était venu à la gare avec le petit Cintra, qui repartait le soir même pour la France. Après déjeuner, j'ai causé un peu avec Cintra en français. Ensuite nous avons pris le thé avant son départ. La nourriture n'est pas comme chez nous; elle est préparée à l'allemande, mais elle est très bonne quand même ».

Mai. « Ici on dort très bien parce que l'on est au grand air jour et nuit. Mes nouveaux camarades ont été très gentils avec moi; ils sont tous allemands, mais il y en a un qui sait quelques mots de français.

« Figure-toi qu'au moment d'ouvrir ma malle je n'ai jamais pu retrouver les clefs; j'ai dû les oublier à la douane allemande. Alors M. Lindemann m'a envoyé chercher un serrurier. Je me suis trompé de maison et il a fallu que je me débrouille (tout cela en allemand naturellement)...

« Tout le monde me parle allemand et j'ai déjà appris quelques mots. Il y a des moments durs et quand je pense à ce que je suis séparé de vous, si

loin! j'ai envie de pleurer, mais je pense à ce que tu m'as dit, je me raidis un peu et ça passe. »

Mai. « Je commence bien à m'habituer ici. On dort bien, on mange bien, on s'amuse bien. Malgré mon appréhension, mes petits camarades et mes professeurs sont très gentils avec moi et je sens déjà que je fais des progrès en allemand.

« Hier, c'était la fête de M. Lindemann. Le matin pour le déjeuner on a mis sur la table un gâteau monstre comme je n'en avais jamais vu. Il avait au moins 50 centimètres de diamètre. Il était très bien décoré et les courbes du dessin étaient des plus gracieuses. Après déjeuner je me suis acheté une canne ferrée, qui m'a coûté 50 pfennigs. Nous avons fait une grande promenade.

« M. Lindemann avait loué un grand char-à-bancs où nous pouvions tenir tous, et qui nous a conduits dans un petit village. De là nous avons fait l'ascension de la montagne. Nous avons pris le café dans une auberge où tous les garçons étaient réunis et nous sommes redescendus. Nous avons fait environ 12 kilomètres. Le soir, à la fin du dîner, tous les petits garçons ont défilé avec des lanternes vénitiennes pour venir lire un compliment à M. Lindemann, et la fête a duré jusqu'au coucher. »

Mai. « Je suis très bien installé ici. La maison ressemble un peu au chalet Kerdor que nous avons occupé à Lancieux, mais elle est beaucoup plus grande et plus haute. Elle s'appelle « Siegeck ». Derrière la maison, il y a un petit jardin, deux assez grandes pelouses de gazon et cinq gros arbres qui donnent beaucoup d'ombre. Devant la maison, mais de l'autre côté de la route, il y a un jardin potager.

« Il n'y a pas de grands dortoirs, mais des chambres de quatre lits. La mienne est au premier étage et a deux fenêtres sur la route, ayant vue sur la Sieg. Le Pedagogium où se font les classes est de l'autre côté de la rivière sur une hauteur.

« Mes professeurs et mes camarades sont très bons pour moi. Nous sommes dix garçons.

« Il y a deux églises à Herchen : l'église catholique est la plus rapprochée de Siegeck. M. le curé ne comprend pas le français. Il a un air sévère et grave, mais il paraît qu'il est bon tout de même. »

Mai. « Voici l'horaire de chaque jour. Le matin, M. le Recteur vient nous réveiller à 6 heures et il faut s'habiller vivement; en une demi-heure il faut faire une toilette complète; de 6 h. 1/2 à 7 heures, nous repassons les leçons. Nous prenons un peu de café (presque toujours sans sucre), et à 7 h. 1/4 nous montons à pied jusqu'au Pedagogium où la classe commence à 7 h. 1/2; à 10 heures, on sonne le petit déjeuner (ou *frühstück*), qui se compose généralement de deux ou trois tartines de beurre avec saucisson ou charcuterie et d'un verre de cacao. Ensuite, récréation d'un quart d'heure occupée à la gymnastique, jeux, etc... La situation du Pedagogium est admirable; elle est sur une hauteur, qui domine la vallée de la Sieg, et la vue sur la forêt est superbe. Nous rentrons ensuite en classe où nous travaillons jusqu'au moment de redescendre à Siegeck.

Nous déjeunons de 1 h. 1/4 ou 1 h. 1/2 à 2 heures. Nous avons par exemple : potage; — viande et pommes de terre; — macaroni; — compote.

A 2 h. 1/4, étude pour faire les devoirs;

A 4 h. 1/2, clochette du goûter (sandwichs et cacao);

De 5 à 7 heures, temps libre (jeux, bicyclette, dessin, etc.);

A 7 heures, dîner, où on nous sert par exemple : jambon; — œufs; — pommes de terre; — salade.

On boit peu ou pas aux grands repas, mais plutôt aux petits repas. »

Juin. « Hier et avant-hier, nous avons eu vacances et nous avons fait un grand voyage. Nous sommes partis d'Herchen à 5 heures du matin par chemin de fer jusqu'à Rudesheim. De là nous avons pris un bateau pour descendre le Rhin jusqu'à Coblentz où nous avons déjeuné. Ensuite nous avons visité le château de Stolzenfels qui est très beau; je crois qu'il appartient à l'Empereur. Sur toutes les montagnes qui dominent les rives du Rhin il y a des châteaux; quelques-uns sont très beaux, d'autres sont en ruines, mais l'ensemble est magnifique. Le Rhin coule entre deux versants de montagnes couverts de vignes presque partout...

« En classe, ça marche bien; je continue ma 5e et je suis assez facilement les questions. Je réponds à mon tour et même quelquefois si je sais une réponse que les autres ne savent pas.

« Tu me demandes pour les g : ici on le prononce tantôt dur comme dans giebl, tantôt mouillé comme dans « guten morgen » qui s'entend « gouten moryen ».

« J'ai eu quelques petits ennuis, mais je me dis qu'il faut bien savoir supporter quelques petites misères pour apprendre une langue. Ça fait peut-être partie du programme. En tous cas je parle maintenant à peu près couramment. J'ai bien encore parfois quelques hésitations, mais je ne suis jamais embarrassé pour causer et je me tire très bien d'affaire en tous les cas qui peuvent se présenter.

Juillet. « De temps en temps, le dimanche, nous faisons en promenade la petite guerre « Felddienst ». Les garçons sont divisés en deux camps et on part pour la forêt avec tous les ustensiles. Un camp plante son drapeau sur une colline déboisée et l'autre camp se disperse dans la forêt. Le premier camp, muni de lorgnettes, ne doit pas se laisser approcher à plus d'une distance convenue, sans avoir découvert, signalé et combattu l'ennemi. S'il se laisse cerner par un nombre suffisant d'ennemis, avant d'avoir pris des mesures de défense, il est prisonnier. Alors tout le monde se réunit et on appelle au goûter.....

« ... Maintenant, je parle l'allemand aussi facilement que le français. »

Juillet. « Je serais bien heureux si vous vous décidiez, maman et toi, à venir me voir à Herchen comme vous me l'avez presque promis. Si vous vous décidez, prenez à Clermont le train qui arrive vers 6 heures du soir à Paris. Il y a un autre train qui part à 10 heures de la gare du Nord directement pour Cologne. A la douane belge il n'y a pas de difficultés; à la douane allemande, attention! Il faut savoir quelques mots d'allemand.

« En passant à Aachen (Aix-la-Chapelle), il faudrait voir la cathédrale. A Cologne (Köln en allemand), on a le temps de voir la cathédrale et le pont avant le départ pour Herchen.

« Quand vous serez arrivés à Herchen, vous n'aurez plus à vous inquiéter de rien. Je serai là [1]. »

Henri Pingusson.



LE PATINAGE AU VALLON

LES SOIRÉES DU DIMANCHE AU VALLON

Nous menons au Vallon une vie très douce quoique très active, d'où la gaîté est loin d'être exclue.

L'affabilité dévouée et inlassable des maîtres de maison, l'union des professeurs dans un même élan vers un but com-

1. Ce « Je serai là », est admirable. « Moi seul et c'est assez. » La voilà bien, l'éducation des Roches; non seulement elle prépare nos garçons à se « tirer d'affaire » eux-mêmes; mais elle les prépare aussi à tirer d'affaire... leurs parents.

mun, la confiante et docile affection des élèves grands et petits contribuent à y faire régner une atmosphère de franche et cordiale intimité dont la vie se montre parfois si avare, que nous ne saurions trop en apprécier le charme et la valeur.

Pendant la semaine, les occupations très nombreuses de chacun empêchent les réunions prolongées; mais le dimanche, la bonne vie de famille reprend ses droits et chacun s'efforce, selon la mesure de ses moyens, de la rendre plus chaude et plus gaie.

Presque toutes les soirées du dimanche ont commencé par une audition musicale, véritable petit régal dû au talent et à la complaisance de M. Corbusier. Quelquefois, M. Bonjean a exécuté avec lui des trios très appréciés; celui tiré de *Manon* a surtout valu aux exécutants un véritable succès; M. Jenart a aussi contribué à varier le programme musical de nos petites soirées en chantant de temps en temps quelque ravissante romance de Botrel; M. Grunder nous a souvent amusés par ses chansonnettes allemandes, et la bonne volonté de Mlle Th. Sainte-Marie a été bien des fois requise pour accompagner au piano instruments ou chants.

Pierre Bouthillier, l'un des organisateurs infatigables de nos petites fêtes, a souvent interprété avec intelligence et goût de jolies poésies ou d'amusants monologues; Guy de Coubertin, Pierre Muscat et Alfred Pacheco en ont aussi récité quelques uns, toujours très applaudis, et M. Dupire a bien voulu nous dire, à plusieurs reprises, de petites pièces que tout le monde a beaucoup appréciées.

Une comédie en un acte, *Rosalie*, jouée avec beaucoup d'entrain au début de l'année par Arthur Bosch, Jean Desplanches et Guy de Coubertin, a ouvert la série des comédies ou charades improvisées qui, à plusieurs reprises, ont terminé joyeusement nos soirées.

Plusieurs conférences avec projections lumineuses ont été faites par les professeurs ou de grands élèves de la maison. Les sujets étaient bien choisis pour captiver l'attention des garçons : la pêche à la sardine et les côtes de Bretagne; les côtes,

de Brest à Saint-Sébastien; les côtes de la Méditerranée; enfin deux conférences consacrées à « la marine ancienne » et « la marine moderne » ont permis aux garçons de suivre, dans ses différentes phases, l'évolution de notre flotte. Je ne terminerai pas l'énumération des projections, sans parler de la soirée où l'on vit défiler successivement, sur l'écran blanc, les silhouettes de professeurs de l'Ecole, très joliment dessinées par Robert de Séréville. Chaque apparition nouvelle provoquait, de la part des élèves, des exclamations, même quelques interpellations extrêmement amusantes.

Souvent, les grands ont cédé aux plus petits les honneurs de la soirée, en en consacrant plusieurs à des représentations de Guignol que Pierre Bouthillier et Pierre Matras ont su rendre très amusantes pour tout le monde.

Nos soirées n'exigent pas tout le temps la tranquillité que nécessitent les auditions musicales ou les représentations; la danse a toujours eu sa bonne part dans nos programmes, et nous avons constaté à maintes reprises la bonne tenue et l'entrain des grands à nos sauteries du dimanche: espérons que l'an prochain le nombre des danseurs sera doublé, et que les plus jeunes suivront l'exemple de leurs aînés; mais les danses modernes, et même très modernes, ne sont pas seules en faveur ici; le menuet, la gavotte et la pavane ont été exécutés avec beaucoup de grâce et d'aisance, le Mardi gras, par Jean Desplanches, Pierre Bouthillier, Jean Fabra, Jean de Mareuil, Guy de Coubertin, Pierre Marteau, Alfred Pacheco et Joseph de Vigo, costumés en marquis et marquises Louis XV. Ils avaient, avec beaucoup de bonne volonté, sacrifié bien des temps libres, après le dîner, pour venir aux répétitions, très facilitées par la docilité et la bonne humeur qu'ils y apportaient tous.

Je viens de parler du Mardi gras! Avec quel entrain il fut préparé au Vallon! Dix jours avant la fête, il fut décidé que tout le monde se déguiserait. Aussi chacun contribua à la fabrication de son costume; mon bureau et ma chambre furent vite transformés en ateliers, et pendant tous les temps libres, rien n'était gentil comme le tableau de ces garçons assis sur

les tables, sur les chaises, par terre, au milieu d'étoffes de toutes couleurs, de rubans, de dentelles, de papiers, découpant, collant, taillant, essayant, dessinant, et même tirant maladroitement l'aiguille enfilée d'une longueur démesurée; mais le succès couronna les efforts et, le Mardi gras, la matinée de l'Ecole fut ouverte, au Vallon, par l'entrée d'un cortège très original et très gai, qui traversa le hall et le salon pour arriver à la salle à manger, entièrement ornée de guirlandes de houx, dues au travail patient de Mme Jenart et des garçons de la maison.

Parmi les plus jolis costumes confectionnés avec le concours des enfants, l'on remarquait un groupe de Normandes portant les coiffes de chaque grande ville du pays; mais l'énumération serait trop longue, et l'ensemble des costumes était si heureux, qu'il serait difficile de donner la préférence à l'un d'eux.

La préparation de toutes ces petites fêtes, auxquelles chacun de nous contribue, est un excellent moyen de rapprochement entre professeurs et élèves, et fortifie de plus en plus la vie de famille saine et forte dont nous nous efforçons tous d'entourer nos garçons. Puissent ces chers enfants le comprendre et conserver l'impression, à la fois virile et tendre, des heures d'intimité où ils auront compris que nous les aimons; puisse la franche cordialité de nos rapports leur faciliter la période de développement et de transformation intellectuelle et morale vers laquelle tout converge, dans l'Éducation nouvelle.

En terminant, qu'il me soit permis d'être ici l'interprète de tous les habitants du Vallon en exprimant notre gratitude à M. Jenart, toujours soucieux de rendre à tous la vie de devoir douce et facile, et à Mme Jenart qui, non seulement contribue par sa bonne grâce à la gaîté et à l'entrain de nos petites fêtes, mais les termine toujours par la distribution de friandises et de rafraîchissements, à laquelle les garçons sont loin d'être insensibles.

Que bien longtemps encore continuent au Vallon les traditions de confiance, d'affection réciproque et de franche gaîté, qui règlent et fortifient tous ceux qui, professeurs et enfants, pour-

suivent le même but : La prospérité et le développement de notre chère maison, et de l'École tout entière.

Valentine SAINTE-MARIE.

BACCALAURÉAT

Session 1906.

Classe de Philosophie.

Un candidat, reçu : René SAQUET.

Classes de Mathématiques.

5 candidats, 4 reçus :

1. Maurice BOSQUET, reçu, avec mention *assez bien*, à l'Institut électrotechnique de Nancy, et reçu au baccalauréat ès sciences ;
2. Georges LECOINTRE, mention *bien;*
3. Pierre de ROUSIERS, mention *assez bien;*
4. Guy THURNEYSSEN.

Un 5e candidat s'est présenté, en juillet seulement, après une maladie. Il a été ajourné.

Classe de 1re.

1re B. — 7 candidats, 7 reçus :

1. Louis BÉLIÈRES ;
2. Jean DESPLANCHES, mention *assez bien ;*
3. Robert FIRMIN-DIDOT ;
4. Jacques MUSNIER, mention *assez bien;*
5. Marcel PLANQUETTE ;
6. Olivier PILLET (se présentait seul, sans avoir suivi tous les cours de la classe de 1re) ;
7. André PUSINELLI.

1re C. — 4 candidats, 4 reçus :

1. Octave MENTRÉ, mention *assez bien ;*
2. Jacques MUNIER ;

3. Marcel PLANQUETTE, mention *assez bien;*

4. René LORILLON.

1re D. — 2 candidats, 2 reçus :

1. Jacques MUSNIER, mention *bien.*

2. Armand DAVEL (se présentait seul).

Total : Candidats présentés		17	
—	reçus. .	16	11 en juillet, 5 en novembre.
Diplômes obtenus	.	19	dont 8 avec mention.

II

LE TRAVAIL CLASSIQUE

LES ÉTUDES EN 1906-1907

Les baccalauréats. — Dans un intéressant article du *Journal de Genève*, M. Ferrière notait les succès des Écoles nouvelles aux examens d'État. Faites pour un tout autre but, elles font encore recevoir leurs élèves au baccalauréat, comme par surcroît. En France, c'est fort heureux. On sait que cet « intéressant » examen reste la pierre de touche de toute éducation intellectuelle.

Nous avons eu, à la fin de l'année dernière et au commencement de cette année, des résultats inespérés. Oserai-je dire que je les aurais aimés moins complets? Il est un peu pénible de voir derrière soi son plus beau succès, de se dire que jamais plus on n'atteindra ce maximum. Il est possible, d'ailleurs, que je ne sois pas assez optimiste, et que les résultats futurs me démentent. Voilà un démenti que je souhaite de tout cœur.

Les inspections. — Une des principales innovations de cette année fut la création d'inspections régulières. Elles nous furent extrêmement utiles, à cause du stimulant constant qu'elles nous ont donné et des conseils précieux que nous apportèrent des spécialistes de valeur indiscutée. On ne nous accusera pas d'avoir peur de la lumière : nous ouvrons les portes toutes grandes à nos collègues universitaires et nous sollicitons leurs avis. En général, ils furent satisfaits de nos élèves. Un des inspecteurs littéraires m'écrit : « J'ai été fort intéressé par tout ce que j'ai vu aux Roches et j'ai admiré l'intelligence et le succès avec

lequel vous innovez en pédagogie ». Et il voulut bien trouver nos élèves « très attrayants et très vivants ».

Et un inspecteur scientifique : « Certains parlent de l'École des Roches comme d'une maison « où l'on ne travaille pas ». Je souhaiterais à la moyenne de nos lycéens de travailler aussi bien, et aussi intelligemment, que la moyenne de vos élèves interrogés par moi. »

Nos inspecteurs pour les lettres furent M. Albert Petit, professeur au lycée Janson; M. Monet, professeur au lycée Condorcet et ancien directeur des Roches; M. Le Coz, professeur de première au lycée d'Évreux; M. l'abbé Baudin et M. Feyel, professeurs au collège Stanislas.

Pour les sciences, nous eûmes M. Maluski, professeur de mathématiques spéciales au lycée de Versailles; M. Laisant, examinateur d'entrée à l'Ecole Polytechnique; M. Bourlet, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers. Les livres de M. Laisant et de M. Bourlet sont célèbres et font autorité.

Il est difficile de raconter par le menu ces inspections, dont chacune eut son utilité et son intérêt particuliers.

M. Laisant et M. Bourlet voulurent bien nous faire de captivantes causeries sur l'enseignement mathématique. Le premier insista sur la nécessité du réalisme et du concret; le second nous exposa la raison d'être et le plan de la géométrie nouvelle et nous donna des conseils très pratiques sur la manière de l'enseigner.

M. Maluski résuma ses impressions et ses conseils en quelques maximes précises que nous n'avons cessé de redire pendant l'année et qui contribueront au succès de nos candidats et à la bonne éducation de tous.

M. Baudin a interrogé les élèves de Philosophie et de Mathématiques. Il a trouvé ces classes en progrès sur celles des années précédentes. Les réponses des mathématiciens l'ont particulièrement satisfait.

M. Albert Petit, content des élèves de seconde, a eu à constater la paresse en histoire et géographie de quelques élèves de première comme aussi quelques grosses fautes en latin de ces

mêmes indifférents. Il donna, dans ces deux classes, les plus utiles conseils sur la précision nécessaire du devoir français, la nécessité du cadre dans une narration historique... Il enthousiasma professeurs et élèves en expliquant avec beaucoup de vie et d'esprit une version latine.

M. Feyel eut sur les élèves de première le même sentiment que M. Albert Petit. Deux ou trois d'entre eux négligent l'histoire. La troisième et la cinquième lui donnèrent une tout autre impression. Mais comment nos élèves, même les meilleurs, ne sembleraient-ils pas tout petits auprès de ce savant qui se rappelle tout, qui ne donne pas une idée générale sans l'appuyer d'une armée de faits, qui se plaît aux synchronismes les plus inattendus et les plus certains cependant?

Les Probestünden. — La seconde innovation importante fut celle des *leçons d'essai,* des *Probestünden.* C'est de Bieberstein que je l'ai rapportée; je ne sais si on doit au Dr Lietz l'invention de ces classes d'épreuve; toujours est-il que je ne les ai vues que là et qu'elles fonctionnent avec succès dans les *Landerziehüngsheime* d'Allemagne. A tour de rôle, chacun d'entre nous fait sa classe devant ceux de ses collègues qui veulent y assister. La classe faite, on parle des méthodes d'enseignement, non abstraitement et en l'air, mais en partant de ce qu'on vient de voir. Le directeur résume les opinions et donne la sienne.

Nous jugeons très importante cette institution; nous la perfectionnerons encore. Elle nous semble indispensable pour la formation pédagogique des jeunes professeurs et pour l'unité des méthodes d'enseignement à l'École. Faisons notre examen de conscience : nous y avons déjà tous gagné.

L'histoire a eu sa part royale dans les autres « nouveautés » de cette année. Le grand jour de la semaine fut le lundi. Nous avons eu nos « lundis ».

L'histoire de l'art. — De 3 à 4, dans la salle à manger du Coteau, toute décorée de photographies, de gravures, de tableaux, voire même de statues, et à certains jours transformée en délicieux bazar exotique, tour à tour M. Desgranges et M. Storez nous ont raconté la vie et l'œuvre des grands maîtres de l'art.

Pierre Monnier résume — autant qu'on peut les résumer — ces conférences qui furent de vrais régals. Je m'en voudrais de ne pas dire, au nom de tous, un très reconnaissant merci aux deux conférenciers.

L'histoire de la musique. — Nous devons pareil hommage de gratitude à M. Raugel qui nous a donné douze causeries musicales d'un vif intérêt. Nous avons enfin compris, par cet exposé détaillé de l'évolution de la musique, la contexture et le sens des œuvres actuelles. M. Raugel choisit et exécuta, avec le concours de ses collègues, les morceaux les plus significatifs des grands auteurs. Ce fut le second agrément de ces soirées. Le troisième et non le moindre vint de l'esprit du conférencier : ses adjectifs étaient de vraies trouvailles : qui de nous oubliera le « titanique » Beethoven? Et que d'autres mots aussi inattendus qu'expressifs!

Voilà les grandes nouveautés; il y a eu, à côté de cela, un grand nombre de petits progrès.

L'enseignement primaire. — On trouvera plus loin un compte rendu aussi vivant que sincère des travaux de la 8e. Je demandais, l'an dernier, que notre enseignement primaire fût un peu moins déductif et un peu moins abstrait. Voilà qui est fait. On remarquera, en 8e, l'intérêt des leçons de choses. J'ai tenu à ce qu'elles fussent très soignées dans toutes les petites classes, et de plus en plus poussées et précises, au fur et à mesure qu'on se rapproche de la 4e. M. Fraysse a fait en 6e et en 5e d'excellentes leçons de botanique; M. Jules Demolins, de physique et de chimie en 5e; M. Moulins, de chimie dans la même classe. M. Ouinet, dont l'enseignement est si consciencieux et si solide, a tracé la courbe de travail de tous ses élèves de 6e et 5e. Je signale à tous ce moyen de contrôle si expressif et si utile.

L'enseignement secondaire; histoire et géographie. — M. Des Granges a enfin une salle pour l'histoire et la géographie, une salle pour lui tout seul. Et je vous assure qu'elle est sienne, cette salle, et qu'il sait la défendre. C'est un musée : cartes, gravures, cartes postales, journaux et revues illustrées, plans de villes modernes ou antiques, il n'est pas un pouce du mur qui ne parle

aux yeux. Musée vivifié par le choix des images et leur ordonnance, mais surtout par la parole du maître.

Nous faisons de plus en plus usage de cartes en relief : celles de la librairie Belin nous ont rendu de grands services.

En 4e, nous avons mis, pour la première fois, entre les mains des élèves le cours d'histoire grecque de M. d'Azambuja, en même temps que le livre de M. Malet. L'un donne les causes et les idées générales, l'autre les faits. En 8e, Mlle Sainte-Marie a résumé pour ses petits élèves ce même livre de M. d'Azambuja. La parole du maître intervenant et aussi ses multiples inventions (mise en action, par ses élèves, de tous les grands drames de la vie grecque, constructions de maisons grecques, récits abondants et dramatiques), les résultats ont été surprenants. Qui donc a prétendu que les petits ne pouvaient s'intéresser à l'histoire ancienne, trop éloignée d'eux? Mais c'est d'eux qu'elle est la plus proche : elle est faite pour eux.

Les langues. — Voilà pour l'histoire : les langues ont aussi progressé et par l'organisation plus soignée et plus étendue des stages, et par l'arrivée d'un nouveau professeur d'allemand, M. Grunder. Grigorovitza dit plus loin la caractéristique de son enseignement. Chacune de ses classes forme un tout qui part du dessin au tableau noir pour aboutir au chant, en passant par la conversation, la lecture, la leçon de grammaire, la traduction d'une poésie apprise ensuite par cœur. Tout cela en une heure, et tout cela très vivant.

M. Trocmé enseigne l'espéranto et à ses élèves de seconde et à certains élèves de 3e et de 4e modernes. Comaléras a bien voulu faire des cours d'espagnol à bon nombre d'élèves de ces deux dernières classes. Je lui en exprime ici ma sincère gratitude.

Nous avons eu, au concours de l'Enseignement libre, les mêmes résultats que l'an dernier : le 1er *ex æquo* en anglais, Pilon-Fleury, le 1er *ex æquo* en allemand, Grigorovitza.

Les sciences. — Pour les sciences, Bouthillier fut classé 4e. Monnier aurait eu au moins la même place si le correcteur n'avait, par inadvertance, négligé d'additionner les points attribués à un problème. Nous avons adopté en 4e, et dans les seconds cours

de 3[e] et de 2[e], les nouveaux livres de M. Bourlet (Hachette). Nous en sommes très satisfaits. La géométrie ainsi enseignée est beaucoup plus vivante et plus intéressante.

En ce troisième trimestre, l'histoire naturelle a fait de très réels progrès, grâce à M. Fraysse. Non seulement les travaux pratiques furent plus actifs, mais les classes, plus concrètes, furent suivies avec beaucoup plus d'intérêt.

Le dessin. — Le dessin y joua un grand rôle; j'ai déjà dit, l'an dernier ou il y a deux ans, que je voudrais le voir introduire dans toutes les classes. M. Grunder, on se le rappelle, en tire grand profit pour l'allemand.

M. Dupire et M. Storez, ennemis parfois, mais toujours frères, sont assez près de s'entendre, quoiqu'ils ne l'avouent pas. M. Dupire reconnaît qu'étant donné le peu de temps dont nous disposons et la rareté des vrais talents, le dessin libre est bien la méthode nécessaire pour le plus grand nombre.

M. Storez, de son côté, consentirait à adopter la méthode classique pour former des « professionnels ». Voilà bien un terrain d'entente. Ajoutez à cela que le dessin d'après nature, et en particulier la décoration d'après les fleurs sont prônés par l'une et l'autre école, et que vous auriez pu confondre plus d'une fois le travail d'une maison avec celui de la « maison d'en face ». Peu importe la marque : l'émulation subsiste, et tous les élèves en profitent.

Un outsider apparaît; M. Grunder s'en mêle; il fait du dessin dans toutes ses classes, il expose au salon, il fait une leçon de perspective tout à fait remarquable. Sera-ce l'origine d'une 3[e] école? ou la synthèse des deux premières?

Le salon de 1907. — Et ce *Journal* ne donnera pas un article sur notre « Salon » ! Personne n'a voulu marcher; — les auteurs se sont effacés, sous prétexte de modestie; les visiteurs, modestes aussi, ont crié bien haut leur incompétence. Ils ne veulent juger qu'à voix basse et dans les petits coins — pour n'être pas jugés à leur tour, sans doute.

Ce salon fut inauguré par une improvisation toute pétillante d'esprit de M. Demolins. En voici à peu près le sens : « Mes amis,

mon discours aura trois points : le premier est que ce salon est une œuvre d'initiative et de décentralisation; le second est qu'il contient de remarquables chefs-d'œuvre — j'en parle sans parti pris, car je ne l'ai pas encore vu; — le troisième... Storez, soufflez-moi le troisième; — le troisième, c'est qu'il faut l'inaugurer tout de suite ». Il y avait bien aussi un coup de patte pour Nancy — nous sommes à l'école de trop nombreux Lorrains — mais il n'était pas trop méchant. On inaugura donc le salon, qui, toute plaisanterie à part, était fort intéressant. D'abord les *maîtres* — maîtres incontestés : M. Dupire, aussi expert en décors qu'en peinture à l'huile (*les bords de l'Avre*) et en aquarelle (*une vierge*); M. Storez avec de charmantes aquarelles de son voyage en Espagne; M. Grunder avec quelques toiles pleines de soleil et d'éclatantes couleurs, souvenirs très fidèles de son séjour au pays d'azur. Puis les disciples : Cronier (vous trouverez un peu plus loin la liste de ses travaux); on remarque surtout le portrait d'après nature de Freitas, très ressemblant et plein d'expression, l'enterrement d'un pauvre. la pose de deux bons vieux devant le peintre; Sauvaire, avec d'amusantes caricatures : Marius dans les marais de Minturne, la course de vitesse entre auto et cul-de-jatte, etc.; Valenzuela et Mason avec des menus très doux de couleurs et très gracieux de forme, Thiercelin, Spyker, Jean Brueder; — des anciens, G. Ferrand, Tripet; — de très artistiques photographies de M. Deslandres et de ses élèves; Despret surtout est remarqué, j'en oublie certainement. Pourquoi aussi m'a-t-on laissé le soin de rendre compte du salon?

Enseignement supérieur. — Ce salon prouve que nous avons à l'École un enseignement supérieur du dessin : il est un enseignement supérieur auquel nous tenons encore plus : celui de l'agriculture, que M. Jenart a organisé pour A. Charpentier, celui des mathématiques dirigé par M. Lange et qu'a suivi cette année Thurneyssen. Notre classe d'élémentaires supérieures prépare au certificat de mathématiques générales de la Sorbonne; elle sert de 1re année pour les instituts électrotechniques. On y fait d'aussi bonne besogne que dans n'importe quel lycée, aussi

comptons-nous bien chaque année garder un certain nombre de nos grands élèves. Leur formation scientifique n'y perd rien ; on doit tenir compte aussi de ce qu'y gagne leur formation physique et morale.

Deviendrons-nous un jour une Université au petit pied? Pourquoi pas?

G. BERTIER.

La « Huitième ».

PHYSIONOMIE DE LA CLASSE

DONNÉE PAR LE PROFESSEUR ET LES ÉLÈVES

Ici, règnent à la fois, malgré une discipline assez rigoureuse, peut-être grâce à elle, beaucoup de bonne humeur, d'entrain et de gaîté. Sur les petites mines ouvertes et attentives qui m'entourent, je lis la confiance et l'affection qui nous unit, mes chers petits élèves et moi. Chaque matin, nous échangeons un bonjour joyeux, qui dit à la fois et la satisfaction de nous retrouver, et le plaisir de commencer une nouvelle et laborieuse journée.

Les enfants savent que je crois à leur parole, que je respecte leur témoignage, que je compte sur leurs promesses. Eux me confient le secret de leurs difficultés, de leurs peines; parfois l'aveu de leurs petites sottises et de leurs fautes, me donnant ainsi la joie très douce de les aider, de les consoler, ou de les encourager.

Les enfants n'ont jamais abusé de la confiance que je leur témoigne. Comme ils n'ont chaque matin qu'une demi-heure d'étude, ils ont de temps en temps des devoirs à faire en classe, bien que j'en aie restreint le nombre le plus possible. Pendant la rédaction de ces devoirs, je tâche d'avoir un prétexte pour m'absenter de temps en temps ou j'ai l'air de m'absorber dans un travail, afin que les enfants n'aient jamais l'impression d'être surveillés. Le mercredi, ils passent régulièrement une heure

seuls dans une classe pendant que je vais à l'orchestre ; ils marquent eux-mêmes leur note de conduite dans leur petit carnet, et sont envers eux-mêmes plus sévères que je ne le serais parfois. Une fois, ma confiance a été trompée ; mais la cause du



LA CLASSE DE « HUITIÈME ».

désordre qui s'était produit en mon absence, venait de la présence d'un élève nouveau qui ne comprenait pas encore nos habitudes.

La confiance en nous. — La plus belle chose de notre classe, c'est la confiance que notre professeur a en nous. Il nous pèse comme un emblème d'honneur, quand Mlle Sainte-Marie nous laisse travailler seuls. Lorsque nous n'avons que des devoirs à faire, Mlle Sainte-Marie s'en va, car elle trouve honteux de nous surveiller; quand elle est malade, nous la renvoyons se reposer, et quand elle n'est pas là, nous sommes encore plus sages que quand elle y est. Quelquefois des professeurs sont venus pendant que nous travaillions seuls, et ils ont cru que quelqu'un nous surveillait, car nous étions très sages; et le meilleur surveillant est notre conscience. Mademoiselle nous laisse aussi souvent marquer nos notes tout seuls ; cela nous apprend à bien nous juger nous-mêmes. — M. PACHECO.

Pour confirmer cette affirmation, voici un fait qui m'est arrivé ce soir même.

Retenue malgré moi, je ne suis entrée en classe que dix minutes après l'heure. J'ai trouvé tous les enfants dans un ordre

et un silence parfaits, écoutant l'explication française très intéressante que leur donnait Vincent de Paillette installé à ma place. La leçon a continué devant moi, et je ne saurais dire le plaisir que j'en ai éprouvé.

Nos classes sont très animées. Tout le monde y prend part, et je m'efforce de restreindre le plus possible le rôle du professeur. Voici, d'une manière générale, comment j'interroge. Les tables étant bien nettes, serviettes au dossier des bancs, mains au repos, yeux sur moi, je pose une question. Tous ceux qui peuvent y répondre lèvent le doigt ; d'un signe je désigne l'un d'eux ; je fais répéter la réponse par un de ceux qui n'avaient pas demandé à être interrogés, et je m'assure qu'il a bien compris. Parfois, s'il s'agit d'une opinion ou d'une préférence à émettre, si j'obtiens deux réponses indiquant des tendances différentes, je les fais discuter par les deux enfants qui, du reste, le font volontiers et sérieusement. Ceci me permet souvent de redresser leur jugement, et leur apprend surtout à se baser sur le raisonnement, non sur l'impression, avant de formuler une opinion quelconque. Et je suis étonnée des progrès que j'ai constatés en ces quelques mois, sous ce rapport.

Mais, ces lignes générales étant posées, les enfants vont eux-mêmes faire le récit de quelques-unes de leurs classes, et en indiquer les détails.

Récit d'une classe de dictée. — Nous faisons tous les jours une dictée en huitième, voici comment nous la préparons.

D'abord nous syllabons la dictée tous ensemble, pour bien regarder nos mots ; après, on la lit avec toutes les ponctuations ; pour s'arrêter autant qu'il le faut à chaque signe, nous comptons tout haut, tous ensemble un, pour la virgule, deux, pour point et virgule, deux points, points d'interrogation, d'exclamation ; et trois pour le point. Ensuite nous lisons chacun tout seuls une partie de la dictée et on nous donne notre note de lecture. Quelquefois, on fait la dictée oralement ; chacun à son tour écrit quelques mots au tableau, et tous ceux qui voient une faute lèvent le doigt. On enlève deux points par faute, un point par accent, et celui qui a dix fautes a un zéro et recopie sa dictée entière.

On explique toujours les mots. Quelquefois, quand la dictée parle de choses, on les dessine au tableau pour mieux les expliquer. Une fois, il y avait une dictée sur la locomotive ; Jules Latif en a dessiné une et nous l'a expliquée très bien ; c'était très intéressant. Une autre fois des élèves ont aussi dessiné

une machine à coudre, une bicyclette, toutes sortes d'outils et d'instruments. Nous aimons beaucoup cela.

Nous faisons aussi des compositions, qui résument ce que nous avons appris. Le premier en compositions ce terme-ci a été Decauville avec 17 points.

On corrige nos dictées de trois manières : 1° quelquefois, Mademoiselle épelle doucement les mots, et celui qui a une faute lève le doigt. Alors Mademoiselle répète pour qu'il corrige et lui explique sa faute. 2° Nous corrigeons quelquefois seuls chacun avec son livre, et Mademoiselle relit nos cahiers après. De temps en temps, nous donnons nos cahiers à Mademoiselle quand la dictée est finie ; elle souligne les fautes et chacun de nous les corrige après avec son livre. C'est comme cela que l'on fait le plus souvent ; quand on a une faute, on écrit deux lignes du même mot pour ne plus avoir la prochaine fois la même faute. — Sébastien Naon.

Tout en faisant un récit très exact de nos classes de français, Sébastien oublie de signaler le rapport qui existe toujours entre la dictée et la leçon de grammaire. Les règles appliquées dans la dictée sont remarquées, expliquées et nous ne faisons jamais de devoirs de grammaire proprement dits, en dehors des nombreux exercices au tableau et de ceux que nous fournit la dictée; et ils sont si nombreux! Associations d'idées, familles de mots, recherches d'adjectifs ou de verbes convenant aux substantifs, etc., etc. Je dois ajouter que cette méthode m'a semblé donner de bons résultats et je suis très contente des progrès constatés.

Mais voici une autre classe qui revient également chaque jour : celle d'arithmétique, dont Vincent de Paillette va nous parler.

Classes d'arithmétique. — Les classes d'arithmétique sont très intéressantes. Quand Mademoiselle est arrivée, nous avons appris une manière qui nous fait bien comprendre l'arithmétique. Nous avons commencé par les plus faciles problèmes; ensuite Mademoiselle nous en faisait faire de plus difficiles et toujours en progressant ; souvent, nous inventions nous-mêmes des problèmes qui ressemblaient à ceux que nous avions faits au tableau, et nos camarades les cherchaient. C'était amusant.

Maintenant, Mademoiselle nous a appris à faire du système métrique avec un moyen bien facile et qui s'apprend très vite. Quand nous avons bien compris les mesures, nous faisons toujours un tableau avant les exercices, et comme cela on se trompe très peu en calculant. Voici l'un de ces tableaux.

Souvent quand la classe n'est pas finie et que nous avons récité, si on a de bonnes notes, Mademoiselle nous fait des devinettes de calcul très amu-

santes; nous tâchons de ne pas nous faire attraper. Par exemple, Mademoiselle demande combien pèsent des litres, des hectolitres ou des volumes d'eau et il faut répondre très vite; ou bien, ce qui est encore plus amusant, c'est quand Mademoiselle dit : Qu'est-ce que vous aimez mieux, avoir trois quarts ou trois cinquièmes de gâteau? On dessine au tableau deux gâteaux pareils, on fait cinq parts à l'un, quatre à l'autre, et on choisit les trois quarts qui sont plus gros. — Deux fois, Mademoiselle a été attrapée. Un jour elle avait demandé à Charonnat ce qu'il choisirait d'une moitié ou de deux quarts de gâteau. Charonnat a répondu : Une moitié. Mademoiselle a demandé ce qui était le plus gros; il a encore dit une moitié parce qu'il y a moins de miettes.

Une autre fois, un garçon a choisi trois huitièmes de tarte aux fraises au lieu de cinq. Tout le monde levait le doigt pour corriger sa faute, et Mademoiselle prenait l'air fâché. Alors il a dit qu'il avait choisi trois huitièmes parce qu'il n'aimait pas cette tarte-là, mais qu'il savait bien que c'était plus petit.

Quelquefois c'est un élève qui interroge les autres, et il est toujours juste pour donner les notes.

Nous n'aimons pas tous autant l'arithmétique que l'histoire, mais nous l'aimons tout de même, surtout les exercices oraux. — Vincent de Paillette.

Puisque l'amour de mes enfants pour l'histoire vient d'être signalé, je ne puis résister plus longtemps au désir d'en parler. Contrairement au programme ordinaire de la 8[e], nous avons dû, cette année, aborder l'étude de l'histoire ancienne et de l'histoire grecque, car tous les enfants avaient déjà appris une ou plusieurs fois l'histoire de France, et, ne pouvant encore, à cause de leur âge, aborder l'étude détaillée d'une époque, je craignais de n'obtenir d'eux qu'un travail sans intérêt en recommençant encore. Nous avons vu très sommairement l'histoire ancienne, de la rentrée d'octobre au mois de janvier. Cela avait déjà beaucoup intéressé mes petits garçons; mais lorsque nous avons abordé l'histoire grecque, l'intérêt s'est transformé en enthousiasme, et cet enthousiasme est parfois un peu trop vivement manifesté.

On sera peut-être un peu surpris de savoir que le seul livre dont nous nous soyons servi pendant les quatre premiers mois ait été le remarquable ouvrage de M. d'Azambuja.

Mais les enfants n'ont jamais entre les mains cet ouvrage un peu savant pour eux. Leur professeur, seul, s'en inspire largement et y trouve le moyen de simplifier beaucoup son ensei-

gnement, par l'enchaînement si naturel et si facile à saisir, de l'évolution des races, expliquée d'après la méthode de la Science sociale.

Je cède la parole à Maurice Aubry, un des enthousiastes du cours d'histoire.

Récit de nos classes d'histoire. — Nos classes d'histoire grecque sont toujours très intéressantes, car on ne les explique jamais de la même manière. D'abord, nous récitons, puis Mademoiselle nous raconte la prochaine leçon que nous écoutons très bien ; après, nous faisons un résumé, puis nous représentons ce que Mademoiselle nous a appris, suivant les temps qu'on étudie. Nous ne nous contentons pas d'y penser aux heures de classe; mais pendant le cartonnage nous fabriquons des maisons d'Athéniens, des meubles et des vêtements grecs en papier.

Dernièrement, nous avons fait en classe les jeux olympiques. Le matin, concours de force et d'adresse; tous les garçons de 8e pouvaient concourir comme athlètes pour les courses, luttes à main plate, sauts, pugilats, pancrace, etc. Le jury, composé de Mlle Sainte-Marie, M. Jenart et M. Corbusier, a décidé les prix et chaque vainqueur a reçu une couronne de laurier; puis quatre de ses camarades le portaient en triomphe pendant que les autres l'acclamaient en agitant des palmes sur son passage. Les vainqueurs ont été : Jules Latif pour la lutte, Manuel Pacheco pour le pancrace, Vincent de Paillette pour le pugilat, Raoul de Freitas pour la course et A. de Gizycki pour le saut.

Le soir, nous avons eu concours d'éloquence, de peinture, de sculpture et de musique. Nous nous y étions bien préparés. Pendant une heure, nous avions pu écrire nos discours, faire nos dessins, sculpter nos colonnes grecques dans de la craie, avec une plume ou une pointe d'épingle.

Vincent de Paillette avait fait le discours d'un Athénien avant la bataille; moi d'un Spartiate avant un combat; Manuel, l'hymne d'un Grec après la victoire; Requédat et de Gizycki le discours d'un prêtre, l'un avant le sacrifice, l'autre avant la bataille. C'est Vincent de Paillette qui a gagné le prix d'éloquence; de Freitas a remporté celui de dessin pour un beau général athénien; Pacheco, celui de sculpture pour sa colonne à Zeus ornée de 26 petits dessins, tirés de l'histoire grecque, et Naon celui de musique; il fallait trouver un air pour les paroles : Courage, Athéniens, courage, Athéniens, vous remporterez la victoire!

M. Bertier et d'autres professeurs sont venus y assister. On a remporté les mêmes prix et les mêmes honneurs que le matin.

Encore aujourd'hui nous avons représenté, pour mieux la comprendre, la bataille de Marathon. Un de mes camarades était Darius; un autre Hippias ; les autres faisaient les soldats et les marins mèdes ou athéniens, et la corbeille à papiers faisait le bateau de Darius. L'armée de Darius était plus nombreuse; elle attendait à 7 kilomètres d'Athènes ; alors on alla chercher les Spartiates, mais ils avaient une fête religieuse. Alors les Athéniens

se sont battus tout seuls; ils ont cerné les Mèdes; Darius s'est sauvé sur une table de la classe qui faisait la montagne, et est revenu à sa place par les tables pour montrer son chemin long et difficile par les montagnes pour retourner dans son pays. Nous avons tous très bien compris, et c'était très amusant, comme toutes les classes d'histoire que nous aimons bien. — Maurice Aubry.

Elles sont très animées en effet, nos classes d'histoire; et préparées toujours avec l'aide de la carte en relief, il est très facile aux enfants de reproduire entre eux les épisodes étudiés. Que de scènes extrêmement amusantes dans leur naïve conviction, les enfants m'ont très sérieusement représentées! Jupiter chassé de l'Olympe et dégringolant de la hauteur d'un édifice fragile, édifié grâce à la superposition de tables et de chaises!

Une scène de cueillette interrompue par le bannissement d'un membre de la Société, qui allait se réfugier tristement et péniblement sur une table isolée simulant la montagne. Dernièrement, le passage des Thermopyles a été représenté au bord de la mare du Vallon. Pendant toute la récréation de 10 heures, on avait activement travaillé à réaliser une reproduction peut-être un peu fantaisiste du fameux défilé, et l'heure de la classe venue, très sérieusement partagés en deux camps, les enfants ont été occuper leurs positions respectives. Seulement, après avoir fait rouler dans l'herbe quelques ennemis, Léonidas, cerné à son tour, n'a pas eu l'héroïsme de se laisser tuer, comme il devait le faire, et, plus grand que ses camarades, il les a précipités successivement dans l'eau où ils ont été mouillés jusqu'aux genoux. J'ai eu bien du mal à faire comprendre à l'irascible Spartiate que son rôle consistait à reproduire le récit historique, non à le modifier.

La plus grande récompense que je puisse accorder aux enfants est de donner un quart d'heure d'histoire supplémentaire à la place d'une autre leçon que l'on sait mieux ce jour-là et que l'on a récitée plus vite que les autres jours. Enfin, dernièrement, en sortant d'une classe qui les avait transportés plus encore que d'habitude, mes douze petits bonshommes se sont rendus en cortège imposant chez M. Demolins, pour lui porter

une pétition signée par eux tous, et demandant la permission de partir pour la Grèce afin de mieux étudier « notre *cher* histoire que nous aimons *telman* ». Je ne sais si M. Demolins ajoutera aux stages en Angleterre et en Allemagne, un séjour en Grèce, favorisant les études historiques des Messieurs de neuf et dix ans.

Bien qu'étudiant la géographie de l'Asie et de la Grèce avec leur histoire, les enfants ont dû reprendre l'étude de la géographie de la France, et je me suis surtout efforcée cette année de leur donner une connaissance approfondie de la carte avant de faire appel dans une plus large mesure à leur mémoire. Toutes les leçons sont récitées à l'aide des cartes murales; voici du reste comment se font les leçons.

Récit d'une classe de géographie. — J'aime beaucoup la géographie, et nos classes sont très amusantes. Au commencement de l'année, nos classes se sont passées à la sablière des Sablons; on faisait, avec du sable, des montagnes, des vallées, des plateaux, des détroits, des isthmes, etc.

Comme cela, on comprenait, on apprenait et on s'amusait en même temps.

Maintenant nos classes se font autrement; Mademoiselle y assiste, mais c'est toujours un garçon qui interroge. (Je me réserve cependant l'explication des leçons.)

Nous allons à la carte chacun à notre tour, en ordre, et on récite sans crier.

En ce moment, nous apprenons les départements; à chaque leçon, on en apprend trois nouveaux. Nous sommes interrogés chacun quatre fois, et si on ne se trompe pas, on peut gagner 5 points par tour; mais les hésitations enlèvent un point et les fautes deux points, aussi c'est très difficile; pourtant nous avons presque toujours de bonnes notes. Au premier tour, on demande un des nouveaux départements; au deuxième tour. un de la dernière leçon; au troisième tour, on interroge sur toute la France, et au quatrième il faut très vite montrer cinq villes sur la carte. Celui qui a su toutes les questions peut gagner vingt points; cela arrive encore assez souvent.

M. Bertier nous a fait cadeau d'un jeu de géographie et, après qu'on a récité, on y joue. Ce jeu se compose de cartes de France en carton et de petits départements en bois. Mademoiselle nomme un département et celui qui répond le chef-lieu et les sous-préfectures sans faute, met un département en bois sur sa carte.

Celui qui a su le plus de départements gagne un bonbon à la fin. C'est très difficile de gagner Requédat, qui les sait presque tous par cœur.

Nous aimons bien nos classes de géographie; bientôt nous apprendrons les chemins de fer, alors nous ferons beaucoup de voyages sur la carte et ce sera encore plus amusant. — Sébastien Naox.

Récit d'une leçon de choses. — La classe de leçons de choses est celle que je préfère. Nous en avons deux fois par semaine. Elles ont été différentes à chaque terme. Du mois d'octobre au mois de janvier, nous avons appris les animaux domestiques et sauvages, nuisibles et utiles; c'était très amusant.

Au second terme, nous avons appris la fabrication de beaucoup de choses : le verre, le pain, le soulier, le crayon, les allumettes, le charbon de bois, etc.

Nous avons fait beaucoup d'expériences qui nous ont bien intéressés. Voilà comment nous avons appris, par exemple, la fabrication du crayon. On nous a expliqué comment il est fait et de quoi il se compose.

1° On a vu que le crayon était fait en deux parties : la mine et les deux parties de bois. Nous avons vu que ce qu'on appelle mine de plomb n'est pas du plomb, mais du charbon. Pour faire cette expérience, nous avons un morceau de mine de plomb, nous l'avons chauffé à la flamme d'une bougie. La mine de plomb est devenue un peu rouge. Nous avons pris un morceau de plomb, de la même manière nous l'avons chauffé. Le plomb s'est fondu. Si la mine du crayon était en plomb, quand on l'appuierait la pointe se plierait, et on ne pourrait pas écrire, tandis que le charbon du crayon peut se casser, jamais se plier.

2° Pour montrer que le crayon était fait de deux parties de bois, on a pris un petit bout de crayon, et nous l'avons mis dans l'eau tiède. Après quelque temps on l'a retiré et on a pu facilement séparer les deux parties. Alors nous voyons que le crayon est fait de deux morceaux de bois contenant le charbon.

Après l'expérience, nous avons appris la fabrication du crayon. On met les morceaux de bois préparés sur une table, puis un homme les badigeonne avec de la colle, puis on y met la mine de plomb, ensuite on réunit les deux parties, puis on les laisse sécher. On met les crayons en paquets de 6 ou de 12 pour les expédier et pour les vendre.

Depuis Pâques, nous étudions les plantes. A la leçon, nous apprenons les noms des différentes parties de la plante; les espèces de racines, de tiges, de feuilles, de fleurs; puis nous analysons nous-mêmes des plantes et nous faisons chacun un herbier auquel nous travaillons deux par deux en classe et pendant nos temps libres, ce qui nous amuse beaucoup et nous intéresse en même temps. — Jules Latif.

A côté de toutes ces classes dont les enfants viennent de reproduire la méthode et la physionomie, se place encore le petit cours de cartonnage qui occupe deux heures de travaux pratiques par semaine. Là, non seulement les petits doigts deviennent habiles, et l'imagination industrieuse de quelques-uns crée de petits chefs-d'œuvre, mais j'y trouve encore l'occasion de compléter ou de préciser certains points de l'enseignement, spécialement de l'histoire et de la botanique. Un petit cours d'histoire de l'art très embryonnaire y a trouvé son application

en complétant notre étude de l'histoire grecque. Surtout, les enfants ont là la possibilité de pouvoir penser aux autres et de le leur prouver en leur offrant le fruit d'un patient labeur; je tiens à signaler la bonne volonté et l'ardeur avec lesquelles ils ont fabriqué mille petits travaux pour les rapporter à leurs parents.

Récit d'une classe de cartonnage. — Au cartonnage on s'amuse beaucoup, parce que nous fabriquons toutes sortes d'ouvrages amusants et même utiles. D'abord nous avons appris à faire des fleurs en papier : des violettes, des œillets, des chrysanthèmes, des liserons, des boules de neige, etc.; après on parfumait les bouquets.

Nous avons fait des étagères en verre avec des jolis rubans de couleur, en soie, et nous avons fait des petits bibelots pour les mettre sur les étagères.

Quand nous avons été chez nous au moment des vacances, nous avions quelque chose à donner à nos parents. Nous avions fait des porte-journaux avec des cartons cousus ensemble, recouverts de mousseline peinte et de rubans, et des porte-brosses avec une pelote, une case pour un peigne, deux cases pour deux brosses, une case pour les épingles à cheveux.

J'ai donné mon porte-brosses à ma tante qui a été très contente, mais une fois, elle avait mis les brosses de mon oncle dans le porte-brosses que je lui avais donné; alors mon oncle a cherché après pendant une heure sans les trouver, il a dû attendre que ma tante arrive pour qu'elle lui montre où c'était, et mon oncle a trouvé que mon porte-brosses n'était pas très commode pour les Messieurs.

Nous avons fait aussi pour nos mamans des boîtes à mouchoirs recouvertes de jolies étoffes et parfumées avec de la poudre d'iris. Puis, des paniers à gâteaux, des porte-bouquets faits avec du papier plissé et des boîtes vides.

Mais je crois que ce qui nous a le plus amusé, c'est de fabriquer des maisons grecques en carton [de boîtes de chocolat] et des meubles en cartes de visite; des Grecs en carton et des vêtements grecs en papier de couleur. Quand on a fini les maisons grecques, on a fait une maison moderne avec des meubles moderne-style, inventés et découpés par nous.

Le cartonnage est un des plus amusants des travaux pratiques de l'après midi. — Sébastien NAON.

Voici enfin l'impression d'un petit étranger, arrivé du Portugal au mois d'octobre sans savoir un mot de français. Travailleur et intelligent, il s'est mis avec ardeur à l'étude, et les moyens de récompenses en usage dans notre classe, semblent ne pas lui avoir été absolument indifférents.

Ma classe, la 8e. — Je suis dans cette classe depuis le mois d'octobre. Quand je suis arrivé, je ne savais pas le français et maintenant je le sais.

J'aime beaucoup cette classe; elle est très amusante. La classe que j'aime le

mieux est l'histoire de la Grèce et aussi la classe de leçons de choses; cette classe est très amusante, car on fait des expériences. Si j'aime beaucoup la 8e, c'est parce qu'elle est une famille. Nous défendons toujours notre classe si ceux des autres classes l'attaquent.

Les élèves sont très gentils; notre professeur est très gentille et aussi un peu sévère, mais elle récompense les compositions; pour les élèves qui sont premiers, la récompense est un marteau en réglisse ou en sucre d'orge, ou une pipe en sucre et pour le second, une cigarette en chocolat.

Je suis très gourmand, j'aime beaucoup si c'est moi le premier pour gagner un marteau et aussi le second pour gagner une cigarette; et j'aime être le premier pour la récompense et aussi pour mes progrès.

Je peux être premier en géographie et en arithmétique; le français est encore un peu difficile pour moi. — Raoul E. de Freitas.

Enfin la solidarité qui existe dans cette classe n'a pas été stérile; les enfants se sont unis pour la charité, comme ils l'avaient fait pour le travail. Se privant volontairement de quelques petites douceurs et de friandises, ils ont recueilli chaque semaine une somme suffisante pour pouvoir faire des aumônes assez larges à une famille nécessiteuse bien intéressante. Ce contact avec la misère m'a semblé excellent pour ces enfants qui ne soupçonnent pas la privation et le besoin, et j'ai été souvent touchée de la façon dont ils se sont imposés de réels sacrifices pour venir en aide à leurs petits protégés.

Nos visites de charité. — Les dimanches, pas très régulièrement, nous allons voir des pauvres qui habitent à Verneuil. Tout de suite après la messe, nous nous réunissons, bien entendu rien que la 8e, et nous allons dans le bureau de Mlle Sainte-Marie qui fait un paquet de vêtements pour chacun de nous; puis nous partons à Verneuil, sachant bien que ce n'est pas pour s'amuser, mais nous comprenons parfaitement que nous accomplissons un devoir; aussi en route nous marchons raisonnablement sans courir, en causant avec Mademoiselle. Jules Latif qui est le caissier des pauvres, emporte de l'argent.

Un jour de fête, nous avions été faire une visite à nos pauvres, et en arrivant à Verneuil, nous avons été leur acheter une galette de 1 franc pour qu'ils aient aussi un peu de fête.

En arrivant chez eux, il y a quelque chose que l'on remarque en entrant, c'est la propreté. La famille se compose de la mère, d'un garçon de 7 ans, de trois petites filles de 5 ans 1/2, 4 ans et 2 ans 1/2 et d'un petit bébé d'un an.

Quand nous allons les voir, la pauvre femme est dans une grande joie, nous sommes aussi très heureux de la soulager, et en voyant comme les pauvres sont à plaindre, nous comprenons mieux que nous sommes heureux, et nous y pensons même dans nos plaisirs en nous privant un peu pour eux.

Nous sommes moins gourmands en classe depuis que nous gardons nos sous pour les pauvres au lieu d'acheter des gourmandises. — Robert Requédat.

Non seulement la gourmandise est un peu battue en brèche, chez mes petits bonshommes, mais j'ai pu constater au jour le jour les progrès que certains ont réalisés comme docilité, générosité à vaincre leurs défauts, droiture et facilité à reconnaître leurs torts lorsqu'ils sont pris en faute. Aussi est-ce avec une douceur très grande et des consolations que je ne sais exprimer que j'aurai partagé cette année la vie de ces chers petits, auxquels j'ai eu la joie de donner un peu de savoir et beaucoup d'affection.

Valentine Sainte-Marie.



QUELQUES ENFANTS DE NOS PROFESSEURS

La Partie d'échecs.

Dans une grande salle, au dallage froid et aux murs de pierre grise, depuis douze ans, l'héritier légitime des rois de Grenade était enfermé.

C'était un homme de haute taille, au visage basané avec de grands yeux indolents qui paraissaient toujours comme humides de larmes. Souvent, on le voyait assis devant sa fenêtre grillée, plongeant son regard fixe dans la vallée poudreuse du Guadalquivir. Il restait là, parfois des heures, à contempler ce qui aurait pu être son domaine, puis il allait se promener sous les arcades qui entouraient un jardinet plein de fleurs odoriférantes, au milieu desquelles un jet d'eau se jouait dans un bassin de marbre blanc.

Ce soir-là, après avoir fait ses ablutions avec l'eau claire du jet d'eau, Yousouf s'assit sur un tapis précieux, au milieu des lauriers roses. Il était heureux, car la nouvelle était venue jusqu'à ses oreilles que Mohamed le tyran, son frère, était fort malade et, pour célébrer sa joie, il avait revêtu ce qu'il avait de plus beau parmi les restes de sa splendeur passée.

Or Yousouf aimait les échecs et l'alcaïde qui, avec les années, était devenu son ami, partageait cet amour. Ils étaient là, tous deux, grignotant quelques dattes et des pâtes d'orange, lorsqu'un homme écartant une lourde tapisserie entra, portant dans sa main droite un pli cacheté aux armes du roi.

L'alcaïde brisa les cachets et lut : à mesure qu'il lisait, les larmes lui coulaient des yeux. Yousouf comprit alors, mais sans laisser tomber une rose qu'il serrait de ses lèvres humides, il demanda par grâce que le noir messager lui laissât finir sa partie, et, riant, il reprit : « Allons jouer, alcaïde! C'est à ton tour de jouer. » La partie continua et le prince souriant relevait avec bonté les fautes du serviteur...

La partie prenait fin et déjà le bourreau, sur une pierre à couteau, affutait son estoc et la lame brillait à la clarté naissante de la lune.

« Je vais perdre, » disait le jeune prince en riant. — Mais la tenture s'écarte et, tout droits sur leurs mules, paraissent deux cavaliers baignés de sueur et de poussière qui s'écrient : « Par Allah! Oui, tu perds aux échecs, mais tu gagnes Grenade », et tous deux, à genoux, baisent les mains de leur roi.

« J. Lauer,

« *Élève de troisième.* »

L'ENSEIGNEMENT DE L'ALLEMAND

Eine Lehrstunde von vollen 60 Minuten ist etwas lang, besonders für die jüngsten, 9-10 jährigen Knirpse. Doch ist es natürlicherweise der Initiative jedes Lehrers überlassen, die Stunden nach seinem Belieben einzuteilen, um möglichst viel Abwechslung hineinzubringen. Von einem Knaben von 13-14 Jahren, und sogar von älteren, können wir kaum erwarten, dass er mit *ungeteilter* Aufmerksamkeit einem mündlichen Unterricht von dieser Dauer folge, wenn nicht innerhalb des Faches für Abwechselung gesorgt wird. Dies gilt besonders für den *fremdsprachlichen Unterricht*, der an und für sich nicht die natürliche Anziehungskraft z. B. der Naturwissenschaften hat. Hier müssen deshalb kurze mündliche mit schriftlichen Uebungen, Wiederholungen mit der Vermittelung des Neuen, Aufsagen mit Gesang oder flüchtigen Skizzen von allerlei Sachen und Tieren an der Wandtafel, abwechseln. Skizzen des Lehrers oder eines begabten Mitschülers interessieren die Knaben mehr als *fertige* Bilder, regen überdies das Zeichentalent an und ersparen den Gebrauch der muttersprachlichen Benennung. Doch betrachten wir es nicht [wie das haüfig geschieht] als ein Verbrechen, im Anfang noch hie und da die Muttersprache zu benützen, statt unsere kostbare Zeit mit endlosen deutschen Definitionen zu verlieren, die die schwächeren Schüler doch nicht verstehen.

Bei dieser Mannigfaltigkeit erhält jede Phase der Lehrstunde die nötige Aufmerksamkeit, die sonst unrettbar verloren geht, und wir können ja immer wieder auf etwas Angefangenes zurückkommen, um es aufzubauen. " Wer Vieles bringt, wird Manchem etwas bringen ", das gilt auch hier, und oft können auf diese Weise Schüler sich an einer Sprache interessieren, für die sie sonst schon aus Patriotismus eine gewisse Abneigung haben.

Anfängern besonders sollen Schwierigkeiten, die sie leicht entmutigen, aus dem Wege geraümt werden. Zu diesen zählt

ein methodischer Unterricht der langweiligen Grammatik mit allen Ausnahmen, über denen die Regeln vergessen werden, und überdies die Einführung der " deutschen " (d. h. gothischen) Buchstaben, deren Gebrauch glücklicherweise sogar in Deutschland immer mehr verschwindet — und — [hoffen wir es wenigstensbald], ganz. Warum sollten wir unsern annen A.B.C.-Schützen gleich VIER Alphabete an den Kopfarmen schleudem, wenn zwei schon zu viel sind? Können wir denn unsere Zeit nicht besser benützen?

Das Einprägen von Substantiven durch Vorzeigen von Sachen und mit Hülfe von Skizzen an der Wandtafel ist für den Anfangsunterricht jeder Fremdsprache die glücklichste Beschäftigung und entspricht übrigens auch dem normalen Gange, mit dem ein Kind seine Muttersprache lernt. Die Notwendigkeit, die gebraüchlichsten Adjektive und Verben hinzuzufügen, macht sich erst später bemerkbar, und mit Freuden konnten wir feststellen, dass uns die Schüler nach einiger Zeit von selbst darauf aufmerksam machten, worauf wir vorbereitet waren. Was das Vokabularium anbetrifft, so lassen wir uns durch die Umgebung und den Wunsch der Schüler leiten. In der Stadt wird der Unterricht notwendigerweise anders beginnen, als auf dem Lande, im Sommer anders als im Winter. Auch die auswendig zu lernenden Gedichte und Gesänge werden sich darnach richten.

Haben wir den Schülern die Freude am Fache nicht verdorben, so werden sie dann später die Schwierigkeiten, die die Grammatik mit sich bringt, leicht überkommen, in der frohen Aussicht, bald jede Lektüre in der fremden Sprache *ohne Wörterbuch* mehr oder weniger verstehen zu können, was zusammen mit der Fähigkeit, sich ohne zu grosse Mühe mündlich und schriftlich auszudrücken, unser Ziel ist. Fühlen die Schüler selbst, dass sie sich diesem Ziele nähern, dann haben wir gewonnenes Spiel : sie werden das Fach selbst lieben und nicht nur die interessante Art, auf die es ihnen beigebracht wird, — dann ist eine Lehrstunde von 60 Minuten nicht mehr zu lang.

Wir Lehrer mit unserer gereiften psychischen Entwickelung versetzen uns im allgemeinen zu wenig in den Seelenzustand des Kindes zurück. Weil wir stunden-und sogar jahrelang mit Interesse die gleiche Arbeit verfolgen können, ohne uns dabei zu langweilen, so denken wir nur mit Mühe daran, was für eine geistige Disziplin es in einem Kinde voraussetzt, nur eine Stunde lang mit *vollem* Interresse einem abwechslungslosen Unterricht zu folgen. Das Kind verlangt glücklicherweise vielseitige, geistige Nahrung *und assimiliert nur das*, *was ihm Interesse bereitet.* Dieses muss aber durch einen lebendigen Unterricht *erzwungen* werden. Mangel an Aufmerksamkeit bei den Schülern fällt gewöhnlich zu Lasten des Lehrers, was sich jeder aufrichtige Pädagoge gestehen muss, der bei Misserfolgen ernsthafte *Selbstkritik* übt. Interesse der Schüler für ein gewisses Fach ist im allgemeinen das Kriterium eines guten Unterrichts, wenn wir nicht ganz verdorbene Schüler vor uns haben, was höchst selten der Fall sein wird. Deshalb suchen wir zuerst Freude am Fach zu erwecken, um nachher hie und da Knacknüsse aufwarten zu können; unser Prinzip für den Deutschunterricht ist also nicht " Per aspera ad astra ", sondern — sagen wir es getrost : — " Per astra ad aspera ".

F. Grunder.

Der deutsche Unterricht in der Ecole des Roches.

Lieber Leser, erinnerst Du Dich vielleicht noch meines letztjährigen Artikels über den deutschen Unterricht in der Ecole des Roches? Derselbe hat seitdem bedeutende Fortschritte gemacht und desshalb halte ich es der Mühe wert Dir auch dieses Jahr einen Bericht darüber zu erstatten.

Einer der drei Lehrer, Herr Hoeflich, hat uns leider zu Neujahr verlassen, an seiner Stelle ist Herr Otto Saenger aus Frankfurt-a.-M. getreten. In der Absicht das Erlernen der deutschen Sprache noch mehr zu foerdern, hat die Direction für dieses Fach noch einen dritten Lehrer angestellt; derselbe ist Herr Grunder aus St-Gallen. Angesichts dieser vorzüglichen Massregel können wir dieses Jahr im Gegensatz

zum letzteren erhebliche Fortschritte feststellen. Der Ruhm dafür gebührt selbstverständlich der unermüdlichen Taetigkeit der Herrn Professoren Thiry, Saenger und Grunder. Letzterer hat zum Erlernen der Sprache eine ganz eigenartige und in hiesiger Schule bisher ungewohnte Unterrichtsmethode angewandt. Anstatt der Grammatik und des Lesebuchs nämlich, bedient sich Herr Professor Grunder des Zeichnens und erleichtert dadurch den Schülern ihre Arbeit. Er zeichnet irgend eine Figur, — zum Beispiel eine Pflanze — an die Tafel und die Schüler versuchen sodann die Bennenungen der verschiedenen Bestandteile der Pflänze auf Deutsch zusammenzubringen. Die Folge davon ist dass die Schüler ihren Wortschatz ganz erheblich erweitert haben. Bei schönem Wetter führt derselbe seine Zöjlinge manchmal in den Wald.

Hefte Bücher und dergleichen bleiben zu Haus, nur Herr Grunder nimmt ein Liederbuch mit. Sobald man eine schattige Stelle gefunden hat, wird gelagert. Herr Grunder schlägt sein Buch auf und 'sucht ein kurzes Lied aus. Dieses liest er sodann vor und die Schüler müssen jede Strophe wörtlich übersetzen. Sowie jeder den Sinn verstanden hat, musser das Lied auswendig lernen, was etwa eine halbe Stunde Zeit in Anspruch nimmt. Sobald es « knappt » gibt Herr Grunder die Melodie an und alles muss mitsingen. Nach einiger Uebung geht das Lied tadellos und es ist eine wahre Freude es anzuhören; man möchte fast glauben, die Sänger wären deutsche Studenten. Das jetzige Modelied ist das weit und breit bekannte :

Der Mai ist gekommen.
Die Bäume schlagen aus.
Da bleibe wer Lust hat
Mit Sorgen zu Haus.
. . . .

Dank dieser ausgezeichneten Methode des Herrn Professor Grunder sind die Schüler mit dem Deutschen viel vertrauter geworden und die Worte kommen nich mehr so aengstig heraus wie früher. Herr Professor Sänger hat sich ebenfalls als ein ausgezeichneter und sehr eifriger Lehrer erwiesen; er hat viel zum Fortschchritte des Deutschen beigetragen; ihm verdanken wir es im grossen Masstabe, dass die Sprachlehre und besonders die unregelmässigen Verba, die doch so schwierig sind, viel besser sitzen als früher. Was Herrn Professor Thiry anbetrifft, so kennt wohl jeder seine rastlose Tätigkeit, die er der Ecole des Roches seit Jahren widmet; jeder weiss auch was er für sie getan, und es wäre überflüssig es hier noch einmal ruerwähnen.

Dank dieser Hingebung von seiten der Herrn Professoren Thiry, Sänger und Grunder konnten, wie ich schon sagte, die Erfolge nicht ausbleiben. Während die Anstalt im vergangenen Jahre nur zwei deutschsprechende Schüler zaehlte, so gibt es jetzt deren mehrere. Die besten unter diesen sind John Waddington, Goetz und Krijanowski, dann kommen Pierre Monnier, Pierre Bouthillier, Pierre Garreau, Raymond Prieur und Smorszewski. Was die Fortschritte anbelangt, so sind, nach den Erkundigungen, die ich eingezogen habe, besonders hervorzuheben : Robert Delmas, Pilon-Fleury, René Loubet, Ernest Franzoni, Robert Gillet, Pierre Guiraud, Guy Carron de la Carrière, Maurice Tailhades, Jean Collin, Louis Nozal, Francis Triboulet, Gilbert Triboulet und G. Filleul Broby.

Zum Schluss sei noch erwäht, das die « Ecole des Roches » in dem diesjährigen Konkurs für deutsche Sprache, an dem sämtliche Privatschulen Frankreichs teil nahmen, wieder den ersten Preis davongetragen hat.

Eud. GRIGOROVITZA.

Cours sur l'Histoire de l'Art.

MM. des Granges et Storez ont fait, cette année, une innovation très heureuse, et qui eut un véritable succès : un cours sur l'Histoire de l'art. Tour à tour, ils nous ont exposé leurs théories, et nous ont expliqué les différentes écoles, sans toutefois enchaîner le jugement de chacun. L'un, plus savant en technique, l'autre, plus lettré, se sont maintes fois querellés sur des questions d'art, et nous ont ainsi offert l'amusant spectacle de rivalités... professionnelles. Nous avons constaté également avec plaisir que la méthode de la Science sociale, prônée à si juste titre par M. Demolins, a trouvé son application dans ces cours qui ont éclairé l'art des différents peuples par l'étude du lieu, du climat et du travail. Cette influence de la nature sur le développement artistique d'un peuple a été immense, et a ouvert à nos esprits des perspectives nouvelles de goût et de compréhension.

M. Storez définit la beauté : l'exaltation de la fonction. Cette idée est particulièrement opportune dans un temps où Edouard Detaille nous donne : « l'Envolée vers la gloire », coupée par deux colonnes du Panthéon, œuvre mal placée s'il en fut. Partant de ce principe, M. Storez nous a montré la beauté toute moderne d'un cuirassé, d'une auto, ou d'une locomotive. Ainsi, tout le long du chemin, nous avons pu admirer et goûter des idées neuves et vraies qui ont allumé



DISPOSITION DE LA SALLE POUR LE COURS D'HISTOIRE DE L'ART (L'art en Extrême-Orient).



DISPOSITION DE LA SALLE POUR LE COURS D'HISTOIRE DE L'ART (L'art au XIXe siècle).

dans notre nuit des flambeaux. Les conférenciers nous ont enseigné le mépris de l'art moderne, du truquage artistique et l'amour de la beauté véritable, qui ne se rencontre plus que trop rarement à l'époque actuelle.

Je ne veux pas entreprendre de résumer en détail toute cette série de conférences; je voudrais simplement en dégager l'orientation générale.

Tout d'abord, M. des Granges nous a exposé les premières manifestations artistiques connues, les grafitti trouvés dans la vallée de la Dordogne; puis nous avons vu défiler sous nos yeux, tour à tour, l'Égypte, ses pyramides gigantesques et ses sculptures étonnantes de vie et de réalité; l'Assyrie et la Chaldée aux palais prestigieux; la Perse, dont les taureaux et les frises ornent le musée du Louvre; la Phénicie et la Judée. Puis M. Storez essaya de nous initier aux arcanes de l'architecture grecque et de ses styles variés. Il nous montra l'exaltation de la fonction dans ces temples proportionnés aux dieux qu'ils doivent abriter. Reprenant, dans une autre conférence, la Grèce comme sujet, M. des Granges nous a fait connaître les principaux sculpteurs, les Polyclète, les Phidias et les Praxitèle, puis il nous a entretenus de la peinture et de la céramique grecques. De là, passant à Rome, nous avons apprécié la grosse influence de la Cloaca Maxima sur le moyen âge français, puis nous avons admiré les descriptions du Colisée et des Thermes de Caracalla.

La conférence suivante était consacrée à l'art byzantin et à son influence sur l'art russe, au moyen âge, et à l'art musulman. Puis nous avons suivi la comparaison de l'art roman et de l'art gothique. M. des Granges a mis à profit un cours sur l'Italie au XVI[e] siècle pour nous faire part de ses réserves contre la Renaissance, et en particulier contre Cellini et Bramante. Léonard et Raphaël ont trouvé grâce à ses yeux et il nous fait d'eux un tableau exquis et enthousiaste; mais ce qu'il admire le plus chez Raphaël ce sont les Vierges douceâtres et grasses que celui-ci peignit à Florence. Enfin, il nous explique comment la chapelle Sixtine est un contresens, car elle force le visiteur à se donner le torticolis en regardant son plafond. Ainsi, à peu près seuls de l'immense production de la Renaissance italienne, ces trois noms sont à retenir, encore sont-ils gâtés par des fautes incompréhensibles. Heureusement nos maîtres ne nous ont pas habitués à les croire sur parole!

Dans le cours consacré à l'École flamande, M. Storez a su nous faire comprendre quel profond mépris il avait pour nous, pauvres ignorants, incapables de comprendre Rembrandt. Mais il a expliqué l'œuvre de ce génie avec une justesse incomparable, et nous a

rendus plus aptes à saisir l'art du maître. Parlant rapidement du XVIIIe siècle, il a fait défiler devant nous l'œuvre charmante et mièvre de cette époque, en nous montrant tour à tour la statuaire, la peinture, l'ameublement et toutes les formes de l'art décoratif.

Enfin, dans une dernière conférence qui fut l'apothéose finale, M. des Granges nous a parlé du siècle de David, de Delacroix, d'Ingres et de Corot, de Millet et de Rude. Il nous a montré la froideur compassée du chef de l'École néo-classique, l'éclatant coloris de son rival, puis l'originalité des Gros, des Meissonier, des Géricault, des Delaroche, des Bouguereau, des Bonnat, des Rodin et de tant d'autres qui ont illustré ce siècle. Il a terminé par une touchante péroraison morale, en nous faisant remarquer que, dans la vie, il y a autre chose que l'art.

Ce qui a encore augmenté le charme de ces causeries, ce sont les illustrations abondantes disposées dans la salle. Les conférenciers ont pu placer sous nos yeux les œuvres les plus remarquables des époques et des artistes dont ils parlaient, et sont ainsi parvenus à rendre ce cours extrêmement vivant et pittoresque.

Bref, chaque séance fut pour nous un véritable régal, et nous ne saurions trop remercier MM. des Granges et Storez du brio et de l'entrain avec lesquels ils ont mené une tâche aussi délicate.

Pierre MONNIER.

LE « DESSIN LIBRE »



COMBAT DEVANT UNE VILLE ROMAINE
(J. BRUEDER).

Nous ne reviendrons pas, cette année, sur la définition du « dessin libre » ; cette définition, nous avons essayé de la donner dans le *Journal de l'École* de l'an dernier. D'ailleurs, ce titre importe peu; ce qui nous tient au cœur, c'est la chose, et, de cela, il nous plaît toujours de parler. Nos tentatives de l'année dernière se sont précisées; les élèves, un peu surpris d'abord de la liberté donnée, n'ont pas osé s'en servir; il reste encore bien à faire

en ce sens et la question « Monsieur, qu'est-ce qu'il faut faire? » n'est pas encore près de disparaître du langage courant. Cependant, et notons cette tendance, il nous a été possible d'exposer cette année des panneaux attribués à l'œuvre d'un seul élève, et ce résultat n'est pas sans nous apporter un certain réconfort. L'initiative artistique semble naître et nous tenons à remercier ceux de nos élèves qui nous en ont donné les marques les plus apparentes comme Jean Brueder, Lyautey, Tassu, Loubet, Jappy et Henri Ferrand. L'exposition nous a permis de voir nous-mêmes les caractères propres à chacun de ces élèves, qui sont un peu leurs maîtres. J. Brueder, dans des tonalités fort délicates, jamais heurtées, nous a donné quelques scènes d'histoire assez bien composées. De nombreux défauts seraient à signaler, mais il est entendu que nous avons affaire à de jeunes garçons qui consacrent au dessin tout au plus deux heures par semaine. Retenons donc les qualités; quant aux défauts, nous essayerons de les corriger ensemble. Ce qu'il faut noter, c'est l'amour de Jean Brueder pour les scènes de l'histoire romaine, poussées peut-être trop à la caricature. Il semble que les dessins humoristiques de Sauvaire l'aient trop impressionné, mais je ne pense pas que ce soit là la véritable nature de J. Brueder. Ses études de fleurs, certains détails même de ses grandes compositions dénotent chez lui un certain souci de l'ensemble, du cadre, éléments que Sauvaire néglige plus volontiers. Et puis, ce qui distingue ces deux élèves, et qui est tout à l'honneur de J. Brueder, c'est le choix des couleurs et leur juxtaposition toujours harmonieuses. Les valeurs, chères à M. Dupire, sont aussi mieux observées. Espérons que, l'an prochain, J. Brueder nous apportera des études poussées d'après nature, son imagination n'y perdra rien, au contraire, et ses compositions ne feront qu'y gagner, appuyées qu'elles seront sur une documentation plus précise.

Lyautey, moins adroit peut-être que J. Brueder, est plus vigoureux dans ses procédés d'expression, son dessin manque d'adresse, mais ses couleurs brillantes en font un digne émule de J. Brueder. Très hésitant au commencement de l'année, Lyautey



DESSINS D'ÉLÈVES DE M. STOREZ.



ÉTUDE DE CONTRE-JOUR (Cliché de FRANZONI).



TRAVAUX DE PRINTEMPS (Cliché de Pierre LATIF).

s'est de plus en plus affirmé, d'abord dans une composition qui décore actuellement l'armoire de notre salle de dessin, puis, dans une étude d'après un jouet d'enfant qu'il a fort bien interprété et dont les jolies harmonies en jaune étaient pour l'œil une vraie joie. Les essais de composition, vers la fin de l'année, furent peut-être moins heureux; il s'est heurté à des difficultés qu'il ne manquera pas de vaincre l'an prochain. Il n'en est pas moins vrai que cette audace de représenter une foule au pesage, contemplant le cheval vainqueur tenu en main par un jockey, cette audace il ne l'aurait pas eue au début de l'année, et c'est de cela surtout qu'il faut le féliciter. Ce qu'il nous plaît de développer avant tout chez nos élèves, c'est le désir de représenter ce qui les *intéresse;* une fois que ce désir est né, les procédés pour le satisfaire sont faciles à trouver, ils varieront avec les tempéraments propres à chacun d'eux. Il est parfaitement inutile que Lyautey emploie les procédés de J. Brueder et que celui-ci essaie de ressembler à Sauvaire-Jourdan.



ENTRÉE DE CICÉRON A ROME (J. BRUEDER).

Jappy, bien qu'âgé de treize ans et demi, nous a donné une série d'aquarelles dénotant beaucoup d'inexpérience certes, mais où les qualités de composition et de coloration ne sont pas sans nous faire penser aux bonshommes, aux fleurs naïves qui décorent si agréablement les faïences bretonnes. Quelques-uns des dessins de Jappy nous rappelaient des objets polonais ou russes, et c'est pourquoi nous nous plûmes à les rapprocher dans notre exposition de cette année. A côté de Jappy, nous tenons à signaler quelques dessins d'un enfant de cinq ans, H. Rigault. De cet enfant, un merle et des pastels de fleurs tout à fait remarquables. H. Rigault n'est pas élève à l'École, bien entendu, mais ses croquis, rapprochés de ceux de Jappy, nous font croire qu'il

pourrait souvent remporter la victoire sur beaucoup de nos garçons plus âgés.

Tassu et Loubet ont des aptitudes très différentes. Tassu préfère les couleurs froides; le tempérament plus méridional de Loubet le porte vers de plus vives couleurs. Mais l'un et l'autre se découragent très vite. Tassu, moins adroit que Loubet, peut cependant, quand il est bien disposé, manier fort agréablement le pinceau et certaine branche de pin très rapidement exécutée dénote chez lui des dispositions qui ne manqueraient pas de se développer rapidement avec un peu de persévérance et de travail.

Loubet, livré tout à fait à lui-même, représenterait plus volontiers d'élégantes silhouettes féminines; son envoi au Salon de cette année, nous est une garantie que cette insinuation n'a rien de téméraire, les chapeaux cloches ou à la Gainsborough font son bonheur. Loubet a le souci de l'élégance, mais il sait aussi, quand il le veut, étudier sérieusement une fleur et en tirer un parti décoratif. Un jour même, piqué au jeu, il fit, en quelques coups de pinceaux et absolument de mémoire, un fort beau perroquet qui n'avait rien de factice. Il ne descendait pas d'un chapeau, mais bien d'un perchoir et il me semble avoir vu autrefois son frère au Jardin d'Acclimatation.

Henri Ferrand : il nous coûte de ne pouvoir dire de ce garçon si admirablement doué tout ce que nous pensons. H. Ferrand n'a jamais donné sa mesure. Ce joli chandelier que nous avons exposé, et qui était certainement, bien qu'inachevé, une des œuvres les plus « distinguées » de notre petite Exposition, ne peut nous donner une idée de ce qu'Henri Ferrand pourrait faire s'il voulait se donner un peu de peine. Plus doué peut-être que son frère Georges, Henri possède, à un degré beaucoup plus intense, cette belle indifférence pour tout effort un peu prolongé. Je ne veux pas dire par là qu'Henri Ferrand soit paresseux, aucun de nos élèves ne travaille davantage et ne produit plus, mais en l'espace d'une séance, Ferrand fera quatre ou cinq dessins très habiles, mais qui ne le satisfont jamais, et ceux de ces dessins que vous avez pu voir à notre Exposition sont ceux

que j'ai pu enlever rapidement avant qu'il ne les ait déchirés, ou malheureusement bariolés d'un trait de plume ou d'un coup de pinceau. Il faut savoir vaincre cette première impression qui nous pousse à détruire aussitôt nos tentatives de représentation de la nature, quand nous trouvons ces productions inférieures.



DÉCORATION D'UN PANNEAU D'ARMOIRE (J. BRUEDER).

Sans doute cette première impression prouve un sentiment très vif d'admiration pour la nature; mais c'est un aveu d'impuissance, et ce dernier sentiment est inférieur au premier. Il ne faut pas désespérer devant l'obstacle, il faut acquérir l'énergie de le surmonter; renoncer à la lutte est un signe de lâcheté. Un dessin commencé doit être fini; l'effort que nous faisons alors pour le terminer, ne transformera pas notre œuvre en chef-d'œuvre, mais il nous permettra de surmonter beaucoup plus aisément les difficultés de l'œuvre suivante, et c'est par une série d'efforts que l'on parvient à la victoire finale.

Je ne voudrais pas terminer cette revue rapide de mes élèves, sans parler de garçons comme Valenzuela, Latif, Bouthillier, Sauvaire, Giraud, etc..., mais outre que cette nomenclature risquerait d'être monotone, j'ai voulu surtout insister sur ceux qui m'ont apporté un ensemble dénotant des qualités d'initiative, ou dont il n'a pas été parlé à propos du Salon de l'École.

Remercions en passant l'initiative prise par M. et Mme Jenart. Les menus qu'ils ont demandés à leurs élèves pour la première communion ont mis en lumière les qualités d'étude et de composition de Valenzuela. Je ne cite que celui-là, car il fut un de ceux qui apportèrent aux chefs de maison du Vallon la plus jolie récolte de fleurs. Il est à noter en effet qu'auparavant, Valenzuela ne travaillait pas beaucoup en classe; il a suffi de cette demande de réalisation pratique pour immédiatement développer chez lui des qualités latentes. N'en est-il pas de même des hommes? L'art pour l'art ne convient à personne, grands et petits aiment voir la réalisation pratique de leurs

efforts, et c'est pourquoi nous ne saurions trop encourager les chefs de maison à suivre l'exemple de M. et Mme Jenart. Que les dames de l'École nous demandent des motifs de dentelles, de tapisseries, avec des mesures bien déterminées et en nous indiquant les impossibilités provenant du travail ; que les professeurs de littérature, d'histoire, de géographie autorisent nos élèves, exigent même que les cahiers soient illustrés, ainsi que les devoirs qui impliquent des descriptions naturelles. Les Américains nous ont dès longtemps précédé dans cette voie ; ne soyons pas perpétuellement à la remorque des autres nations ; que le dessin devienne vivant, prenne place partout à l'égal de l'écriture. Le dessin ne précède-t-il pas, en effet, l'écriture chez l'enfant comme chez les peuples primitifs. Pourquoi le reléguer dans une classe spéciale, généralement décorée de froides représentations en plâtre qui ne parlent pas à l'esprit de l'enfant? Pourquoi s'obstiner à considérer le dessin comme une manifestation réservée à quelques initiés et qui demande avant tout une impeccable perfection et une imitation servile de chefs-d'œuvre consacrés? L'École des Roches doit se distinguer des Écoles d'art proprement dit, qui n'ont souvent d'art que le nom, en ceci qu'elle nous donnera peut-être des industriels capables de renouveler le stock de nos modèles qui nous classent bien après des nations comme la Suède ou le Danemark, des artistes capables de rivaliser avec les Anglais ou les Allemands. Dans ces pays, il y a longtemps que les procédés d'éducation artistique que nous conservons jalousement sont abandonnés. Il y a bel âge que la couleur est employée par les enfants et combien adroitement ; il y a longtemps que l'initiative artistique est rendue aux élèves et c'est ce qui explique le succès croissant des industries d'art étrangères. Promenez-vous avenue de l'Opéra, vous ne rencontrez que maisons d'art étranger. Liberty, les délicieuses faïences de Copenhague ; comme éditions d'art, Bren-



ÉTUDE DE RONCE
(J. BRUEDER).

tano's avec ses jolies reliures; en mobilier, Waring and Gillow, Mapple: les Hollandais même viennent souligner notre infériorité; Amstelhock voit ses meubles si simples et si originaux, dans le bon sens du mot, achetés très chers par les amateurs qui ne peuvent plus souffrir les meubles perpétuellement Henri II, Louis XV, ou Louis XVI, que fournit le faubourg Saint-Antoine, ou l'abominable modern-style, qui n'a de moderne que le nom.

Il est temps, grand temps, de développer l'initiative artistique chez nos enfants, il le faut sous peine de disparaître du marché, et c'est exprès que j'insiste sur ce côté mercantile de l'art. Nos maisons s'encombrent d'objets achetés à l'étranger; il est temps de rendre à notre pays cette liberté féconde qui nous a donné autrefois un prestige sans égal et que nous perdrions sans retour si nous nous laissions séduire par les théories officielles. Il faut attaquer le mal à la racine, il faut développer dès l'enfance le sentiment artistique qui existe chez presque tous les enfants, mais pas trop de grammaire, plus d'idées. Les compositions de prix de Rome sont fort bien dessinées, mais elles sont vides de pensées, elles ne vaudront jamais le sentiment d'art intense qui se dégage des tableaux moins corrects peut-être du moyen âge. Attachons-nous moins à la forme, attachons-nous au fond. Victor Hugo faisait des fautes d'orthographe, ce fut pourtant un grand poète; l'impeccabilité de la forme ne fera jamais un chef-d'œuvre. Sans doute il faut l'un et l'autre, mais le fond importe encore davantage, et c'est cela que nous voulons, dans notre petite mesure, développer chez nos élèves.

Maurice Storez.

L' « ESPERANTO » A L'ÉCOLE

L' « esperanto » avait été prêché et enseigné à l'École, il y a deux ans, par notre collègue M. J. Durand; mais seuls quelques professeurs s'y étaient alors initiés. L'un d'eux, définitivement gagné depuis lors à la cause de la « langue auxiliaire interna-

tionale » par l'expérience saisissante du Congrès de Boulogne-sur-Mer (1905), où des hommes de tous les pays se sont entretenus couramment et compris comme si la Tour de Babel n'avait jamais existé, a tenté cette année de convertir quelques garçons.

Chargé en seconde de l'enseignement du latin, il abordait Virgile vers le milieu de février; et ses petits élèves semblaient un peu déconcertés par ce premier contact avec la poésie latine. Or, il existe de l'*Énéide* une traduction en esperanto, exacte au point de suivre l'original vers par vers [1]. Le professeur autorisa l'emploi de cette traduction, et proposa aux garçons de leur enseigner l'esperanto en dehors des classes. Ils acceptèrent; et jusqu'à la fin du terme, chaque samedi soir, le salon des Sablons réunit, de 8 à 9 heures, un petit groupe de 10 étudiants attentifs et amusés. Il y eut cinq ou six séances : cela suffit à ces enfants pour acquérir les principes de cette langue logique et harmonieuse, à laquelle d'ailleurs leur éducation latine les préparait singulièrement.

Les réunions furent interrompues par les vacances de Pâques, et n'ont pas repris depuis lors. Cependant, l'esperanto n'est pas abandonné. Plusieurs des jeunes adeptes persévéreront, j'en suis convaincu. Que l'occasion vienne (et les occasions se mulplieront, avec la diffusion grandissante de l'esperanto dans le monde scientifique et commercial), et ils retrouveront sans peine l'initiation une fois acquise. Déjà l'un d'eux a commencé à correspondre en esperanto avec un de ses oncles, et c'est pour son plaisir qu'il lisait l'autre jour dans le texte original les pages émouvantes où le Dr Zamenhof raconte l'histoire de son invention : la première idée, conçue dès l'enfance, et dès lors perpétuellement obsédante, les railleries subies, les tâtonnements, le travail obstiné dans le silence et dans l'isolement, et enfin la publication, il y a aujourd'hui 20 ans, du petit livre, modèle définitif, *Fundamento* intangible.

Mais l'esperanto a été tout récemment enseigné à toute

1. *Eneido*, tradukita de Dro Vallienne, Hachette Kaj Ko.

l'École réunie dans la grande salle du Bâtiment des classes, par une parole exceptionnellement autorisée. M. Carlo Bourlet, professeur de mathématiques à l'École des Beaux-Arts et au Conservatoire national des Arts et Métiers, et fervent adepte de l'esperanto, venu pour inspecter nos classes de sciences, a bien voulu exposer à nos élèves, avec une clarté persuasive et parfois plaisante, l'utilité de la langue auxiliaire et ses ingénieux principes. Cette brillante leçon, très écoutée et très applaudie, a préparé le terrain pour le travail de l'an prochain.

D'ici là, nous l'espérons, quelques-uns des auditeurs retrouveront M. Bourlet au prochain Congrès de Cambridge, et ce sera la leçon des faits qui là-bas les instruira.

H. T.

Debating Society.

Séance d'ouverture le 6 décembre. — M. Bertier définit le but de la Société : initier les aînés aux grandes questions actuelles, leur apprendre le respect des opinions différentes des leurs et la tolérance, les former à la parole.

Le bureau est formé d'un président et d'un trésorier nommés au vote : Jacques Musnier et Marcel Planquette, et d'un secrétaire de séance.

1re séance. — M. Bertier : Rôle social de la pauvreté.
M. Massoutié : Rôle social de la richesse.

2e séance. — Oct. Mentré : Pour les études latines.
Jacques Hervey : Contre le latin.

3e séance. — René Lorillon : Pour la guerre.
Eudoxe Grigorovitza : Pour l'arbitrage.

4e séance. — Robert Delmas : Pour l'allemand.
H. Jéquier : Pour l'espagnol.

5e séance. — M. Trocmé : Pour l'esperanto.
Guy Thurneyssen : Contre l'esperanto.

6e séance. — J. Desplanches : Pour la centralisation.
M. Planquette : Contre la centralisation.

7e séance. — Faut-il coloniser?
M. Jenart : La colonisation en Afrique du Sud.
J. Hervey : L'émigration au Canada, aux États-Unis.
H. Jéquier : Pour l'Argentine.

III

LA SECTION SPÉCIALE

NOS EXCURSIONS AGRICOLES

Nous avons suffisamment insisté, dans les deux derniers numéros du *Journal*, sur la façon dont nous comprenions l'enseignement de l'agriculture, pour ne pas y revenir à nouveau.

De nombreuses visites d'exploitations agricoles et d'usines nous ont permis de varier les travaux suivis à la ferme et d'éviter ainsi la monotonie, tout en étendant le cycle des connaissances agricoles de nos garçons.

Nous avons trouvé partout le meilleur accueil chez les agriculteurs et industriels de la région, et nous sommes heureux de leur rendre ici témoignage.

Voici un extrait du carnet de route du terme d'automne.

Vendredi 12 octobre. — Ferme du Bois-Josse. Récolte des betteraves. Rendement.

Lundi 15. — Ferme des Marnières. Battage du blé. Machine à battre avec plan incliné. Parc à volailles. Incubation.

Jeudi 18. — *Boissy-le-Sec.* Labour à la brabant double : exécution des planches. Conditions d'un bon labour.

Vendredi 19. — *Ferme de la Haute-Equerre.* Broyage des pommes, cuvage, extraction du jus et rémiage. Semoirs en lignes : réglage de l'écartement des tubes. Distributeur d'engrais à hérisson.

Lundi 22. — Ferme de la Noé, près Rugles. Vaches bretonnes. Élevage. Biberons pour l'allaitement artificiel. Enfouissement et action des engrais verts.

Vendredi 26. — Ferme de la Mancelière de M. Coyot. Beaux percherons de robe noire. Cheval race anglaise de pur sang. Examen du cheval. Dindons blancs, oies de Toulouse, pintades, canards du Labrador, pigeons divers : bisets, paons, culbutants.

Lundi 30. — Moulins à cylindres de Poelay. Roue hydraulique, plansichter, graine d'acacia utilisée pour le dégommage des tamis de soie.

Mercredi 31. — Matériel agricole de M. Deslandres, moissonneuse-javeleuse, moissonneuse-lieuse. Faucheuse. Râteau à cheval. Cultivateur canadien. Semoirs, etc.

Vendredi 2 novembre. — Moulins de Château-Thierry. Moteur à gaz pauvre : le Fram. Blutage. Comparaison entre les meules et les cylindres.

Lundi 5. — Domaine de Montuel. Écuries. Basse-cour. Installations électriques.

Vendredi 9. — Forges de la Madeleine, près Breteuil, reprises par une société du Nord. Causes de son installation à Breteuil : achat de ferrailles à bon compte. Clientèle étendue vers l'ouest. Main-d'œuvre plus économique. Concurrence moindre. Fabrication : fers pour l'industrie, la maréchalerie. Examen des machines-outils. Laminage.

Lundi 12. — Ferme de la Feuilleuse, près Piseux. Bétail d'engraissement : maniements. Moutons dishley-mérinos. Détermination de l'âge.

Vendredi 16. — Ferme de M. Patard, près Courteilles. Aller par la route de Tillières, retour par la vallée de l'Avre. Établissement d'un silo pour betteraves. Sulfatage des semences. Semailles. Réglage du débit.

Lundi 19. — Foire Sainte-Cécile, à Verneuil. Le matin, à 9 heures, vente de 15 génisses importées du Cotentin par M. de Glatigny. Choix des vaches laitières. A 2 heures, foire aux poulains. Aplombs. Robes et signalement. Allures. Parties externes

du pied. Tares. Détermination de l'âge. Examen du cheval en vente.

Jeudi 22. — Ferme de la Taillerie, près Mandres. Bergeries : crèches et rateliers. Soins à donner aux agneaux.

Vendredi 23. — Usine à gaz de Verneuil. Foyer, cornues, collecteur, épurateur chimique, gazomètre.

Mercredi 28. — Abattoirs de Verneuil. Différentes qualités de la viande.

Vendredi 30. — Exploitation du Bois-Josse. Alimentation du bétail. Bergeries. Labours : profondeur de la raie. Conditions d'un bon labour.

Vendredi 7 décembre. — Chavrigny. Moutons dishley-mérinos. Hygiène de la bergerie. Maladies.

Lundi 10. — Fabrique de produits réfractaires de Breteuil. Tuyaux de drainage.

Vendredi 14. — Établissement d'horticulture de M. Marchand. Bouturage. Plantation. Confection des châssis.

Paul Jenart.

CONFÉRENCES D'AGRICULTURE

Ces conférences sont faites à tour de rôle par les élèves de quatrième moderne. Elles durent une heure. Voici les sujets qui ont été traités :

Guy de Coubertin. — La Production chevaline en France.
Léon Forestier. — La Production bovine en France.
Jacques Castan. — La Production ovine en France.
Lucien Riom. — La Production porcine; élevage de la chèvre en France.
John Waddington. — La Basse-cour.
Guy de Coubertin. — Les Chiens.
Léon Forestier. — Une Ferme bien tenue.

La Ferme du Coteau.

Les personnes qui ont assisté à la fête de l'École ont pu voir, dans la salle d'histoire naturelle, un avis portant à la connaissance du

public qu'une grande ferme venait de se créer près du Coteau grâce à l'initiative de quelques élèves de cette maison. L'Avis disait aussi que les bâtiments de cette ferme étaient visibles tous les jours, sauf le dimanche. (Nous avons le repos hebdomadaire.) Je vais donc tâcher d'en passer en revue les différentes parties pour satisfaire la curiosité de ceux qui ont été privés de la visiter.

A son origine, notre ferme ne comptait qu'un bâtiment servant tant bien que mal de poulailler; nous avons changé tout cela, et créé autant de bâtiments que nous avons d'élevages.

D'abord, par une large fenêtre servant à bien aérer, nous apercevons, sur des perchoirs propres et sur le plancher sablé, des poules de races très pures : des campines, quelques Brækeles qui ainsi que les Bresses, fournissent des œufs frais aux élèves. Nos volumineuses Faverolles saumonées et herminées conduisent en ce moment les plus beaux et gros poussins imaginables; ils promettent de faire de forts poulets. Et que dire de nos jolies petites poules naines argentées et dorées qui, au grand désespoir de M. Trocmé, grattent partout dans son jardin. A côté du poulailler, dans une petite cour sablée, des boîtes rustiques entourées de panneaux grillagés servent pour nos poules couveuses.

Montons le talus, nous traversons un petit pré, nous sommes près de la porcherie. Ne vous imaginez pas que nous avons fait venir M. Storez pour nous en faire le plan et la faire construire; cela aurait coûté trop cher. Plus malins, nous arrivons avec des pelles et des pioches et nous creusons nos fondations nous-mêmes. Nous allons à Verneuil, achetons des briques, de la chaux, façonnons des piquets à la menuiserie et nous voilà au travail. La maison s'élève et quand elle est d'une hauteur raisonnable, nous formons le toit avec des planches et de la toile goudronnée. La porte est accrochée, l'auge en chêne cimentée, le plancher sec, et voilà messieurs les porcs installés.

Nous étions au mois de novembre dans ce temps-là et deux termes allaient nous suffire pour engraisser nos élèves. Ils étaient cependant bien petits, car, de la Lorraine, leur pays d'origine, jusqu'ici, ils ont pu voyager dans une petite caisse sur le toit d'une automobile. Voici leur régime : trois repas par jour, des eaux grasses et des restes de toutes sortes, de la farine d'orge et des pommes de terre que nous cuisions nous-mêmes. A Pâques, nous les avons vendus avec un joli bénéfice au charcutier de Verneuil.

Pendant la période des examens, il vaut mieux ne pas avoir trop d'ouvrages; aussi remettons-nous à l'année prochaine l'achat d'une nouvelle paire.

En attendant, messieurs les habillés de soie sont remplacés par un

magnifique lot de canards de Rouen que nous engraissons; derrière leur habitation nous avons creusé une mare pour qu'ils puissent prendre leurs ébats.

Ce n'est pas tout; comme les établissements d'élevage qui se respectent, nous avons un grand couvoir modèle, nous pouvons le dire sans crainte. Il comprend 5 couveuses, entre autres une de 200 œufs, et 2 couveuses inventées par l'un de nous. Toutes fonctionnent parfaitement, et nous possédons en outre 2 sécheuses-éleveuses permettant de soigner facilement tous nos poussins et canetons.

Ne va-t-on pas s'imaginer, en lisant ceci, que nous avons bien du mal, que toutes ces belles races nous coûtent très cher? Point du tout; rien au contraire ne garnit mieux notre porte-monnaie.

J.-P. W.

L'ENSEIGNEMENT DE LA SCIENCE SOCIALE

Cette année, cet enseignement a été divisé en deux parties; le cours ordinaire et les conférences du dimanche.

Dans le cours ordinaire, nous avons continué l'exposé de la science et les élèves ont fait des travaux personnels sur la situation économique et sociale de divers pays, notamment de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal. Nous nous attachons à déterminer et à mettre en ordre les répercussions qui expliquent l'évolution des phénomènes.

Les conférences du dimanche s'adressent à nos grands élèves des classes de première, philosophie, mathématiques élémentaires et section spéciale. Elles groupent une trentaine d'élèves.

Le but de ces conférences est d'étudier les questions inscrites au programme des examens qui peuvent être éclairées par la science sociale. Nous avons abordé plus particulièrement des questions de géographie, de littérature, d'histoire et de morale, en essayant de déterminer l'influence du milieu social sur ces divers ordres de phénomènes. Nous aurons l'occasion de revenir, soit dans le *Journal*, soit dans la *Science sociale,* sur les questions traitées dans ces conférences.

Nous donnons maintenant la parole à trois anciens élèves

de la section spéciale qui, depuis leur sortie de l'École, ont continué à s'intéresser à nos études sociales.

E. D.

NOTE SUR « L'AVENUE » ET SES HABITANTS

L'auteur de ces lignes, qui est sorti de l'École et de la Section spéciale depuis un an, a d'abord fait un stage dans une maison de construction d'automobile, comme ouvrier, puis comme employé aux écritures. Ayant ainsi acquis les connaissances techniques et pratiques indispensables, il vient d'entrer dans une maison de commission pour la vente de voitures automobiles et il travaille « pour le million », comme disent les Américains. En attendant de l'avoir réalisé, il nous adresse une note amusante sur le monde de l'automobile au milieu duquel il vit.

E. D.

L'Avenue de la Grande-Armée est peuplée d'un monde à part qui a ses mœurs et ses habitudes et jusqu'à son langage spécial.

Tout d'abord, l'Avenue de la Grande-Armée ne s'est jamais appelée Avenue de la Grande-Armée; c'est tout simplement « l'Avenue ». Un chauffeur vous dira toujours : « Je vais à l'Avenue ». Il ne vous dira jamais qu'il va à l'Avenue de la Grande-Armée; laissons cette appellation aux profanes, encore peu initiés aux mystères de l'automobile.

Il ne faudrait pas croire que tous les habitants de « l'Avenue » sont étroitement unis par un même lien d'enthousiasme pour la locomotion nouvelle : oh non! loin de là! Le régime du clan règne en maître absolu; il divise l'Avenue en plusieurs grands partis et en une infinité de petits; chacun de ces clans possède à sa tête un chef autoritaire. Un des clans des plus redoutés est celui des « laveurs de bagnoles » (pour les profanes : voitures; synonyme de chignole, tacot, clou, etc.). Les « laveurs » ne se livrent malheureusement pas à cette opération

avec de l'eau : « laver », c'est « voler ». Cette « bande noire » opère un peu partout et elle revend les voitures volées à des intermédiaires de bas étage que l'on rencontre dans les petites rues adjacentes à « l'Avenue ».

Je m'empresse de dire, en passant, que le garage ne subit pas ordinairement le régime du clan.

Une autre habitude des habitants de l'Avenue est de se lamenter du matin au soir sur la dureté de la saison : évidemment nous ne sommes plus au temps où une 18 H. se vendait 75.000 francs. On « colle » bien de temps en temps un « tacot » à « une bonne poire », mais c'est rare, très rare. Il y a actuellement tellement de 26/42 et de 39/78 qu'il faut faire des prodiges de valeur pour arriver à en vendre. Et puis on a affaire à des connaisseurs. Le client d'aujourd'hui sait ce que c'est qu'un cylindre, et il connaît l'existence de la magnéto. Il ose même vous demander la consommation d'essence. Détail curieux : le Monsieur qui dépensera 35.000 francs de voiture et 10.000 francs d'accessoires, vous demandera toujours la consommation d'essence; c'est même un signe infaillible pour découvrir le client sérieux.

De plus, la panne s'en mêle : pas la vulgaire panne sur route où rien ne vous presse, mais la panne en ville quand on vous attend au rendez-vous. Six cents personnes se pressent autour de la malheureuse voiture; les conseils divers pleuvent autour de vous. Au bout de deux heures de travail, la figure rouge, les mains noires, vous faites furieusement sauter les coussins et vous jetez un coup d'œil avide dans le réservoir à essence : plus une goutte! et c'est pour cela que vous vous êtes exténués à démonter la magnéto! Comment voulez-vous qu'on vende des autos dans ces conditions!

Ce n'est pas tout; il y a encore une chose terrible : on ne vend plus d'accessoires! On a beau faire 62 % au chauffeur, on ne vend plus d'accessoires. Vous demandez la raison aux « mécanos ». Avec des clignements d'yeux mystérieux, et un geste circulaire du bras, ils vous soufflent à l'oreille : « D'la blague tout ça; j'connais une bien meilleure marque; c'est la marque

« l'étouffé »! Et vous convenez, d'un air navré, qu'en effet la marque « l'étouffé » est bien moins chère que les autres!

Vous me direz que, pour vendre des autos, il y a encore la réclame : les concours de tourisme par exemple. En effet, vous lisez avec étonnement dans les feuilles sportives que la 15 H. X... a fait du 115 de moyenne sur le parcours. Ne vous étonnez pas, cette 15 H. est truquée jusqu'à la « gauche » et, en fait de 115, elle en fait 90.

Règle générale : Il ne faut s'étonner de rien; du reste, quand on est initié aux mystères de la livraison mars, et du modèle 1906 sorti en 1907, et inversement, on est anéanti!

Morale : Ne croyez pas que tout ce que j'écris là, c'est pour me faire de la réclame.

Georges Ferrand,
Ancien élève de la Section spéciale.

UN STAGE EN ALLEMAGNE

Un stage fait à l'étranger, dans une industrie ou une maison de commerce, donne à nos études un complément pratique indispensable. Mais il n'est vraiment utile que s'il est assez long et que si l'on possède couramment la langue du pays. Enfin le jeune Français qui s'expatrie doit avoir déjà des habitudes d'initiative, sinon il tombe dans le premier piège qu'on lui tend et borne son enquête à une vue superficielle et distraite du milieu mondain.

En ce qui me concerne, j'ai fait un assez long séjour en Allemagne, divisé en deux périodes : une de six mois près de Francfort, consacrée à me perfectionner dans la connaissance de la langue et à acquérir quelques notions de commerce; l'autre, de même durée, dans une grande ville industrielle de la Saxe, où je me suis mis au courant des affaires.

J'ai peu de choses à dire sur mon premier séjour, sinon que j'ai beaucoup profité des cours de commerce, grâce à la méthode remarquable de cet enseignement.

Je me trouvais dans une école qui était censée représenter,

en même temps, une maison de commission et un comptoir de fabrique de machines-outils. Les élèves, dans cette combinaison, se trouvaient les employés fictifs de ces « firms ».

Cet institut était relié avec une vingtaine d'établissements similaires, situés à Dantzig, Berlin, Stuttgart, Bonn, Strassburg, Brême, etc., qui entretenaient avec nous une correspondance d'affaires faisant la base de notre enseignement.

Par exemple, une maison d'exportation de Dantzig nous commandait, par lettre, une machine-outil et nous envoyait en acompte un chèque de Mks 2.000[1].

Au reçu de cette lettre, nous faisions les opérations suivantes : 1° L'entrée du chèque était portée au livre brouillard et au livre de copie. 2° Cette maison nous étant inconnue, nous écrivions une lettre pour demander des renseignements. 3° Nous accusions réception de l'argent et de la commande, et offrions de livrer la machine dans un court délai, à condition d'obtenir le reste du montant par traite, ou recouvrement.

Tous les services, caisse, correspondance, expédition, étaient entrés en mouvement, nous enseignant la comptabilité, la correspondance, l'exécution des commandes. De même, pour toutes les autres transactions.

Muni de ces connaissances, parlant assez couramment la langue, j'entrais, en janvier, dans une grande usine fabriquant des bicyclettes, des machines-outils, des machines à écrire. Le capital était de 2 millions de francs, le nombre d'ouvriers employés de 1.000; la production variait entre 4 et 5 millions de francs, les dividendes depuis onze ans ont varié de 16 à 21 %.

Cette fabrique avait des représentants :

1° En Europe : Russie, Autriche, Italie, Espagne, France, Belgique, Norvège;

2° En Amérique : Chili, Argentine, Paraguay;

3° En Asie : Kiao Tcheou, Canton, Java, Bombay;

1. Cette lettre était rédigée dans le style purement commercial et la forme était celle des lettres d'affaires. Le chèque était ordinairement tiré sur une banque de Bonn, de Brême ou de Hamburg [laquelle banque était en réalité une école comme la nôtre].

4° En Afrique : Cap, Zanzibar, Mombasa (Afrique or. anglaise), Le Caire.

J'ai trouvé, dans cette maison, un accueil excellent, une très grande amabilité qui m'a facilité beaucoup les choses. J'ai passé par différents services, tels que : correspondance, expédition, comptabilité de la fabrique (salaire, calculs des prix de revient, etc.), comptabilité proprement dite.

Enfin, vers le 30 juin, j'avais terminé un cycle complet d'études et je quittais l'usine muni d'un certificat, mentionnant la durée de mon séjour, les connaissances que j'avais acquises, et la valeur de mon travail.

Je suppose que si, maintenant, je me présentais à un directeur d'entreprise et lui donnais à choisir entre un diplôme de bachelier et ce certificat, il opterait sans hésitation pour ce dernier.

Il y a donc, dans la vie, des certificats plus utiles qu'un diplôme de bachot!

L. G.,

Ancien élève de la Section spéciale.

COMMENT UN ÉLÈVE DE LA SECTION SPÉCIALE SE TIRE D'AFFAIRE

A M. Edmond Demolins.

Londres, le 1er juillet 1907.

« Cher Monsieur,

« Je commence à devenir un ancien à Londres, car voilà près d'un an et demi que j'y habite et environ huit mois que je suis dans les affaires. J'ai eu assez de chance dans le choix d'une place. J'avais reçu des quantités de lettres d'introduction et de recommandation et tout cela ne m'avait rien procuré du tout. Après deux mois de recherches infructueuses, je fis la connaissance d'un jeune compatriote belge, employé dans une grande maison de grains. Il me donne la liste des maisons qui se trouvent dans

le même bâtiment que son bureau (car, à Londres, un seul bâtiment, *building* comme on dit ici, contient dix, vingt, trente offices).

« J'écris à une douzaine de maisons (firmes), et, à la douzième lettre, je reçois une réponse ; on me demandait de me présenter. Je me présente, sans savoir quel était le genre d'affaires de la maison, et, après cinq minutes de conversation avec le *manager*, j'étais accepté comme volontaire. J'arrive au bureau le lendemain pour commencer et j'apprends que j'étais dans un *shipping office* (affaires maritimes). Cela ne me disait pas grand'chose alors, j'étais surtout content d'être casé. Mon bureau se trouve au cinquième étage d'un énorme bâtiment. Ce bâtiment contient 50 bureaux, et 300 personnes environ sont employées par les différentes *firmes*. Au rez-de-chaussée, se trouve un immense hall, une sorte de bourse, où les armateurs et les courtiers maritimes se rencontrent. Dans le sous-sol, il y a aussi un vaste hall, pour les marchands de grains. Il y a trois ascenseurs et tout est construit d'une façon moderne et pratique.

« Mon bureau se trouve dans le centre de la Cité et notre maison fait les affaires en grand. Je n'ai pas l'intention de me destiner aux affaires maritimes, mais je suis content d'avoir débuté par là.

« J'ai d'abord bien appris l'anglais et le *General Office Work*. Ensuite, comme nous ne sommes pas nombreux, je peux suivre assez facilement la marche des affaires et la façon dont elles sont traitées. J'ai acquis, de la sorte, une connaissance des affaires maritimes et de la géographie maritime. Jusqu'ici, je n'ai fait que la besogne d'un employé : Téléphone à tenir, livres à mettre à jour, recevoir les visiteurs et clients, etc. Mais, comme je lis tous les jours les lettres que nous recevons et que nous envoyons, je me suis vite mis au courant. Et cela m'a profité.

« Le directeur m'appelle l'autre jour et me tend une lettre venant d'un commerçant de Bruxelles. Celui-ci nous demandait de lui trouver un steamer pouvant charger, à Rouen, des pierres à plâtre pour Lisbonne. « C'est une petite affaire et je ne la prends que pour rester en relations avec ce Monsieur, me

dit le directeur. Vous allez vous en occuper et tâcher de me trouver un bateau. » Et me voilà monté en grade. J'abandonne mon ancien travail et je suis à une besogne qui est beaucoup plus personnelle et intéressante. Trouver un bateau de ce genre n'est pas du tout facile. J'ai dû aller voir des courtiers maritimes dans la Cité, et écrire à des armateurs, tant en Angleterre qu'à l'étranger. Il m'a fallu, en outre, me tenir en correspondance quotidienne avec mon marchand de Bruxelles et ne lui laisser voir que le bon côté de l'affaire, pour qu'il ne s'impatientât pas et n'allât pas chercher ailleurs. On m'avait offert trois bateaux pouvant prendre la cargaison à 8 shellings par tonne. Malheureusement pour moi, un concurrent plus habile en offrit un à 7/6. Naturellement mon Bruxellois a préféré ne payer que 7/6 au lieu de 8 par tonne. Mais j'espère que mon directeur me donnera d'autres affaires similaires à traiter. Je ne demande pas mieux, car je complète avantageusement mon éducation commerciale en travaillant de la sorte.

« Je ne m'ennuie pas beaucoup à Londres, quoique les dimanches ne soient pas très amusants. J'habite à Balham, quartier de Londres très agréable et près de la campagne. Mon bureau m'intéresse, je suis membre d'un club de course à pied, et secrétaire du Club belge; je n'ai donc pas beaucoup de temps pour m'ennuyer.

« Il faut que je vous parle aussi de ce Club belge que je viens de créer à Londres. A l'époque où je cherchais une place, je ne connaissais presque pas de Belges ici et j'avais eu l'idée suivante : S'il y avait à Londres un groupement ayant pour but de faciliter l'arrivée et l'installation de Belges, de les aider à trouver une place, cela me serait bien utile. J'ai travaillé l'idée, et j'ai élaboré un projet. Mais le tout était de constituer ce groupement, pouvant fonctionner le plus tôt possible. Comme je ne connaissais pas trois Belges à Londres, ce n'était pas très engageant. J'écrivis à un Belge, occupant une situation très en vue, et je lui demandai s'il ne connaissait pas des Belges avec qui je pourrais me mettre en relation pour fonder un club.

« Il remet ma carte au Secrétaire de la Chambre de Commerce

anglo-belge, et, peu après, je reçois une lettre de ce Monsieur m'invitant à aller le voir. J'y vais, je lui soumets mes idées, et, à la fin de l'entrevue, il était gagné à la cause et nous étions bons amis. Nous travaillons l'idée et, peu après, ce Monsieur convoque une douzaine de Belges qu'il connaissait, pour leur proposer la chose, la discuter et voir les meilleurs moyens pour la mettre en pratique. A notre première réunion, nous étions douze : des vieux, des jeunes, tous dans les affaires.

« Mon projet de constituer un club est admis. On forme le club, un comité provisoire, et nous avons eu depuis des séances d'élaboration. A chaque réunion, les membres amenaient leurs amis, si bien que nous sommes à présent une soixantaine. Nous avons établi des statuts, dont je vous adresse le texte imprimé. Vous verrez que nous avons deux buts : un but utilitaire et un but d'agrément. Comme je suis l'auteur du projet utilitaire, je suis devenu le secrétaire de la section, et j'ai un travail très intéressant à faire. En ce moment, j'étudie la question des membres correspondants. Nous en aurons dans les principales villes de Belgique, et ils seront à la disposition de toute personne désirant avoir des renseignements sur Londres, ou y venir. Grâce à nous, le Belge n'aura plus de difficultés pour venir en Angleterre. De plus, nous ferons de la réclame, pour l'engager à y venir, ainsi il sera à même d'acquérir ici les qualités qu'il n'a pas, à cause de sa formation sociale.

« Notre club est déjà connu en Belgique. Nous avons l'appui de personnes et de sociétés puissantes. J'espère que, dans la suite, nous aurons, à Londres, un groupement belge sérieux et actif, pour créer et défendre les intérêts belges en Angleterre.

« Nous sommes très difficiles pour les admissions, et nous n'avons que des membres de premier ordre. Le consul général de Belgique, d'autres du corps consulaire, etc., sont membres; pour un Club qui n'a que quatre mois d'existence, ce n'est pas mal[1].

1. Club belge a Londres. — *Extrait des statuts :*

Art. 2. — *But de la Société.* — Ce but est double, d'agrément et utilitaire.

a) *Comme club d'agrément*, la Société cherchera, dans la mesure de ses moyens, à

« Et voilà. Le temps passe, le bon vieux temps de l'École s'éloigne toujours. Je donnerais beaucoup pour être encore en octobre 1902, élève de troisième à l'École des Roches. Mais tout cela est impossible et il faut regarder en avant et non en arrière. N'empêche que si l'occasion se présente d'aller jusqu'à Verneuil, ce sera avec le plus grand plaisir que j'irai vous revoir, ainsi que les quelques vieux camarades qui y sont encore.

« Veuillez, cher Monsieur, me rappeler au bon souvenir de Madame Demolins et des professeurs et élèves que j'ai connus et croyez-moi votre ancien élève bien dévoué.

« Albert SNYERS
« Ancien élève de la Section spéciale. »

Cette lettre met en lumière plusieurs points intéressants :

1° L'aptitude à trouver une situation *par soi-même*, ce qui est un bon exemple d'initiative ;

donner à ses membres les avantages ordinaires dont on bénéficie dans les clubs anglais. Elle cherchera à obtenir la jouissance permanente de locaux particuliers, avec salle de restaurant, café, salle de billard, salons de lecture et de réception, etc. Provisoirement, le Club belge se réunira à certains jours fixes dans un local temporaire. Le Club organisera aussi des parties musicales, des conférences littéraires et scientifiques, des dîners, etc., et aussi, en été, des excursions. Une cotisation spéciale pourra être perçue pour couvrir les frais de ces soirées et fêtes, de la part de tous ceux qui y participeront. Les membres pourront y inviter des personnes étrangères au club, en respectant strictement les art. 6 et 7 des statuts relatifs aux visiteurs.

b) *Comme cercle utilitaire*, le Club belge offre à ses membres les avantages suivants :

1° Aux membres habitant la Belgique et désirant venir habiter ou visiter Londres, il facilitera, par tous les moyens en son pouvoir, leur installation en cette ville; il leur fournira tous renseignements utiles sur la vie de Londres, etc.; de plus, à ceux venant s'y établir, il donnera les renseignements nécessaires, leur facilitant la recherche en Angleterre de la position qu'ils désirent;

2° Aux membres anglais désirant voyager, ou se fixer en Belgique, le Club donnera toutes indications utiles pour leur voyage, ou leur installation, et notamment les mettra en rapport avec les membres correspondants de Belgique dont il sera parlé plus loin (art. 3 D.)

Art. 8. — *Dispositions générales.* — Toute discussion publique sur des questions politiques ou religieuses est formellement interdite dans le Club. Chacun se fera un devoir d'observer toujours la plus grande courtoisie, au cours des discussions dans les réunions d'un comité, ou en assemblée générale. Les séances seront tenues en français; toutefois, en cas de nécessité, la langue anglaise pourra être utilisée.

2° L'acceptation de la *première situation qui se présente*, afin de débuter le plus tôt possible et sans perdre de temps, car la vie est courte. Le plus difficile est toujours de commencer et on peut ensuite s'élever plus facilement à une situation meilleure, grâce aux relations qu'on s'est créées et à l'expérience acquise. Retenez bien cela, jeunes gens; c'est un grand élément de succès dans la vie;

3° La préparation aux affaires *par la pratique*, ce qui constitue la meilleure des écoles. Parents, retenez bien cela;

4° La préoccupation de créer, en même temps que sa situation personnelle, une *œuvre d'intérêt public* : ce Club belge conçu et réalisé si nettement, si rapidement, si heureusement, d'une façon que je qualifierais d' « épatante », si ce terme appartenait au style noble;

5° Et tout cela accompli, au sortir de l'École, par un jeune homme de dix-huit ans, livré à lui-même, sans aucune relation et en pays étranger!

Sans être prophète, on peut prédire que ce jeune homme retombera toujours sur ses pieds et saura triompher des difficultés de la vie.

Les deux notes précédentes, rédigées par Georges Ferrand et Louis Glaenzer, donnent la même impression.

Tout cela permet d'apprécier, dès maintenant, l'orientation nouvelle donnée par la Section spéciale, comme préparation à la vie.

E. D.

IV

LES SPORTS, LES TRAVAUX MANUELS, LES EXCURSIONS

L'ÉDUCATION PHYSIQUE

On sait à quelles discussions passionnées donne prise le problème de l'éducation physique : le jeu libre suffit-il? La gymnastique suédoise doit-elle le remplacer ou seulement le seconder? Faut-il bannir absolument la vieille gymnastique d'appareils? Ces discussions nous laissent froids. Nous sommes délibérément éclectiques.

La vie de plein air — aidée parfois d'une gymnastique respiratoire rationnelle — fait, aux Roches, le fond de l'éducation physique. Dans leurs heures de liberté — plus rares que ne le croient les profanes — nos élèves, comme tous les enfants, courent, jouent, et surtout bicyclettent. Le *Touring-Club* nous connaît, mais pas encore assez. S'il voyait comme est indiscutée parmi nous la royauté de la petite fée, il se pâmerait d'aise. Promenades du dimanche, excursions de demi-terme, courses improvisées des beaux soirs d'été, jongleries endiablées de nos gracieux clowns, nous lui devons tout cela, et que de menus services encore, que de courses utiles! Voyez-vous, par exemple, un élève de la Guiche sans bécane?

Le tennis a aussi des adeptes fervents : c'est notre jeu « select ». M. Bell citera sans doute les meilleurs champions. Il les citera, pour faire les choses honnêtement. Mais M. Bell se plaint, à juste titre, que nos boys délaissent le cricket pour le tennis

Le cricket est plus éducatif; il exige autant d'adresse, et il exerce plus de muscles en variant les mouvements et les rôles des joueurs. Il est plus formateur, surtout en ce qu'il apprend à nos jeunes Français à respecter sans mot dire les décisions de l'arbitre, et à faire tout simplement ceci qui est énorme : rester, quand il le faut, tranquilles en plein soleil. Si quelqu'un connaît une meilleure leçon de maîtrise de soi, qu'il me le dise.

Le cricket est une leçon de solidarité, mais moins forte que le foot-ball. On nous accuse de snobisme : « Vous prenez, nous dit-on, des jeux anglais, par aveugle imitation, parce que c'est la mode ». Voilà qui est archi-faux. Nous avons des jeux anglais parce qu'ils font de vigoureux biceps, et surtout parce qu'ils rendent les joueurs solidaires les uns des autres, qu'ils combattent notre individualisme inné, qu'ils nous habituent à tenir compte du voisin, à lutter pour notre camp, et, dans les matchs, pour notre École.

Dans la natation, les courses, les sauts, etc... la formation individuelle et l'amour-propre reprennent leurs droits.

Nous continuons à prendre nos bains dans l'Iton; M. Carnegie ne nous a pas encore donné de piscine. M. Carnegie nous oublie. Pourquoi ne pourrions-nous pas l'attendre d'un généreux Français? Est-ce que M. André ne nous a pas donné un beau hangar de gymnastique. Il y a dans ce hangar — horreur! quelques appareils simples. De grâce, pardonnez-nous, hygiénistes modernes; accordez-nous du moins les circonstances atténuantes : toute notre gymnastique française se fait en plein air. La gymnastique suédoise fait d'ailleurs le fond de l'enseignement de M. Perret; tous nos élèves, grands et petits, lui devront plus de souplesse et de vigueur.

L'escrime a d'assez nombreux amis, la boxe beaucoup plus encore, la canne commence à faire des adeptes.

Et nul ne s'étonnera que, sur le plateau des Roches balayé par le vent de mer tueur de microbes, nos boys ne deviennent, grâce à tous ces sports, des hommes adroits, solides, énergiques.

Cela les aide à réussir au bachot, et, ce qui est beaucoup mieux, à réussir dans la vie.

Nous ne donnerons guère de clients aux spécialistes de la neurasthénie.

G. B.

GAMES

Committee

Bélières (captain), Despret, Comaléras, de Séréville, Planquette, M. Bell, M. Coulthard.

Football

Out of eight matches which we have played this year, we



Équipe de foot-ball (Cliché de Latif).

have won six which is very satisfactory. Our half backs were the chief strength of the team, all three of them being

hard workers, especially Bélières. Our forwards too played well together and it was very unfortunate that both de Séréville and Despret were hurt, and so could not play at the end of the season. The strong point of the team was certainly the defence. With Davel in goal and Pommey and Delmas back and our three half backs, it was difficult for our opponents to score. This year we entered for the Championship « interscolaire ». We were defeated by Caen on our ground, by 3 goals to 1. The match being played in April, the third day of the summer term, many boys were absent; only one of our first eleven boys was playing. The Championship was very badly arranged. Once we travelled to Le Mans (a journey of seven hours) to play against Bretagne and when we arrived, there were no opponents. Naturally we were given the match but it would have been much more satisfactory to have played. Next year we shall again try for the Championship, and it is to be hoped that we shall have more luck.

In the house competitions, the Guichardière beat the rest of the school, Les Pins being the Champions of the other four houses.

Vallon	v. Coteau	Coteau
Pins	v. Sablons	won Pins
Coteau	v. Sablons	Sablons
Pins	v. Vallon	Pins
Vallon	v. Sablons	draw
Pins	v. Coteau	Coteau

MATCHES 1st XI

A. C. du premier arrondissement de Paris	won	11-0
Le 101e de ligne à Dreux	won	6-2
L'U. S. D. à Dreux	lost	1-2
L'U. S. D. à Verneuil	lost	2-3
L'U. S. D. à Dreux	won	2-1

MATCHES 2nd XI

Collège Rotrou à Dreux	won 3-2
Collège Rotrou à Verneuil	won 11-1

CRICKET

The bad weather has very much interfered with the cricket this year; for days at the beginning of the term the boys had to go for runs, as it was impossible to play. The cricket ground is fairly good, and the team is on the whole the best we have ever had. The batting is our weak point; most of the boys are too anxious to score and they begin by hitting at every ball. Bélières has played several good innings, and in the match against the Standard, the only one we have as yet played, Castan and Ferrand bowled extremely well.

Much of the success of the games this year is due to the energy of Belières as captain. He is himself a thoroughly good sportsman, and he has done his best to encourage his comrades throughout the whole year. The sports, which were arranged for the « fête de l'École », did not take place on account of the bad weather.

In the house competition « Les Pins » is the Champion of the school.

1st ROUND

Pins	v. Sablons	won Pins
Coteau	v. Guichardière	won Guichardière
Vallon	bye	

2nd ROUND

Pins	bye	
Vallon	v. Guichardière	won Guichardière

FINAL

Pins	v. Guichardière	won Pins

27

School v. Standard.

School.

J. Demolins	ct Tomalin b Tomalin	3	b Jefferson	1
Hervey	ct Ribal b Jefferson	0	b Jefferson	
Ferrand	ct Cocks b Tomalin	0	ct Tomalin b Jeagge	14
Pommey	b Tomalin	7	b Jefferson	3
M. Bell	b Jefferson	0	b Jeagge	3
Belières	ct Tomalin b Edwards	12	ct Shaw b Jeagge	11
Comaléras	b Edwards	1	ct Jeagge b Tomalin	7
Washington	b Edwards	3	b Edwards	3
de Pourtalès	b Edwards	0	Not out	2
Castan	ct and b Jefferson	2	ct Jeagge b Tomalin	4
Thuret	not out	7	b Jefferson	1
Extras		8	Extras	5
	Total.	43	Total.	54

Standard.

Tomalin	b Belières	15	ct Demolins b Bell	4
Jefferson	run out	6	run out	5
Edwards	b Castan	2	ct Washington b Castan	0
Jeagge	ct Pommey b Belières	0	ct Washington b Bell	0
Tomalin Jun.	ct Bell b Ferrand	2	ct Demolins	10
Shaw	run out	2	b Castan	0
Ribal	ct Ferrand b Castan	4	b Ferrand	2
King	ct Bell b Ferrand	0	b Bell	1
Shaw jun.	b Castan	1	run out	0
Cocks	ct Bell b Castan	0	ct Castan Ferrand	0
Russell	not out	0	not out	1
Extras		2	Extras	2
	Total.	34	Total.	25

Pins v. Sablons.

Pins.

Pilon Fleury	ct Labussière b Rougeault	8
de Pourtalès	bld Labussière	0
Ferrand	b Rougeault	13

Washington	not out	26
A. Cintra	ct Adler Labussière	1
Dupas	ct and b Thuret	3
Nozal	ct Siou b Thuret	4
Schlumberger	ct Adler b Thuret	1
M. de Paillette	b Labussière	2
Leplat	b Labussière	0
F. Cintra	run out	0
Extras		4
	Total.	62

Sablons.

Adler	b de Pourtalès	0
Langer	run out	3
Labussière	b Ferrand	3
Candeira	ct Cintra b de Pourtalès	0
Thuret	run out	0
Siou	b de Pourtalès	0
Rougeault	ct and b de Pourtalès	0
Jéquier	b Ferrand	0
Smorczewski	b de Pourtalès	0
Latune	b Ferrand	8
Lagier	not out	0
Extras		0
	Total.	14

Coteau v. Guichardière.

Guichardière.

Benoit	ct Hervey b Foissey	3
Tassu	b Foissey	0
Schlumberger	b Foissey	16
Pommey	ct Foissey ct Comaléras	0
Pillet	b Comaléras	0
L. Riom	b Comaléras	6
Gillet	ct Sauvaire b Comaléras	8
Lachapelle	b Foissey	2
R. Riom	b Foissey	6
Forestier	run out	4
Dantas	not out	0
Extras		7
	Total.	52

Coteau.

Lorillon	b Pillet	0
Foissey	run out	7
Hervey	ct Gillet b Riom	6
Comaléras	ct Pommey b Pillet	10
Thurneysen	ct Riom b Pillet	0
Sauvaire	b L. Riom	10
Spyker	b L. Riom	0
Musnier	ct Gillet b Pommey	8
Alvarado	ct Gillet b Pillet	0
Glaenzer	not out	2
M. de Turckheim	hit wicket	0
Extras		5
	Total.	48

Pins v. Guichardière (Final).

Guichardière.

Benoit	b Ferrand	1
Tassu	ct M. de Paillette	1
Schlumberger	run out	1
Pommey	b de Pourtalès	1
Despret	ct Dupas b Ferrand	0
Didot	ct Washington b de Pourtalès	0
Pillet	b de Pourtalès	3
Gillet	ct Dupas b Ferrand	0
Forestier	ct Leplat b Ferrand	0
Riom	not out	0
Lachapelle	b Ferrand	0
Extras		3
	Total.	10

Pins.

Pilon	b Pillet	2
De Pourtalès	ct Gillet b Pommey	10
Ferrand	ct Riom b Despret	0
Washington	b Despret	0
Dupas	run out	0

A. Cintra	b Despret	1
Nozal	ct Didot b Despret	0
Schlumberger	ct Gillet Pommey	2
M. de Paillette	ct Pommey b Despret	7
Leplat	ct and bld Despret	1
F. Cintra	not out	2
Extras		6
	Total.	31

B. Bell.

LES TRAVAUX PRATIQUES ET L'EXPOSITION DU 30 JUIN

Un de nos visiteurs, qui est devenu un de nos amis. M. Ad. Ferrière, se plaignait l'année dernière de voir aux travaux pratiques quelques élèves en faux-cols. Et il avait grandement raison.

Un des progrès principaux de cette année a été l'adoption, pour tous les travaux pratiques, du costume de jeux. Sur toute la ligne, le mot d'ordre fut : Guerre aux faux-cols; et le faux-col a timidement disparu peu à peu, se réfugiant parfois dans le sanctuaire de quelque Muse : celle de la Musique, ou celle du Dessin.

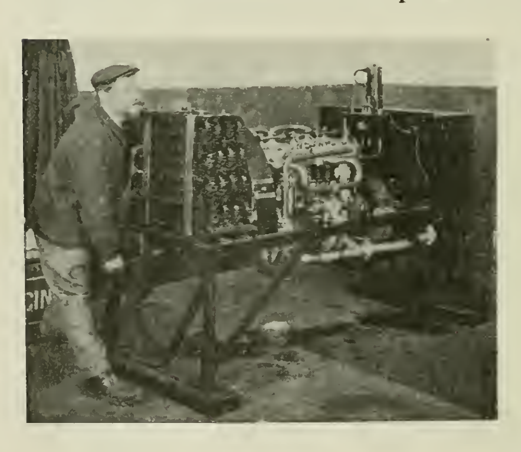
Nous avons eu de nouveaux travaux : la planisculpture, grâce au dévouement inépuisable de Mme Labussière; la photographie, dont M. Deslandres fait un art, — nous n'en voulons pour preuves que sa belle exposition à la fête de l'École, son « salon » de juin, et les gravures de ce journal. — Despret, Franzoni, Latif, ont, eux aussi, exposé de fort beaux agrandissements et se sont donnés avec cœur à cet art qui demande à la fois de la science et du bon goût.

Nous avons mieux outillé notre forge; nous avons donné au modelage une salle plus confortable, nous avons enfin, grâce à de généreux amis, ouvert un beau laboratoire de physique, où sous les ordres de M. Wilbois et de Jules Demolins, avec l'aide constante de Thurneyssen, on a fait beaucoup de bonne besogne.

Nous avons reçu pour cette salle de physique et l'achat des appareils :

de M. Giraud Jordan	1.000 fr.
M. Waddington	500 fr.
M. Thurneyssen	300 fr.
M. Bouthillier	200 fr.
M. Lorillon	50 fr.

M. le baron A. de Turckheim, administrateur des usines de Lunéville, qui ont répandu aux quatre coins du monde de triomphantes Croix de Lorraine, nous a donné un splendide moteur 16-20 H. P. 1907. Dans un temps et dans un pays où l'auto n'est pas seulement une mode, mais surtout une aide indispensable et l'objet d'une industrie prospère, il est excellent que nos élèves soient initiés à ses secrets.



MOTEUR DONNÉ PAR M. A. DE TURCKHEIM.

Nous tenons à exprimer ici et à M. de Turckheim, et à tous ceux qui ont contribué à la fondation de notre cabinet de physique, notre très vive reconnaissance.

Nos autres travaux ont continué avec beaucoup d'entrain. L'exposition du 30 juin, tout à fait réussie, montrait l'inlassable patience des professeurs et la très grande bonne volonté de beaucoup d'élèves.

Jamais la menuiserie et la chimie ne furent si riches.

Nous nous réjouissions de mettre en concurrence et en parallèle notre jeune atelier de la Guichardière et notre vieille menuiserie de l'École. Mais l'aînée seule exposait. Elle se chargea d'ailleurs de remplir tout une salle. Je ne sais à qui seront décernés les prix de menuiserie, mais ce sont les travaux

de G. de la Marque et de Verdet qui m'ont paru les plus soignés.

Remarqué un intéressant essai de Lauer : une boîte aux lettres pyrogravée. Ce qui me permet de réparer un oubli : les élèves de M. Storez ont fait pendant plusieurs mois quelques essais de pyrogravure. Il paraît même qu'ils ont gravé toutes les brosses des Sablons. Que de beaux effets pourrait tirer de là une imagination en veine : sur les applications industrielles des arts — sur la sagesse des classiques qui prescrivaient de mêler « utile dulci ».

La chimie fit appel au concours du modelage pour construire une usine d'acide chlorhydrique. Près de cette usine en miniature étaient exposés, dans des tubes à essai, un grand nombre de produits, tous faits dans notre laboratoire sous la direction de M. Moulins. Certains noms revenaient souvent, en particulier celui de Candeira. A ceux qui, s'émerveillant outre mesure, soupçonnaient un peu notre bonne foi, j'affirme à nouveau que tout cela fut préparé entièrement chez nous, et presque uniquement dans ce 3e trimestre.

Nous n'osons parler des « chefs-d'œuvre » de nos jeunes dessinateurs, et ils seraient les premiers à rire de notre emphase, mais que de progrès ils ont faits !

Cronier, Spyker, Thiercelin, chez M. Dupire, Brueder, Lyautey, Tassu chez M. Storez, commencent à donner des dessins et des aquerelles très présentables.

Les modelages étaient plus nombreux, plus soignés que les années précédentes. Certains étaient de libres compositions. et prouvaient beaucoup de bon goût.

M. Fraysse exposait de très belles dissections faites par ses élèves, leurs collections de minéraux, de coléoptères, etc... Les plantes artificielles de M. Leduc furent très remarquées.

La pluie, — une pluie d'une constance et d'une abondance insolites autant qu'insolentes — empêcha les jardiniers de montrer tous leurs produits.

Nous devons une mention spéciale à John Waddington qui coopérait aux expositions d'agriculture et d'histoire naturelle, après avoir obtenu au concours agricole de la Ferté-Vidame un 1er prix et une médaille d'argent. Mlle Sainte-Marie et M. Ouinet

exposaient de jolis travaux de cartonnages, certains travaux d'adresse et de goût, étaient des objets utiles : porte-brosses, vide-poches, etc. Puis venaient des tressages de papier utiles à l'éducation de l'œil et vraies leçons de physique sur les couleurs complémentaires.

Enfin des applications pratiques — et toujours gracieuses — du cours de géométrie.

La forge donnait cette année ses premières œuvres utilisables : la juxtaposition des brillants objets de fer poli et de grilles noires en fer forgé formait un intéressant contraste.

Nous remarquons encore, dans la même salle, de fort belles cartes de Berthet, et des cahiers soignés et perlés d'élèves de M. Ouinet.

J'ai conscience d'avoir oublié bien des choses ; j'écris cela de souvenir et je n'ai pris aucune note.

Ce n'est d'ailleurs pas un palmarès que je fais, pas même une description de l'exposition en elle-même.

Je n'ai voulu que donner l'impression nette du succès de nos travaux pratiques cette année.

De ce succès, je félicite et remercie chaudement mes collaborateurs.

G. B.

EXPOSITION ANNUELLE

(Cette exposition a eu lieu le jour de la fête de l'Ecole.)

I. — Exposition d'agriculture.

André Charpentier : Collection de laines : 1° mérinos, 2° communes, 3° métis. — Provenance : France, Australie, La Plata. Laines peignées. Fils, Mèches, Mélanges de laines, Croisé n° 3. — Plan d'écurie simple.

Henri Jequier : Plan d'une écurie double avec couloir au milieu.

José Comaleras : Disposition d'une écurie en Argentine.

J. Candeira : Aménagement d'une écurie double avec couloirs latéraux.

John Waddington : Collection de graines. Coupe d'un silo de betteraves. Coupe d'une batteuse en travers. Dispositifs de drainage. Mode d'attache des chevaux. Irrigation par planches en ados (plan).

Guy de Coubertin et Léon Forestier : Plan d'irrigation par rigoles de niveau, exécuté en plastiline et coloré.

Louis Fabra : Dispositif d'un jardin potager. Coupe d'une batteuse en travers à double nettoyage.

Jacques Castan : Modes d'exécution des déversoirs d'irrigation : 1° Digue pourvue de deux déversoirs. 2° Coupe d'un déversoir en pierres. 3° Coupe



PORTRAIT DE FREITAS, d'après nature (Dessin de M. Cronier).

d'un déversoir en bois. 4° Protection du canal de fuite.

Lucien Riom : Plan d'une machine à battre.

II. — Exposition de Sciences naturelles.

1° *Botanique.*

H. de Turckheim : Les grands embranchements du règne végétal.

G. Siou, F. Latune, M. Vacher : Collection de fruits.

J. Waddington : Collection de graines.

Professeur et Élèves : Évolution d'une plante phanérogame.

Germinations : *a*) Monocotylédone, blé. *b*) Dicotylédone à cotylédons hypogés, lentilles, haricots.

Nodosités des Légumineuses. Les micro-organismes fixateurs d'azote. Quelques plantes parasites.

Les cécidies : zoocécidies et phytocécidies récoltées aux environs de l'Ecole des Roches.

R. Prieur : Collection de fleurs.

P. Muscat : Diagrammes de quelques fleurs étudiées pendant le terme d'été.

G. de Coubertin : Collection de feuilles.

A. Charpentier : Herbier de la région.

Professeur et élèves : Les plantes artificielles de St. Leduc.

C. Candeira : Appareil destiné à montrer la respiration des plantes.

2e Zoologie.

J. Waddington et Valenzuela : Le cœur du mouton.

Mason : Anatomie de l'escargot.

— : Anatomie du ver de terre.

— : Anatomie du hanneton.

Valenzuela : Encéphale du mouton.

Foissey, Bourgeois; Mofroy : Anatomie de la poule.

De Paillette : Anatomie du rat.

Schlumberger, Bourgeois, Mofroy : Anatomie du chat.

Bourgeois et Mofroy : Collection d'insectes.

Langer, Adler et Sauvaire : Coléoptères.

Sauvaire et de La Motte-Rouge : Aquarium.

Vandenheuvel : Insectes.

J. de Mareuil : Araignée et ses œufs.

Tailhades : Crâne de rongeur.

3o Minéralogie et Paléontologie.

J. Waddington : Collection de minéralogie et conchyliologie.

Vandenheuvel : Collection de minéralogie.

G. de Coubertin : Minéraux.

Leplat : Histoire des mammifères. Évolution des solipèdes et des ruminants.

4o Jardinage.

J. de Saint-Maur, Cortada, Cintra, Muscat, Prieur : Radis. Laitues. Épinards. Chicorée.

III. — Exposition de chimie.

J. Langer : Sels de manganèse. Sels de nickel.

E. Echalié : Sels de mercure.

C. Candeira : Sels de cuivre, de chrome, de cobalt.

— Essais de teinture sur coton.

R. Sahler : Sels de zinc. Sels de plomb.

R. Gerson : Sels d'étain. Sels de fer.

H. Labussière : Sels d'étain, de fer, de chrome et de plomb.

R. VANDENHEUVEL : Sels de fer. Chlorure d'ammonium.
— Nitrate de potassium. Chlorure de baryum.
Ch. BRUEDER : Alun de potasse. Alun de chrome. Iodure de plomb.
A. BOURGEOIS : Sels de chrome.
A. CHARLIER : Eau céleste; Alun de chrome.
F. CINTRA : Sels de chrome.
R. BENOIT : id.
L. SPRAUEL
A. THIEBAUT
F. TRIBOULET } Alun de chrome.
G. TRIBOULET
L. SMORCZEWSKI
J. DESPLANCHES : Bioxyde de plomb.

IV. — Exposition de dessin.

SPYKER : Tête de lion, buste du Dante, combat de lézards, ornement renaissance, nature morte (d'après le plâtre), vase de fleurs (d'après nature).

THIERCELIN : Tête de tigre, tête de lion (d'après le plâtre), vase de fleurs (d'après nature), plusieurs ornements (d'après le plâtre), croquis (d'après nature).



VASE DE FLEURS (Dessin de Thiercellin).

LACHAPELLE : Console gothique (figure d'après le plâtre), étude de main, étude de pied, ornement renaissance, tête d'enfant, chimère bas-relief (d'après le plâtre).

TAILHADES : Feuille de nénuphar, feuille de trèfle (d'après le plâtre), plusieurs petits ornements et croquis d'objets divers.

VALENZUELA, MASON, MUSCAT : Étude sur la fleur (d'après nature), compositions décoratives de bordures et de menus.

TASSU, PUSINELLI, LAUER : Composition décorative, bordure de pensées, d'iris, de bluets, d'anémones, etc.

Etienne DE BARY : Composition de lettres ornées, guirlandes, tête de cheval (d'après le plâtre).

CRONIER : Portraits de Freitas et de Lachapelle, têtes du Dante et de Brutus (plâtres). — *Compositions au pastel :* campement de bohémiens, les musiciens ambulants, « séance de pose », mendiant à la porte d'une église, le nouveau professeur. — *Nature morte au Conté :* tête de mort, pipe, pot à tabac.

J. Brueder : Entrée de Cicéron à Rome, combats devant une ville romaine, panneau d'armoire, le lapin et la tortue, une branche de ronces.

Tassu : Branche de pin, pipe chinoise. décoration de panneau, jouet d'enfant.

Lyautey : Un pantin, jouet d'enfant, le pesage, amiral sous Louis XIV.

Jappy : Une lettre ornée, un vase, un merle, décoration d'un bouclier, décoration d'un dossier de chaise.

Loubet : Une lettre ornée, un perroquet, décoration d'une console avec des fleurs de capucine, un vase arabe.

Sauvaire : Petites poules d'après des jouets japonais, un pantin.



FEUILLES, par R. DE BARY.

Pilon-Fleury : Un pantin.

Giraud : Flacon en porcelaine.

Valenzuela : Une fleur.

Latif : Une fleur.

H. Ferrand : Un chandelier décoré, études de poissons, un jouet d'enfant, décoration d'un dossier de chaise.

Bouthillier : Un vase arabe.

Ch. Bosch : Décoration d'un cadran de pendule.

de Vigo : Un pantin.

Desplanches : Un panneau de fleurs pyrogravé.

Monnier : Critique de l'œuvre du décorateur Meheut, d'après le journal « Art et décoration ».

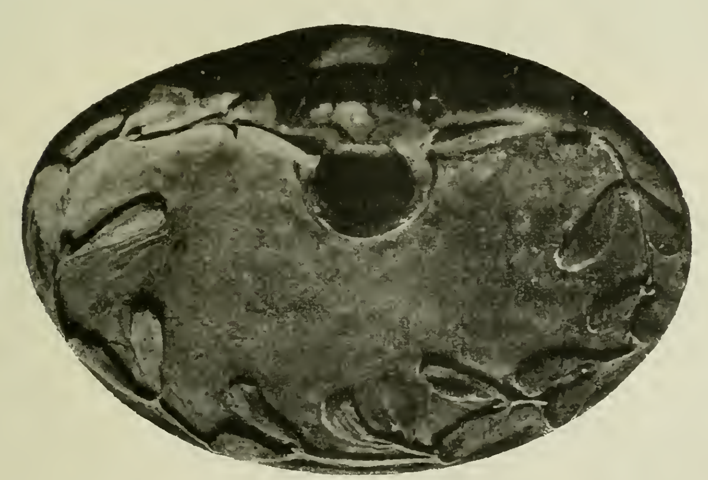
V. — Exposition de modelage.

1° *Enseignement préparatoire.*

R. de Bary : Ornements et feuilles.
Steiner : Feuilles de lierre, console, feuilles de platane.
V. de Paillette : Feuilles de platane.
Glaenzer : Enfant au flambeau, guirlande, lézard, tête de tigre.
Mason : Tête de tigre, lézard, tête de chien, soleil, tête de mouton.

2° *Enseignement secondaire.*

Et. de Bary : Composition de deux vases, une console, une frise.
Guiraud : Encrier, cendrier, dauphin.
Gomy : Feuilles de lierre, console, vase, encrier, cendrier.
Dupas : Tête de cheval.
Tassu : Chimère, encrier, jardinière, guirlande, tête de cheval, tête de chien.
Pusinelli : Console, tête de cheval, feuilles de chêne, chien.



ENCRIER, par P. Guiraud.

VI. — Exposition de cartonnage.

S. Naon : Porte-journaux, porte-brosses, baguier en carton, porte-photographies, pelotes en tapisserie, boîte à mouchoirs, une étagère en verre, un sachet, fleurs diverses, panier à gâteaux, petits objets en craie taillée et peinte, personnages et meubles découpés et collés.

M. Pacheco : Une maison grecque avec meubles, une maison moderne, personnages et meubles, panier à gâteaux, fleurs diverses, un cache-pot, une étagère en verre, bibelot en craie.

R. de Freitas : Maison et meubles, personnages (terre à modeler et carton), une étagère, une boîte à mouchoirs, bibelot en craie, fleurs diverses.
P. Plisson : Une étagère, personnages découpés, bibelots en craie peinte et découpée, fleurs diverses.
A. de Gyzycki : Une maison grecque avec meubles et personnages, fleurs diverses.
E. Réquédat : Étagère, fleurs diverses.
M. Aubry : Bibelot en craie.

VII. — Exposition de menuiserie.

G. de la Marque : Table à ouvrage Henri II, chaise, galerie à colonnettes et pieds tournés avec tiroir.
C. Candeira : Pupitre à musique double tournant sur pied.
L. Smorczewski : Meuble à collection en chêne à sept tiroirs et une sellette découpée.
E. Giraud : Bureau avec tiroirs et ponton.
J. Mesnier : Étagère à trois étages à colonnettes tournées.
H. Jéquier : Étagère d'encognure chêne à trois étages, colonnettes tournées, un classeur.
E. de Bary : Tabouret de pieds en chêne à barrettes.
J. Thuret : Table à ouvrage Louis XV, un porte-potiche, table pliante.
L. Berthet : Tabouret de pieds, étagère rectangulaire découpée.
J. Waddington : Table avec tiroir, chaise de jardin.
E. Echalié : Porte-potiche dessus tourné à trois pieds découpés.
E. Franzoni : Escabeau quatre pieds.
J. Vincent : Escabeau à quatre pieds, une étagère à deux supports et une à un support.
H. Ferrand : Table pliante en X.
M. Japy : Cadre mouluré, tabouret pieds chêne.
J. Colin : Caisse à fleurs carrée, étagère à support.
M. Tailhades : Caisse à fleurs rectangulaire.
E. Bitouzé : Tabouret de pieds.
H. de Turckheim : Boîtes à épices avec tiroirs.
G. de Coubertin : Sellette.
J. Lauer : Boîte à lettres pyrogravée.
J. de St-Maur : Étagère à deux consoles.
M. Plisson : Caisse à fleurs carrée, un liseur, une étagère à deux supports.
P. Muscat : Coffret à deux compartiments.
M. Oberlé : Niveau de maçon triangulaire.
J. Verdet : Bibliothèque à quatre étages, à quatre montants, une équerre, un cadre.
J. de Pourtalès : Liseur en chêne découpé.
J. Castan : Marchepied, sept marches.
M. de Paillette : Échelle simple à huit barreaux.
J. de Paillette : Caisse à fleurs.





OBJETS FAITS PAR LES ÉLÈVES A LA MENUISERIE.

E. Latune : Équerre onglée, un liseur.
R. Vandenheuvel : Échelle simple, à huit barreaux.
A. Cortada : Boîte à ouvrage à compartiments.
A. Charpentier : Poulaillers et pigeonniers, table à X.
J. Hervey : Niche à canards.
J. Moussy : Étagère découpée à deux étages, un vide-poche.
O. Mentré : Classeur.
P. Garreau : Tabouret de pieds.
J. de la Bruyère : Étagère ronde à support.
M. Rougeault : id.
W. Figueredo : Bibliothèque avec support et tablette.

POUR LE LABORATOIRE D'HISTOIRE NATURELLE

Le journal de 1906 faisait, pour le laboratoire de physique, un appel à nos amis. Je dis plus haut comme cet appel fut entendu.

Un de nos anciens, voulant nous prouver sa reconnaissance — que nous savions déjà très vive — eut l'idée de lancer parmi ses camarades une souscription pour le futur laboratoire d'histoire naturelle.

Nos anciens aiment à montrer leur amour pour les Roches, non seulement en écrivant à leurs maîtres, à leurs vieux amis devrais-je dire, non seulement en venant les voir le plus souvent possible, mais surtout en coopérant de leur mieux aux progrès de l'École. Avec une franchise toute enveloppée d'affection délicate, ils nous disent sur quels points nous devons porter notre effort, et quelles améliorations leur semblent utiles. N'est-ce pas charmant?

Il nous manque un beau laboratoire d'histoire naturelle. C'est très vrai. Une grande salle, divisée comme notre laboratoire de chimie en deux parties : d'un côté les bancs, de l'autre les tables de dissection. Quelques salles pour le travail des collectionneurs et des anatomistes. Alentour, un jardin d'essai, une volière, quelques cages pour des lapins et des cobayes, voire des rats et des souris... Je n'insiste pas sur l'importance de l'histoire naturelle, surtout aux Roches. C'est la science la plus

vivante, la plus concrète, celle qui forme le mieux l'observateur, celle qui est le plus à la portée de l'enfant.

Or, nous avons un laboratoire de chimie, un laboratoire de physique et qu'avons-nous pour l'histoire naturelle?

Une simple salle du bâtiment des classes, qui ne peut même pas contenir toutes nos collections.

Nos anciens contribueront pour une bonne part à ce laboratoire nouveau qui sera fait, il *faut* qu'il soit fait en 1907.

Nous sommes persuadés que nos amis les aideront et auront à cœur d'encourager cette initiative, en ajoutant une obole à l'obole précieuse de nos « Anciens ».

ATELIER DU FER

Notre atelier du fer a subi cette année de sérieuses transformations. Nous étions heureux l'an dernier en procédant à son installation; mais ce bonheur ne devait pas être de longue durée; on s'habitue vite surtout aux bonnes choses. Une année ne s'était pas écoulée que notre atelier ne satisfaisait plus du tout nos exigences. Il a été débarrassé d'une installation ancienne qui devenait encombrante, il a été repeint et nous sommes maintenant presque luxueusement installés. Un moteur à essence, dû à la générosité de M. de Turckheim, nous laisse espérer que, dans un avenir plus ou moins prochain, de nouvelles transformations pourraient être apportées. Ce moteur ne pourrait-il pas en effet actionner quelques machines-outils, ajoutées à notre installation? Mais, pour le moment, sachons-nous contenter.

L'atelier a été fréquenté, cette année, par un plus grand nombre de garçons, mais quelques-uns seulement y sont restés fidèles durant toute l'année. La plupart de nos garçons ne paraissent pas avoir la volonté nécessaire pour vaincre les difficultés du début; la persévérance n'est pas la vertu dominante. Beaucoup trop d'entre eux, en butte avec les difficultés, trouvent un prétexte pour abandonner l'atelier, c'est regrettable. L'exemple de quelques-uns de leurs camarades est cependant bien fait

pour les encourager. Gontran de la Marque, entré au cours du second terme, a été d'un entrain admirable ; aussi les progrès réalisés ont-ils été étonnants à l'ajustage et à la forge. Son dernier travail à la lime, une fausse équerre, est d'un fini presque parfait. Franzoni est aussi un actif ouvrier à qui il ne manque plus qu'un peu d'expérience pour donner d'aussi bons résultats que son camarade Gontran. Maurice et Jules de Paillette, derniers venus à l'atelier, sont capables de réussir très bien, je les engage fort à ne pas l'abandonner l'an prochain. Je pourrais dire beaucoup de bien de Jean de Mareuil, mais il est trop inconstant. Jean Brueder est un peu plus appliqué que l'an dernier, mais ne l'est pas encore suffisamment. Schlumberger et Sahler sont deux débutants à l'atelier.

Dans l'ensemble, étant donné le nombre d'heures consacrées à ce travail, nous devons nous montrer satisfaits. Quelques-uns de nos garçons sont capables de faire maintenant preuve d'initiative et d'entreprendre le travail complet qui leur conviendra, en établissant toutefois une progression dans la difficulté ; l'apprentissage touche à sa fin, le reste sera vite acquis par la pratique.

L'an prochain, nous adjoindrons à l'atelier un établi de menuisier et nous pourrons aborder la construction d'appareils complets qui, presque tous, nécessitent le travail du bois et du fer.

ATELIER DE CARTONNAGE

Classes de 6e et 7e. — Nous avons continué, cette année, le programme de travaux préparatoires inaugurés l'an dernier. Nos travaux n'ont pas été nombreux, mais nous n'avions qu'un petit nombre d'ouvriers.

Ces travaux, comme l'an dernier, nous ont aidé pour rendre plus sensible le calcul des surfaces en géométrie. Quelques travaux ont laissé libre cours à l'imagination des élèves. Berthet et Colin nous ont donné le plus de satisfaction. Le travail de la plupart de leurs camarades atteste encore une grande inexpérience.

Classe de 5e. — Dans cette classe, l'entrain a été plus général, les maladroits sont plus rares, il en reste encore cependant.

Robert de Bary a fait de sérieux progrès en collaboration avec Caron de la Carrière et Rougeault; ils ont produit une série de solides géométriques convenablement exécutés. Mason, Smorczewski, Glaenzer se sont plus spécialement consacrés aux travaux de fil de fer. L'emploi de fil de fer assez résistant pour conserver la forme donnée a été la pierre d'achoppement; les mains semblent n'avoir pas la force nécessaire pour courber le métal.

Néanmoins, à leur entrée à l'atelier, ces garçons seront supérieurs à leurs camarades et j'espère que nous constaterons dans le travail de l'avenir des progrès plus rapides qui justifieront l'emploi de notre méthode.

E. Ouinet.

La Planisculpture.

Un nouveau travail pratique vient de s'ajouter, cette année, à notre liste déjà longue des travaux de l'après-midi : la planisculpture. C'est grâce à la bienveillance de Mme Labussière, la mère de notre camarade Hervé, que nous avons appris cette occupation très amusante en même temps qu'artistique.

La planisculpture nous vient de la Russie, où elle est encore bien en honneur; mais les paysans russes se servent du couteau, et c'est leur unique outil.

Nous nous servons, nous, de petits ciseaux, l'un droit, l'autre en biseau, destinés à pénétrer au fond des entailles les plus étroites. La chose essentielle dans la planisculpture est le dessin qui est en général arabe, ou que l'on compose avec des rosaces agrémentées.

Dès nos premiers débuts, nous étions encouragés par la méthode si facile qui permet, avec un peu de soin et un peu d'habitude, d'entreprendre au bout de quelques leçons un travail plus sérieux. C'est sur de petites planchettes de marronnier que nous faisions nos premiers pas dans l'art de « planisculpter », car ce bois est très tendre. Mais bientôt nous pûmes commencer à décorer des objets tels que de petits coffrets, ou bien d'autres bibelots.

L'exposition étant venue, Mme Labussière a eu le plaisir de pouvoir exposer différents petits objets que nous avions faits pendant cette

année. Ils n'ont pas été nombreux, mais nous aimons à croire qu'ils ont été appréciés du public.

Nous pensons que, l'année prochaine, l'exposition de planisculpture sera plus importante, grâce aux progrès des anciens travailleurs, et à de nouvelles recrues.

Ch. SIOU et Jean THIERCELIN.

LES EXCURSIONS

Nous n'avons eu que deux excursions du demi-terme : l'une, due à l'initiative des Sablons, a bien voulu recevoir quelques émigrés du Coteau et des Pins; l'autre, presque exclusivement vallonienne, a évolué sur les bords de la Sarthe.

Ces excursions étaient réservées aux élèves dont le travail et la conduite n'avaient pas faibli dans l'année. Les candidats aux examens en étaient exclus, non que leur mérite fût moindre, mais parce que l'approche de la session de juillet ne leur permettait pas trois jours de liberté. Cette innocente promenade eût semblé alors une couplable folie. Maudit bachot!

La Guichardière s'est donné un dimanche de voyage, à Chartres et Maintenon.

Un groupe d'excursionnistes est allé, lui aussi, commenter quelques pages de Huysmans sous les voûtes de la « Cathédrale ».

D'autres ont visité Évreux, la Grande-Trappe de Soligny; d'autres sont allés voir les merveilleux vitraux de Conches, le château de Saint-Simon à la Ferté-Vidame, le haras du Pin; M. Trocmé a emmené quelques-uns de ses élèves à Versailles et leur a expliqué — j'allais dire château en main — un cours d'histoire de l'année.

Nous avons excursionné aussi, — mais simplement à Verneuil — dont M. Deslandres nous a raconté la vie, en y mettant toute son âme d'archéologue passionné.

Et je ne compte ni les excursions agricoles, ni les visites d'usines.

Tout cela en bécane, naturellement.

O Touring-Club, notre dévoué protecteur, sommes-nous pas de fidèles enfants!

Une excursion du demi-terme.

Le départ est fixé à 11 heures, le 14 juin. Nous jetons notre baluchon sur notre dos, et nous partons à bicyclettes pour rejoindre M. Storez à la gare de Verneuil; nous y arrivons bien en avance, mais pas tous, car le train apparaît déjà et nous attendons encore nos deux camarades des Pins. Enfin les voilà et nous partons. Nous sommes trois des Sablons, Thiercelin, Guiraud et moi; deux des Pins, Kablé et Leplat, et Lyautey du Coteau; M. des Granges nous rejoindra aux Andelys.

Nous descendons à Évreux, puis nous enfourchons nos bicyclettes et nous roulons sur la route de Gaillon.

La route, unie et facile, traverse les vastes champs de céréales et, comme nous sommes nombreux, nous rions de tout cœur des facéties de Leplat, lorsque des grincements inquiétants se font entendre dans le pédalier de Guiraud; on graisse fortement et nous nous croyons quittes de ce bruit désagréable, mais il recommence au bout de quelques mètres; c'est décidément grave; nous nous mettons à l'œuvre à l'ombre des arbres, mais la réparation demeure impossible et nous restons perplexes au milieu de la route.

Une auto vient heureusement nous tirer d'embarras et notre camarade y entre triomphant avec sa bicyclette. Triomphant, il l'est pour l'instant, car nous sommes en côte; mais nous n'avons pas fait cent mètres qu'une magnifique descente commence jusqu'à Gaillon. Là-bas, nous retrouvons Guiraud surveillant le marchand de bicyclettes, qui a enfin découvert la source du mal; dès qu'il a fini, nous partons pour les Andelys et les 10 kilomètres qui restent sont vite franchis malgré la beauté du paysage.

Nous retrouvons M. des Granges et nous gravissons avec lui la falaise qui est surmontée du Château-Gaillard; construit en un an par Richard Cœur de Lion, il était presque imprenable, et ses ruines sont encore imposantes. Du donjon, nous avons une vue admirable sur le cours de la Seine, semée d'ilots boisés.

Après le dîner, nous allons faire un petit tour jusqu'aux Grands-Andelys pour acheter des cartes postales; en revenant, nous voyons parfois passer, à travers la nuit sombre, des groupes de fantômes blancs qui nous apparaissent comme des soldats ou des capitaines de Richard en train de ravager les environs.

Le lendemain matin, ragaillardis, nous nous mettons en route pour Rouen; cette fois, le chemin est accidenté et commence par une rude montée; mais avec 33 kilomètres dans les jambes nous en-

trons en vitesse à Rouen, que nous visiterons demain, et sans perdre de temps, nous prenons le chemin de Caudebec.

Le vent a tourné, mais il est très faible et ne nous aurait pas gêné si nous n'avions pas rencontré une nouvelle côte très longue; n'en voyant pas encore la fin à 4 kilomètres de Rouen, nous nous sommes arrêtés et couchés sur un talus; de là, nous avons une magnifique vue sur la ville et les environs; la Seine serpente à travers les cheminées fumantes des usines.

Puis vient une descente à pic; nous traversons la vallée de l'Airelle, et nous arrivons, après un voyage très accidenté, à Duclair, à 15 kilomètres de Rouen.

Nous nous apprêtons à en partir, lorsque la pluie se met à tomber; quand elle s'arrête, il est trop tard pour aller à Caudebec et nous nous résignons à n'aller que jusqu'à Jumièges; mais à peine sommes-nous partis que l'averse recommence de plus belle, et nous sommes obligés de la laisser passer, abrités sous le toit de planches d'une maison en contruction. Lorsque nous repartons, nous nous lançons en vitesse afin de ne plus être surpris, et nous arrivons juste au moment où la pluie réapparaît encore, torrentielle.

Nous visitons l'abbaye en ruines; elle fut construite du IXe au XVe siècle, et malgré la pluie, l'élégance de ses lignes lui donne une grandiose beauté.

Après avoir tout bien vu, nous venons dîner à Duclair et nous y prenons le train pour Rouen. Lorsque nous y arrivons, il fait très sombre, et, nous trompant de chemin, nous nous trouvons tout à coup en pleine campagne; alors, quoique aucun de nous n'ait de lanterne, nous dévalons la pente à toute vitesse.

A l'hôtel nous retrouvons M. des Granges, et Kablé, tout joyeux d'avoir tiré cent sous d'une réclamation qu'il avait faite à la compagnie de l'Ouest.

Le dimanche, nous avons jusqu'à 4 heures pour voir la ville; tandis que M. des Granges visite la maison de Corneille à Petit-Couronne, nous admirons l'église Saint-Maclou, la cathédrale, le Palais de justice et Saint-Ouen, avec M. Storez, qui en profite pour nous faire un cours d'architecture sur l'art gothique et la Renaissance.

A 4 heures, nous nous acheminons vers la gare de la rive gauche, et nous y prenons le train qui nous emmène à Verneuil; le voyage, très réjoui d'ailleurs par la compagnie de deux ivrognes et l'inlassable gaieté de Leplat, se termine au milieu des illuminations de la fête de Verneuil, qui semblent faites exprès pour nous accueillir chaleureusement avant que nous nous remettions au travail.

Étienne de BARY (élève de 4me).

V

LES SÉANCES LITTÉRAIRES ET MUSICALES NOS ŒUVRES

NOS SÉANCES

Les années se suivent et ne se ressemblent pas. Autrefois, dans les premiers temps, nous n'avions guère que des séances forme *poudingue*, comme disent les géologues, où tout était mêlé sans ordre : morceaux d'orchestre, pièces de vers, chansons, chœurs, petits bouts de scènes détachés d'une comédie ou d'un drame. Il y en avait beaucoup, beaucoup, presque chaque semaine, pendant les deux premiers trimestres ; c'était intéressant par l'extrême variété et par le grand nombre des initiatives excitées; mais, peu à peu, cet éparpillement de l'attention lassa et l'on demanda quelques morceaux de résistance.

Alors on eut recours aux conférenciers ; en une seule année nous en écoutâmes, sans nous plaindre, douze. Mais c'est qu'ils se nommaient Lacour-Gayet, Abbé Klein, Dr Triboulet, Capitaine Bertrand, Abbé Pierre Vignot, Vincent d'Indy, Paul de Rousiers, Edmond Demolins.

On essaya aussi des comédies : Labiche et Courteline firent les premiers frais, naturellement. Mais même Courteline et Labiche deviennent monotones à la longue. Et le dernier mot du tant regretté M. Roujol, avant de nous quitter, fut pour nous engager à élever le ton.

Cher ami, soyez satisfait. L'an dernier déjà nous eûmes *Athalie ;* cette année, ce fut mieux encore : moins de séances,

mais des séances de première qualité. Ainsi se marque notre progrès. Ainsi évolue jusqu'à présent le genre : Séances des Roches.

Mais procédons par ordre : sans cela M. Dupire, le grand ordonnateur, ne serait pas content.

Hormis la conférence du curé de Verderonne, sur son orphelinat, et celle de M. Carlo Bourlet, sur l'esperanto, dont il sera parlé plus loin, l'École n'a entendu cette année que trois conférences, une de M. Wilbois sur la Russie, une de M. Moulins sur les pétroles, une de M. des Granges sur l'Espagne, au retour de son voyage de Pâques. Les conférenciers ont appelé à leur aide projections et photographies pour fixer les souvenirs dans les yeux. Quel aimable complément de l'enseignement de la classe! Nous regrettons de ne pouvoir écrire ici un compte rendu détaillé de ces charmantes causeries, que l'on pourrait donner comme des modèles. Au milieu des mille agréments de l'esprit le plus affiné et d'un style tout en couleurs, c'était plaisir de voir tout à coup jaillir une saillie sérieuse et tout notre jeune auditoire, *gens risibilis*, ramené brusquement aux fortes réalités de la vie.

Nous souhaitons que l'an prochain les conférences, faites par les professeurs de l'École ou par des étrangers, soient plus nombreuses.

Même souhait pour la participation de la musique à nos séances. Une fois seulement M[lle] Derousseau, M. Bonjean et M. Corbusier, nous ont donné un trio, fantaisie sur *Manon*. Pourquoi ne leur en a-t-on pas demandé davantage? Trois fois seulement l'orchestre a paru devant la scène, à la Pastorale de Noël, le Mardi gras, en habits rouges, et le jour de la fête de l'École. Il est vrai qu'il a fait merveille deux autres fois, sur la scène. Il nous a donné, écoutez bien, je ne plaisante pas, il nous a donné deux symphonies de Beethoven, la 2[e] et la 5[e]. Vous entendez? Nos deux pianos, notre harmonium, nos sept premiers violons, nos quatre seconds violons, nos six violoncelles et notre flûte nous ont joué deux symphonies! Pour la mesure, pour le sentiment musical, pour les nuances, pour les attaques, le résultat obtenu

fut tout à fait extraordinaire. Nos oreilles à tous furent charmées, ce qui ne serait rien, mais celles de M. Parent lui-même, qui dirigeait, furent satisfaites : il l'a dit. Il est vrai qu'il se démenait un peu plus que quand il conduit son quatuor. Mais il ne le regrette pas, je le sais. Quelqu'un même m'a demandé mystérieusement si je ne croyais pas qu'il avait moins de tendresse pour son quatuor que pour son orchestre des Roches. Je n'ai pas répondu.

Et, puisque je parle de musique, qu'il me soit permis en passant de dire un mot des séances auxquelles nous avons assisté le samedi soir à la Guichardière. Les programmes ne sont pas loin. Il en est de la musique comme des pièces de théâtre. On y trouve tantôt un délassement, tantôt une élévation de l'esprit. A la Guichardière, on nous a toujours fait entendre de la musique qui élève.

Venons maintenant aux comédies.

A la fin d'octobre, *Poor Pillicoddy*, de J. M. Morton, la pièce anglaise, traditionnelle maintenant. (L'an prochain, M. Grunder nous donnera la pièce allemande.) C'est une jolie farce, où l'on voit un mort qui ressuscite, une veuve qui ne l'est pas, une femme qui croit son mari veuf, un mari qui veut s'empoisonner avec des graines de pavot et un petit singe qui remet toutes choses en place. A entendre les acteurs, André Cintra, de Pourtalès, Guiraud, Desplanches et de Coubertin, on se serait cru, non aux Roches, mais au *Lyceum Theater*, et M. Bell tout le premier.

A la mi-carême, la maison du Vallon nous donna l'*Extra*, bouffonnerie de P. Weber, avec la collaboration des professeurs et des élèves. M. Jenart, M[lles] Sainte-Marie, M. Grunder, M. Harrault donnaient la réplique à Echalié, à Desplanches, à Bouthillier et à de Séréville. Echalié fut un *Justin* d'un réalisme achevé et Desplanches s'y montra passé maître à danser... la crampette; il nous apprit aussi l'art de se débarrasser de ses rivaux à coups d'arrosage à l'eau de seltz.

Le Mardi gras, M. des Granges avait monté l'*Amiral*, la jolie

pièce en vers de Jacques Normand, avec Lachapelle, Spyker, André Cintra, de Barrau, Echalier, Latune et Guiraud. Joie de l'esprit et joie des yeux. Le plaisir de voir Latune en belle-mère n'était rien pourtant auprès de l'exquise impression d'intérieur hollandais que nous donnèrent le décor et les costumes. A voir l'action se dérouler, on eût dit un Pieter de Hooch, en vingt épreuves différentes.

Ces trois pièces nous ont donné une distraction très agréable. D'autres nous réservaient de meilleures leçons, de plus réconfortants exemples.

A la fin de novembre, un jeune prêtre de l'Oise, l'abbé Soisbault, curé de Verderonne, était venu nous raconter avec combien de peine et combien de joie il avait fondé dans sa paroisse, où les enfants sont rares, une petite colonie d'orphelins de Paris. Son dessein est de les élever là pour les rendre à la terre. Avec quelle tendresse il nous parla de ses vingt petits enfants! Comme il sut nous émouvoir en nous racontant sa détresse, un jour où il n'avait plus de quoi les nourrir et où un mauvais riche de Paris le mit à la porte, quand il lui tendait la main pour eux! Nul n'y résista et la collecte du lendemain fut abondante. Mais, lorsque peu de jours après, on parla d'un Arbre de Noël et d'une Tombola, l'idée vint à plusieurs de lui envoyer une partie des bénéfices : ce qui fut fait.

Il fut superbe cet Arbre de Noël : quand on ouvrit la porte du salon sur la grande salle à manger du Vallon, toute pleine de monde, il y eut un ah! universel et prolongé; mais ce qu'on ne sait pas, c'est qu'il avait été entièrement monté, garni de ses lumières et de ses guirlandes, par nos jeunes capitaines seuls et qu'eux seuls s'occupèrent du tirage de la Tombola. Merci à eux et à tous ceux qui ont gracieusement envoyé des lots.

Auparavant, sur la scène du bâtiment des classes, nous avions assisté, par une belle nuit d'Orient, en Bethléem, à la visite de l'ange Gabriel aux bergers gardant leurs troupeaux et à l'adoration de l'Enfant Jésus dans sa crèche. Oh! mes amis, quel délicieux décor! Et pendant ce temps les chœurs et l'or-

chestre avaient fait entendre les plus frais de nos vieux noëls.

Amour de Dieu, amour du prochain, c'est tout un, dit l'Évangile.

M. et Mme Trocmé, avec M. Jenart, Mlle Th. Sainte-Marie et Maurice de Barrau se chargèrent du patriotisme et montèrent, au mois de février le drame si court, mais si poignant, d'Alban de Polhes, *le Petit*. C'est pendant la guerre. Le Petit est un enfant de dix-sept ans, qui, malgré ses parents, s'engage comme franc-tireur. Fait prisonnier par les Prussiens, il doit être fusillé. L'officier lui permet de courir embrasser son père et sa mère, et il arrive; mais il a donné sa parole qu'il reviendra avant le jour. Un vieux domestique, qui l'a vu naître, l'apprend et fait tout ce qu'il peut pour le retenir, le décider à fuir. Il résiste et part. Au moment où il vient de s'échapper de la maison paternelle pour courir à la mort, sa mère rentre en scène et envoie un baiser vers la chambre où elle le croit endormi. Il est impossible de produire en moins de mots une émotion aussi forte; le succès fut grand et le jeu des acteurs admirable.

Mais que dire de *la Revue de la Guiche?* Elle défie toute analyse, et il est impossible de citer des noms puisque toute la maison était sur la scène ou au pied de la scène. Sachez seulement que, pendant plus d'une heure, nous fûmes en butte aux traits de l'esprit le plus vif, le plus divers, le plus piquant, le plus constant, le plus imprévu qu'on puisse imaginer et que tous les assistants en furent percés, sans qu'aucun se plaignît de sa blessure. On ne peut pas faire de citations : il faudrait tout citer. Lisez-la plutôt, car elle est imprimée. Vous y trouverez des gens du monde, comme il y en a plus qu'on ne pense, un pion de collège, comme il n'en faut plus; vous y verrez un ballon qui chante, une machine élévatoire qui grandit à vue d'œil et un garçon dont le poids augmente de 20 kilos en cinq minutes; vous y entendrez un cours de science sociale et des chansons en toutes les langues; Napoléon y fait une harangue et Homère y compose un vingt-cinquième chant pour l'*Iliade*. Mais sous ce feu d'artifice que rien ne peut éteindre, sous cette fusillade ronflante et crépitante, vous sentirez courir un souffle ému de

poésie, et, tout au fond, un tel amour de l'Ecole, une telle confiance en ses méthodes, un si vif désir de la voir prospérer, que tous en étaient remués et entraînés à se donner plus complètement à elle.

D'un mot quelqu'un a dit tout ce qu'il y a dire : « La *Revue de la Guiche,* c'est un petit chef-d'œuvre. » Que son auteur me pardonne de répéter ici ces paroles ailées. Elles sont sorties de la bouche d'un de ces vieillards au cœur intrépide, mais affaiblis par l'âge, dont l'armée eût été vaincue par Réquédas, tueur d'hommes, si Athénè aux yeux clairs n'était venue à leur secours, sous la figure du Bœuf divin.

La dernière séance, celle de la fête de l'École, fut d'un ton plus grave ; d'aucuns ont même dit un peu triste. On nous donna *Alkestis*, d'Euripide. La mort d'Alkestis sur la scène, son enterrement : c'est vrai que nous fûmes portés plus souvent à pleurer qu'à rire. Mais nos yeux ne furent-ils pas ravis de voir ces jeunes Hellènes, groupés aux pieds du couple royal, devant le portique du palais, avec, dans le lointain, la mer Égée et ses îles? Nos oreilles n'étaient-elles pas délicieusement bercées par les nobles harmonies de Gluck? Et quelle moisson pour nos âmes! Quelle grâce et quelle pureté dans les strophes du chœur pleurant sa reine? Quel fortifiant spectacle que celui de cette femme qui donne sa vie pour son mari et de ce jeune époux qui, malgré les instances trompeuses d'Héraclès, le puissant héros, reste fidèle au souvenir de sa chère morte! M. des Granges le disait avant le lever du rideau. La tragédie antique est toujours actuelle et le vieil Euripide est plus jeune peut-être que nos tragiques français du XVIIe siècle.

Mille compliments à nos jeunes acteurs. Matras fut une Alkestis d'une tendresse exquise, Spyker un Admètos ferme et passionné. Candeira détailla bien le rôle de l'égoïste Phérès, mais sous la figure de Thanatos, avec ses vêtements couleur de la nuit, il nous fit peur à tous, lorsqu'il entra dans le palais, comme un voleur. Lauer en Apollon rayonnait comme un soleil. Lyautey et Maurice de Turckheim remplirent bien leur rôle difficile de coryphées; Guiraud et de Coubertin furent de gentils esclaves.

Enfin M. Oddes donna au rôle du vorace Héraclès une tenue digne du jeune dieu, qui, dit Musset :

> ... promenait l'éternelle justice
> Sous son manteau sanglant. taillé dans un lion.

Jamais la déclamation ne fut aussi bien scandée et nuancée : nous n'avons rien perdu des beaux vers de Georges Rivollet.

Gluck non plus ne perdit rien. M. Parent peut être fier de son orchestre. L'ouverture, l'entr'acte et l'accompagnement des strophes du chœur atteignirent une perfection discrète, qui porta le comble à notre plaisir.

Grâce à tant d'efforts réunis, succès complet, émotion profonde. Jamais je n'ai vu nos garçons écouter en un pareil silence.

Impressions douces et fortes, gaies et sérieuses à la fois, voilà ce que nous avons remporté de ces dernières séances. L'amour des pauvres et l'amour de Dieu, l'amour de la Patrie, l'amour de l'École, l'amour conjugal : quels plus nobles sentiments à éveiller dans les cœurs? Ces séances marquent un grand progrès sur celles de l'an dernier. Ainsi menées, elles contribuent puissamment à développer l'esprit de l'École et à élever nos garçons dans le vrai sens du mot. La coopération des professeurs y est pour quelque chose et l'on ne saurait trop les remercier d'avoir pratiqué une fois de plus cette familiarité de bon aloi, qui est une des caractéristiques de l'École et dont les résultats sont si précieux. Ce serait pourtant une erreur, à notre avis, de leur laisser la part principale : monter sur les planches est pour les élèves une trop bonne occasion de faire preuve de hardiesse et d'aplomb, devant le public le plus moqueur qui soit au monde. Pour de petits Français, c'est aussi très éducatif, parce que cela peut être très méritoire.

A. B.

La Revue de la Guiche

Livret de Joseph WILBOIS

Orchestration d'Octave CORBUSIER

Décor de Georges DUPIRE

Représentée pour la première fois, sur le théâtre de l'*École des Roches*, par toute la Guiche et rien que la Guiche, le 21 mars 1907.



VUE DE LA GUICHARDIÈRE

DISTRIBUTION

Mlles	Ghitha Demolins	La Guiche (Commère).
	Camille Demolins	La Comtesse de Castelurbain.
	Hélène Demolins	La Science sociale.
MM.	René Loubet	L'Esprit de l'École (Compère).
	Jean Lauer	Le comte de Castelurbain.
	Pierre Suleau	Gaetan de Castelurbain.
	Olivier Pillet	Le Prologue. Tripion.
	Gian Luigi Cavazza	Alphonse, domestique du téléphone. Caruso.
	Georges Gomy	Napoléon.
	Joseph Wilbois	Homère.
	Robert Benoit	L'Eolienne.
	Léon Forestier	Le ballon de foot-ball. Un ouvrier de Verneuil. Forêt. Le Vallon.
	Robert Firmin-Didot	Le Capitaine. Un Arabe.
	Armand Davel	Un Chinois.

Louis Bélières	Doktor Nachtigall.
Eduardo Lastra	Un Turc.
Maxime Tassu	Un Camelot.
Tony Snyers	Tony de Liège.
Roger Riom	Le Coteau. Un garçon.
Lucien Riom	Les Sablons.
Ivan de Maigret	Les Pins. Un ami des bêtes.
Jacques Lachapelle	Un garçon.

ORCHESTRE ROUGE

MM.	Octave Corbusier	Piano.
	Georges Moulins	Violoncelle.
	Louis Bonjean	Violons.
	Jules Demolins	Violons.
	Léon Despret	Violons.
	André Ferrand	Violons.
	Robert Gillet	Violons.
	Christian Schlumberger	Violons.
	Ivan de Maigret	Bouteillophone.



TOUTE LA GUICHE

La *Revue de la Guiche* a été le grand succès de l'année et, à la demande générale, on a dû en donner deux représentations. Elle a été imprimée en un petit volume illustré, qui a été enlevé par les professeurs et les élèves « comme des petits pâtés ».

Il n'en reste plus qu'un petit nombre d'exemplaires. Qu'on se le dise! Ils sont vendus 2 francs, à l'Économat et aux Bureaux de la *Science sociale,* à Paris. Il faudrait ne pas avoir 2 francs dans sa poche pour ne pas acheter la *Revue de la Guiche.* D'ailleurs ce petit volume acquerra dans l'avenir un prix fabuleux. C'est une fortune, un placement de père de famille et de tout repos. De quoi doter vos enfants, Mesdames et Messieurs.

Qui n'a pas la *Revue de la Guiche!* Demandez la *Revue de la Guiche!* C'est pour 2 francs; c'est absolument pour rien!

Pour donner une faible idée de cette œuvre géniale (sans exagération) et désormais classique, nous reproduisons trois des chansons. Voici d'abord le prologue :

PROLOGUE

UN GARÇON DE LA GUICHE

(AIR *du Petit Chaperon rouge.*)

Pour faire la *Revue* de la Guiche,
Monsieur Demolins nous a dit :
« Si vous voulez tenir l'affiche
Y a des couplets interdits :
Passez toutes vos plaisanteries au crible;
Ménagez les gens qui sont susceptibles;
Mais malgré cela vous allez juger
Qu'il vous reste encor pas mal de sujets.

Respectez les fonctionnaires :
Finiraient par regimber;
Blaguez pas Monsieur Fallières,
Encor moins Monsieur Loubet.
Rien de la Sorbonne : collerait nos élèves;
Rien des fournisseurs : se mettraient en grève;
Mais malgré cela vous pouvez juger
Qu'il vous reste encor pas mal de sujets.

Ignorez les catholiques,
A cause des protestants;
Soyez pas patriotiques :
Les Anglais seraient pas contents.
Je veux pas de debatings, ni d'esperanto,
Je veux pas d'ironie touchant mon auto;

Mais malgré cela vous pouvez juger
Qu'il vous reste encore pas mal de sujets.



LE PROLOGUE (Olivier Pillet).

Parlez pas des capitaines,
Parlez pas des professeurs,
Ni de Jules, ni d'Hélène,
Ni de vos frères, ni de vos sœurs;
Parlez pas du dehors, parlez pas du dedans;
Parlez pas de la pluie et pas du beau temps;
Mais malgré cela vous pouvez juger
Qu'il vous reste encor des foules de sujets.

Et quand vous aurez fini
Ce petit acte moqueur,
Enlevez un peu d'esprit,
Ajoutez un peu de cœur :

Que cette soirée harmonieuse ou drôle
Donne à chacun de nous plus d'esprit d'école,
Afin qu'on sache dans l'Université
« A quoi tient notre supériorité. »

[Le rideau s'ouvre sur le décor de M. Dupire : la façade ensoleillée de la Guichardière, aperçue entre la réserve et le vieux noyer.]



LA COMMÈRE (Mlle Ghitha Demolins). — LE COMPÈRE (René Loubet).
LE BALLON DE FOOT-BALL (René Forestier).

LA PRÉSENTATION DES GARÇONS DE LA GUICHE

L'ESPRIT DE L'ÉCOLE

Ce sont les garçons de la Guiche,
Les garçons de Monsieur Coulthard,
Forts et souples comme des English,
Ce sont les garçons de la Guiche,
Détestant masques et postiches,
Mais tout de même un peu vantards;
Ce sont les garçons de la Guiche,
Les garçons de Monsieur Coulthard.

Du canotage à la matchiche
Sont épatants dans les quat'z-arts;
L'esprit de Pillet les aguiche,
Du canotage à la matchiche.

Tassu modèle des potiches,
Maigret compose comme Mozart;
Du canotage à la matchiche
Sont épatants dans les quat'z-arts.

Au soleil fort et dans l'air riche,
Benoit grandira tôt ou tard;
Gomy élève, Lastra défriche,
Au soleil fort et dans l'air riche.
Forestier des bêtes s'entiche,
Et Lucien Riom se fait du lard;
Au soleil fort et dans l'air riche,
Benoit grandira tôt ou tard.



M. R. Coulthard,
chef de la maison de la Guichardière.

Ils ont des saints à mettre en niche :
Même Cavazza n'est plus en retard;
Suleau est doux comme un caniche,
Ils ont des saints à mettre en niche,
A Lachapelle on ne fait plus de niches,
Tony n'est jamais rouspétard;
Ils ont des saints à mettre en niche :
Même Cavazza n'est plus en retard.

Iton-College, c'est comme Cambridge :
On est reçu sans être bachotard;
Ils mettent des faits sociaux sur fiches,
Iton-College, c'est comme Cambridge.
Mais ils écrivent comme des pouliches
Et bouquinent comme des lézards;

Iton-College, c'est comme Cambridge :
On est reçu sans être bachotard.

Quand à Bélières l'on dit : Chiche!
Ils battent Racing et Standard :
Davel au goal n'a rien à fiche,
Quand à Bélières l'on dit : Chiche!
Despret, Didot courent comme des biches
Et Gillet shoots comme un pétard :
Quand à Bélières l'on dit : Chiche!
Ils battent Racing et Standard.



LA COMTESSE (Mlle Camille Demolins).



LA SCIENCE SOCIALE (Mlle Hélène Demolins).

Souvenez-vous des vieux de la Guiche,
Terreur des moules et des cafards;
Conquérant le succès sans triche,
Souvenez-vous des vieux de la Guiche,
Sont plus honnètes que les godiches
Et plus malins que les roublards :
Souvenez-vous des vieux de la Guiche,
Terreur des moules et des cafards.

L'AVENIR DE L'ÉCOLE

LE COMPÈRE

(AIR du *Repos hebdomadaire*, de Paul Marinier.)

Dans vingt ou trente ans révolus,
Si vous faites un tour de France,
Vous ne vous reconnaîtrez plus
Dans l'École de votre enfance.
Le Bâtiment est achevé,
Les Pins ont un paratonnerre [1],
D'autres maisons sont élevées.
Le moteur Turckheim fait de la lumière.
Nos laboratoires empilés
Forment comme une tour qui penche.
Et peut-être, dans nos allées,
Que nos arbres auront des branches.

Les bébés de nos professeurs
Auront des moustaches de taille,
Pendant que leurs petites sœurs
Célébreront leurs fiançailles.
De monsieur Mentré nous parlerons
Comme de Lanson et de Brunetière,
Et ses livres continueront
A chauffer la classe de première.
Et les professeurs à chahut.
A qui l'histoire doit des revanches,
Dans nos bois auront des statues,
Quand nos arbres auront des branches.

A monsieur Lange et monsieur Wilbois
On laissera ses vieilles bécanes,
Et les garçons monteront au choix
Trente-six façons d'aréoplanes.
Y aura plus de trains omnibus
Sur cette compagnie phénomène,
Et Dion aura des autobus
Dirigés par des wattwomen.
Le rapide de dix heures trente-six
Fera halte à la Guiche le dimanche,
Et vous y viendrez voir vos fils
Quand les arbres auront des branches.
Vous ne vous trouverez pas trop changés,

1. Ce paratonnerre a été posé entre la représentation et l'impression de la *Revue*, merveilleux effet d'une simple chanson.

Bien que vous soyez montés en grade :
« Bonjour, Maxime. — Bonjour, Roger.
— Que sais-tu sur les camarades ?
— Davel est en train de chasser
Toutes les maladies d'Amérique,
Maigret commande un cuirassé,
Lachapelle sauve la République.
— Et toi, Suleau, qué que t'es devenu ?
T'as mal tourné, m'a petite pervenche ?
— Oui, je suis membre de l'Institut. »
Quand les arbres auront des branches.

Fini le visiteur banal
Qui vient à l'heure du potage ;
Ce sera comme à Port-Royal :
On fera de vrais pèlerinages.
On verra des ambassadeurs
Fonder chez eux nos succursales ;
La licence aura moins de valeur
Que le diplôme de Section spéciale.
Un seul alors échappera
A ce qui fait vos têtes blanches :
L'Esprit de l'École rajeunira
Quand les arbres auront des branches.



HOMÈRE (Joseph Wilbois, l'Auteur, lui-même, mais un peu vieilli).

LA MUSIQUE

On verra, dans la liste des œuvres que nous avons exécutées cette année, que notre temps a été bien employé.

Parmi toutes ces œuvres, dont plusieurs offrent des réelles difficultés techniques, je tiens à dire toute ma satisfaction pour l'exécution de la *Symphonie en ut mineur de Beethoven.*

Nous avons fait là un petit tour de force, dont le mérite revient uniquement à l'attention et au travail sérieux de mes jeunes musiciens. Les nuances ont été bien observées et il n'y a pas eu un seul accroc!

Les œuvres vocales ont été choisies dans le répertoire si riche du XVIII[e] siècle. Cinq chœurs à quatre voix figuraient à la cérémonie de la première Communion.

Je ne pense pas qu'il y ait, en France, un collège qui serait en mesure avec ses propres moyens, de faire entendre de telles œuvres.

Qu'on ne croie pas cependant que le temps réservé aux études musicales soit plus grand que dans les autres institutions — ce serait une erreur, — Seulement, chez nous, le bon résultat est obtenu d'abord par le dévouement de nos professeurs, M[lle] Derousseau, MM. Corbusier, Bonjean et Raugel, mais aussi par la méthode que nous mettons en pratique.

Je l'ai dit souvent et le redirai toujours : Il ne faut faire entendre aux enfants que des œuvres saines et fortes; — ceux-ci ne comprendront pas toujours du premier coup, naturellement, mais il importe qu'ils vivent dans une atmosphère d'art. A la longue, ils feront vite la différence avec les compositions dont ils saisiront de suite la signification.

Laissons à d'autres écoles le monopole de la mauvaise musique — Aux Roches, les élèves bien doués ne perdront pas leur temps et pourront, une fois leurs études terminées, s'intéresser aux belles œuvres et, au besoin, seront capables de les interpréter, comme Jules Demolins, Corbin de Mangoux, Marcel Aubé, André Bessand, Nizerolle, Watel.

Armand PARENT.

PRINCIPAUX MORCEAUX EXÉCUTÉS PENDANT L'ANNÉE

1° Orchestre et Chœur.

Andante de la 5e Symphonie .... BEETHOVEN.
Larghetto (par M. Parent) .... HAENDEL.
Ave verum .... MOZART.
Adagio (par M. Parent) .... J.-S. BACH.
Andante du 1er Trio .... MENDELSSOHN.
Andante du quatuor en *mi b* .... SCHUMANN.
O Jesu dulci .... VITTORIA.
Ave Maria .... ARCADELT.
Tantum ergo .... PALESTRINA.
Allegro final de la 5e Symphonie .... BEETHOVEN.
L'orchestre de l'École a donné l'audition intégrale de la 2e Symphonie .... BEETHOVEN.
et de la 5e Symphonie (*ut mineur*) .... BEETHOVEN.
La symphonie burlesque .... HAYDN.

2° Samedis de la Guichardière.

(*Musique de chambre.*)

17 Novembre 1906. — 1er Trio .... SCHUMANN.
Cantate .... J.-S. BACH.
Marguerite au rouet .... SCHUBERT.
1er quatuor à cordes .... BEETHOVEN.
8 Décembre. — Trio en *ut mineur* .... J. BRAHMS.
Air de Figaro .... MOZART.
Invitation au voyage .... H. DUPARC.
7e Sonate (piano et violon) en *ut mineur* .... BEETHOVEN.
2 Février 1907. — 3e Trio en *ut mineur* .... BEETHOVEN.
5e Sonate (piano et violon) en *fa majeur* .... BEETHOVEN.
1er Quartuor à cordes (2e audition) .... BEETHOVEN.
2 Mars. — 2e Trio .... SCHUMANN.
Sonate (piano et violon) .... C. FRANCK.
18 Mai. — 3e Trio .... E. LALO.
Divertimento. Trio à cordes .... MOZART.
Juin. – L'amour et la vie d'une femme .... SCHUMANN.
2e Sonate (piano et violon) en *ré mineur* .... SCHUMANN.
La Procession .... C. FRANCK.
Marguerite au rouet .... SCHUBERT.
Invitation au voyage .... H. DUPARC.
29 Juin. — Séance donnée par M. Armand Parent et Mlle Marthe Dron

Sonate (piano et violon)........................... V. d'Indy.
Prélude-Choral et Fugue........................... C. Franck.
1re Sonate (piano et violon)........................... Schumann.
30 Juin. — Deuxième séance donnée par M. Parent et Mlle Dron.
Sonate (piano et violon)........................... G. Lekeu.
Prélude Aria et Final........................... C. Franck.
Sonate (piano et violon)........................... Vreuls.

Ces deux séances, données à la Guichardière par M. Armand Parent et Mlle Dron, ont été un vrai régal pour les auditeurs, heureux d'entendre et d'applaudir ces deux grands artistes qui « font courir » tout Paris. Nous leur adressons nos plus vifs remerciements.

LES LUNDIS MUSICAUX DES ROCHES

En douze causeries musicales, on s'est proposé d'étudier l'évolution de la musique, dégagée de tout lien avec la littérature ou un autre art. Dans cette musique, qui devient instrumentale à partir du XVIIe siècle, on s'est attaché à la Fugue, à la Suite et à la Sonate; et, dans ces formes elles-mêmes, ne font le sujet d'une séance que les maîtres qui ont apporté dans le genre quelque chose de neuf, tels Beethoven et Franck, — ou qui le font voir sous un jour particulier et original, tels Grieg et les Scandinaves. Dans un programme aussi restreint, il était impossible de faire une histoire, même abrégée, de la musique, ni de faire connaître les maîtres qu'on ne doit pas ignorer. La tâche entreprise est à la fois plus modeste et plus élevée : aider à *comprendre* et à *écouter* la musique pure.

C'est avec beaucoup d'entrain que ces séances ont été organisées et suivies. Elles m'ont été une merveilleuse occasion d'apprécier l'esprit éveillé et curieux des élèves, et d'éprouver l'inépuisable bonne volonté des professeurs, tant amateurs que professionnels, qui ont bien voulu me seconder. Aussi me fais-je un devoir d'exprimer ici toute ma gratitude à M. l'abbé Gamble, à Mmes Th. Sainte-Marie et Trocmé, à MM. Bell et Grunder pour la partie vocale; à Mlle B. Derousseau, à MM. Bonjean, Corbusier, Moulins et Thiry pour la partie instrumentale.

A. Raugel.

NOS COLONIES DE VACANCES

Pour les écoliers des Roches, les écoliers du grand air, les Colonies de Vacances étaient bien, semble-t-il, l' « œuvre » prédestinée, qu'ils auraient dû inventer, si elle n'avait pas existé. Aussi ont-ils volontiers répondu aux appels qui, depuis cinq ans, leur ont été régulièrement adressés[1].

La souscription de l'été dernier s'est montée à la somme de 730 francs, qui a été versée aux « Colonies » de Versailles, représentant plus du quart de leurs frais. Nous pouvons donc considérer cette œuvre comme nôtre en grande partie, et il sera naturel de reproduire dans le *Journal de l'École des Roches* les lignes suivantes, extraites du rapport annuel de l'*Association pour le développement des Colonies de vacances*[2] :

« Les colonies de Versailles, organisées en 1905 grâce à la générosité des élèves de l'École des Roches, ont pris cette année un large essor... 59 enfants et une mère y ont participé.

« Le départ ne s'est pas effectué sans peine, mais nous avons été largement payés de nos tribulations en voyant la joie de nos petits colons, dont l'imposante caravane intrigua, le 22 août, les voyageurs de la gare Rive gauche, et en recevant les remerciements des mamans toutes reconnaissantes du bien qu'on faisait à leurs petits.

« Quarante enfants ont été envoyés dans le Loiret, confiés à l'œuvre de la Chaussée-du-Maine de Paris, et nous trouvons un écho du genre de vie qu'ils ont mené dans les lettres d'un de nos petits Versaillais :

« Chère mère,

« Je t'écris pour te dire que la personne chez qui je suis est très gentille « pour moi. Hier, quand on est arrivé à la gare, la dame nous attendait avec « sa voiture. Je suis parti de la gare avec un Parisien qui est à peu près de « mon âge. La dame en avait déjà 3, avec nous deux cela faisait 5. Je vais en « même temps te dire que la dame en nous appelant se trompe, car il y a « 2 Georges et 2 Louis. Alors la dame m'a demandé si j'avais pas un autre « nom, alors j'y ai dit que je m'appelais Georges et Auguste. Maintenant elle « m'appelle Gu-Gust.

1. V. *Journal de l'École des Roches*, juillet 1906, p. 297.

2. Siège social : 6, rue Dufétel, Versailles. Présidente : Mme Raoul de Félice. — Œuvre neutre au point de vue confessionnel. Sur les 59 colons versaillais, 50 environ sont catholiques, 3 protestants; pour quelques-uns, le renseignement me manque.

« Toujours je ne m'ennuie pas. La dame a 3 vaches, 4 veaux, 200 poules « et poulets, 5 cochons, 20 dindes, 2 chiens, 3 chats, 8 canes, 1 canard, 1 che- « val, 1 âne, puis enfin une voiture; pense en voyant tous ces animaux si je « m'amuse... Dimanche on va manger du lapin, il y en a 7 à manger...

« Je suis très content de rester deux mois, car c'est le moment des ven- « danges et de la semence du blé, et tout cela va être amusant pour moi, « car je ne l'ai encore jamais vu faire... Jeudi, j'ai rencontré le petit B., et « quand j'y ai dit que je restais deux mois, il m'a dit que j'étais chanceux et « qu'il voudrait bien être comme moi.

« Ton fils qui t'aime et pense à toi,

« Georges B. »

« Les 19 autres colons et une mère de famille ont été envoyés chez des parents habitant la campagne (Normandie et Bretagne) et au bord de la mer. »

La souscription de 1907 n'est pas close, mais elle s'annonce bien. Les garçons présents à l'École n'ont pas été seuls à y participer : un de leurs jeunes camarades, retenu pour raisons de santé loin de nous pendant ce terme, a tenu à nous envoyer un joli mandat, avec ces vers :

« Pour qu'ils aillent aux champs danser la farandole,
« Aux petits Versaillais remettez mon obole! »

Les oboles réunies paraissent devoir dépasser le chiffre de 800 francs. — Bravo, et bon courage pour l'an prochain!

Henri Trocmé.

POUR LES AVEUGLES

A la suite d'une conférence sur les aveugles, un professeur de l'École avait réussi, en 1905, à grouper un certain nombre d'adhérents à l'*Association V. Haüy pour le bien des aveugles*. Cette œuvre, qui a pour président M. F. Coppée et pour secrétaire général l'admirable philanthrope qu'est M. Maurice de la Sizeranne, embrasse toute la question des aveugles : elle s'occupe de l'éducation des enfants, de l'apprentissage des adultes, du placement des vieillards, de la confection des livres et des périodiques à l'usage des aveugles, etc. Cette année, le nombre des

adhérents à l'œuvre, tant professeurs qu'élèves, se monte à cent cinq. Certes, le chiffre a son éloquence et on ne peut que féliciter ceux qui ont donné leur nom; mais, dans toute œuvre, quelques membres actifs valent mieux qu'une multitude d'adhérents qui se bornent à fournir chaque année une modique cotisation. Aussi l'initiateur du mouvement espère-t-il que, dans la suite, un certain nombre d'élèves sortis de l'École se dévoueront à la cause des aveugles; il est vingt façons de le faire : leur réserver ses vieux papiers pour la fabrication des sacs, et ses vêtements usagés pour leur vestiaire; — acheter les produits fabriqués par eux; — se faire copiste de Braille, etc.

Parmi les œuvres qui sollicitent la bonne volonté des hommes généreux et riches, celle des aveugles nous paraît être une des plus recommandables. Sans doute, les œuvres de préservation sociale passent au premier plan : sur le terrain de la charité comme sur celui de la santé, il vaut mieux prévoir et préserver que combattre, il vaut mieux prévenir que guérir. Mais la cécité est un mal incurable, qu'il est souvent impossible de conjurer : faut-il donc abandonner les malheureux qui en sont atteints? Ces aveugles sont des hommes qui ne demandent pas l'aumône de notre pitié ou de notre argent, mais qui désirent se suffire un jour à eux-mêmes. Se désintéresser de leur sort, c'est priver la société de forces utilisables et lui imposer des charges sans compensation. Au contraire, des sacrifices consentis à propos peuvent les tirer de leur misère et leur procurer la dignité d'hommes utiles; il ne s'agit que de les instruire, de leur apprendre un métier, de leur fournir un travail et d'encourager leurs efforts. Clairvoyants, songeons quelquefois aux « emmurés ». Ils sont plus de soixante mille en France.

F. M.

CONTRE L'ALCOOLISME

L'alcoolisme est un danger qui ne menace pas les habitants de l'École. Mais nos élèves savent déjà quels terribles ravages il exerce dans certaines régions, et combien il a fait de tort à la

Normandie. Aussi avons-nous profité du passage aux Roches de M. Pignolet, professeur de philosophie au collège de Saint-Germain-en-Laye, membre actif et zélé de l'*Union française antialcoolique,* pour lui demander une causerie devant nos grands garçons sur l'alcool, ses conséquences et ses remèdes. La parole sincère, ardente et documentée de M. Pignolet, a profondément remué les auditeurs et a attiré leur attention sur une navrante réalité qu'ils auront plus tard à observer et à combattre.

F. M.

VISITES DES PAUVRES

Au mois d'octobre dernier, quelques éléves ont résolu d'aller porter des secours aux familles pauvres de Verneuil, que jusqu'ici visitaient plusieurs de nos professeurs. Les quêtes faites aux différents offices religieux fournissaient les ressources nécessaires.

Nous avons adopté huit familles, dont trois vieillards, deux veuves chargées d'enfants et trois familles complètes, avec père et mère, mais où les jeunes enfants sont trop nombreux ou malades,pour que le travail du père suffise à les faire vivre.

Au cours de chaque terme, nous avons tenu, dans les différentes maisons à tour de rôle, deux ou trois séances, où les besoins de nos familles ont été examinés, discutés et défendus.

Les secours réguliers ont varié, suivant les familles et suivant les circonstances, de un à sept francs par semaine, la somme totale montant à vingt francs environ. La dépense de l'année s'élève donc à un millier de francs, fournis par les quêtes hebdomadaires.

Nos secours ont été distribués avec discernement et non à des gens qui ne les méritaient pas; nous sommes venus en aide à ces malheureux d'une manière appréciable et, en tout cela, nous avons mis en pratique le précepte de l'Évangile : Aimez-vous les uns les autres.

P.

VI

NOS ANCIENS ÉLÈVES

LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES

Serge André, termine ses études (rue d'Aguesseau, 20, Paris).

Marcel Aubé, fait son stage dans une maison d'agent de change avenue Victor-Hugo, 81).

Henri Barbier, prépare l'École de physique et de chimie de la ville de Paris (rue de Bretagne, 62, Paris).

André Bessand, étudiant (rue du Pont-Neuf, 2 *bis*).

Jean Bessand, après un voyage aux États-Unis, a fait un stage en Allemagne dans une fabrique de tissus, puis un voyage d'affaire dans l'Amérique du Sud (rue du Pont-Neuf, 2 *bis*).

Philippe Binger, étudie l'agriculture (av. de l'Ouest, Parc St-Maur, Seine).

Jean de Boisanger, prépare l'École de Grignon (place Victor-Hugo, Lunéville).

Maurice Bosquet, à l'Institut chimique de Nancy.

Henri Boujard, termine ses études à l'École de Guyenne.

Pierre Bouts, étudie l'agriculture (av. Ste-Foy, Neuilly, Seine).

Enguerrand de Caix, termine ses études à Paris.

Paul Carron, agent de la Coopérative vinicole générale (Libourne).

Marcel Charpentier, à l'École des arts décoratifs (av. Herbillon, 64, St-Mandé, Seine).

Jean Colle, à l'Institut agricole de Beauvais.

Abel Corbin de Mangoux, à l'Institut chimique de Nancy. Doit aller passer trois mois en Angleterre, comme chimiste, dans une industrie (Ch. de Mangoux, Vorly, par Levet, Cher).

Roger Corbin de Mangoux, à l'École des sciences politiques (rue du Pré-aux-Clercs, 3).

Jules DEMOLINS, après avoir fait son service militaire, a été reçu à la licence en mathématique; va faire un stage d'études et d'enseignement aux États-Unis.

Robert DERVIEU, à l'École des Hautes Études commerciales, à Paris.

François DUPRÉ, termine ses études (rue Francklin, 25 *bis*, Paris).

Henri DUVAL, à l'École commerciale de Nantes.

Gaston EYSSÉRIC, élève de l'École des Beaux-Arts de Paris, a fait son service militaire (rue Censier, 29, Paris).

Pierre FAUQUET-LEMAITRE, à l'Université de Cambridge (av. du Bois-de-Boulogne, 3, Paris).

Georges FERRAND, après un stage dans une fabrique d'automobiles, est agent dans une maison d'automobiles (rue Lalo, 18, Paris).

Jean de GASPARIN, a fait son service militaire, étudiant en droit, licencié ès lettres, à Paris.

Jacques GAUTHIER-VILLARS, fait un stage en Angleterre (rue de Courcelles, 177 *bis*, Paris).

Jean-Jacques GÉRIN, termine ses études à Paris (rue Buffon, 37, Paris).

Louis GLAENZER, dans les affaires avec son père (rue Daru, 13, Paris).

René GUILLON, étudiant (quai Flesselles, 3 *bis*, Nantes).

Franck HAVILAND, revient d'un stage en Allemagne, est dans les affaires avec son père (av. de Villiers, 29, Paris).

Philippe d'HAUTEVILLE, au 3e Dragons, à Nantes.

Léon KENSINGER, dans l'industrie avec son père, à Saint-Étienne.

Étienne LANDRIN, à l'École d'agriculture d'Hauterive, en Suisse.

Louis LANDRU, étudiant (boul. Malesherbes, 92, Paris).

Mario de LA ROCHA, étudiant (rue Pierre-Charron, 15, Paris).

Georges LECOINTRE, à l'Institut chimique de Nancy (rue Lepas, 12, Nancy).

Marcel L'ÉPINE, étudiant (rue Le Tasse, 7, Paris).

Bernard MAROTTE, élève agronome (le Mont Hymette, Redon, Ille-et-Vilaine).

René MILLET, dans les affaires (boul. Flandrin, 14, Paris).

François MILLET, à l'École centrale (même adresse).

Jacques MUNIER, à l'École industrielle de Manchester (Cecil street, 99, Moss Side, Manchester).

Guy de NEUFBOURG, Étudiant.

Léonce PELLERAY (av. du Prado, 60, Marseille).

André PLOCQUE, employé aux Messageries maritimes (rue d'Hauteville, 1, Paris).

André POCHET, dans le commerce, en Angleterre, à son retour d'un stage en Amérique.

Jacques POCHET, stage dans une ferme en Amérique, puis dans une maison de commerce en Angleterre.

Pierre POCHET, après un stage à l'Université d'Ithaca, en Amérique, fait un séjour dans une ferme au Canada.

Francis PRIEUR. étudiant (rue Jeanne-d'Arc, 10, Vannes).

Pierre REGRAFFE, dans l'industrie avec son père, à Bédarieux.

Hubert de RIGAUD, après avoir obtenu le diplôme de *Pitman's school,* et fait un stage dans les affaires à Londres, vient d'entrer dans une affaire industrielle à Paris (rue de Rivoli, 36 *bis*, Paris.)

Pierre de ROUSIERS, à l'Institut chimique de Nancy.

Paul SAILLARD, prépare l'École centrale de Paris (rue de Courcelles, 117, Paris).

René SAQUET, étudiant en médecine, rue de la Poissonnerie, 25, Nantes.

Maurice SILHOL, étudiant (rue de Bancel, 9, Lyon).

Albert SNYERS, dans un *shipping office* (Louisville road, 27, Balham, Londres, S. W.).

Tony SNYERS, prépare l'École de commerce de Liège (rue St-Denis, 10, Liège).

Albert TERNYNCK, dans les affaires (rue de Lille, 25, Roubaix).

Louis TRIPET, stage en Allemagne dans une maison de commerce (rue de Compiègne, 2, Paris).

Guy de TOYTOT, à l'institut électrotechnique de Nancy.

Guy de VAUTIBAULT, stage en Allemagne (ch. de Chaîne-de-Cœur, près Le Mans).

Jean VIGNARD, fait un stage dans une ferme en Touraine (passage St-Yves, 16, Nantes).

Paul WATEL, étudiant (av. Hoche, 3, Paris).

Extraits de la correspondance.

A M. E. Demolins. Paris, le 30 décembre 1906. — « Cher Monsieur. Voilà 1906 qui s'évanouit et avec lui mon existence militaire.

« Celle-ci m'a privé du plaisir de vous revoir cette année, mais, dès la rentrée, je me ferai à moi-même la joie de venir vous redire mon affection pour l'École. Je la remercie de ne pas m'oublier et de m'envoyer aussi régulièrement des preuves de son fidèle souvenir (*Journal*, invitations, etc.).

« Cher Monsieur, le souvenir de l'École s'accentue davantage à mesure que sont plus loin les temps où on l'a quittée. Phénomène peut-être particulier à elle seule, que l'on apprend à apprécier toujours mieux, à mesure que la vie se charge de mettre à l'épreuve la forte et « vraie » éducation qu'on y a acquise. Croyez aussi qu'on n'oublie pas le Fondateur qui la personnifie.

« Veuillez présenter à Mme Demolins mes hommages et mes souhaits les plus respectueux pour 1907 — et garder avec ceux-ci, pour vous, l'assurance de mon respectueux attachement. » — Robert Dervieu.

A M. G. Bertier. Nantes, le 16 janvier 1907. — « Cher Monsieur. C'est avec plaisir que je viens vous donner les détails que vous me demandez. Ainsi que j'en ai fait part à M. Demolins, je suis agriculteur, ou tout au moins apprenti agriculteur pour le moment, car je suis stagiaire dans une grande ferme tourangelle de 150 hectares dont 120 en culture intensive. J'y suis depuis le mois de février dernier et je vais y retourner en février prochain.

« Élève de l'École, j'ai voulu, en sortant, continuer sa devise et, désirant être agriculteur, j'en ai pris le plus court chemin. Ma position de stagiaire me permet d'apprendre et la pratique et la théorie. La pratique, en ce sens que, pendant cette première année, j'ai tenu à me lever aussi tôt que les gens de la ferme et à faire aussi le même travail qu'eux. Cela semble bizarre au premier abord pour quelques-uns de voir un stagiaire conduire des bœufs, faire les labours, avoir sa place active à la batterie, ou se mettre à traire. J'estime cependant que c'est un travail qu'il faut avoir fait pour commander plus tard en connaissance de cause.

« Habitant et mangeant avec la famille du propriétaire, ce dernier me fait part de son programme pour les semis à faire ainsi que pour les engrais à répandre. Sa bibliothèque étant à ma disposition pour élargir mes petites connaissances agricoles, j'ai donc toute facilité pour joindre la théorie à la pratique.

« C'est un dur métier, surtout lorsqu'on n'est pas né dans ce milieu, mais on arrive à s'y faire et, pour ma part, je suis enchanté de m'être lancé dans cette voie, qui avait toujours eu un certain attrait pour moi; vous n'avez qu'à vous rappeler nos élevages de poules et de chèvres avec Kraft et Colle; ce dernier fait, lui aussi, de l'agriculture.

« En présentant mes respects à Mme Bertier, veuillez me rappeler au bon souvenir de mes anciens professeurs, et agréez, Monsieur, mes sincères salutations. » — Jean Vignard.

A M. E. Demolins. Manchester, le 20 janvier 1907. — « Cher Monsieur. Me voici déjà tout à fait bien installé et habitué ici. La ville de Manchester est littéralement horrible : d'énormes maisons noires dont on ne voit généralement pas le haut à cause du brouillard continuel et plein de fumée; dans les rues, beaucoup de camions de toutes sortes, des tramways électriques en quantité, des habitants de toutes les parties du monde. Il n'y a pour ainsi dire que deux sortes de devantures de magasins : marchands de tabac et bars américains, mais il y en a à profusion.

« Personne n'habite la « City » proprement dite. Chacun arrive le matin pour ses affaires et repart le soir aux environs, dans les faubourgs mêmes de Manchester, qui, eux, sont très gentils, très propres, par contraste probablement, et assez agréables à habiter.

« C'est là que j'ai pris pension chez deux charmantes vieilles filles. Il y a, dans cette même maison, comme autre pensionnaire, un Alsacien allemand,

qui connaît intimement Zindel et qui avait entendu beaucoup parler des Roches. Je me suis donc tout de suite trouvé en pays de connaissance.

« J'ai, dans cette maison, une chambre et un bureau, l'un et l'autre très confortables. J'y prends le déjeuner du matin et le dîner. Je déjeune soit au restaurant de l'École, soit dans la ville. Je pars donc le matin à 9 heures et ne reviens qu'à 5 heures.

« L'École est absolument superbe. Il est impossible de se faire une idée du luxe déployé partout, tant en décoration qu'en collections de toutes sortes et en matériel. Dans la salle des machines, il y a 6 dynamos de différents types. actionnées chacune par une machine à vapeur ; toutes sont différentes et la moins forte fait 80 H.P. Je ne veux pas entrer dans les détails, car il me serait matériellement impossible d'en sortir. Un exemple cependant me paraît assez significatif : dans le laboratoire de chimie minérale, où je travaille 18 heures par semaine, chaque étudiant a, à sa table, une petite dynamo pour actionner des agitateurs.

« Chaque branche d'étude a un laboratoire spécial et une salle de cours en amphithéâtre avec appareil de projection toujours prêt et fonctionnant pendant une bonne partie des classes. Du reste, très peu de cours ici. J'en ai 6 heures par semaine, on y prend des notes à rédiger et amplifier chez soi. Tout le reste du temps se passe aux différents laboratoires de papeterie, chimie, physique, mécanique, où l'on travaille avec l'aide de nombreux « teachers » et d'un professeur.

« J'ai pu, grâce au bachot, entrer de suite en deuxième année, où l'on commence seulement à faire des cours spéciaux pour les différentes branches d'industrie. La première année consiste, en effet, en études générales, beaucoup moins poussées, du reste, mais beaucoup plus pratiques que celles que l'on fait pour le baccalauréat.

« J'ai été étonné de la facilité que j'ai eu à suivre les cours ici. J'ai, du reste, toujours trouvé une extrême complaisance de la part de tout le monde pour m'expliquer et me prêter des notes. Enfin je suis enchanté de cette école et très heureux ici, bien que la vie que j'y ai ne puisse être comparée à celle que j'ai eu pendant 5 ans à la Guiche.

« Si quelque élève des Roches avait l'intention de venir ici, je lui donnerai avec grand plaisir tous les renseignements qu'il voudra et je lui chercherai une famille. J'ai déjà écrit à André Bessand pour tâcher de le décider, mais je n'ai pas encore eu de réponse.

« Veuillez, je vous prie, cher Monsieur, présenter mes respectueux hommages à Madame Demolins, me rappeler au bon souvenir de Ghitha, Camille, Helène, Jules, M. Coulthard, M. Descamps, M. Wilbois, M. Saenger, et agréez l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués. Votre élève bien affectionné. » — Jacques Munier.

A M. E. Demolins. Reutlingen, Wurtemberg, 5 février 1907. — « Cher Monsieur. Je fais en ce moment un stage dans une usine, en Allemagne, comme volontaire. Ce volontariat est, je crois, très utile à tous les points de vue ; et c'est en même temps un excellent moyen de faire à la fois de la théorie et de la pratique. C'est une très bonne suite à l'éducation que j'ai reçue aux Roches.

Cela développe le corps, endurcit à la peine, rend énergique et donne de la suite dans les idées.

« Voici trois semaines que je suis ici; aussi maintenant suis-je bien habitué à cette nouvelle vie. Mais les commencements ont été très pénibles, car je ne connaissais personne et ne savais pas me faire comprendre, mais petit à petit je me suis habitué et ai fait quelques progrès. D'ailleurs, avec de l'énergie, on surmonte toutes les difficultés. Et c'est aux Roches que je dois d'avoir pu ainsi m'y faire si vite, aussi j'en remercie son directeur et tous mes anciens professeurs.

« Après ce volontariat, je compte partir pour l'Argentine, non pas dans l'élevage comme je l'aurais désiré, mais dans une compagnie qui fait la pose des lignes de chemin de fer. J'entrerai dans cette compagnie sous la protection d'un ami qui en est le premier ingénieur, et j'espère pouvoir vite prouver que les élèves sortant de l'École des Roches font des hommes. Avant ce grand départ, j'espère pouvoir, cher Monsieur, venir vous faire une visite. Veuillez agréer, Monsieur, ainsi que Madame Demolins, mes hommages les plus respectueux. Votre élève reconnaissant. » — Guy de VAUTIBAULT.

A M. E. Demolins. Liège, le 21 avril. — « Cher Monsieur. Me voilà à Liège bien à l'improviste. Je comptais rester encore tout ce terme aux Roches, malheureusement mes études me retiennent ici. Je compte me présenter à l'Université de Liège (section commerciale) en juillet prochain.

« Ces vacances, j'ai vu plusieurs professeurs qui m'ont dit que, si je voulais entrer à l'université, il me fallait travailler spécialement l'histoire et la géographie de la Belgique et surtout le flamand. Ce sont trois branches que je ne puis malheureusement apprendre aux Roches. Pour le flamand, il faudra même que j'aille passer un mois en Hollande.

« Je prépare mon examen avec des professeurs particuliers. Je suis au courant pour tout, sauf pour les mathématiques, le flamand et l'allemand. Si je suis au courant, je le dois surtout aux bonnes leçons que j'ai prises aux Roches.

« Albert est venu passer ses vacances à Liège, enchanté de Londres, mais regrettant aussi beaucoup l'École.

« Veuillez présenter mes respects à Madame Demolins. Je vous remercie ainsi que Madame Demolins des bons soins dont j'ai été l'objet pendant mon séjour à la Guichardière. Un bon souvenir à Ghitha, Camille, Hélène, M. Coulthard, M. Wilbois, M. Descamps et Jules. Je souhaite bonne chance pour le baccalauréat aux philosophes et à Loubet.

« Je vous remercie encore de tous les soins que vous avez pris pour moi. » — Tony SNYERS.

A M. G. Bertier. Libourne, le 8 juin 1907. — « Cher Monsieur. Voici les détails que vous me demandez : J'ai quitté Bédales l'année dernière, et suis rentré à Libourne. Le seul commerce de la région étant le commerce des vins, je suis entré à la *Coopérative vinicole générale*, la plus importante maison de vins de ce pays-ci. J'espère, en travaillant, m'y créer une situation.

« Je trouve ma position fort agréable, car je ne reste pas tout le jour au

bureau. Je vais souvent à la campagne pour voir les propriétaires, et je détruis ainsi le mauvais effet que l'effort intellectuel aurait pu produire.

« Mes deux années à l'École m'ont rendu un grand service; grâce à vous, cher Monsieur, et à tous mes professeurs, j'entre dans la vie « bien armé », et je pars du pied gauche pour courir après la fortune! Votre élève reconnaissant. » — Paul CARON.

A. M. Jénart. — Nancy, le 23 juin 1907. — « Cher Monsieur, je ne pourrai malheureusement pas venir assister à la fête de l'École. Je le regrette vivement, car cette fête résume d'une façon saisissante la vie intime de l'École. Puissiez-vous organiser une exposition aussi bien réussie que celle de l'année dernière! Je crois même que vous ferez mieux, car l'Ecole est toujours en progrès perpétuel.

« Je suis, pour le moment, en train de préparer mon examen de passage de première en seconde année de l'Institut chimique. J'espère réussir.

« Mon impression de la vie d'étudiant est que c'est une vie où il y a beaucoup de temps perdu, malgré tout ce que l'on peut faire. Je trouve qu'aux Roches on arrivait à condenser beaucoup plus de travail dans le même temps. A quoi cela tient-il? Je ne puis y trouver d'autre explication que la quantité de sport que l'on faisait aux Roches, ce qui permet de travailler plus intensément, car on a l'esprit reposé.

« Ici, nous sommes pris, en temps normal, de 8 heures à 12, et de 2 à 6, quelquefois jusqu'à 7 heures, et nous n'avons même pas le jeudi après midi. Nous ne pouvons donc prendre d'exercice que le dimanche. Résultat : pendant les trois premiers jours de la semaine, on travaille bien; pendant les trois derniers jours, on est fatigué et on ne fait rien. Si on avait le jeudi tout irait bien mieux.

« Pour vous dire la vérité, je me trouve tout dépaysé ici. D'abord, quand on a reçu la formation des Roches, on ne peut plus avoir aucune idée commune avec les autres gens que l'on rencontre et qui ont généralement reçu la formation inférieure, j'ose le dire, du collège ecclésiastique, ou du lycée. Je ne suis du reste pas le seul à le constater, plusieurs de mes camarades et amis m'ont fait la même remarque. Une autre raison, c'est que je suis obligé de revivre à la ville; c'est pour moi un supplice après ces cinq années passées aux Roches en plein air.

« Plus je vais, plus je suis ravi d'avoir reçu la formation des Roches. D'abord je n'éprouve pas le besoin d'aller passer mes dimanches au café, sous prétexte qu'il pleut; je me promène quand même, chose à laquelle m'avait habitué la quadruple promenade quotidienne de l'Iton au bâtiment que j'ai faite autrefois pendant quatre trimestres.

« Autre raison, la vie des Roches m'a appris à ne pas m'absorber uniquement dans le travail du moment et à travailler toutes sortes de choses intéressantes à côté. C'est ainsi que je continue à me livrer à ma passion d'histoire naturelle et que je me retrempe un peu dans les ouvrages de Science sociale de M. Demolins que l'on relit toujours avec plaisir et profit. (On aime à entendre dire ces choses-là. E. D.)

« J'en ai encore pour deux ans au minimum à l'Institut chimique. Après

quoi le service militaire de deux ans. Après cela, il est évident que j'aurai tout oublié, il faudra que je refasse au moins un an de chimie. Après quoi il me faudra me lancer. Je ne suis pas encore bien décidé : Est-ce que je resterai en France vu la difficulté qu'il y a actuellement à maintenir une industrie stable ? Est-ce que je m'expatrierai pour exploiter une terre nouvelle, un pays neuf, comme le Chili, ou le Mexique, je n'en sais encore rien ; il serait prématuré de se décider cinq ans d'avance. D'abord je ne sais pas encore la spécialité que je choisirai. Sera-ce métallurgie, colorants, ou électrochimie. De plus, beaucoup d'événements peuvent se passer d'ici là.

« Veuillez me rappeler au bon souvenir de toute l'École ! Professeurs et élèves.

Veuillez présenter mes hommages à Madame Jenart et, croyez-moi, cher Monsieur, votre dévoué. » — Georges Lecointre.

A. *M. E. Demolins*. Berlin, le 26 juin 1907. — « Cher Monsieur, ce n'est pas sans un serrement de cœur que je me vois dans l'impossibilité d'assister à la huitième fête de l'École. Je suis, en ce moment, dans une maison de commerce à Berlin, où je compte rester cinq à six mois, le temps de parfaire ma connaissance de l'allemand et de m'initier à la tenue des livres. Après quoi, j'irai probablement en Angleterre continuer mon instruction commerciale, mais j'ignore encore complètement la branche que je choisirai. Pour le moment, étant dans une maison de lithographie, je m'initie plus particulièrement à cette fabrication, ce qui ne veut pas dire que je ne changerai pas. En attendant que la vocation arrive et que le service militaire soit passé (j'ai encore deux ans à attendre), je travaille sérieusement et ne prends plus, vous le pensez bien, de vacances.

« Aussi la prochaine date d'une visite à ma vieille École est-elle renvoyée aux calendes, mais je suis loin de l'oublier pour cela et j'ai justement choisi cette date de la fête de l'École pour vous le prouver en lui souhaitant une bonne fête et... une bonne santé. Veuillez, s'il vous plaît, présenter mes respects à Madame Demolins à ces demoiselles, et me permettre de vous assurer de ma plus respectueuse amitié. Votre ancien et dévoué élève. » — Louis Tripet.

A. *M. G. Bertier*. St-Mandé, le 15 juillet 1907. — « Cher Monsieur, en réponse à votre aimable petit mot, je vais tâcher de vous envoyer le plus clairement possible les quelques renseignements que vous me demandez sur l'*Écoles des Arts décoratifs*, où je suis en ce moment.

« Cette école comprend trois sections principales : une section de dessin, une de sculpture et une d'architecture ; il suffit d'être reçu à l'une ou à l'autre pour pouvoir suivre tous les cours. Le concours consiste en une figure d'après la bosse pour la partie dessin et la partie sculpture, cette figure est généralement un antique. Les architectes ont un projet qui varie à chaque fois, bien entendu.

« Le nombre des reçus varie suivant les places libres et suivant aussi la force des candidats. Voici les chiffres des deux derniers concours. En octobre 1906, sur 216 candidats au dessin, 82 reçus, à la sculpture sur 23 candi-

dats 15 reçus, et à l'architecture 50 reçus sur 119. Au mois de mars 1907, 69 sur 197 ont été reçus au dessin, 52 sur 146 ont été reçus en architecture et en sculpture leur nombre a été de 31 sur 54. Le concours d'admission se fait en cinq séances de deux heures chacune.

« A leur entrée aux Arts décoratifs, les élèves du dessin et de la sculpture sont interrogés en géométrie; ceux qui n'ont pas répondu d'une façon satisfaisante à ce petit examen, sont tenus de suivre un cours de géométrie, à la fin duquel ils sont interrogés de nouveau. Comme vous pouvez vous en rendre compte par les chiffres que je viens de vous donner, la plus forte moyenne des reçus se trouve à la sculpture : cela tient à ce que le nombre des candidats étant moindre que dans les deux autres sections, les places libres sont plus nombreuses.

« Celte école peut se placer, entre les Beaux-Arts et les écoles professionnelles, telles que : l'*École Boule* par exemple. Son enseignement est moins théorique et moins purement artistique que celui des Beaux-Arts, l'on y fait davantage d'art appliqué. Toutefois les travaux pratiques, tels que ceux d'ébénisterie artistique, ou de tapisserie, n'existent pas comme à l'*École Boule* et aux autres écoles du même genre. Tandis que ces dernières préparent de bons ouvriers d'art et de bons contremaîtres, les Arts décoratifs forment beaucoup de dessinateurs pour l'industrie et des professeurs de dessin ; enfin, après avoir suivi les cours de cette école, certains élèves font ensuite les Beaux-Arts.

« Je ne puis vous définir exactement le temps qu'il faut compter pour les Arts Décoratifs, cela dépend des sujets; je crois cependant que l'on peut finir en trois ans.

« Un certain nombre de professeurs font leur possible pour transformer et moderniser les méthodes d'enseignement.

« M. Canard, qui est professeur à la Section Élémentaire de dessin, s'est aperçu que, lorsqu'il nous donnait à faire Caracalla, Néron et toute cette série de plâtres antiques, neuf élèves sur dix lisaient leur journal; en homme intelligent, il ne s'est pas obstiné à nous les servir de nouveau, mais il nous a donné des figures plus modernes. Il vient même de tenter une expérience qui a d'ailleurs beaucoup intéressé et fait du bien aux élèves. Il nous a fait faire des croquis rapides d'après le modèle vivant. Je ne sais s'il est satisfait des résultats, en tous les cas, j'ai remarqué que les élèves ont beaucoup plus travaillé qu'à l'ordinaire et que bien peu ont pensé à lire ou à faire du bruit.

« De temps à autre, des conférences techniques nous sont faites. La dernière se rapportait aux décors de théâtre. Elle fut d'autant plus intéressante qu'un assez grand nombre d'entre nous ont l'intention d'en faire plus tard, et qu'elle a été suivie d'une visite très approfondie de la Comédie Française. Accompagnés de professeurs versés en la matière et de machinistes, nous avons vu poser un décor, et visité depuis le dernier dessous du théâtre jusqu'au second gril ou dernier dessus, sans oublier de regarder la belle collection de peintures que possède notre grand Théâtre National, le foyer des artistes.

« Au point de vue de son installation, l'école qui est située dans la trop

étroite rue de l'École-de-Médecine, manque absolument de confortable à tous les points de vue. Le nombre des salles est insuffisant.

« En attendant le plaisir de voir, veuillez agréer, cher Monsieur, les sentiments dévoués et reconnaissants de votre élèves. » — M. CHARPENTIER.

A M. Pierre de Rousiers. — Je suis désolé, mon cher de Rousiers, de n'avoir pas pu assister à la réunion des anciens élèves de notre chère école. Mais je fais actuellement mon service comme dispensé. (62 demain matin!) J'aurais facilement pu venir aux Roches, si la réunionn avait eu lieu quelques jours plus tôt. J'étais, en effet, en permission de quinze jours, mais j'ai été obligé de rentrer pour le 14 juillet et il m'était impossible à cause de la revue d'obtenir une nouvelle permission.

« J'espère que ce premier « meeting » aura été un grand succès et que les anciens seront venus en foule témoigner par leur présence effective de leur sympathie et de l'intérêt que nous ressentons tous pour notre École. — Pour ma part, je désire *violemment* revoir mes anciens professeurs et passer quelques bonnes heures en revivant des souvenirs communs avec les bons vieux copains. L'occasion m'en sera donnée bientôt lorsque je serai rendu à la vie civile et à la liberté. Les rigueurs de la discipline militaire sont bien atténuées de nos jours. Eh bien, c'est pourtant dur, surtout pour un ancien élève des Roches! Quel contraste entre la discipline de maintenant, uniforme, inflexible, et celle de jadis, qui, elle, dressait l'homme par l'intérieur et non par l'extérieur.

« Mon souvenir à tous ceux que j'ai connus et qui sont encore là-bas, et présente, je te prie, mes hommages à M. et Mme Demolins et à tous mes anciens professeurs, dis-leur bien que je suis avec vous de cœur et d'esprit aujourd'hui pendant votre fête et que le souvenir de mon séjour aux Pins m'est resté comme celui des plus heureuses années de ma vie. » — Léon KENZINGER.

Nécrologie.

Nous avons eu le grand regret de perdre un de nos anciens élèves, Raoul Neyret, qui était entré à l'École dès l'origine et qui y avait terminé ses études. A sa sortie, il était entré dans les affaires avec son père, à Saint-Étienne.

La lettre suivante nous fait connaître les derniers moments de notre jeune ami.

Saint-Etienne, le 5 janvier 1907.

A M. Edmond Demolins.

Cher Monsieur,

Je suis très vivement touché de la si bonne marque de sympathie que vous voulez bien me donner.

Mon pauvre Raoul avait eu, en juillet, une broncho-pneumonie dont il s'était bien relevé malgré sa gravité, mais qui exigeait de grands soins pour

passer l'hiver. Or cet hiver a été particulièrement mauvais ici et le nombre des grippes est anormal.

Raoul a été victime de la grippe ; elle a rapidement pris un caractère infectieux vers la fin. Il est resté quatre semaines au lit. Pendant les quinze premiers jours, rien d'inquiétant; la troisième semaine commençait à devenir mauvaise. Pendant quinze jours, avec un calme admirable que son caractère ne m'eût jamais fait supposer, il a attendu la mort. Il a reçu les secours de la religion en pleine connaissance, puis il a manifesté son désir de mourir, et il nous a quitté une heure après, sans secousse, sans souffrance, avec une sérénité qui atténua quand même mes regrets.

Il parlait souvent de l'*École des Roches* avec reconnaissance pour ceux qui ont créé et dirigé cette œuvre si belle. Il travaillait dans le grand commerce des soieries de rubans ; sa perspicacité, son amour du travail et de l'ordre faisait bien augurer de son avenir.

Tout est brisé aujourd'hui. Ma femme et moi nous saurons trouver, et dans le souvenir du passé et dans l'espoir de l'au-delà, la force dont nous avons bien besoin. Ma femme se joint à moi pour vous offrir, ainsi qu'à Mme Demolins, nos remerciements émus. Merci des bonnes choses que vous nous dites.

Votre bien dévoué.

Jean Neyret.

Le Directeur-Gérant : Edmond Demolins.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

AOUT-SEPTEMBRE 1907 — 39e LIVRAISON

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE

DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : La mort d'Edmond Demolins. — Appréciations de la Presse. — Correspondance. — Les publications d'Edmond Demolins. — Bibliographie. — Nouveaux membres.

La suite au verso.

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

Nº 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par EDMOND DEMOLINS.

Nº 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par LOUIS ARQUÉ.

Nº 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par HENRI BRUN.

Nº 27. — **Journal de l'École des Roches** (année 1905-1906).

Nº 28 et 29. — L'HISTOIRE EXPLIQUÉE PAR LA SCIENCE SOCIALE : **La Grèce ancienne**, par G. D'AZAMBUJA.

Nº 30. — **L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?** par PAUL DESCAMPS.

Nº 31. — **L'École moderne**, par G. CLERC, Mme HUGH BELL et A. PERNOTTE.

Nº 32. — COMMENT SE PRÉPARE L'UNITÉ SOCIALE DU MONDE. **Le Droit international au XXe siècle**, par LÉON POINSARD.

Nº 33. — **Les exportations allemandes**, par PAUL DE ROUSIERS.

Nº 34. — **Le type savoyard**, par C. BORLET, J. PONCIER et P. DESCAMPS.

Nº 35. — **Le littoral de la plaine saxonne; le type des Marschen**, par Paul ROUX.

Nº 36. — **Les origines de la science sociale. Frédéric Le Play; sa méthode et sa doctrine**, par E. BOUCHIÉ DE BELLE.

Nº 37. — **Les populations viticoles**, par Paul DESCAMPS.

Nº 38. — **Journal de l'École des Roches** (années 1906-1907).

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme, de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1º Pour les *membres titulaires* : 20 francs (25 francs pour l'étranger);

2º Pour les *membres donateurs* : 100 francs;

3º Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 francs.

BULLETIN

LA MORT D'EDMOND DEMOLINS

Nous avons la douleur d'annoncer aux membres de notre Société, la mort de M. Edmond Demolins, fondateur et directeur de notre Revue.

Le 23 juillet, s'ouvraient, à l'École des Roches, des vacances longuement attendues, qui devaient lui permettre de donner enfin à son cerveau toujours en travail un repos bien nécessaire et bien mérité. Aucune diversion ne parvenait à lui procurer le calme mental au même degré qu'une promenade en automobile. « Quand je suis dans mon auto, disait-il, je cesse de penser. »

C'est pourquoi, comme l'année dernière à pareille époque, il comptait partir à l'aventure, en quête d'air pur et de beaux sites. Il quittait la Guichardière le 25 juillet, hélas! pour ne plus la revoir. Le deuxième jour de l'excursion, le 27 au matin, il s'éteignait brusquement à Caen, dans les bras de celle qui fut sa fidèle compagne et la collaboratrice dévouée de toutes ses œuvres.

La messe d'enterrement fut célébrée le mercredi 31 juillet dans la chapelle de l'École des Roches, par M. l'abbé Gamble aumônier de l'École. Monseigneur l'Évêque d'Evreux, qui avait tenu à assister à la cérémonie funèbre, fut sollicité au dernier moment de dire quelques mots. Il sut trouver les paroles les plus touchantes pour adresser au cher défunt un suprême adieu.

« Monseigneur rappela d'abord l'accueil profondément joyeux et sincèrement affectueux qu'il lui avait fait, peu de temps auparavant, au jour de la Confirmation, et la verve étincelante du merci qu'il lui avait adressé alors! Tant de vie, tant de confiance, tant de gaieté semblaient promettre un long avenir. Dieu n'en n'a pas jugé ainsi, et plus douloureuse a été notre surprise, plus profonde a été notre peine. Du moins celui qui dort maintenant son dernier sommeil, n'est-il pas parti les mains vides. Jamais, peut-être, vie ne fut mieux remplie que la sienne.

« Monseigneur, laissant à d'autres, le soin de louer comme il convient l'écrivain et le penseur, parle du chrétien convaincu et de l'admirable éducateur. La foi tint une grande place dans la vie du cher défunt; lui-même n'en faisait pas mystère et aimait à redire quelle force il avait puisée pour les âpres luttes de la vie dans la foi humble, constante, profonde.

« Le succès de ses entreprises, il le demanda au seul travail et à la grâce de Dieu. Sa vie restera comme un rare exemple d'énergie et de dignité.

« Educateur, il eut les plus fécondes audaces; mais dans sa méthode d'éducation, comme dans sa vie, il sut faire à la religion une place digne d'elle. Il avait appris, par expérience, après le psalmiste, que « si Dieu ne soutient les fondements d'une maison, vainement travaillent ceux qui l'édifient ».

« Voilà pourquoi, « l'Evêque et l'ami » verse aujourd'hui des larmes sur son cercueil, pourquoi il est venu unir sa plainte à celles de l'épouse et des enfants éplorés, à celles des amis et des élèves désolés.

« Sa Grandeur termine cependant sur une parole d'espoir. Edmond Demolins n'est pas mort tout entier; il vit et il vivra dans les œuvres qu'il a fondées. Il rêvait de rendre plus grande la patrie, de la doter d'hommes énergiques et libres. Dieu lui a donné la douce consolation de voir sa chère Ecole des Roches porter ses premiers fruits; ils en présagent de plus beaux dans l'avenir.

« Edmond Demolins vivra parmi nous par son esprit et par son œuvre; il vit

auprès de Celui qu'il a aimé et servi pendant sa vie entière, auprès de Dieu, qui a déjà donné, — c'est notre espoir, — la récompense suprême au maître-ouvrier de tant de nobles travaux. »

Au cimetière, les discours suivants ont été prononcés :

Discours de M. Laya.

Messieurs,

Je tiens, comme maire de Verneuil, à apporter sur le cercueil de M. Demolins l'hommage reconnaissant que la ville rend à sa mémoire.

M. Demolins n'était point de notre pays ; mais il en goûtait le charme et la tranquillité, puisqu'il y a bientôt seize ans, quand il s'est agi pour lui de choisir une demeure, où il pût travailler à son aise, penser et écrire librement, c'est notre pays qu'il a préféré, et que c'est de la Guichardère près Verneuil, qu'il a daté certains de ses livres aujourd'hui célèbres dans toute l'Europe, comme *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons.*

Il ne s'est jamais intimement mêlé à notre vie locale ; mais il l'avait renouvelée et embellie par son œuvre. Tous savaient ici que c'est à l'appel de son talent, que, de toutes les parties de la France et même de l'étranger, étaient accourues sur notre petit coin de terre, ces centaines de jeunes gens désireux de « bien s'armer pour la vie ». Tous comprenaient qu'en fondant l'École des Roches, M. Demolins avait rendu un immense service à la prospérité commerciale et au bon renom de notre cité. C'est ce qui explique que, samedi dernier, la nouvelle soudaine de sa mort ait provoqué dans toute la ville une aussi vive émotion : c'est pourquoi je suis certain d'être l'interprète de tous mes concitoyens, en priant la famille si cruellement éprouvée d'agréer l'expression de nos respectueuses condoléances, et en l'assurant que, pour nous, le souvenir de M. Demolins restera toujours lié, comme celui d'un bienfaiteur de la ville de Verneuil, à notre sympathie pour son œuvre, pour cette École des Roches qui lui survivra.

Monsieur Demolins, adieu.

Discours de M. de Rousiers.

Messieurs,

Je viens, au nom de la Société de Science sociale, rendre un suprême hommage au disciple éminent de nos maîtres Le Play et Henri de Tourville, devenu lui-même un maître, à celui qui, plus qu'aucun autre, a fait connaître la science sociale, à celui enfin qui l'a mise en pratique au point d'en faire l'inspiratrice de tous ses actes.

Tout jeune encore, Edmond Demolins avait résolu de se consacrer à la science sociale et, pendant trente années, il n'a jamais cessé de rester fidèle à ce vœu. Avec quel succès il a parcouru la carrière qu'il s'était ainsi tracée, vous le savez tous, et à l'heure solennelle où l'ère des vanités terrestres vient de se clore pour lui, il convient mieux de rappeler devant vous la belle unité morale de sa vie, toute remplie par un inlassable effort à la recherche de la vérité.

Edmond Demolins a été, dans toute la force du terme, l'apôtre de la science sociale. Dans ses livres, dans ses articles, dans ses lettres, dans sa conversation, dans ses actes, il y avait une prédication et un enseignement. Beaucoup d'entre nous lui sont redevables de ce qu'ils valent. La science sociale lui doit la plupart de ses adeptes actuels.

La fécondité de cet apostolat ne saurait s'expliquer par les seules qualités littéraires de l'écrivain ; sans doute, il possédait à un degré tout à fait rare le don si français de la clarté ; il faisait saillir les reliefs de sa pensée avec puissance et excellait à frapper l'attention de ses auditeurs et de ses lecteurs par la vivacité des images qu'il suscitait ; tous ceux qui l'ont connu conservent le souvenir des formules vivantes dans lesquelles il annonçait ou résumait ses conclusions. Mais le secret de sa force n'était pas là. Il était dans l'ardeur et dans la profondeur de sa conviction scientifique. Avant de convaincre les autres il s'était convaincu lui-même et il l'avait fait d'une telle manière qu'après ce premier triomphe, après avoir gagné ce premier disciple, il entreprenait la con-

quête des autres avec une confiance absolue dans l'irrésistible puissance de ses arguments.

Au surplus, cette confiance n'était pas purement intellectuelle et spéculative ; elle le déterminait à l'action: elle lui inspirait la hardiesse avec laquelle il s'efforça toujours de réaliser et de vivre la science sociale. L'homme qui fondait, il y a vingt et un ans, une revue avec quatre collaborateurs est bien le même qui créait quinze ans plus tard, sur le coin de terre où il était venu s'établir, une école nouvelle par son but, par ses méthodes et par son organisation. La Revue et l'École ont grandi et prospéré, prouvant ainsi que leur fondateur avait montré plus de sagesse dans son initiative périlleuse que les amis prudents effrayés de son audace.

Et c'est pourquoi nous tous qui avons suivi les mêmes sentiers que lui, nous sentons si cruellement le vide que sa disparition laisse dans notre petite phalange. Il nous avait précédés et il continuait à nous entraîner. Il ne permettait pas que le courant de l'existence journalière fît perdre de vue à aucun de nous le but supérieur que nous nous étions assigné. Par là, il élevait le niveau de notre vie, et je ne saurais faire de lui un plus bel éloge que de lui rendre ce témoignage véridique. Il existe actuellement quelques hommes qui ont travaillé plus énergiquement, qui se sont attachés plus fortement à une vérité directrice, qui ont mieux compris, mieux aimé et mieux vécu leur vie parce que la Providence avait placé Edmond Demolins sur leur route. Au nom de tous ceux-là, au nom des amis liés à lui par une affection ancienne, au nom des amis inconnus qui ne le connaissaient que par ses écrits, je tiens à dire la dette que nous avons contractée vis-à-vis de lui.

Et je ne puis m'empêcher aussi de joindre l'expression de ma reconnaissance à celle des pères de famille auxquels Edmond Demolins a rendu l'inappréciable service de faire de leurs fils des hommes de demain. Son œuvre scientifique lui survivra, mais la grande œuvre sociale qu'elle lui a inspirée commence seulement à donner des fruits, en sorte que la fécondité de son labeur ne saurait se mesurer aux résultats acquis.

C'est que tout son effort était dirigé vers le but éloigné que sa vive intelligence distinguait clairement. Semeur infatigable, il recherchait avec passion les semences saines et les terres de choix, laissant à d'autres le souci de la récolte. Lorsque le maître souverain a jugé que la tâche était accomplie, il a rappelé à lui le bon ouvrier. Et il lui a plu de marquer, par le brusque passage de la vie présente à la vie éternelle, le lien mystérieux mais étroit qui les unit l'une à l'autre. Malgré la poignante douleur qu'une fin si subite cause à tous ses amis, à ses proches, à la vaillante compagne qui collaborait si efficacement à son œuvre, un sentiment d'infinie confiance s'en dégage cependant. Et près de la tombe du chrétien qu'a été Edmond Demolins, nous aimons à nous rappeler la belle pensée d'Henri de Tourville : La mort est un développement de la vie.

Adieu, cher et fidèle ami, nos cœurs sont pleins de tristesse, mais ils ne connaissent pas le désespoir. Votre souvenir demeurera parmi nous et votre exemple nous fortifiera; nous continuerons à cultiver le champ fertile que votre infatigable activité a préparé en vue des moissons futures.

Discours de M. Bouts.

Messieurs,

Devant cette tombe, si brusquement et prématurément ouverte, où va être ensevelie la dépouille mortelle d'Edmond Demolins, un sentiment de stupeur ne se mêle-t-il pas à vos regrets, et ne vous demandez-vous pas comment la mort a pu avoir raison de tant d'action, de tant d'énergie, de tant de vie intense?

Dieu, en qui croyait M. Demolins, a ses raisons que notre raison ne connaît pas, et le plus sage est encore pour nous de nous incliner devant la Volonté Suprême, et après avoir payé un douloureux tribut de larmes et de prières à celui qui n'est plus, d'honorer sa grande mémoire en pratiquant ses leçons !

Partageons donc, et de tout notre cœur, la douleur de la famille de M. Demolins,

de la vaillante compagne de sa vie et de ses labeurs, de son fils, sur lequel il fondait justement de si belles espérances, de ses filles qui furent le charme de son âge mûr, et eussent été la joie de sa vieillesse !

Recueillons-nous devant ce foyer en deuil où « si grande était sa place occupée, ou plus grande encore, hélas ! sera sa place vide ! »

Messieurs, dans ce cadre harmonieux de l'École des Roches, vous laisserez errer longtemps vos regards mélancoliques sur ces chemins familiers qu'il parcourait d'un pas naguère si alerte, sur cette Maison de la Guichardière, demeure patriarcale, où il y avait une cellule de bénédictin et où l'hospitalité était si cordiale et si enveloppante ! Vous chercherez l'écho de sa voix dans les classes, dans la salle des fêtes où il animait vos réunions de son esprit délié et de sa verve primesautière.

Et nous qu'il avait appelés à l'honneur d'être ses conseillers, nous voilà privés de sa direction, direction ardente et quelquefois impétueuse, mais toujours tendue passionnément vers le bien de l'École avec la conscience de son rôle redoutable et vraiment sublime d'Éducateur.

Et quel éducateur c'était ! Avec la science sociale, de laquelle je n'ai pas qualité pour parler ici, l'Éducation a été la grande passion de sa vie de penseur. On peut dire qu'il lui a tout sacrifié. Devenu célèbre, lu et commenté dans le monde entier, ce philosophe n'avait accepté ni un honneur ni une décoration ; il méprisait la politique, comme il méprisait l'argent, jusqu'à jeter, d'un geste magnifique, dans le plateau de la balance incomplètement chargé pour décider de la construction de l'École des Roches, la moitié de sa fortune ; il méprisait sa santé !... c'est pourquoi nous sommes aujourd'hui tristement réunis, Messieurs, autour de son cercueil !

La mort a surpris M. Demolins avec une soudaineté cruelle ; elle ne pouvait plus arrêter l'essor de son œuvre. Bien armé pour la vie, il avait gouverné et prévu, et, comme le poète antique, il pouvait dire à son dernier jour : *Non omnis moriar !*

Suivons son exemple, Messieurs, et travaillons ! Travaillons à soutenir cette Maison des Roches, maintenant si prospère, à laquelle resteront indissolublement unis le nom et la mémoire de M. Demolins.

Et pour tirer de cette triste cérémonie le grave enseignement qu'elle comporte, disons à nos enfants, qui ont eu la bonne fortune d'avoir un pareil maître, disons-nous à nous-mêmes, que si nous satisfaisons à la loi du travail, si nous luttons pour conquérir l'indépendance qui assure la dignité et permet l'influence sociale, si nous fondons des familles nombreuses, fortes, unies, chrétiennes, ayant été bien armés pour la vie, nous serons forts contre la mort !

Discours de M. Bertier.

Cher et vénéré Maître,

La douleur de l'École des Roches est profonde en vous disant adieu. La grande famille que vous avez fondée pleure son père. C'est à elle que vous aviez donné votre pensée la plus haute, votre plus vaillante énergie, tout votre cœur... et même c'est à elle que vous avez sacrifié votre vie.

Aussi est-ce avec un sentiment de profonde reconnaissance qu'aujourd'hui, au nom de tous vos collaborateurs, je veux dire à celle qui n'a pas hésité à partager tous vos travaux que nous partageons toute sa douleur et que nous nous mettons au nombre de vos enfants.

Et quelle consolation meilleure pourrons-nous avoir que de nous rappeler ensemble ici quel don de vous-même vous nous avez fait. Où pourrons-nous retrouver de la force sinon dans l'histoire de vos difficultés, dans la méditation de vos conseils, et aussi dans la méditation de votre mort. Quel exemple pour nous : la veille vous étiez encore à la tâche, consacrant à votre œuvre de prédilection et à nous tous vos pensées jusqu'à la dernière.

Merci, cher Maître, de tout ce que vous nous avez donné. Il y a neuf ans à peine que vous avez eu le courage de boulever-

ser le sol de la France, aplati par les routines, desséché par les vieilles habitudes, de le remuer profondément avec le soc d'une puissante charrue, votre livre, de creuser le premier sillon où devait germer l'École nouvelle. A partir de ce jour, vous n'avez plus connu le repos et tous ceux qui sont ici savent, du moins en partie, les soins de chaque jour, les soucis, les orages, le travail sans trêve qu'il a fallu endurer pour voir germer, pousser et fleurir cette superbe plante vigoureuse et solide dont les cinq branches étaient votre orgueil! Et cependant l'œuvre matérielle seule était faite: il fallait reprendre chacun des rejetons. L'âme de chaque enfant méritait le même soin en particulier que l'École avait demandé en général. Les élèves de cette École vous doivent les meilleures année de leur vie, en cette atmosphère familiale et douce pour nous tous. C'est à vous qu'ils doivent leur robuste santé, la fermeté de leur caractère, l'enseignement le plus vivant, le plus moderne en même temps que le plus solide.

Nos anciens élèves, eux surtout, comprennent tout le bonheur que vous avez donné aux habitants des Roches. Ils vous doivent quelque chose de plus encore.

A la veille de leur entrée dans la vie, vous preniez à cœur de porter à son maximum l'énergie que vous développiez en eux et avec un courage qui effrayait les timides, avec aussi une confiance joyeuse dans la bonté de l'éducation des Roches et dans la bonté finale de la vie, vous les lanciez à l'assaut des situations indépendantes qui seules demandent de l'énergie, mais qui la rendent au centuple à notre France.

Quel courage vous aviez, cher Monsieur, et comme le plus hardi d'entre nous paraissait tiède et hésitant à vos côtés!

Portez précieusement en vous, mes chers anciens, les conseils et les vibrants appels de ce vaillant lutteur. Redites-les aux plus jeunes, redites-leur ce vers de Laprade que M. Demolins eût volontiers fait sien :

Nous avons assez de rêveurs, soyons des hommes.

« Soyez des hommes », que de fois aussi M. Demolins a redit ce mot à ses professeurs.

C'est à vous que je m'adresse maintenant, mes chers collègues et amis, à vous qui allez porter demain avec moi la lourde responsabilité de cette œuvre, comment serions-nous préparés à notre tâche, s'il ne nous avait pas pris l'un après l'autre, s'il ne nous avait pétris et modelés suivant son idéal? Et c'est ici que je me plais à le voir supérieur à tous et supérieur à lui-même. Il a pensé à se survivre, non en nous bridant de recommandations, mais en prenant soin que le meilleur de sa pensée vive en chacun de nous. Il nous disait : « Allez, vous êtes seul maître de votre tâche, mais seul aussi vous en êtes responsable, faites qu'elle réussisse! » Il voulait développer en nous la volonté et l'initiative par le sentiment de la responsabilité : nous avons été ses premiers élèves.

Comme il aimait à nous féliciter d'avoir écouté ses conseils, à mesurer avec nous le chemin parcouru dans la voie de l'énergie, de la maîtrise de soi, de l'action calme et féconde. « Beaucoup d'hommes, disait-il, ont fondé des œuvres qui sont mortes avec eux, parce qu'ils voulaient être seuls à penser, à vouloir et à agir. Mais mon œuvre vivra parce que j'ai eu le courage de la faire reposer sur d'autres que sur moi. J'ai voulu m'entourer non de machines, mais de volontés. »

Sans cesse, depuis deux ans surtout, M. Demolins revenait, avec une douloureuse insistance, sur l'idée de sa mort probable, prochaine peut-être. Et toujours il ajoutait : « Mon œuvre vivra. »

« La gloire, me disait-il la veille de son départ pour Caen, elle me viendra peut-être après ma mort... si jamais elle me vient! Peu m'importe ma gloire, ce qui m'importe c'est mon œuvre. »

Œuvre immense, Messieurs, œuvre capitale qu'il serait mesquin et mensonger de limiter à l'Ecole. C'est à M. Demolins que la France doit le développement de l'éducation physique, le bouleversement des programmes de 1902, les proportions inouïes qu'a prise l'étude des langues vivantes, les progrès de l'enseignement

concret, vivant et pratique des sciences.

On sourit parfois de l'Ecole des Roches. Laissez sourire. Elle transforme la France.

Tous les éducateurs français actuels, toutes les revues de pédagogie, tous les journaux vivent de la pensée de M. Demolins. Parfois on le cite, souvent on feint de l'ignorer. Mais c'est toujours à sa vive intelligence qu'on emprunte.

Son œuvre en éducation est la plus neuve et la plus hardie, comme aussi la plus profonde de ce temps, et nul ne pourra parler justement de lui, sans l'appeler un grand Français.

On vous rendra justice, cher Maître, on vous rend justice déjà. Mais là-haut vous jouirez surtout du bien que vous faites et que vous ferez encore, vous vous plairez à voir cette France que vous aimiez devenir, grâce à vous, plus forte et plus respectée, et trouver en elle, pour les jeter à profusion sur les pays neufs, des réserves inépuisables de caractères bien trempés. Vous verrez vos élèves, fidèles à votre pensée, s'efforcer de développer en eux les vertus auxquelles vous teniez le plus : l'énergie contre les passions du dedans, l'énergie contre les difficultés du dehors.

Chrétien convaincu, vous avez cherché sans cesse à épurer l'idée religieuse en vous et en nous tous, en la séparant courageusement de ce qui n'est pas elle, des vieux souvenirs du paganisme comme des ambitions terrestres. Être chrétien, c'était pour vous savoir aimer les grandes choses et se sacrifier pour elles.

Nous aimons à redire de vous cette parole d'un de vos auteurs préférés, Mgr Spalding : « Quiconque s'efforce d'élever l'humanité entière, en lui donnant la possibilité de vivre une vie plus libre et plus humaine, celui-là est l'ouvrier de la cause du Christ pour le salut des hommes. »

Appréciations de la Presse.

Parmi les articles consacrés par la Presse à la mort de M. Demolins, citons quelques extraits caractéristiques.

Du *Journal des Débats :*

M. Edmond Demolins, dont on annonçait samedi dernier la mort soudaine, était une des physionomies les plus originales et un des esprits les plus vigoureux de notre époque. Formé à l'école de Le Play et de son continuateur Henri de Tourville, il a été pendant trente ans le champion et le propagateur de la science sociale fondée par ces maîtres. Tout le monde a lu, il y a quelques années, son volume : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* qui eut un succès retentissant. Mais l'œuvre qu'il laisse après lui est considérable et variée. Tout jeune, M. Edmond Demolins s'était adonné aux études historiques et il publia, dès 1874, un volume aujourd'hui introuvable sur *Le Mouvement communal au moyen âge*. Quelques années plus tard, il donnait une *Histoire de France* en quatre volumes, conçue sur un plan des plus heureux, qu'il résumait ainsi : « Grouper les faits par le procédé de l'école philosophique et les exposer par le procédé de l'école narrative ». Déjà, dans cet ouvrage, se manifestaient les qualités de clarté limpide, d'ordonnancement méthodique et de relief qui furent la caractéristique du talent de Demolins.

A partir de 1880, la science sociale devint l'objet exclusif de ses préoccupations, de ses efforts et de ses travaux. A cette époque, Frédéric Le Play confia au jeune écrivain dont il appréciait hautement la valeur la fondation et la direction de la Revue *la Réforme sociale*. En même temps, Henri de Tourville jetait les bases d'un enseignement méthodique de la science sociale et bientôt Edmond Demolins inaugura, dans les salles de la Société de Géographie, ses cours de science sociale où se pressait une élite intellectuelle, attirée par la nouveauté du sujet traité et retenue tant par la fécondité de la méthode exposée que par la personnalité du jeune maître.

Le développement de cet enseignement sous la puissante initiative d'Henri de Tourville ramenait les disciples de Le Play à l'idée première de ses travaux. La détermination précise d'une méthode scientifique d'observation des sociétés humaines prenait le pas sur les applications immédiates des conclusions déjà formulées. La science sociale devenait la préoccupation

dominante des jeunes hommes groupés plus étroitement depuis la mort de Le Play autour d'Henri de Tourville et d'Edmond Demolins.

Cette évolution se précisa en 1886 par la création de la Revue *la Science sociale* à laquelle Demolins se consacra depuis lors sans réserve. Les innombrables études qu'il y publia avec une infatigable ardeur devinrent le germe des ouvrages qu'il donna dans la suite et dont quelques-uns lui acquirent une réputation universelle. Le premier et le plus célèbre de cette seconde série fut le volume fameux : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?* qui atteignit promptement vingt-six éditions, qui fut l'objet de controverses passionnées, mais qui affirma aux yeux de tous le talent de premier ordre de son auteur. A la suite de ce volume, il publia successivement : *Les Français d'aujourd'hui*, *Les grandes Routes des peuples*, *Comment la Route crée le type social*, *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ?* Ces titres, à eux seuls, montrent la variété d'applications auxquelles Demolins faisait servir la science sociale.

Mais, dans l'énumération de ses ouvrages, il en est un qui mérite d'être mis à part, parce qu'il fut moins un livre qu'un programme et que l'écrivain convaincu entreprit bientôt lui-même la réalisation du programme qui s'y trouvait tracé.

Le livre s'appelait *L'Education nouvelle*. Il disait la nécessité de transformer les méthodes routinières de notre éducation française, de préparer les jeunes générations en vue du devoir de demain et non selon les habitudes d'hier, de les former aux luttes de la vie moderne, de « bien les armer pour la vie ».

La réalisation du programme fut la création de l'École des Roches. Avec une hardiesse qui effrayait ses meilleurs amis, soutenu par la collaboration effective de la femme supérieure qu'il avait associée à sa vie, Edmond Demolins constitua, de toutes pièces, sur un plan entièrement nouveau, sans autre appui que celui de quelques lecteurs séduits par la puissante originalité de son livre, une école qui recruta, dès la première année de sa fondation, une centaine de jeunes enfants. Pendant quatre années, M. et Mme Demolins traversèrent une période véritablement héroïque, surmontant les difficultés matérielles d'une installation à créer en pleine campagne, choisissant un à un les maîtres de l'École auxquels il fallait enseigner le métier nouveau qu'ils ignoraient. Il ne s'agissait pas, en effet, de faire appel à des hommes d'expérience déjà déformés par le pli professionnel ; il fallait découvrir des hommes et des femmes de haute valeur intellectuelle et morale, d'un dévouement absolu à la cause de l'École nouvelle, possédant les qualités éducatrices requises, mais les possédant en germe seulement. Il fallait *découvrir* les personnalités capables de s'associer à l'intention du fondateur et de la faire passer dans la pratique.

Aujourd'hui, après sept ans d'existence, l'École des Roches, en pleine prospérité, ne désarme pas les critiques, mais s'impose à l'attention de tous les éducateurs. Son influence sur les méthodes pédagogiques se trahit de mille manières et, en disparaissant, Edmond Demolins laisse le souvenir d'un réformateur de l'éducation française, en même temps que d'un maître écrivain.

Du *Gaulois* :

On annonce la mort de M. Edmond Demolins, qui fut le disciple préféré de M. Le Play, et qui, après avoir étudié chez eux les Anglo-Saxons, fit paraître, il y a une quinzaine d'années, un livre des mieux documentés pour démontrer leur supériorité et en étaler les raisons.

Cette supériorité tenait, à son avis, à l'éducation, à la liberté testamentaire, à l'esprit de cohésion, d'union, d'association qui caractérise cette race, et à son sens pratique et réalisateur.

Par les exercices physiques l'éducation anglaise fait des hommes forts et agiles. L'hygiène, la propreté, l'hydrothérapie contribuent à ce résultat. Mais c'est aussi la préparation morale qui est remarquable dans les institutions et les universités anglaises. Les jeunes gens se préparent aux luttes de la vie par le sentiment précoce de l'initiative et de la responsabilité person-

nelle. Ils usent d'une certaine liberté au grand air sous une surveillance très large. Et leurs études sont adaptées à la carrière qu'ils veulent embrasser. Instruction pratique que n'embarrasse pas l'esprit de l'ombre des Grecs et des Romains et qui donne la connaissance des langues utiles et des affaires.

Par la liberté testamentaire, la loi anglaise laisse les enfants dans l'incertitude de l'avenir. Si, dans les familles où existe un majorat, l'aîné est sûr d'hériter, il n'en est pas de même des cadets, si grand que soit leur nom, et cette incertitude les oblige à autant d'initiative que de respect envers leur père.

L'esprit d'union, c'est celui qui nous manqué le plus, qui nous a toujours manqué. Dans toute colonie, où Français et Anglais vivent côte à côte, on voit les Français se dénigrer entre eux et les Anglais s'unir, se soutenir, s'associer.

Quant au sens pratique, on sait à quoi s'en tenir.

Très frappé par cette comparaison des deux races, M. Demolins, qui avait puisé auprès de Le Play l'idéal de la réforme sociale avec la liberté testamentaire, comprit qu'on ne pouvait aboutir facilement à cet idéal, et qu'il valait mieux commencer par la première réforme, celle de l'éducation.

Education! Ce mot a-t-il été assez confondu avec l'instruction!

Nos lycées donnent l'instruction et se soucient fort peu de l'éducation. Comment l'Etat pourrait-il se charger de l'éducation des jeunes gens? Il a chassé les congrégations enseignantes, et avec elles il a proscrit l'éducation.

M. Demolins entreprit donc de fonder une école modèle, et ce fut l'École des Roches, son unique préoccupation jusqu'à sa dernière heure.

L'entreprise était généreuse et belle. Elle valait qu'on s'en occupât, qu'on l'aidât, et M. Demolins fut très soutenu par quelques personnes qui partageaient ses idées. La masse ne comprit pas; l'Etat se désintéressa de cette belle tentative, et si l'Ecole des Roches a vécu, c'est grâce à la persistance, à l'énergie, à l'intelligence de son directeur.

Nous souhaitons qu'elle vive et qu'elle prospère, et que cette réforme de l'éducation moderne se concilie de plus en plus avec nos méthodes d'enseignement.....

Du *Journal de Roubaix :*

Nous avons annoncé la mort, à l'âge de cinquante-cinq ans, de M. Edmond Demolins, fondateur et président du Conseil d'administration de l'Ecole des Roches, directeur de *la Science sociale*. M. Demolins est mort subitement à Caen où il arrivait en automobile de l'Ecole des Roches. Son nom était devenu populaire depuis la publication d'un volume qui eut un grand retentissement : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ?*

Homme d'action et de volonté, il avait consacré ses dernières années à la réforme de l'enseignement sur des bases plus modernes, constituées par les exercices physiques, les langues vivantes et la formation du caractère. Ces idées, exposées dans un livre fort lu, l'*Education nouvelle,* furent mises en pratique dans l'Ecole des Roches, prototype d'une demi-douzaine d'établissements conçus sur le même plan.

M. Edmond Demolins laisse plusieurs autres ouvrages inspirés de l'esprit de Le Play : *Les Français d'aujourd'hui*, — *Comment la Route crée le type social.* — *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* Dans tous on retrouve la préoccupation très affichée d'étudier les phénomènes sociaux suivant la méthode scientifique. Les vues originales y sont nombreuses, ainsi que dans la revue mensuelle, *la Science sociale*, dirigée par M. Demolins depuis 1886. M. Demolins avait groupé autour de lui une élite de travailleurs imbus de la même doctrine, auxquels on doit une série d'essais et de monographies, qu'il ne faudrait pas prendre pour de simples matériaux. M. Demolins était un entraîneur, et sa disparition prématurée est une perte pour ce qu'on appelait naguère les sciences morales et politiques.

Du *Phare de la Loire :*

Nous apprenons avec une douloureuse surprise la mort subite de M. Joseph-Edmond Demolins, fondateur et président du Conseil d'administration de l'Ecole des Roches et directeur de la *Science sociale.*

Né à Marseille en 1852, M. Demolins n'avait que 55 ans.

En 1886, M. Demolins avait créé, avec un groupe de l'école du sociologue Le Play, la revue *la Science sociale* dans laquelle il accumula des études sociologiques qui procèdent d'une méthode neuve, tout en s'appuyant en partie sur les procédés de Taine et de Le Play.

M. Demolins devint tout à coup célèbre en publiant, de 1897 à 1898, trois ouvrages de grand mérite et qui eurent un succès universel : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* puis *Les Français d'aujourd'hui* et enfin *l'Education nouvelle.*

Dans ce dernier livre, M. Demolins préconisait, en somme, la méthode anglaise d'éducation au grand air, qu'il appliqua avec le succès que l'on sait à l'Ecole des Roches : vie au grand air, hygiène physique et morale de l'enfant qui est habitué, dès ses plus jeunes années, à accepter pleinement la responsabilité de ses actes, qui travaille logiquement à devenir l'homme qu'il sera plus tard, imprégné de ses devoirs, aussi apte aux exercices physiques qu'à la conquête de la science.

M. Demolins écrivit encore, un peu plus tard, un autre ouvrage d'une valeur égale à celle des précédents : *Comment la Route crée le type social.*

De même que, dans *Les Français d'aujourd'hui,* il avait montré l'influence du sol, de ses cultures spéciales, sur le développement physique et moral de l'individu et de la famille, dans *Les grandes routes des peuples,* il s'efforça de prouver que la route suivie par ces peuples dans leurs émigrations, depuis la plus lointaine antiquité, a fortement déterminé les caractères des nations qu'ils ont créés depuis.

On comprendra, rien que par ces quelques notes, toute l'importance des questions soulevées par M. Demolins et quelle riche moisson d'idées on peut faire en le suivant pas à pas dans ses recherches à travers notre passé et notre présent.

On doit encore au grand sociologue qui vient de disparaître prématurément un certain nombre de brochures : *Le Socialisme devant la science moderne, La Question des grands magasins, Comment élever et établir nos enfants? Quel est le devoir présent? La nécessité d'un programme social, Boërs et Anglais,* etc. C'est un homme de bien, un grand éducateur, un véritable « professeur d'énergie », suivant une heureuse expression, qui vient de mourir, et nous adressons à sa famille l'expression de nos regrets d'autant plus avivés.

De l'*Eclair :*

M. Edmond Demolins, dont l'*Éclair* annonçait dernièrement la fin prématurée, a consacré toute sa vie à l'étude des sociétés humaines et à la mise en pratique des conclusions auxquelles ces études l'avaient conduit. Tout jeune, il s'était mis à l'école de Frédéric Le Play. C'était le temps où, à peine sorti du collège de Mongré, il s'enfermait chaque matin, dès 5 heures, avec un ou deux camarades, dans l'immense biobliothèque des Pères Jésuites de la rue de Sèvres et prenait les habitudes de travail intense qu'il conserva toute sa vie. Dès 1874, à vingt-deux ans, il publia un volume sur le *Mouvement communal au moyen âge.* Peu d'années après, il donna une *Histoire de France.* Déjà préoccupé de dégager les lois qui gouvernent l'évolution des sociétés, il cherchait, en exposant les faits, à les grouper suivant l'enchainement logique qui les fait s'engendrer les uns les autres.

En 1880, Le Play eut assez de confiance en lui pour le charger de la direction de la revue qu'il voulait créer : *la Réforme sociale*, et, dès lors, il se consacra entièrement à ce travail. A la mort du grand économiste, le souci d'Edmond Demolins, d'accord avec Henri de Tourville, fut de faire progresser la science nouvelle, dont Le Play avait jeté les fondements, au lieu de s'en tenir aux conclusions qu'il avait formulées. Les deux disciples, devenus maitres à leur tour, travaillèrent avec acharnement à déterminer « la méthode scientifique d'observation des sociétés humaines » et, pour répandre leurs idées, ils fondèrent une deuxième revue : *la Science sociale*, pendant qu'Edmond Demolins se chargeait de professer le cours de science sociale à Paris, dans une des salles de la Société de Géographie. C'est là qu'il compta

parmi ses auditeurs Hippolyte Taine.

Les progrès de cette science nouvelle furent marqués par la publication de la *Nomenclature des phénomènes sociaux*, d'Henri de Tourville, à laquelle Edmond Demolins ajouta, les années suivantes, la la *Classification des sociétés*, et, tout dernièrement, le *Tableau des Répercussions sociales*.

Innombrables furent les articles qu'il fit paraître dans sa revue. Il les publia successivement en volumes, sous les titres de : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons? — Les Français d'aujourd'hui, — L'École nouvelle, — Les grandes Routes des peuples, — Comment la route crée le type social, — A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* On sait assez le bruit que fit l'apparition du premier de la série. Tout le monde le lut et il atteignit rapidement vingt-six éditions. Tous les journaux publièrent des réponses et des critiques. Un volume même parut sous ce titre : *A quoi tient la supériorité des Français sur les Anglo-Saxons.* Mais l'auteur, avant de finir, reconnaissait que M. Demolins avait raison.

D'autres le comprirent aussi : ce furent ceux qui, de leurs capitaux, l'aidèrent à fonder l'École des Roches. En attirant l'attention sur le péril que faisaient courir à la France les propres défauts de ses enfants, M. Demolins faisait œuvre de bon Français; il fit mieux encore, quand, ayant appris, par l'étude des sociétés, qu'une nation est forte quand ses citoyens sont élevés fortement, il s'inspira des procédés de nos voisins d'outre-Manche et lança son programme d'éducation nouvelle. Favoriser l'initiative de l'enfant, en la bien dirigeant, et diminuer dans la vie de l'école la part de l'obéissance; diminuer la contrainte et exciter toutes les facultés saines de l'enfant à se développer dans la plus grande liberté possible; développer, par conséquent, sa responsabilité devant sa propre conscience et devant Dieu. Telles en sont les grandes lignes. Pour l'exécuter, il fallait remplacer le grand collège de forme caserne par un groupement de petites maisons à vie familiale; remplacer les cours murées des maisons de ville par l'espace libre et le grand air de la campagne; remplacer la surveillance par la confiance et la vigilance.

C'est ce que fit M. Demolins. Déjà, depuis 1866, les externats de lycéens pratiquaient à Paris, autant qu'on peut le faire à Paris, le principe de l'éducation chrétienne par la liberté. M. Demolins l'essaya d'une manière nouvelle et plus hardie dans un internat, en pleine campagne. Il espérait ainsi donner à la France de jeunes hommes *bien armés pour la vie;* ce fut la devise de son école. Il voulait infuser, par l'éducation, à de jeunes Français, les qualités d'individualisme actif et vigoureux, de persévérance dans l'effort, d'indifférence à l'opinion, qui font aujourd'hui des Anglo-Saxons les maîtres du monde.

Parmi les dernières pages qu'il a publiées, ces mots sont à souligner : « Je poursuis en ce moment une enquête, pour montrer comment et pourquoi tant d'industries françaises passent actuellement entre les mains de patrons étrangers : Anglais, Allemands, Belges, etc... C'est le grand péril social actuel ». Il espérait, par les écoles nouvelles, préparer des hommes capables de lutter contre ce nouveau péril.

Voilà comment la fondation de ces écoles est l'aboutissant naturel de toutes les études sociales de M. Demolins. Voilà ce qui fait la belle unité morale de sa vie. Ceux qui l'ont connu savent quel infatigable travailleur il était, quelle volonté entraînante il mettait au service de ses idées, quelle force enthousiaste il savait communiquer à ses coopérateurs. Avec le goût des recherches et des précisions scientifiques qu'il devait à son père, médecin à Marseille, il avait hérité de son grand-père, négociant arménien, un don d'activité extérieure prodigieuse. De ses études classiques, il avait gardé un style saisissant de clarté, de relief et de couleur. Toutes ces qualités ne lui ont pas médiocrement servi à conquérir la faveur du grand public. Il parlait comme il écrivait et, sa verve provençale lui venant en aide, il était capable de faire accepter ses idées aux esprits les plus récalcitrants et de faire pénétrer dans les cœurs les plus

froids la chaleur de ses convictions.

C'est une grande force qui vient de disparaître, et les gens de bien doivent pleurer cette mort, car s'il ne disait pas toujours des choses agréables à entendre, il ne disait jamais que ce qu'il croyait la vérité. Ses forces, il les dépensait sans compter au service de la France.

De *l'Univers et le Monde :*

..... M. Demolins a été accusé d'anglomanie. L'accusation est injuste. Elle l'est à tel point que le titre de son principal ouvrage devait d'abord être — nous le savons par ses confidences — *Le péril anglo-saxon*. C'est parce que M. Demolins voyait à quel point l'Anglo-Saxon est envahissant qu'il craignait pour la France, et qu'il exhortait les Français à mettre en œuvre les procédés au moyen desquels leurs rivaux étaient devenus forts. Il voulait que la France dérobât à l'Angleterre et aux États-Unis les secrets de cet essor qui est un des faits les plus importants de notre époque, et, par l'analyse méthodique, il s'était efforcé de surprendre ces secrets. Pénétré de la supériorité de l'initiative privée sur l'action publique, il avait un mépris intense pour les politiciens, et ce mépris le conduisait à la doctrine — évidemment critiquable — de l'indifférence politique érigée en principe. Mais ce système enveloppait du moins une conception fort juste, à savoir que nous ne triompherons des mauvais politiciens que lorsqu'un assez grand nombre de réformes individuelles et familiales auront créé un milieu propre à réagir efficacement...

De l'*Avenir*, de Clermont-Ferrand :

..... De bonne heure, Edmond Demolins avait constaté le désaccord profond qui existait entre l'éducation française telle qu'elle existe encore actuellement et les nécessités de l'existence moderne. Ce bon Français aimait trop son pays pour ne pas vouloir lui donner un système d'éducation, capable de régénérer les énergies de la race et de lui rendre son rang dans le monde...

Du *Journal de Maine-et-Loire,* d'Angers :

..... Il fut le continuateur de Le Play. Ce nom seul nous dit combien les vérités religieuses peuvent trouver d'appui ferme et lumineux dans ses études sociologiques bien conduites. Seulement Le Play n'en n'impose plus autant parce qu'un peu vieilli. Ses partisans ne savent guère que ses conclusions principales qui fournissent des arguments solides, mais tournent dans un cercle assez restreint. Ses adversaires demandent ce qu'il est résulté de son œuvre.

C'est que ni les uns ni les autres ne se sont exactement rendu compte de ce qui a fait et sa force et la nature toute spéciale de ses travaux. Il a appliqué la méthode d'observation scientifique aux choses sociologiques...

Mais l'instrument d'études sociales suivant la méthode d'observation, une fois créé, il fallait s'en servir et le perfectionner ce qui est souvent tout un.

Ce fut l'œuvre de l'abbé Henri de Tourville, vicaire de Saint-Augustin de Paris, de 1873 à 1880; il fut obligé de se retirer dans la solitude jusqu'en 1903, année où il mourut... H. de Tourville, limité dans ses moyens extérieurs d'action par la faiblesse de sa santé, trouva plus qu'un disciple, plus qu'un collaborateur, il rencontra un autre lui-même dans Demolins... Depuis la mort de Tourville, il donna dans le mécanisme des « répercussions » un moyen d'analyse sociale aussi sûr que simplifié, et il prépara un Manuel de science sociale qui condensera tous les travaux épars dans les publications antérieures. Voilà, en un trop pâle résumé, le mouvement intellectuel et social que le nom de Demolins couronne. Les catholiques ont le devoir de s'y initier. Le profit qu'ils en tireront pour guider leurs organisations et convaincre les esprits de bonne volonté peut être immense...

De *la Croix*, de Paris :

... Une autre formule qui suscita contre Demolins toute une levée de boucliers, fut celle de *la Supériorité des Anglo-Saxons*. C'est le titre du plus retentissant de ses livres. On ne sut pas assez voir qu'il ne parlait ni de la supériorité religieuse, ni de la supériorité morale, ni de la supériorité intellectuelle ou artistique, mais seulement de la supériorité sociale, qui, de

fait, met les Anglo-Saxons en possession, à l'heure actuelle, de la très grande majorité des populations de l'univers. De plus, en disant dans son titre : « A quoi tient cette supériorité », Demolins indiquait bien qu'il ne la considérait pas comme fatale; au contraire, apprenant à l'analyser, à démonter la machine pour en observer les rouages, il mettait à même nos supériorités d'acquérir celle qui leur manque.

C'est pour faire passer dans la pratique cette conception qu'il eût la courageuse initiative d'ouvrir dans sa propriété de La Guichardière, près de Verneuil (Eure), l'École des Roches, collège florissant, où depuis sept ans des jeunes gens sont élevés en pleine campagne, avec les méthodes reconnues les meilleures dans toutes les branches d'instruction. Avec l'éducation de la liberté et de la responsabilité, on leur donne une vie aussi semblable que possible à la vie de famille et une culture physique développante... C'était au milieu de ces adolescents, s'épanouissant à la vie qu'il leur avait faite si belle, au milieu de ces professeurs qui rivalisaient de zèle pour comprendre, appliquer et perfectionner son idée, que vivait Demolins, donnant l'exemple de la décentralisation et vivant à la campagne la vie intense...

Du *Patriote des Pyrénées* :

Les journaux ont annoncé la mort d'un homme au nom de qui s'est attachée, pour des motifs souvent bien mal appréciés du vulgaire, une notoriété considérable.

Pour beaucoup, Edmond Demolins était un utopiste, un familier du paradoxe, dont l'action sur l'opinion eût été plutôt nuisible, si elle avait dû être prise au sérieux.

Pour ceux qui l'ont connu et suivi de près, ce fut un vulgarisateur aussi patient qu'admirable, un des esprits les mieux doués pour faire pénétrer les idées, et, sous sa couleur d'exotisme, qu'on a tant exploitée contre lui, un vrai patriote.

Le Play l'avait distingué et se l'était attaché. Il fut le rédacteur en chef de sa *Réforme sociale*, jusqu'au jour où, après la mort du Maître, estimant qu'on ne pouvait éternellement tourner autour de conclusions acquises, il se sépara, non sans quelque scandale, de ses collaborateurs et fonda la revue *la Science sociale*, aujourd'hui dans sa vingt-deuxième année.

Cet esprit d'initiative, cette audace parfaitement dédaigneuse de l'obstacle, ne l'abandonna jamais et fut le ressort de l'Œuvre qui devait couronner sa vie et qu'il a nommée lui-même : *L'Education nouvelle*.

Avant d'en parler, un mot de ses nombreux ouvrages.

De très bonne heure entraîné aux patientes recherches et enclin par instinct aux généralisations, il débuta par une *Histoire de France* en 4 volumes, actuellement épuisée. C'est lui qui tint la plume pour écrire, sous l'inspiration de Le Play, un très curieux petit livre où, sous forme de propositions didactiques, il résumait les idées de l'École sur un *Programme de gouvernement et d'organisation sociale*.

A partir du moment où il devint l'homme de la science sociale, c'est par centaines qu'il faudrait compter ses articles et ses études de longue haleine toujours bourrés de faits, toujours originaux. Pas un qui, tout en se reliant par un fil continu aux données antérieures, ne contint en germe une vue nouvelle, ne marquât un pas en avant.

C'est ce tempérament d'une logique impitoyable qui valut à M. Demolins ses contradictions les plus violentes. Les plus chauvins lui en voulurent de maltraiter une foule de choses ou d'institutions auxquelles tient le Français, traditionnaliste même quand il se réclame de la Révolution. Dès que la vérité lui apparaissait comme sortant logiquement des faits, rien n'eût pu le détourner de la dire, même au prix de quelques bousculades.

C'est ainsi qu'on ne lui pardonna guère un de ses livres les plus remarquables : *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* de même que cet autre, qui déroutait les habitudes et les préjugés politiques de tant de conservateurs : *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?...*

— Non, répondait-il. Et pourquoi? C'est que le pouvoir n'est qu'un mot, une éti-

quette et que changer de pouvoir n'est ordinairement que changer de maître. « A quelle sauce, Monsieur, préférez-vous être mangé? — Mais je préférerais ne pas être mangé du tout!... »

Cette politique électorale, comme il la détestait! s'entretenant un jour avec nous des directions, alors récentes, de Léon XIII. « Ah! le grand pape, s'écria-t-il, qui a le courage de dire que *la meilleure politique est de n'en pas faire!...* »

Vous jugez si ce langage était pour plaire aux militants de la politique, qui étranglent tous les matins, *in petto*, suivant leurs goûts, la République ou la Monarchie! Mais Demolins fonçait toujours en avant. « J'estime, écrivait-il, que le plus grand devoir est de ne jamais reculer devant l'expression d'une vérité, quelque impopulaire qu'elle soit. »

Aussi, prévoyant les entraves que la routine ou l'intérêt personnel ne manqueraient pas de lui opposer, avait-il tenu à se libérer de toute dépendance extérieure. « J'ai donné ma démission, nous disait-il un jour, de toutes les Œuvres ou Associations dont je faisais partie. Un homme qui s'intéresse à deux affaires, ne peut pas réussir. »

En tout cela, Edmond Demolins fut surtout, comme nous l'avons dit, un merveilleux vulgarisateur. Ce n'est pas diminuer son mérite que d'attribuer une grande part de la pensée directrice à l'abbé Henri de Tourville, le disciple préféré de Le Play, trop tôt disparu, celui dont le puissant esprit a su reconstituer pièce à pièce l'instrument d'observation qui avait servi au grand sociologue et le mettre à la disposition des observateurs futurs.

Un autre jour, nous essaierons de donner une idée de l'ensemble, aujourd'hui appréciable, de cette méthode, scientifique au premier chef, et de faire entrevoir les résultats que ses propagateurs en attendaient.

Citons encore, parmi les livres de M. Demolins : *Comment la Route crée le type social* et ses *Français d'aujourd'hui*, où le peuplement de l'Occident et le classement des races sont étudiées d'une façon si neuve et qui transforme si complètement l'enseignement de la géographie.

Au reste, l'enseignement, ou pour mieux dire, la formation intellectuelle et morale de la jeunesse était le point où convergeaient et se coordonnaient tous ces travaux divers. Un peuple est ce que sont ses enfants. Un système qui encaserne l'enfant, en le séparant soigneusement du monde extérieur, en l'astreignant à une instruction uniforme, où le cerveau est trop souvent surmené au détriment du corps, formera une race passive, mal préparée aux réalités de la vie, inconsciente de l'idée même de liberté, proie facile aux politiciens et aux rhéteurs.

Supposez, au contraire, une jeunesse façonnée de bonne heure au gouvernement de soi-même, entraînée à l'endurance physique, attendant tout de son initiative et très peu du pouvoir politique : il y a cent à parier contre un que cette jeunesse conquerra le monde.

Pourquoi la France, disait Demolins, semble-t-elle enchaînée dans la mauvaise voie? Pourquoi ne se développerait-elle pas dans la bonne, en prenant aux nations conquérantes ce qui peut s'adapter à notre tempérament national?

Ni l'Université, ni l'enseignement libre ne paraissant de longtemps capables de telles audaces, Demolins résolut de donner l'exemple et, comme le philosophe grec, de prouver le mouvement en marchant.

Il fonda, en 1899, près de Verneuil, l'*École des Roches*, où étaient appliquées, tant au point de vue de l'éducation que de l'enseignement, des méthodes absolument nouvelles. — Nous en avons parlé dans le temps. — Rappelons seulement qu'on y pratiquait la division des études en deux cycles, l'un préparatoire et général, l'autre, formé de branches spéciales, suivant les différentes carrières : idée qui devait passer intégralement dans les réformes inaugurées dans l'Université cinq ou six ans plus tard.

Le reste suivra-t-il?... Cela dépend, évidemment, des circonstances de temps, de lieu et de personnes. Nous ne voulons, ici, que constater l'utilité d'une telle expérience.

Demolins se réjouissait, sans fausse modestie, de son succès. Anglophile, il le

fut évidemment, non pas en aveugle, mais dans un esprit d'ardente émulation, convaincu que les belles qualités françaises, convenablement utilisées, doivent nous assurer la supériorité sur tous nos rivaux.

S'est-il trompé? Nous ne pouvons nous résigner à le croire. Nous sommes, hélas! bien loin de cette revanche morale et sociale qu'il avait rêvée. Mais les idées justes n'en font pas moins leur chemin dans beaucoup d'esprits. Si un jour, notre nation, secouant le joug des politiciens, se reprend au travail libre, fécond, civilisateur, on le devra, en grande partie, au viril exemple de cet homme et de ses amis, qui ont réussi à vaincre le seul ennemi que des Français ont toujours considéré comme invincible : la routine.

CORRESPONDANCE

Nous regrettons de ne pouvoir publier tous les témoignages de regrets et de respects pour le savant que la mort d'Edmond Demolins a suscités. Un choix judicieux et restreint serait impossible. Toutefois nous ne pouvons résister au désir que nous avons de publier les quelques lignes qui suivent :

« Edmond Demolins s'est fait tuer au service de la *Science sociale*. Car certainement l'excès de travail a dû abréger sa vie. Quelle chose étrange quand on y pense! Il avait consacré une part de son énergie de propagande à défendre les droits du corps contre les prétentions abusives de l'esprit; il avait non seulement par la parole, mais aussi par le fait, doté de l'hygiène et des sports une jeunesse que de vieilles déclamations romaines ou moyen-âgeuses vouaient jusqu'alors en partie à une intellectualité décrépite et pusillanime. Et lui, il ne s'est pas donné le repos nécessaire, il s'est pour ainsi dire martyrisé, ou du moins, comme les extatiques, il a tant aimé la recherche scientifique qu'il est devenu peu à peu sourd aux exigences de l'organisme.

« Et, à un autre point de vue, il y aura eu encore en lui du Saint et du Martyr. S'il avait voulu être un homme de parti, s'il avait voulu donner un léger coup de de pouce à la science pour l'adapter comme étai à telle ou telle doctrine politique, que de gens — étant donné par surcroît son talent de polémiste — l'eussent porté aux nues! J'ai vu des esprits nobles et distingués qui manifestaient une violente admiration pour les *Français d'Aujourd'hui*, puis qui manifestèrent un dépit curieux à observer lorsqu'il leur fut donné de lire : *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* Demolins a aimé la vérité toute nue. Il n'a pas voulu l'habiller selon les intérêts ou les préjugés des partis... »

L. Arqué.

LES PUBLICATIONS D'EDMOND DEMOLINS

Nous donnons ci-dessous la liste chronologique des travaux publiés par Edmond Demolins, soit en volumes ou en brochures, soit dans des articles de revues ou de journaux. Nos lecteurs pourront ainsi se rendre compte de la grande fécondité de l'écrivain, et de l'évolution qu'ont suivie ses idées :

Le Mouvement communal, vol. publié en 1875 à la librairie académique Perrin (aujourd'hui Didier).

L'Histoire de France, 4 vol., publiée en 1879 par la Société bibliographique (aujourd'hui racheté par la librairie Firmin-Didot).

Lettres historiques et sociales, articles publiés dans le feuilleton de l'*Univers* de 1875 à 1882.

Dans la **Réforme sociale**, Edmond Demolins a publié les articles suivants :

En **1881** :

L'École de la Réforme sociale, son programme.

Un grand devoir social..

Chronique du Mouvement social (Le progrès des envahissements de l'État dans la vie privée ; le plan de campagne de M. Parnell; le mouvement antisémitique en Allemagne).

La désorganisation sociale en Russie.

Chronique (France : la réduction de la journée de travail ; — Allemagne : l'assurance obligatoire ; — Russie : le tchin ; — Autriche : l'agitation rurale).

Chronique (France : la dernière discussion parlementaire ; — Angleterre : la transformation des institutions militaires ; — Russie : les programmes du nouveau règne).

Notre isolement.

Chronique (Russie : l'état des esprits ; — Roumanie : progrès des doctrines nihilistes ; — Angleterre : la loi agraire pour l'Irlande ; — Océanie : une tentative de colonisation).

La philosophie de l'épuration.

Chronique (France : le mouvement de la population ; — Angleterre : la crise agricole ; — Irlande : les amendements des évêques irlandais au land bill ; — Bavière : la lutte des partis ; — États-Unis : le mouvement d'immigration).

Chronique (assemblées des cercles catholiques d'ouvriers).

Chronique (Belgique : fédération des œuvres ouvrières ; les caisses d'épargne postale ; — Italie : les crises ministérielles).

La véritable cause des troubles de Marseille.

Chronique (France : le socialisme-collectivisme ; — Bavière : causes et nature de la crise ; — Pologne : situation religieuse).

L'Enquête permanente.

Les examens pour le brevet de capacité.

Chronique (le dégrèvement de la propriété agricole en France ; le mouvement pour le repos du dimanche en Allemagne, en Suisse et aux États-Unis).

Les élections.

Chronique (France : un meeting socialiste ; — Suisse : fédération pour l'observation des dimanches).

La philosophie des élections.

Chronique (France : le conseil municipal de Paris et les loyers ; — Allemagne : l'agitation antisémitique).

La maladie du siècle.

Un mot.

Chronique (Joseph Granier ; la grève des charpentiers de Paris).

La désorganisation de nos services militaires.

Chronique (France : les observations de Jules Simon à l'Institut au sujet de l'allaitement maternel ; — Hollande : le discours de M. Moderman sur le serment ; — Irlande : le refus des loyers).

L'école de la Réforme sociale au congrès du Mans.

Chronique (Allemagne : les échecs du socialisme d'État ; — Irlande : le tribunal institué par le land act ; — Suisse : l'assemblée annuelle de la société pour le repos du dimanche).

La réforme de la magistrature à propos d'un discours de rentrée.

Chronique (Le nouveau ministère ; appréciation inexacte de notre doctrine sur la propriété ; l'enquête internationale sur le repos du dimanche).

La plaie des solliciteurs ; le nouveau projet de loi.

Chronique (France : les deux nouveaux ministères ; — Allemagne : la fin du kulturkampf ; — Japon : la convocation nationale pour rédiger une constitution).

En **1882** :

Un mot d'explication à propos d'une candidature sénatoriale.

La crise financière ; les agitateurs.

Les habitations ouvrières : l'ouvrier propriétaire de son foyer.

Le Play et son œuvre de science sociale.

Assemblée générale des actionnaires de la Réforme sociale.

Les progrès du socialisme d'État ; jugement de Taine.

L'impunité de la séduction.

« Les Ouvriers des deux mondes » et la publication des monographies.

La situation financière ; le seul remède efficace.

En **1883** :

Influence exagérée attribuée en France aux orateurs et aux écrivains.

La réforme judiciaire.

Un parti de gouvernement.

Le programme du gouvernement.

L'apothéose du jacobinisme : la statue de J.-J. Rousseau.

Le nouveau fascicule des « Ouvriers des deux mondes ».

L'École de la paix sociale à l'étranger.

Assemblée générale des actionnaires de « la Réforme sociale ».

Les voyageurs de la science sociale.

Les huttiers et les paysans des marais de la Sèvre.

Les doctrines sociales de M. le comte de Chambord.

L'enseignement de la science sociale et l'école des voyages.

École des voyages; programme du Cours de méthode.

En **1884** :

Aux lecteurs; le passé et l'avenir de la Revue. Cours élémentaire de science sociale : les origines et les éléments de la science sociale.

Notre enquête sur la crise industrielle. Un discours de rentrée.

En **1885** :

Les illusions de l'opinion à l'égard de la Chine.

Les voyages d'étude en 1885.

Le véritable programme électoral.

L'enseignement de la science sociale.

Dans la **Science sociale**, Edmond Demolins a écrit les articles suivants sous sa signature, ou sous un pseudonyme.

En **1886**, **tome I** :

Cours de 1885-86 : les origines des trois races agricoles. 1. Les Pasteurs; — 2. Les Pêcheurs; — 3. Les Chasseurs.

Ce que donne un simple fait dans une monographie : les gisements d'or en Russie et en Chine.

Cours de 1885-86 : Comment les sociétés simples sont issues des sociétés compliquées, 1. Les trois groupes de sociétés compliquées; — 2. Les sociétés issues des Pasteurs.

Tome II :

3. Les sociétés issues des Pêcheurs; — 4. Les sociétés issues des Chasseurs.

Voyage social autour d'une chambre d'hôtel en Normandie.

Cours de la science sociale : Les commencements de la culture en famille patriarcale : les Bachkirs demi-nomades de l'Oural.

En **1887**, **tome III** :

Cours. — Les progrès de la culture en famille patriarcale : les paysans du Haourân.

La saison des plaisirs : les peuples qui s'amusent et les peuples qui s'ennuient.

Cours. — Établissement définitif de la culture en famille patriarcale : les paysans bulgares.

Les causes endémiques du nihilisme russe.

La natalité en France : la cause de sa diminution.

La question corse.

Cours. — La petite culture en famille souche : le bauer du Lunebourg.

Tome IV :

La question de la monarchie à propos du jubilé de la reine Victoria.

Cours. — La grande culture en famille souche : le grand propriétaire anglais.

Voyage social autour d'un château du Limousin.

En **1888**, **tome V** :

Cours. — La petite culture en famille instable : le paysan et le bordier de la Champagne pouilleuse.

Le jubilé de Léon XIII : la religion actuelle est-elle responsable de l'état social ?

Le cheval : comment les sociétés les plus stables n'existeraient pas sans le cheval.

Cours. — La grande culture en famille instable : le grand propriétaire du Nord de la France.

A travers l'Italie méridionale : 1. L'Italie ancienne : les villes de commerce de la Grande Grèce : 2. Les origines de l'Italie moderne : la population indigène; les conquérants étrangers.

Cours. — Les populations forestières. 1. Leur histoire et leur distribution géographique; — 2. L'art des forêts sous le régime de la famille; — 3. L'art des forêts sous le régime de la province et de l'État.

Le rôle de l'école à propos des discours de distribution des prix.

Cours. — Les Populations minières : 1. Définition et classement de l'art des mines. — 2. Les mines d'or exploitées en cohue. — 3. La transformation des mines d'or exploitées en cohue et les mines d'or exploitées administrativement. — 4. Les mines métallifères exploitées par les familles; le type anglais.

En **1889, tome VII** :

5. Les mines métallifères exploitées sous le régime provincial; leurs quatre variétés principales. — 6. Le type français. — 7. Les mines de houille.

Nos hommes politiques.

L'archéologie orientale, à propos d'une publication nouvelle : Comment l'art reçoit sa forme du milieu physique et social. — 1. L'art chaldéen. — 2. L'art à Ninive et à Babylone.

L'expérience du suffrage universel.

L'Exposition universelle : la disposition générale et le classement des produits.

Tome VIII :

L'Exposition coloniale.

Cours. — L'objet fabriqué et la force motrice chez les nomades. — La fabrication ménagère en communauté pastorale : le régime de l'atelier.

Le terrain de la concentration.

En **1890, tome IX** :

Réponse à quelques objections.

Cours. — Les diverses variétés de la fabrication en communauté et l'histoire de leur progression.

La manifestation ouvrière.

Le carnotisme, à propos du voyage du Président de la République.

Cours. — Les Corporations ouvrières : 1. Les circonstances qui ont préparé l'établissement du régime corporatif au moyen âge.

Tome X :

2. Les premières mesures prises pour limiter la concurrence. — 3. L'apogée de la réglementation. — 4. La chute du régime corporatif et les conditions normales de la petite industrie.

Autour d'une plage bretonne.

A propos des Arabes algériens.

Cours. — La question ouvrière dans la fabrique collective et le grand atelier.

Les révolutions sociales produites par les modifications des transports : la Caravane et le Traineau.

En **1891, tome XI** :

Une solution impériale de la question scolaire en Allemagne.

Le type du Méridional d'après les œuvres d'Alphonse Daudet : 1. Les causes constitutives du type. — 2. Les caractères de ce type. — 3. L'expansion au dehors.

Les modifications du Transport et la formation politique de l'Europe.

La guerre ou la paix?

Les Celtes (en collaboration avec Henri de Tourville).

Tome XII :

Un émigrant de la Science sociale en Chine (en collaboration avec C. Héraud).

En **1892, tome XIII** :

Le socialisme devant la Science sociale.

Le public et mon article sur le socialisme.

Encore le socialisme : les témoignages d'approbation et la réponse à quelques critiques.

La théorie anarchiste d'après le prince Kropotkine.

En **1893, tome XV** :

L'état actuel de la Science sociale d'après les dix dernières années.

Cours d'exposition de la Science sociale. — 1. Les trois sociétés à formation communautaire de famille. — 2. Les sociétés issues des Déserts : le type des oasis et des confins agricoles.

Tome XVI :

3. Le type finnois. — 4 et 5. Le type nord slave ou russe.

En **1894, tome XVII** :

Le devoir présent; réponse à M. Paul Desjardins.

6. Le type sud slave et la domination turque. — 7. Le classement des types sociaux de l'Asie orientale et méditerranéenne. — 8. La région des Vallées.

Tome XVIII :

9. La région des ports maritimes : le Grec moderne. — 10. Les Phéniciens et Carthaginois.

La réforme de l'éducation; un nouveau type d'école.

Le bonheur de vivre à propos d'une publication récente.

En **1895, tome XIX** :

Les lois de l'évolution à propos de deux publications récentes.

La nécessité d'un programme social et d'un nouveau classement des partis.

Cours. — 11. Les Vénitiens.

Tome XX :

Cours. — 12. Les régions des plateaux : les Albanais.

La Patrie.

En **1896, tome XXI :**

La première manifestation d'une évolution vers le Particularisme.

La meilleure méthode d'enseignement.

Les deux tendances de l'Économie politique.

Tome XXII :

La géographie sociale de la France. 1. Le procédé d'étude. — 2. Les régions des productions arborescentes. — 3. Les régions vinicoles. — 4. Le type corse. — 5. La région de la petite culture en petite propriété issue de la communauté pastorale. — 6. Les trois variétés principales du type.

En **1897, tome XXIII :**

L'illusion de la solidarité, à propos d'une publication de M. Bourgeois.

La France (suite) : 6 et 7. La région de la grande culture en grande propriété issue de la communauté pastorale : les plateaux du Centre et du Midi.

8. Le type angevin. — 9. Le type breton.

La prétendue supériorité des Allemands (préface de la 2ᵉ édition des Anglo-Saxons).

Un mot de réponse à M. Francisque Sarcey.

Tome XXIV :

La France : La région de la petite culture issue de la communauté forestière; les types lorrain, morvandeau; franc-comtois, alsaciens; — la région de la petite culture issue de la communauté forestière en sol complètement défriché; le type champenois.

Le problème de l'Éducation; réponse à l'Enquête du comité Dupleix.

Les trois éléments de la société anglaise (Introduction à l'édition anglaise des Anglo-Saxons).

En **1898, tome XXV.**

La France : Le type social des Pyrénées et des Alpes; — les types sociaux du Midi et du Centre.

Tome XXVI :

L'École nouvelle : 1. Les différences entre le type ancien et le type nouveau; — 2. Le programme d'étude et l'École actuelle.

La vie scolaire en Angleterre décrite par les élèves.

L'Ecole des Roches.

En **1899, tome XXVII :**

L'Avenir de l'Education nouvelle (conférence à la Sorbonne).

Tome XXVIII :

L'Ecole des Roches. Nos élèves en Angleterre.

Boërs et Anglais. Où est le droit?

Observations sur le type du Varennier tourangeau décrit par P. Porthmann.

Le mouvement autonomiste en Catalogne.

Les villes de marché sur les hauts plateaux asiatiques.

En **1900, tome XXIX :**

Journal de l'Ecole des Roches. A nos lecteurs.

Boërs et Anglais. Objections et réponses.

Encore la question du Transvaal.

En **1901, tome XXXI :**

L'Éducation doit-elle développer l'aptitude à gagner de l'argent ou à le dédaigner?

Le Grec et le Romain.

Comment la Route crée le type social.

En **1903, tome XXXV :**

Discours prononcés aux funérailles de M. Henri de Tourville.

En **1904 :**

Nos deux premiers maîtres.

Comment on analyse et comment on classe les types sociaux.

L'organisation du travail; réglementation ou liberté.

Pour développer notre commerce; groupes d'expansion commerciale.

En **1905 :**

La science sociale depuis F. Le Play; classification sociale.

En **1906 :**

Les problèmes sociaux de l'industrie minière; comment les résoudre.

Les formes de la Famille (Bull., livr. 26 et 27).

Répercussions sociales (Id., liv. 33, 34, 35, 36, 37 et 38).

Le conflit actuel entre l'Eglise et l'Etat (Id., livr. 35).

Pendant qu'il écrivait les articles ci-dessus dans la *Science sociale*, Edmond Demolins publiait les ouvrages suivants à la librairie Firmin-Didot :

En **1890**, *La question des grands magasins* (brochure).

En **1892**, *Le socialisme devant la science sociale* (brochure traduite en anglais, italien, grec et hongrois).

En **1893**, *Comment élever et établir nos enfants* (brochure traduite en italien et en russe).

En **1894**, *Quel est le devoir présent? Réponse à M. Desjardins* (brochure).

En **1895**, *La nécessité d'un programme social et d'un nouveau classement des partis* (brochure).

En **1897**, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* (1 vol. traduit en anglais, allemand, espagnol, suisse, roumain, polonais et arabe).

En **1898**, *Les Français d'aujourd'hui* (1 vol.).

L'Éducation nouvelle ; l'École des Roches (1 vol. trad. en espagnol et en russe).

A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir? (1 vol.).

En **1899**, *Boërs et Anglais? Où est le droit?* (brochure).

Conférence à la Sorbonne sur l'avenir de l'Education nouvelle (1 brochure).

En **1901**, *Comment la Route crée le type social* (2 vol.).

En **1904**, *L'Enquête sociale sur le Pays.* (brochure).

L'Etat actuel de la science sociale (brochure).

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons reçu les livres suivants :

De la librairie P. LETHIELLEUX, 10, rue Cassette :

Droit social, la Famille, les Associations, l'État, l'Église, leur organisation et leurs rapports mutuels, par E. Valton, professeur au grand Séminaire de Langres, in-12, **2** fr. **50**.

Dans la Crise, par F. Dumont, in-12, **3** fr. **50**.

Devant l'obstacle, roman psychologique et étude sociale, par Mme G. Boudry, in-18, **2** fr. **50**.

Le Christianisme et l'Extrême-Orient, par M. le chanoine Léon Joly, in-12, **3** fr. **50**.

L'Église de France et les catholiques français, par M. le chanoine Paul Barbier, in-12 écu, **0** fr. **60**.

Une page d'histoire sur les Associations cultuelles, par l'abbé G. André, supérieur du séminaire universitaire de Lyon, in-12 écu, **0** fr. **60**.

De la librairie V. GIARD et E. BRIÈRE, 16, rue Soufflot, et 12, rue Toullier :

La vraie morale, basée sur l'étude de la Nature et sur les lois de la Vie, par V. Berge, in-12, **2** francs.

Le fondement du droit et de la morale, par Jean Lagorgette, in-8, **7** francs.

Annales de l'Institut international de sociologie, publiées sous la direction de René Worms, t. XI.

De la librairie VICTOR LECOFFRE, 90, rue Bonaparte :

Patrons et ouvriers, par A. Roguenaut, in-12, **2** francs.

La Monnaie, par A. de Foville, membre de l'Institut.

La Famille et l'État dans l'éducation, par A. de Sertillanges, professeur de philosophie morale à l'Institut catholique de Paris.

De la librairie A. COLIN, 5, rue de Mézières :

La France et Guillaume II, par Victor Bérard, **3** fr. **50**.

De la librairie A. MALOINE, 25, rue de l'École-de-Médecine :

Les lois psychologiques du développement des religions (L'évolution religieuse chez Rabelais, Pascal et Racine), par le Dr Binet-Sanglé, professeur à l'École de psychologie.

De la librairie Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain :

Le rôle sociologique de la guerre, par le capitaine A. Constantini.

L'École individualiste et le socialisme d'État, par A. Béchaux, in-8, 8 francs.

De la librairie Schleicher frères :

Les merveilles de la vie, par Ernest Haeckel.

De la librairie T. Fisher Unwin, de Londres :

Sex and society, par William J. Thomas.

De la librairie J. Verrolet, 96, rue Roux, à Port-au-Prince :

Le monde, l'homme et les sciences, par le général Légitime.

NOUVEAUX MEMBRES

Senor Casimir Olmos, Parana, République Argentine, présenté par M. Paul de Rousiers.

Mme la générale Reichard, château de la Gaudinière, par Allonnes (Maine-et-Loire), présentée par M. Louis Ballu.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AVIS AUX CHASSEURS

La Compagnie d'Orléans a décidé que jusqu'au jour de la fermeture de la chasse, les trains 3 et 40 s'arrêteront à **Nouan-le-Fuzelier** les jours indiqués ci-après :

TRAIN 3. — Le train 3 partant de Paris-Quai-d'Orsay à 7 h. 20 du matin s'arrêtera les dimanches et jours fériés.

TRAIN 40. — Le train 40 partant de Vierzon à 7 h. 42 du soir s'arrêtera les dimanches, lundis, jours fériés et lendemains de jours fériés.

D'autre part, jusqu'au jour de la fermeture de la chasse :

a) Les trains 433 et 306 qui circulent sur la ligne d'Étampes à Beaune-la-Rolande et qui correspondent à Étampes aux trains 3 et 10 précités s'arrêteront à la *station d'Ascoux* les dimanches et jours fériés.

b) Le train 439 de cette même ligne qui correspond à Étampes avec le train 43 partant de Paris à 6 h. 35 du soir s'arrêtera à la *station de Villemurlin* les dimanches et les veilles de jours fériés.

Wagon-restaurant

Jusqu'au jour de la fermeture de la chasse, un wagon-restaurant circulera sur la section de Paris à Vierzon :

1° Dans le sens de Paris, le samedi de chaque semaine et les 31 octobre, 24 et 31 décembre par le le train 199 partant de Paris-Quai-d'Orsay à 7 h. 10 du soir.

2° Dans le sens de Vierzon, le dimanche de chaque semaine et les 1er novembre, 25 décembre et 1er janvier dans le train 114 partant de Vierzon à 6 h. 52 du soir.

Ces nouvelles facilités seront certainement très appréciées des chasseurs.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

de PARIS aux ports au delà de SUEZ, ou *vice versâ*

Les voyageurs partant de Paris pour les ports au delà de Suez, ou inversement, peuvent obtenir, indépendamment de leurs billets d'aller et retour sur les paquebots, des billets d'aller et retour de **Paris** à **Marseille** ou *vice versa*, valables un an, au prix de :

1re classe :	**145** fr. »	via Dijon-Lyon,
2e classe :	**104** fr. **40**	ou Nevers-Lyon,
3e classe :	**68** fr. **05**	ou Nevers-Clermont.

Ces billets sont délivrés par la Compagnie des Messageries Maritimes et par les Chargeurs réunis.

Les billets de chemin de fer et ceux des paquebots peuvent être de classes différentes.

De PARIS en ORIENT (*viâ Marseille*)

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec les Compagnies des Messageries Maritimes, Fraissinet et Paquet, délivre des **billets simples**, valables 45 jours, pour se rendre, par Marseille, de **Paris** à **Alexandrie**, **Port-Saïd**, **Jaffa**, **Beyrouth**, **Smyrne**, **Constantinople**, **Batoum**, **Odessa**, **Samsoun**, **Salonique**, **Le Pirée**, etc.

Les agences de la Compagnie des Messageries Maritimes délivrent des **billets d'aller et retour**, valables 120 jours, pour se rendre, par Marseille, de **Paris** à **Alexandrie**, **Port-Saïd**, **Jaffa**. **Beyrouth**.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. (par la Bourgogne et le Bourbonnais).

Franchise de Bagages : sur le chemin de fer, 30 kg. par place,

— sur les paquebots, 100 kg. par place de 1re classe ; 60 kg. par place de 2e classe.

Pour plus amples renseignements consulter le Livret-Guide horaire P.-L.-M. en vente dans les gares au prix de 0 fr. 50.

En souvenir d'un aimable voyage aux Roches

G. Bertier

19 Nov. 19

EDMOND DEMOLINS

I

L'ŒUVRE DE SCIENCE SOCIALE

par Paul de Rousiers.

II

L'ÉCOLE DES ROCHES

par G. Bertier, Directeur de l'École des Roches.

III

LES DERNIERS TRAVAUX

par Paul Descamps.

PARIS
BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE
56, RUE JACOB, 56
AOUT-SEPTEMBRE 1907

SOMMAIRE



EDMOND DEMOLINS
1852-1907

EDMOND DEMOLINS

L'ŒUVRE DE SCIENCE SOCIALE

I. — LES TRAVAUX HISTORIQUES.

En 1873, un jeune Marseillais débarquait à Paris avec le dessein arrêté de se faire présenter à Frédéric Le Play, dont il avait lu les ouvrages avec enthousiasme. Dans sa valise il portait les éléments d'une étude historique sur le *Mouvement communal au moyen âge*, étude dont il avait conçu le plan à Marseille et pour l'achèvement de laquelle il venait se documenter. Cet historien de vingt et un ans, déjà aiguillé sur la science sociale, était Edmond Demolins.

Au sortir du Collège des Pères Jésuites de Mongré, sa famille l'avait destiné au commerce. Son père, issu d'une ancienne famille de Provence, avait exercé à Marseille la profession de docteur en médecine, et s'était distingué par son dévouement dans l'épidémie de choléra de 1849 ; il était mort depuis plusieurs années. Sa mère, fille d'un chrétien maronite du Liban, avait fui toute enfant, lors d'un des massacres périodiques qui ensanglantaient cette contrée ; sa famille, établie à Marseille à ce moment, y avait prospéré dans les affaires commerciales où elle comptait de très nombreux représentants. Tout naturellement, un oncle offrit de prendre avec lui le jeune collégien pour lui faire faire l'apprentissage du négoce..

Mais Edmond Demolins avait bien autre chose en tête. Il était convaincu que l'histoire était mal enseignée, qu'elle ne présen-

tait pas un tableau fidèle de la vie des peuples, que les causes des événements historiques étaient indiquées suivant des formules convenues, irréelles, variant seulement avec les préjugés de l'historien. Et il rêvait de faire une histoire de la société française, montrant comment et sous quelles influences elle était née, comment elle s'était développée, comment elle avait subi des crises, pour aboutir enfin à la société présente. Ce qui l'avait précisément séduit et définitivement gagné dans Le Play, c'était l'immense effort du savant pour préciser par une observation minutieuse et méthodique l'organisme social qu'il avait actuellement sous les yeux. Dès ce moment, Demolins s'était rendu compte que, pour connaître une société ancienne, il faut avoir fait l'anatomie sociale d'une société moderne, savoir comment ses diverses parties se lient et agissent les unes sur les autres. Et avec la verve de sa jeunesse méridionale, il raillait impitoyablement la folle entreprise des pseudo-historiens qui, incapables de comprendre le milieu dans lequel ils vivent, négligeant même de l'étudier, émettaient de graves jugements sur la philosophie de l'histoire.

Pour commencer l'œuvre de reconstitution historique qu'il projetait, il avait entrepris l'étude du mouvement communal au moyen âge. Le sujet n'avait pas été choisi au hasard et marque une double tentative de réaction : d'une part, contre le préjugé aristocratique, suivant lequel la bourgeoisie et le peuple français n'avaient, avant 1789, aucunement contribué aux gloires de la nation ; d'autre part, contre le préjugé révolutionnaire suivant lequel aucun droit ne leur était reconnu antérieurement à cette époque. Les souvenirs de l'Ancien Régime cachaient encore, en effet, à beaucoup d'historiens les réalités plus éloignées du moyen âge et l'ère d'affranchissement progressif et d'élévation sociale qui le caractérise. En retraçant les triomphes démocratiques du mouvement communal au douzième siècle, Demolins voulait détruire une légende, et prouva que l'histoire du peuple français ne commence pas à la Révolution. « Nous aussi, écrivait-il fièrement dans la préface du *Mouvement communal*, nous aussi nous avons des ancêtres ! »

De semblables préoccupations étaient assez étrangères à la profession de commerçant. Les oncles de Marseille étaient bien obligés de reconnaître que leur jeune neveu avait de l'intelligence, de la conduite, de l'entrain même; mais, visiblement, « l'esprit des affaires » lui manquait. Et ils déploraient cette lacune qui lui fermait tout avenir dans la profession où ils l'avaient fait entrer. D'autre part, à ne considérer que la marche ordinaire des événements, il était hasardeux de quitter un emploi assuré pouvant conduire à une situation avantageuse, pour se lancer à la poursuite de problèmes historiques dont la solution, même en cas de succès, ne comporte pas de sérieux profits matériels. Mais les commencements de ceux qui sont appelés à devenir « quelqu'un » sont souvent un peu déconcertants; ils n'ont pas l'allure régulière et banale de ceux qui bornent leur ambition à devenir « quelque chose ». Et l'expérience courante se trouve souvent en défaut en présence de ces débuts d'hommes exceptionnels, de ces précurseurs dont la vie tend vers un but à peine entrevu par eux-mêmes et complètement inaperçu de ceux qui les entourent.

Voilà pourquoi, en lui souhaitant bonne chance, les parents du jeune Demolins secouaient la tête, sans confiance dans la carrière incertaine et vague qu'il était résolu à embrasser. Si encore il avait voulu être journaliste! On avait vu des Marseillais à la plume alerte, à l'esprit souple, réussir dans cette branche. M. Thiers était parti de Marseille, lui aussi jadis, et le journalisme l'avait conduit à la vie politique et aux suprêmes honneurs. Et puis, le journalisme ressemble encore un peu à un métier! Mais être écrivain, et écrivain sérieux, pour un public restreint, cela ne nourrit pas son homme! Des représentations de cet ordre ne devaient pas retenir l'élan convaincu du jeune homme qui, dès cette époque, unissait à une grande hardiesse dans la conception de ses projets une ténacité persévérante dans leur réalisation. Pour la première fois, il allait se jeter à l'eau afin d'apprendre à nager. Ce ne devait pas être la dernière.

Dès son arrivée à Paris, il se mit au travail, publia des chro-

niques historiques dans l'*Univers* et s'occupa de mettre la dernière main au manuscrit du *Mouvement communal au moyen âge*. En même temps, il suivait, comme élève libre, les cours de l'École des Chartes et se livrait à un labeur acharné dans les bibliothèques. L'effort trop violent détermina une fatigue de la vue qui l'obligea momentanément à suspendre ses lectures. Il fut même contraint d'achever avec l'aide d'un secrétaire la préparation de son volume. La bienveillante amitié de Dom Guéranger, alors abbé de Solesmes, qui avait apprécié dès le début la valeur du jeune écrivain, lui procura à ce moment la collaboration momentanée qui lui était indispensable pour continuer ses recherches.

Très vite aussi, il avait réussi à se faire présenter à Frédéric Le Play et ses relations suivies avec lui datent de 1874. Mais il semble qu'au début, Demolins chercha surtout dans la science sociale un fil conducteur pour ses travaux historiques. Aussitôt après la publication du *Mouvement communal*, il avait, en effet, mis sur le chantier une *Histoire de France* en quatre volumes qui absorba le meilleur de son activité jusqu'en 1879.

Cette *Histoire de France* était conçue sur un plan des plus heureux et l'originalité du vigoureux écrivain que fut Demolins s'y révèle déjà. La table des matières présente en raccourci tout un système, toute une philosophie de l'Histoire de France. L'auteur avait voulu, en effet, et il avait pris soin d'en avertir le lecteur, grouper les faits d'après la méthode philosophique, c'est-à-dire faire ressortir les relations de cause à effet qui les relient les uns aux autres. Plus tard, après de longues années de science sociale, les relations ainsi indiquées paraissaient à Demolins insuffisantes ou inexactes. Il formait parfois le projet de refondre entièrement cette œuvre de sa jeunesse et mettait à profit les connaissances plus certaines acquises par lui. Le travail qu'il n'a pas eu le temps d'accomplir mérite de tenter l'ambition de quelque historien disciple de la science sociale. Car s'il y a des conclusions à redresser dans l'ouvrage, la valeur pédagogique du plan suivi reste entière. Après avoir ainsi groupé les faits pour en faire voir l'enchaînement, l'auteur s'attachait,

en effet, à choisir les plus caractéristiques de chaque époque et à les raconter avec détails, le plus possible d'après les sources anciennes, de manière à leur conserver leur vraie physionomie. Ainsi il unissait les avantages de l'école philosophique de Guizot à ceux de l'école narrative d'Augustin Thierry.

Il faisait plus, car le récit des événements emprunté aux vieux chroniqueurs ou aux mémoires contemporains était, en quelque sorte, une garantie du classement philosophique qu'il proposait. Rien n'est facile comme de trouver dans les faits historiques des arguments pour une thèse, si, au lieu de présenter ces faits d'après les témoignages contemporains, on en donne un abrégé sommaire, si on écrit un discours sur l'histoire. Au contraire, si on laisse la parole aux témoins du passé, on est bien obligé de prendre pour base de sa thèse les interprétations qu'ils fournissent eux-mêmes et de juger d'après leurs propres impressions, non d'après les siennes. Sans doute, ces impressions paraissent déformer la réalité objective, mais elles ont une vérité historique ; elles marquent l'incidence des événements sur ceux qui les ont subis. Et tout système d'interprétation de l'histoire qui parvient à grouper les faits, en tenant compte des impressions qu'ils ont réellement causées à l'époque où ils se sont produits, est moins sujet à l'erreur que les systèmes inspirés d'une appréciation personnelle de l'historien sur les événements des diverses périodes de l'histoire.

Au point de vue de l'enseignement, l'*Histoire de France* d'Edmond Demolins a le rare mérite de charger peu la mémoire des élèves, de les intéresser prodigieusement et de leur faire saisir, par des images vivantes, les différences essentielles qui séparent un roi mérovingien d'un roi de l'Ancien Régime, la vie d'un seigneur féodal de celle d'un grand seigneur du dix-septième siècle, la guerre du moyen âge de la guerre moderne, etc. Ce triple résultat est obtenu par le même procédé, celui de la représentation concrète, animée, colorée des détails caractéristiques. Je me suis toujours servi des volumes de Demolins pour enseigner l'histoire de France à mes enfants et il m'a toujours été facile de retenir leur attention. Je crois que Clovis, Charle-

magne, Roland, Saint-Louis, les Croisades, du Guesclin, fournissent la matière d'histoires aussi captivantes que celles du Petit-Poucet. Il suffit que le maître s'y intéresse assez lui-même pour en faire sentir le dramatique intérêt. L'histoire de Demolins a précisément cet avantage qu'elle met ses lecteurs de tout âge en situation de goûter le charme des vieux récits. Elle les prépare à en jouir. Elle instruit suffisamment sur Charlemagne pour que la Chanson de Roland soit promise comme récompense aux enfants sages, et tous pleurent à chaudes larmes quand la belle Aude, apprenant la mort de son fiancé, tombe inanimée pour ne plus se relever. De même, la plus grande partie de Joinville, des passages choisis de Froissart, de Commines, plus tard des innombrables mémoires dans lesquels se reflète la vie du passé peuvent être mis avec fruit entre les mains d'enfants jeunes quand un premier guide leur a indiqué en quoi et pourquoi ils sont intéressants, quand il a suscité des comparaisons avec le temps présent, provoqué des curiosités, posé des problèmes. Demolins a excellé dans ce rôle en écrivant son *Histoire de France*. Et il serait à souhaiter que les jugements un peu sommaires qu'elle contient fussent redressés et complétés dans le sens où il voulait le faire lui-même, afin de l'utiliser dans l'enseignement.

II. — F. LE PLAY ET LA RÉFORME SOCIALE.

Lorsque Demolins acheva son dernier volume sur l'Histoire de France, il était clair pour tous ceux qui l'approchaient que son labeur intellectuel allait changer de direction, que l'histoire passait désormais au second plan et que la science sociale ferait désormais l'objet de ses constantes préoccupations.

En effet, ses relations avec Le Play avaient pris un caractère particulier. Il s'était mis à l'école du maître avec passion. Et comme sa nature ardente le poussait au prosélytisme, il y avait mis en même temps quelques amis, les prêchant, les entraînant, les poussant à l'action et au travail.

C'est au cours de cette période de sa vie, en 1875, que je ren-

contrai pour la première fois Edmond Demolins. Il avait acquis déjà une notoriété à la conférence Olivaint, groupe de jeunes gens, étudiants pour la plupart, qui se réunissaient périodiquement pour écouter la lecture d'un travail et en discuter les conclusions. Dans cette assemblée d'échappés de collège, le fait qu'il avait déjà publié un volume le ceignait d'une auréole et la vie laborieuse qu'il menait commandait le respect. J'étais donc disposé, par avance, à l'écouter avec intérêt quand je fus subjugué par son talent. Ce qu'il disait était toujours parfaitement clair, d'une clarté limpide, surprenante. Et cela était présenté avec un tour très original, parfois paradoxal, mais paradoxal en apparence, à la surface, simplement pour forcer l'attention, car son solide bon sens eût écarté le paradoxe fondamental. Une bonne humeur méridionale se mêlait à ses propos, leur enlevait toute apparence doctrinale, et c'était un grand charme pour de jeunes auditeurs d'écouter ce camarade un peu plus avancé qu'eux en âge, plus averti, plus documenté, mais qui était bien un jeune comme eux. Jeune, il l'était non seulement par l'entrain de ses reparties, l'allure vivante et parfois fougueuse de ses exposés, il l'était aussi par la nouveauté des points de vue. Il empruntait à Le Play la plupart des aperçus qu'il nous ouvrait, mais en les dépouillant de la forme arbitraire et grave sous laquelle le maître les produisait, forme qui les rendait souvent peu accessibles ; enfin il y ajoutait cette légère nuance d'irrespect si séduisante pour de jeunes Français ; il était sans pitié vis-à-vis des jugements tout faits, acceptés sous la garantie d'une autorité classique ; il excellait à renverser les idoles, à montrer l'inanité des théories pompeuses. Malheur à celui de ses contradicteurs qui, poussé par lui dans ses derniers retranchements, cherchait un refuge derrière un postulat philosophique ou économique, pour s'abriter contre ses attaques ! Avec une jovialité et un esprit qui rangeaient l'auditoire de son côté, il montrait l'idée pauvre, médiocre, fausse, sous la formule imposante ; il en faisait toucher le néant. Ceux qui ont connu Demolins vers la fin de sa vie, après les luttes pénibles qu'il avait eu à subir et les désenchantements qu'elles

lui avaient causés, peuvent difficilement se rendre compte de l'action qu'il exerça alors sur les jeunes hommes et des sympathies enthousiastes qu'il s'attirait.

Du moment qu'il eut résolu de mettre ces dons personnels au service de la science sociale, celle-ci devait forcément recruter des adhérents. La plupart lui vinrent, au début, par le détour de la réforme sociale. On était encore, à cette époque, sous l'impression immédiate des désastres de 1870; la génération qui arrivait à l'âge d'homme datait véritablement de cette « année terrible » et avait été prématurément mûrie par les sombres événements de la guerre et de la commune. Elle était convaincue que la société avait besoin d'être réformée et écoutait avec une anxieuse curiosité tous ceux qui proposaient un moyen de la réformer. La jeunesse catholique, en particulier, se pressait autour du grand orateur qui éveillait en elle le sens des responsabilités sociales, qui affirmait l'existence de la « question sociale » en présence des politiciens qui la niaient alors. Ainsi, elle se trouvait préparée et inclinée à entendre l'enseignement d'un sage qui, patiemment, laborieusement, scientifiquement, s'était attelé depuis quarante ans à l'observation des sociétés humaines pour dégager les lois qui les régissent. Dès 1864, Le Play, abandonnant les recherches purement scientifiques, avait exposé au public dans son célèbre ouvrage *La Réforme sociale en France,* les conditions qu'il jugeait nécessaires au relèvement du pays. Mais il n'avait été lu que par une élite. Des hommes comme Montalembert, Tocqueville, le P. Gratry, s'étaient rendu compte de la valeur de l'œuvre; l'ensemble du public, trompé par une prospérité apparente, l'avait peu remarquée. Au contraire, après 1871, alors que chacun donnait son avis sur la direction de l'effort à faire, on se souvint qu'un homme avait réfléchi jadis à ces questions, qu'il avait signalé les dangers inaperçus, indiqué les remèdes et Le Play fut presque à la mode pendant quelques années.

Toutefois, ce savant presque octogénaire n'avait pas de contact avec la jeunesse. Et il le déplorait. Il sentait que les adhésions qui lui venaient, soit par l'effet d'une peur bourgeoise

du désordre matériel, soit même par conviction intellectuelle, n'auraient de valeur effective qu'autant qu'elles deviendraient une source d'action. Les hommes avancés en âge pouvaient bien reconnaître l'erreur qui les avait guidés, mais non pas recommencer leur vie. Beaucoup d'entre eux, au surplus, participant d'une manière plus ou moins directe au gouvernement du pays, se trouvaient prisonniers des combinaisons politiques qui les avaient portés au pouvoir et n'avaient pas, par suite, l'indépendance nécessaire pour s'orienter nettement vers les réformes urgentes. On était alors, en effet, à l'époque de l' « ordre moral ». Le Play avait fourni d'heureuses formules à des programmes. Mais il en était de ces formules et de ces programmes comme de toutes les formules et de tous les programmes politiques. On les proclamait, on ne les réalisait pas. L'École de Nancy avait demandé la décentralisation et l'autonomie des pouvoirs locaux, mais la machine gouvernementale, conçue et organisée dans des vues contraires continuait l'œuvre de l'Ancien Régime et de Napoléon Ier. Il fallait prendre la réforme à pied d'œuvre et faire appel, pour cela, à des hommes nouveaux. Il fallait atteindre les jeunes, les persuader, les détourner des voies dangereuses dans lesquelles tout contribuait à les engager. Je conserve encore le touchant souvenir de l'accueil cordial et joyeux que Le Play réservait aux jeunes hommes qui lui étaient présentés. Il voyait en nous, et il nous le disait explicitement, les metteurs en œuvre de ses travaux. Je manquerais à la vérité si je n'avouais ici très sincèrement que ces paroles du maître nous inspiraient une confiance un peu exagérée en nous-mêmes; mais elles nous emplissaient d'une ardeur que les désillusions n'ont pas éteinte et elles se sont vérifiées en ce qui concerne Edmond Demolins. A coup sûr, Le Play eût été à la fois charmé et surpris s'il avait pu prévoir que, moins de vingt ans après sa mort, une école serait fondée pour élever une élite de jeunes Français d'après les données de la science sociale.

Dès cette époque, Demolins était le recruteur des jeunes gens qui fréquentaient Le Play, le trait d'union entre eux et le

savant vieillard. Tous les lundis, le salon de la place Saint-Sulpice nous réunissait autour d'une longue table et une conversation s'engageait, un peu désordonnée de notre part, mais ramenée à des points précis par l'imperturbable méthode du maître. Il prêtait une attention patiente et déférente aux naïves objections des plus inexpérimentés d'entre nous, estimant que quiconque cherche sincèrement la vérité a droit au respect et à la lumière, et force nous était de nous plier à son exemple. Mais nous prenions de belles revanches dans les réunions du vendredi auxquelles Demolins nous conviait. Là, entre jeunes, on discutait vigoureusement, et les saillies imprévues et savoureuses de notre hôte étaient accueillies avec enthousiasme.

Toutefois, nous étions assez les élèves du maître pour ne pas nous égarer en vaines controverses. Et, sur l'initiative de Demolins, nous établîmes bientôt la règle qu'à chaque séance nous lirions ensemble un chapitre de la *Réforme sociale en France*, que nous noterions tous les points nous paraissant soulever une difficulté, et que chacun de ces points serait ensuite soumis à Le Play le lundi suivant. Ce furent là les tout premiers commencements de l'enseignement de la science sociale. Au bout de quelques mois, l'appartement que Demolins occupait alors rue du Pré-aux-Clercs se trouva trop exigu pour notre nombre grandissant et nous dûmes demander l'hospitalité à la Société bibliographique qui mit gracieusement une salle à notre disposition.

Il ne faudrait pas se représenter notre petit cénacle comme une école scientifique. Très sincèrement, nous pensions — nous étions très jeunes et les plus âgés d'entre nous partageaient notre illusion — que Le Play avait déterminé les conditions de la réforme en France et que notre but devait être de les faire connaître, accepter et appliquer. Par suite, nous étions toujours en quête d'un moyen d'atteindre le public, de crier sur les toits ce que nous considérions comme vrai. L'idée vint alors que ce serait répondre aux préoccupations ordinaires des lecteurs français de leur tracer un programme de gouvernement et d'organisation sociale, d'après l'observation comparée des divers peuples. Et, bravement, la réunion se transforma en un conseil

de rédaction pour écrire un volume sous ce titre. Le volume parut, sans nom d'auteur, avec une lettre-préface de F. Le Play au « groupe d'économistes » qui l'avait mis sur pied.

Je viens de reprendre dans ma bibliothèque ce livre que j'avais négligé d'ouvrir depuis longtemps. J'y ai trouvé des choses bien honorables; ceci, par exemple, que traçant un programme de gouvernement, nous ne nous prononcions pas sur sa forme, et c'était une nouveauté paradoxale. Nous estimions que le même gouvernement peut se revêtir de plusieurs formes successives, ce que nos diverses révolutions ont amplement démontré, mais ce que peu de gens consentent à voir. Évidemment, ce « groupe d'économistes » n'aspirait pas à un rôle politique.

Sur d'autres points, le programme d'organisation sociale montre une sagesse un peu courte. Le premier article de ce programme, concernant la vie privée, est ainsi conçu : « Conjurer les chômages et garantir aux travailleurs le pain quotidien en fondant l'union des patrons et des ouvriers sur la réciprocité des devoirs et des services ». Ailleurs, un paternalisme naïf se dégageait clairement de ces formules générales; il était même affirmé dans un endroit que la réforme de l'atelier ne pouvait être menée à bien que par le seul patron. L'observation méthodique des faits contemporains n'avait pas encore montré que les intérêts collectifs ouvriers restent en souffrance, en dépit des plus sincères bonnes volontés patronales, quand ils ne rencontrent pas, dans la classe ouvrière elle-même, des représentants capables.

Malgré ses évidentes défectuosités, ce petit volume, rédigé en commun, avait obtenu un résultat. Tous ceux qui y avaient collaboré savaient désormais qu'Edmond Demolins possédait les qualités complexes et rares qui rendent un homme capable d'en conduire d'autres, de les plier à un travail commun. Ils avaient pu apprécier aussi l'extraordinaire ingéniosité de son esprit, son admirable don de clarté et son aptitude à découvrir la formule nette correspondant à sa pensée. F. Le Play, sous le patronage duquel le volume avait été présenté au public et qui en avait suivi la préparation avec un intérêt paternel, ne pouvait

pas manquer d'être frappé des qualités de celui qui avait eu la plus grande part dans sa rédaction. Au déclin de sa carrière, il rencontrait un homme jeune, entreprenant, convaincu, qui excellait à mettre en relief le résultat des longues études auxquelles il s'était livré.

C'était pour lui une joie d'autant plus grande que, depuis la publication de la *Réforme sociale en France,* F. Le Play tentait par tous les moyens de faire passer dans l'esprit du public la conviction qui l'animait et souffrait de n'y parvenir qu'imparfaitement. La *Réforme sociale en France* avait été son premier essai de vulgarisation ; l'*Organisation du Travail,* l'*Organisation de la Famille*, la *Constitution essentielle de l'Humanité*, prenant à part une section de l'œuvre réformatrice ou la résumant dans ses lignes générales, avaient été écrites en vue d'atteindre le grand public. Parfois même, F. Le Play s'était appliqué à répondre aux préoccupations les plus immédiates de ses lecteurs en rédigeant des opuscules de circonstance, par exemple, la *Paix sociale après le désastre*, parue en 1871. Malgré la diffusion très notable de ses ouvrages, il s'attristait de voir les leçons de l'expérience profiter dans une aussi faible mesure à ceux qu'il aurait voulu éclairer, témoin cette phrase revenue plusieurs fois sous sa plume : « Les oreilles de mes contemporains sont fermées aux enseignements de la vérité ».

Aussi, lorsque le projet, depuis longtemps caressé, de créer un organe périodique destiné à répandre les conclusions tirées de l'observation, aboutit, à la fin de 1880, à la fondation de la Revue *La Réforme sociale;* ce fut à Edmond Demolins que F. Le Play en confia la direction. Demolins qui avait déjà beaucoup fait pour attirer des disciples au maître, devenait ainsi, professionnellement, l'apôtre de la science sociale; il ne devait plus cesser de l'être jusqu'à sa mort.

Et pourtant, il était sur le point de subir une transformation capitale, d'évoluer de la réforme sociale prêchée par Le Play vers la science sociale fondée par lui. Cette évolution allait naître et se poursuivre sous l'influence d'Henri de Tourville.

III. — HENRI DE TOURVILLE ET L'ENSEIGNEMENT DE LA SCIENCE SOCIALE.

Dans le salon de la Place Saint-Sulpice, où se rencontraient tant de personnalités attirées par la réputation du maître, un jeune prêtre du clergé de Paris était venu, dès 1873, chercher des enseignements. Très absorbé à cette époque par son ministère, l'abbé de Tourville se préoccupait sans doute, au début, de s'éclairer sur les conditions de bonheur social, d'apprendre de la bouche même de Le Play ce qu'il convenait de faire pour aider au relèvement du pays, de prendre, en somme, des leçons de réforme sociale. Mais, très vite, l'étude des œuvres scientifiques contenues dans les *Ouvriers européens* lui avait révélé la source de la sagesse qu'admiraient les lecteurs des ouvrages de conclusions. Et il avait résolu de fonder un enseignement méthodique de la science sociale.

F. Le Play accueillit ce projet avec joie [1]. Sous son patronage,

1. Voici comment H. Le Play a apprécié, dans des passages de ses ouvrages, l'École des voyages fondée par Henri de Tourville :

« Comme je l'ai annoncé, une école des voyages est maintenant à la disposition du public, mais elle n'est pas due à un concours d'initiatives individuelles. C'est une œuvre personnelle, émanant d'un dévouement exceptionnel à la patrie et à la science. Les succès remarquables déjà obtenus par les premiers élèves démontreront les avantages de l'institution. Peu à peu les familles intelligentes voudront assurer à leurs enfants les bienfaits du nouvel enseignement. »

(Le Play, *La Méthode sociale*. Avertissement, p. VII.)

« Un enseignement spécial s'est organisé peu à peu à Paris, grâce à l'initiative d'un homme qui se dévoue au bien public et considère la méthode comme un puissant moyen de réforme. Un maître, formé par quarante années de travaux, attaché à cette quatrième institution, enseigne à la fois la méthode, les résultats qu'elle a produits et les moyens pratiques d'application. Le fondateur de l'œuvre est indépendant des pouvoirs préposés à la direction des trois autres (Société d'économie sociale, Bibliothèque sociale, Unions de la Paix sociale). Toutefois il se concerte souvent avec ces derniers pour apporter son concours à la tâche commune. Dans la direction qu'il imprime à ses élèves, il s'inspire d'une pensée principale : il veut former des hommes qui continueront les travaux commencés par l'auteur des *Ouvriers européens* et par la société d'Économie sociale. Dans ce but, il les dresse à l'art de trouver eux-mêmes, dans le cours de « voyages méthodiques », les vérités sociales qu'ils ne sauraient acquérir par aucun autre moyen.

« Une telle entreprise offre, dans notre pays, de grandes difficultés. Depuis cent

des cours réguliers furent professés, dès 1876, dans l'appartement de M. de Tourville, par ses disciples les plus renommés, notamment par M. Focillon, l'un de ses plus anciens collaborateurs. Edmond Demolins, lié avec Henri de Tourville dès cette époque, suivait cet enseignement avec conviction et lui amenait des auditeurs. De son côté, Henri de Tourville assistait fréquemment aux réunions d'études tenues le vendredi chez Demolins et prenait part, avec une gravité réservée, aux discussions qui s'y déroulaient et aux travaux qui s'y préparaient. Une communication intellectuelle étroite et suivie s'établissait ainsi entre les deux hommes qu'une amitié fidèle devait bientôt unir.

A la mort de M. Focillon, Henri de Tourville continua lui-même pendant quelque temps l'enseignement de la science sociale. Mais il lui conserva, au début, son caractère, pour ainsi dire fragmentaire. Successivement, chaque professeur prenait dans l'œuvre de Le Play un sujet séparé et l'étudiait en rattachant les conclusions du maître à ses observations, et en montrant comment celles-ci étaient la base de celles-là. Par exemple, M. Focillon, dont le cours exerçait une influence considérable, présentait à ses auditeurs une sorte d'histoire de l'Atelier de Travail, inspirée de l'*Organisation du Travail* de Le Play, et à laquelle il ajoutait le fruit de très sérieuses études personnelles. C'était déjà de la science sociale; Henri de Tourville voulait arriver à quelque chose de plus et enseigner la science sociale.

dix-sept ans, en effet, l'opinion publique des Français est pervertie par des hommes qui se révoltent contre la vérité transmise par les traditions de l'humanité. Ces hommes ne veulent point se donner la peine d'aller eux-mêmes la chercher, à travers le monde, par la méthode d'observation. Ainsi éloignés, par leurs idées préconçues, des sources de lumière émanant de la tradition et de l'expérience, ils se rejettent vers le procédé, facile, mais infructueux, qui a fait bâtir, dans le cabinet des légistes, tant de systèmes éphémères sur l'erreur fondamentale de 1762 et les trois faux dogmes de 1789. Heureusement le fondateur du nouvel enseignement a constaté la fécondité de notre méthode d'observation. Originaire des rivages où j'ai passé les cinq premières années de ma vie, il réagit avec la ténacité normande contre ces erreurs invétérées. Je ne saurais donc trop adjurer mes concitoyens de seconder ses efforts. »

(Le Play, *Les Ouvriers européens*, F. I, ch. XVII, p. 597-598.)

Pour atteindre ce but, il s'était donné deux tâches parallèles : d'une part, classer scientifiquement les observations de Le Play; d'autre part, provoquer de nouvelles observations de la part d'élèves bien formés à la méthode. Il fallait, d'abord, tirer de l'effort déjà accompli tout le fruit qu'il comportait; il fallait ensuite compléter cet effort et le renouveler.

La nécessité de cette double entreprise n'avait pas échappé à Le Play. Il avait tenté de réaliser la première dans ses ouvrages et la seconde par la fondation de la Société d'Économie sociale. Mais Henri de Tourville jugeait avec raison que l'œuvre du maître avait subi une déviation; que le point de vue scientifique avait peu à peu cédé le pas au point de vue de l'application immédiate et de la propagande; que les ouvrages de conclusions, séparés des travaux qui les justifiaient perdaient leur véritable sens; enfin, et surtout, que jamais la science sociale ne serait continuée si on se bornait à produire des monographies de famille sur un cadre à la fois trop rigide et trop incomplet. Il fallait créer, à côté de l'enseignement méthodique de la science, sa pratique méthodique. Henri de Tourville donnait à l'ensemble de cette création le nom d'École des voyages.

De même que Le Play avait choisi Edmond Demolins pour diriger la Revue de propagande destinée à atteindre le grand public; de même, Henri de Tourville pensa que c'était bien là l'homme qu'il fallait pour exposer à un auditoire élargi les résultats de la science sociale. Depuis plusieurs années, il s'était attaché à ce brillant apôtre de la réforme sociale; il appréciait ses rares qualités; mais il voulait être sûr de l'avoir préalablement conquis à l'idée scientifique qu'il poursuivait avant de lui confier un enseignement. A la suite d'un long travail poursuivi en commun au cours des années 1883 et 1884, Demolins inaugura au mois de novembre 1884, dans les salles de la Société de Géographie, le cours de science sociale qu'il devait y poursuivre pendant près de vingt années.

Vers la même époque, Henri de Tourville aboutissait à mettre sur pied, sous le titre de *Nomenclature des faits sociaux*, une

véritable classification des divers éléments que fournit l'analyse d'un groupement social. Ces éléments, rangés dans l'ordre de la complication croissante, formaient une série de vingt-quatre tableaux qui constituait à la fois une merveilleuse vue d'ensemble de l'organisme social et un précieux instrument de travail pour les observateurs de l'avenir. La classification d'Henri de Tourville marquait une ère décisive dans l'histoire de la science sociale; elle affirmait la portée scientifique de la méthode fondée par Le Play et lui ouvrait des applications sans nombre.

Un tel progrès dans la science devait exercer forcément une influence marquée sur son enseignement. Edmond Demolins ne manqua pas de la mettre en relief avec le talent d'exposition qu'il possédait. Par la plume et par la parole, dans ses articles et dans son cours, comme dans les innombrables conversations qu'il entretenait avec ses élèves, il annonçait les résultats prochains du perfectionnement de la méthode et invitait les jeunes à le mettre à profit pour les travaux dont il leur traçait le programme. Il ne songeait aucunement à dissimuler ou à diminuer, en quoi que ce fût, l'importance de la transformation véritable opérée par Henri de Tourville dans la méthode fondée par F. Le Play. Et il proclamait la fécondité de cette transformation; il déclarait que le meilleur hommage à rendre au maître était de continuer ainsi son œuvre scientifique au lieu de se borner à propager les résultats des observations faites par lui avec des moyens plus imparfaits et sur des données anciennes.

Ainsi se creusait peu à peu, sans qu'on y prît garde au début, un fossé profond entre les anciens adeptes des doctrines de Le Play et les nouveaux disciples de Henri de Tourville. Les premiers, attirés dans le groupement de propagande des « Unions de la Paix sociale », par le désir de répandre des « principes » auxquels ils adhéraient, s'effrayaient de constater que ces « principes » étaient susceptibles de modifications. A côté de certaines vérités d'ordre général et fondamental que Le Play avait retrouvées par l'observation, comme il le disait

lui-même, et que les travaux plus récents n'ébranlaient en aucune manière, il y avait des conclusions d'ordre contingent, variant en fonction des milieux et des temps observés, et la méthode nouvelle montrait leur variation. L'œuvre de propagande se heurtait ainsi à des changements de formules tout à fait déconcertants pour ceux qui, s'en tenant aux seuls résultats, ne prenaient pas la peine ou n'avaient pas le goût d'en rechercher les raisons.

D'autres, parmi les disciples anciens, sans être aussi étroitement attachés à la lettre des enseignements du maître, sans contester en principe la possibilité de tirer de la méthode d'observation fondée par lui des résultats nouveaux, constataient que, sur certains points, la pratique elle-même de la méthode se trouvait modifiée et demeuraient sceptiques sur la légitimité de cette modification. Les amis d'Henri de Tourville devinrent bientôt suspects d'introduire dans l'œuvre de Le Play de « dangereuses nouveautés ».

Frédéric Le Play étant mort en 1882, aucun arbitre ne pouvait décider avec une suffisante autorité lequel, du groupe ancien ou du groupe nouveau, demeurait le véritable héritier de la pensée du maître et le continuateur de sa méthode. Au surplus, de tels débats ne sont pas susceptibles d'être tranchés d'autorité. Ils ne peuvent recevoir de solution que par la leçon des événements. En toute science, une méthode est bonne quand elle est efficace, quand elle porte des fruits: les plus éclatantes confirmations, les condamnations les plus catégoriques ne sauraient donner ni enlever à une méthode le don de vie qui seul fait sa valeur.

Une séparation s'imposait par suite entre les anciens et les nouveaux disciples. Elle fut pénible. Edmond Demolins en ressentit le choc plus gravement que tout autre. Mis par F. Le Play à la tête de la Revue *La Réforme sociale*, organe des « Unions de la Paix sociale », il se trouvait disposer de l'instrument de propagande créé par le maître. Il lui fut brusquement enlevé en décembre 1885.

Le mois suivant, en janvier 1886, Edmond Demolins fondait

la Revue *La Science sociale.* C'était une entreprise plutôt hardie, car le nouvel organe n'avait ni capitaux à sa disposition, ni clientèle d'abonnés assurée. Quant au groupe de collaborateurs qu'il réunissait, il était restreint en nombre : Henri de Tourville, Edmond Demolins, P. Prieur et moi. Bientôt, Robert Pinot, se joignait à nous; puis, un à un, de nouveaux concours nous furent acquis, et cependant, quand je me reporte par la pensée vers cette époque de nos débuts, je n'y trouve pas le souvenir des appréhensions et des incertitudes que la situation comportait. Nous avions la belle ardeur de la jeunesse, fortifiée et fécondée par la conviction d'être dans le vrai; nous jouissions avec délices d'avoir mis la Revue d'accord avec l'enseignement de la science sociale et cette satisfaction intellectuelle compensait à nos yeux tout le reste. Mais le mérite que nous pouvions avoir à cette bonne humeur était fort inégal. Seul d'entre nous, en effet, Edmond Demolins voyait sa situation matérielle compromise et son avenir menacé. Marié depuis près de deux ans, père de famille, il perdait la direction d'une revue qui avait prospéré grâce à lui, dont l'existence financière se trouvait assurée, et il fondait un organe nouveau dans des conditions d'imprudence apparente à faire frémir tous les gens expérimentés. Pour la seconde fois de sa vie il se jetait à l'eau sans hésitation.

IV. — LA REVUE « LA SCIENCE SOCIALE ».

La période qui s'étend depuis la fondation de la Revue *La Science sociale* jusqu'à celle de l'École des Roches, soit de 1886 à 1899, est la plus féconde de la vie de Demolins au point de vue de ses travaux de science sociale. A partir de ce moment, tous ses efforts sont dirigés dans le même sens. L'enseignement dont il est chargé et la Revue qu'il crée ne sont que deux formes différentes d'une même entreprise; dans l'une comme dans l'autre, il s'agit de montrer l'efficacité de la méthode d'observation pour la connaissance des lois qui régissent les sociétés humaines, d'in-

téresser le public par les nombreuses applications de cette méthode aux sujets les plus variés, enfin de découvrir les nouveaux collaborateurs susceptibles de pousser la science en avant. Demolins poursuit ce triple dessein sans relâche, sans se laisser distraire par aucun autre souci.

L'enseignement, fondé et dirigé par Henri de Tourville avait été divisé, nous l'avons vu, en deux cours principaux : l'un, le cours d'exposition de la science sociale, confié à Edmond Demolins ; l'autre, le cours de méthode, qu'Henri de Tourville avait résolu d'abord de faire lui-même. Au bout de deux années, sa santé ne lui permit pas de conserver cette tâche. Au surplus, il cessa presque absolument vers cette époque de séjourner à Paris, et la puissante influence qu'il exerça sur le développement de la science ne fut plus ressentie directement que par les quelques amis qui venaient le visiter, soit à Tourville dans sa famille, soit à Calmont chez M. et Mme Robert Dufresne. P. Prieur pendant quelques mois, puis Robert Pinot pendant plusieurs années, le suppléèrent alors dans le cours de méthode. Ce cours avait pour objet de former de jeunes observateurs en leur expliquant à fond la classification des faits sociaux et en les mettant à même de s'en servir. Par sa nature même, il ne s'adressait qu'à des élèves déjà convaincus et désireux d'appliquer eux-mêmes à leurs recherches personnelles la méthode scientifique dont ils avaient préalablement reconnu la valeur.

Au contraire, le cours d'Edmond Demolins n'exigeait de la part de son auditoire aucune autre préparation qu'une culture générale suffisante. Il s'adressait à tout le monde et pouvait intéresser tout le monde. Aussi réunissait-il parfois jusqu'à 120 inscriptions. On y venait par curiosité ou par hasard, sur la remise d'un prospectus à la sortie d'une des grandes écoles d'enseignement supérieur, et d'ordinaire on y restait. Dans ce cas, on ne tardait guère à entrer en contact personnel avec le professeur. Non seulement, en effet, il invitait publiquement tous ses élèves à venir le voir chez lui, mais il provoquait leurs visites par des ouvertures personnelles ; il les réunissait le soir une fois par mois ; enfin il leur donnait son temps sans compter et conversait

des heures entières avec un inconnu, dans les moments mêmes où il était le plus surchargé de travail, s'il voyait se manifester en lui quelque intérêt pour la science sociale.

C'était bien autre chose si le jeune élève paraissait susceptible de fournir un effort sérieux. Demolins s'attachait alors à le conquérir avec une sorte d'acharnement. Il lui mettait sous les yeux la médiocrité des travaux faits sans méthode, la supériorité de ceux qui s'inspiraient de la méthode d'observation, la nécessité de poursuivre ces travaux en toute hâte, l'avantage personnel, immédiat, de s'y livrer tout entier. Et, de suite, après s'être informé du genre d'études de son auditeur, de ses goûts, de ses conditions de vie, il découvrait pour lui un travail à faire, lui en traçait un plan séduisant, lui fournissait des indications sur les moyens de l'exécuter, se mettait réellement à sa disposition pour l'aider dans cette exécution. Rien ne lui paraissait impossible ni même difficile, quand il s'agissait de décider ainsi un jeune à entrer dans notre petite phalange.

Dans l'ardeur de sa recherche, il commettait parfois des méprises et nous annonçait comme une recrue de premier ordre quelque bon jeune homme dont l'événement prouvait bientôt qu'il n'y avait rien à tirer. C'était de notre part l'objet de nombreuses plaisanteries, que nous ne manquions pas de renouveler chaque fois qu'il nous racontait que telle ou telle personne avait été « frappée ». Il avait coutume, en effet, d'employer cette formule qui correspondait très exactement à la réalité. Tous ceux qui causaient avec lui étaient frappés; ils emportaient l'impression que quelque chose d'original, de puissant, de fécond leur avait été dévoilé; mais, chez le plus grand nombre, bien entendu, cette impression disparaissait au premier frottement. D'autres, tout en conservant l'impression, reculaient devant le gros effort qu'exigeait l'étude de la science sociale et, plus encore, l'application de la méthode.

Mais Demolins ne se laissait jamais décourager par ces mésaventures répétées et inévitables. Comme le chasseur intrépide qui part plein d'entrain au lendemain d'une journée stérile en résultats, il poursuivait toujours avec la même passion le gibier

rare qu'il voulait atteindre. Jusqu'à la fin de sa vie, nous lui avons connu le même enthousiasme à la découverte d'un nouveau collaborateur et jamais pendant vingt-cinq ans, il ne s'est trouvé en rapports même momentanés, même occasionnels, avec un homme quelconque sans se demander immédiatement si, par quelque côté, cet homme était capable de rendre un service à la science sociale. Lorsqu'il s'agissait d'un élève de son cours, il le retournait intellectuellement dans tous les sens avant de l'abandonner. Le nombre de ceux qu'il a ainsi éprouvés, sur lesquels il a fondé un espoir éphémère est immense. Et une partie notable de son temps était employée à cette action individuelle. Il m'est arrivé plus d'une fois de lui faire des représentations amicales à ce sujet, de lui montrer la grande somme d'efforts qu'il dépensait inutilement. Il tombait d'accord avec moi sur la nécessité de bien choisir le terrain où l'on sème ; mais il conservait toujours quelque bonne raison de jeter la semence dans tel terrain dont il me vantait les vertus cachées. Il avait trop, en effet, la passion de rechercher les hommes pour abandonner cette recherche à la première preuve qu'elle était vaine. Au fond de lui-même, il conservait longtemps encore le secret espoir de découvrir enfin le talent enfoui et de le faire fructifier.

C'est pourquoi il a été le véritable apôtre de la science sociale. Il lui a amené, je crois, sans exception, tous ceux qui ont pris une part active à son développement, et cela prouve qu'il ne se trompait pas toujours et ne gaspillait pas toujours son temps au cours des longues heures qu'il consacrait à s'entretenir avec ses élèves. Sur un nombre important d'hommes de grande valeur il a eu une influence marquée, non seulement en les déterminant à un certain genre d'études, mais en aiguillant leur vie vers un but digne d'elle. N'est-il pas remarquable, par exemple, qu'aucun des collaborateurs ordinaires de la *Science sociale* n'ait jamais brigué aucun mandat politique, malgré la diversité des professions et des milieux où ils se recrutaient, malgré les applications que plusieurs d'entre nous faisaient de la méthode à des sujets susceptibles de solutions législatives? Pourtant, nous n'avions jamais songé à nous interdire par des

promesses ou des serments quelconques l'exercice ou la recherche de ce genre de fonctions; nous ne demeurions pas indifférents non plus aux agitations de la vie publique; mais nous nous étions donné une tâche différente et nous savions que, pour l'accomplissement de cette tâche, il ne servait à rien de s'emparer du pouvoir. Edmond Demolins ne perdait jamais une occasion de le rappeler; il l'a même proclamé dans un de ses ouvrages, non sans causer une certaine stupéfaction à beaucoup de ses lecteurs. Nous aurons occasion de revenir sur ce point.

Lorsqu'une recrue de valeur était découverte par Demolins, il s'empressait de nous en faire part et la signalait à Henri de Tourville. « Aller voir l'abbé, » comme nous disions, était en quelque sorte le second degré de l'initiation et ceux d'entre nous qui restaient volontiers sceptiques attendaient avec anxiété le verdict de ce juge sévère. Enfin quand l'épreuve avait été satisfaisante, un troisième degré restait encore à franchir, celui de la collaboration à la revue. Quelquefois, cependant, un ami inconnu, « frappé » à distance par un livre, ou un article, se révélait tout à coup et entrait de plain-pied dans notre petit groupe. Même dans ce cas, il n'était pas difficile de reconnaître le « coup de pouce » décisif dû à Edmond Demolins. Car, non content de causer longuement avec les présents, il entretenait une active correspondance avec les absents, réchauffant leur zèle, éclairant leurs difficultés, les encourageant au travail et prêchant d'exemple.

Il ne suffisait pas, d'ailleurs, d'attirer des adeptes à la science sociale; il fallait assurer la publication d'une revue sans recourir à la collaboration d'écrivains de profession. Sauf Demolins, aucun de nous en effet n'avait d'expérience dans l'art d'écrire. Cela ne simplifiait pas notre tâche et cela rendait la sienne particulièrement ardue. Dans les premières années, alors que l'effectif des rédacteurs demeurait extrêmement réduit, c'était chaque mois une question d'arriver à donner quatre articles de 20 à 25 pages. Pour le public nous masquions la situation en recourant à des pseudonymes; mais certains numéros de la Revue étaient entièrement l'œuvre de deux personnes. Dans ce

cas, le Directeur fournissait toujours la moitié de la besogne.

Comme, d'autre part, il fallait gagner un public, nous n'avions pas la ressource de remplir une livraison de la Revue avec des morceaux empruntés à de longues études. La publication indispensable des cours d'Edmond Demolins et de Robert Pinot constituait déjà une suite demandant aux lecteurs réguliers une attention soutenue. Il était nécessaire d'intéresser le lecteur d'occasion, celui qui trouvait la Revue sur la table d'un ami et aussi le lecteur paresseux ou négligent, rebelle à l'effort de reprendre une longue série d'articles et de s'y reporter. Enfin, il y avait aussi à tenir compte de l'actualité. Au début, Demolins publiait dans la *Science sociale* une chronique composée de courts articles relatifs à des événements récents. Mais bientôt, nous avions tous éprouvé les inconvénients de cette combinaison. Le premier, purement matériel, avait pourtant sa gravité. Avec notre nombre restreint et la tâche qui nous incombait de produire sans relâche des travaux d'une certaine étendue, le souci de cette chronique à alimenter nous était à charge. En feuilletant la correspondance de Demolins pendant les premiers mois de 1886, je retrouve constamment des rappels au sujet de la chronique. « N'oubliez pas la chronique, s'il vous plaît! Vous savez que c'est une mendiante sans vergogne. » Un second inconvénient, plus grave encore, résultait de l'impossibilité d'étudier un sujet d'une façon sérieuse en deux ou trois pages. On en était réduit à affirmer ce qu'il aurait fallu expliquer à fond, même à grossir l'affirmation par suite du manque d'analyse. Ou bien, on retombait dans des redites de la *Réforme sociale en France*. Bref, on ne pouvait pas diriger son effort vers le but scientifique poursuivi.

Au bout de six mois, la chronique fut abandonnée et remplacée par une *Question du jour*, figurant en tête de chaque livraison. La dimension de l'article permettait de traiter le sujet choisi avec quelque développement et d'indiquer la raison détaillée des jugements que la science sociale inspirait à son auteur. Ces questions du jour devinrent ainsi un moyen efficace de formation pour les lecteurs de la Revue. A propos d'un

fait qui préoccupait l'opinion, sur lequel, par conséquent, ils entendaient les appréciations ordinaires du public, le point de vue de la science sociale leur était suggéré; ils se trouvaient amenés à considérer les événements sous un angle particulier, à en rechercher les causes sans parti pris et sans irritation, comme on recherche les causes d'un phénomène physique. Par exemple, la première « Question du jour » avait été faite par Demolins sur « les Juifs ». On était au début de la campagne d'antisémitisme conduite par Édouard Drumont, et ce titre assurait des lecteurs à l'article. Mais il avait un sous-titre significatif : « Des causes qui ont créé et maintenu le type malgré la dispersion ». C'était placer de suite les lecteurs dans un état d'esprit très éloigné de celui où ils avaient jusque-là examiné le problème. Une autre fois, au sujet d'une épuration quelconque de fonctionnaires, l'auteur de la « Question du jour » se demandait pourquoi le besoin d'épuration se faisait périodiquement sentir dans notre gouvernement, et cela sous des régimes réputés différents les uns des autres. D'autres cherchaient à préciser la source et la raison d'être des revendications ouvrières lorsqu'un congrès retentissant effrayait la classe possédante. Et successivement, une série de questions défilaient ainsi sous les regards des abonnés, toujours éclairées par la science sociale, toujours soustraites, dans la mesure de notre pouvoir, aux agitations vaines de la politique, à l'influence des préjugés héréditaires de chacun.

Le choix de ces « Questions du jour » était pour Demolins un sujet de constantes préoccupations. Pendant les vacances, dont nous passions chaque année une bonne partie ensemble, je ne le voyais jamais ouvrir ses journaux sans penser qu'il se mettait en quête d'un sujet et je ne me trompais guère. Prudemment, j'évitais de montrer de l'intérêt pour la nouvelle qu'il me communiquait, sachant par expérience que toute conversation un peu poussée sur un fait récent aboutissait à une phrase comme celle-ci : « Savez-vous que cela ferait une admirable question du jour, et tout à fait dans vos cordes ! » Et de suite, un plan était dressé, une date prise.

Mais le souci nécessaire de l'actualité ne dominait pas dans la Revue au point d'en écarter les travaux de longue haleine. Là, encore, Edmond Demolins avait un merveilleux talent pour tirer parti de ses collaborateurs, pour les utiliser et les développer. Il savait imposer des tâches par persuasion, tant à cause de la ténacité de sa volonté, de sa bonne humeur et de son aptitude à s'attacher des dévouements, que par le soin qu'il prenait de demander à chacun suivant ce qu'il pouvait donner. Et il estimait très haut les facultés de travail de tous ceux qui lui accordaient leur concours. « J'ai mis un tel sur tel sujet; il est au point et nous donnera une excellente étude, » annonçait-il souvent, et il s'agissait parfois de très gros morceaux : la Chine, les populations primitives de l'Amérique du Nord, le continent Africain, l'Égypte ancienne, que sais-je encore ! En même temps, la Revue publiait une monographie du Jura Bernois, première application complète de la classification de l'abbé de Tourville à un travail de longue haleine. La Géographie n'était pas seule mise à contribution ; la boulangerie et la boucherie parisienne fournissaient l'occasion d'une étude économique des plus curieuses et des plus complètes grâce à l'application de la méthode. L'expérience agricole d'un propriétaire résident était retracée avec verve et aboutissait à d'intéressantes constatations. Les sujets littéraires n'étaient pas bannis non plus ; Montesquieu, les philosophes grecs, faisaient l'objet de travaux de critique directement inspirés, eux aussi, de la méthode d'observation. Enfin, de très intéressantes reconstitutions historiques étaient tentées à l'aide de la *Science sociale*, tantôt sur l'évangélisation de la Germanie au VIIIe siècle, tantôt sur le commerce des Arabes dans la Baltique, sur le rôle des Proconsuls à Rome, etc. Et je me reprocherais de ne pas relever la longue série des articles d'Henri de Tourville publiés depuis sous le titre d'*Histoire de la famille particulariste,* mais qui ne parurent pas entièrement dans la Revue. La Revue eut aussi les prémices des belles études de Paul Bureau sur *La Crise morale des Temps nouveaux.* Le volume, publié récemment sous ce titre, avait été précédé, en effet, plusieurs années aupa-

ravant, par deux articles, déjà fort remarqués à l'époque.

C'est ainsi que, cinq ans environ après la fondation de la *Science sociale*, une *Bibliothèque de la Science sociale* commençait à naître avec la *Vie américaine* et la *Question ouvrière en Angleterre*. Léon Poinsard publiait son beau volume *Libre Échange et Protection*, bientôt suivi d'une série d'autres ouvrages: Paul Bureau faisait paraître son étude sur le *Homestead* américain, son livre sur la *Participation aux bénéfices;* Armand de Préville donnait les *Sociétés africaines;* Fernand Butel sa *Monographie de la Vallée d'Ossau*, etc. En même temps, les travaux de Robert Pinot, de Ph. Champault, de G. d'Azambuja, de Ch. de Calan, de Jean Périer, etc., nous étaient garants que la bibliothèque de la *Science sociale* comprendrait des genres différents inspirés par une méthode uniforme.

Cette abondante moisson était due en grande partie à Edmond Demolins. Il avait, directement ou indirectement, provoqué chacun de nous à entreprendre les œuvres qu'il mettait au jour. Il avait soutenu, excité, conseillé la plupart d'entre nous, sinon tous. Mais, absorbé par la laborieuse direction de la Revue, par la collaboration suivie qu'il y donnait, par son enseignement, par son apostolat scientifique auprès des jeunes gens de son cours, il n'avait pas trouvé le temps d'écrire un volume. Plus exactement, il ne s'apercevait pas qu'il en avait écrit plusieurs. Les articles, qu'il publiait dans la *Science sociale*, n'étaient pas sans lien entre eux; il suffisait de les réunir par groupes, d'en faire apparaître la pensée directrice, de la mettre en relief, pour présenter au public l'exposé simple et clair d'un problème accompagné de sa solution. La tâche n'était pas pour effrayer Demolins; il possédait, en effet, au suprême degré, le sens du public et l'art de l'atteindre. Un jour que nous avions longuement causé ensemble d'un projet de travail et, qu'à la suite de tâtonnements successifs, nous étions parvenus à dégager l'essentiel du plan à suivre, il me dit avec cette jovialité qui marquait ses propos : « Nous tenons le morceau, je me charge de la sauce! » Et j'étais plein de confiance dans la sauce qu'il imaginerait. Précisément, il ne manquait qu'une sauce, une

sauce bien liée, pour transformer en volumes plusieurs séries de ses articles.

V. — LES OUVRAGES D'EDMOND DEMOLINS.

Au printemps de 1897, à son retour dans sa propriété de La Guichardière où il s'installait depuis quelques années pour la belle saison, Demolins s'occupa de mettre sur pied un livre dans lequel il signalerait au public l'organisation sociale des peuples dits Anglo-Saxons. Il n'y avait dans ce choix aucun parti pris d'anglomanie ni d'américanisme : il s'agissait simplement de montrer comment une certaine formation sociale, une certaine éducation sont mieux adaptées que d'autres aux conditions de la vie moderne et assurent, par conséquent, une supériorité incontestable dans le *struggle for life* à ceux qui en sont les bénéficiaires. S'il avait eu pour but de publier une étude d'allure purement scientifique, Demolins aurait dû l'intituler : « Comment la formation particulariste convient aux conditions sociales modernes ». Il aurait pu insister sur les succès de l'émigration norvégienne aux États-Unis, succès qui eussent apporté à sa démonstration des arguments aussi péremptoires que ceux des Anglais. Mais le public serait probablement resté assez froid en présence d'une œuvre de ce genre. Au contraire, il s'émut fortement quand parut le volume *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?*

Le titre avait quelque chose d'irritant qui forçait l'attention, appelait la discussion, excitait à la contradiction. Un très grand nombre de lecteurs voulurent se rendre compte des faits sur lesquels reposait une affirmation de supériorité aussi nette. Un nombre beaucoup plus grand encore de personnes discutèrent le livre avec passion sans l'avoir lu. C'était, en effet, un livre à succès, un de ces livres que « tout le monde a lu », que personne ne peut avouer ne pas avoir lu, et dont il est facile de parler parce que tout le monde en parle et qu'il suffit de répéter quelques appréciations de seconde ou de

troisième main pour paraître « au courant ». A travers des déformations successives, la thèse du livre devenait monstrueuse et prêtait à des critiques aussi faciles que fantaisistes. Les uns imaginaient que Demolins voulait annexer la France à l'Angleterre; d'autres qu'il allait, tout au moins, se faire naturaliser Anglais. Il se trouva même des gens avisés pour découvrir dans son livre une influence juive, influence latente, bien entendu, mais d'autant plus dangereuse. Je ne rapporte ici ces folies que parce qu'elles sont la rançon ordinaire et par conséquent la marque du succès. Il n'est pas possible que beaucoup d'hommes, et même de femmes, parlent d'une œuvre sans qu'un très grand nombre en parlent tout de travers.

En peu de temps, l'ouvrage atteignit sa vingt-sixième édition, résultat incroyable pour un volume qui n'était ni un roman, ni une soi-disant étude de mauvaises mœurs. Et l'impression reçue par le public fut durable, sinon exacte. Peu de lecteurs distinguèrent, bien que cela fût indiqué avec précision par l'auteur, en quoi les Anglais étaient supérieurs et pourquoi; mais une idée générale et vague était entrée dans leur cerveau et les disposait à examiner, à l'occasion, le moyen qui leur serait proposé d'emprunter aux Anglo-Saxons les méthodes auxquelles ils doivent leur supériorité.

Deux ans plus tard, en 1899, Edmond Demolins devait le leur proposer en publiant l'*Éducation nouvelle,* véritable suite logique de *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* Le second ouvrage donnait au premier son vrai sens. Si la supériorité anglo-saxonne avait été constatée, ce n'était pas uniquement pour en prendre acte. Si les causes de cette supériorité avaient été dégagées, ce n'était pas non plus pour la seule utilité scientifique. Il y avait aussi une utilité pratique à les connaître, car beaucoup de ces causes n'étaient pas le monopole exclusif d'un pays ou d'une race. Dès lors, une volonté forte et éclairée pouvait tenter de les produire ailleurs, en France, par conséquent. L'éducation française pouvait s'inspirer des circonstances et des besoins de la vie moderne comme l'éducation anglaise a su le faire; ce serait là une éducation *nouvelle,* distincte

de l'éducation anglaise, bien qu'elle dût lui emprunter quelques traits essentiels, distincte aussi de l'éducation française traditionnelle, très profondément.

Il y avait là un gros problème de science sociale. L'éducation d'un peuple est fonction de tous les éléments de son organisation sociale; elle se lie étroitement à eux. Comment alors peut-il être question de la changer? N'est-ce pas agir à la façon de ceux qui croient modifier la société en modifiant le régime gouvernemental? Demolins connaissait la solution de cette difficulté. Il ne tentait pas de transporter l'éducation anglaise en France, mais de montrer aux pères français, par la méthode même de la science sociale, que le système d'éducation en usage préparait leurs enfants aux conditions du passé, non à celles de l'avenir, et de chercher avec eux un système répondant mieux aux besoins actuels. Loin de négliger les contingences, l'action du milieu et du temps, il voulait précisément en tenir compte et cesser d'élever des générations de fonctionnaires à l'heure où le monde s'ouvre de plus en plus à l'initiative privée et à l'effort personnel.

Je n'ai pas à raconter comment il y réussit, M. G. Bertier, directeur de l'École des Roches, ayant bien voulu accepter de retracer pour les lecteurs de la *Science sociale* l'héroïque effort par lequel M. et Mme Demolins menèrent à bien la réalisation du plan exposé dans l'*École nouvelle*. Il faut cependant que je constate ici et que j'avoue le peu d'encouragements que Demolins trouva, à cette heure décisive de sa vie, chez ses meilleurs amis. Non pas, à coup sûr, qu'aucun de nous désapprouvât l'idée qui présidait à l'entreprise ; mais nous redoutions précisément qu'un échec fâcheux lui fût infligé par les difficultés matérielles auxquelles son exécution devait fatalement se heurter. Nous n'avions pas la superbe confiance qui fait les fondateurs. Edmond Demolins la possédait à un rare degré et, pour la troisième fois de sa vie, il se jeta résolument à l'eau, entraînant cette fois avec lui dans l'aventure sa femme qui le secondait puissamment dans la création de l'École, son fils qu'il inscrivait comme premier élève, compromettant enfin sa fortune dans une large mesure. Bien

des fois depuis, en présence du succès affirmé de l'École et des services personnels qu'elle a rendus à plusieurs pères de famille de notre groupe, je me suis dit qu'à ce moment Demolins avait eu raison contre nous tous.

Avec son ouvrage *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* Demolins posait devant ses contemporains un problème qui leur paraît depuis longtemps résolu sans appel dans le sens de l'affirmative. Et il s'efforçait de leur faire toucher du doigt la supériorité de la vie privée sur la vie publique au point de vue de l'action sociale, de leur prouver que le meilleur moyen d'avoir un gouvernement acceptable est d'organiser le travail, la famille, les associations d'initiative privée sur de fortes bases. Une semblable prédication devait être peu goûtée du grand public. Elle fut surtout mal comprise. Beaucoup y virent une théorie d'indifférentisme politique et civique qui n'y était nullement contenue. La science sociale n'a jamais enseigné qu'un bon citoyen devait borner son horizon aux limites étroites de son intérêt personnel et immédiat. Si elle l'avait fait, il faudrait reconnaître, tout au moins, qu'Edmond Demolins aurait été bien peu fidèle à ce précepte, lui qui passa sa vie à fonder et à mener des entreprises d'intérêt général. Mais la science sociale constate que l'exercice du pouvoir n'est pas, comme on le croit, le seul ni même le plus efficace moyen d'action sur la marche d'une société. Personne ne me contredira si j'affirme, par exemple, qu'une vie employée comme celle d'Edmond Demolins compte plus qu'une vie d'homme politique, Ministre de l'Instruction publique, pour l'avenir de l'éducation en France.

Non content d'élever en vue des tâches futures les jeunes gens dont la formation lui était confiée, Demolins se préoccupait de trouver des débouchés à leurs aptitudes au sortir de l'École. Cette préoccupation ne fut certainement pas étrangère à l'établissement des Groupes d'expansion commerciale française à l'étranger dont il s'occupa activement et qui ont déjà donné d'appréciables résultats. En même temps, il restait fidèle à son programme de développer par tous les moyens possibles non seulement les forces productrices de la France, mais les forces

sociales de la vie privée française, jugeant cette tâche plus urgente et plus indispensable que la tâche proprement politique.

Mais, en dépit de l'activité ainsi dépensée pour l'application de la science sociale, Demolins ne perdait pas de vue l'avancement de la science elle-même, et ses ouvrages en témoignent. Le volume publié des *Français d'aujourd'hui* est le commencement d'une série qu'il avait toujours projeté de faire. Dès les premières années de la *Réforme sociale*, l'idée d'une *Carte sociale* ou d'une *Géographie sociale* de la France l'avait hanté. Il y voyait, en premier lieu, l'occasion d'une étude très variée et, par conséquent, très féconde, notre pays offrant, par la diversité de ses ressources et de ses habitants, des sujets d'observation extrêmement nombreux. Il y voyait, en second lieu, le moyen d'intéresser et de faire travailler ceux des adeptes de la science sociale auxquels les circonstances de leur vie interdisent les déplacements à l'étranger. Tout dernièrement, il avait organisé une sorte de vaste enquête qui a déjà porté des fruits et à laquelle la *Société de la Science sociale* donnera l'appui de son organisation.

Le plan des *Grandes Routes des Peuples* était plus vaste encore et Demolins n'avait pas l'espoir de le poursuivre jusqu'au bout. Il avait voulu du moins relever, pour guider les observateurs futurs, celles des hypothèses formées sur les migrations des peuples qui ont résisté jusqu'ici au contrôle des observations scientifiques. Il avait tenu aussi à affirmer l'influence que la route suivie par un peuple exerce sur sa formation; d'où ce sous-titre : *Comment la route crée le type social.* C'était, en même temps, battre en brèche la théorie séduisante d'après laquelle les sociétés différeraient seulement suivant les races qui les composent, théorie qui reporte le problème, sans l'expliquer, aux origines de l'humanité.

Ces derniers ouvrages révèlent dans l'œuvre de Demolins une curieuse orientation. Cet homme qui avait été, au début, un disciple fervent de la Réforme sociale, qui, même gagné définitivement à la Science sociale, avait conservé la préoccu-

pation dominante de la faire connaître et de l'appliquer, qui avait réalisé dans l'éducation de la jeunesse la réforme considérable que l'on sait, consacrait tout ce qui lui restait de forces et de vie à la science elle-même, donnant ainsi en quelque sorte le témoignage suprême que rien de ce qu'il avait accompli ne valait que par elle, qu'elle seule était digne d'un inlassable effort.

VI. — L'ORIENTATION SCIENTIFIQUE DÉFINITIVE.

La mort d'Henri de Tourville, survenue au début de 1903, contribua à accentuer cette orientation. Tous les membres de notre groupe sentirent à ce moment-là qu'une direction scientifique puissante venait de nous être enlevée et que l'avenir de la science sociale serait compromis si ses progrès n'étaient pas assurés par une nouvelle poussée de travail. La Société internationale de Science sociale d'une part, la Revue, de l'autre, se donnèrent cette tâche. La Société de Science sociale reprenait l'œuvre un peu négligée de l'ancienne « École des voyages » en établissant un programme d'observations sur place et en pourvoyant aux moyens matériels de l'accomplir. La Revue, fortifiée par l'apport des travaux scientifiques accomplis sous le patronage de la Société, demeurait le lien nécessaire entre tous les adhérents et l'organe de l'École de la Science sociale. Mais Demolins lui fit subir une transformation qui répondait très heureusement au besoin généralement ressenti d'affirmer son caractère scientifique. Au lieu de donner dans chaque numéro quatre articles sur quatre sujets différents, il résolut de la consacrer à un seul sujet et, généralement, à un seul auteur. Cela permettait plus facilement la publication d'œuvres de longue haleine et c'était particulièrement nécessaire au moment où la Société de Science sociale se proposait de donner d'importantes missions à l'étranger. Il eût été impossible, par exemple, de publier sous la forme ancienne de la Revue l'étude magistrale que M. Paul Bureau rapportait de son voyage

de Norvège et qui inaugurait d'une façon si heureuse la série des comptes rendus de ces missions.

En même temps, Edmond Demolins s'appliquait personnellement à classer les résultats acquis de la science sociale. A vrai dire, les nécessités de son enseignement et le tour même de son esprit l'avaient toujours incliné vers cette entreprise, indiquée clairement dans divers articles détachés plusieurs années auparavant. Mais, à mesure que les travaux de science sociale se poursuivaient, la besogne devenait à la fois plus compliquée et plus indispensable. Les nouveaux adeptes de la science sociale demandaient un moyen de se mettre au courant; en particulier les élèves de la Section spéciale de l'École des Roches, que Demolins tentait de former, avaient besoin d'être guidés dans les recherches qui leur étaient proposées. Dans ce but, Demolins publia un classement méthodique des observations faites depuis Le Play et il avait formé le projet de relever et de classer de la même manière toutes celles qui se trouvaient consignées dans les œuvres mêmes de Le Play et dans les travaux exécutés d'après le plan monographique qu'il avait tracé.

Ce travail précisait sous une forme sommaire toutes les répercussions observées; il isolait chaque influence constatée d'un élément de l'organisation sociale sur un autre; il présentait, en somme, l'analyse des travaux de science sociale. Il se complétait, dans l'esprit de Demolins, par les vues synthétiques qui lui étaient habituelles et comme naturelles après vingt-cinq ans d'enseignement et d'apostolat. Aussi, disait-il parfois, dans les derniers temps de sa vie, que, pour lui, toute la science sociale était dans les répercussions. Elle y est bien, en effet, pour qui sait l'en dégager, et les répercussions constituent les matériaux dont elle a été faite; mais elle y est comme l'édifice est dans l'amas de pierres, de briques, de fer et de bois dont il est construit. Au surplus, personne ne le savait mieux que celui qui, pendant de longues années, avait combiné de mille manières tous ces matériaux pour élever son œuvre multiple et diverse. Mais cette façon de dire marquait chez lui la réso-

lution dans laquelle il s'affermissait de plus en plus, de s'en tenir strictement aux leçons de la science elle-même, d'écarter tout postulat avoué ou latent, de faire de la science dans le seul but d'atteindre la vérité et sans le souci de l'application immédiate. Au congrès de la Société de Science sociale de mai 1907, tous ses amis avaient été frappés de cette attitude de Demolins, très nettement manifestée dans ses conversations comme dans sa participation aux travaux du congrès.

C'était la dernière fois que la plupart d'entre nous devaient le voir. Depuis plusieurs années, sa santé et sa vie étaient menacées par un mal inexorable. Il le savait, s'en préoccupait, mais continuait d'accomplir sa tâche, fidèle jusqu'au bout à des habitudes de travail parfois excessives. Les médecins lui donnaient bien l'inutile conseil de modérer son labeur, mais il n'en faisait rien et n'en pouvait rien faire. La marche lui était devenue très difficile; force lui était donc de passer la journée dans son cabinet de travail et, sauf le temps qu'il donnait à la conversation avec les personnes qui venaient le visiter, son cerveau était en perpétuel fonctionnement. M. Paul Descamps, qui a vécu avec lui pendant les deux dernières années de sa vie dans une grande intimité intellectuelle, s'est chargé de nous dire les plans et projets d'études qu'il avait formés ou dont il avait déjà entrepris l'exécution. Celui qui lui tenait le plus au cœur était la publication d'un *Manuel de Science sociale*, destiné à instruire, à former et à guider les personnes attirées vers la science et embarrassées de faire leur apprentissage d'observateurs. Ainsi sa dernière pensée dominante aura été dirigée vers cet enseignement de la science sociale, auquel la plus grande partie de sa carrière a été consacrée.

Il serait plus exact de dire que, depuis vingt-cinq ans, l'enseignement de la science sociale remplissait sa vie. Car il entendait l'enseignement à la façon d'un apôtre. Le but qu'il poursuivait n'était pas purement intellectuel, mais social.

Par suite, il cherchait à éclairer l'intelligence pour déterminer la volonté et provoquer l'action. La connaissance de la vérité et sa mise en pratique se liaient d'une façon si intime chez lui

qu'il passait de l'une à l'autre naturellement et comme sans y prendre garde. C'est ce qu'explique toute sa vie, la fondation de la Revue, celle de l'École des Roches; c'est aussi ce qui en fait l'honneur et la beauté morale. Personne n'a accompli avec plus de conscience les préceptes qu'il cherchait à répandre. Personne n'a été plus fidèle à la direction de son esprit, et c'est une vertu rare. Dans les premiers temps de la science sociale, alors que notre petit nombre nous causait parfois un peu d'hésitation ou de timidité, Henri de Tourville écrivait à Edmond Demolins que chacun devait s'efforcer tout d'abord de se convaincre soi-même. « On est toujours sûr de cet élève-là, » ajoutait-il avec ce tour si original qu'il donnait à sa pensée. Jamais conseil ne fut mieux suivi. Demolins fut à lui-même son disciple le plus convaincu. Il ne s'abritait pas derrière d'ingénieux prétextes — et Dieu sait si son esprit était apte à les lui fournir — pour se dispenser d'exécuter personnellement ce qu'il avait une fois reconnu bon et efficace. Pour employer une expression un peu barbare que certains philosophes modernes ont mise à la mode, sa doctrine était essentiellement *pragmatique*, agissante. Il l'a réellement vécue dans toute la mesure de ses forces.

J'ai noté déjà l'orientation dernière qu'il avait adoptée depuis quelque temps et cette manière de détachement scientifique auquel il nous conviait. Au premier abord, cette sérénité intellectuelle, cette indifférence vis-à-vis des résultats de l'observation paraît contredire le pragmatisme qui caractérise toute son œuvre. En réalité, ce n'est qu'une apparence. S'il se bornait à constater des répercussions pour en dégager des lois sociales, c'est qu'il voulait prendre des précautions contre lui-même, se garder des entraînements d'une nature ardente et prompte à l'action. Les leçons de la science et de l'expérience personnelle lui avaient appris la nécessité de connaître avec certitude avant d'appliquer son effort à l'exécution ; elles n'avaient rien diminué de son énergie ni de son dévouement.

La mort impitoyable est venue l'arrêter soudainement dans l'accomplissement de sa tâche au point où le Maître de nos

destinées a estimé qu'elle était suffisamment remplie. Elle ne l'a pas surpris. Edmond Demolins n'était pas de ceux qui ont besoin de mettre un intervalle entre les agitations de la vie et la préparation à la mort. Les talents qui lui avaient été confiés n'avaient pas été enfouis par lui pour demeurer improductifs ; il ne les avait pas non plus dissipés à la recherche de vains triomphes ni dans la stérile poursuite de biens périssables. Il les avait fait fructifier merveilleusement par le constant effort de sa pensée, par l'apostolat sans défaillance auquel il s'était livré. Il avait toujours travaillé pour le grand but, recherchant la vérité qui, sous toutes ses formes, constitue le plus noble besoin, le besoin essentiel de l'humanité, s'appliquant à la faire connaître et à la vivre. Dieu qui est vérité, a jugé qu'une vie mortelle si courageusement, si chrétiennement comprise, aussi complètement consacrée à son service, était, par elle-même, une préparation à la vie éternelle.

Paul de Rousiers.

LA FONDATION
DE L'ÉCOLE DES ROCHES[1]

La supériorité sociale des Anglo-Saxons ne tient pas seulement, suivant M. Demolins, à des causes géographiques et historiques; elle est maintenue et constamment fortifiée par l'éducation. Poussant à l'extrême sa pensée, M. Demolins osa même dire[2] : « La question sociale est une question d'éducation ». L'éducation française fait des fonctionnaires ou des ratés ; l'éducation anglaise fait des hommes; voilà la cause permanente de l'inégale valeur des deux peuples.

La science sociale avait appris à M. Demolins la genèse des succès et de la force du peuple anglais : c'est au *summer-meeting* d'Edimbourg qu'il en vit la cause permanente. C'est là qu'il comprit l'originalité en même temps que l'action profonde de l'école anglaise, comme aussi, par contraste, la médiocrité et parfois la malfaisance de notre école-caserne, qui perpétue chez nous la formation communautaire d'État.

Critique de l'éducation française. — L'emplacement de nos écoles est pour lui un scandale. C'est au milieu des villes, des

1. Ouvrages consultés : *les Anglo-Saxons*, surtout la 1re partie ; *l'Éducation nouvelle*, éd. de 1901. *Journal de l'École des Roches* (les 8 années). J'ai mis aussi à profit quelques renseignements précieux qu'a bien voulu me donner Mme Demolins et les souvenirs de mes conversations presque quotidiennes, surtout depuis quatre ans, avec M. Demolins.

2. *Anglo-Saxons*, p. 52.

miasmes et des fumées, qu'on a l'ambition de développer et de fortifier cette frêle chose qu'est un corps d'enfant. Et il semble qu'on multiplie comme à plaisir ses chaînes et qu'on lui mesure l'air avec parcimonie. On enferme le maximum d'enfants entre de grands murs qui les mettent bien à l'abri de l'air, de la lumière et de la vie réelle ; on leur donne comme terrains de jeux des cours tristes, hermétiquement closes, et ils ne connaissent guère d'autre distraction et d'autre exercice qu'une promenade en file indienne, dans les rues d'une ville, sous la férule d'un pion. Si, dans un collège, la gymnastique est organisée, c'est dans une salle soigneusement fermée, où la poussière, religieusement conservée et sans cesse accrue, emplit les poumons de l'enfant et enlève à l'exercice tout profit. La gymnastique, dans nos collèges français, sous la pression de cette logique immanente qui règle tout chez nous, a pris la forme d'une grammaire : elle est devenue une série ennuyeuse et rebutante de mouvements cassés et démembrés, qui sont à peine le schéma de la vie. Tandis que grandit parmi les jeunes Français l'amour des exercices physiques, le professeur reste majestueusement drapé dans sa redingote noire et ne connaît en fait de sports que les récits des anciens Grecs. De cette antinomie de pensées et de goûts naît une opposition entre le maître et l'élève qui ne fera que se développer dans le régime de la constante méfiance.

Il faut donc secouer le joug, car « de continuer à élever nos enfants entre quatre murs et sous un régime claustral qui serait anti-hygiénique même pour des vieillards, c'est un procédé stupide et barbare contre lequel il faut soulever enfin l'indignation publique [1] ».

Sur cette éducation physique si peu vivante et vivifiante, se greffe une éducation intellectuelle toute faite d'éléments morts, tout entière tournée vers le passé, toujours rétrospective, et jamais « prospective » [2]. Elle ne cherche à avoir aucun contact avec la vie réelle, parce qu'elle n'a pas la vie pour but, mais uniquement l'examen. Il s'agit donc uniquement de préparer

1. *L'Éducation nouvelle*, p. 172.
2. Expression du philosophe américain James.

l'élève à l'examen, non en formant son intelligence, en la rendant apte à des tâches nouvelles, à des réponses imprévues, à de petites découvertes, mais en gavant sa mémoire pour qu'elle retienne au moins quelques jours le maximum de connaissances inertes et desséchées. Le fond de l'enseignement sera formé par les langues mortes, auxquelles on consacre la moitié de ces précieuses années d'études, et que d'ailleurs tous ignorent à l'envi. Par elles on prétend initier l'enfant aux éternelles beautés des littératures antiques, mais aucun écolier n'est capable de lire dans le texte Homère ou Virgile. On enseigne la grammaire à l'allemande, avec le plus possible de subtilités et de distinctions. La lecture des auteurs, qui devrait être la tâche essentielle, est complètement sacrifiée à l'étude ennuyeuse et inutile des formes. On ne sait ni le grec ni le latin. Sait-on mieux le français? Il est relégué au second plan, et ce sont, ici encore, moins les grands auteurs qu'on étudie que les formes grammaticales et les distinctions logiques. La géographie et l'histoire, qui devraient former la base de l'enseignement, sont considérées comme tout à fait accessoires.

Les sciences, qui éveillent l'attention de l'enfant, lui apprennent à regarder et à bien voir et qui, suivant leurs objets et leurs méthodes, donnent aussi bien l'esprit de finesse que l'esprit de géométrie, les sciences n'existent ni dans les programmes ni dans les classes.

Le dessin, qui devrait être d'usage aussi courant que l'écriture, est, lui aussi, sacrifié.

Quant aux langues étrangères, sans la connaissance desquelles il n'y a ni commerce, ni industrie, ni même travail scientifique possibles, on y consacre fort peu de temps et on les enseigne sottement, à la manière des langues mortes.

A quoi donc vise cette déplorable instruction? — car d'*éducation* on ne parle pas.

A faire des fonctionnaires. « Le collège d'aujourd'hui, dit M. Lavisse, est l'antichambre de tous les bureaux. »

Ceux qui ne seront pas fonctionnaires — mais qui auront tout fait pour l'être — arriveront, âgés déjà, au fonction-

narisme des grandes sociétés (chemins de fer, banques, etc.) ou s'ils échouent là encore, ils essaieront de faire de l'industrie, du commerce, sans y apporter aucune des qualités indispensables : l'initiative, la volonté, l'habitude de compter sur soi. Ou bien ils feront de la politique ; c'est à la mode et c'est bien porté, car nous vivons dans un régime de clan, où la politique est la clef magique de toutes les carrières.

Quelles qualités morales seront nécessaires à l'écolier pour faire son chemin dans ces divers domaines ?

Une seule : l'obéissance passive — si c'est une qualité. Et à l'obéissance il faudra toujours joindre la dissimulation la plus savante, pour garder la sympathie des clans ennemis, et ménager tous les maîtres possibles.

Le lycée-caserne, que Napoléon Ier emprunta à la Compagnie de Jésus, donne tout naturellement cette formation. L'élève modèle est celui qui obéit immédiatement et passivement à la parole et au geste, qui est toujours bien sage et jamais ne cause d'histoires, qui se contente de vouloir ce que ses maîtres veulent — car l'initiative, c'est de l'indiscipline.

Comme l'éducation n'existe pas et que la discipline se fait toute par l'extérieur, comme la méfiance règne du haut en bas de l'échelle, l'élève finit par regarder le mensonge comme naturel et comme normal. Mentir, au collège, c'est « carotter », et qui donc regarderait comme une faute de « carotter » ?

De l'énergie, on ne parle jamais, ni de l'énergie contre les difficultés du dehors, ni de l'énergie contre les passions du dedans. Qui donc se sentirait le courage de parler aux élèves de chasteté et de leur dire que le rôle de la femme est dans la vie tout autre que ce qu'ils pensent?

Tel est le tableau, un peu poussé au noir, que M. Demolins a fait maintes fois de l'éducation française actuelle. Si, aujourd'hui, il n'est plus exact, surtout en ce qui concerne les sports et l'instruction, n'est-ce pas beaucoup à lui qu'on le doit ? Enfin il eût admis volontiers que l'on fît à sa toile trop sombre quelques retouches, que l'on y introduisît quelques tonalités plus riantes. Un contact plus fréquent et plus intime avec des professeurs de

l'Université ou des membres de l'Enseignement libre lui avait montré bien des efforts généreux, des initiatives intelligentes et même des apostolats méritoires et féconds.

L'éducation anglaise. — Mais c'est bien ainsi que lui apparaissait la moyenne de l'éducation française, tandis que l'éducation anglaise lui semblait infiniment plus normale, plus conforme à la nature et à la raison. Elle le frappait d'abord par ses résultats : elle fait des hommes vigoureux et énergiques, qui savent lancer une œuvre et la poursuivre jusqu'au bout. Elle forme un peuple qui l'emporte sur les autres dans tous les continents et dans tous les domaines. Elle prépare surtout aux professions essentielles, à celles qui donnent à un pays la force et la suprématie : industrie, commerce, agriculture.

La première entrevue de M. Demolins avec le Dr Reddie l'impressionna très vivement [1].

« Il y a, chez nous, un type classique du directeur de collège, du professeur : tenue correcte, vêtement sombre, longue redingote noire, air plus ou moins solennel et compassé d'un homme convaincu qu'il exerce un sacerdoce et qui le laisse voir ; la démarche lente, l'attitude réservée, la conversation remplie de sentences propres à former l'esprit et le cœur de la jeunesse. Surtout de la dignité, extraordinairement de dignité.

« L'homme qui me serrait vigoureusement la main était tout différent. Avez-vous quelquefois essayé de vous représenter un pionner, un squatter, dans le Far West? Quant à moi, je ne me le figure pas autrement que le Dr Cecil Reddie. Grand, mince, solidement musclé, remarquablement taillé pour tous les sports qui exigent de l'agilité, de la souplesse, de l'énergie, et avec tout cela un costume qui complète bien la physionomie, le costume du touriste anglais : blouse en drap gris avec ceinture dessinant la taille, culottes courtes, gros bas de laine repliés au-dessous des genoux, solide paire de chaussures, enfin, sur la tête, un béret. Je donne ces détails, parce que ce type de directeur me semble être l'image vivante du type d'é-

1. *Anglo-Saxons*, p. 55.

cole que je vais vous décrire : l'homme est bien la représentation exacte de l'œuvre. »

L'œuvre, c'est l'école d'Abbotsholme, à laquelle M. Demolins empruntera tant pour l'École des Roches. C'est une école en plein air, où les jeux et l'éducation physique sont en honneur. L'instruction, aussi proche que possible de la nature, éveille sans cesse l'intérêt de l'enfant. Enfin et surtout ce n'est pas seulement une *école d'instruction*, mais une *école d'éducation*[1]. C'est dans sa famille que le directeur élève des jeunes hommes, par l'amitié et la confiance.

L'école de Bedales, dirigée par M. Badley, disciple du Dr Reddie, est conçue sur le même plan. C'est là que M. Demolins eut le courage de placer pendant trois ans son fils, donnant ainsi la plus frappante des leçons, celle de l'exemple.

A côté de ces écoles, qui semblaient à M. Demolins le vrai type de l'école anglaise (bien qu'elles soient pourtant assez différentes des vieilles *grammar-schools*), il a tenu à décrire en détail dans les *Anglo-Saxons*[2] un collège colonial anglais. Il multiplie les détails techniques et pratiques pour bien mettre en contraste cette œuvre toute pleine de *choses* réelles, actuelles, avec nos lycées où l'on ne trouve que des idées, et la plupart du temps des idées mortes.

L'École des Roches. — Jules Demolins était en Angleterre, M. Demolins désirait pourtant qu'il finît ses études en France, car celui qu'on a accusé d'être le contempteur de notre génie français, est un de ceux qui l'ont le plus estimé et le mieux compris[3]. Mais ce cas n'était pas isolé : le vigoureux plaidoyer des *Anglo-Saxons* avait convaincu nombre de parents intelligents qui avaient envoyé momentanément leurs fils en Angleterre et désiraient très vivement la création d'un Bedales ou d'un Abbotsholme français. M. Demolins reçut plus de *trois cents lettres* le pressant de se mettre à la tête d'une pareille œuvre.

Les journaux, si divisés de coutume, étaient à peu près una-

1. *Unterrichtschule, Erziehungschule*, expressions du Dr Lietz.
2. Pages 40-51.
3. Cf. la conférence à la Sorbonne, *Éducation nouvelle*, éd. de 1901, p. 419.

nimes à louer l'écrivain et à encourager l'apôtre[1]; de précieuses sympathies, des approbations d'hommes éminents venaient en foule à M. Demolins. Il était moralement obligé de continuer; on lui forçait la main.

Il était heureux, d'ailleurs, de faire une *œuvre* d'initiative et « l'œuvre la plus utile et la plus urgente de l'époque actuelle[2] ».

A ce moment même, le domaine des Roches, tout proche de la Guichardière, est à vendre. N'est-ce pas un appel de la Providence?... Mais où trouver les fonds? Un des amis de M. Demolins, M. de Glatigny, lui apporte immédiatement le contrat d'achat du domaine. M. Demolins met lui-même dans l'œuvre une partie de sa fortune. Grâce à de dévoués amis, dont le nom mériterait d'être gravé en lettres d'or dans notre salle de fêtes, et dont le souvenir est inséparable de celui du fondateur, les premiers capitaux sont très vite réunis.

Une nouvelle difficulté arrête M. Demolins. Dans une œuvre si importante et si délicate, il faut arriver à la perfection ou ne rien faire. Mais l'œuvre parfaite, en éducation plus encore qu'en industrie, exige beaucoup d'argent, et le prix de pension sera forcément très élevé : « Ayant dû moi-même prendre, pour mon compte, une décision semblable, j'ai pu vérifier qu'on ne pouvait assurer qu'à ce prix les avantages incomparables de ce genre d'École. Le système économique de la grande école-caserne est plus économique en apparence, mais c'est l'enfant qui est sacrifié »[3].

Les parents français comprendront-ils l'éloquent appel que M. Demolins leur adresse : « Il faut se dire... qu'on ne doit à son fils qu'une chose, mais qu'on la lui doit absolument et en conscience : la meilleure éducation possible, la mieux adaptée aux nécessités actuelles de la vie. Avec cela et la bénédiction paternelle, c'est à lui de se tirer d'affaire.

« En agissant ainsi, un père remplit mieux son devoir qu'en donnant à son fils une éducation qui le laisse désarmé devant les

1. Voir l'appendice des *Anglo-Saxons*.
2. *Education nouvelle*, p. VII.
3. *Ibid.*, p. 336.

difficultés de la vie et en se saignant ensuite aux quatre veines pour le doter. La meilleure dot d'un garçon, c'est une éducation virile[1]. »

Cinquante parents comprirent — cinquante eurent dans une École qui n'était pas encore créée, dans des maîtres qu'ils ne connaissaient pas, cette héroïque confiance, et après l'apôtre merveilleux, l'incomparable entraîneur d'hommes qui les avait convaincus, il nous faut admirer ces premiers adeptes de l'École des Roches qui eurent dans « l'idée » une foi si belle et si pleine.

L'École des Roches est placée par M. Demolins en pleine campagne, assez loin (3 kilom.) d'une petite ville, Verneuil, très loin (120 kilom.) de Paris, très loin du moins pour les piétons et les cyclistes, qui seuls préoccupent l'École. Elle est dans un parc riant, mais rudimentaire, qui laisse encore beaucoup à faire aux maîtres et aux élèves et développe en eux l'énergie et non l'habitude d'un bien-être excessif. Un cours d'eau la borde, permettant les délicieuses promenades en barque qui calment l'esprit et fortifient les muscles. Aucun mur : tout de suite l'enfant aura l'impression bien nette de vivre en pleine liberté. Des maisons peu nombreuses (5 actuellement), bien meublées et à tous points de vue confortables, mais sans aucun luxe inutile, donnent à l'enfant l'amour d'un home où il fait bon vivre. Dans chacune de ces maisons, un nombre restreint d'élèves (25 à 35) composent une vraie famille, solidement unie autour du directeur par une amitié et une confiance mutuelles. Partout la sensation de la vie réelle telle qu'on la trouve dans une famille saine et heureuse; nulle part l'impression d'une caserne, d'une prison triste et froide, qui est déjà elle-même une punition.

L'idéal du professeur des Roches. — Auprès des élèves, devenus les fils du directeur, M. Demolins plaça des professeurs qui sont pour eux comme des frères aînés, et dont le rôle essentiel est l'éducation au moins autant que l'instruction. Ils partagent les jeux des élèves et travaillent à côté d'eux à la menuiserie et à la forge. Ils devront être robustes, agiles, souples et adroits; il faut

1. *Éducation nouvelle*, p. 336, 337, 338.

qu'ils aiment la vie en plein air, les sports, les métiers manuels; il le faut pour qu'ils se plaisent à l'École, pour qu'ils donnent à leurs élèves la leçon de l'exemple, pour qu'ils puissent enfin agir sur eux, car les élèves aimeront certainement cette éducation physique, et, si leur professeur se montrait indifférent à elle et surtout méprisant pour elle, aussitôt renaîtrait la vieille opposition du lycée, la vieille inimitié entre deux âges et deux idéals.

Ce professeur est instruit, très instruit dans un certain domaine; il a de plus l'esprit ouvert sur toutes les branches de l'activité humaine. Rien d'humain ne lui est étranger; il aime à parler et à entendre parler de toutes les productions de l'intelligence, comme aussi de toutes les créations de la main. Le premier idéal de M. Demolins était, pour ses professeurs, l'absence complète de spécialisation : pour l'enseignement secondaire, un homme d'instruction moyenne lui semblait amplement suffire. Nous n'avons pas eu de peine à lui montrer par des faits — il ne se laissait guère toucher que par des faits — qu'il nous fallait plus et mieux, et que, pour donner à un enfant une connaissance rudimentaire d'une science, il fallait en avoir soi-même une connaissance vraiment supérieure. Il faut aussi, pour le bon renom de l'École, pour le développement intellectuel des maîtres, pour l'estime que nos élèves doivent avoir d'eux, que nos professeurs se donnent à des travaux personnels, et donc se spécialisent, au moins partiellement. Car il reste vrai qu'ils sont amenés, par leurs conversations continuelles avec les élèves, à toucher à tous les sujets, et qu'ils sont obligés de se tenir au courant du mouvement général des idées et des faits.

Le professeur a la pleine responsabilité de sa classe : *il faut* qu'il intéresse ses élèves, il faut qu'il les fasse travailler.

« Mauvais élève, mauvais professeur, » aimait à redire M. Demolins, et il était, à cet égard, extrêmement sévère pour nous. « Aucun enfant n'est rebelle à aucune étude, me disait-il souvent, si son maître sait la lui bien présenter. » C'était demander au professeur, d'une part un sens psychologique très délicat, de l'autre un enthousiasme profond et communicatif

pour sa science. M. Demolins lui demandait aussi de ne jamais perdre le contact avec la nature et la vie réelle, et de penser sans cesse, dans son enseignement, à l'avenir des enfants qu'il avait devant lui, à l'utilisation future de ses leçons.

Une des premières questions qu'il posait à un candidat était celle-ci : « Avez-vous de l'*autorité* sur vos élèves? » Je ne l'ai jamais entendu faire l'analyse de l'autorité ni en rechercher les raisons. C'était pour lui, je crois, un pouvoir indéfinissable de suggestion et d'influence qui permettait à un maître d'éloigner tous les obstacles à son action, dès le premier contact avec sa classe, et de conduire à son gré les âmes des enfants.

Il regardait l'autorité comme une qualité indispensable chez un professeur.

A l'autorité, il faut unir la maîtrise de soi. Les nerveux avaient le don de lui déplaire très vivement et il les eût volontiers tous éloignés de l'École. Il aimait qu'on lui parlât lentement, avec calme, en pesant ses paroles comme on avait pesé ses décisions et ses pensées. Il aimait qu'on parlât aux élèves avec la même assurance et la même sérénité d'âme. L'entière possession de soi dans le maniement des affaires et des hommes, et jusque dans les moments les plus critiques, était une des qualités qu'il estimait le plus et qu'il s'efforçait de développer chez nous tous.

Il voulait aussi s'entourer d'hommes d'énergie et d'initiative. Il aimait à confier à chacun de nous une tâche bien nette, et, nous laissant comme à de bons coursiers la bride libre, il aimait à nous dire : « Allez, voilà votre domaine, montrez ce dont vous êtes capables. Mais ce que vous entreprenez, poussez-le jusqu'au bout. » L'inconstance des Français l'exaspérait. Ils lui semblaient, comme l'Enfer du vieux dicton, pavés de bonnes intentions, mais incapables d'en mener une à bien. Il nous rappelait sans cesse nos projets et nos promesses et nous obligeait à les poursuivre jusqu'au but final.

C'est souvent d'un manque de confiance en eux et d'un manque de confiance en l'École que venaient les échecs de ses professeurs : aussi les invitait-il constamment à l'optimisme. Que de fois suis-je venu le trouver, pour parler avec lui d'une difficulté

qui me semblait très grosse ! Ses premiers mots étaient toujours : « Ayez confiance, l'École en a vu de rudes, nous sortirons de là grandis et mûris, nous en sortirons certainement, et plus vite que vous ne le pensez. » Nous en sortions en effet et tous, nous prenions l'habitude de contempler avec calme les petits orages, de plus en plus rares, grâce à Dieu, de notre vie d'École.

Cet optimisme, le maître devait s'en armer aussi vis-à-vis de l'enfant, d'abord en ayant confiance en lui, en croyant à sa parole, à son travail, à ses efforts, puis en ne le décourageant jamais, en ne lui disant jamais cette parole que M. Demolins considérait comme un blasphème : « Vous avez beau faire, mon ami, vous *n'arriverez pas.* » « Et qu'en sait-il, ce professeur, si cet enfant n'arrivera pas? Pourquoi couper les ailes à ce jeune oiseau qui s'essaie à voler? Pourquoi le rejeter brutalement sur le sol? » Il déplorait les notes parfois sévères de nos bulletins. Une mauvaise note était toujours considérée par lui comme un aveu d'incapacité de la part du maître.

Il n'aimait pas plus la punition que la mauvaise note : le bon professeur n'agit pas par la crainte, mais par la persuasion. Il faut d'abord qu'il aime l'enfant, et puis qu'il aime ce qu'il enseigne. L'enfant, en retour, aimera le maître et ce que le maître aime, ce qu'il expose avec conviction et entrain.

Nos professeurs *aiment* les enfants et ils aiment leur œuvre d'éducateurs, voilà le secret de leur succès, le secret de la joie de vivre qui se lit sur leurs visages et qui semble folle aux profanes. « Aller s'enterrer aux Roches, au milieu d'enfants, le bel idéal ! » « Se faire marchand de soupe ! » dit un spirituel critique, M. Ernest-Charles[1]. Pardonnons ces boutades à ceux qui n'ont jamais senti la joie de faire une œuvre véritable.

Ces qualités morales profondes, M. Demolins voulait qu'elles s'expriment au dehors. Quand je venais parler avec lui des candidats professeurs, et que j'avais vu l'un d'eux, il me demandait toujours : « Est-il *distingué?* » Et il attachait beaucoup de prix à cette « distinction ». C'est qu'elle n'était pas, pour lui,

1. Dans un article du *Gil-Blas*, au moment même, — et *à propos* de la mort de M. Demolins.

pure affaire de gestes et de convention, elle était vraiment l'expression de la valeur intellectuelle et de la valeur morale d'un homme. C'était pour lui comme l'affirmation extérieure de la beauté d'une âme.

Ces maîtres, choisis avec tant de précautions, les voici maintenant à l'œuvre. Encore un conseil avant l'action, conseil que M. Demolins donnait déjà, avec tant d'esprit, à ses auditeurs de la Sorbonne[1], et qu'il n'a cessé jusqu'à son dernier jour de nous redire sous toutes les formes : « Que chacun balaie devant sa porte ! » Que chacun fasse en perfection sa tâche propre et ne s'occupe pas de celle du voisin. La parabole de la paille et de la poutre est française autant qu'évangélique. Le Français, mieux que personne, sait combien est facile la critique et combien est difficile l'art, et il passe son temps à voir et à dire les défauts du voisin au lieu de parachever et de ciseler son œuvre propre. S'il dispose de quelque autorité, il ne l'exercera jamais dans les limites strictes qui lui ont été fixées, il empiète bien vite sur le domaine de son voisin, sous prétexte que le voisin est insuffisant et malhabile. Et bientôt c'est l'anarchie. M. Demolins a fait tous ses efforts pour que ce défaut des Français disparaisse à l'École des Roches, et c'est une des leçons les plus utiles et les plus efficaces qu'il ait données à ses collaborateurs.

Lui aussi pouvait s'appliquer le mot du Rév. Weldon qu'il aimait à citer[2] : « I don't want testimonials, I want a man. — Ce ne sont pas des diplômes que je cherche, je cherche un homme. » Des hommes répondant à l'idéal qu'il se faisait et que j'ai essayé de retracer, il n'y en avait pas et il n'y en a pas. Du moins il a eu le mérite de concevoir cet idéal, de l'exprimer en de vigoureuses formules, et d'aider un groupe de jeunes hommes qui continueront son œuvre à s'en approcher de plus en plus.

L'éducation physique aux Roches. — M. Demolins empruntait à l'Angleterre ses jeux nationaux. Était-ce, comme on l'en a accusé, par snobisme? Pas le moins du monde. Il tenait, avec

1. *Éducation nouvelle*, p. 418.
2. *Ibid.*, p. 79.

grande raison, à créer une éducation physique de plein air, par des jeux organisés. Nous avons vu combien il goûtait peu notre gymnastique française transformée en grammaire des mouvements; nous ne voyons pas bien quels jeux sérieusement établis il eût pu trouver actuellement en France. Il eût pu chercher dans l'histoire les règles de la longue paume ou de jeux analogues, mais il voulait des jeux vivants et adaptés au temps. Le foot-ball avait d'ailleurs l'avantage de développer l'énergie, d'accoutumer à des courses parfois pénibles, de donner au joueur une exacte conscience de sa valeur et l'habitude de s'incliner devant celle d'un joueur plus adroit ou plus fort.

Le cricket est une leçon de sang-froid — que de *batsmen* sentent, au début, leur cœur bondir dans leur poitrine! — une leçon de patience et de calme, pour le *fielder* qui reste en plein soleil sans faire un mouvement et sans dire un mot; une excellente leçon de discipline : l'*umpire* a parlé, il a dit *out* ou *not out,* nul ne peut discuter sa sentence, tous doivent se taire.

Le foot-ball comme le cricket sont d'excellentes leçons de solidarité. Le meilleur joueur de foot-ball n'est pas celui qui part seul, de toute sa vitesse, et s'éloigne de son camp pour lancer la balle dans le but ou placer le ballon sur le terrain ennemi; c'est celui qui proportionne sans cesse son effort au jeu de ses camarades, qui, le regard constamment fixé sur ses voisins, s'applique à donner son concours au succès de tous et non à remporter le plus vite possible une victoire personnelle. Je ne sais si l'on comprend combien cette tactique, toute faite de désintéressement et d'union, est utile à de jeunes Français.

Au point de vue physiologique, ces deux jeux se complètent l'un par l'autre, l'un développant plus les muscles des jambes, l'autre ceux de la poitrine et des bras; l'un donnant plus de force, l'autre plus de souplesse et d'adresse.

Ce sont donc d'admirables jeux d'école; s'ils sont dirigés par des maîtres qui en comprennent toute la valeur éducative — et je puis affirmer que tel est le cas — ils peuvent donner au caractère d'un enfant, surtout d'un jeune Français, une formation extrêmement précieuse, et que l'on ne trouverait pas

au même degré dans les travaux des classes ou dans des causeries morales.

Il fallait faire à ces jeux leur part, sans leur sacrifier la formation intellectuelle et sans leur donner une telle place qu'on aboutît à un surmenage physique, comme cela arrive, de l'aveu de M. Demolins lui-même, dans mainte école anglaise. Il fallait, en somme, savoir prendre le juste milieu entre le collège français où l'esprit a tout, le corps rien, et le collège anglais où le corps a presque tout et l'esprit trop peu de chose. C'est ce que M. Demolins s'est efforcé de faire aux Roches. Et, en trois ou quatre ans, l'École y arrivait.

A l'heure actuelle, les jeux d'école prennent aux Roches environ quatre heures par semaine; est-ce vraiment abusif, et quand donc finira ce roman que nous sommes « une École de sports »?

Dans leurs temps libres, de 1 heure à 2, de 7 h. 1/2 à 8 h. 1/2 surtout en été, dans les après-midi du dimanche, les élèves des Roches peuvent se livrer à tous les jeux : le canotage, le tennis ont de fervents adeptes; la pelote basque, les divers jeux de balle, tout cela fleurit aux Roches. M. Demolins a encouragé nos premiers cyclistes, et la bicyclette est restée la reine des tournois de l'École, des courses sur la piste de la Guichardière ou sur la route de Laigle, de nos petites excursions du dimanche, comme de nos grandes randonnées de la mi-terme d'été.

L'heureuse action physiologique des sports n'est discutée par personne ; les hygiénistes comprendront aussi quelle excellente répercussion ils ont sur le bon fonctionnement du cerveau, sur l'activité et le rendement du travail intellectuel.

M. Demolins insistait aussi avec raison sur leur action moralisatrice. C'était avec peine qu'il voyait certains médecins, trop complaisants, acquiescer au désir de mères timides et dispenser des sports trois ou quatre élèves. La fatigue physique normale lui semblait être le meilleur préservatif de l'immoralité et des rêveries malsaines. Il affirmait que, si l'état moral des Roches est très supérieur à celui d'un internat ordinaire, c'est aux sports surtout que nous le devons.

A côté des sports anglais, il avait vu d'ailleurs avec plaisir

s'organiser à l'École nos sports nationaux : le fleuret et l'épée, à côté de la canne et de la boxe. La gymnastique suédoise et la gymnastique corrective nous rendent aussi des services, et il le constatait loyalement. Il accepta même volontiers certains appareils de gymnastique française, mais le hangar où ils sont placés, s'il est à l'abri du vent, est ouvert de deux côtés au grand air du plateau.

Dès le début de l'École, M. Demolins avait donné au médecin un très grand rôle. Le médecin lui semblait fait, non pas tant pour soigner nos jeunes malades, que pour constater les progrès des faibles, pour donner à tous des conseils d'hygiène, pour préserver grands et petits de la maladie. Les mensurations, en honneur aujourd'hui un peu partout, étaient organisées dès le premier terme de l'École, et c'est nous, je crois, qui avons eu les premiers carnets de santé.

Entre la vie physique proprement dite et le travail intellectuel, nous trouvons les métiers manuels et les travaux pratiques. C'est une des organisations qu'il fut le plus difficile de créer, une des habitudes que nos jeunes Français prirent le plus malaisément. Ce qui prouve d'ailleurs amplement son utilité.

Les jeunes élèves commencent par le cartonnage, le modelage, et continuent par la reliure, la menuiserie et le travail du fer. Sur deux après-midi de 2 h. à 3 h. $^1/_2$, l'une est consacrée aux travaux pratiques, l'autre aux jeux. Chaque enfant a donc par semaine trois séances de travail manuel ; il peut, à son gré, choisir un seul travail pratique, ou deux, ou même, mais ceci est plus rare, trois. « Qu'il travaille avec énergie et entrain, disait M. Demolins. » « Qu'il se souvienne que ce qui est respectable ou méprisable, ce n'est pas la fonction, c'est l'homme [1]. » Il tenait à ce que chaque enfant restât longtemps dans le même atelier, et à ce que, dans chacun d'eux, il menât à bien toute œuvre commencée. Nous avons vu déjà quel prix il attachait à la constance, à la persévérance, à la continuité d'une idée directrice et d'un effort.

1. *Éducation nouvelle*, p. 86.

Tous ces exercices physiques, harmonieusement et sagement organisés, lui apparaissaient comme la meilleure préparation à la vie, comme aussi le plus solide moyen de défense d'un pays, parce qu'ils étaient la meilleure préparation au service militaire. Comme le Dr Lietz avait beaucoup insisté sur cet avantage des Écoles nouvelles dans *Emlohstobba,* de même M. Demolins le mit au premier plan dans sa célèbre conférence de la Sorbonne. Il ne voyait pas d'un mauvais œil notre service militaire obligatoire, mais il ne le jugeait utile qu'avec des hommes bien entraînés à l'effort viril et à la fatigue. L'École des Roches était, pour lui, une œuvre patriotique au premier chef.

L'Éducation intellectuelle à l'École des Roches. — Le temps consacré aux jeux et aux travaux manuels réduit un peu, aux Roches, le temps consacré aux études, et celui-ci se trouve encore légèrement diminué du fait que nos élèves ont plus de sommeil que leurs camarades des lycées. L'intensité du travail importe beaucoup plus, suivant M. Demolins, que le temps qu'on lui consacre. Et nul n'y contredira de ceux qui eurent le « bonheur » d'être internes et de voir nombre de leurs condisciples dormir consciencieusement, sous l'œil indulgent du surveillant, à l'étude du matin ou à celle du soir.

Une autre de ses maximes était qu'il fallait toujours présenter l'étude à l'enfant comme un plaisir, comme une chose attrayante — presque *amusante.* — le mot ne l'eût pas scandalisé. Il insistait plus que personne sur la nécessité de l'effort, mais il était, avec raison, convaincu que l'enfant ne peut se donner pleinement à une étude que quand il en a goûté le charme et compris tout le prix.

Il faut, pour cela, moins se servir de livres que de réalités de la nature et que d'objets. L'enfant doit apprendre au moins autant hors des livres que dans les livres.

Que le maître comprenne aussi que toute sa tâche ne se borne pas à enseigner dans le local et à l'heure réglementaires. L'élève profitera souvent plus des conversations qu'on aura avec lui, des conseils qu'on lui donnera avant ou après l'heure du travail obligatoire. Aux Roches, l'enfant apprend presque autant hors

des classes que dans les classes. C'est un des immenses avantages de notre vie commune.

Il est naturel qu'un homme qui s'attachait tant à créer autour de lui des initiatives ait insisté aussi sur la nécessité de l'initiative dans l'éducation intellectuelle. M. Demolins qui, dès la seconde année des Roches, faisait des conférences aux grands élèves et, dès la troisième année, voulut avoir un enseignement régulier, aboutit naturellement à une méthode analogue à la méthode socratique. Je dis « analogue », car il ne prétendait pas, comme Socrate et surtout comme Platon, que le maître ne fît que révéler à l'enfant une vérité qui existe déjà « en puissance » dans son esprit. Mais il pensait que son devoir est de mettre constamment en œuvre l'intelligence de l'enfant, de provoquer ses questions, de l'aider à trouver les réponses, et de ne jamais le laisser recevoir passivement une vérité toute faite.

Pour que la classe soit vraiment intéressante et profitable, il faut qu'elle soit homogène. Dès le début, l'École des Roches eut la « classe mobile » qui permet de grouper les élèves suivant leur force, que cette force tienne à l'inégalité de leur instruction précédente ou à la différence de vivacité de leur intelligence. Notre seul mérite fut, — en ces dernières années, — d'appliquer à toutes les branches cette organisation, et d'y mettre un peu plus de méthode. Mais l'idée première vient de M. Demolins. Et je ne puis assez dire quels services nous a rendus la classe mobile, en particulier pour les langues vivantes, les mathématiques et le latin. Et pour qu'elle ne soit pas adoptée partout, il faut que la routine — soyons aimable et disons l'habitude — ait une singulière puissance.

Le latin, on le sait, ne commence aux Roches qu'en 4e. Jusque-là nous avons un enseignement assez analogue à l'enseignement primaire, sauf qu'il est plus concret et plus vivant. De la 9e à la 5e, l'élève travaille constamment avec ses maîtres — les classes et les études se confondent. C'est le régime de la classe-étude. L'idée première de M. Demolins était d'avoir partout ce même régime; mais il a compris que l'initiative de l'élève et l'habitude de l'effort ne devenaient effec-

tifs qu'avec le travail personnel, le travail de l'étude.

La classe de 5e forme comme un pont entre les deux organisations. Les élèves de 5e ont deux heures d'études par jour et savent, en fin d'année, rédiger seuls un devoir, trouver seuls un problème.

Dans l'enseignement secondaire, nous avons trois sections : la section classique, la section moderne, la section spéciale. Dans toutes trois, la classe d'une heure, en vertu d'un principe que j'ai cité déjà : viser plus à l'intensité du travail qu'à sa durée. Nous avons été d'ailleurs les tout premiers à reconnaître que la classe d'une heure s'adaptait mal à certains enseignements, en particulier dans les hautes classes et nous avons parfois placé sans aucune honte deux classes d'un même maître l'une à la suite de l'autre.

M. Demolins voulait réserver l'étude du latin à un petit nombre d'élèves. A cette manière de voir, il ne nous a pas tous convertis. Non plus, je dois le dire, qu'à sa méthode d'enseignement du latin : des traductions juxtalinéaires mises entre les mains des élèves, des lectures très abondantes, très peu de grammaire, jamais de thèmes. Il nous a paternellement laissé chercher un compromis entre cette méthode qui nous semblait mener parfois à l'imprécision et au dangereux à-peu-près et celle, un peu trop sévère, de la sèche grammaire et du thème fastidieux. Nos élèves lisent beaucoup de latin, ils se servent de traductions, mais ils apprennent soigneusement un minimum de grammaire et traduisent avec précision, dès le début. Les règles de syntaxe sont données toujours, comme le voulait M. Demolins, à propos de textes, comme notes et résumés d'expériences.

Le grec? pauvre grec... Nous nous contentons de l'enseigner à ceux des élèves dont les parents le désirent et qui en ont commencé l'étude avant leur entrée à l'École. M. Demolins n'a pas versé une larme sur la disparition du grec. Il connaissait très bien la Grèce et Rome, mais ne lisait les grands classiques que dans les traductions. Et il invitait ses élèves à faire de même, convaincu qu'il fallait choisir entre cette solution et cette autre : l'ignorance totale des classiques, car à peu près personne ne les lit dans le texte.

La science sociale l'avait amené à l'étude approfondie de la géographie et de l'histoire. Nul ne s'étonnera donc que ces sciences aient été aux Roches en grand honneur. Je dis « sciences », et M. Demolins l'entendait bien ainsi. Il désirait que ses professeurs fissent clairement ressortir aux yeux de leurs élèves les répercussions sociales dont les faits historiques et géographiques sont la cause ou le résultat. Il mit d'ailleurs beaucoup de discrétion et de réserve dans sa propagande pour la « science sociale », et c'est librement que nous sommes venus à elle.

C'est librement aussi qu'il y a quatre ans nous avons uni, dans toutes les classes, l'enseignement de la littérature à celui de l'histoire et de la géographie, formant de ces trois branches d'enseignement un tout homogène où chaque partie éclairait l'autre. Mais nous savions que nous répondions à ses désirs, et je sais que ce fut pour lui une grande joie.

On sait quelle importance il attachait aussi à la connaissance des langues étrangères et combien il souffrait de les ignorer. Les stages en Angleterre et en Allemagne furent une de ses plus heureuses trouvailles et un de ses constants soucis. Pendant les quatre premières années, il présida à tous les départs pour l'Angleterre ; il aimait à voir comme sa présence réconfortait les parents timides. « Je n'ai vu qu'une seule mère pleurer, me disait-il, et... c'était un général. » Il eut le courage d'appeler à l'École des Anglais et des Allemands, le courage aussi d'inaugurer en France la méthode directe. Il en fut d'ailleurs amplement récompensé, car je ne pense pas qu'on trouve une école française qui puisse rivaliser sur ce terrain avec les Roches.

Si M. Demolins souffrait d'ignorer les langues, il souffrait plus encore de ne pas connaître les sciences. Il en voulait à ses maîtres de les lui avoir apprises trop peu et très mal. Il fit tous ses efforts pour que jamais un élève des Roches ne pût nous faire pareil reproche. En mathématiques même, nous nous efforçons d'être concrets, en partant toujours de l'expérience en en aboutissant toujours à des problèmes vrais, applicables à l'école même ou à des lieux et des faits connus de l'enfant. Les plus abs-

traites des sciences se constituent en partant de la vie réelle pour y revenir. A plus forte raison leur enseignement doit-il suivre la même marche. Les sciences moins abstraites doivent être enseignées avec encore plus de réalisme : la botanique, la zoologie, la géologie, gagneront à être apprises en plein air, dans le grand livre de la nature. Le professeur ne fera plus sa classe devant un tableau noir, mais devant la table d'expériences; il partira du fait pour aboutir à la loi, de la sensation pour arriver à l'idée. Il ne développera pas seulement chez ses élèves la logique et la précision du raisonnement, il développera plus encore leur esprit d'observation, leur amour de la recherche et de l'invention. Il ne visera pas au maximum d'abstraction, à la plus haute généralité dans l'expression des lois ; il s'appliquera surtout à montrer leurs applications pratiques, il fera de fréquentes visites d'usine, il s'ingéniera à présenter la physique et la chimie sous leur aspect le plus moderne, le plus réel, le plus utile.

Le dessin viendra constamment à l'aide du professeur de sciences; à vrai dire, on s'en servira partout. Et depuis la fondation de l'École, le rôle du dessin n'a fait que grandir, il est devenu — ce qu'il pourrait et devrait être partout — le moyen le plus naturel et le plus parfait d'expression, l'interprétation de la pensée la plus concrète et la mieux adaptée à l'enfance.

Un autre art, la musique, a également aux Roches une place très grande. M. Demolins avait été frappé de l'importance que M. Badley lui donnait à Bedales et il en avait cherché les raisons. La première lui semblait être la faveur croissante que trouve l'art musical dans la société contemporaine. Il y a progrès à la fois en quantité et en qualité : plus d'adeptes viennent à la musique et en même temps le goût de tous s'affine. L'École nouvelle, qui doit faire des hommes adaptés à leur temps, doit tenir grand compte de ce fait ; elle doit préparer tous ses élèves à comprendre et à goûter les œuvres des maîtres et donner à ceux qui en sont capables une formation suffisante pour les bien interpréter. M. Demolins voyait aussi dans la musique le plus sain des passe-temps et dans l'amour que lui

vouaient quelques grands élèves la plus morale des passions. Il donna l'idée et l'impulsion; Mme Demolins, avec une inlassable activité, organisa l'enseignement musical et, grâce à elle, grâce à M. Parent et à ses collaborateurs, l'École a un excellent orchestre, de très bons pianistes; elle forme un public capable de juger avec intelligence et avec goût les œuvres des grands classiques et celles mêmes des modernes.

L'enseignement secondaire, ai-je dit, se divise aux Roches en trois sections. Les plus vives sympathies de M. Demolins allaient à la troisième, à la Section spéciale, qui ne prépare ni aux examens ni à aucune école, mais immédiatement à la vie intense, à la vie du travail utile et des affaires. M. Demolins applaudissait des deux mains à cette pensée de Jules Lemaître, qui résume assez bien l'idéal qu'il se faisait des élèves de sa Section préférée [1] : « Un garçon de cœur et d'énergie, robuste, hardi, habile aux exercices du corps, nourri de bonnes études commerciales, muni de notions pratiques, possédant un métier ou une industrie et qui, par là-dessus, a bien lu, et pour son plaisir, quelques-uns des écrivains français est un être plus intéressant, plus vivant, de plus grande valeur morale et, tranchons le mot, plus « distingué » que les trois quarts de nos pâles et vides bacheliers ès lettres. »

Est-il besoin d'ajouter que ceux de nos élèves qui sont bacheliers méritent assez peu ces qualificatifs un peu rudes? C'est sur les « potaches » qu'ils tombent, et, pour sévères qu'ils soient, ils s'appliquent parfois assez bien.

L'éducation morale à l'École des Roches. — Ce qui distingue surtout l'élève des Roches du potache, c'est sa vie morale.

Il est traité en homme, en homme conscient de son devoir et qui l'accomplit sans que personne ne l'y oblige et ne le surveille. Pas de pion, ni au dortoir, ni en étude. Pas de préfet de discipline qui se cache derrière un pilier de la chapelle pour épier et marquer ceux qui sont en faute. Tous aux Roches, nous avons confiance en l'enfant, nous considérons sa parole comme

1. *Éducation nouvelle*, p. 350.

naturellement véridique, nous admettons qu'il fera son devoir aussi consciencieusement quand nous ne serons pas là que quand nous serons là. N'est-il pas, tout comme nous autres hommes, jugé par sa conscience et par sa raison? Ne se sent-il pas, tout comme nous, obligé à son devoir, et responsable de ses actes? Le seul surveillant que l'élève trouve devant lui est un camarade plus âgé et choisi parmi les meilleurs, un capitaine. Et c'est encore là une marque de confiance en l'enfant : nous prouvons aux capitaines une confiance plus entière en les faisant participer à notre autorité, et en leur donnant une responsabilité non plus seulement individuelle, mais sociale.

A cette confiance l'enfant répond naturellement par la franchise. « Le mensonge n'est pas seulement un vice bas, c'est une preuve de faiblesse et de lâcheté, disait M. Demolins. » Et il voulait qu'aux Roches, comme à Bedales, un élève déclarât de lui-même sa faute et vînt réclamer, ou même proposer, la réparation juste. Que cet effort soit méritoire, je ne le nie point, mais j'affirme qu'il est possible, et un chef de maison pouvait dire cette année à M. Demolins qu'il n'avait jamais eu d'enquête à faire après une faute et que toujours le coupable s'était déclaré.

M. Demolins attachait beaucoup de prix à la franchise du regard dans le « bonsoir » qui suit l'appel. En nous donnant la main, les enfants nous regardent bien en face, et leurs yeux disent, à qui sait les comprendre, tout ce qu'il y a dans leur âme. Un nouveau se reconnaît très facilement : son regard ne sait se fixer, et, s'il se fixe, c'est à terre. Bien souvent, hélas! l'âme n'est pas alors plus franche que le regard, mais la bonne et saine nature reprend vite le dessus sur les déformations de l'internat.

Les nouveaux hésitent quelque temps aussi à faire œuvre d'initiative, mais là encore le bon pli se prend vite. Nous avons laissé deviner déjà quelle initiative les élèves avaient dans l'organisation de leurs temps libres : ils peuvent choisir tel sport qui leur plaît mieux, se donner à tel travail manuel, faire de l'élevage — et ils ne s'en privent pas. Initiative encore dans le

choix des travaux pratiques : ils disposent à peu près à leur gré de trois de leurs après-midi. Initiative enfin dans tout le travail intellectuel. Le mot d'ordre que nous donnait M. Demolins était de respecter et d'encourager partout l'initiative de l'enfant, afin d'obtenir de lui le maximum. « On parle toujours, disait-il, des *points faibles* d'un enfant, mais pourquoi ne pas chercher avant tout son *point fort?* Ici il peut et doit facilement le montrer, car il n'y a pas d'enfant qui n'ait un goût spécial pour un des travaux ou un des jeux de l'École. Ce point trouvé, il faut avoir l'adresse d'y suspendre tout le reste. Là est le secret du succès. »

Pour développer l'initiative des élèves, il nous invitait aussi à leur confier, en toute responsabilité, nos services de maison, et de fait, dans chaque maison de l'École, c'est un élève qui est bibliothécaire, un élève qui est chargé du garage des bicyclettes, etc...

Cette initiative, M. Demolins exigeait qu'elle fût persévérante et énergique. Il insistait autant auprès de ses élèves qu'auprès de ses professeurs sur la nécessité de ces deux qualités maîtresses. L'énergie, il la voulait voir au travail, au jeu, dans l'effort moral. Il s'est occupé constamment de la chasteté des élèves et même des anciens élèves : il voyait dans cette vertu la marque souveraine de la maîtrise de soi et de l'élévation de l'âme. La présence à l'École de dames, et de dames distinguées, lui semblait indispensable, non pas seulement pour donner à l'enfant une idée exacte de la vie réelle, mais pour lui montrer le rôle de la femme dans la vie. L'idéal de la femme est d'être la collaboratrice de son mari, qu'elle doit comprendre, encourager, seconder de son mieux. Le devoir de l'homme est d'estimer avant tout chez la femme les inappréciables qualités de dévouement affectueux, d'intelligence pratique, de joyeuse énergie. La dernière conversation que j'ai eue avec M. Demolins, l'avant-veille de sa mort, portait encore sur ce sujet, et il me redisait le rôle immense de Mme Demolins dans la fondation de l'École, et dans toutes ses entreprises. Car tous ceux qui l'ont connu comprennent qu'il transposait ici dans le domaine de la théorie ce qu'il vivait chaque jour.

Comme il avait le plus grand respect pour les initiatives naissantes et qu'il ne voulait à aucun prix les décourager, il nous demandait, au début de l'École, de ne jamais comparer un enfant à lui-même pour lui montrer nettement ses progrès, et de ne jamais le comparer à des camarades d'une force supérieure, due plus souvent à la nature qu'à l'effort. Ce principe ne fut pas également goûté de tous les maîtres. La comparaison de l'élève avec lui-même reste sans doute la base dès jugements portés aux Roches et les prix ne sont jamais attribués que selon ce critère. Mais nous n'avons pas jugé nécessaire et moralement obligatoire de nous priver du puissant levier qu'est l'émulation. Puisque notre but est surtout de faire des hommes « bien armés pour la vie » et que la concurrence est la loi première de cette vie, nous avons cru bon d'y acclimater l'enfant et de lui montrer que, si la moralité exige uniquement l'effort sur soi-même et le progrès dans cet effort, la pratique exige la connaissance et la valeur des autres, et la victoire sur les autres.

Les prix ne sanctionnent pourtant, ai-je dit, que la victoire sur soi. Ils sont peu nombreux. Les punitions, peu nombreuses aussi, sont à vrai dire des *réparations*. Elles sont toujours de même nature que la faute, elles soulignent cette faute et, dans la mesure du possible, rétablissent l'ordre qu'elle a troublé. Une leçon mal sue sera réapprise dans un temps libre, de la mollesse à un exercice physique sera punie par un exercice supplémentaire, un retard dans un lever par une avance dans le lever suivant. La recherche de ces réparations est une œuvre d'initiative pour chaque professeur; M. Demolins nous donna souvent l'exemple de trouvailles très heureuses.

L'éducation morale lui semblait être l'œuvre commune de l'École et de la famille : si la famille ne prépare pas l'enfant à recevoir notre action si elle ne commence pas dès le plus bas âge l'éducation de l'initiative, de l'énergie, de la franchise, nos efforts seront extrêmement pénibles et les résultats extrêmement lents. De même, si pendant les trois mois et demi de vacances, elle ne fait pas même œuvre que nous, si elle défait fil par fil

ce que nous avons tissé pendant le terme, nul de nous ne sera capable de ce travail de Pénélope.

L'éducation religieuse est le complément et le couronnement de l'éducation morale. A cet égard, M. Demolins avait des idées très nettes. La religion doit pénétrer la vie tout entière, guider chacun des actes, vivifier tous les domaines de l'activité. Elle est une règle de vie; elle demeure, en pratique, le fondement le plus efficace de la morale. En sa qualité d'éducateur, c'est ce rôle de la religion que M. Demolins s'attachait le plus à faire ressortir dans ses discours et dans ses écrits. La religion était pour lui le ressort d'action le plus énergique. Le fait de « vivre sa religion » lui semblait être l'essentiel et l'*unum necessarium*. Il voulait que la plus grande liberté fût laissée à chaque enfant dans sa pratique religieuse; il repoussait toute contrainte à cet égard.

La religion, telle qu'il la comprenait, avait peu de contact avec la politique; il tenait essentiellement à ce que les deux domaines fussent radicalement distincts. « Que l'État et que les hommes politiques balayent devant leur porte! Que le clergé, que tous les clergés balayent devant leur porte! » disait-il dans sa conférence à la Sorbonne. Comme il pensait sans cesse à l'avenir de nos élèves et à leur attitude dans la vie, il les engageait à séparer nettement leurs convictions morales et religieuses de leurs croyances politiques et sociales. Les luttes actuelles lui semblaient dues à un malentendu regrettable, et il comptait que ses amis et ses anciens élèves ne contribueraient pas à le perpétuer.

Il engageait d'ailleurs très vivement les uns et les autres à rester éloignés de la politique. « On est plus fort hors des fonctions publiques que dans les fonctions publiques, disait-il à la Sorbonne; voilà la vérité libératrice qu'il faut proclamer sur les toits, » et encore : « Le type qu'il faut produire, qu'il faut encourager et développer, c'est celui de l'homme qui n'est candidat à rien si ce n'est à une vie indépendante. »

Brève histoire de l'École. — S'il croyait à la perfectibilité presque indéfinie des enfants, il rencontra vite, à l'École et

autour de l'École, assez de difficultés pour ne plus croire à celle des hommes faits.

L'École, ouverte en octobre 1899 dans la seule maison du Vallon, avait l'année suivante une maison, un bâtiment des classes et 50 élèves de plus. La troisième année s'ouvrait la Guichardière, avec 25 élèves, la quatrième le Coteau et les Sablons avec 40, puis avec 50 élèves.

De 50 élèves en 1900, le nombre s'était élevé à 162 cette année. Le recrutement n'avait fléchi qu'au moment de l'incendie des Pins et de la réorganisation de cette maison.

Parallèlement à cette marche ascendante du nombre des élèves et à cette multiplication des maisons s'affirmait le progrès de l'organisation matérielle de l'École : des terrains de jeux excellents étaient créés, de beaux tennis, un hangar de gymnastique, des locaux spacieux et magnifiquement éclairés pour les classes avec au centre une grande salle de fêtes, des laboratoires et des salles de travaux pratiques. Chaque année, et pour mieux dire chaque trimestre, apporte une pierre nouvelle à ce splendide édifice devenu une ruche toute pleine d'intense activité.

Le progrès moral, plus difficile à constater, est tout aussi certain. Une sélection se fait, de plus en plus sévère, parmi les élèves ; ceux qui restent se montrent vraiment dignes de la confiance que nous avons en eux.

Le travail, un peu tiède pendant les premières années, justement parce que l'École réagissait contre l'intellectualisme du collège français, est devenu très sérieux, très fécond, tout en restant aussi agréable et aussi vivant.

Les professeurs, parmi lesquels aussi la sélection s'est faite, sont devenus plus stables et sont profondément dévoués à l'École et à son idéal.

Dans cette marche, qui semble si calme et si douce en suivant une ascension constante et normale, on ne devine guère les mille difficultés que rencontra M. Demolins. La constitution du corps professoral fut sans doute la plus grande. Ajoutez à cela que les Écoles nouvelles, qui se créaient un peu partout, nous enlevaient chaque fois quelques professeurs, et jusqu'à ces der-

nières années, la formation de ses maîtres fut pour M. Demolins une œuvre analogue à celle des Danaïdes. Depuis quatre et surtout deux ans, il commençait à se reposer un peu des fatigues et des préoccupations du début; mais la tâche avait été extrêmement rude et a certainement abrégé sa vie.

Les résultats de l'École. — Au point de vue de l'éducation physique, l'action de l'École des Roches est indiscutable et indiscutée.

Longue est la liste — et chaque jour elle s'allonge — des enfants qui, venus aux Roches anémiques et nerveux, en sont partis calmes et robustes. Les normaux qui sont, heureusement, la grande majorité, affermissent tous leur vigueur et leur santé.

Mais ce mouvement en faveur de l'éducation physique ne s'est pas arrêté aux Roches seules. Une grande revue[1], faisant naguère l'histoire de ce mouvement, rangeait avec raison M. Demolins parmi ses tout premiers promoteurs. Les sports s'introduisent dans les lycées eux-mêmes; des clubs de foot-ball se créent dans toute la France. Un sportif était méprisé il n'y a pas vingt ans; aujourd'hui c'est aux sportifs, aux sains et aux robustes que va la faveur de tous.

Des écoles se créent partout à l'imitation des Roches : à Liancourt, Rouen, Bordeaux, etc... on ne parle que d'écoles à la campagne.

Les mensurations et les carnets de santé, critères indispensables d'une bonne culture physique, font leur chemin et ont droit de cité jusque dans les écoles primaires.

L'influence de l'École des Roches au point de vue de l'éducation intellectuelle est plus lente, mais très sensible pourtant.

On constate du reste que ses innovations ne sont pas si dangereuses puisqu'elle fait recevoir autant de bacheliers qu'aucune autre école française, les meilleurs « fours à bachot » y compris. Ses anciens élèves entrent dans de bons rangs à Centrale, aux Hautes Études Commerciales, aux Instituts de chimie et d'électri-

1. La *Revue Encyclopédique Larousse.*

cité de Nancy, aux Facultés des sciences et des lettres. Les scientifiques y font preuve de plus d'aptitudes pratiques et de plus d'esprit d'observation que leurs camarades, les littéraires d'un jugement plus sincère, plus neuf et plus libre.

Si l'on reprenait page par page les programmes de 1902, on y sentirait bien souvent l'influence du livre et de l'École de M. Demolins.

M. Ribot, président de la Commission parlementaire, qui précéda et provoqua cette grande réforme, écrivait à M. Demolins : « Vous avez plus fait pour la réforme de nos lycées et de nos collèges que tous les discours et que tous les écrits. » Et ces paroles, il les écrivait après avoir visité en détail l'École des Roches. Je citerai en particulier l'importance très grande, et toute nouvelle, donnée aux langues vivantes et aux sciences. L'introduction de la méthode directe pour les premières et la substitution du concret à l'abstrait, de l'expérience à la théorie pure dans l'enseignement des secondes, s'inspire directement des idées chères au fondateur des Roches. Et l'action exercée par l'École sur l'enseignement français n'est pas près de finir; elle continuera à jouer le rôle d'éclaireur et de soldat d'avant-garde, et à servir de guide à ses sœurs plus timides ou d'une marche plus lente.

J'ai essayé de montrer comment l'École comprenait l'éducation morale, et comment le rôle éminent du professeur lui donnait une valeur et une dignité toute nouvelle en même temps qu'il avait sur l'élève la plus heureuse et la plus profonde influence. Nul n'a plus contribué que M. Demolins à rendre le maître respectable et l'enfant chose sacrée.

Il en fut d'ailleurs récompensé bien vite d'un côté par la reconnaissance et l'amitié que montraient à lui et à ses professeurs les parents des élèves, d'un autre côté par l'élévation morale des « anciens » de l'École. Tous ont un idéal d'action et cherchent à faire œuvre utile. Un certain nombre d'entre eux (et les plus âgés ont vingt-deux ans), gagnent leur vie ou sont entrés déjà dans l'industrie ou le commerce. La majeure partie choisit, suivant le vœu de M. Demolins, les carrières produc-

tives et qui exigent de l'énergie : agriculture, industrie et commerce. Ils ne craignent pas de s'expatrier : il y en a en Angleterre, en Allemagne, au Canada, aux États-Unis. Et j'en sais qui ne se contentent pas de penser à leur développement personnel et saisissent toutes les occasions de développer et « d'élever » ceux avec lesquels ils se trouvent en contact.

Dans le *Journal* de 1905 et dans celui de cette année, M. Demolins notait avec joie quelques-uns des traits distinctifs de nos anciens élèves : leur tendance à choisir de préférence des professions indépendantes — leur désir de débuter dans une carrière le plus rapidement possible — leur aptitude à prendre la première situation qui s'offre et à l'abandonner dès qu'ils en trouvent une plus avantageuse.

L'idéal de ces jeunes gens devient heureusement l'idéal d'un certain nombre de Français. Les fonctions publiques commencent à avoir moins de candidats ; l'industrie et le commerce sont au contraire beaucoup mieux « portés » qu'autrefois et nul ne se choque de voir les plus « beaux » noms de France sur des prospectus industriels.

Je ne prétends pas que M. Demolins et l'École des Roches soient les seules causes de ce courant de rénovation ; mais ils y ont leur part qui est très grande.

C'est par une parole d'optimisme que M. Demolins voulut clore sa conférence à la Sorbonne, où il avait dit avec beaucoup d'esprit, mais beaucoup de fermeté, tant de vérités dures. C'est cette pensée toute pleine d'espoir que nous voulons redire à la fin de cette étude.

« Le jour où l'éducation nouvelle, répandue, propagée sur tous les points du territoire, aura donné les résultats qu'elle porte en elle, ce jour-là, Messieurs, c'est nous qui serons supérieurs aux Anglo-Saxons.

« Nous leur serons supérieurs, parce que nous nous serons assimilé leur force sociale, sans avoir perdu nos qualités françaises, nos qualités latines. Elles sont trop profondément enracinées en nous, et depuis trop de siècles, pour que nous puissions avoir la moindre crainte à ce sujet. Elles tiennent solidement.

« A nous Français, à nous Latins, l'aptitude incomparable à la généralisation, l'esprit de méthode et la clarté de l'esprit, l'éloquence chaude et convaincante. A nous la gloire de donner à une idée la forme la plus claire et la plus saisissante, de la vulgariser, de la rendre compréhensible pour les intelligences plus lourdes que n'a pas touchées l'esprit latin ou l'esprit grec, de la jeter à travers le monde, quelquefois il est vrai comme une torche, mais souvent aussi comme un flambeau.

« Il y a une forme de patriotisme qui consiste à s'admirer soi-même et à tomber en se drapant, à la façon espagnole : c'est la mauvaise forme.

« Il y a une autre forme, — c'est la bonne, — qui consiste à emprunter aux autres ce qu'ils ont de meilleur et à devenir ainsi supérieurs à eux[1]. »

Il fut l'apôtre enthousiaste de ce patriotisme éclairé, et nul plus que lui n'a cherché à rétablir la supériorité des Français.

G. Bertier.

1. *Éducation nouvelle*, 418-419.

LES DERNIERS TRAVAUX

Ce n'est guère que dans les dernières années de sa vie qu'Edmond Demolins se préoccupa sérieusement des progrès à apporter à la méthode de la science sociale. Au premier abord, cela peut sembler étrange, de la part d'un homme qui consacrait toutes ses pensées à cette science, mais cela s'explique aisément, si l'on veut envisager les choses de plus près.

Lorsque Henri de Tourville eut inventé sa Nomenclature, qui faisait faire un pas immense à la méthode d'observation, la science fut comme renouvelée ; pendant longtemps, on eut assez de travail à tirer parti de ce nouvel outil. De longtemps, personne ne songea plus à améliorer la méthode qui était à la hauteur de sa tâche. Tout le monde ne songeait qu'à utiliser cet outil merveilleux, clef de la fécondité remarquable des travaux de la première période de la science sociale.

Pendant cinquante ans, la monographie de famille avait suffi. La Nomenclature ne suffit que pendant vingt ans, parce que la science progressa plus rapidement. Au bout de ce laps de temps, un nouveau progrès était nécessaire. Aussi, après la mort d'Henri de Tourville, l'on vit bientôt Edmond Demolins abandonner ses travaux de description ou de synthèse, ses œuvres de vulgarisation ou de réforme, pour se consacrer, presque uniquement, à l'amélioration de la méthode.

Nous disons *presque uniquement*.

Nous ne disons pas, uniquement, quoique sans doute il eût voulu pouvoir le faire ; une partie de ses efforts dut être réservée pour le travail de concentration et de mise au point des études diverses entreprises par les collaborateurs de la science sociale. Une autre partie était absorbée par l'École des Roches ; mais, précisément à cette époque, son temps était devenu en partie disponible dès que l'École, ayant surmonté la période de création, commençait à fonctionner régulièrement.

Mais toute cette partie disponible lui fut réservée, et invariablement sa pensée se reportait sur cette question précise : comment perfectionner la méthode ?

C'est à cette époque de sa vie que j'ai connu M. Demolins.

Je n'ai pas connu le Demolins de la *Réforme sociale*, ni celui des temps héroïques de la *Science sociale ;* et, si j'ai connu l'administrateur de l'École des Roches, je n'en ai pas connu le créateur.

Je n'ai connu que le Demolins des répercussions ; c'est de celui-là seul que je parlerai. Des plumes autorisées nous ont fait connaître les autres faces de cet homme étonnant, mais il est de mon devoir de révéler le Demolins que je suis seul à bien connaître, parce que seul j'ai eu la chance de vivre la vie intellectuelle de ses deux dernières années.

Ce n'est pas à la légère que j'ai caractérisé cette dernière phase de sa vie par ces mots : le Demolins des répercussions. Répercussions ! ce mot était devenu le centre de ses pensées. Il ne jugeait plus la valeur d'un livre et d'un manuscrit que par la quantité de répercussions qui s'y trouvaient. Et il fallait voir son mépris éclater quand il disait : « Ne lisez pas cet ouvrage ; vous perdriez votre temps : on n'y rencontre pas une seule répercussion ! » Et il fallait voir aussi son sourire de contentement quand je l'appelais l'Homme-Répercussion ou la Répercussion faite Homme ! — ou que je lui disais : « Il sera bien difficile de vous élever une statue, car, comment pourrait-on arriver à personnifier l'idée de la répercussion ?... »

Si le Demolins des répercussions n'est pas un mythe, il n'en

avait pas moins son charme. Il eut même ses temps héroïques. C'était l'époque où nous avions fait la gageure de trouver au moins une nouvelle répercussion par jour! On les cherchait les soirs d'hiver, dans les flammes du foyer du hall de la Guichardière! Et l'été, on croyait les trouver sous les feuillages du parc, ou sur les bords de l'Iton!

Et la nuit où il vint frapper à la porte de ma chambre, en criant : « J'ai trouvé! » Et moi, me réveillant en sursaut, de crier : « Quoi? » — « La famille particulariste excitée. » — « C'est vous qui êtes excité. » Et le lendemain, grâce à l'ingéniosité des élèves de « la Guiche », cette scène faisait l'objet d'une charade.

Non, la vie du savant n'était pas sans charme, et je puis dire que mon séjour à la Guichardière fut, parmi les époques de ma vie, l'une des plus délicieuses et des plus profitables. Mais, hélas! il n'est de charme si beau qui n'ait une fin...

I. — LES PROGRÈS DE LA MÉTHODE.

Si la répercussion forme l'idée centrale autour de laquelle les efforts du Maître ont travaillé, on ne peut cependant pas dire qu'elle résume tout le progrès accompli. L'idée des répercussions ne quitte jamais sa pensée, mais elle a été préparée, antérieurement, par d'autres éléments, et s'est ensuite combinée avec d'autres idées. Elle a fait irruption un peu partout, de sorte que, pour être clair, nous devrons prendre un à un tous les éléments de la méthode, et voir les progrès accomplis dans chacun d'eux. En d'autres termes, nous devons démonter l'outil pièce par pièce, et examiner chacune d'elles en détail. Nous verrons mieux ainsi ce qui manquait à la Nomenclature, et pourquoi Edmond Demolins a été amené à combler les lacunes qui existaient encore dans la méthode.

Au fond l'on peut dire que la méthode scientifique est une : elle est la même dans toutes les sciences d'observation. Qu'il

s'agisse de constituer la physique, la chimie, la zoologie, la botanique ou la science sociale, le travail mental du savant se fait suivant le même mécanisme. Mais on peut ignorer comment se fait exactement une œuvre scientifique ; on peut le savoir imparfaitement ; on peut le connaître dans tous ses détails. Dans le premier cas, le savant a l'intuition de la méthode ; il a reçu le génie comme don naturel en naissant, et ne s'analyse pas. Mais il ne peut transmettre son procédé, et il faut attendre l'apparition d'ùn nouvel homme de génie.

Dans le dernier cas, au contraire, quand la marche à suivre est connue, un plus grand nombre d'hommes peuvent se mettre à la besogne, et le génie lui-même voit sa puissance décupler. La science devient impérissable. L'on pourrait donc dire que l'amélioration de la méthode est moins une amélioration de fait, qu'une connaissance plus exacte du procédé. Ceci explique comment Le Play, Henri de Tourville et d'autres ont formulé des répercussions sans le savoir. Les livres de Demolins en fourmillent, et cependant, à l'époque où il les publia, il n'avait pas encore inventé sa méthode des répercussions. On trouve aussi des répercussions dans les ouvrages étrangers à notre école ; on en trouve même parmi les auteurs anciens.

J'ai moi-même relevé des centaines de répercussions dans les monographies des *Ouvriers européens* et des *Ouvriers des Deux Mondes*. Les élèves de la Section spéciale de l'École des Roches ont noté celles qui se trouvent dans certains travaux de MM. de Préville, de Rousiers, d'Azambuja, Bureau, etc. On peut en tirer de Montesquieu, de Taine, et d'autres encore.

Malheureusement ces répercussions, pour nombreuses qu'elles soient, sont éparses et sans liens. On ne possédait aucun moyen de les classer méthodiquement. Edmond Demolins a fait mieux que de donner un nom nouveau à une vieille chose, il a donné le moyen de classer scientifiquement les répercussions connues ; il a appelé l'attention des futurs observateurs sur la nécessité de trouver les répercussions sociales ; et ainsi, il a rendu, et surtout il rendra dans l'avenir, les efforts plus fructueux.

Comme le disait Henri de Tourville[1], la méthode scientifique comprend trois opérations : l'analyse, la comparaison et la classification. Mais il y a plusieurs manières d'effectuer ces opérations, et il semble que ce soit par la découverte de manières nouvelles que la science progresse.

Elle progresse aussi par une précision de plus en plus grande dans chacune de ses opérations, comme le montre le perfectionnement de la méthode monographique.

L'*analyse* d'une société consiste dans l'observation des éléments simples qui composent cette société. Ces éléments simples ont été appelés les *faits sociaux* ou les phénomènes sociaux. Henri de Tourville a dressé la liste des faits sociaux dans sa Nomenclature, en les rangeant dans l'ordre de la complication croissante.

La *comparaison* se fait en rapprochant les éléments simples d'un type nouveau de celles d'un type connu pris comme base de comparaison, ou, si l'on veut, comme unité. Le type choisi comme unité, comme point de comparaison, est la société la plus simple connue, celle des Pasteurs nomades. Là, la famille ouvrière se suffit à elle-même, et absorbe toutes les fonctions sociales. Ces dernières lui sont successivement enlevées pour être remplies par des organismes spéciaux, au fur et à mesure de la complication sociale croissante.

La *classification* est le point d'aboutissement de la comparaison. C'est la mise en ordre, non pas des faits sociaux, mais des sociétés humaines elles-mêmes. Le fascicule, publié en janvier 1905 par Demolins, est consacré à ce genre de classification.

On comprend que, pour pouvoir classer les types sociaux, il faut comparer entre eux, non pas les faits sociaux, mais les types eux-mêmes. Il faut donc faire la synthèse des types sociaux avant de les comparer. La Nomenclature, instrument d'analyse, ne permet pas de faire la synthèse. C'est cette lacune que les répercussions devaient combler.

1. *La science sociale est-elle une science?* (*Sc. soc.*, I, p. 16 à 18.)

Au début de la science, Henri de Tourville a cherché à classer les faits sociaux; dans une période plus avancée, Edmond Demolins a cherché à classer les sociétés elles-mêmes. On sait que Le Play avait ébauché prématurément une classification des sociétés, à une époque où les faits connus et analysés étaient encore en trop petit nombre.

A une époque plus récente encore, Edmond Demolins a essayé de classer, non plus les faits sociaux ou les sociétés, mais les répercussions. Cette classification devait se faire à l'aide d'un Répertoire. Voilà donc deux modes différents de classement : la Classification sociale et le Répertoire.

La Classification sociale, c'est le classement des sociétés;

Le Répertoire, c'est le classement des répercussions.

Avant l'invention des répercussions, Demolins avait essayé un classement des faits sociaux dans l'ordre de la Nomenclature.

Nous ne pourrons bien comprendre l'œuvre du Maître, qu'en étudiant séparément les progrès accomplis dans chacune de ces voies. Et nous ne permettrons à ces progrès d'atteindre toute leur ampleur qu'en retrouvant les points de contact qu'elles ont entre elles.

Dans l'exposé, nous adopterons l'ordre suivant :

1° La Nomenclature;

2° Le Répertoire;

3° La Classification sociale.

Cet ordre est le plus logique, puisque le Répertoire utilise la Nomenclature, tandis que la classification part d'un tout autre point de vue. Nous y ajouterons un quatrième paragraphe sur le rôle de l'hypothèse dans la science.

La Nomenclature et l'évolution des phénomènes sociaux. — Comme nous venons de le dire, la *Nomenclature* est un cadre permettant de classer les faits sociaux dans l'ordre de la complexité croissante.

J'ai donné dans le *Bulletin* [1], une définition du *fait social:* c'est

1. 27e livr., p. 97.

l'élément simple qui entre dans la constitution des groupements humains. Il joue le même rôle que l'atome en chimie.

La Nomenclature est un instrument incomparable pour l'analyse d'une société humaine. Oserions-nous dire qu'il est parfait? Henri de Tourville le jugeait lui-même insuffisant pour l'analyse parfaite des faits concernant la vie publique. D'accord avec lui, Robert Pinot avait essayé de préciser davantage les parties relatives à l'État et à la Cité.

Mais, si la Nomenclature est un outil d'analyse presque parfait, elle ne résout pas, avec la même précision, le problème de la synthèse. Edmond Demolins, dont l'esprit fut toujours hanté par le travail de synthèse, devait bientôt s'en apercevoir. C'est ce qui l'amena à faire progresser la méthode.

Demolins ne se servit guère de la Nomenclature pour analyser sur place un type social quelconque. Il y a cependant quelque part dans les greniers de la Guichardière, des notes qu'il a relevées par l'observation directe d'une famille; elles contiennent les éléments d'une monographie, mais il n'a jamais voulu les publier.

Son grand rôle a consisté en ceci : la concentration et la mise en ordre des observations des divers enquêteurs sociaux. De là, son souci constant de trouver des cadres pour le classement méthodique des éléments sociaux.

Tout naturellement sa première pensée fut de ranger les faits dans l'ordre de la Nomenclature.

Voici à quoi ce travail aboutit :

Un fait social relatif à un pays quelconque vient se placer à côté des faits analogues relevés dans les autres pays. Ainsi se dégage l'évolution de ce fait dans les diverses sociétés. C'est ainsi que Demolins dégagea, en 1905, la façon dont évolue la littérature dans des milieux différents, et l'on peut appliquer la même méthode aux autres phénomènes : religion, salaire, autorité paternelle, etc.

Toutefois, l'on voit de suite qu'un terme manque pour arriver à formuler la loi de l'évolution de ce phénomène. c'est la cause. Sans doute, cette cause, c'est l'état social des milieux considérés.

Le changement dans l'état social est la cause; le changement de la littérature (ou de la religion, etc.) est la conséquence. Il y a un lien entre les deux, et ce lien n'apparaît pas toujours bien clairement, parce que l'état social n'est pas un phénomène simple; c'est, au contraire, un agrégat d'éléments simples, dont un seul est la cause des changements observés. Quand on a un élément simple comme cause, et un élément simple comme conséquence, on a une répercussion [1].

La décomposition en répercussions simples est aussi indispensable à la connaissance des réactions sociales complexes, que la décomposition en faits sociaux simples l'était, pour arriver à la connaissance de la structure d'une société.

Le Répertoire. — Nous venons de définir la répercussion, l'action d'un fait social sur un autre. C'est ce que l'on a appelé plus ou moins vaguement une réaction sociale; mais ce terme, réaction sociale n'était pas rigoureusement défini, et voulait souvent dire une réaction complexe, plutôt qu'une répercussion véritable ou réaction simple; ce mot fut exactement défini, au cours de science sociale, à la Section spéciale de l'École des Roches, au début de l'année 1906. Dès ce moment, Demolins avait déjà conçu l'idée de faire un Répertoire des répercussions connues.

Depuis longtemps déjà, il était préoccupé de l'idée de rassembler les éléments épars de la science sociale, et de les ranger dans une espèce de classeur, où l'on pourrait aisément les retrouver.

L'idée lui vint donc de classer les répercussions dans l'ordre de la Nomenclature. Telle est l'origine du fameux *Répertoire des répercussions*, commencé à cette époque, et qui ne doit jamais être terminé, puisque les nouvelles répercussions viendront constamment s'ajouter à celles déjà enregistrées. Actuellement, il y a plusieurs milliers de répercussions enregistrées. Le noyau du Répertoire existe donc, mais il n'est pas publié. Chaque répercussion est formulée sur une fiche spéciale, et cette fiche est

1. 27e livr., p. 98.

classée dans le compartiment de la Nomenclature qui lui convient.

Mais ici, une difficulté se présente. Toute répercussion comprend deux termes, la cause et l'effet. Faut-il ranger la répercussion dans le compartiment de la cause, ou dans celui de la conséquence? Si, par exemple, nous prenons la répercussion suivante : *En Mongolie, l'art pastoral nomade produit la famille patriarcale pure,* on voit que la cause (art pastoral nomade) est un phénomène de travail, tandis que la conséquence (famille patriarcale pure) est un phénomène de famille. Cette répercussion doit-elle être classée au travail ou à la famille? Edmond Demolins n'a pas voulu résoudre cette question *à priori*. Son intention était d'essayer ce que chacun de ces deux classements donnerait, de ne conserver que celui des deux qui conduirait à un résultat quelconque, de les conserver tous les deux s'ils aboutissaient chacun à faire voir les choses sous un jour particulier et fécond.

Chaque répercussion a donc deux fiches différentes et le répertoire est double : le premier comprend le classement des fiches d'après la cause; le second, le classement d'après l'effet.

Pour la rapidité du classement, on indique sur chaque fiche le compartiment de la Nomenclature où elle doit trouver place. Voici comme exemple les deux fiches de la répercussion citée plus haut :

I[1] TRAVAIL SUR FAMILLE	I FAMILLE SUR TRAVAIL
En Mongolie, l'art pastoral nomade produit la famille patriarcale pure. *Sc. soc.*, I, 31.	En Mongolie, l'art pastoral nomade produit la famille patriarcale pure. *Sc. soc.*, I, 31.

La fiche de gauche est classée dans le casier du travail, à la division I (simple récolte) et à la subdivision **1** (pâturage). Elle

se trouvera donc à côté des autres fiches relatives à l'art pastoral.

La fiche de droite, au contraire, se trouvera dans le casier de la Famille, à la division I (Famille patriarcale). D'après la Nomenclature, cette division comprend neuf subdivisions : père, mère, enfants, etc. Comme on ne peut la ranger dans aucune d'elles, on la placera dans une dixième case où se trouvera réuni tout ce qui a trait à la famille patriarcale d'une façon générale.

En dessous du texte, se trouve la référence au volume d'où la répercussion a été extraite : *Sc. soc.*, I, 31, veut dire que la répercussion a été indiquée dans le tome I, page 31 de la première série de cette Revue.

On comprend l'utilité du Répertoire. Grâce à lui, on arrive à dégager mécaniquement la loi d'évolution de chaque phénomène. Nous avons vu que le classement des phénomènes dans l'ordre de la Nomenclature tendait au même résultat, mais d'une façon moins mécanique, moins complète. En effet, il manque alors l'un des termes, et il faut un effort d'esprit pour le trouver, et cet effort aboutit le plus souvent à un résultat vague, confus.

Le Répertoire dégage les lois des phénomènes d'une façon mécanique. Automatiquement, le classement amène les mêmes répercussions côte à côte, et, par la comparaison, elles se corrigent et se précisent mutuellement. L'on peut alors formuler la loi générale d'une façon précise.

En d'autres termes, une répercussion est l'ébauche d'une loi ; la loi est une répercussion à la fois généralisée et précisée. Il y a donc un troisième répertoire à faire, celui des lois, et c'est le plus important, le seul peut-être qui doit être publié. Les répertoires des répercussions sont plutôt des éléments de travail, d'étude ; ils sont constamment susceptibles d'être revisés et corrigés. Le Répertoire des lois est en quelque sorte, le tableau des résultats connus.

Demolins avait commencé dans le *Bulletin*[1] la publication du

1. Livraisons 33, 34, 35, 36, 37 et 38.

Répertoire des lois classées non pas d'après la cause, mais d'après la conséquence, parce que, par la pratique, ce point de vue lui avait semblé être le plus fécond. La partie publiée commence au Travail et finit au Patronage. Dans chaque compartiment, les lois ont un numéro d'ordre. La loi VI 5, par exemple, veut dire la cinquième loi du sixième compartiment (Patronage). La publication du Répertoire des lois devait se continuer dans le *Bulletin*. Heureusement, il est complètement rédigé de la main du Maître, et peut être publié.

La Classification sociale et les tableaux synoptiques. — Nous venons de voir ce que donne le classement d'après la Nomenclature ; mais l'on peut envisager les choses d'un autre point de vue, et classer les mêmes éléments (faits ou répercussions) dans l'ordre géographique. Nous arriverons alors à dégager, non plus les lois sociales, mais les types sociaux.

Dans son livre célèbre, *Comment la route crée le type social*, Demolins fit un premier essai de classification des sociétés humaines. Cet ouvrage, très remarquable à tous les points de vue, représente un effort considérable, mais la méthode de travail employée par l'auteur n'apparaît pas clairement aux yeux du lecteur. Il y avait là une lacune à combler pour tracer la voie aux travailleurs futurs. C'est ce que Demolins fit peu à peu.

En janvier 1903, il publie *La classification sociale* ou classement des faits sociaux dans l'ordre géographique. L'idée des répercussions n'apparaît pas encore. Les effets ne sont pas systématiquement reliés aux causes. C'est pourquoi on ne voit pas clairement la raison de l'ordre dans lequel les types sont rangés.

Il y avait une lacune à combler et, là encore, l'idée des répercussions devait faire surmonter la difficulté.

En effet, grâce aux répercussions, on peut arriver à faire la synthèse d'un type social. C'est ce que nous allons montrer.

En janvier 1904, Edmond Demolins essayait déjà de montrer comment on peut faire la synthèse d'un type social[1], mais mani-

1. *Sc. soc.*, 2e série, 1er fasc., p. 69.

festement, le procédé est incomplet; il manque de rigueur, et il reste une place trop grande au tour de main, à l'intuition.

Nous le répétons, ce n'est qu'en 1906, après que l'idée des répercussions eut pris corps, que le procédé se précisa dans l'esprit du Maître.

A cette époque, il m'avait chargé de relever les répercussions des *Ouvriers européens* et des *Ouvriers des Deux Mondes.* Lorsque j'eus réuni un certain nombre d'entre elles, il apparut clairement, qu'un fait social qui, dans une répercussion donnée, agit comme cause, devient une simple conséquence d'une autre cause, dans une autre répercussion.

Ainsi, par exemple, dans la répercussion citée plus haut, l'art pastoral nomade agit comme cause, parce que c'est lui qui produit le groupement en familles patriarcales pures. Mais ce même art pastoral n'est lui-même qu'une conséquence, dans la répercussion suivante : *En Mongolie, la steppe développe l'art pastoral nomade.*

En d'autres termes, si l'on réunit toutes les répercussions relatives à la Mongolie, on voit qu'elles s'enchaînent mutuellement. De proche en proche, on remonte de la Famille au Travail et du Travail au Lieu. Là, dans le Lieu, l'on est en présence de causes absolues, au moins pour la science sociale. Là, son domaine s'arrête pour céder la place à la géologie, à la climatologie, etc.

Ainsi se trouve réalisée la synthèse du type mongol. Si l'on range les répercussions relatives à un même type social, dans l'ordre où elles s'engendrent les unes des autres, on forme un *tableau synoptique,* qui donne, en un seul coup d'œil, le résumé de ce type.

La première application de ce procédé a été faite par M. Paul Roux, pour le type du Bauer du Lunebourg[1].

La pratique montra qu'il y avait lieu, pour ce type, de faire deux tableaux synoptiques, montrant l'état social avant et après le

1. *Sc. soc.*, 2e pér., 23e fasc.

développement des transports. Les études qui suivirent imposèrent la même nécessité, et ainsi fut démontré, d'une façon péremptoire, le bouleversement profond causé partout par la transformation des moyens de transports réalisée depuis un siècle.

Dans cette voie, c'est ici que l'œuvre du Maître s'est arrêtée, mais il comptait la reprendre incessamment, après avoir fini le Répertoire des lois sociales.

Momentanément absorbé par ce dernier travail, mais ne voulant pas que la science s'arrêtât dans aucune direction, il chargea les élèves de la Section spéciale de dresser les tableaux synoptiques, et c'est avec orgueil qu'il aimait à citer les nombreux tableaux de la Grèce ancienne, dressés par G. Ferrand, d'après l'étude de G. d'Azambuja. J'ai moi-même appliqué ce procédé aux travaux relatifs à l'Enquête sociale sur le Pays dont il m'avait spécialement chargé. Je dois dire qu'il mettait toujours la dernière main à ces tableaux.

Également pour les mêmes raisons, il me chargea, entre temps, de creuser plus profondément le procédé de synthèse, et c'est ainsi que je suis arrivé à préciser certains points qui ont été exposés dans le *Bulletin*.

Le rôle de l'hypothèse. — L'on voit, par ce qui précède, que les progrès de la méthode ont pour résultat de rendre les procédés plus mécaniques, plus automatiques. Il y a de moins en moins nécessité d'avoir recours à des efforts d'imagination. Est-ce à dire que ces derniers sont appelés à disparaître totalement? Nous ne le croyons pas; il n'en est ainsi dans aucune science. Il reste toujours un coin où l'hypothèse garde son rôle.

C'est pourquoi Demolins qui, nous l'avons vu, fit tous ses efforts pour augmenter la part de ce que l'on pourrait appeler l'automatisme dans la méthode, était en même temps le grand avocat de l'hypothèse.

Que l'on relise les lignes qu'il écrivait à ce sujet en janvier 1904[1], l'on verra le rôle que l'hypothèse doit jouer dans

1. *Sc. soc.*, 2e sér., 1er fasc., p. 74.

l'observation. En effet, d'après la méthode monographique de Le Play, c'est la famille qu'il faut étudier. Or, il est évident que la connaissance de telle ou telle autre famille en particulier est de peu d'intérêt pour la science. Ce qui est intéressant, c'est de connaître un type social. Il faut donc trouver une famille représentative du milieu social que l'on veut étudier. Cela est facile pour les populations simples, parce que là toutes les familles se ressemblent. Il n'en est plus de même pour les populations compliquées; si l'on prend une famille au hasard, il y a bien des chances pour qu'elle ne représente pas l'état social du pays, ou pour qu'elle ne le représente que très imparfaitement.

Il faut donc un fil conducteur préalable. Ce fil conducteur peut être donné par l'hypothèse. Avant de partir, l'observateur recueillera donc toutes les données qu'il pourra se procurer sur le pays qu'il se propose d'étudier. A l'aide de ces données, il fera une hypothèse plausible sur la constitution sociale de ce pays. Arrivé sur place, il cherchera une famille-type selon son hypothèse et il verra si cette dernière résiste aux faits. En appliquant ce procédé, Demolins a montré que, pour étudier le type normand, il faudrait choisir une famille de paysans herbagers dont un des membres au moins se livrerait à la fabrication à domicile et, de préférence, à la fabrication d'objets en fer, sous le régime de la fabrication collective[1].

Poussant les choses plus loin, il a divisé la Normandie en plusieurs pays, et, pour chacun d'eux, a émis une hypothèse sur sa constitution sociale. Ainsi, pour le pays d'Auge, par exemple, il faudrait prendre une famille s'adonnant à l'engraissement du bétail[2].

Edmond Demolins a consacré une grande partie de son cours de science sociale à la Section spéciale de l'École des Roches, en 1906, à l'étude générale du type normand et de ses variétés. Il y a là des documents précieux pour ceux qui voudraient s'a-

1. *Sc. soc.*, 2e sér., 1er fasc., p. 79.
2. *Ibid.*, p. 34.

donner à des études monographiques de familles sur cette région.

Sans doute, des études monographiques arriveront à redresser certaines de ces hypothèses, mais celles-ci n'en n'auront pas moins rendu un service précieux à l'observateur. Voici du reste ce qu'écrivait Demolins à ce sujet [1] :

« Il est préférable évidemment de tomber du premier coup sur l'hypothèse exacte; mais cela n'est pas nécessaire, et c'est le plus souvent impossible, au moins en ce qui concerne les détails. En effet, le but de l'hypothèse n'est pas de donner une solution, mais d'aider à la découvrir, ce qui est bien différent. Si elle se trouve fausse, elle se rectifie par l'observation même. Elle porte ainsi en elle son contrôle et son correctif. »

Voilà un premier rôle de l'hypothèse; mais il en est un second que Demolins a énormément développé, quoiqu'il n'en parle pas dans son article sur la Méthode. Le premier pourrait s'appeler l'hypothèse dans l'observation; le second pourrait être appelé l'hypothèse dans les conclusions, ou plutôt dans la description du type.

Expliquons-nous.

Quand, par l'observation monographique, on est parvenu à corriger tant bien que mal l'hypothèse émise préalablement, il faut conclure, et c'est autour de cette conclusion, prise comme phare directeur, que l'auteur doit exposer son sujet. Sans doute, on se trouve sur un terrain ferme quand on peut expliquer entièrement un type d'après le Lieu actuel. Mais, en fait, il est rare qu'un état social quelconque dérive uniquement du Lieu actuel. Presque toujours, le Lieu antérieur, — la Route suivie à l'origine, — joue un rôle important. En d'autres termes, c'est la question des origines qui se pose.

Nous avons dit plus haut que, lorsqu'on range les répercussions dans l'ordre où elles s'engendrent, on remonte de proche en proche jusqu'aux causes constitutives du type. Nous

1. *Sc. soc.*, p. 76 et 77.

les avons appelés *causes génériques*. Or, la pratique montre que les causes génériques d'un type sont de deux genres[1] :

1° Celles qui dérivent du Lieu : sol, sous-sol, etc.;

2° Celles qui dérivent des origines de la race.

Il est évident que les répercussions ayant donné naissance à un type, ne peuvent plus tomber sous l'observation actuelle. On ne remonte pas jusqu'au bout de la chaîne, et il y a lieu de faire une hypothèse plausible d'où puisse partir la série des répercussions connues.

Cette hypothèse subsistera tant que des faits nouveaux ne viendront pas la renverser. Toutes les sciences procèdent ainsi, et la science sociale ne peut opérer autrement.

L'une des plus belles applications de ce genre d'hypothèse, faite par Edmond Demolins, a été l'explication du type franconien par la civilisation de l'étain. Nous renvoyons à ce sujet à l'étude de M. Arqué[2], publiée en mai 1906. Rappelons aussi les nombreuses hypothèses dont fourmillent *Les Français d'aujourd'hui* et *Comment la route crée le type social.*

Sans doute, ce n'est pas lui qui a inventé le rôle de l'hypothèse, mais il y a eu souvent recours, et c'est sous son impulsion que beaucoup d'entre nous l'ont employée.

Toutefois il convient de ne jamais oublier qu'une hypothèse est une hypothèse, et il faut toujours soigneusement distinguer entre l'hypothèse et le fait prouvé.

II. — LE MANUEL DE SCIENCE SOCIALE.

Nous avons dit que, depuis un an environ, Edmond Demolins avait abandonné le travail de perfectionnement de la Méthode, pour se consacrer à la rédaction du Manuel, devenue possible, grâce aux derniers progrès accomplis. Par suite de sa vie retirée à la campagne, les derniers progrès réalisés n'avaient atteint que très imparfaitement le gros public;

1. 27e liv., p. 99.
2. *Sc. soc.*, 2e sér., 25e fasc.

et ces progrès avaient été trop considérables pour pouvoir être expliqués dans un exposé succinct. De là, la nécessité du Manuel.

La mort est venue le surprendre au milieu de ce travail dont il avait, depuis longtemps, conçu l'exécution.

On sait qu'il considérait son livre *Comment la Route crée le type social,* comme un premier essai de Manuel; mais il est bien incomplet, si on le compare à l'œuvre qu'il venait d'entreprendre.

En janvier 1905, il publie le fascicule sur la Classification, résumant dans l'ordre géographique tous les faits cités dans la première période de la Revue.

En même temps, il réunissait, dans un autre travail non publié, les mêmes faits classés dans l'ordre de la Nomenclature. Enfin, nous avons vu, par la petite étude sur l'Évolution de la littérature, qu'il cherchait également, dès cette époque, à se rendre compte des lois de l'évolution. Ces trois points de vue, nous les retrouverons dans le Manuel. Mais, dans ce dernier, il y a en plus l'idée des répercussions.

En février 1906, il publie sa brochure sur l'*État actuel de la science sociale*, qui n'est qu'un essai de plan de Manuel, tel qu'il le concevait alors dans son esprit. L'idée des répercussions commence à s'y montrer.

Quelques mois plus tard, il arrivait enfin au plan définitif du Manuel.

Il devait être précédé d'une introduction sur les origines de la science sociale, et devait comprendre les quatre parties suivantes :

I. La Méthode sociale ;

II. L'Évolution des phénomènes sociaux;

III. L'Évolution des sociétés humaines ;

IV. Les applications aux problèmes sociaux.

Examinons chacune de ces subdivisions.

Tout d'abord l'Introduction, intitulée *Les Origines de la science sociale,* devait rappeler brièvement l'œuvre de Le Play et celle d'Henri de Tourville. Il avait rédigé quelques pages à ce sujet

et une partie de sa brochure sur l'état actuel de la science sociale devait venir s'y intercaler.

La première partie du Manuel devait être intitulée : *La Méthode sociale,* et comprendre les trois chapitres suivants :

1° *La Nomenclature* (Explication de l'ordre et du sens des divisions de la Nomenclature).

2° *Les Répercussions sociales.*

3° *Comment on s'élève de la monographie de famille à la monographie des sociétés.* Il se proposait de prendre comme exemple la famille grecque de Makri.

Dans cette première partie, il devait résumer les articles de M. Robert Pinot sur la Nomenclature, et développer celui que j'ai moi-même publié dans le *Bulletin* sur les répercussions et les lois sociales. Il n'en avait pas encore commencé la rédaction.

La deuxième partie, *l'Évolution des phénomènes sociaux,* est, au contraire, entièrement rédigée, et a été publiée en partie dans le *Bulletin*. Cette partie constitue ce que nous avons appelé plus haut le Répertoire des lois sociales[1], et comprend la classification des lois d'après leurs conséquences rangées dans l'ordre de la Nomenclature. Nous avons parlé plus haut de ce travail ; nous n'y reviendrons pas.

La troisième partie, *l'Évolution des sociétés humaines*, devait comprendre la classification des types sociaux. Il faut le comprendre comme un résumé de la Route, mis au point. Cette partie n'est pas rédigée. Il devait en commencer la rédaction après les vacances. Dans ce but, dans son cours de science sociale à la Section spéciale de cette année même, il avait fait préparer par ses élèves toute une série de tableaux synoptiques d'après les études publiées dans la *Science sociale*. C'est ainsi qu'il avait rassemblé dans son dossier les tableaux synoptiques des types suivants : Nègre, Peau-Rouge, Arabe, Chinois, Mongol, Pyrénées, Gévaudan et Rouergue, Auvergnat, Tourangeau, Provençal, Corse, Breton, Lunebourg, Thuringe. Franconie.

1. Voir *supra*, p. 78.

Si cette partie n'est pas rédigée, Demolins en avait fait le sommaire. Il comptait reproduire, en le développant, le texte du fascicule sur la Classification sociale, sans les notes imprimées en petits caractères; mais il avait intercalé, entre chaque type, les tableaux synoptiques; ces tableaux synoptiques n'auraient pas été tous publiés *in extenso*, mais simplement en abrégé, par comparaison avec les types précédents.

Ensuite, comme exemple, il voulait décrire la France, en prenant comme modèle le fascicule de la classification. Il y aurait eu un texte expliquant le classement des régions, et des notes comprenant le résumé des articles publiés dans la *Science sociale* sur la France. L'exposé de la France serait donc venu après l'exposé général résumé de la classification.

Enfin, vient la quatrième et dernière partie; elle comprend *les applications aux problèmes sociaux.*

On voit, par ce titre, qu'Edmond Demolins n'était nullement disposé à s'en tenir à la science pure, et qu'il pensait aborder le chapitre des applications. Ainsi, il y a la physique pure et la physique appliquée. Il faut toutefois se rendre compte de ce qu'il entendait par application, et comment il voulait traiter cette question. On sait qu'il n'envisageait jamais les problèmes dans leur abstraction et leur généralité, mais qu'il déterminait d'abord des espèces d'après le lieu et le temps considéré. On peut alors ranger les espèces dans un ordre méthodique, et voir dans quel sens agissent les forces sociales; nous ne disons pas les forces conscientes seulement, mais les forces inéluctables, qui, très souvent, viennent déjouer les prévisions humaines.

Il comptait, comme exemple, étudier quelques problèmes, tels que celui de l'assistance des pauvres, celui du déterminisme et du libre arbitre, celui de la morale, celui du socialisme, du féminisme, etc.

Le question de la morale est rédigée en partie seulement. Il avait réuni toutes les répercussions connues relatives à la morale, en les rangeant par pays, et dans l'ordre de la Nomenclature. Bien entendu, il n'envisageait pas la morale, mais toute une série de phénomènes moraux, tels que, l'autorité pater-

nelle, le respect de la femme, le respect de la propriété, etc.

Pour le déterminisme et le libre arbitre, il avait tracé seulement les divisions du sujet. D'abord, il se proposait de montrer comment les phénomènes sont déterminés; et ensuite, comment la liberté humaine est augmentée par la connaissance scientifique des lois sociales. La démonstration devait être appuyée par des exemples.

Pour le socialisme, il comptait résumer le travail que j'ai fait à ce sujet. Nous n'y reviendrons donc pas.

Ce qui précède montre ce que devait être le Manuel, ce qui est rédigé, ce qui est esquissé et ce qui reste à faire. Sous une forme condensée, il devait résumer toute la science sociale : « Il y a des moments dans les sciences, disait-il, où l'on éprouve le besoin de mettre en ordre tout ce qui est connu; nous sommes à l'une de ces époques. » Le véritable but du Manuel était de donner au grand public le moyen de se mettre rapidement au courant de la science sociale. A ce titre, il répondait à un vœu maintes fois exprimé. Le Manuel ne pouvait pas être fait plus tôt, quand la science était encore imparfaitement constituée. Pour Edmond Demolins, après les derniers progrès accomplis, l'heure avait sonné de rassembler les matériaux épars, de les cimenter, et de présenter enfin au public l'édifice complet de la science sociale si laborieusement construit par ses adeptes.

Dieu a rappelé à lui l'architecte au milieu de son travail, mais il lui a laissé le temps de dresser le plan complet, afin de permettre aux élèves d'accomplir le rêve du Maître.

Nous donnons ici le plan du Manuel :

Introduction. — Les origines de la science sociale.

I. La Méthode sociale.

1. La Nomenclature.
2. Les répercussions sociales.
3. Comment on s'élève de la monographie de famille à la monographie des sociétés. Exemple : la famille grecque de Makri.

II. L'évolution des phénomènes sociaux.

Lois du travail, de la propriété, des biens mobiliers, du salaire, de la famille, etc.

III. L'évolution des sociétés humaines.
 1. La classification sociale (avec tableaux synoptiques).
 2. La France et ses subdivisions sociales.
IV. Applications aux problèmes sociaux.
 1. Comment on peut résoudre les problèmes sociaux.
 2. Exemples de questions résolues par la science sociale : la morale, le déterminisme et le libre arbitre, le socialisme, etc.

III. — LES DERNIERS PROJETS.

Après avoir montré les progrès qu'Edmond Demolins a fait accomplir à la méthode, et comment il comptait les exposer dans le Manuel, il nous reste à parler des autres projets qui ont pu germer dans sa tête, mais qui ne sont qu'ébauchés, ou même qui n'ont reçu aucun commencement d'exécution.

Un projet déjà ancien et qui lui tenait beaucoup à cœur, était celui de l'*Évolution de la musique*. Il y a quelques années, il avait eu une entrevue avec M. Vincent d'Indy, et de cette conversation, une première étude du sujet en était sortie. L'un apportait la connaissance parfaite des faits musicaux et de leur évolution ; l'autre, celle des milieux sociaux qui doivent en donner l'explication. D'autres entrevues devaient permettre de changer l'ébauche en un travail achevé...

Sous son impulsion, j'ai publié dans le *Bulletin* quelques notes, afin de fixer les étapes de l'évolution de la musique et de susciter des études de détail plus parfaites. Une fois de plus, nous appelons l'attention des spécialistes sur ce sujet.

L'idée de l'*Enquête sociale sur le pays* est assez ancienne, mais il en avait renouvelé l'exécution grâce à son questionnaire. Ce questionnaire a été répandu à profusion dans toute la France, et a suscité un certain nombre d'études. Absorbé par le labeur dont nous avons parlé, il avait bien voulu me laisser l'honneur de mener cette Enquête à bonne fin, après l'avoir lancée dans la bonne direction. Les résultats acquis jusqu'à ce jour permettent de croire que cette œuvre sera accomplie.

Le but de l'Enquête, était non seulement d'arriver à la con-

naissance des différents pays qui constituent la France, mais aussi de faire naître des groupes régionaux d'étude parmi les adeptes de notre science. C'est avec enthousiasme qu'il parlait du groupe fondé par son ami Gérin, au Canada, et il gémissait sur l'inertie des membres français placés cependant dans des conditions beaucoup plus favorables.

Je dois à la vérité de dire que cela lui tenait beaucoup à cœur, et il avait imaginé un nouveau questionnaire plus précis et grâce auquel il comptait arriver à un résultat plus efficace à ce sujet.

Ce questionnaire devait demander d'une façon précise aux membres de la science sociale habitant la même région, de se réunir périodiquement afin de discuter ensemble des questions de science sociale. Pour débuter, ces groupes régionaux auraient pu mettre à l'ordre du jour les demandes posées dans le questionnaire, à savoir : 1° *Pouvez-vous évaluer la grandeur de l'immigration étrangère qui se fait dans votre pays, soit à titre définitif, soit à titre temporaire?* — 2° *Quels sont les principaux métiers exercés par les immigrants étrangers, soit comme patrons, soit comme ouvriers?*

En d'autres termes, il s'agissait de faire le bilan de l'expansion étrangère en France.

Cette question, qui a fait déjà couler tant d'encre, est de plus en plus à l'ordre du jour, et Demolins la croyait de nature à susciter partout le désir des réunions régionales. Il se proposait de faire lui-même, de temps en temps, son tour de France, de façon à réveiller les ardeurs engourdies, par sa parole et par sa présence. Une fois l'habitude prise de se réunir à jour fixe, ces petits cercles se seraient maintenus, et, avec le temps, auraient acquis une vitalité de plus en plus grande. A chaque séance, on aurait pu rédiger un court résumé des débats pour être publié dans le *Bulletin*. Il y aurait ainsi, dans notre société, une vie plus grande qui ne pouvait être que favorable à la propagation de la science. Sans doute, il n'est pas possible de réaliser partout cette idée; mais, nous sommes convaincus que ce qui est possible au Canada l'est dans beaucoup de nos villes

françaises. Au surplus, nous savons qu'à Paris, cette idée a déjà reçu un commencement de réalisation, et nous connaissons quelques dévoués qui se réunissent toutes les semaines pour causer de science sociale.

Accessoirement à l'Enquête, il avait imaginé de réunir une *collection de cartes postales illustrées* typiques au point de vue social, et de les classer par pays. Cette idée avait reçu un commencement d'exécution, mais bien faible encore. Une collection de ce genre ne se forme qu'à force de temps et de patience, et ne devient intéressante qu'à partir du jour où elle est à demi-constituée. Il est hors de doute cependant qu'un tel album rendrait les études sociales plus intéressantes et, si l'on peut dire, plus vivantes.

On voit comment l'esprit d'Edmond Demolins était toujours en éveil, à l'affût d'idées nouvelles susceptibles de faire progresser la science sociale sous n'importe quelle forme.

Dans ces derniers temps surtout, l'avenir de la science sociale était le sujet constant de ses préoccupations, mais je dois à la vérité de dire qu'il était, à cet égard, devenu entièrement optimiste. Il avait la sensation très nette que la période un peu incohérente du début était surmontée, que la science, définitivement constituée, était devenue impérissable, et que, désormais, rien ne pouvait plus arrêter sa marche ascendante. Sorti du chaos, il voyait l'horizon s'éclaircir peu à peu, et la sérénité entrer dans son cœur. Autour de lui, des recrues jeunes et enthousiastes se levaient, montrant que la semence avait germé, et que l'œuvre ne pouvait mourir.

Quant à nous, ses élèves, nous n'avons qu'une façon d'honorer le Maître que nous pleurons : continuer dans le même esprit les études qui lui étaient si chères. Dans le même esprit! c'est-à-dire avec le même respect des faits observés, le même dédain des idées *a priori*, si bonnes qu'elles nous paraissent. Toujours, il faut être prêt à rejeter les conclusions prématurées de la veille, pour s'incliner devant les preuves nouvelles. C'est avec cette largeur d'esprit que la science sociale a été constituée, et ce n'est qu'en conservant le même souci de la

loyauté scientifique, qu'elle pourra continuer à progresser.

Edmond Demolins tenait plus à la perpétuité du bon fonctionnement de la méthode d'observation qu'à celle de ses hypothèses et de ses conclusions. Entre les deux, nous ne devrons jamais hésiter. Tel est son dernier vœu.

Paul DESCAMPS.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.

OCTOBRE 1907 | 40e LIVRAISON

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE

DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Errata. — L'Enquête sur le Pays, par M. Paul Descamps. — L'Évolution de la musique, par M. Paul Descamps. — L'Église et l'État. — Boërs et Anglais. — Appréciations de la Presse. — Bulletin bibliographique.

Introduction à la Science sociale : Les origines, la méthode et la classification, par E. Bouchié de Belle, Ed. Demolins, R. Pinot et P. de Rousiers. 1 vol. grand in-8°. 6 fr. *franco*. Ce volume comprend les fascicules 36, 1, 10 et 11.

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (Prix : 2 fr. *franco*)

N° 1. — **La Méthode sociale**, ses procédés et ses applications, par E. Demolins, Robert Pinot et Paul de Rousiers.

N° 2. — **Le Conflit des races en Macédoine**, d'après une observation monographique, par G. d'Azambuja.

N° 3. — **Le Japon et son évolution sociale**, par A. de Préville.

N° 4. — **L'Organisation du travail. Réglementation ou Liberté**, d'après l'enseignement des faits, par Edmond Demolins.

N° 5. — **La Révolution agricole.** Nécessité de transformer les procédés de culture, par Albert Dauprat.

N° 6. — **Journal de l'École des Roches** (année 1903-1904).

N° 7. — **La Russie; le peuple et le gouvernement**, par Léon Poinsard.

N° 8. — **Pour développer notre commerce; Groupes d'expansion commerciale**, par Edmond Demolins.

N° 9. — **L'ouverture du Thibet. Le Bouddhisme et le Lamaïsme**, par A. de Préville.

Nos 10 et 11. — **La Science sociale depuis F. Le Play. — Classification sociale** résultant des observations faites d'après la méthode de la Science sociale, par Edmond Demolins. (Fasc. double.)

N° 12. — **La France au Maroc**, par Léon Poinsard.

N° 13. — **Le commerce franco-belge et sa signification sociale**, par Ph. Robert.

N° 14. — **Un type d'ouvrier anarchiste. Monographie d'une famille d'ouvriers parisiens**, par le Dr J. Baillache.

N° 15. — **Une expérience agricole de propriétaire résidant**, par Albert Dauprat.

N° 16. — **Journal de l'École des Roches** (année 1904-1905).

N° 17. — Un nouveau type particulariste ébauché : **Le Paysan basque du Labourd** à travers les âges, par M. G. Olphe-Galliard.

N° 18. — **La crise coloniale en Nouvelle-Calédonie**, par Marc Le Goupils, ancien Président du Conseil général de la Nouvelle-Calédonie.

Nos 19, 20 et 21. — **Le paysan des Fjords de Norvège**, par Paul Bureau. (Trois Fasc.)

N° 22. — **Les trois formes essentielles de l'Éducation; leur évolution comparée**, par Paul Descamps.

N° 23. — L'Évolution agricole en Allemagne. **Le « Bauer » de la lande du Lunebourg**, par Paul Roux.

La suite au verso.

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

N° 24. — **Les problèmes sociaux de l'industrie minière. Comment les résoudre**, par Edmond Demolins.

N° 25. — **La civilisation de l'étain. — Les industries de l'étain en Franconie**, par Louis Arqué.

N° 26. — **Les récents troubles agraires et la crise agricole**, par Henri Brun.

N° 27. — **Journal de l'École des Roches** (année 1905-1906).

N° 28 et 29. — L'Histoire expliquée par la Science sociale : **La Grèce ancienne**, par G. d'Azambuja.

N° 30. — **L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?** par Paul Descamps.

N° 31. — **L'École moderne**, par G. Clerc, Mme Hugh Bell et A. Pernotte.

N° 32. — Comment se prépare l'unité sociale du monde. **Le Droit international au XXe siècle**, par Léon Poinsard.

N° 33. — **Les exportations allemandes**, par Paul de Rousiers.

N° 34. — **Le type savoyard**, par C. Borlet, J. Poncier et P. Descamps.

N° 35. — **Le littoral de la plaine saxonne; le type des Marschen**, par Paul Roux.

N° 36. — **Les origines de la science sociale. Frédéric Le Play; sa méthode et sa doctrine**, par E. Bouchié de Belle.

N° 37. — **Les populations viticoles**, par Paul Descamps.

N° 38. — **Journal de l'École des Roches** (années 1906-1907).

N° 39. — **Edmond Demolins**, par P. de Rousiers, G. Bertier et P. Descamps.

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme, de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Edmond Demolins, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires :* 20 fr. (25 fr. pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs :* 100 fr.;

3° Pour les *membres fondateurs :* 300 à 500 fr.

BULLETIN

NOUVEAUX MEMBRES

Alexandre Zweguintzoff, Voronèje (Russie), présenté par M. P. de Rousiers.
Carlos M. Biedma, calle Bolivar, 535, Buenos-Ayres, présenté par M. P. de Rousiers.

ERRATA

Dans la *37e livraison* du *Bulletin*, il s'est glissé une erreur que nous prions le lecteur de corriger.

Au cours de la communication de M. Bureau, il faut lire : « Une première théorie « voudrait que les prix ne dépendissent « que de la loi de l'offre et de la demande, « mais bien que cette loi joue incontesta- « blement un rôle — par exemple pour la « dentelle de St-Pierre-les-Calais qu'une « mode passagère a portée en Amérique à « des prix hors de toute proportion avec « le coût de production — cependant cette « loi ne fonctionne pas dans tous les cas : « ainsi dans un magasin nous voyons que « le prix de vente n'est plus fixé par la « loi de l'offre et de la demande. Il y a « donc lieu de laisser de côté cette con- « ception. — Une autre théorie voudrait.... « etc. »...

Dans la *Grèce ancienne* de G. d'Azambuja (28e et 29e fasc.), il s'est glissé également quelques erreurs :

Page 133, ligne 17 et 23, lisez *Mimnerme*, au lieu de Mimnerve :

Page 187, ligne 19, lisez *Xerxès*, au lieu de Darius ;

Page 188, ligne 8, lisez *Clytemnestre*, au lieu de Agamemnon ;

Page 118, ligne 17, lisez *occidentale*, au lieu de orientale ;

Page 119, ligne 12, lisez *occidentale*, au lieu de orientale.

Dans le *39e fascicule*, page 77, il y a deux modèles de fiches du Répertoire des répercussions. Dans celle de droite, il faut lire : Famille *de* Travail (et non Famille sur Travail).

L'ENQUÊTE SUR LE PAYS

La Thiérache. — M. Eugène Creveaux nous a fait parvenir une partie de son étude sur la Thiérache, pays qui s'étend autour de la petite ville de Vervins, dans l'Aisne. Anciennement, elle formait une subdivision de la Picardie. Dans la Thiérache, l'humidité et la nature du sol : argile (loess) reposant sur une couche imperméable de marne argileuse — fait prédominer la culture herbagère sur celle des céréales. Toutefois, dans le sud-ouest du pays, où le sous-sol est calcaire et perméable, la culture des céréales est associée à la culture herbagère. De plus, la présence de nombreuses chutes d'eau, ont développé l'industrie.

On voit combien ce type se rapproche du Normand, à la fois herbager et petit fabricant.

M. Creveaux distingue le type de l'éleveur de celui de l'engraisseur. Le premier est, le plus souvent, un petit fermier, qui s'adonne à l'élevage des bovidés, et qui, avec le surplus de lait, fabrique du beurre ou du fromage de Maroilles. Le second est un propriétaire qui achète des bêtes maigres au précédent, pour les revendre grasses à un marchand de bestiaux. L'absence de grands patrons, a développé les laiteries coopératives, comme en Danemark. M. Creveaux a observé les effets

de l'oisiveté chez les herbagers. et la prédominance de la femme dans le ménage, par suite du grand rôle qu'elle joue à la ferme.

Comme on le voit, M. Creveaux a pu dégager un certain nombre de répercussions. Nous l'engageons donc fortement à continuer son étude dans ce sens.

Le littoral de l'Asie Mineure. — M. Ferdinand Péré nous a fait parvenir l'esquisse d'une étude du littoral de l'Asie Mineure, dans lequel il distingue trois subdivisions :

1° Le littoral nord (mer Noire), où la culture des céréales est associée à la pêche ;

2° Le littoral sud (Méditerranée), où elle est associée à celle du coton et à l'exploitation des forêts ;

3° Le littoral occidental (Archipel), où elle est associée à la cueillette (figues, olives, vignes, etc.).

Ces trois régions sont rangées dans l'ordre de la commercialisation croissante. C'est dans cet ordre également que se fait sentir la prédominance du type grec sur le type ottoman.

En Asie, il paraît que le Turc n'est pas « campé » : il est cultivateur et tient fortement au sol. Comme on le pense, c'est dans l'intérieur du pays, qu'on le trouve à l'état pur. M. Péré ne connaît et ne nous décrira que le Turc de la côte, plus ou moins commercialisé et en partie grécisé.

Le développement pris par le port de Smyrne montre que c'est bien sur la côte occidentale que le commerce est le plus intense. Cela s'explique par le voisinage de l'Europe, et par la facilité d'installer des ports à l'embouchure des fleuves grâce à la protection des îles côtières.

M. Ferdinand Péré doit retourner sous peu en Asie Mineure, où habite sa famille, et là, grâce à ses nombreuses relations, il lui sera facile de compléter les renseignements qu'il a bien voulu nous donner.

Gascogne. — M. J. Garas qui a fait une étude complète du type gascon, nous demande, avant de la publier, d'y ajouter quelques considérations psychologiques.

Il ajoute : « ce travail sur une société un peu compliquée m'a fait croire que, dans des cas assez nombreux, la Science sociale se rencontrera avec la Psychologie. Cette dernière science n'est pas encore faite ; elle est dans l'enfance. La Science sociale lui sera d'une grande utilité et l'aidera à se constituer. Et, d'autre part, la Psychologie est fortement conditionnée par la Biologie. Je crois donc que les personnes qui voudront travailler dans la *Science sociale* auront besoin de connaissances biologiques précises. »

Paul Descamps.

L'ÉVOLUTION DE LA MUSIQUE

Dans les *Chansons populaires des Provinces belges*, publiées par MM. Schot frères, M. Ernest Closson dit[1] :

« La chanson flamande a quelque chose de plus savoureux, elle est plus variée, plus colorée, d'expression plus adéquate au texte, d'une portée musicale plus riche et plus essentiellement *harmonique;* la chanson wallonne est plus délicate, plus gracieuse, d'une ligne mélodique dégagée et gracile, fine et déliée, d'une séduisante gaucherie; elle est plus essentiellement *monodique,* plus naïve et plus simple. »

Nos lecteurs se souviennent que, dans une esquisse de l'histoire de la musique[2], nous disions que les faits semblaient prouver (sans que nous puissions bien en dégager la cause) que les peuples communautaires préféraient la musique monodique (ou mélodique), tandis que les peuples influencés par la formation particulariste avaient développé surtout la musique polyphonique ou harmonique.

L'extrait qui précède semble donner un argument de plus à cette hypothèse : le Flamand est plus particulariste que le Wallon; la musique populaire du premier est plus harmonique que celle du second.

Le même auteur note également[3] dans

1. P. vi.
2. *L'évolution de la musique.* livr. 31. 33, 34, et 35 du *Bulletin.*
3. P. v.

la chanson wallonne un goût plus grand de la satire et une propension à la gaillardise, à la gauloiserie. La chanson flamande, au contraire, se rapprocherait du *lied* allemand, tout en s'en différenciant par certains caractères.

Paul DESCAMPS.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

Il semble que, depuis le vote de la loi de séparation entre l'Église et l'État, on assiste à une évolution des idées au sein du clergé français. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le *Journal des Débats* du 4 septembre :

« Il y a d'abord un point sur lequel tous les évêques sont heureusement d'accord. Ils ne veulent pas de la formation d'un parti catholique ; ils comprennent que ce serait la dernière faute à commettre, et, s'il leur fallait une preuve nouvelle, l'exemple de ce qui se passe en Italie depuis quelques mois leur en apporterait une très probante. — « Le prêtre, disait récemment le coadjuteur de l'archevêque de Cambrai, est un éducateur. Il est l'ami de ses fidèles. Quant aux conclusions politiques ou sociales à tirer de ce dévouement et de cet amour, il laisse cela au mouvement spontané de la conscience de chacun. » — Voilà un langage irréprochable, et la grande faute de certains catholiques est d'avoir si longtemps refusé de s'en inspirer... »

Nous ne pouvons qu'approuver cette orientation nouvelle des esprits, conforme aux conclusions de la science sociale. Sans aucun doute, c'est dans ce sens qu'agit la poussée de l'évolution ; c'est ce qu'avait noté Edmond Demolins, il y a peu de temps encore, dans son article sur *le Conflit actuel entre l'Église et l'État*[1].

L'avenir prouvera de plus en plus combien la connaissance des lois sociales, nous éviterait de bévues et de luttes stériles !

P. D.

1. 35e liv. du *Bulletin*, p. 207.

BOERS ET ANGLAIS

Tout le monde a lu dans les quotidiens, l'histoire du fameux diamant que l'on a trouvé, il y a quelques mois, dans la mine de Culinan (Transvaal). Sur la proposition du général Botha, le gouvernement de Prétoria décida de l'acquérir pour en faire cadeau au roi Édouard, en signe de loyauté du peuple transvaalien, et en souvenir de l'autonomie qui venait d'être accordée à cette colonie. Dans l'opinion du général Botha, cette gemme qui est la plus précieuse qui ait jamais été découverte, mérite d'être, par sa magnificence inouïe, le plus précieux joyau de la couronne. Rien mieux que ce délicat compliment ne prouve combien l'animosité est écartée entre les anciens ennemis.

Qui aurait cru, à l'époque où les colonnes des journaux étaient remplies des noms retentissants de Ladysmith et de Modderfentein, que la réconciliation aurait été aussi rapide ? Tel est le résultat de la politique loyale et profondément libérale que l'Angleterre a adoptée il y a plus d'un demi-siècle et a inébranlablement suivie depuis lors, dans ses relations avec ses colonies.

P. D.

APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Du *Télégramme* de Boulogne :

... « Ce fut cette précision et cette rigueur qui séduisit Demolins. Dès lors, il n'eut plus d'autre ambition que de développer toutes les déductions que l'on pouvait tirer des observations faites avant lui, d'en faire de nouvelles plus complètes et s'étendant à tous les ordres de faits, embrassant non seulement les familles, mais des sociétés entières, et suivant les races qui ont peuplé la terre dans leur marche, dans leur évolution, leur milieu et leur aboutissement...

« Si maintenant nous voulons dégager la philosophie des travaux d'Edmond Demolins, nous dirons qu'elle était essen-

tiellement consolante et élevée. Rien en effet n'est de nature à satisfaire davantage l'esprit humain, comme la précision et la certitude dans des matières où, jusque-là, tout était divergences, utopies et contradictions : rien n'est plus propre à nous élever à la connaissance de Dieu que le spectacle grandiose de la cosmogonie sociale dont l'auteur de tant de travaux avait réussi à pénétrer tous les ressorts et qu'il aimait à comparer à la mécanique céleste. C'était avec une insistance affectueuse qu'il cherchait à introduire les autres au cœur même de cette science, qui par la sûreté de ses conclusions donne si abondamment, avec le calme et la sérénité, des vues si limpides sur les plus graves questions du temps présent. »

Du *Journal des Débats* :

« La Nouvelle-Calédonie a été pourvue, ces jours derniers, d'un nouveau gouverneur. Le choix du ministre s'est porté sur M. Liotard qui est un Africain et qui, en dernier, était lieutenant-gouverneur du Dahomey. Ce haut fonctionnaire va se trouver dans un milieu bien différent de celui qu'il a connu jusqu'ici, et la tâche qui lui incombe est l'une des plus délicates que puisse rencontrer en ce moment un gouverneur de colonie.

« La Calédonie traverse en effet une crise très grave, que personne aujourd'hui ne songe à nier. Le mal est venu de l'échec de la petite colonisation agricole libre. On sait avec quelle ardeur M. Feillet, qui fut gouverneur de la Calédonie pendant près de huit ans, s'appliqua à cette œuvre et quel succès il obtint dans une entreprise qui paraissait quasi impraticable, à savoir attirer à la Nouvelle, dans le pays du bagne, à des distances énormes de France, de nombreux colons français. Malheureusement, une fois installés, la plupart de ces colons ne réussirent pas. Le gouverneur s'employa de toutes les façons à masquer l'échec de son plan, mais, un jour, il fallut bien en convenir.

« Pour attirer la main-d'œuvre libre, on avait décidé de supprimer le bagne. Dans ce but, dès 1897, on cessa tout envoi de condamnés en Calédonie. La colonisation agricole par la main-d'œuvre libre ayant échoué, faut-il maintenir les mesures dont l'application tend à la suppression du bagne? Voilà la question qu'on s'est posé à la Nouvelle-Calédonie et pour laquelle on s'agite beaucoup là-bas.

« Un homme qui connaît bien la Nouvelle-Calédonie pour y avoir vécu près de six années comme colon, M. Marc Le Goupils, a étudié la question en de nombreux articles parus dans des journaux spéciaux et en une longue étude publiée par la *Science sociale*. Bien préparé à l'observation par ses études antérieures, puisqu'il est sorti de l'École normale supérieure, a été professeur de rhétorique dans un grand lycée et est devenu président du conseil général de la colonie, M. Marc Le Goupils pense que la colonisation doit en ce pays s'appuyer sur la production minière, qui a besoin de main-d'œuvre. Or, comme la main-d'œuvre indigène diminue graduellement, c'est le bagne qui constitue l'élément le plus important au point de vue de la main-d'œuvre et de la consommation. Le bagne n'aurait-il rien fait en Cadélonie, remarque M. Le Goupils, que « la présence sur le sol de la colonie de ce formidable consommateur, parasite de la métropole, nourricier de la Nouvelle-Calédonie, était un élément considérable de la constitution économique du pays ». C'est pour le bagne et par le bagne que s'était organisé et développé le commerce du pays ; c'est pour lui notamment que s'était développé l'élevage, et M. Le Goupils écrit un peu plus loin : « Évidemment, je ne saurais croire moi-même ni surtout souhaiter que la Nouvelle-Calédonie soit condamnée au bagne à perpétuité par le décret qui a installé le bagne sur son sol. Mais était-il sage, dans l'état actuel de la colonie, au lieu de procéder à une liquidation progressive et prudente de la colonisation pénitentiaire, de traiter et d'opérer par résection un pareil organe, comme une tumeur localisée ? » Et M. Le Goupils se déclare partisan d'une reprise de la transportation.

« Cette thèse est combattue par plusieurs autres Calédoniens et par le délégué actuel de la Nouvelle-Calédonie au Conseil supérieur des colonies, M. Guieysse, député du Morbihan. Ce dernier a écrit que la crise

actuelle ne résultait pas de la suppression de la transportation. « Le bagne, alors intact, n'avait pas préservé la colonie, en 1893-1897, d'un pire marasme, dit M. Guieysse. Ce fait, trop oublié, interdit d'établir un lien entre la crise présente et la liquidation lente et progressive du bagne. »

« Partisans et adversaires de la reprise de la transportation en Nouvelle-Calédonie, ont pris nettement position et forment deux camps bien décidés à vigoureusement se défendre. Avec lequel le nouveau gouverneur s'alliera-t-il? Telle est la question que se posent les Calédoniens. Il est possible qu'ils soient eux-mêmes appelés à la résoudre, car M. Liotard pourra attendre, pour se décider, que les Calédoniens aient fait connaître leur opinion lors de l'élection prochaine du délégué de la colonie au Conseil supérieur. En tous cas, il ne faudra pas désespérer de ce pays, quelque solution qu'on donne au problème actuellement posé. En ne voulant pas faire trop grand, on pourra enfin tirer du marasme un pays qui n'a connu que trop de crises économiques depuis plus de cinquante ans que nous le possédons. »

Du *Signal*, sous la signature de F. Redel:

« M. Demolins, dans son remarquable ouvrage : *Les Français d'aujourd'hui*, prétend avec raison que les différentes cultures arborescentes ont créé des types nettement définis.

« L'éminent savant distingue ainsi les zones du châtaignier, du noyer, de l'olivier et de la vigne.

« Quoique cette dernière soit cultivée sur plusieurs points de la France, sa zone n'en est pas moins délimitée d'une façon visible...

« Au point de vue social, la vigne ne joue pas un beau rôle. Elle a développé surtout l'imprévoyance, le besoin d'afficher une richesse exagérée et un luxe trop souvent criard. Ce n'est pas le procès du Midi que nous faisons, car partout il en a été de même.

« M. Paul Descamps, dans sa brochure sur les *Populations viticoles*, ne craint pas d'écrire à ce propos et très justement : « Si la vigne rend bien, on est prospère; si elle rend peu, on est malheureux; si elle ne rend pas, on est incapable de vivre. Ceci explique le caractère que revêtent toutes les crises subies par les populations viticoles. »

« Au point de vue intellectuel, « nous remarquerons que le vigneron a une tendance très prononcée à la critique et à l'ironie, à la vanité et à la jalousie. Cela provient de ce que les gens réussissent, non par leur capacité personnelle, mais par la chance. On critique, on jalouse ceux qui s'élèvent; ces derniers répondent en faisant montre d'un luxe tapageur ».

« Ce sont des vérités qui paraîtront banales à tous ceux qui habitent dans des centres viticoles; elles sont malheureusement trop visibles pour qu'on puisse les discuter et nous nous permettrons de mieux étudier cette douloureuse crise où sombrent en ce moment la vigne et les vignerons. »

De l'*Étoile belge* :

« C'est pour empêcher la majorité d'opprimer la minorité que les hommes sont groupés sous une direction qui fait les lois et fixe les droits et les devoirs de tous.

« Pour dégager la liberté individuelle, on doit combattre la doctrine interventionniste. M. Paul Descamps a tort quand il dit que « combattre des théories, c'est combattre des moulins à vent, c'est se donner des sujets inépuisables où le raisonnement peut s'étaler à l'aise sans jamais parvenir à convaincre personne ».

« Cette phrase ouvre l'étude de M. Paul Descamps : *L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?* publiée dans la *Science sociale*, et aussi en un fascicule d'une bonne centaine de pages qu'on peut se procurer aux bureaux de la *Science sociale*, 56, rue Jacob, à Paris.

« L'auteur, il est vrai, a voulu juger les diverses applications du socialisme dans le passé, et montrer que c'est un fait réalisé et non pas une théorie réalisable dans l'avenir. Il l'a défini et en a classé les diverses variétés; il a examiné les associa-

tions communistes, collectivistes et monopolistes, « car actuellement encore, plus de la moitié de l'humanité vit selon les règles du communisme, du collectivisme ou du monopolisme ».

« M. Descamps oppose le monde de l'action au monde de la spéculation. Il consacre un chapitre final à l'évolution de l'humanité et affirme cette vérité que « c'est par le travail qu'on s'élève et par l'oisiveté qu'on descend ».

« Tout en rendant hommage à la liberté d'esprit de l'auteur, à sa prudence dans les affirmations, je crois cependant devoir faire l'observation que, dans l'étude des questions sociales, il faut une certaine hardiesse pour prouver la nécessité d'abandonner des solutions que la réalité condamne.

« Volney a dit que sur mille erreurs, il y en a neuf cent quatre-vingts qui appartiennent à l'histoire. Soyons donc prudents en consultant celle-ci...

« ...Pour rendre une nation toujours plus démocratique, on doit lui donner de plus en plus de liberté et d'égalité civile, laisser à chacun le rôle actif qui convient à ses forces et à son intelligence.

« Mieux que le principe autoritaire, la liberté pousse l'humanité dans la voie large de la solidarité sociale.

« Aux fétichismes clérical et socialiste, le libéralisme, le vrai, oppose la loi du travail. Par l'augmentation des richesses, il donne au plus grand nombre de citoyens leur place au banquet de la vie.

« Ce n'est pas en luttant contre l'abondance des produits, en opposant le chômage à l'activité, en poussant à la haine des classes ou à la guerre entre les nations, qu'on réalisera le règne de la paix et de l'harmonie des intérêts.

« Le devoir du législateur ne consiste pas dans des lamentations sur les misères humaines et dans la multiplication et l'élévation des impôts pour faire de la charité. Ce n'est pas la passion, c'est la raison qui doit diriger les représentants de la nation.

On n'hésite pas à dire, au Parlement, qu'il y a quelque chose à faire, mais on ignore quoi ; et cependant il y a à faire dans le sens de la liberté.

« Oui, les hommes peuvent être plus heureux qu'ils ne le sont. Mais ce n'est pas en leur désapprenant ce qui fait le travail fécond, en leur enlevant le goût de l'épargne et le sentiment de la responsabilité qu'on obtiendra de bons résultats.

« L'État est incapable de pourvoir au bonheur des individus. En faisant du socialisme, il fait des libéralités avec l'argent des contribuables ; la surenchère qui est la conséquence de ce régime, ne peut avoir pour limite que la ruine de la société.

« En multipliant les attributions de l'État, celui-ci se sert mal de sa puissance et il se sert de celui-ci pour le mal. »

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Nous avons annoncé en son temps la publication de l'ouvrage de notre collègue, M. Paul Bureau : *La Crise morale des temps nouveaux*. Nous sommes heureux de dire aujourd'hui que cette remarquable étude a rencontré un très vif succès. Trois tirages successifs ont été nécessités par l'activité de la vente qui, au bout de trois mois, dépassait déjà cinq mille exemplaires. Nos lecteurs sont assez indépendants d'esprit pour ne pas juger de la valeur d'un volume par le chiffre de sa vente et ils savent déjà à quoi s'en tenir sur la haute portée de celui-ci : mais il est intéressant de noter la faveur avec laquelle le grand public accueille une œuvre si profondément inspirée de la science sociale. C'est un exemple des applications nombreuses et diverses dont notre méthode est susceptible et, quelle que soit la part très certaine du talent personnel de M. Paul Bureau dans le résultat obtenu, nous sommes certains d'être d'accord avec lui en affirmant que la science sociale n'y est pas étrangère.

P. R.

Cours préparatoire à la Philosophie. Le Monde, l'Homme et les Sciences (1 vol. in 4°, Port-au-Prince, 1907) ; par

le GÉNÉRAL LÉGITIME, *ancien président de la république d'Haïti.*

Parmi les personnalités éminentes de la république d'Haïti, le général Légitime est certainement, à l'heure actuelle, l'homme le plus instruit dans toutes les branches maitresses de l'érudition, le plus remarquable par la hauteur des idées et la noblesse des sentiments.

Son nouveau volume est un ouvrage didactique, ainsi que le montre le titre : *Cours préparatoire à la philosophie.* D'accord avec la méthode employée par la science sociale, qu'il connait depuis longtemps, le général Légitime évite de procéder par des déductions *a priori.* Il place d'abord sous les yeux de l'étudiant, dans une série de chapitres sur l'astronomie et le système général du monde, sur les sciences physiques et naturelles, sur la psychologie, les résultats acquis par les observations des savants, avec de brèves et typiques conclusions. Dans une seconde partie, l'auteur passe en revue les sociétés humaines de l'ancien, puis du nouveau monde, les migrations, la constitution des races et leurs affinités, etc. Je signale particulièrement le chapitre sur « la structure et l'organisation sociales », p. 229 et suiv.

Cet ouvrage suppose une infinité de lectures.

Un dernier chapitre, exposant les conclusions du général Légitime à la suite de cette revue générale des connaissances humaines, fait ressortir l'harmonie qui existe entre la somme de ces connaissances et l'idée de Dieu ainsi que la cosmogonie de Moïse.

A. DE PRÉVILLE.

Sex and Society, par *William T. Thomas* professeur adjoint de sociologie à l'université de Chicago. - Un vol. (sh. 6.6.) édité par T. Fisher Unwin. Londres, 1907.

Cet ouvrage de psychologie sociale ne répond pas à un plan conçu d'ensemble ; il se compose, et l'auteur nous en avise d'ailleurs dans sa préface, d'articles parus à différentes époques et dans différentes revues (*American journal of sociology, Zeitschrift fur Social Wissenschaft*... etc.), mais qui tous ont pour objet d'expliquer la diversité des rôles joués par l'élément masculin et par l'élément féminin dans les sociétés humaines.

Partant d'une étude biologique à la fois concise et documentée, M. Thomas passe en revue les différences organiques et les activités spéciales qui se manifestent chez les deux sexes pour analyser ensuite les conséquences sociales qui en découlent.

Nous citerons, comme pouvant plus spécialement intéresser nos lecteurs, les chapitres dont voici les titres :

— *Sex and primitive social control.* D'après l'hypothèse de l'auteur, l'organisation sociale aurait passé par trois phases successives : *La horde, le matriarcat, le patriarcat.* Pendant la première phase (*pre-maternal stage*), le sentiment du groupe ne se serait encore affirmé d'aucune façon, tandis que ce sentiment aurait pris naissance dans la phase matriarcale (par suite du rattachement de l'enfant à sa mère et à la lignée féminine dont celle-ci fait partie) pour s'épanouir enfin sous la forme du patriarcat en un système autoritaire et hiérarchisé où l'élément masculin prend définitivement en main le contrôle domestique.

— *Sex and primitive industry* passe en revue les formes différentes de l'activité chez l'homme, et chez la femme, ainsi que les travaux qui, dans les sociétés simples, en dérivent pour les deux sexes.

— Dans *Sex and primitive morality*, l'auteur ayant défini la morale, l'art de combiner harmoniquement les activités associées pour donner à chacun le maximum de liberté d'action, fait remarquer qu'en fait, l'individu, dans toute société organisée, travaille moins pour son avantage personnel que pour l'avantage du groupe.

Il convient de citer également, comme études fertiles en aperçus ingénieux mais plus spécialement psychologiques, les chapitres : *Sex and social feeling, psychology of exogamy, psychology of modesty and clothing*, où l'auteur cherche à mettre en évidence les mobiles qui chez les peuplades primitives, ont déterminé l'esprit

d'association, les unions hors groupes (*exogamy*) et les manifestations diverses du sentiment de pudeur, notamment dans l'évolution du costume. A remarquer en passant combien cette dernière étude trahit ces préoccupations chères à la race anglo-saxonne.

En résumé, cet ouvrage qui, au point de vue strict de la science, sociale, pourrait être critiqué, car il fait trop souvent appel, surtout dans les derniers chapitres cités, à des hypothèses invérifiables, apporte cependant, dans certaines de ses parties, un appoint sérieux aux interprétations qui reposent sur l'observation des faits ; c'est à ce titre que nous l'enregistrons, en regrettant toutefois que M. William T. Thomas n'ait pas cru devoir refondre ses articles au profit d'une œuvre plus une et plus étudiée.

D. ALF. AGACHE.

Le Rôle sociologique de la guerre, par le capitaine A. Constantin. Paris, Librairie Alcan, 108, boulevard Saint-Germain.

Pendant que tant de personnes, prenant leurs désirs pour des réalités, croient pouvoir d'un trait de plume réformer l'humanité et amener par des discours philosophiques les hommes à abandonner des pratiques cent fois séculaires, d'autres, plus épris de précision scientifique, cherchent à élucider ces graves questions par des méthodes d'études semblables à celles de la *Science sociale* et qui, par conséquent ne peuvent manquer de donner des résultats intéressants.

Tel est le cas du capitaine Constantin, qui, dans un livre plein d'érudition, nous montre le rôle que la guerre joue dans la société et combien il serait vain et même peu désirable d'en souhaiter l'abolition.

Avant de donner une analyse de cet intéressant ouvrage, il convient de parler tout d'abord de celui du docteur Steinmetz, de La Haye, que l'auteur a traduit et réuni avec le sien en un seul volume.

L'originalité des vues du docteur Steinmetz consiste en ce que, non seulement il ne croit pas, comme la plupart des gens, à l'impossibilité de la suppression de la guerre, simple expression d'instincts indéracinables chez l'homme, mais qu'en outre cette suppression, supposée possible, lui paraît devoir être un mal.

Dans une introduction pleine de verve ironique, il nous montre l'optimisme comique des gens qui pensent que les hommes ne font le mal que par erreur et désirent tous le bien et le beau. Optimisme, dit-il, qui s'étale avec une candeur ridicule sous les formes multiples de l'anarchisme, du féminisme, du collectivisme et des rêveries sur la paix universelle.

L'auteur montre ensuite quelle étrange conception de la sociologie est encore répandue dans le public, où tout homme un peu instruit et qui lit son journal se croit à même de résoudre tous les problèmes sociologiques. Il montre combien cette science diffère des autres où chacun ne parle « que de ce qu'il sait ». « L'homme de science, dit-il, n'a aucune peine à ne pas parler de ce qu'il ignore. Il n'y a que sur le terrain de la sociologie qu'il admet les incursions des barbares. Cependant la sociologie est la plus difficile des sciences. »

Mais la partie la plus originale du travail du docteur Steinmetz est celle où il traite de l'utilité directe et de l'utilité indirecte de la guerre.

La base du raisonnement de l'auteur est que la guerre n'est que la manifestation des instincts d'agressivité qui se rencontrent chez tous les êtres et qui ne sont rien moins que la condition *sine qua non* de la loi darwinienne sur la sélection naturelle. La guerre est nécessaire à la sélection des groupements humains comme la lutte pour la vie, sous quelque forme qu'elle se présente, est nécessaire à la sélection de tous les êtres. Cette loi assure le progrès de l'humanité, aussi bien quand elle s'adresse aux groupements nationaux que lorsqu'elle s'adresse aux individus isolés.

Pour lui, si l'agressivité n'avait pas existé, l'homme même n'existerait pas.

L'État ne s'est formé que sous la pression de la nécessité de la défense extérieure ; les institutions juridiques, l'union

étroite de la famille dérivent aussi des besoins de protection et de défense. Enfin l'amour de ses semblables et les sentiments affectueux qui se sont développés dans la famille ou dans les groupements plus importants proviennent également de la tendance à l'agressivité et de la nécessité de se défendre, et l'auteur termine par cette phrase catégorique : « C'est à l'agressivité et aux aptitudes guerrières que nous devons tout progrès, toute morale, tout sentiment de douceur et même la possibilité, si péniblement gagnée, de discuter sur la guerre. »

L'auteur, passant alors à l'utilité indirecte de la guerre, déclare que, pour lui, interdire toute guerre, ce serait « supprimer la concurrence collective dans sa forme originale et essentielle ». « Serait-il vraiment meilleur et plus beau, ajoute-t-il, que des États pourris ou insouciants puissent, sans être troublés par rien, continuer à vivre et qu'ils n'encourent ni avertissement, ni punition, ni exécution finale? » « Sois fort, » voilà ce que conseille la doctrine de la rudesse et de la sévérité ; elle a l'effort pour conséquence. « Peu importe que tu sois faible, » voilà ce que dit la morale de la faiblesse et de la veulerie; elle a pour conséquence l'engourdissement général.

L'auteur étudie ensuite les dommages réels résultant de la guerre et conclut que les avantages l'emportent de beaucoup.

« Si nous comparons, ajoute-t-il, les maux « de la guerre avec ceux qui résultent de « la concurrence pacifique, les premiers « peuvent à peine entrer en ligne de « compte, ils sont bien minimes à côté « des seconds qui torturent presque tout « le monde et sans répit.

« Il est vrai que le socialisme cherche « aussi à abolir cette concurrence individuelle si dure, mais ce serait un remède « mortel, ce serait guérir la maladie par « la mort! Une véritable et complète abo- « lition de la concurrence entre les indi- « vidus ou les groupes, une abolition de « la défense personnelle et de l'agressi- « vité, aurait pour résultat le refoulement « de meilleurs, l'abaissement du type, la « mort.

L'auteur réfute ensuite l'argument des gens qui prétendent calculer d'avance les pertes des guerres prochaines et déclarent, en se basant sur la perfection de l'armement, que ces pertes seront épouvantables. « Je voudrais faire remarquer, dit-il, que « la durée d'une guerre et la somme des « sacrifices qu'elle entraine dépendent « toujours de ce que les nations peuvent « supporter. Et ceci, loin d'être avant tout « une question de chiffres, est une question « foncièrement sociale et morale. Si la « guerre est plus meurtrière, elle cessera « plus tôt...

« Quant aux dépenses militaires, elles « ne semblent pas trop fortes à celui qui « les considère d'un point de vue aussi « haut que possible... Qu'un peuple vigou- « reux remplace un peuple sans énergie, « et que les défauts des nations soient « radicalement corrigés, n'y a-t-il pas là, « au point de vue de l'avenir du monde, « un ensemble de faits valant beaucoup « de milliards? »

Enfin dans son dernier chapitre, l'auteur étudie l'importance que peut avoir le congrès de La Haye.

Pour lui, les congrès « n'ont jamais pu que baptiser le dernier fait accompli ».

Quant aux tribunaux d'arbitrage, ils ne pourront, dit-il ironiquement, que compliquer un peu l'œuvre de la diplomatie, qui devra disposer les choses de façon que le jury d'arbitrage puisse en tirer logiquement la solution demandée.

L'auteur conclut enfin :

« Toute la terre devenue une sorte de maison de retraite pour les individus et pour les États, plus de lutte, plus d'effort, plus de responsabilité, plus d'élimination des incapables; voilà un bel idéal de vieillard : pourrir dans un fauteuil! »

Le capitaine Constantin après avoir traduit et présenté au public français l'ouvrage du docteur Steinetz a entrepris de faire l'application de ces théories à la France.

« Pour se placer au même point de vue « positif que ce savant, pour tirer tout le « parti possible de son travail et surtout « pour en faire une application raisonnée « à notre pays, il est utile d'avoir présentes

« à l'esprit les acquisitions récentes des « sciences anthropologiques et sociologi- « ques, ainsi que certaines théories de la « politique internationale contemporaine ; « il est utile avant tout de se souvenir des « circonstances qui ont servi à la forma- « tion de la France, et de se rappeler, avec « l'évolution du peuple français, ses plus « lointaines origines.

Tel est le plan de l'ouvrage du capitaine Constantin. Nous ne pouvons mieux faire pour en montrer tout l'intérêt que d'identifier quelques-uns de ses chapitres.

Origines techniques des populations françaises.— Influences qui déterminent la formation de l'esprit des peuples.

Facteurs de l'éducation du peuple français. — La patrie et les éléments du sentiment national. — Les intérêts économiques de l'accord international, la guerre et l'humanité. — De l'arbitrage international, de la paix et du droit. — De l'armée et du militarisme.

Dans ce dernier chapitre l'auteur avec sa compétence de technicien fait une étude pour ainsi dire sociale de l'organisation militaire et met en lumière des faits curieux et suggestifs, notamment sur l'armée de métier et sur l'armée composée de soldats citoyens. La comparaison suivante entre l'évolution identique du soldat et de l'ouvrier sous l'empire du machinisme militaire et du machinisme industriel est saisisant :

« Lorsque les armes à feu eurent di- « minué l'efficacité des troupes de choc « dans les batailles et augmenté l'impor- « tance du rôle qu'y tenait l'infanterie, « lorsqu'elles eurent rendu presque inutiles « les pesantes armures, moins indispen- « sables la vigueur musculaire et l'habi- « leté à manier la lance ou l'épée, il fut « plus facile à l'approche d'une guerre « d'équiper, d'armer et d'instruire les « hommes levés à l'improviste, mais en- « cadrés d'anciens soldats et d'officiers de « métier. De même aujourd'hui, dans la « plupart des industries, on peut se passer « de l'habileté professionnelle qu'avaient « les artisans d'autrefois, grâce à la di- « vision du travail et aux progrès du « machinisme qui permettent de faire « exécuter les ouvrages plus difficiles par « des manœuvres à peine dégrossis dirigés « par de bons contremaîtres. »

Ce chapitre abonde en aperçus neufs et intéressants dont les titres suivants donneront du reste une idée : Rapport entre les institutions militaires, l'état social et les fins de la politique. — Conditions qui font la puissance de la nation armée. — Influence éducatrice de l'armée. — Influence du militarisme au point de vue sanitaire. — Emploi possible des institutions militaires au bien intérieur de l'État.

En résumé, le livre du capitaine Constantin est un ouvrage de grande érudition, qui arrive à son heure et fera réfléchir tous ceux qui désirent asseoir leurs opinions sur des faits et non sur de vaines théories.

M. Durieu.

Icarie et son fondateur Étienne Cabet, par G. Prudhommeaux. — 1 vol. 7 francs, E. Cornély et Cie, 101, rue de Vaugirard.

Voilà un livre qui sera lu avec profit par les membres de notre société qui s'intéressent à la question du communisme. En effet, à notre point de vue, Cabet est plus intéressant que Karl Marx, parce qu'il a voulu fonder une cité communiste, tandis que le second est resté dans le pur domaine de la spéculation.

Le livre de M. Prudhommeaux est très documenté ; il a consciencieusement puisé ses informations aux sources les plus sûres et les plus variées. Quand l'on connait la vie de Cabet dans tous ses détails, on est frappé de voir comment, à chaque instant, les faits viennent corroborer tous ceux qui ont été relevés par les collaborateurs de la Science sociale.

Dans une première partie, consacrée à la vie de Cabet avant la fondation d'Icarie, l'auteur[1] nous le montre issu d'un pays — la Bourgogne — où l'on « donne à tout le monde les noms de frère et de cousin ». Communautaire d'origine, il n'est pas en-

1. Cabet, né à Dijon en 1788, est fils d'un petit patron tonnelier, qui a pu lui faire donner une instruction supérieure.

core communiste, mais tandis que ses trois frères aînés, devenus tonneliers, prennent contact avec les réalités de l'existence, il devient, lui, un pur intellectuel, un avocat, et qui plus est, un avocat qui fait de la politique. Le voilà dans l'engrenage du clan politique, celui de la *Charbonnerie française* sous la Restauration, de la société *Aide-toi le ciel t'aidera* dans la monarchie de Juillet[1], etc. Le voilà dans les intrigues et les complots; le voilà enfin en exil.

Pendant son séjour à Londres, de 1834 à 1840, Cabet, hors des luttes politiques, en a compris le néant, et fait un retour sur lui-même; il devient le théoricien du communisme dans son fameux *Voyage en Icarie*.

D'après M. Prudhommeaux, trois sources ont alimenté la pensée de Cabet, le christianisme, l'Utopisme traditionnel et la Révolution française. En réalité, Cabet n'a vu dans le christianisme que la doctrine de l'égalité sans tenir compte du dogme du salut personnel. D'autre part, bien d'autres que lui ont lu *Télémaque*, ou la *République* de Platon, ou l'*Utopie* de Thomas Morus, sans devenir pour cela des apôtres du communisme; il est probable que sa mentalité le portait à se rassasier de ces utopies. Enfin, il a interprété la Révolution française dans le sens de la prise en charge par l'État du bonheur universel[2]. En réalité, tout dérive de la formation communautaire de son esprit, formation aggravée sans doute par son éducation intellectuelle et ses vicissitudes de politicien banni. Rien ne vient mieux le démontrer que la répartition des abonnés de son journal le *Populaire*, qui en 1846 comptait 952 abonnés à Paris et 1.707 en province dont 256 à Lyon, 136 à Toulouse, 94 à Nantes, 61 à Rouen, 49 à Reims, 27 à Marseille, 24 à Nancy, etc., tandis que le département du Nord tout entier ne fournissait qu'un seul abonné[3]!

Le même phénomène se répétera plus tard pour le recrutement des colons icariens : En 1854, la colonie comptait 405 membres dont 188 venaient de Paris, 34 de Lyon, 12 de Reims, 6 de Toulouse, 5 de Nantes, 4 de Marseille, 4 de Bordeaux, 55 Européens non français venus surtout de l'Allemagne et de la Suisse, et 30 Américains pour la plupart d'origine germanique[4]. Les adeptes du communisme se recrutent donc surtout parmi les communautaires urbains.

Dans son *Voyage en Icarie*, Cabet montre les beautés du communisme d'État, en supposant que la machine fait les travaux les plus fatigants et les plus ennuyeux[5], que la paix universelle est établie, etc. Naturellement le luxe et la monnaie sont proscrits, et le mariage est obligatoire. Mais le fait le plus typique est le maintien de la famille patriarcale[6].

Dans la deuxième partie de son remarquable travail, l'auteur nous raconte l'histoire de la véritable Icarie, celle qui fut réellement fondée en 1848 dans les Etats-Unis.

A Sulphur-Springs, sur les confins du Texas et de l'Arkansas, les terrains achetés ne purent être utilisés, par suite de la répartition du terrain en domaines isolés. Il fallut s'enfoncer plus loin dans l'ouest, vers les sources de la Trinity Riv où l'on pût s'installer sur un domaine vierge de 4.000 hectares. Là, ce fut un échec complet, par suite de l'ignorance des colons en travaux de culture[7].

L'auteur nous raconte ensuite comment, en 1849, les Icariens purent racheter l'ancien domaine des Mormons à Nauvoo, sur les rives du haut Mississipi.

Les trois chapitres intitulés *le Communisme en action* sont des plus intéressants; ils nous dépeignent la vie à Nauvoo de 1849 à 1856. Là, afin d'utiliser les constructions mormones, chaque ménage dut loger dans un cottage séparé, mais les repas étaient pris en commun dans une construction centrale.

1. Notons, en passant, qu'après la révolution de 1830, Cabet devint procureur général en Corse, mais il n'occupa ce poste que quelques mois pour aller siéger sur les bancs de l'opposition.

2. P. 143.

3. P. 205, en note.

4. P. 284, en note.

5. P. 177.

6. P. 189.

7. P. 220.

Les uns cultivent le maïs ou des légumes, les autres fabriquent des produits (chaussures, vêtements, eau-de-vie) qui sont vendus à Saint-Louis. Mais, « *à aucun moment, Icarie n'a pu vivre de ses ressources propres; toujours elle a dû demander aux souscriptions de ses amis d'outre-mer l'appoint nécessaire pour équilibrer ses recettes et ses dépenses* »[1]. Pour appuyer cette assertion, l'auteur publie de nombreux budgets tirés aux meilleures sources. Comme nous l'avons dit, les cités communistes ne subsistent que si chacun reçoit plus qu'il ne donne[2] et si la misère maintient l'égalité[3]. Il faut y ajouter un despotisme soupçonneux, se rapprochant beaucoup des pratiques des Jésuites au Paraguay[4]. Le luxe et les bijoux sont bannis. En outre, le recrutement se fait suivant une sélection; il n'y a pas moins de 48 conditions d'admission, que l'auteur analyse en détail. Malgré tout, l'union ne dura pas, des clans se formèrent et une scission s'imposa en 1856. Les cultivateurs restèrent à Nauvoo, tandis que la plupart des artisans allèrent s'établir à Saint-Louis, avec Cabet, qui meurt en arrivant.

Ses disciples, à Saint-Louis, continuèrent à pratiquer les dogmes du communisme, grâce toujours à l'appoint des fonds venant de Paris. Le déficit augmente de plus en plus, et l'on commence à reconnaître qu'il est plus coûteux de tout fabriquer soi-même que d'acheter les objets fournis par le commerce, surtout dans les grandes villes. Aussi les Icariens de Saint-Louis entrent de plus en plus dans la voie de la production commerciale[5]. Malheureusement la guerre de Sécession vient alourdir le marché; la partie la plus valide de la communauté va s'enrôler dans l'armée fédérale pour toucher la prime allouée aux volontaires. Malgré tout, la décadance continue et les derniers Icariens chassés par la misère vont rejoindre, en 1864, leurs anciens associés. Ceux-ci, endettés peu à peu, avaient dû vendre leur domaine de Nauvoo, en 1860, pour aller en défricher un autre, à Corning, dans l'Iowa. La guerre de Sécession, si fatale aux artisans de Saint-Louis, favorisa les producteurs de maïs et de viande de Corning. Il y eut une espèce de *boom*, et la communauté prospéra, mais en même temps l'individualisme se glisse parmi les membres, principalement les jeunes : *les jardins deviennent propriété individuelle!* Enfin, en 1878, à la suite d'un jugement du tribunal, la séparation s'accomplit. La communauté des vieux diminue peu à peu, et se dissout en 1895; on est trop peu nombreux pour continuer à vivre en commun[6]!

Quant à la communauté des jeunes, elle diminue également, et abandonne peu à peu les travaux de fabrication et de culture pour *s'en tenir à l'élevage des bestiaux!*[7]. En 1883, dans l'espoir d'arrêter la décadence, la jeune Icarie émigre en Californie pour fusionner avec une colonie fondée par Pierre Leroux, mais la liquidation est définitivement prononcée en 1886.

Notre analyse ne donne qu'une faible idée de la documentation méticuleuse qui appuie les faits cités ainsi que de l'abondance des détails. Nous ajouterons que l'auteur s'est rendu sur les lieux mêmes où ont vécu les différentes communautés icariennes dont il nous retrace les vicissitudes. Ce magnifique volume est illustré de photogravures et de cartes.

P. DESCAMPS.

1. P. 278.
2. *L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?*
3. P. 314.
4. P. 338.
5. P. 451 et 452.
6. P. 604.
7. P. 573.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

AVIS AUX CHASSEURS

La Compagnie d'Orléans a décidé que, jusqu'au jour de la fermeture dela chasse, les trains 3 et 40 s'arrêteront à **Nouan-le-Fuzelier** les jours indiqués ci-après :

Train 3. — Le train 3 partant de Paris-Quai-d'Orsay à 7 h. 20 du matin s'arrêtera les dimanches et jours fériés.

Train 40. — Le train 40 partant de Vierzon à 7 h. 42 du soir s'arrêtera les dimanches, lundis, jours fériés et lendemains de jours fériés.

D'autre part, jusqu'au jour de la fermeture de la chasse :

a) Les trains 433 et 306 qui circulent sur la ligne d'Étampes à Beaune-la-Rolande et qui correspondent à Étampes aux trains 3 et 10 précités, s'arrêteront à la *station d'Ascoux* les dimanches et jours fériés.

b) Le train 439 de cette même ligne qui correspond à Étampes avec le train 43 partant de Paris à 6 h. 35 du soir, s'arrêtera à la *station de Villemurlin* les dimanches et les veilles de jours fériés.

Wagon-restaurant

Jusqu'au jour de la fermeture de la chasse, un wagon-restaurant circulera sur la section de Paris à Vierzon :

1° Dans le sens de Paris, le samedi de chaque semaine et les 31 octobre, 24 et 31 décembre par le train 199 partant de Paris-Quai-d'Orsay à 7 h. 10 du soir ;

2° Dans le sens de Vierzon, le dimanche de chaque semaine et les 1er novembre, 25 décembre et 1er janvier dans le train 114 partant de Vierzon à 6 h. 52 du soir.

Ces nouvelles facilités seront certainement très appréciées des chasseurs.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

de **PARIS** aux ports au delà de **SUEZ**, ou *vice versâ*

Les voyageurs partant de Paris pour les ports au delà de Suez, ou inversement, peuvent obtenir, indépendamment de leurs billets d'aller et retour sur les paquebots, des billets d'aller et retour de **Paris** à **Marseille** ou *vice versa*, valables un an, au prix de :

1re classe :	**145** fr. »	via Dijon-Lyon,
2e classe :	**104** fr. **40**	ou Nevers-Lyon,
3e classe :	**68** fr. **05**	ou Nevers-Clermont.

Ces billets sont délivrés par la Compagnie des Messageries Maritimes et par les Chargeurs réunis.
Les billets de chemin de fer et ceux des paquebots peuvent être de classes différentes.

De PARIS en ORIENT (*viâ Marseille*)

La Compagnie P.-L.-M., d'accord avec les Compagnies des Messageries Maritimes, Fraissinet et Paquet, délivre des **billets simples**, valables 45 jours, pour se rendre, par Marseille, de **Paris** à **Alexandrie**, **Port-Saïd**, **Jaffa**, **Beyrouth**, **Smyrne**, **Constantinople**, **Batoum** **Odessa**, **Samsoun**, **Salonique**, **Le Pirée**, etc.

Les agences de la Compagnie des Messageries Maritimes délivrent des **billets d'aller et retour**, valables 120 jours, pour se rendre, par Marseille, de **Paris** à **Alexandrie**, **Port-Saïd**, **Jaffa**. **Beyrouth**.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. (par la Bourgogne et le Bourbonnais).

Franchise de bagages : sur le chemin de fer, 30 kg. par place,
— sur les paquebots, 100 kg. par place de 1re classe ; 60 kg. par place de 2e classe.

Pour plus amples renseignements consulter le Livret-Guide horaire P.-L.-M. en vente dans les gares au prix de 0 fr. 50.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. EDMOND DEMOLINS

ENQUÊTE SOCIALE

LES

POPULATIONS FORESTIÈRES

DU CENTRE DE LA FRANCE

MORVAND, BAS NIVERNAIS, PUISAYE

PAR

A. BOYER
Cte de DAMAS d'ANLEZY
E. DEMOLINS
P. DESCAMPS

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Octobre 1907

SOMMAIRE

ENQUÊTE SOCIALE

LES

POPULATIONS FORESTIÈRES

DU CENTRE DE LA FRANCE

MORVAND, BAS NIVERNAIS, PUISAYE

I

LE MORVAND

I. — LE TYPE MORVANDEAU.

Le Morvand est un massif isolé et montagneux de 88 kilomètres de long sur 40 kilomètres de large, qui est actuellement divisé entre les départements de la Côte-d'Or, de la Nièvre, de Saône-et-Loire et de l'Yonne. Il est comme un îlot détaché du Plateau central, qui aurait été projeté assez loin vers le Nord.

Par suite de cette situation septentrionale, il se trouve placé dans la zone à humidité plus constante où la forêt l'emporte décidément sur le pâturage. De fait, *les montagnes du Morvand sont couvertes de sombres forêts, où dominent le chêne, le hêtre, le charme, le bouleau et l'aune.*

Le sol de ce massif montagneux étant essentiellement granitique, par conséquent peu favorable à la culture, les populations ont eu plus d'intérêt à organiser l'exploitation méthodique de la forêt, qu'à développer le défrichement. On n'a donc livré à la culture que les parties les plus fertiles où l'humus s'est accumulé; ces parties sont exploitées sous le régime de la petite culture, par des populations qui vivent en même temps et en grande partie de la forêt.

Le type dominant du Morvand est le *petit paysan-bûcheron.*

Ce type présente certaines ressemblances avec celui de la Lorraine. Mais il en diffère sur deux points essentiels :

1° *L'art pastoral est plus développé qu'en Lorraine.* Comme tous les pays granitiques, le Morvand se distingue par l'abondance de ses irrigations et par l'étendue de ses prairies, cela ne veut pas dire que l'art pastoral y soit très brillant; c'est un art pastoral pauvre, à cause de la nature du sol. La race des bœufs du Morvand n'est pas renommée; elle est d'un faible rapport pour la boucherie et sert surtout au travail. Autrefois, on élevait des chevaux dans le Morvand, mais ils ont disparu devant le cheval demi-sang. On sait d'ailleurs que le cheval, moins exigeant que le bœuf, se contente de pâturages plus maigres.

Quoi qu'il en soit, ces populations trouvent, dans cet art pastoral, une certaine ressource, et par là, elles forment bien la transition, à la fois géographique et sociale, entre les régions plus pastorales du Plateau central et les régions plus forestières, plus agricoles et plus industrielles des Vosges.

D'ailleurs, les Morvandeaux sont d'autant plus attachés à cet art pastoral pauvre, qu'ils ne tirent pas de la forêt les fabrications variées qu'en tirent les Lorrains.

2° *La forêt n'est exploitée qu'en vue du bois de chauffage.*

Voilà qui est bien différent de ce que l'on observe en Lorraine, où la forêt donne lieu à une extraordinaire variété d'industries et de fabrications.

Dans le Morvand, la forêt ne produit *aucune industrie.* « Ce qu'il faudrait dans ce pays, ce sont des industries forestières. On ne rencontre pas ces mille petites industries nées de la forêt;

telles la saboterie de luxe, la robinetterie et la fabrication des manches de parapluies. A peine dans les villages quelques petits sabotiers. Les chutes d'eau abondent, le bois d'œuvre se rencontre partout ; malgré le furetage[1], il y a dans nombre de forêts des hêtres et des chênes magnifiques. Et pas un établissement de tournerie et de saboterie[2] ! »

La forêt n'est exploitée que pour le bois de chauffage. Une pétition adressée, en 1842, à la municipalité parisienne pour demander la suppression des droits d'octroi sur les bois à brûler, contient ce passage : « Le petit propriétaire, comme le petit cultivateur, *ne connaît pas d'autre industrie*. Ces habitudes séculaires ne peuvent se changer sans qu'il en résulte un désastre pour ce pays. » Il est vraiment impossible d'exploiter la forêt d'une façon plus simple, plus primitive et moins rémunératrice.

Cet état arriéré d'exploitation me paraît tenir à deux causes :

Il doit provenir d'abord de la formation pastorale conservée par suite de l'abondance des prairies.

Cette formation a maintenu ces populations dans les travaux simples et routiniers et les a détournées de ceux qui, comme la fabrication, exigent plus d'initiative et entraînent plus d'aléa.

Cet état arriéré doit provenir ensuite d'une circonstance géographique spéciale : la nature et la direction du système hydrographique du Morvand.

Le massif du Morvand donne naissance à une grande variété de cours d'eau, qui, réunis ensuite à l'Yonne, vont se jeter dans la Seine, au-dessus de Paris. Cette région s'est donc trouvée de tout temps en rapport avec Paris par la voie la plus naturelle et la plus économique, par une route qui « marche toute seule », qui exige le moins d'effort de traction, le moins de frais d'établissement et d'entretien, et qui est la mieux adaptée aux transports des objets ayant une faible valeur sous un gros poids.

Par suite de l'existence de cette route, le Morvand était la

1. Mode d'exploitation qui consiste à n'abattre que les branches qui ont atteint leur valeur marchande.

2. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, 1re série, p. 27.

région forestière d'où Paris pouvait tirer son bois de chauffage le plus facilement et le plus économiquement.

C'est, en effet, au moyen d'un système assez ingénieux de flottage que les bois du Morvand sont amenés à Paris, sous forme de bûches. « Le flottage, c'est la vie du Morvand; nulle part il n'est entrepris sur une aussi vaste échelle. Nulle part, aussi, il ne montre mieux ce que peut l'esprit d'association. Si l'on prenait une carte hydrographique du Morvand, on verrait le pays tout entier sillonné d'une multitude de petits ruisseaux, s'épanouissant, d'une façon rythmique, en étangs disposés comme les grains d'un chapelet. La source même est transformée en lagunes et possède un ou plusieurs ports sur ses rives[1] ».

Ce procédé de transport des bois par eau est le mécanisme caractéristique de l'exploitation forestière dans le Morvand.

Les acquéreurs de coupes de bois transportent leurs bûches au bord de l'étang, ou des ruisseaux, qui, tous, possèdent des ports. Là, les ouvriers frappent les bûches sur chaque extrémité, au moyen d'un marteau, et marquent ainsi les bois. Ces marques, différentes pour chaque marchand, sont une croix, un cadenas, une cognée, etc. Il n'y a plus ensuite qu'à jeter le bois à l'eau et à le laisser courir à l'Yonne. Mais il faut que le cours d'eau ait un débit assez puissant. C'est pour cela qu'on a établi un grand nombre d'étangs, qu'on vide successivement pour produire des chasses violentes et entraîner les bûches.

Malgré cela, jamais les bûches n'arriveraient à destination s'il n'y avait une entente entre les riverains, les marchands de bois et les gens employés à assurer le flottage. Cette entente a été établie depuis 1545, car, à cette époque, les Parisiens recevaient déjà, par le flottage, les bois du Morvand. Il s'est alors formé une association qui est, encore aujourd'hui, telle qu'il y a trois cent cinquante-deux ans. On voit que cette industrie n'a guère progressé.

Quiconque jette du bois, ne fût-ce qu'un stère, dans le ruisseau ou l'étang, avec l'intention de le reprendre à son arrivée dans le

1. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, p. 27.

biez de tricage (triage) est, de droit et d'office, membre de la société. Il paiera tant par décastère, selon le trajet parcouru; mais il n'a plus à s'occuper de son bois. Des bûches s'arrêtent-elles contre la rive? les agents de la Société, échelonnés de la source à l'embouchure, les repoussent dans le courant. Une bûche trop lourde est-elle allée au fond? ils la retirent, la font sécher et, à un autre flot, la font descendre. Enfin, arrivé au biez de tricage, le bois sera retiré de l'eau, classé par catégories et empilé sur le bord du canal, dans le tas portant la marque de chaque propriétaire.

Ces sociétés de flottage sont maîtresses de régler la date du flot, d'ouvrir et fermer les retenues des étangs, de faire circuler leurs agents sur toutes les propriétés riveraines.

Les ports où finit le flottage ont ensuite à procéder au triage de tous ces bois. Clamecy et Crains se partagent ce travail sur l'Yonne. Le bois est disposé sur des piles, non seulement par marques, mais encore par qualité et essence.

Le travail pour retirer les bûches de l'eau et en faire le triage est très pénible. Aussi le bois, qui coûte 44 à 56 francs le décastère rendu sur le bord du ruisseau, arrive à Clamecy grevé de près de 20 francs de frais supplémentaires, et il doit encore supporter le transport par chalands jusqu'à Paris[1].

Le flottage traverse cependant une crise. Il diminue lentement par le développement des chemins vicinaux et des voies ferrées. Enfin, l'ouverture du canal du Nivernais à la grande navigation permet d'expédier les bois non flottés, bien plus recherchés, valant 20 francs de plus par décastère.

Le Morvand est donc une région où l'exploitation forestière s'est arrêtée à sa forme la plus simple, la production du bois de chauffage : c'est presque de la Simple Récolte. Elle donne naissance au type très rudimentaire du bûcheron.

La forêt n'a donc pas produit ici le développement industriel et, par voie de conséquence, le développement social que l'on constate en Lorraine. Le Morvandeau est un Lorrain à peine ébauché : la forêt ne l'a pas développé.

1. Ardouin-Dumazet, *Voyage en France*, p. 3.

Aussi est-il resté bien plus fortement attaché aux deux soutiens traditionnels que le Lorrain a presque complètement lâchés : l'art pastoral et la communauté.

Mais c'est un art pastoral pauvre, qui ne suffit plus à faire vivre son homme. Quant à la communauté, comme elle ne trouve plus à s'appuyer fortement sur l'art pastoral, elle est misérable et décline de jour en jour.

Jusqu'ici elle avait été soutenue par ce mode très rudimentaire d'exploitation forestière, qui, on vient de le voir, est presque une simple récolte, comme l'art pastoral. Mais voici qu'aujourd'hui cette ressource elle-même est menacée ou tout au moins amoindrie. La consommation du charbon de bois a fortement diminué; beaucoup de ménages, à Paris et dans les grandes villes, se servent de fourneaux à gaz ou à l'huile minérale. L'invention des poêles à feu continu a substitué le chauffage à la houille au chauffage au bois. En voilà plus qu'il ne fallait pour porter le dernier coup à la communauté, car, on le sait, ce régime est ébranlé dès que le travail simple et facile est en voie de disparaître ou de diminuer.

– *Autrefois, le Morvand était un pays de communautés de famille.* Mais peu à peu ces communautés ont été obligées de se dissoudre, par suite des circonstances que nous venons d'indiquer. Une des dernières qui ait résisté et qui ait pu être observée est la *communauté des Jault, de Saint-Benin-des-Bois*[1]. En réalité, Saint-Benin-des-Bois se trouve dans le pays des Amognes, mais les communautés du Morvand étaient semblables à celles des autres parties du Nivernais.

La communauté des Jault se composait de sept ménages, dont les chefs descendaient tous d'un commun ancêtre et portaient le même nom. Les biens ruraux, leurs dépendances, les bestiaux et l'habitation étaient la propriété indivise de tous les membres. Cette communauté fonctionnait ainsi depuis plusieurs siècles. Les filles qui se mariaient au dehors recevaient une dot de 1.350 francs une fois payée. Elles pouvaient cependant, en cas

1. *Les Ouvriers européens,* t. V, p. 208.

de veuvage, revenir dans la communauté. Le père de famille ne transmettait à sa mort aucun bien propre à ses enfants; il les laissait seulement en possession des *droits indivis* de propriété acquis à tous les membres de la communauté.

Tous les travaux s'exécutaient sous la direction du maître et de la maîtresse, élus comme les plus capables de faire prospérer l'association. La gestion du fonds commun, les achats et les ventes étaient l'attribution principale du maître, qui ne manquait pas d'ailleurs de conférer sur les questions les plus délicates avec l'aide qui devait ordinairement lui succéder et avec les membres les plus intelligents.

Le premier symptôme de la décadence de l'institution remonte à l'année 1816. A cette époque, Étienne, fils de François[1], alors maître de la communauté, se retira, donnant ainsi le premier exemple qui se fût présenté depuis cinq cents ans, d'une renonciation aux avantages de cette association. Il fut alors régulièrement désintéressé par une indemnité de 1.350 francs, c'est-à-dire par une somme égale à celle que la communauté accordait aux filles.

En 1843, François, fils de cet Étienne, et qui avait été élevé en dehors de la communauté, adressa, après la mort de son père, au tribunal de Nevers une action en partage. Le jugement, rendu en 1845, admit cette demande. Enfin, les dissensions intérieures qui s'étaient envenimées depuis 1840, sous l'excitation même des débats judiciaires, amenèrent, en 1846, entre toutes les parties intéressées, un compromis fondé sur la dissolution de la communauté.

Un membre intelligent de l'ancienne communauté, qui avait souffert comme tous les autres de l'anarchie et du désordre moral, et qui depuis a prospéré sous le régime de la propriété privée, ayant été consulté vers 1854 sur des causes de la décadence des Jault, résumait ainsi ses souvenirs :

« Le plus ancien maître dont le nom me soit connu est le père Niée (Née); je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai souvent entendu

1. L'habitude de désigner chaque individu par son nom de baptême suivi de celui du père est un des traits caractéristiques des communautés; on sait que cet usage est également suivi dans toutes les communautés patriarcales de l'Orient.

parler à mon grand (grand-père). Il se trouva tout à coup investi de l'autorité de maître à l'âge de trente-quatre ans, par suite d'une épidémie qui ravagea la communauté et le laissa le plus âgé des membres survivants. Son administration fut sage et respectée. Il avait l'entière disposition du bien commun, dont il répartissait les fruits équitablement entre tous, en proportion des besoins de chacun. Les associés, de leur côté, se prêtaient de bonne grâce aux travaux qu'il leur distribuait, sûrs que le maître, qui les avait tous vus s'élever autour de lui et qui les avait toujours traités comme ses propres enfants, saurait mieux qu'eux ce qu'il était à propos de faire. En un mot, il régissait bien et tout était soumis sous lui. De son vivant, maître Niée choisit Étienne le Jault dit le Petit-Tienne, frère de mon grand, qu'il menait partout avec lui et qui lui succéda. Sous l'administration de maître Petit-Tienne, tout continua comme par le passé : on n'allait que par les ordres du chef de la communauté.

« Mais sous François, mon grand, qui mourut vers 1830, âgé de quatre-vingt-quatre ans, l'esprit d'insubordination se glissa dans la communauté : les jeunes gens devinrent fiers et n'écoutèrent plus les anciens, qu'ils voulurent mener; ce que voyant, le père François disait souvent : « Cent diantres, mes enfants, « vous verrez que vous ne prospérerez plus ». De ce moment et sous maître Claude qui ferma la liste des maîtres de la communauté, les choses allèrent de mal en pis : les devoirs religieux furent oubliés; les jeunes se mirent à jurer; ils ne voulurent plus travailler qu'à leur fantaisie pour le compte de la communauté, détournaient tout ce qu'ils pouvaient, soit de travail, soit d'autres objets communs, au profit de leurs propriétés particulières, dont la règle leur interdisait cependant l'exploitation directe. Ils s'arrogèrent aussi le droit d'exiger des comptes et de surveiller la répartition des fruits. De là, des défiances et souvent des querelles. Dès lors, les jours de calme et de bonheur que la communauté avait accomplis disparurent sans retour! »

Cet exemple montre, une fois de plus, comment finissent les communautés : elles finissent lorsque les travaux faciles, devenant moins rémunérateurs, il faut recourir à des travaux plus

intenses. Alors les individus jeunes se refusent à travailler pour le profit commun; ils trouvent plus avantageux d'avoir pour eux seuls le produit entier de leur travail. Ainsi, peu à peu et fatalement, s'accomplit l'évolution de la propriété collective à la propriété individuelle, qui, seule, est adaptée à la nécessité de l'effort intense et de l'esprit novateur.

En 1789, ainsi que le constate M. de Lavergne, « *on trouvait encore dans le Morvand un grand nombre de familles vivant en communauté*, comme au moyen âge, et cultivant à perpétuité la même terre, soit qu'ils en fussent propriétaires indivis, soit qu'ils en fussent seulement détenteurs aux conditions réglées entre eux et le seigneur, par la convention ou par la coutume ».

Le résultat de cette longue pratique de la communauté fut d'empêcher le développement du Morvand et d'en faire une des régions les plus arriérées de la France. « Dans ce territoire d'environ douze lieues de côté, écrivait M. Dupin aîné, *on ne trouvait, il y a quarante ans, ni une route royale, ni une route départementale, ni un seul chemin en bon état*. Point de ponts, quelques arbres à peine équarris jetés sur les cours d'eau, ou, plus ordinairement, des pierres disposées çà et là pour passer les ruisseaux. Cette contrée était une véritable impasse, une sorte d'épouvantail par le froid, la neige, les aspérités du terrain, la sauvagerie des habitants, un vrai *pays de loups*. Encore aujourd'hui, les habitants ne mangent que du seigle, des pommes de terre et du sarrasin, ne boivent que de l'eau excepté les jours de fête, s'habillent de vêtements grossiers, se chaussent de sabots qui coûtent quatre sous la paire et vivent dans des huttes immondes, pêle-mêle avec les animaux. Un petit nombre de châteaux, très peu de maisons bourgeoises, point d'industrie, des métayers pauvres cultivant de pauvres domaines et plus souvent de très petits propriétaires, bûcherons l'hiver, cultivateurs l'été [1]. »

Il a donc fallu chercher un supplément de ressources, et c'est ainsi que s'est développée récemment l'industrie des nour-

1. L. de Lavergne.

rices, l'élevage humain, qui est encore, si j'ose ainsi parler, un travail de Simple Récolte, bien adapté à ces populations peu entreprenantes.

L'industrie des nourrices, comme celle du bois à brûler, est due à la facilité et à la régularité des relations entre le Morvand et Paris. De même qu'il exportait facilement des bois dans la capitale, ce pays se mit à y exporter des nourrices. Il vint un moment où, dans le pays, il n'y eut de femmes que les très vieilles, les très jeunes, ou celles que des tares physiques empêchaient de trouver place à Paris ; encore celles-ci eurent-elles bientôt des nourrissons amenés dans le pays par les nourrices revenant de Paris, ou par les meneurs et meneuses d'enfants.

C'est d'ailleurs une tendance très marquée, chez les populations issues de la communauté et plus ou moins formées à la pratique de l'art pastoral, de demander au travail des femmes un excédent de ressources, lorsque l'industrie traditionnelle devient insuffisante. L'homme, peu dressé au travail et répugnant surtout à tout travail nouveau, aime mieux y plier la femme. C'est ainsi que, dans tout l'Orient communautaire et pastoral, on voit la femme astreinte aux plus dures besognes pendant que l'homme passe la plus grande partie de ses journées à ne rien faire. Tout état social qui ne dresse pas l'homme au travail personnel et intense a pour effet d'abaisser la condition de la femme, en lui imposant un surcroît de besogne.

C'est bien ce qui arriva dans le Morvand, où le développement de l'industrie des nourrices ne tarda pas à amener l'oisiveté des hommes et une démoralisation générale. Grâce aux ressources amassées par les femmes, les maris, ainsi que le constate M. Ardouin-Dumazet [1], passent leurs journées au cabaret. « Bientôt le Morvand, vaste garderie d'enfants parisiens, présenta la plus honteuse exploitation humaine qu'on ait jamais vue. L'industrie des meneurs et des meneuses se développa. Toutes les nourrices ramenaient de Paris un, deux ou trois enfants, racolés dans le quartier

1. *Loc. cit.*, p. 32 et 33.

où elles étaient en service. Ces enfants, épuisés par le voyage, par la nourriture au petit pot, par le manque de soins, mouraient comme des mouches; la mortalité atteignit 75 ou 80 %. »

En 1861, dans le seul canton de Montsauche, sur 2.884 femmes accouchées, 1.897 étaient parties pour Paris comme nourrices. Celles qui restaient devenaient en partie éleveuses de « petits Paris ». Dans une seule commune, Montreuillon, huit enfants succombaient en huit jours, par suite des fatigues du voyage. Quant aux nourrices parties pour Paris, elles laissaient leurs propres enfants aux soins de voisins ou de grands-parents. En sept ans, dans ce canton, 449 d'entre eux périssaient faute de soins.

Lorsque ces faits révoltants ont été révélés, l'administration a fini par s'émouvoir et, grâce à une surveillance médicale très active, la mortalité a été restreinte à une proportion normale. Mais la démoralisation causée par cette industrie n'a pas été arrêtée, et ne pouvait pas l'être, par voie administrative. Un seul fait, signalé par M. Ardouin-Dumazet, en donnera une idée, les filles-mères se marient plus facilement que les autres, car on est sûr qu'elles pourront aller à Paris.

Le Morvand nous présente donc un type de pays, où la Simple Récolte et la Communauté périclitent, tandis que l'Exploitation Forestière est encore trop rudimentaire pour développer l'aptitude au travail intense et à l'initiative. Alors ces populations, incapables de se relever par elles-mêmes, trouvent plus commode de vivre du travail de la femme, ce qui a pour effet d'accentuer, chez l'homme, la tendance à la paresse et, chez la femme, la démoralisation.

On est assez embarrassé pour classer ce type. Ainsi qu'on vient de le voir, il est influencé à la fois par l'art pastoral déclinant et par l'exploitation forestière rudimentaire. Il peut donc être classé soit à la fin du groupe des populations à formation communautaire pastorale, soit au commencement du groupe des populations à formation communautaire forestière.

Ce dernier parti me paraît préférable, parce que l'exploita-

tion forestière tient ici plus de place que l'art pastoral. Ce classement a d'ailleurs l'avantage de mieux montrer à quel moment précis la forêt fait évoluer un type : c'est seulement lorsqu'elle donne lieu à des fabrications diverses.

Le Morvand apparaît donc comme un bon type de transition, comme une sorte d'introduction qui aide à comprendre et à expliquer les régions à formation forestière dont la Lorraine, par exemple, est le type accentué.

II. — LE MORVAND.

C'est à tort que la plupart des géographes écrivent *Morvan,* car l'étymologie la plus probable de ce nom est *Mor* et *Vand,* mots celtiques qui signifient *Noires-Montagnes.* L'habitant du Morvand s'appelle *Morvandeau,* qui se prononce *Morvandiau* et qui a pour féminin *Morvandelle.*

Le Morvand est un massif granitique et montagneux de 88 kilomètres de long sur 40 kilomètres en moyenne, courant du Nord au Sud et occupant à peu près le Centre de la France, entre le 1er et le 2e degré de longitude, le 46e et le 47e degré de latitude Nord. Il s'étend sur une partie des anciennes provinces de Bourgogne et de Nivernais et des départements actuels de la Côte-d'Or, de la Nièvre, de la Saône-et-Loire et de l'Yonne.

Ce pays est caractérisé par des montagnes coniques, de profondes vallées, des rivières torrentueuses, de sombres forêts. Les principales montagnes sont : la Vieille-Montagne au-dessus de Saint-Honoré-les-Bains, le Haut-du-Château, le Vieux-Château, le Beuvray qui domine Autun, le Prenclay, enfin le Bois-du-Roi, qui atteint 902 mètres au-dessus du niveau de la mer. Toutes sont granitiques, car *c'est le granit qui constitue et délimite exactement le Morvand.* Ces montagnes ont un aspect sévère, bien que la plupart des sommets soient boisés; cependant elles sont peu escarpées; on n'y voit ni formes anguleuses ni cols infranchissables.

Les forêts en couvrent une grande partie; le chêne, le hêtre,

le charme, le bouleau et l'aune s'y mélangent agréablement et s'exploitent en bois de « moule » pour l'approvisionnement de Paris. J'emprunte au savant historien du Morvand, l'abbé Baudian, la description du transport des bois :

« Le transport de tous ces bois s'exécute par les rivières d'Yonne et de Cure, et leurs principaux affluents, au moyen de flottage à *bûches perdues*, ce qui consiste à les lancer à l'eau et à les abandonner ensuite au courant. L'invention de ce genre de transport, si facile et si économique, date de 1549.

« Avant d'arriver au flottage, on se livre à diverses opérations préalables. D'abord a lieu la *moulée* ou coupe des bois; elle se fait pendant l'hiver; puis viennent le charroi, l'empilage sur les ports, au bord des rivières et des ruisseaux flottables, qui s'exécutent dans le cours de l'été. Enfin on procède au *martelage*, c'est-à-dire à l'application de la *marque* de chaque marchand de bois aux deux bouts des bûches qui lui appartiennent, afin de les reconnaître plus tard. Ce moyen, facile pour éviter les inconvénients d'un mélange général, fut inventé en 1598. Avant cette époque, les marchands comptaient leurs bûches et en retiraient ensuite une quantité proportionnelle tant d'une essence tant d'une autre.

« Lorsque le bois est reçu par le *facteur* ou garde de rivière de chaque marchand, et que le moment du *flot* est arrivé, toutes les populations du voisinage se lèvent; les bords des rivières et des ruisseaux, que l'on grossit à volonté, à l'aide d'étangs ou réservoirs, se couvrent d'hommes et d'enfants auxquels on donne depuis 30 centimes jusqu'à 1 fr. 25 par jour[1]. Les uns jettent le bois à l'eau; les autres, armés de longs crocs, s'échelonnent le long du courant pour surveiller le flot et empêcher que la *goulette*, ou milieu du lit de la rivière resté libre, ne se ferme.

« Mais l'étroit passage vient-il, par l'inadvertance ou l'impuissance de quelque surveillant à s'obstruer, alors le bois s'amoncelle au loin, et l'eau reflue ou s'échappe à travers les

1. Ceci était écrit en 1865. Les prix ont dû presque doubler depuis lors.

bûches en bouillonnant. A l'instant la vallée retentit de cris confus, et les *flotteurs* accourent à toutes jambes d'aval en amont, pour *déprendre*.

« Rien de plus curieux que cette opération ; elle exige quelquefois des efforts longs et pénibles; mais aussi par moment elle ne demande que l'arrachement de quelques bûches. Alors la *rôtie*, ou masse de bois arrêtée s'ébranle tout à coup et s'élance avec un bruyant fracas aux applaudissements de tous les travailleurs. On voit, dans ces circonstances, les bûches rouler, pirouetter, en s'entre-choquant. Le saut de Goulour surtout offre un intéressant spectacle en ce genre. Le bois, en se précipitant de 7 à 8 mètres de haut, cause un tel fracas, que tous les échos de la vallée en retentissent au loin.

« Arrivé soit à Clamecy soit à Vermenton, le bois de moule, retenu par les *arêts* placés dans la rivière, est retiré de l'eau et déposé sur le rivage. Alors commence l'opération du *triage*, vulgairement appelée le *tricage*, ou séparation de la marque de chaque marchand. Quand les divers lots sont tirés à part sous la surveillance des facteurs, et que les différentes essences, comme le *bois gris* ou le chêne et le charme, la *traverse* ou le hêtre, la menuise ou le petit bois, ont été placés séparément, les marchands se rendent à Paris pour en opérer la vente.

« Les commerçants de la capitale, après l'acquisition, viennent à leur tour à Clamecy et à Vermenton, et font remettre le bois à l'eau pour le conduire dans leurs chantiers; mais le nouveau transport ne s'opère plus de la même manière. On lie ensemble, au moyen de *harts* ou rouettes, de longues perches dont on forme des espèces de radeaux, et on y dépose le bois; c'est ce qu'on appelle *trains*. Chaque train se compose de vingt-cinq décastères ou cinquante cordes de bois environ, et il suffit ensuite de deux hommes pour le diriger. »

Depuis que ces lignes ont été écrites, ce genre de transport, sans être entièrement abandonné, est le plus souvent remplacé par le transport en bateaux ou en chemin de fer, plus coûteux, mais qui n'a pas, pour le bois, l'inconvénient d'une longue immersion.

On le voit, les bois et les eaux sont les principales richesses du Morvand : les eaux servent encore à l'irrigation des prés; ajoutons la pêche des rivières où l'on trouve de superbes truites.

La chaîne du Morvand sépare, on le sait, les bassins de la Seine et de la Loire; le premier de ces fleuves reçoit l'Yonne, le Serain et la Cure; le second, l'Aron, qui entoure le Bazois, et l'Arroux. La Cure est une jolie rivière aux eaux limpides courant sur des galets; elle traverse le réservoir des Settons, grand étang de 400 hectares très poissonneux, créé de 1848 à 1858 dans le but de grossir la Cure et l'Yonne pour le flottage et la navigation, et contenant 22 millions de mètres cubes d'eau.

Aucune mine n'est exploitée dans ce pays et il est probable qu'il ne se trouve guère de minerai métallifère dans ce sol tout granitique.

L'agriculture s'accommode du terrain du Morvand, bien qu'il soit peu fertile; il a besoin de chaux, et il faut aller chercher celle-ci en Bazois. Il y a quelques vignes, produisant un vin blanc agréable.

L'élevage des bestiaux n'est ni aussi développé ni aussi facile qu'en Bazois, aussi les bœufs servent-ils surtout au travail. Il reste quelques échantillons de la race morvandelle, basse sur jambes, trapue, bien appropriée à ce pays de montagnes; mais ils font place de plus en plus à la race charolaise-nivernaise, peut-être moins nerveuse, mais d'un meilleur rapport pour la boucherie. Quant à l'ancienne race de chevaux à laquelle le Morvand devait une certaine célébrité, elle a totalement disparu devant le cheval de demi-sang.

Le porc s'engraisse facilement à l'aide de la pomme de terre et du sarrasin, et constitue une précieuse ressource pour les habitants, grands mangeurs de lard.

Au point de vue du climat, le Morvand est froid; la neige y tombe en abondance, et il n'est pas rare d'en voir encore au mois de mai sur les sommets. Les orages, comme dans toutes les montagnes, sont fréquents et causent souvent de grands dégâts.

Peu de pays ont conservé autant de souvenirs celtiques et romains; peu de pays sont le sujet d'autant de légendes, et l'on y retrouve les superstitions de l'antiquité dans la croyance aux fées (druidesses), la dévotion aux fontaines, dans certains usages, comme celui de mettre une pièce de monnaie dans la main des défunts. La superstition est si naturelle aux gens de ce pays, qu'on y voit aussi la trace des efforts du christianisme, non pour la heurter de front, mais pour la purifier, par exemple en dédiant chaque fontaine à quelque saint, en élevant des statues de la Vierge sur les pierres jadis souillées par les sacrifices humains.

Le Morvandeau, issu des anciens Celtes, a une physionomie très caractéristique : assez grand, la tête carrée, de petits yeux, le visage pâle, ses formes sont rudes, ses manières brusques, malgré la douceur de son caractère. Très crédule, mais très méfiant pour ses intérêts, ces deux penchants sont facilement exploités par les bureaucrates. Généralement sobre et économe, il se passionne quelquefois pour le vin. Habile dans l'art de feindre, on l'a parfois accusé, non sans raison, de duplicité et de mensonge. Il aime le merveilleux, la conversation, les cérémonies religieuses, tout ce qui frappe son imagination vive et ardente.

Les habitants du Morvand se nourrissaient fort mal du temps de Vauban : il n'en est plus ainsi, bien que le Morvandeau soit moins difficile que l'habitant des plaines. Sa santé est aussi plus robuste, grâce à l'air vif des montagnes.

Le costume des hommes consiste en une chemise de grosse toile, pantalon, veste et gilet de drap, et par-dessus la blouse bleue de tous les paysans du Centre, chapeau de feutre à larges bords, sabots. Les femmes n'ont plus guère de particulier que le bonnet bien connu qu'on voit aux nourrices.

Les nourrices! voilà une source de richesses, mais aussi de démoralisation pour le Morvand. Démoralisation, d'abord quand elles prennent à demeure des pupilles de l'assistance publique. Démoralisation, parce que les filles-mères, acceptées parfois de préférence aux femmes mariées par les familles les plus

scrupuleuses sur tout autre point, trouvent un encouragement dans cette facilité à se placer. Démoralisation enfin, parce que la nourrice, après un an ou dix-huit mois passés dans une famille riche, ne retrouve qu'avec peine et dégoût sa chaumière et le travail des champs.

Il faut toutefois constater que les Morvandelles sont moins portées au luxe que leurs voisines du Bazois, et que le fond plus religieux des montagnardes les préserve davantage de la corruption qu'introduit le métier de nourrice.

L'élevage des bestiaux, l'exploitation et le flottage des bois, les charrois dans les forêts, l'agriculture, voilà les ressources que trouve le paysan pour gagner sa vie. Ajoutons que la propriété est plus divisée qu'en Bazois.

Enfin le surcroît de la population cherche dans l'émigration une ressource, parfois temporaire, d'autre fois définitive. Naguère encore, des charretiers ou *gallvachers* descendaient les montagnes au printemps et louaient leurs services aux riches fermiers de la plaine. Aujourd'hui, ce sont surtout les moissonneurs qui viennent en grand nombre suppléer au manque de bras dans le Bazois. Jusqu'à présent, ils se contentaient d'un salaire variant de 3 à 5 francs par jour, mais les politiciens sont en train de les syndiquer, et si la prochaine récolte est abondante, les fermiers auront peut-être beaucoup de peine à s'entendre avec ces braves gens, auxquels on aura représenté leur sort sous les couleurs les plus noires.

D'autres émigrent sans esprit de retour, séduits par le prestige des villes, de Paris surtout, dont le chemin de fer leur rend maintenant l'accès facile. Ils y sont domestiques, employés, ouvriers, et souvent réussissent très bien.

Il va sans dire que la facilité des transports a eu pour conséquence inévitable la disparition d'une partie de l'antique simplicité, et, avec elle, du patois original qui se composait de mots celtiques, latins et français, mélangés, confondus et défigurés et variait d'un village et même d'un hameau à l'autre.

Enfin il y a l'émigration, ou plutôt l'infiltration qui se fait insensiblement de la montagne à la plaine par le besoin de tra-

vail, par les mariages, etc. Elle a une bonne influence sur le Bazois, en lui apportant l'âpre énergie et la simplicité qui manquent un peu à ses habitants.

Comte DE DAMAS D'ANLEZY.

OBSERVATIONS SUR CETTE ENQUÊTE

Il faut rapprocher ces renseignements de ceux que nous publions plus loin sur le Bazoïs. Il y a comme une partie liée entre ces deux régions limitrophes : le Morvand, région montagneuse, déverse par un mouvement régulier et en quelque sorte automatique le trop-plein de sa population dans le Bazois, pays de vallées basses. Les populations, comme les cours d'eau, descendent elles vont chercher dans les pays bas et plus riches le travail qu'elles ne trouvent pas en suffisance dans les pays montagneux et pauvres.

Mais le Morvand n'appartient pas à cette variété de régions montagneuses où dominent les pâturages; en cela il diffère essentiellement des Pyrénées, de l'Auvergne et du Jura bernois. Nous n'avons pas affaire ici à l'art pastoral, mais à l'art des forêts, à l'exploitation du bois. On comprend, dès lors, que les communautés familiales y soient moins conservées, ce qui se traduit par le morcellement de la propriété.

D'autre part le Morvand se distingue nettement des régions montagneuses où l'art des forêts donne naissance à une foule d'industries ayant pour objet le façonnage du bois : ce qui est le cas des Vosges, par exemple. Le bois, ici, est surtout exploité en vue du chauffage et pour l'approvisionnement de Paris en combustible. Il serait intéressant de savoir à quoi tient cette différence. En tous cas, les conséquences sont importantes. Tandis que les population des Vosges se sont développées dans le sens de l'industrie, de la petite industrie pratiquée le plus souvent à la main et au foyer, ce qui les a conduites à un développement de culture scolaire (les populations industrielles

sont portées à demander à l'école un moyen de s'élever dans leur métier); au contraire, les Morvandeaux paraissent peu industrieux; ceux qui émigrent cherchent du travail dans des emplois inférieurs, n'exigeant pas d'aptitude spéciale et dans lesquels on s'élève plus par l'économie que par l'initiative.

L'industrie des nourrices est ici aussi florissante que dans le Bazois et elle y produit les mêmes effets que l'on va constater dans cette dernière région.

« Peu de pays, nous dit M. le comte de Damas, ont conservé autant de souvenirs celtiques et romains, etc. » On remarquera que le Morvand avait en effet une importance considérable aux époques celtiques et romaines. Ce massif occupait la position stratégique et commerciale la plus importante peut-être de la Gaule. La grande route des transports était alors le Rhône, puis la Saône que l'on remontait jusqu'à la hauteur de Châlon et de Dijon. Là, il fallait, au moyen d'un portage, gagner soit la Loire, soit la Seine, que l'on descendait ensuite jusqu'à destination. Or le Morvand dominait, au nord et au sud, cette route de terre ainsi que ces deux fleuves et leurs affluents.

Depuis que les transports ont emprunté d'autres routes, le Morvand est, en quelque sorte, retombé sur lui-même, c'est-à-dire sur l'exploitation rudimentaire de ces forêts. Il est redevenu ce qu'il est naturellement : un pays pauvre à ressources limitées. Il a été, dès lors, un pays peu enviable. Aussi, lorsque les conquérants francs se sont installés en Gaule, y ont créé des domaines et importé plus ou moins la formation particulariste, ils ont été peu tentés par cette région. Les traditions celtiques ont donc pu s'y conserver sans grand mélange.

E. D.

III. — L'ÉVOLUTION SOCIALE DU MORVAND.

On vient de voir que, dans le Morvand, le Lieu est caractérisé par les points suivants :

1° Sol granitique et montagneux couvert de forêts; sur les pentes, on trouve des îlots cultivables formés d'humus, que l'on

appelle *ouches;* enfin, l'on trouve des prairies naturelles le long des nombreux ruisseaux qui coulent des montagnes;

2° Difficulté des communications à travers ces forêts montagneuses, mais facilité des transports par flottage sur les rivières qui descendent vers la Seine.

Tout le type morvandeau sort de là.

D'abord, pendant le moyen âge, nous avons une *période de culture intégrale.* En effet, la rareté des centres urbains et l'abondance des forêts non défrichées dans tout le nord de la France ne permettent pas encore une exploitation rémunératrice des forêts.

Vers la Renaissance, une seconde période commence, celle de l'*exploitation forestière en vue de la vente du bois de chauffage.* Elle est devenue possible, parce que les centres urbains, et en particulier Paris, ont augmenté d'importance, tandis que dans leurs voisinages, le bois est devenu plus rare par suite des progrès du défrichement agricole. C'est alors que le Morvand commence à jouir de sa situation privilégiée, à savoir la facilité d'écouler ses bois vers Paris par flottage, en descendant le cours des rivières. En effet, c'est en 1545 que se forme l'association pour le transport des bois par flottage. Cette association est restée invariable jusqu'à nos jours, de sorte qu'on a pu l'étudier sur place ainsi que le type du bûcheron auquel elle a donné naissance.

Mais l'ancien type du paysan à culture intégrale est resté invariable à côté du bûcheron, car, comme nous venons de le dire, la spécialisation ne portait que sur le bois et non sur les produits agricoles. Ce type existait encore au temps de Le Play et a pu être étudié par lui.

Depuis lors, il s'est transformé à son tour par suite de la *commercialisation de la culture elle-même.* Cette troisième et dernière période est due au développement des transports en général, routes, chemins de fer, etc.

Nous allons étudier ces trois périodes successivement.

1° PÉRIODE DE LA CULTURE INTÉGRALE. — Cette période, qui commence au moyen âge, n'a fini, pour les paysans purs, que

dans la première moitié du XIXe siècle. Ces paysans, qui vivaient en familles patriarcales, étaient les serfs des seigneurs; et après leur affranchissement à la fin du moyen âge, ils en devinrent les métayers; un certain nombre même purent devenir propriétaires. Laissant de côté la période du servage, nous étudierons surtout le type principal, celui du métayer. Ce type peut être reconstitué d'après les renseignements recueillis sur les lieux par Le Play de 1839 à 1855.

Tout d'abord, les cultivateurs ont dû se disperser en *petits hameaux* sur les îlots cultivables (*ouches*); ils vivaient groupés en *familles patriarcales*. Certaines de ces familles possédaient le sol qu'elles cultivaient, mais la plupart ne l'occupaient qu'à titre de métayer d'un grand propriétaire. La coutume du Nivernais favorisait le maintien de ces communautés : la tenure des serfs faisait retour au propriétaire, s'ils ne laissaient pas d'*hoirs* vivant en communauté.

Voici comment était organisé le travail : « Jusqu'en 1830, dit Le Play[1], la méthode de culture était pastorale plus qu'agricole. A l'époque où furent recueillis les premiers éléments de cette monographie, le sol des métairies était subdivisé en petits enclos par de fortes haies vives plantées d'arbres. Chaque enclos, nommé *chaintre,* produisait d'abord des herbes, lesquelles étaient successivement broutées par les bœufs, par les chevaux, puis par les moutons. Peu à peu le genêt envahissait ce pâturage ; et après six années environ, on l'arrachait pour l'incinérer et pour rendre ainsi au sol l'élément calcaire qui lui fait généralement défaut. Après une année de défrichement et de labours, on récoltait successivement, en quatre années, un sarrasin, deux seigles et une avoine. Enfin, on abandonnait de nouveau, pendant six années, le chaintre à la production spontanée de l'herbe et du genêt. »

Les animaux domestiques trouvaient un supplément de nourriture dans les prairies permanentes des vallées tandis que les forêts permettaient l'élevage du porc.

1. *Ouvriers européens*, t. V, p. XXX.

Mais l'élevage était pauvre par suite du faible développement des prairies. Les bœufs de la race morvandelle servaient surtout au travail; les moutons fournissaient la laine, et l'on cultivait en outre un peu de chanvre pour les besoins du vêtement. Seul, l'élevage du cheval donnait lieu à une exportation vers les pays circonvoisins.

Voyons maintenant comment étaient organisées les communautés patriarcales du Morvand. Au temps de Le Play, il en existait encore un grand nombre, surtout dans les parties méridionales du Morvand, dans les cantons de Luzy, d'Issy-l'Évêque, de Mesvres et de Toulon-sur-Arroux. Une famille de 20 à 30 individus pouvait vivre sur un domaine de 100 à 140 hectares. Le *maître* et la *maîtresse* étaient *élus* et ne pouvaient jamais être mari et femme. Cette mesure avait pour but d'empêcher une entente qui aurait pu être préjudiciable aux intérêts de la communauté. Le plus souvent on élisait le fils aîné de l'ancien maître; on n'en choisissait un autre qu'en cas d'incapacité notoire. Tous les membres se considéraient comme solidaires et obéissaient sans murmurer au maître. Chaque communauté entretenait ses malades et ses invalides. Les veuves pouvaient rentrer chez leurs propres parents ou rester dans la communauté de leur mari. Dans ce dernier cas, elles y amassaient, en travaillant, un pécule personnel; mais lorsque l'âge et les infirmités les rendaient impropres au travail, elles devenaient *reposantes*; c'est-à-dire qu'elles étaient nourries et soignées gratuitement, mais n'avaient plus droit au pécule.

Quand la communauté devenait trop nombreuse, un ménage ayant des enfants assez grands se détachait de la communauté et allait fonder une nouvelle installation.

Telle était dans ses grandes lignes l'organisation de la famille dans l'ancien Morvand. Qu'il nous suffise de rappeler les grandes analogies qu'elle présente avec *la famille patriarcale atténuée* qui, à l'heure actuelle, subsiste encore dans les Balkans. Pour cela, que le lecteur se reporte à la description que M. Demolins a faite de la famille bulgare[1].

1. *Comment la route crée le type social?* t. II, liv. II, ch. IV.

2° Période de la culture intégrale et de l'exploitation forestière. — Nous avons dit que cette période commence au xvie siècle, et nous en avons indiqué les causes. Voyons les changements apportés dans l'état social par l'exploitation forestière.

Le fait le plus saillant est le développement de la *grande propriété* et du *travail salarié*.

En effet, l'exploitation des forêts ne donne pas un profit immédiat ; il faut pouvoir attendre ou posséder une étendue suffisante pour établir un roulement. Dans le Morvand, l'exploitation forestière se fait d'une façon particulière, parce qu'elle a en vue le bois de chauffage. On n'abat que les branches ayant atteint leur valeur marchande.

Le grand propriétaire vend son bois aux marchands de Paris, reçoit de l'argent et paie ses bûcherons. Mais ici, une difficulté se présente. Le travail du bûcheron ne se fait que pendant la mauvaise saison ; il n'est arrêté ni par la gelée, ni par la pluie, la neige seule y met un obstacle.

Pendant la bonne saison, le bûcheron se fait paysan et travaille aux champs. Pourquoi? C'est que l'exploitation forestière ne s'est développée que peu à peu, et il a d'abord été plus économique de prendre la main-d'œuvre sur place. En effet, pendant l'hiver, les paysans sont inoccupés. Ils peuvent donc se contenter d'un très faible salaire, car ce sera pour eux un supplément de ressources. Au contraire, un spécialiste, qui ne serait que bûcheron doit se montrer plus exigeant et se trouve ainsi éliminé.

Il est évident que les bûcherons sont recrutés surtout dans les communautés patriarcales les moins prospères, celles dont la propriété devient insuffisante. Il s'est ainsi formé une classe de petits propriétaires. Quant aux communautés les plus prospères, elles sont devenues peu à peu liées aux grands propriétaires par des contrats de métayage qui ont contribué grandement à maintenir leur stabilité.

En résumé, à cette époque, on trouve quatre classes sociales :

1° *Le grand propriétaire* qui fait cultiver par des communau-

tés de métayers, et qui, en hiver, fait exploiter ses bois par des bûcherons salariés;

2° *Le métayer,* cultivant en famille patriarcale, et vivant directement des produits de sa culture dont il donne la moitié au propriétaire;

3° *Le petit propriétaire*, dont l'état social a beaucoup d'analogies avec celui du métayer: Il vit sur un domaine plus petit, mais tous les produits lui appartiennent;

4° *Le petit propriétaire bordier et bûcheron,* vivant en communauté plus restreinte, cultivateur l'été, bûcheron l'hiver. Dans cette dernière classe, la famille patriarcale se dissout peu à peu par suite des deux causes suivantes :

1° La communauté soutient difficilement ses membres par l'exiguïté de la propriété;

2° Le travail du bûcheron donne la prédominance à la force physique (donc à la jeunesse), car il ne demande pas un long apprentissage.

Le Play a pu étudier le Morvand au moment où cet état social disparaissait pour faire place au suivant.

3° Période de la culture intensive et de l'exploitation forestière. — Cette période apparaît avec le développement des moyens de communication. La commercialisation de la production peut porter alors, non seulement sur le bois, mais sur tous les produits agricoles. Aussi allons-nous voir les communautés paysannes se dissoudre à leur tour, confirmant ainsi la loi que nous avons posée dans une étude précédente [1].

Laissons parler Le Play [2].

« Les nouvelles voies de charretage ont permis d'amener à bas prix, sur les sols porphyriques du Morvand, la chaux produite sur les terrains calcaires de la plaine contiguë. Le sol a pu dès lors être maintenu en état constant de fertilité par un assolement quadriennal donnant successivement un fourrage de

1. *L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?*
2. *Ouvriers européens*, t. V, p. XXX et XXXI.

racines, le froment, un fourrage de légumineuses et l'avoine [1]. Les chaintres sont devenus des champs; les fourrages artificiels ont doublé les ressources que continuent à fournir les prairies arrosées par les ruisseaux; la production des grains et des bestiaux s'est beaucoup accrue; et le prix en augmente rapidement, à la faveur des chemins de fer qui permettent de les transporter jusqu'aux grands marchés du nord et du midi de la France. »

Sur quoi a porté la spécialisation agricole dans le Morvand? Sur le bétail.

En effet, les céréales ne sont cultivées que pour la consommation locale et le rendement ne dépasse guère, à l'heure actuelle, 12 hectolitres de blé à l'hectare. Du reste, l'assolement décrit plus haut aboutit à la nourriture des bestiaux. Et ici, le voisinage de Paris développe la *production des bestiaux en vue de la viande,* donc à l'engraissement. De là la disparition de la race morvandelle plus propre au travail et son remplacement par la race charolaise-nivernaise, d'un meilleur rapport pour la boucherie. Le cheval, au contraire, a totalement disparu, incapable de soutenir la lutte contre le demi-sang.

Que sont devenues les quatre classes sociales de la période précédente?

1° *Le grand propriétaire* subsiste toujours; devenu plus riche, il s'absente de plus en plus; il va dépenser ses revenus à Paris et dans les villes d'eaux; il ne patronne plus et devient de plus en plus un étranger au pays qu'il considère simplement comme une source de revenu;

2° Le métayer ne vit plus exclusivement des produits du domaine qu'il cultive; il vend et il achète; les plus avisés, de métayers deviennent *fermiers,* mais la famille patriarcale disparaît peu à peu, et c'est dans les endroits où les communications sont le plus difficiles qu'elle disparaît en dernier lieu [2];

3° *Le paysan propriétaire* suit une évolution économique ana-

1. Cet assolement est une variante du fameux assolement de Norfolk, qui, à la fin du XVIIIe siècle, a révolutionné la culture anglaise.

2. *Ouvriers européens*, t. V, p. 291 et 320.

logue; le domaine s'émiette de plus en plus, et la famille devient tout à fait instable.

4° *L'ouvrier salarié*, voilà ce qu'est devenu l'ancien bordier bûcheron. En hiver, il est toujours bûcheron et est payé par le grand propriétaire, mais il a été exproprié de sa petite propriété; c'est une conséquence de la pratique du partage égal des successions qui a émietté le domaine, rendu une exploitation judicieuse impossible et finit par l'évincer de la propriété. En été, le travail de bûcheron lui faisant défaut, il va s'embaucher comme journalier dans les fermes et les métairies. Il est devenu exclusivement un salarié, et salarié sans liens fixes, embauché au hasard à droite ou à gauche.

C'est ce que nous montre la *monographie du manœuvre agriculteur du Morvand* de MM. Saint-Léger et Le Play.

La famille décrite jouit encore de certaines subventions (glanage, bois mort) et de certaines tolérances de la part des propriétaires, notamment pour le pâturage des chèvres, etc.

En outre, l'ouvrier s'appuie sur le travail de sa femme; outre les travaux du ménage (y compris la confection des vêtements), elle cultive le jardin et les champs à pommes de terre, et donne des soins à un nourrisson confié à prix d'argent par l'hospice des enfants trouvés.

Peu de ces ouvriers s'élèvent. « Une enquête approfondie a montré que, sur 50 ouvriers de cette condition existant dans la commune, 5 seulement avaient une tendance à l'épargne et étaient en voie de s'élever à une meilleure situation... Ceux d'entre eux qui, par exception, se montrent animés de l'esprit de prévoyance s'élèvent tous facilement au-dessus de la condition paternelle. Ils sont très recherchés comme ouvriers domestiques et ils sont ordinairement admis, par un mariage, dans la famille d'un métayer dont ils prennent plus tard la succession. Très souvent, ils sont directement placés par un propriétaire à la tête d'une métairie; dans tous les cas, ils accumulent chaque année un petit capital et se mettent bientôt en mesure d'acquérir une propriété, avec laquelle ils parviennent immanquablement à l'aisance. En revanche, des enfants

de métayers et d'ouvriers-domestiques, en nombre plus considérable, ne pouvant rester, faute d'emploi ou d'aptitudes, dans la condition de leurs pères, sont incessamment rejetés dans la classe des journaliers. C'est ainsi que cette classe se recrute sans cesse dans la partie la moins intelligente et la moins prévoyante de la population. La classe des manœuvres-agriculteurs se recrute encore parmi les enfants de propriétaires-cultivateurs qui, après avoir divisé l'héritage paternel, n'y peuvent plus trouver chacun pour leur activité un emploi suffisant. Souvent on voit les propriétaires-cultivateurs eux-mêmes se ruiner pour servir les intérêts de sommes empruntées, dans l'intention d'acquérir, à un taux excessif, des terres situées à proximité de leur domaine, et être ainsi réduits à cultiver comme journaliers des terres qu'ils ont antérieurement possédées[1]. »

On comprend que, dans ces conditions, le Morvand ne produit qu'une émigration inférieure. De la classe ouvrière sortent des manœuvres, des charretiers, des moissonneurs qui vont s'employer dans la région des plaines.

Des communautés paysannes ébranlées sortent des petits commerçants, des cabaretiers; certains se livrent au commerce des comestibles (*Rocatiers*) pour l'approvisionnement des forges du Creusot, et quand ils ont amassé une somme suffisante, font le commerce des blés (*Blatiers*).

Tel était l'état social du Morvand vers le milieu du XIX[e] siècle. Actuellement, une autre période semble s'ouvrir; tout au moins une crise intense sévit sur le Morvand ; elle est due à la concurrence de plus en plus grande que le chauffage au bois rencontre de la part de la houille. Mais comme cette crise atteint toutes les populations forestières du Centre de la France, nous en parlerons dans le chapitre spécial que nous consacrons à cette crise.

D'autre part, nous avons vu que les progrès de la culture ont amené l'extension du fermage au détriment du métayage, et corrélativement la dissolution de la famille patriarcale. Toute-

1. *Ouvriers européens*, t. V, p. 261.

fois, la *Monographie des fermiers à communautés taisibles du Nivernais*, de M. Victor de Chévery[1], nous révèle l'existence, en 1860 de fermiers vivant en familles patriarcales. On se trouve là en présence d'un phénomène peu fréquent, qu'il convient d'analyser de plus près.

La communauté observée se compose de cinq ménages comprenant vingt-deux personnes, plus deux domestiques et une servante. Elle occupe un domaine de 114 hectares pour lequel elle paie un fermage de 2.400 francs par an. Le domaine était situé à Cuzy, sur la limite du Morvand et du Charolais.

Tout d'abord, l'auteur constate que les communautés fermières n'existent guère que dans la partie méridionale du massif granitique du Morvand, et il attribue ce fait à l'isolement topographique de cette région, située loin des routes et des centres industriels[2]. Il s'ensuit donc que la commercialisation de la culture doit être peu développée. En effet, la culture proprement dite est restée peu intensive, et M. de Chévery constate que l'esprit de routine est particulièrement accentué parmi les communautés patriarcales[3]. Le seigle est toujours la production principale, et est absorbé, autant que possible, par la consommation ménagère ; seul, l'excédent est exporté vers la Bourgogne. De même la famille consomme ses propres légumes, brûle le bois provenant de ses haies ou de ses genêts. Le domaine produit en outre du chanvre, de l'huile de noix, etc...

Ce fait s'explique par la commercialisation de l'élevage. L'on vend des chevaux, des bœufs, etc., et c'est avec l'argent qui provient de ces ventes que l'on peut payer le propriétaire. C'est donc grâce aux gains faciles provenant du développement de l'élevage que le fermage a pu apparaître.

Mais il est évident que le taux du fermage n'absorbe pas tout l'argent qui rentre dans la communauté, ou sinon celle-ci n'eût pas désiré ce mode de tenure. C'est bien ce qui a lieu dans la

1. *Ouvriers des Deux Mondes*, t. V, n° 38.
2. *Id.*, p. 42.
3. *Id.*, p. 44.

famille observée. On peut dès lors se demander. comment cet excédent d'argent qui entre dans la communauté. ne vient pas y introduire un élément dissolvant. On le comprend quand l'on connaît la coutume qui préside au budget commun : « *Tout argent entré dans la communauté n'en doit plus sortir* [1] ». Là est la clef de voûte du système. Grâce au régime du domaine plein, on peut vivre presque exclusivement de ses propres produits; grâce à la vente du surplus, l'on a pu s'élever au fermage. Le bénéfice vient donc s'accumuler dans le coffre de la communauté. Il forme le fonds de réserve destiné à parer aux éventualités, à surmonter les phases de l'existence.

En réalité, la communauté fait quelques achats au dehors, mais ces achats se bornent à quelques articles secondaires, sucre, sel, épices, etc.

Le fonds de réserve est constamment menacé par le code Napoléon et par la cupidité des individus.

On élude le code en plaçant l'argent sur parole ou sur des billets non enregistrés [2]. On évite le développement de la cupidité chez les individus en les laissant dans l'ignorance du total réel du fonds commun; ce dernier est, du reste, placé au nom du chef de communauté. Celui-ci a le droit d'aller au marché, de vendre et d'acheter, de gérer le fonds de réserve. Peu à peu il initie aux affaires le futur maître de la communauté qui, le plus souvent, est son fils aîné, ou à défaut son frère.

On voit sur quel échafaudage compliqué repose une communauté fermière du Morvand ! Malgré tout, il a fallu laisser une certaine satisfaction aux intérêts individuels. C'est pourquoi, à côté du bien commun (fonds de réserve ou matériel cultural), on voit apparaître le pécule personnel. Il provient de la dot apportée par la femme ou des partages qui ont eu lieu à certaines époques. Il comprend les lits, une partie des vêtements et du linge, et une épargne placée le plus souvent en terres. Ainsi, chose curieuse, dans cette communauté qui cultive un domaine ne lui

1. *Ouvriers des Deux Mondes*, p. 41.
2. *Id.*, p. 48.

appartenant pas, les individus sont propriétaires de terrains situés dans d'autres communes et qu'ils afferment à d'autres cultivateurs.

On sent, malgré tout, comme ces communautés fermières sont instables. Qu'elles arrivent à être dans la gêne, et le fonds de réserve, disparaissant, donnera libre cours aux dissensions ; que, d'autre part, une inégalité trop grande se produise entre les pécules de chaque membre, il est douteux que l'accord parfait subsiste longtemps. Mais, surtout, que les communications deviennent plus faciles, apportant les produits variés et le luxe de la civilisation moderne, et l'effondrement se produira, comme il s'est produit dans les autres régions plus accessibles du Nivernais.

Il est donc probable que les communautés fermières ne forment qu'un état de transition entre les anciennes communautés métayères et les fermiers vivant en ménages séparés. De même, on a vu qu'elles forment une transition entre le stade du communisme familial des familles vivant exclusivement des produits du domaine, et celui de l'individualisme des populations vivant du commerce. C'est pourquoi le pécule personnel existe à côté du bien commun.

L'étude du milieu social morvandeau vérifie donc les lois suivantes :

La communauté familiale, qui est bien adaptée aux populations vivant directement des produits d'une culture extensive appuyée sur l'art pastoral, décline quand la culture, devenant plus intensive, permet la vente de l'excédent de production; elle disparaît quand la production, complètement commercialisée, force la population à se procurer au dehors la plus grande partie de sa subsistance[1].

Le fermage tend à remplacer le métayage quand l'écoulement facile des produits amène l'enrichissement des tenanciers.

On a vu, également, combien l'autorité du maître est despotique et facilitée par une éducation compressive.

1. Voir *L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?* 30e fasc., p. 21, 27, 103, etc.

Ajoutons que, comme chez tous les patriarcaux, l'on fait travailler les femmes le plus possible. Elles s'occupent, non seulement du ménage et des soins à donner aux enfants, mais du jardinage, de l'élevage des moutons et des porcs, de la confection et de la réparation des vêtements; enfin, elles aident les hommes dans les travaux des champs.

Il est inutile de dire que le luxe n'a pas pénétré dans ces communautés. On en aura un exemple quand on saura que l'habitation se compose d'un simple rez-de-chaussée comprenant une salle commune appelée *chauffoir* et des chambres à coucher, une par ménage. Le sol du chauffoir est en terre glaise, et le mobilier, ainsi que les vêtements, sont très simples.

Paul Descamps.

II

LE BAS NIVERNAIS

D'après une carte du duché et gouvernement général du Nivernais, dédiée et présentée à Monseigneur Mazarini Mancini, duc de Nivernais et Donziais, par Delafosse, géographe, et datée de 1760, cette province se composait du Donziais, des vallées d'Yonne, du Morvand, du Vaux de Nevers, du Vaux de Montenoison, des Amognes, du Bazois et du pays d'Entre-Loire-et-Allier.

Le Morvand, par suite de son sol granitique et porphyrique, forme un pays à part dans le Nivernais. Le reste de la province, quoique comprenant plusieurs pays, peut être groupé en une seconde région appelée *Bas Nivernais*. C'est un *plateau calcaire* brisé, entrecoupé de vallons et d'étangs. Comme dans le Morvand, on se trouve donc en présence d'une culture pauvre unie à l'exploitation forestière. Aussi constatons-nous l'*organisation en familles patriarcales pendant toute la période de culture intégrale*, c'est-à-dire jusqu'au début du XIXe siècle. La dissolution des communautés agricoles a été plus hâtive dans le Bas-Nivernais que dans le Morvand parce que les voies de communications ont pu s'y établir plus tôt. Aussi Le Play a-t-il assisté à la disparition de la dernière, celle des Jault, dans le village de Saint-Benin-des-Bois (canton de Saint-Saulge). Il est curieux de constater que ce village est précisément *le plus élevé* du Bas Nivernais, soit une altitude de 452 mètres [1].

1. Voir *Vivien de Saint-Martin*, *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, t. IV, p. 142.

Les communautés du Bas Nivernais étaient semblables à celles du Morvand. Le maître et la maîtresse étaient élus. L'héritier, déjà désigné du vivant de son prédécesseur, s'appelait l'aide. Le maître et son aide mangeaient à une table séparée, tandis que les autres membres de la famille mangeaient en commun dans la salle de réunion. Chaque ménage habitait dans une cellule séparée, dont les principaux meubles appartenaient à la communauté. Toutefois quelques-uns étaient possédés individuellement, principalement les vêtements et la dot que chaque femme apportait en se mariant. En cas de veuvage, la femme peut continuer à faire partie de la communauté de son mari en restant près de ses enfants, ou bien rentrer dans son ancienne communauté, chez ses parents, en reprenant sa dot. Chaque individu était désigné par son nom de baptême suivi de celui de son père, comme cela a encore lieu actuellement en Russie.

Les circonstances qui ont amené la disparition de la dernière de ces communautés, celle des Jault, ayant été racontées tout au long par M. Demolins, nous n'y reviendrons pas[1].

Bornons-nous, à défaut d'autres renseignements, à donner quelques indications sur l'état agricole du département de la Nièvre, qui correspond à peu près à l'ancienne province du Nivernais.

En 1884, les exploitations de plus de 100 hectares formaient plus du tiers du territoire, mais le nombre des bordiers et des petits cultivateurs était encore considérable, car l'étendue moyenne des exploitations ne dépassait pas 4 à 5 hectares. On comptait 23.364 propriétaires cultivant eux-mêmes leurs terres ou les faisant valoir, 5.510 fermiers, métayers ou colons, et 15.257 petits propriétaires travaillant pour autrui. L'hectare valait, en moyenne, 1.785 francs, rapportant un produit net de 54 francs. La population, à peu près stationnaire, s'élève à 347.000 habitants environ, vivant sur une superficie de 6.817 ki-

1. Voir *supra*, p. 8 et suiv.

lomètres carrés, mais la population rurale s'élève seulement à 278.000 habitants[1].

Les principaux produits agricoles sont les céréales, les pommes de terre, le chanvre, les légumes, les fruits et le vin. Les deux cinquièmes du territoire sont en forêts, exploitées pour les bois de chauffage. On pratique l'écorçage du chêne pour la tannerie; aussi le Nivernais exporte de grandes quantités d'écorce en Belgique, où cette industrie est spécialement développée.

Il y aurait lieu de distinguer le type des plateaux où dominent la grande propriété avec la culture des céréales et l'exploitation forestière, de celui des vallées où la petite propriété l'emporte, grâce aux cultures arborescentes et maraîchères.

A titre d'exemple, nous donnons la description du pays de Bazois, par le comte de Damas d'Anlezy, et nous exposerons ensuite l'état de l'ouvrier industriel d'après deux anciennes monographies auxquelles nous avons appliqué la Nomenclature sociale. Enfin, nous terminerons par une étude sur la Crise de l'exploitation forestière d'après une monographie de M. L.-H. Roblin.

P. D.

I. — LE BAZOIS.

Le Bazois (de *bas* et *oes*, vallées et pâturages) est situé entre les montagnes du Morvand, qui le bornent à l'est, et la petite chaîne des Amognes à l'ouest. Il confine, au nord, aux Vaux de Montenoison et aux vallées d'Yonne, au sud à la partie de la Bourgogne formant le département de Saône-et-Loire. La Loire le sépare, de Tannay à Decize, du pays d'Entre-Loire-et-Allier, au sud-ouest.

Un seul affluent un peu considérable de la Loire, l'Aron, le traverse dans toute sa longueur. Il prend sa source dans les

1. Au contraire, la population urbaine augmente. Ainsi la ville de Nevers, qui comptait 18.000 habitants en 1861 en compte 24.000 en 1885.

étangs de Crux, coule du nord au sud, puis de l'est au sud-ouest, en formant une grande boucle pour se jeter à Decize. Cette rivière est très importante, en ce qu'elle alimente le canal du Nivernais, qui la côtoie sur presque toute son étendue.

La principale ville du Bazois était Moulins-Engilbert; les autres principaux centres urbains sont Saint-Saulge, Châtillon, Decize, Gours et Luzy.

Au point de vue du relief du sol, les vallées du Bazois sont élevées de 200 à 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les pentes qui descendent des Amognes atteignent 400 mètres, et le sol s'élève depuis la vallée de l'Aron jusqu'au Morvand à une hauteur de près de 800 mètres. On le voit, c'est un pays assez accidenté, formé en grande partie de terrains tertiaires et de quelques terrains jurassiques. On trouve dans les carrières beaucoup d'ammonites et d'autres coquillages.

Le climat du Bazois est peu tempéré; en été, la chaleur y est plus lourde qu'en Morvand; en hiver, il y gèle davantage. Les orages y sont fréquents et violents, les pluies relativement rares, excepté sur les bords de la Loire et de l'Aron. En revanche, sauf dans les années de sécheresse exceptionnelle, la rosée est abondante; on voit s'élever, dès le coucher du soleil, de véritables nuages, qui entretiennent la fraîcheur des prairies si réputées du Nivernais. Je pense que cette rosée vient de l'*imperméabilité du sol, presque partout argileux.*

Ce qui domine, en effet, dans cette région, ce sont les prés et les bois; peu ou point de vignes. Quoiqu'on ait beaucoup défriché de 1850 à 1870, on peut affirmer qu'un bon tiers au moins du Bazois est couvert de bois. Beaucoup de ces bois appartenaient autrefois à des couvents; ils sont devenus bois de l'État; quelques-uns sont encore communaux ou usagers; la plupart appartiennent à des particuliers, dont beaucoup n'habitent pas le pays. Le commerce trouve un débouché dans le canal du Nivernais, qui met en communication la Loire et l'Yonne. Dès le XVIe siècle, les bûches étaient jetées dans l'Yonne et la Cure et abandonnées au courant, soit isolément soit par trains, et arrivaient ainsi à Paris. Cette coutume, appelée flottage, existe

encore, et la concurrence du chemin de fer n'a pas réussi à la détruire. Jusqu'à la Révolution, les marchands de bois nivernais avaient le titre de *marchands de bois pour la provision de Paris*.

Depuis quelques années, l'industrie forestière subit une crise qui tourne à l'état aigu. Sous l'influence de l'industrie métallurgique pour les charpentes, de l'importation des bois de Norvège pour la menuiserie, de la consommation de la houille pour le chauffage, le commerce des bois a subi une baisse considérable. Les marchands ont cherché à se rattraper, non seulement sur le propriétaire, qui subit sans trop se plaindre la diminution de ses revenus, mais aussi sur l'ouvrier, pour lequel ce n'est plus seulement une question de revenu, mais d'existence. Et ici, l'ouvrier, c'est le paysan; tout ce qu'il y a dans le pays de journaliers, de manœuvres et même de petits propriétaires ne vit, l'hiver, que de son travail dans les bois. Il s'ensuit que l'offre de travail est plus abondante que la demande : nouvelle raison pour les marchands d'abaisser les salaires, qui en sont arrivés à 75 centimes environ par jour pour les ouvriers médiocres, 1 fr. 25 au plus pour les rudes travailleurs. De là des mécontentements habilement exploités par les politiciens, la formation d'un syndicat, dont les chefs n'ont jamais touché une cognée, enfin une grève qui ne s'est terminée que lorsque les marchands, voyant la saison s'avancer, ont fait des concessions. Qu'est-il arrivé? Il est venu des ouvriers de partout, tous ont été embauchés, et le travail qui durait habituellement six mois, a été fait en quinze jours, au grand détriment de la population locale.

Les sommets non boisés sont livrés à la culture, et les vallées sont presque toutes en prairies naturelles. Hormis celles-ci, les meilleures, appelées *embauches* (en général d'anciens étangs), ne sont jamais fauchées; on y laisse les bœufs du 1er mars au 1er décembre et les chevaux toute l'année, sauf lorsque la neige est trop abondante.

L'élevage du bœuf est donc la grande production du Bazois. A l'ancienne race morvandelle, petite, sobre, énergique pour le

travail, s'il faut en croire les anciens du pays, mais donnant peu de viande, a été substituée, vers la fin du siècle dernier, la race charolaise. En 1773, Claude Mathieu, d'Oyé en Charolais, prit à ferme la terre d'Anlezy, en Nivernais, et y emmena des bêtes charolaises pures, qui firent souche et devant qui disparut vite la race morvandelle.

En 1825, M. Brière, d'Azy, dans les Amognes, fit venir d'Angleterre six vaches et un taureau de race Durham; d'autres importations eurent encore lieu depuis, entre autres par le comte de Bouillé, qui remporta de nombreux succès dans les concours agricoles, et par M. Tiersonnier, l'éminent président de la Société d'agriculture de la Nièvre. Il est évident que ces croisements ont eu une influence sur la race charolaise-nivernaise, influence généralement regardée comme favorable, contestée cependant par quelques-uns.

Jadis forêts et étangs, aujourd'hui bois et prés, on voit que la nature du Bazois doit faire de ses habitants une population essentiellement communautaire, habituée à se contenter autant que possible des productions spontanées du sol. N'est-ce pas d'ailleurs à la porte du Bazois, dans le Vaux de Montenoison, que vivait cette communauté des *Jault* que Le Play a rendue célèbre, et dont l'ingérence du Code civil a eu trop facilement raison?

Il faut toutefois tenir compte de la complication actuelle du travail et des rapports sociaux, et l'on aurait tort de croire que la culture n'existe pas dans le pays dont nous parlons. Mais les prés étant clos, ainsi que les champs, par des haies naturelles souvent très hautes, et les bestiaux n'étant rentrés la nuit que dans le fort de l'hiver, le pâturage développe peu de travail. Aussi peut-on dire que l'élevage du bœuf, surtout du bœuf d'*embauche*, celui qui se vend au marché de la Villette, tient plutôt du commerce que de l'agriculture.

La routine est singulièrement favorisée par cette disposition du Nivernais à se contenter des produits spontanés du sol, et les éleveurs de notre région sont souvent plus malheureux que d'autres : ils répugnent à faire venir de loin des fourrages ou

des tourteaux, et ne cherchent pas à utiliser, comme dans d'autres pays, les feuilles d'arbres qu'ils trouveraient trop longues à cueillir, ni à semer du maïs, culture dont ils ont perdu l'habitude.

Les terres sont en général très fortes, *argilo-calcaires;* de plus, les champs occupent des plateaux et des sommets souvent en pente assez raide : voilà deux raisons pour labourer avec des bœufs; mais le bœuf, à six ans, sera vendu pour la boucherie; voilà une raison pour le ménager. Aussi laboure-t-on le plus souvent avec six bœufs, toujours avec au moins quatre.

Ce mode de labourage a son effet sur l'homme : celui-ci, en sabots, marche à pas lents et pesants; on dirait même, lorsqu'il se promène ou va à ses affaires, qu'il suit ses bœufs; rien ne lui ferait hâter sa marche.

On pourrait, à ces traits, croire l'homme du Bazois paresseux; bien au contraire, il est, comme ses bœufs, excellent travailleur, mais travailleur lent; son ouvrage est accompli consciencieusement; tout son temps est employé. Aussi les Nivernais font-ils en général d'excellents domestiques.

Peut-être est-il une autre cause encore à cette lenteur et à cette routine : c'est que la propriété est assez peu divisée. *La grande culture domine :* les fermes n'ont jamais moins de 50 hectares et atteignent parfois 250 à 300 hectares. Or, on sait quel stimulant est pour les hommes la propriété individuelle. Mais, s'il est vrai qu'elle excite au travail, il faut reconnaître, d'autre part, qu'elle est impropre aux progrès actuels des méthodes de culture.

Le métayage, qui avait été jusqu'au commencement de ce siècle le régime de location de la terre, a presque complètement disparu, et il serait fort difficile de le substituer aux grandes fermes, à cause des bâtiments qu'il faudrait construire. Du métayage il est cependant resté une excellente coutume : celle de la culture à moitié des pommes de terre, betteraves, carottes et haricots. Cette culture, en effet, exige une main-d'œuvre considérable, qui serait fort dispendieuse pour nos gros fermiers; ceux-ci ne la font guère qu'au point de vue de l'assolement, pour nettoyer la

terre et la préparer à la culture des céréales. Ils trouvent donc leur compte, après avoir labouré, à abandonner la terre à des journaliers, des manœuvres ou même des petits propriétaires, qui sèment, sarclent, récoltent et donnent au fermier la moitié de la récolte comme loyer de la terre. Le pauvre y trouve pour l'hiver sa nourriture et celle de son cochon, et le fermier n'y perd rien, puisque, sans autre main-d'œuvre que le labourage, il trouve sa terre nettoyée et prend la moitié de la récolte. Cette coutume contribue, je crois, à maintenir les bons rapports sociaux.

Les industries féminines ne sont guère en usage en Bazois : depuis longtemps le rouet et la quenouille de la grand'mère pourrissent au grenier, et rien ne les a remplacés. Si les hommes sont enclins à la routine, les femmes sont, au contraire, fort avancées dans la civilisation : sans avoir jeté leur bonnet par-dessus les moulins (il n'y a plus guère de moulins), elles l'ont partout remplacé par le chapeau à fleurs ou à plumes venu en droite ligne du Bon-Marché; je crois que peu de pays forment une meilleure clientèle pour les grands magasins, et dans ma commune de 800 habitants, il y a trois couturières.

D'où vient ce luxe, puisque la femme travaille peu? Rendons d'abord à beaucoup cette justice qu'elles vont en journées, non pour le travail des champs, mais pour laver ou coudre, qu'elles tiennent parfaitement bien leur ménage et que leurs enfants sont très bien soignés. Mais quelques journées par-ci par-là ne seraient pas une ressource bien abondante, et le commerce des volailles et du laitage n'existe pas. Il est une autre ressource hélas! qui est une véritable plaie sociale pour ce pays : je veux parler de celle qui est fournie par l'Assistance publique, non pas seulement de la Nièvre, mais du département de la Seine. Sous prétexte que *la Nièvre est le pays des bonnes nourrices,* l'administration encourage les femmes à venir chercher à Paris des nourrissons qu'elle leur fournit avec un salaire de 25 francs par mois pour la première année, 20 francs la deuxième, 15 francs la troisième, et 10 francs pour les années suivantes jusqu'à treize ans inclusivement, plus des habillements, des indemnités assez

considérables et des récompenses. C'est là un élevage très productif. Ces enfants sont d'ailleurs bien soignés au point de vue matériel (les inspecteurs y tiennent la main très strictement), et sont presque toujours traités sur un pied d'égalité avec les propres enfants de leur parents nourriciers; parfois même ceux-ci s'y attachent, les voient partir avec peine à l'âge de quatorze ans pour se placer, et conservent avec eux des relations.

Rien à dire si ces enfants étaient l'exception; malheureusement, il en est tout autrement dans ma commune; ils forment le tiers des élèves des deux écoles. Qu'en résulte-t-il? Les jeunes gens indigènes, qui ont de quoi payer un apprentissage, émigrent dans les villes, tandis que les petits *Parisiens*, faute de ressources, restent dans le pays, se marient entre eux et forment une population cosmopolite, scrofuleuse, misérable, qui se substitue peu à peu à celle du pays, au grand détriment du sens moral et des traditions locales.

Une autre conséquence de cette invasion, conséquence bien inattendue, est qu'*elle amène avec elle le luxe*. Il y a vingt ans, les gamins de nos villages allaient nu-pieds et ne s'en portaient pas plus mal; il y a dix ans, ils allaient en sabots. Or les enfants de l'hospice sont abondamment pourvus de vêtements et de souliers : une mère peut-elle laisser son fils dans l'infériorité par rapport à ces enfants? Dès lors, on considère comme indispensables des choses dont on se passait autrefois fort bien, et, comme les ressources n'augmentent pas, il y a là une cause de gêne et de malaise social.

Sans doute, à ce mal il y a un bon côté : c'est que la femme reste à son foyer et pourrait se livrer à l'éducation de ses enfants. Je dis pourrait, parce qu'en fait, les soins matériels sont seuls donnés; pour l'instruction, la mère s'en remet à l'instituteur; pour la religion, au curé. Un autre avantage, c'est que la natalité étant non une charge, mais une ressource immédiate si la mère est bonne nourrice, le fléau de la dépopulation est ainsi évité.

Il y a cependant une diminution certaine de la population, qui atteint surtout la population rurale ouvrière. C'est que l'*ha-*

bitant du Bazois est séduit, comme les autres, par le prestige des fonctions publiques et par la vie urbaine. Le gros fermier emploie ses économies à acheter à son fils une étude de notaire ; les fermiers ont beaucoup de peine à se marier, les jeunes filles préfèrent épouser des employés du commerce ou de l'administration.

L'industrie houillère n'est représentée en Bazois que par les mines de la Machine, dites mines de Decize et appartenant à la Société du Creusot. Cette Société, très paternelle pour ses ouvriers en même temps que très ferme, occupe là environ deux mille ouvriers, qu'elle prend autant que possible dans le pays. Aussi n'y a-t-il jamais eu de grève à la Machine, malgré les excitations des politiciens et de leurs journaux.

Une verrerie, près de Decize, occupe aussi un certain nombre d'ouvriers; aucun ne se plaignait de son sort, car si le travail est rude, il est bien rétribué; lorsqu'il y a deux ans, le syndicat central décréta la grève, il fallut bien se soumettre! La grève dura un mois et ne fut marquée par aucune violence : c'est que, comme à la Machine, les ouvriers appartiennent presque tous au pays.

Il y a des eaux thermales au pied du Morvand, à Saint-Honoré-les-Bains. Elles appartiennent à la famille d'Espeuilles, qui les exploite en régie directe avec un très bon personnel. Les inconvénients des grandes stations thermales sont ainsi évités.

Au point de vue des transports, le Bazois est traversé par deux lignes de chemins de fer sans grande importance : celle de Nevers à Clagny et celle de Cercy-la-Tour à Clamecy. Il faut noter toutefois que l'ouverture de la première de ces lignes a augmenté l'importance de Decize au point de vue de ses mines et comme marché de bestiaux, au détriment de Saint-Saulge, dont les foires étaient autrefois renommées.

Le canal du Nivernais amène une population nomade assez mauvaise.

Comment s'exerce le patronage dans la population rurale? Peu ou point. Sans doute, les rapports sont pacifiques entre le patron et ceux qu'il emploie, mais domestiques et filles de fermes ne

sont nullement surveillés. L'une d'elles donne-t-elle la preuve d'une inconduite dont le fils du fermier soit la cause? elle est renvoyée avec ou sans gratification, et le patron s'imagine avoir rempli tout son devoir. Ce même patron est cependant charitable : jamais il ne refusera la soupe et le coucher dans sa grange au pauvre qui viendra lui demander l'hospitalité.

Pas d'autre culture intellectuelle que celle du journal à un sou; parfois, l'hiver, à la veillée, on lit un roman prêté par un voisin, quel qu'il soit, au hasard et sans choix.

La religion est encore respectée en principe, pratiquée par habitude dans ses grandes lignes. La vie publique est nulle, l'esprit d'association n'existe pas; il n'y a pas, comme dans certains pays, des jeux de boules ou de quilles; le cabaret est le seul lieu de réunion.

L'émigration se porte surtout sur Paris, où le Nivernais cherche une place de domestique, de commis ou d'ouvrier; il ne songe pas à émigrer à l'étranger. D'ailleurs, quand il émigre, c'est presque toujours sans esprit de retour.

Voilà les principaux traits caractéristiques que nous découvrons dans le Bazois. Sans doute, les pays voisins ont avec lui beaucoup de ressemblance; cependant l'homme du Morvand, pays de montagnes, n'a pas un caractère aussi communautaire; il est plus industrieux, et vient sans cesse renouveler et vivifier la population de la plaine, qui le jalouse, s'il faut en croire un proverbe, bien faux quant à sa seconde partie : « Il ne vient du Morvand ni bon vent, ni bonnes gens. »

Cte de DAMAS D'ANLEZY.

OBSERVATIONS SUR CETTE ENQUÊTE

Il est navrant de voir à quel point la France a été partout la même, à quel point le régime agricole y est demeuré arriéré, primitif, naïf, jusqu'à ce temps-ci. Il y a là pour l'historien matière à s'instruire. Notre Enquête relève impitoyablement par-

tout le même trait. L'uniformité plane et basse du tempérament communautaire, dans la culture, égalise et nivelle si bien toutes choses, que les diversités de nature des lieux ne se traduisent plus que par des modifications secondaires.

On verra ici le double phénomène que l'on remarque dans beaucoup de régions : incapacité du commun de la race à tirer parti du sol; émigration nombreuse d'éléments très défectueux vers la ville. Il faut manifestement autre chose que cela pour relever un pays.

L'origine du mal éclate de toutes parts : les gens à aptitudes choisies, à amples ressources, à culture intellectuelle, ont lâché la pratique des méthodes de production. On peut le lire ici : aux couvents, qui avaient été des pionniers, a succédé l'État qui se borne à conserver les bois des religieux; aux anciens grands propriétaires, qui avaient été créateurs de domaines, ont succédé des communautés rurales incapables, ou des propriétaires qui vivent en dehors de la région. C'est la désertion parfaite de ce qui peut et doit être l'élite dans la direction du travail.

Cette faute est impardonnable. La présente monographie et toutes les autres tour à tour le démontrent : *Dès que les capacités sont ramenées à l'exploitation des richesses naturelles du pays, le pays remonte*. Il faut voir ce qui est dit, ici encore, des progrès opérés par MM. Brière, de Bouillé, Tiersonnier, par la Société du Creusot, par la famille d'Espeuilles, et de l'effet qu'en a ressenti la région : elle apparaît là dans un type nouveau, bien différent de son vieux type.

C'est par la désastreuse pression d'erreurs anciennes, que la classe supérieure, j'entends celle qui a plus de ressources à sa disposition, a cessé de mener les ateliers des travaux manuels. On peut dire qu'en France le travail était pleinement tombé en roture. Ce méfait a commencé avec la décadence de la féodalité, aux XIIe et XIIIe siècles. De loin en loin, le mal s'est montré si grand qu'on a cherché à ramener aux ateliers quelques hautes personnalités, quelques classes d'élite. Le roi lui-même s'en est mêlé. Mais ces réactions de commande ne pouvaient aboutir qu'à d'illustres impuissances. Rien n'était capable d'agir, que

l'effondrement total de ce qui attirait et retenait à la cour, à l'armée, dans l'administration et à la ville, la vanité et la demi-oisiveté des meilleures familles. Aujourd'hui cette vanité tombe de haut et l'oisiveté est devenue absolue et ruineuse. On commence à se souvenir des ateliers qu'on avait désertés et méprisés, et à croire qu'ils peuvent honorer, intéresser et enrichir. Ainsi s'opère un retour, qu'on aurait juré impossible il y a cinquante ans, et qui fait à présent un des sujets les plus actifs des conversations privées et des discussions publiques.

Il y a, dans cette peinture du Bazois, une curieuse esquisse de ce peuple de nourrices que soutient, à vrai dire, l'Assistance publique de la Seine. On voit là, avec un relief particulier, à quel patronage s'en vont les populations auxquelles manque celui des ateliers prospères, c'est-à-dire des ateliers aux méthodes progressives, menés par des hommes de valeur.

H. T.

II. — L'OUVRIER INDUSTRIEL DU NIVERNAIS D'APRÈS QUELQUES MONOGRAPHIES.

Si l'industrie n'existe guère dans le Morvand, il n'en n'est pas tout à fait de même dans le Bas Nivernais. Il y a à cela plusieurs raisons; d'abord, il n'y a pas de mines dans le Morvand, tandis que, dans le reste de la province, on trouve quelques gîtes de fer, de plomb argentifère et même de houille : de plus, il existe également des carrières de pierre calcaire, de pierre meulière, des sables kaoliniques, etc., qui ont donné naissance à diverses industries; enfin, le Bas-Nivernais, moins bien placé que le Morvand pour l'écoulement de son bois vers Paris, a songé à l'utiliser comme combustible industriel. De là, comme dans le Périgord et le Berry, le grand développement pris autrefois par l'industrie métallurgique.

Deux anciennes monographies, consacrées à l'étude des populations industrielles du Nivernais, nous permettent de dégager ce type social.

La première est celle d'un *fondeur au bois,* de MM. de Saint-

Léger et Le Play[1]. C'est donc le type ancien, celui qui a été peu à peu éliminé par la concurrence de la houille.

La famille étudiée habitait la commune de Vandenesse (canton de Moulins-Engilbert), à la lisière du Bazois et du Morvand. On y trouve à la fois, le minerai de fer, le combustible (bois) et la force motrice (chute d'eau). L'exploitation du haut-fourneau et de la forêt ne formaient qu'un tout, dirigé soit par le propriétaire rural lui-même, soit par un fermier-capitaliste.

La production de la fonte était donc limitée par la quantité de combustible que la forêt pouvait fournir. Aussi la concurrence était peu active et le prix du fer très élevé. Il existait ainsi, en fait, une grande stabilité, tant pour le patron que pour l'ouvrier, mais cette stabilité forcée empêchait tout nouveau progrès et entretenait la routine. Le patron n'avait aucune possibilité d'étendre ses affaires, tandis que les ouvriers s'endormaient à l'abri d'un patronage facile.

En quoi consistait ce patronage?

Tout d'abord, la *permanence des engagements*. Théoriquement, l'ouvrier est attaché à son patron par le système des engagements momentanés, mais en fait chacun se croit moralement engagé d'une façon permanente. Il faut des cas très graves pour qu'un ouvrier soit congédié, et en temps de chômage, le propriétaire se croit tenu d'assurer les moyens d'existence à ses ouvriers, particulièrement à ceux qui sont chargés des travaux exigeant un apprentissage spécial, ou dont la famille est attachée à l'usine depuis plusieurs générations.

En second lieu, les ouvriers fondeurs forment une *corporation fermée*, avec l'assentiment tacite du patron. Le fils apprend la profession avec son père et lui succède quand ce dernier devient incapable de travailler.

Enfin, les ouvriers sont aidés par une foule de *subventions* de la part du patron : logement gratuit, récolte du bois de chauffage, jouissance d'un jardin et d'une chènevière, secours en cas de maladie, etc.

1. *Ouvriers européens*, t. V, ch. VI, § 21.

Outre le patronage du propriétaire, l'ouvrier s'appuie encore sur d'autres ressources : élevage d'un porc sur les communaux, pêche, travaux agricoles pour un fermier voisin. Quant à la femme, outre les travaux du ménage (y compris la confection des vêtements), elle s'occupe du jardinage et des animaux domestiques. Ajoutons que la famille épargne en vue d'acheter une maison.

Pour l'organisation familiale, il faut noter l'installation en *ménages séparés*. C'est là un fait général dans les milieux où les salaires en argent forment la principale ressource de la population.

La principale récréation est la *conversation* avec les camarades, et c'est ce penchant à la causerie plus que l'intempérance, qui attire les ouvriers au cabaret ou aux foires. Pendant l'hiver c'est la veillée où l'on bavarde tout en travaillant le chanvre.

Mais aujourd'hui, les fonderies au bois ont dû fermer devant la concurrence de la houille, et toute cette population s'est dispersée dans les villes. La grande industrie métallurgique a pu naître à l'aide d'un vaste groupement englobant les mines de fer du Berry, les houillères de Commentry et les forges de Montluçon dans l'Allier avec les usines de Fourchambault et d'Imphy. Malgré tout, la lutte est très difficile contre les grands établissements du Nord.

Voyons maintenant l'ouvrier urbain. Il est décrit par M. Ernest de Toytot dans la monographie du *faïencier de Nevers*.

L'industrie de la faïencerie a pu se développer à Nevers grâce à la présence de gisements de kaolin dans le voisinage, mais elle a été importée d'Italie. « L'historien de Thou raconte qu'un gentilhomme italien du nom de Turade, qui avait accompagné en France le duc de Nivernais, Louis de Gonzague, aperçut en se promenant aux environs de Nevers une terre semblable à celle dont on faisait la faïence en Italie; il fit construire des fours où fut fabriquée la première faïence française. Pendant près de quarante ans, Nevers conserva le monopole de l'industrie importée dans ses murs; des générations nombreuses d'artistes

faïenciers se succédèrent sans interruption dans ses manufactures. Puis des faïenciers sortis de ce centre industriel, portèrent leur art à Rouen, à Lille et à Moustiers, à Marseille, à Clermont, en Alsace. Plus tard Nevers se laissa même distancer, pour les objets de luxe, par Rouen et Moustiers; mais la fabrication populaire et courante n'y devint que plus féconde. L'excellente qualité de sa terre, la blancheur de son émail, la solidité de ses produits conservèrent, même après la découverte de la porcelaine, une réputation justement méritée. Ses peintures rapides, parfois grossières, mais toujours franches d'allure, empreintes d'une naïveté charmante, décorèrent pendant près de deux siècles les vaisselles des campagnes, les statues de la Vierge ou des saints, les coupes et les bouteilles passées à la ronde aux fêtes des foyers populaires ou des corporations d'ouvriers, et ornées de l'image du patron protecteur de la confrérie ou de la famille[1]. »

Si nous comparons l'ouvrier faïencier au fondeur, nous voyons que le premier ne jouit plus d'aucune subvention. D'une part, dans un milieu urbain, les subventions naturelles n'existent plus; d'autre part, dans le travail de fabrication proprement dite, le patron est obligé de calculer de très près les prix de revient, et seul un salaire payé exclusivement en argent permet de le faire exactement.

Aussi les ouvriers cherchent-ils un supplément de ressources en faisant travailler le plus possible leurs femmes et leurs enfants.

Toutefois, les ouvriers spécialistes jouissent en fait de la permanence des engagements et forment une corporation fermée, se recrutant presque uniquement parmi des familles qui exercent cette industrie depuis deux cents ans et plus.

Presque tous font partie de la *confrérie*, et célèbrent scrupuleusement la fête de leur patron, saint Antoine ermite; ils ont une société de secours mutuels, et, du reste, sont toujours prêts à s'entr'aider. Ils ont conservé, dit M. de Toytot, l'esprit de fraternité et de solidarité des anciennes corporations[2]. Ils habi-

1. *Ouvriers des Deux Mondes*, 2e sér., t. I, p. 212.
2. *Loc. cit.*, p. 218.

tent tous dans le même quartier, se connaissant tous entre eux et vivent bien unis.

Malheureusement, ils ont tous les défauts des corporations fermées. Bien que les salaires des ouvriers nivernais soient inférieurs à tous les autres, ils se soucient peu d'émigrer, et il est rare qu'ils inspirent à leurs enfants le goût d'une autre profession plus lucrative. Ils travaillent comme ils ont toujours travaillé et n'aspirent à rien de nouveau[1].

On trouve là, à sa source, les causes de la décadence de cette industrie : au XVIIIe siècle, Nevers possédait 11 faïenceries; en 1864, il n'en restait plus que 4, et en 1885, 1 seulement.

Voilà comment le travail était anciennement organisé. Il y avait deux catégories d'ouvriers : les manœuvres payés à la journée et les spécialistes payés à la tâche. Les manœuvres comprenaient les catégories suivantes : les *patouilleurs* qui mélangent et remuent la terre ; les *patouilleuses* qui la mettent en balles et la divisent dans des pièces de rebut pour la faire sécher; les *marcheurs* qui la foulent de nouveau avec les pieds ou avec un manège, après qu'elle a séjourné dans la cave; les *batteurs de terre* qui la pétrissent une dernière fois. Il y avait aussi les *mouliniers,* chargés de la fabrication et du broyage de l'émail; les *trempeurs d'émail*, chargés de l'appliquer sur les pièces cuites en biscuit, la couverte d'émail, etc. Les manœuvres ne sont point considérés comme appartenant à la profession et ne font point partie de la confrérie. On emploie des manœuvres des deux sexes, ce qui n'est pas sans dangers au point de vue moral : « Confondues avec les hommes, dont elles partagent les travaux, dans les cours, les ateliers, près des fours, les femmes perdent facilement toute retenue au milieu des plaisanteries qu'excite leur présence, et elles-mêmes contribuent par leur défaut de réserve à la perte des bonnes mœurs[2] ».

Quant aux ouvriers spécialistes, ils comprennent surtout les *tourneurs*, les *mouleurs* et les *peintres*. Les tourneurs et les mouleurs travaillent à l'atelier, mais chacun a sa petite chambre

1. *Ouvriers des Deux-Mondes.*
2. *Ibid.*, p. 219.

qu'il ferme à clef, afin de pouvoir conserver, sans mélange ni confusion, les pièces dont il est l'auteur et dont il doit surveiller le séchage jusqu'à leur livraison. Ils sont libres de travailler autant et aussi peu qu'il leur convient et aux heures qu'il leur plaît, l'éclairage étant à leur charge s'ils veulent travailler la nuit.

Ils se font aider de leurs femmes, de leurs fils et quelquefois d'un apprenti.

Voici quels étaient les salaires en 1864 : dans la catégorie des manœuvres, les femmes gagnaient 1 franc par jour et les hommes 2 francs; l'ouvrier mouleur étudié par M. de Toytot, avait en moyenne un bénéfice de 4 francs par jour, défalcation faite du paiement de l'apprenti à qui l'on donnait 5 francs par semaine. Le bénéfice de 4 francs pouvait se répartir ainsi : 2 francs pour le travail du mari, 1 franc pour celui de la femme et 1 franc pour celui du fils.

Les tourneurs gagnaient un peu plus que les mouleurs, mais les peintres étaient les mieux payés et se faisaient en moyenne 5 à 6 francs par jour. Notons qu'à Nevers, on avait conservé l'usage de la *peinture sur cru* plus économique que la peinture sur l'émail cuit qui demande une cuisson supplémentaire, mais une habileté moins grande.

Cette population est généralement rude, grossière, troublée par l'ivrognerie, la débauche et la violence. Un certain nombre sont propriétaires de leur maison, et à la mort du père, l'un des fils rachète peu à peu la part de ses frères et sœurs. Une partie de la maison est souvent sous-louée à un autre ménage, le plus souvent à un frère ou une sœur.

En 1885, M. de Toytot a fait une nouvelle enquête sur la condition des ouvriers faïenciers de Nevers[1]. Il n'y avait plus qu'une seule usine, mais le travail était complètement transformé. Toute la préparation de la pâte se faisait à la machine, à l'aide d'agitateurs, de cribles et de presses, d'essoreuses et de

1. *Ouvriers des Deux Mondes*, 2 sér., t. I, nº 50, § 22.

pompes, de malaxeurs, etc. Chacun de ces appareils avait décuplé la rapidité du travail. Dans l'espace de vingt-quatre heures, on peut aujourd'hui livrer au mouleur une terre de bonne qualité, et elle coûte cinq fois moins qu'autrefois.

L'apparition du machinisme dans l'industrie faïencière a produit un certain nombre de répercussions que nous allons signaler :

1° *Hausse des salaires*[1]. Les tourneurs et les mouleurs gagnent de 4 à 6 francs et les peintres de 5 à 7 francs. Les autres catégories d'ouvriers gagnent de 3 à 4 francs.

2° *Le salaire à la tâche s'est propagé au détriment du salaire à la journée*[2]. Outre les mouleurs, les tourneurs et les peintres, on constate que les presseurs (pour les malaxeurs) sont payés à la tâche, et que les manœuvres qui préparent la terre sont payés à l'entreprise. On peut dire que les ouvriers payés à la tâche forment les deux tiers du personnel, tandis qu'anciennement ils n'en constituaient guère que le quart.

3° *Suppression absolue de la main-d'œuvre féminine*[3], par suite de la disparition des patouilleuses, etc. D'autre part, le patron a empêché les femmes des mouleurs et des tourneurs de continuer à venir aider leurs maris.

4° *Le rôle du patron a augmenté*[4]. Il exige de ses ouvriers un travail plus assidu et se montre plus difficile sur la qualité des objets fabriqués. Les mouleurs et les tourneurs ont perdu leur ancienne liberté quant aux heures de travail : ils doivent être présents à 6 heures du matin sous peine de renvoi, après un premier avertissement. En effet, aujourd'hui, il faut produire vite et dans les délais fixés par l'acheteur, sous peine de se voir éliminé par les concurrents.

5° *La productivité de l'ouvrier a augmenté*[5]. Cela résulte, d'une part, du machinisme, et, d'autre part, de la régularité plus grande des ouvriers. Cette productivité plus grande

1. *Ouvriers des Deux Mondes*, p. 226.
2. Comparer les tableaux, p. 217 et 226.
3. *Ibid.*, p. 228.
4. *Ibid.*, p. 227 et 228.
5. *Ibid.*, p. 227.

explique et justifie l'augmentation des salaires, car le prix des produits n'a nullement augmenté.

6° *L'antagonisme entre le patron et l'ouvrier s'est développé*[1]. Il se manifeste par des actes de mauvais gré de la part des ouvriers, tels que malfaçons préméditées, livraisons de marchandises à vil prix, falsifications des écritures, etc. C'est la révolte inconsciente de gens inertes à qui l'on impose un changement, que ce changement leur soit favorable ou non. Ils acceptent bien avec joie de plus hauts salaires, mais, d'un autre côté, ne veulent pas changer leur travail routinier ni s'astreindre à une régularité plus grande. Au surplus, l'augmentation de salaires ne leur a guère profité, comme le montre la répercussion suivante.

7° *L'ivrognerie et les désordres moraux ont augmenté*[2]. La famille est devenue tout à fait désorganisée.

Par tout ce qui précède, on voit clairement les causes qui ont empêché l'élévation du type, quand des circonstances favorables lui en ont donné les moyens. Mais voilà une dernière répercussion qui montre les effets de cette infériorité sociale, de cette difficulté d'adaptation.

8° *Les emplois les mieux rémunérés sont pris par des ouvriers venus de Paris.* Ces emplois sont ceux de peintres décorateurs; ils se font de 4 à 10 francs par jour : « Après un demi-siècle de décadence et d'oubli, les traditions artistiques de la faïence décorative ont depuis vingt-cinq ans subi une véritable résurrection. Malheureusement les jeunes ouvriers nivernais n'ont pas su mettre à profit le retour du goût public vers les dessins et les décors de l'ancienne fabrication du pays. C'est en vain qu'a été fondée il y a quinze ans, à Nevers, une école municipale de dessin, spécialement en vue de la décoration céramique. Jusqu'ici elle est peu fréquentée et le travail y est moins sérieux que les prétentions artistiques des élèves n'y sont exagérées. Aussi la plupart des peintres décorateurs

1. *Ouvriers des Deux Mondes*, p. 227.
2. *Ibid.*, p. 226 et 227. Il faut noter également la disparition des sentiments religieux, la suppression de la confrérie et l'affaiblissement des idées traditionnelles.

occupés à la fabrique de Nevers viennent-ils de Paris [1]. »

Les deux monographies qui précèdent montrent bien les difficultés qu'éprouvent les populations communautaires à se transformer lorsque les nécessités du travail le demandent, et une enquête faite dans les autres industries nivernaises ne feraient sans doute que montrer les mêmes défauts.

Les principales industries du Nivernais sont actuellement l'extraction de la houille [2], la métallurgie [3], la verrerie, etc.

D'après Ardouin-Dumazet, l'extraction de la houille à Decize remonte au début du XVIIIe siècle, et fut entreprise par des Liégeois. Depuis 1868, la mine appartient à la société du Creusot, qui absorbe dans ses établissements la petite production houillère de la Nièvre. Quant aux mines de fer, elles sont presque abandonnées.

A Briare s'est développée une fabrication spéciale, celle des boutons en porcelaine.

Un caractère commun à toute la grande industrie dans le Nivernais est le grand développement des œuvres de patronage : habitations ouvrières, caisses de secours et d'épargne, etc.

Paul DESCAMPS.

III. — LA CRISE DE L'EXPLOITATION FORESTIÈRE.

Nous avons dit qu'une nombreuse population, dans le centre de la France, vit en partie de l'exploitation du bois. Or, à cause de la concurrence de la houille, cette industrie subit actuellement une crise grave, dont nous allons dire quelques mots, d'après les observations de M. H. Roblin.

Vers 1840, par suite de la concurrence, les salaires ne furent plus payés à la journée ; le propriétaire les fit verser selon le prix du bois et la productivité [4].

1. *Loc. cit.*, p. 226.
2. Le bassin houiller de Décize a produit 183.000 tonnes en 1886.
3. Citons les forges de Fourchambault, les forges nationales de la Chaussade à Guérigny, la fonderie d'Imphy, etc.
4. Voir L.-H. Roblin, *Les bûcherons du Cher et de la Nièvre, Leurs syndicats*, p. 85.

De 1860 à 1870, l'exploitation des forêts par les marchands de bois se substitua à celle des propriétaires. Ceux-ci vendent chaque année à un marchand le droit d'exploiter telle ou telle superficie de bois. Les liens patronaux deviennent tout à fait temporaires et instables. Les ouvriers sont payés par unités de produits façonnés et gagnent environ 1 fr. 75 à 2 francs par jour[1].

Les premiers marchands de bois firent de beaux bénéfices, mais peu à peu leur nombre augmenta; ils se firent une concurrence acharnée, qui fit hausser les prétentions des propriétaires. De ce fait, les patrons se trouvaient dans une situation difficile vers 1890; mais ils l'étaient d'autant plus qu'à ce moment il y a une baisse sur tous les produits. Cette baisse est due à plusieurs causes :

1° Substitution de plus en plus grande du fer au bois dans la construction;

2° Substitution de la houille au bois pour le chauffage[2];

3° Concurrence des bois étrangers (Norvège, etc.) qui, par le développement des transports internationaux, arrivent de plus en plus facilement sur le marché français.

Le résultat fut la baisse des salaires, qui tombèrent à 1 fr. 25 pour les meilleurs travailleurs[3]. Aussi des grèves éclatent dans le Cher en 1891, dans la Nièvre en 1892[4]. Des syndicats de lutte s'organisent à la hâte; le mouvement commence à Urjay et dans le massif de Meillant et se répand dans tout le midi du département du Cher. Dans la Nièvre, le mouvement commence dans le pays d'Entre-Allier-et-Loire et s'étend dans celui des Amognes, mais l'agitation est moins violente et les patrons sont mieux organisés que dans le Cher. Le Morvand reste généralement en dehors du mouvement. Le résultat est une augmenta-

1. L.-H. Roblin, p. 86.
2. Paris qui, en 1873, consommait 132.000 stères de bois de feu, n'en consomme plus que 300.000 en 1901.
3. Voir *suprà*, p. 38.
4. Un premier mouvement avait déjà eu lieu à Neuville-lez-Decize en 1886, et le succès des boulangistes dans le Cher et l'Allier en 1889 fut causé par le mécontentement des bûcherons.

tion de salaire pour les bûcherons ; d'autre part, les patrons les plus pauvres sont ruinés, ce qui décharge le marché et rend la concurrence moins âpre[1]. Les syndicats ouvriers, après le premier moment d'effervescence passé, se dissolvent et, en 1896, ont presque totalement disparu. Leur but était la fixation d'un tarif, la conclusion du contrat collectif et la formation d'une caisse de résistance. Malheureusement, les cotisations qui affluaient en temps de combat, diminuaient considérablement en temps de paix[2]. Là est la grande cause de l'échec, le manque de persévérance.

Les patrons profitèrent de la disparition des syndicats pour diminuer peu à peu les taux du salaire. D'un autre côté, le parti socialiste avait profité du malaise pour s'infiltrer dans les campagnes et poussait à la reconstitution des syndicats.

C'est dans la Nièvre que le mouvement éclate d'abord, car là, les patrons, mieux organisés que dans le Cher, arrivent à une réduction plus forte des salaires. Dans l'Entre-Allier-et-Loire, des grèves éclatent en 1898, à la suite desquelles les bûcherons obtiennent une augmentation de salaire[3].

En 1899, quelques syndicats se reforment dans le Cher et dans la Nièvre, et le mouvement continue les années suivantes. Les progrès sont si rapides, qu'en 1902, se fonde à Bourges une fédération des syndicats de bûcherons[4]. Mais, dans la Nièvre, les grèves recommencent, et les ouvriers obtiennent encore une augmentation de salaire.

Naturellement, un certain nombre de patrons essaient d'enrayer le mouvement syndicaliste, en excluant du travail les ouvriers syndiqués. Mais ces derniers, d'autre part, mettent en quarantaine les non-syndiqués[5].

D'autres patrons veulent canaliser le mouvement syndicaliste et supprimer l'antagonisme des classes par la fondation de syn-

1. Voir Roblin, *loc. cit.*, p. 202.
2. Roblin, *loc. cit.*, p. 242.
3. *Ibid.*, p. 257.
4. En 1901, on comptait 1.111 bûcherons syndiqués dans le Cher et 2.818 dans Nièvre.
5. Voir Roblin, *loc. cit.*, p. 263 et 264.

dicats jaunes, dont le premier fut établi à Cuffy, dans le Cher en 1901, mais sans grand succès.

Voici le but que se proposent les nouveaux syndicats : fixation du tarif minimum de façon; établissement du contrat collectif; poursuite des réclamations; constitution d'une caisse de résistance[1].

A chaque campagne, le syndicat fixe le tarif des salaires, et se charge de fournir aux patrons qui l'acceptent la main-d'œuvre nécessaire. Alors, ce sont les délégués du syndicat qui procèdent à la répartition du travail entre les membres, par parts de coupes, dûment jalonnées, bonnes ou mauvaises.

Le contrat collectif a d'abord été appliqué à Cuffy (Cher) en 1901, et, de là, s'est répandu peu à peu dans la région forestière[2].

En 1903, les salaires demandés étaient calculés sur une moyenne de 1 fr. 75 à 2 francs par jour, pour l'ouvrier non nourri. Faisons remarquer, en passant, que ce salaire n'est pas fixé à la journée, mais à la tâche. Il s'agit donc du salaire moyen qu'un ouvrier ordinaire peut faire; mais les plus courageux ou les plus forts ou les plus habiles se font plus, les autres moins. Il n'y a donc là rien de communiste, comme M. Roblin semble le croire, ni même de collectiviste.

Ajoutons que les scieurs de long n'ont pu aboutir aux mêmes résultats que les bûcherons proprement dits. Cela provient d'une complication plus grande dans le travail, et peut-être aussi d'une agglomération moindre.

Les syndicats de bûcherons existent non seulement dans le Cher et la Nièvre, mais dans les départements voisins, tels que l'Allier, l'Yonne, le Loiret. « Ils sont arrivés, dit M. Brun[3], à monopoliser presque complètement l'exploitation des bois. Aux non-syndiqués, ils n'empêchent pas l'embauchage avec eux. Il les acceptent dans un but de propagande et d'apostolat, mais en stipulant bien expressément que leur salaire devra être diminué dans une proportion variant autour de 15 %, pour

1. Voir Roblin, *loc. cit.*, p. 30 et 31.
2. *Ibid.*, p. 271.
3. *Les récents troubles agraires et la crise agricole*, *Sc. soc.*, 2e par., 26e fasc.

que cette somme soit versée à la caisse syndicale, qui a, du fait de la coupe, différents frais à supporter. »

Voyons maintenant ce qu'est devenue la famille ouvrière, après toutes ces transformations. La grande plaie est toujours la morte-saison. A part la récolte des foins et des blés et la coupe des bois, le travail est aléatoire le reste du temps. Chacun cherche à s'employer comme il peut. Quant à la femme, elle va faire la lessive chez des fermiers, elle soigne les poules et le porc, aide le mari à l'écorçage du bois et à la culture des légumes. Les enfants placés n'apportent plus leurs gages à la famille à partir de seize ou dix-sept ans, et dépensent facilement leur argent au cabaret[1]. Quant aux vieillards, ils n'ont d'autres ressources que la mendicité.

Le principal procédé éducatif employé par le père est la crainte ; aussi les bûcherons sont-ils généralement obéissants et timides. Ils sont très méfiants envers les étrangers, et peu expansifs ; mais ils causent volontiers entre eux lorsqu'ils se rencontrent et les nouvelles se colportent très vite.

Les anciennes habitations en terre jaune aux toits en chaume ont disparu pour faire place à des demeures en pierres avec toits en tuiles ou en ardoises. Ces maisons ne sont jamais complètement isolées : elles sont groupées à proximité des fermes et des églises, le long des routes ; parfois, elles s'élèvent au milieu des bois et s'égrènent par quatre ou cinq dans la verdure des forêts[2]. L'habitation se compose d'une seule pièce avec une fenêtre unique ; elle mesure à peu près 9 mètres sur 8. Le loyer est d'environ 65 francs par an. Quelques-uns sont propriétaires de leur foyer, mais parmi ces derniers beaucoup ont dû emprunter et sont dans une situation plus mauvaise que celle des simples locataires. Les seuls qui s'élèvent le doivent à des circonstances exceptionnelles : ayant eu peu d'enfants, leur femme a pu aller plusieurs fois à Paris s'engager comme nourrice. Un petit capital a été amassé et ils ont pu acheter au comptant leur maison.

1. Roblin, p. 42 et suiv.
2. *Ibid.*, p. 58.

Pour les vêtements, il n'y a rien de particulier à signaler, depuis qu'on les achète à la ville voisine ou dans les marchés. Le tisserand campagnard n'existe plus depuis que les chenevières ont disparu. Depuis une vingtaine d'années, la longue blouse bleue s'emploie de moins en moins et ne se met plus guère que les jours de fête. Comme chaussure, on ne connait guère que les sabots[1].

Jadis, l'ouvrier était payé partie en nature; il recevait ainsi une certaine quantité de blé, de sorte que la panification à domicile était assez usuelle. Il n'en est plus de même aujourd'hui; les boulangers passent deux fois par semaine avec leurs voitures. Les familles nombreuses ne vivent presque exclusivement que de pain et de pommes de terre. La viande de boucherie est inconnue; ordinairement, on engraisse un porc par an pour la soupe au lard.

Le café et le vin tendent à entrer peu à peu dans la consommation courante[2]. L'éclairage est assuré par l'essence, et le chauffage par le bois. Le médecin est toujours payé par la commune. Le nombre d'illettrés est considérable. Le bûcheron n'émigre pas et ne cherche pas à changer de métier. Quelques célibataires vont périodiquement travailler dans la Marne et la Haute-Marne pour la coupe des bois ou dans la région du Nord conduire des bœufs pour le transport des betteraves à sucre[3]. Après le service militaire, quelques uns restent dans les villes.

Telle est cette pauvre population des bûcherons du centre de la France. Comme on le voit, elle n'a guère su s'adapter aux changements survenus dans le milieu social depuis un siècle. Son expansion est nulle, et son inaptitude à l'émigration crée un surcroit d'offre de main-d'œuvre qui maintient les bas salaires. L'action des syndicats a relevé un peu le taux de ces derniers, mais il est une limite imposée par la concurrence.

P. D.

1. Roblin, p. 34.
2. *Ibid.*, p. 35 et 36.
3. *Ibid.*, p. 46.

II

LA PUISAYE

I. — ESQUISSE HISTORIQUE.

La Puisaye faisait autrefois partie du comté d'Auxerre qui formait un vaste territoire s'appuyant sur la Loire, de Gien jusqu'à Mesve, limité à l'est par une ligne passant par Champlemy, Clamecy, Crain, Vermanton et revenant au nord à la Loire par la rive gauche du Serain, Appoigny, Parly, Toucy, Mezilles, Bléneau.

Sur ce territoire, entre Toucy et Saint Sauveur, se trouve le champ de bataille où se décida le partage de l'empire de Charlemagne entre Charles le Chauve et ses frères.

C'est Charles le Chauve qui transforma en titre héréditaire le gouvernement du comté d'Auxerre et en investit son oncle Conrad, le frère de sa mère l'impératrice Judith. Ce comté fut, en 888, réuni au duché de Bourgogne et, à la fin de la guerre soulevée pour la succession de ce duché, en 1015, il fut divisé en deux parties; la moitié méridionale fut mise sous la suzeraineté de l'évêque d'Auxerre et l'autre moitié forma le comté attribué à Landry, comte de Nevers. En 1371, ce comté d'Auxerre fut cédé au roi Charles V par le dernier comte de la descendance de Landry.

Lorsqu'en 1015, l'évêque d'Auxerre, Hugues de Chalon, reçut la propriété féodale d'une grande partie du comté, il était en outre seigneur suzerain des trois baronnies de Donzy, Toucy et Saint-Verein, qu'il avait créées pour trois de ses chefs de guerre

et parmi les charges féodales qu'ils acceptaient était l'obligation de porter le nouvel évêque à sa première entrée dans la cathédrale d'Auxerre. Cet usage, fréquemment contesté par les barons, fut longtemps réclamé par les évêques. C'étaient de puissants et riches seigneurs que les évêques d'Auxerre; leurs revenus atteignaient 600 livres qui, au pouvoir actuel de l'argent, équivaudraient à sept cent mille francs d'aujourd'hui.

Les successeurs d'Hugues de Chalon élevèrent la prétention d'être les seigneurs suzerains de tout le comté, même de la partie que le comte n'avait jamais cessé de posséder. Cette prétention n'avait aucun fondement sérieux; néanmoins, à force de persévérence et d'habileté, et en sachant mettre à profit toutes les circonstances favorables à leurs desseins, les évêques finirent par les faire consacrer et par obtenir gain de cause complet dans une reconnaissance du comte Jean I[er] à Chalon, en l'année 1280.

Vers l'an 1203, l'évêque Hugues de Noyers divise son diocèse en deux archidiaconés suivant une ligne qui allait du nord-est au sud-ouest. L'un, dit archidiaconé d'Auxerre, comprenait Auxerre, Coulanges-la-Vineuse, Courson, Coulanges-sur-Yonne, Vermanton, Clamecy, Varzy, Donzy, La Charité, Pouilly et Cosne. L'autre, dit archidiaconé de Puisaye, comprenait Pontigny, Seignelay, Appoigny, Ouanne, Druyes, Toucy, Saint-Sauveur, Entrains, Saint-Amand, Saint-Fargeau, Bléneau, Gien, Briare, Bonny, Neuvy, Saint-Verein.

A partir du III[e] siècle, jusqu'au XII[e], ce pays fut soumis à une suite non interrompue d'invasions, de guerres et de désastres. Quand l'organisation féodale l'eut détaché de la monarchie française pour fonder un état séparé, les habitants des villes et des campagnes se trouvèrent tous, quoique à des degrés différents, sous le joug du servage qui, pour les campagnes, remontait jusqu'aux premiers siècles et qui s'était étendu aux villes pendant la durée de l'anarchie féodale. Mais avant la fin du XII[e] siècle, les deux villes principales, Auxerre et La Charité, sont affranchies, la première par le comte et la seconde par les religieux

ses seigneurs, et investies du droit de s'administrer elles-mêmes. Ce mouvement d'affranchissement se confirme dès le commencement du XIIIe siècle et se poursuit sans interruption pendant le cours de ce siècle et du suivant dans les villes de second ordre et les paroisses rurales. Et quand, en 1371, le pays auxerrois est, par l'acquisition de Charles V, réuni à la couronne de France, une grande partie des populations, et même de beaucoup la plus grande, soumise encore à de lourdes charges, est pourtant libérée de l'humiliante condition du servage.

En 1470, après la mort de Charles le Téméraire, le comte de Nevers, Jean de Clamecy, céda le comté d'Auxerre à Louis XI qui établit à Auxerre un bailliage royal et nomma deux élus chargés de la répartition des impôts du fisc royal.

Par une ordonnance du même roi en 1476, toutes les villes existant dans le comté ressortissent du bailliage royal d'Auxerre. Le bailliage tenait, une fois par an, le lendemain de la Trinité, une assise générale où étaient appelés tous les juges royaux ou seigneuriaux du ressort pour répondre aux plaintes qui auraient pu être portées contre eux. Il n'y avait pas moins de 430 de ces justices dans le ressort.

(*Histoire de l'Auxerrois*, par M. Challe, *passim.*)

L'archidiaconné de Puisaye comprenait deux régions, très distinctes au point de vue de leur constitution géologique. Le sol de toute la partie située au sud-est d'une ligne passant par Cours, Saint-Loup, Alligny, Bouhy, Sainte-Colombe, est calcaire tandis que, dans toute la partie au nord-ouest de cette ligne, la chaux fait presque totalement défaut.

Pour bien faire ressortir la différence de ces deux régions, voici l'analyse faite au Bureau des Essais de l'École des mines par M. Adolphe Carnot de deux échantillons de terre pris l'un sur la commune de Saint-Père près Cosne, l'autre sur la commune d'Arquian.

	Commune de St-Pere.	Commune d'Arquian
Sable très fin. . , ...	50 %	75.60 %
Argile.	9 »	14 »
Peroxyde de fer.	4.40.	3.30
Chaux.	20. »	0.80
Magnésie.	1.10	traces
Potasse.	0.69	0.01
Acide nitrique.	Traces notables	«
Acide phosphorique.	0.02	traces

Cette région silico-argileuse, où le calcaire manque presque complètement, forme la Puisaye proprement dite. Elle est limitée, au nord-est, par le cours de l'Ouanne, depuis Leugny jusqu'à Grandchamp; au nord-ouest, par une ligne partant de Grandchamp, passant par Champignelles, au nord de Bléneau et aboutissant à la Loire au sud de Briare; au sud-ouest, par le cours de la Loire; au sud-est, par une ligne partant d'un point situé, sur la Loire, entre Myennes et Cosne et aboutissant à Leugny.

La Puisaye, ainsi délimitée, s'étend sur trois départements : le Loiret qui fournit une partie du canton de Briare — l'Yonne qui lui donne en tout ou en partie les cantons de Bléneau, Saint-Fargeau, Saint-Sauveur et Toucy, — enfin la Nièvre qui lui fournit le canton de Saint-Amand, sauf la presque totalité de la commune de Bouhy et quelques communes du canton de Cosne.

On a proposé plusieurs étymologies du mot Puisaye. Celle qui paraît la plus raisonnable est donnée par M. Challe; elle se tire des mots : *podium*, *puy*, ancien nom de tout lieu élevé, et *Haïa*, forêt. Puisaye serait donc un pays élevé et couvert de forêts. Cette définition s'applique bien, puisque la Puisaye était anciennement couverte de forêts impénétrables et que c'est au milieu de ce pays que se trouve la ligne séparative des bassins de la Seine et de la Loire.

II. — ÉTAT ANCIEN DE LA PUISAYE.

La Puisaye se constitue d'une suite de collines qui s'élèvent graduellement jusqu'à la ligne de partage des eaux entre le

bassin de la Loire et celui de la Seine. Cette ligne part de la limite des départements de l'Yonne et du Loiret au sud-ouest de Bléneau et se poursuit dans la direction du sud-est, en passant près de Saint-Martin-des-Champs, au sud-ouest de Saint-Fargeau et de Saint-Sauveur et près de Treigny. La plus grande partie des eaux de la Puisaye se déverse dans le bassin de la Seine, notamment par le Loing, l'Ouanne et le Branlin. La Loire recueille quelques cours d'eau dont le plus important est la petite rivière de la Vrille qui prend sa source près de Treigny et se jette dans la Loire à Neuvy.

L'état ancien de la Puisaye antérieurement à l'ère chrétienne a été décrit d'une façon aussi vraisemblable que pittoresque par un habitant du pays, M. Jarry. La Puisaye, dit-il, était autrement sauvage et touffue qu'aujourd'hui. Partout des forêts et des landes; une houle de buissons ; une tourmente de verdure. Point de ces fermes aux toits en brique qui rougissent à travers le feuillage. Aucune de ces routes qui s'en vont montant, descendant, pliées comme un ruban à tous les caprices du sol. Çà et là des cabanes grossières construites avec des poteaux et des claies à revêtement de terre battue, couvertes en paille hachée et pétrie dans l'argile, des sentiers mal frayés, des chemins encombrés de lourdes pierres et de broussailles trouant à peine l'amoncellement du bois. Dans la terre où le chêne se refusait à grandir, des bruyères, des genêts gigantesques, d'épais ajoncs, des houx énormes, un monde d'arbustes épineux et des plantes revêches comme il en reste des vestiges à nos portes, se rebellent contre les progrès de la culture. Par endroits, des bas fonds marécageux envahis par de hautes herbes parmi lesquelles émergeaient des vernes noirâtres, des bouleaux pâles; puis des mares, des étangs dont notre industrie a su emprisonner et utiliser les eaux : mais qui, alors, ressemblaient plutôt à des gouffres ou à des cloaques. Les teintes rougeâtres du sol ferrugineux contribuaient à foncer encore la couleur du tableau et à assombrir l'ensemble.

Il n'y a pas plus de cent ans, sauf les huttes qui étaient alors remplacées par des maisons couvertes en chaume, mais quelles

maisons! et sauf les chênes qui poussaient vigoureusement, cette description pouvait encore s'appliquer à l'ensemble de la Puisaye.

Les chemins, pendant les deux tiers de l'année, étaient absolument impraticables; on peut s'en rendre compte encore aujourd'hui en parcourant ceux qui étaient les plus fréquentés et qui reliaient Saint-Amand, Saint-Fargeau et Saint-Sauveur. Ce n'étaient que fondrières où il ne fallait pas penser à s'aventurer en voiture; le seul moyen de locomotion était la bête de somme. Vers 1830, les jeunes filles de la bourgeoisie de ces petites villes qui se rendaient aux fêtes patronales des localités voisines à 10 ou 12 kilomètres, devaient se hisser sur un cheval et s'entourer de cartons contenant leurs toilettes de bal. Escortées de leurs familles à pied ou à cheval, elles affrontaient un voyage qui n'était pas sans risques, pour peu que des pluies récentes eussent détrempé le sol de ce qu'on appelait le chemin.

Le 7 septembre 1788, l'assemblée communale de la paroisse de Dampierre déclare que l'état des chemins est tel qu'on est exposé à y perdre la vie; que les ponts, en bois naturellement, ont été emportés par les eaux. Elle offre 100 livres pour les réparer et demande au bureau intermédiaire de Gien l'abandon d'une somme de 100 livres sur l'impôt des corvées.

Outre le mauvais état et l'insuffisance de chemins, un des caractères particuliers de la Puisaye consistait dans la grande étendue des bois qui en couvrait le sol. *Ce massif forestier était presque impénétrable et les parties cultivées n'étaient qu'à l'état de clairières plus ou moins vastes.* A l'époque de la Révolution, ces bois ont servi de refuge à beaucoup de prêtres non assermentés, qui étaient aussi protégés par les sympathies des habitants du pays ainsi que par les charbonniers et les bûcherons. M. Challe, président de la Société des sciences historiques de l'Yonne, raconte, dans une notice publiée en 1872, les moyens employés pour faire échapper ces prêtres aux recherches des autorités d'alors : « Les charbonniers de ces forêts ont, dit-il, par tradition du temps où ils étaient réunis en associations, conservé une sorte de télégra-

phe secret et de signaux mystérieux. Quelques coups fortement appliqués sur une douve suspendue à la main se font entendre de leurs oreilles exercées à plusieurs kilomètres de distance ; le nombre des coups a une signification qu'eux seuls connaissent. Ils s'en servaient avec vigilance pour la protection des réfugiés. A la première apparition des brigades de gendarmerie, l'éveil était donné et les suspects se mettaient à couvert.

Le vénérable sous-prieur de Saint-Germain, Dom Laporte, qui, plus tard, a relevé de ses ruines le collège d'Auxerre et l'a dirigé avec distinction pendant vingt ans, avait passé un an entier de cette triste époque dans la commune de Moustiers, connu de tous, sans être dénoncé par personne et, comme il tenait à gagner le pain de l'hospitalité, travaillant vaillamment tout le jour comme bûcheron ou comme ouvrier de ferme et, le soir, allant dans les hameaux instruire les enfants et leur apprendre le catéchisme.

Plus tard, sous le Premier Empire, ces forêts cachaient un assez grand nombre de conscrits réfractaires et jamais les perquisitions militaires, même dirigées par des officiers intelligents, n'ont pu en arrêter aucun. C'est que les épaisses clôtures de haies vives, les bois touffus, les chemins creux et les marécages de ce pays offrent, pour ceux qui les connaissent à fond, des moyens de retraites aussi sûrs que faciles, tandis qu'ils ne présentent à l'étranger qu'un labyrinthe inextricable.

Beaucoup de bois ont été défrichés depuis cette époque, un grand nombre d'étangs desséchés et remplacés par de belles prairies. Mais quoique le sol soumis à la culture soit plus étendu, le pays, dans son ensemble, n'a pas notablement changé. *Chaque champ conquis sur la forêt est resté entouré de larges haies garnies de chênes et de charmes étêtés.* Dans la première partie du XIXe siècle, il n'était pas rare de voir de ces haies larges de 6 mètres. Aujourd'hui, quoique moins larges, elles le sont assez pour que le voyageur qui, du haut d'une colline regarde le paysage, ait l'impression d'un vaste bocage au travers duquel on aperçoit çà et là la rougeur des toits de quelques-uns des hameaux cachés dans cette verdure. Car c'est encore un caractère particu-

lier de ce pays que l'*éparpillement de la population rurale*. Dans une commune de 1.300 habitants on peut compter 18 hameaux dont quelques-uns sont aussi peuplés que le chef-lieu.

Beaucoup de chemins ruraux sont encaissés entre les talus qui les bordent et couverts d'un berceau de verdure par les arbres des haies. Toutes les petites vallées de la Puisaye offrent pendant l'été un aspect charmant. La végétation est d'une superbe vigueur, toujours entretenue par la fraîcheur naturelle d'un sol argilo-siliceux et par l'abondance des petits cours d'eau qui serpentent dans tous les plis de terrain.

Le sol du pays contient des richesses naturelles nombreuses et variées. Il fournit d'abord, en quantité pour ainsi dire inépuisable, une *argile brune* d'une qualité très appréciée pour la fabrication de la poterie ; c'est une industrie qui a été autrefois très prospère dans les cantons de Saint-Amand et de Saint-Sauveur. Elle est aujourd'hui devenue languissante par le défaut d'initiative des ouvriers qui n'ont pas su moderniser leur fabrication et ont laissé se créer à côté d'eux des concurrences redoutables qui cependant sont obligées de venir s'approvisionner d'argile dans la Puisaye. Il y a maintenant un courant d'exportation de cette terre à Orléans, à Choisy-le-Roi et il en ira à Digoin quand on pourra employer les transports par eau. Il est très fâcheux que cette richesse de la Puisaye aille procurer des salaires à des populations si éloignées quand les gens du pays devraient en profiter. Outre cette argile brune, on trouve encore, dans les collines qui bordent la rive droite de la Vrille depuis Neuvy jusqu'aux bois qui s'étendent entre Saint-Amand, Saint-Fargeau et Saint-Sauveur, une terre plastique blanche très recherchée pour l'industrie céramique de Gien.

Le sol de la Puisaye contient encore une grande quantité de *minerai de fer*. Il a été autrefois l'objet d'une exploitation prospère, mais qui a été abandonnée lorsque la matière première est devenue moins abondante et que cette industrie locale a subi la concurrence des grandes usines métallurgiques du centre de la France : Fourchambault, Imphy, la Machine, le Creusot. Les forges à martinet qui exploitaient le minerai de fer ont laissé des

scories encore très riches en fer et qui ont, à la longue, formé des amoncellements énormes, véritables collines envahies par la végétation. Elles ont longtemps servi à la création de la chaussée des routes et à leur entretien. Aujourd'hui l'attention de l'industrie a été appelée sur ces scories et des traités ont été passés avec les propriétaires pour exporter ces nouveaux minerais en vue d'une exploitation fructueuse.

On trouve encore, dans plusieurs parties de la Puisaye des *gisements d'ocre* qui sont exploités, notamment dans le canton de Saint-Amand à Bitry et dans le canton de Toucy sur la rive droite de l'Ouanne dans les communes de Dijes et de Parly.

Le climat de la Puisaye est celui de la région du centre de la France où elle est située, en tenant compte cependant de l'altitude et du massif forestier qui couvre une partie de son territoire; les hivers y sont un peu plus rigoureux que sur les bords de la Loire et la neige y tombe plus fréquemment. Le lit de la Loire est, à Cosne, de 146 mètres au-dessus du niveau de la mer et à Briare de 138 mètres; l'altitude de la Puisaye est de 291 mètres aux Billiens, hameau de Saint-Amand; de 321 au Chesneau, hameau de la commune de Treigny et de 373 mètres entre Treigny et Lainsecq. Ce sont les points les plus élevés du terrain séparant le bassin de la Loire de celui de la Seine. On a observé que, sur quelques points où se cultive la vigne à la limite de la Puisaye, à Dampierre et à Treigny, par exemple, la maturité se produit quinze jours environ plus tard que dans les vignobles des bords de la Loire (Saint-Père, Cosne, Pouilly).

La culture y est la même que dans le reste des départements sur lesquels la Puisaye s'étend. C'est le blé, l'avoine, les plantes sarclées. Les prairies s'étendent dans toutes les vallées et à la place de beaucoup d'étangs desséchés. En outre, la fraîcheur naturelle du sol siliceux reposant sur l'argile, permet d'entretenir des prés sur les pentes des vallées, sans avoir à se préoccuper outre mesure de la question capitale de l'irrigation, car on peut facilement presque partout faire sortir l'eau du sol. Les prés créés récemment dans ces conditions sont plus sains que ceux du fond des vallées et les bonnes espèces de bestiaux qui

ont, depuis longtemps, fait la gloire du Nivernais ont pu être introduits dans la Puisaye. Leur élevage et celui des chevaux produit aux cultivateurs des bénéfices sérieux qui viennent atténuer l'avilissement du prix des céréales. La culture de ces dernières a beaucoup progressé, surtout depuis une quarantaine d'années. En 1788, lors de l'établissement projeté de l'impôt du vingtième, l'administration municipale de Saint-Sauveur faisait observer que *les terres ne pouvaient donner que du seigle;* qu'elles n'étaient propres à porter, ni orge, ni avoine, qu'elles ne pouvaient porter de récoltes qu'une fois en trois ans, et que le régime des prairies artificielles y était absolument inconnu. Aujourd'hui, grâce à l'emploi des marnes et de la chaux et surtout des engrais chimiques, superphosphates de chaux notamment, le sol de la Puisaye donne des blés magnifiques au moins aussi beaux que ceux des meilleures terres argilo-calcaires.

Autrefois on cultivait dans la Puisaye, comme dans tous les pays voisins, *le chanvre* qu'on employait pour les besoins du ménage; mais le bon marché des étoffes fabriquées dans les grandes usines avec les avantages qui résultent de la division du travail et du machinisme ont modifié les anciens usages. On ne voit plus que rarement un champ couvert de chanvre, non plus qu'un métier de tisserand dans un village ou une fileuse occupée de son rouet.

Anciennement, comme aujourd'hui encore, les habitants de la Puisaye se livraient à la culture d'un sol ingrat qui ne donnait alors que des récoltes insignifiantes. Les seuls produits de cette culture étaient le seigle, auquel on pouvait ajouter en très petite quantité, le blé, l'orge et l'avoine dans les régions les plus favorisées. Dans tout le comté d'Auxerre qui s'étendait sur des régions plus fertiles au sol argilo-calcaire, on ne cultivait le froment que sur neuf paroisses. On ne connaissait pas la culture des prairies artificielles et les prairies naturelles dans le fond des vallées marécageuses ne donnait qu'une herbe peu nourrissante et les bestiaux qui la paissaient ne prenaient pas de force, restaient chétifs, ne s'engraissaient pas et donnaient un fumier insuffisant en qualité et quantité pour ajouter à la terre un élément

de fertilité que la nature lui avait refusée. Les travaux des champs n'étaient d'ailleurs pas épuisants et les cultivateurs confinés dans leur Puisaye, n'étant pas stimulés par la vue de meilleures cultures dans les pays voisins, s'accommodaient de leur position et vivaient pauvrement, se trouvant relativement heureux quand la guerre ne venait pas les troubler dans leur paisible existence.

Si les bois eussent été pénétrés par des chemins praticables, leur exploitation régulière eût produit des bénéfices importants; car il devait y avoir des arbres magnifiques si l'on en juge par des charpentes comme celle, par exemple, de l'église de Dampierre qui fait l'admiration des connaisseurs, mais on n'en tirait que quelques pièces sur la lisière de la forêt. C'étaient d'ailleurs des ouvriers venus des localités voisines de la Puisaye qui exerçaient les métiers de charbonniers et de fendeurs et ils étaient réunis dans les liens d'une association connue sous le nom de Cousins de la gueule noire. S'il faut en croire ce que raconte M. Challe dans son *Histoire de l'Auxerrois* (page 521), on employait la plus grande partie du bois en le faisant brûler sur place, afin d'en obtenir des cendres qu'on allait vendre au loin [1]. Il passait chaque année, sous le pont d'Auxerre, 6.000 muids de cendres dirigés sur Paris. Cependant le bois faisait défaut pour les constructions dans toute la région et il intervint, le 7 décembre 1581, une sentence de règlement du bailliage d'Auxerre portant commandement de *planter arbres fruitiers ou autres, à raison de deux par arpent dans les terres et vignes de tout le bailliage, le tout pour le besoin du public, ayant disette et pénurie de bois; et défense de ne plus mettre les terres arables en vignes.*

III. — ÉTAT ACTUEL DE LA PUISAYE.

Le mauvais état des chemins fut encore le trait caractéristique de la Puisaye, pendant le premier tiers du XIXe siècle et ne fut modifié qu'après la promulgation de la loi de 1836; elle

1. D'anciennes chartes contiennent la permission ou l'interdiction de faire des cendres ou du charbon dans les bois, d'autres restreignent cet usage.

répondait à des nécessités si urgentes que les municipalités dont ces ressources étaient cependant très médiocres s'empressèrent d'en profiter et de faire tous les sacrifices nécessaires pour se procurer les routes dont elles comprenaient l'importance.

Ainsi la municipalité de Saint-Amand qui, depuis le commencement du siècle, trouvait le moyen d'équilibrer son budget avec une somme de 1.000 à 1.200 francs; qui, dans la première année, avait lésiné sur la dépense d'un garde champêtre et d'un instituteur et s'en était passé jusqu'en 1813; cette municipalité si économe ne regarde plus à la dépense quand il s'agit des nouveaux chemins : en deux ans, de 1835 à 1837, elle va au-devant des charges, elle prend l'initiative de s'imposer pour qu'on lui donne immédiatement les voies de communication dont elle a un si grand besoin; elle vote 4.594 francs pour le chemin de Cosne, 4.528 francs pour celui de Donzy et 5.000 francs pour celui de Clamecy à Neuvy; soit une dépense totale de 14.122 francs.

Comme conséquence de cette amélioration des voies de communication, un autre progrès se fit pour la plus rapide distribution des correspondances. Au commencement du siècle, Saint-Amand n'avait pas de bureau de poste; le canton était desservi par le bureau de Neuvy. Un facteur faisait trois fois par décade, et moyennant un salaire de 200 francs par an, la distribution dans les communes d'Annay, Arquian, Saint-Amand, Dampierre, Bouhy, Bitry et Saint-Verrain. En ne visitant que les chefs-lieux, c'était une tournée d'une cinquantaine de kilomètres et il va sans dire que, en l'état des chemins, on ne pouvait la faire qu'à pied. Le maire proposa sans sourciller de faire faire ce service cinq fois par décade. Il est vrai que, pour indemniser le facteur, on devait lui donner 50 francs de supplément par an et un logement à la mairie de Saint-Amand et l'autoriser à demander une rétribution de 5 centimes par lettre à ceux qui en recevraient.

C'est de cette époque que date un mouvement économique et social qui modifia profondément l'état de la Puisaye; du jour où elle fut mise en relations suivies avec les régions voisines, elle commença de perdre les caractères particuliers qui la distin-

guaient des pays d'alentour. L'effet ne fut pas immédiat, mais il se manifesta d'années en années, et aujourd'hui le changement saute aux yeux.

Maintenant que la Puisaye est traversée en tous sens par des routes nombreuses et bien entretenues, les bois sont exploités normalement et des scieries fonctionnent activement dans plusieurs parties du pays.

Il y avait autrefois dans la Puisaye une quantité de forges à martinets pour l'exploitation du minerai de fer. Partout où, dans le voisinage du minerai, on pouvait faire une retenue de l'eau d'un ruisseau, on créait un étang dont la chute d'eau actionnait un marteau pour la fabrication du fer. On pouvait ainsi utiliser ces deux richesses du sol : le bois et le minerai qui, en raison de la difficulté des transports, seraient restés sans valeur. Cette industrie fut longtemps prospère et, au commencement du dernier siècle, on voyait encore des forges en activité.

Aujourd'hui, ceci n'est plus qu'un souvenir rappelé par les noms de Moulin de la Forge, Étang de la Forge, conservés aux lieux où, autrefois, existait une forge, et par les énormes masses de scories qui, jusqu'à ces derniers temps, ont servi à la création et à l'entretien des routes. Elles sont encore assez importantes par la qualité et la quantité pour être exploitées comme minerai. Malheureusement celui-ci est exporté au loin et les ouvriers du pays sont privés des ressources qu'ils auraient pu trouver dans cette exploitation si elle avait eu lieu sur place. Dans un temps où les capitaux ne trouvent pas facilement un emploi fructueux, il serait bien désirable que des industriels avisés viennent établir dans ce pays une exploitation intelligente des richesses qu'il contient. Car, outre ces scories, le sol renferme encore une grande quantité de minerai de fer qui serait utilement exploitable.

Mais les travaux de beaucoup les plus importants, auxquels donnent lieu les conditions du sous-sol de la Puisaye, sont ceux qui ont pour objet l'exploitation de l'argile : *la poterie et la tuilerie*.

Pour chacune de ces industries, il faut regretter *l'esprit de routine* qui les ont empêchées, jusqu'à présent, de faire les progrès nécessaires pour leur permettre de lutter avantageusement

contre la concurrence des industries similaires établies dans le voisinage. Avec les éléments précieux de succès que les potiers de Saint-Amand et de Treigny, notamment, trouvent dans l'excellente qualité de la terre argileuse, mise avec prodigalité à leur disposition, ils ne peuvent que difficilement soutenir cette concurrence. C'est qu'en effet *ils fabriquent comme il y a deux mille ans, sans chercher à modifier les procédés anciens* pour la fabrication aussi bien que pour la cuisson.

Pour la fabrication, l'ouvrier assis devant la roue sur laquelle se trouve le bloc d'argile à façonner, doit, à la fois, modeler ce bloc avec ses deux mains et, avec ces mêmes mains, faire tourner la roue; il faut donc, quand le mouvement se ralentit, qu'il abandonne son ouvrage et qu'il saisisse un long bâton placé derrière lui pour accélérer la rotation. Il semble que rien ne serait plus simple que d'avoir un moteur mécanique ou animé qui entretiendrait le mouvement de la roue pour tous les ouvriers travaillant dans le même local. On pourrait aussi disposer un appareil spécial pour chaque ouvrier qui produirait le mouvement avec le pied, comme fait la fileuse avec son rouet, mais, à Saint-Amand, on ne voit cette disposition que dans un atelier où un potier plus artiste continue d'appliquer les procédés du céramiste Carriès. Dans tous les autres ateliers, on s'est bien gardé de l'imiter.

Pour la cuisson, on se sert de fours très primitifs qui laissent perdre plus de chaleur qu'ils n'en emploient, au lieu d'adopter les fours usités dans toutes les usines actuelles.

Il résulte de ces procédés un prix de revient trop élevé et une situation économique défavorable pour le fabricant. La moitié des usines, à Saint-Amand particulièrement, sont fermées, et celles qui restent subissent à chaque instant des crises très graves. De malheureux petits patrons, obligés de faire face à des échéances pressantes : salaires d'ouvriers besogneux, paiement de la terre, du bois, de la location de la poterie, consentent à livrer leur marchandise à perte[1]. Quand ils en sont là, ils voient la nécessité

1. On reconnait dans ce tableau tous les traits du *sweating system* dû à la con-

d'apporter un remède à une pareille situation. Mais que faire? Il y aurait bien quelques mesures à prendre : d'abord à se syndiquer pour échapper à la tyrannie des marchands de pots habitant à Neuvy-sur-Loire, à 16 kilomètres de Saint-Amand, qui profitent de ce que les usines sont loin des voies de communication, chemin de fer ou canal pour faire la loi aux potiers. Ceux-ci doivent conduire leur marchandise à Neuvy; mais, arrivés là, le marchand en gros prétend refuser une partie du chargement pour malfaçon et le potier, pour ne pas ramener sa marchandise à Saint-Amand, consent une réduction de prix ruineuse. Si les potiers avaient à Neuvy un dock à eux, ils pourraient y mettre leurs poteries, dont la vente serait faite par un agent à leur service; ils pourraient même se faire faire des avances sur le prix de la marchandise déposée au dock. Ils pourraient aussi faire des économies sur la fabrication par l'emploi d'un moteur et d'un mode plus rationnel du chauffage des fours. Ils n'ont pas songé à cela, mais *ils ont cru trouver le moyen de relever le prix de leur marchandise en restreignant leur production* et en prenant entre eux l'engagement de ne faire, par an, qu'un certain nombre de fournées. Ce moyen aurait pu avoir un bon résultat si la Puisaye avait été seule à alimenter le marché, mais comme il y a bien d'autres poteries en France et ailleurs, les ouvriers de Saint-Amand ne sont arrivés à rien. *On peut leur reprocher encore de ne pas vouloir modifier leurs modèles pour se conformer au goût du public;* par exemple, un potier avait trouvé en Bourgogne un marchand en gros qui, très satisfait de la qualité de ses produits, offrait de lui acheter à un prix très avantageux tous les saloirs qu'il pourrait faire, mais il fallait élargir l'ouverture de ces pots; le potier préféra perdre cette clientèle plutôt que d'apporter à sa fabrication un changement aussi insignifiant. Et pourtant ces potiers qui appartiennent pour la plupart à l'opinion socialiste ou radicale-socialiste, ont la prétention d'être des hommes de progrès. En réalité, si on s'en

currence ruineuse que se font entre eux des chefs d'industrie indigents, à leur incapacité d'organiser la vente de leurs produits eux-mêmes, à l'absence en un mot de leurs qualités de direction. (Note de la Rédaction.)

rapporte aux actes plus qu'aux paroles, ce titre conviendrait mieux aux agriculteurs et aux populations rurales de la région quoique, en politique, elles soient plus conservatrices. Elles ont su, dans le domaine de leurs intérêts, faire des progrès très considérables puisque, en modifiant la nature de leur sol par des chaulages et en employant des engrais chimiques, elles ont fait produire à leur terre le froment qui était autrefois presque inconnu et obtenir des herbes plus substantielles qui ont permis l'élevage d'une race de bestiaux très supérieure aux bêtes étiques et malingres qui étaient spéciales à la Puisaye.

Mêmes observations en ce qui concerne la tuilerie. Les gisements de terre à tuile sont si considérables dans la Puisaye qu'on peut les dire inépuisables. Il semble que quelque usinier plus entreprenant aurait dû s'inspirer des procédés de fabrication qui ont rendu si prospère cette industrie dans la vallée de la Dheune en Saône-et-Loire et à Châlon-sur-Saône. Cet effort est encore à faire. Mais maintenant que les voies ferrées vont jusqu'à Saint-Amand et doivent bientôt traverser le pays de Cosne à Auxerre, il semble que la situation devrait tenter les capitaux mis aux mains d'un homme actif et intelligent. Du reste, un nouvel agent de prospérité pour ces deux industries locales, la métallurgie et la céramique, va, espérons-le, être mis à la disposition des populations de la Puisaye. Il s'agit d'un canal partant de la Loire en un point situé entre Briare et Cosne, traversant la Puisaye, passant par Coulanges-sur-Yonne, Avallon, et aboutissant à Pont-Royal, près de Dijon, sur le canal de Bourgogne. Ce projet est très activement et intelligemment poursuivi par M. Dupré de Saint-Maur, président du syndicat des propriétaires forestiers du Morvand ; mais, en attendant sa réalisation, il nous est permis de compter sur une autre ressource, c'est le prolongement du chemin de fer, de Saint-Amand à Cosne, d'un côté, jusqu'au port des Fouchards, sur le canal latéral à la Loire, à 2 kilomètres de Cosne et, de l'autre côté, jusqu'à Auxerre où l'Yonne offrirait aussi le bon marché des transports par eau aux usiniers de la Puisaye.

Malgré les changements notables apportés depuis un siècle

dans la manière de vivre des habitants de ce pays, ils continuent cependant à se chausser de sabots, et c'est, pour ainsi dire, le métier de tout le monde que celui de sabotier. Il est rare qu'un homme soit simplement sabotier, mais c'est le métier accessoire pour beaucoup d'artisans exerçant d'autres professions qui, d'elles seules, ne suffiraient pas à entretenir une famille. Ainsi, presque tous les cabaretiers et les coiffeurs sont sabotiers.

Il n'en va pas de même pour les tisserands. Aujourd'hui les ménagères aiment mieux acheter le linge et même le vêtement tout fait au chef-lieu de canton, dans le magasin moderne installé à la façon des grandes villes. Le bon *poulangis* était sans doute plus résistant et la toile de ménage aussi, mais ils ne sont plus au goût du jour. D'ailleurs ne faut-il pas faire des économies sur les objets de première nécessité pour habiller les filles à la mode de la ville et leur mettre sur la tête, au lieu de la jolie coiffe d'autrefois, le chapeau empanaché, et quel chapeau ! Le garçon ne connaît plus la blouse ; pour se rendre séduisant, il lui faut paraître aux fêtes avec le complet pris aux magasins genre Belle Jardinière. Et avec cela, le pauvre tisserand n'a plus rien à faire. Quand, par hasard, en passant dans un village, on entend battre un métier, on pense au meunier d'Alphonse Daudet qui, pour ne pas avouer sa défaite devant l'invasion de la minoterie moderne, faisait tourner à vide son vieux moulin et en défendait énergiquement l'entrée aux curieux.

IV. — LE TYPE SOCIAL.

Les habitants de la Puisaye avaient autrefois peu de besoins et vivaient très sobrement. Leur nourriture se composait presque uniquement de légumes récoltés dans leurs jardins. Ils mangeaient un pain fait avec un mélange de seigle et d'orge fourni par leurs maigres récoltes ; on appelait ce mélange de *la grimace*. Il était souvent de si mauvaise qualité que le souvenir en est resté à des vieillards encore vivants aujourd'hui. Ils racon-

tent que, dans leur jeunesse, il leur arrivait de ne pouvoir le manger et qu'ils le jetaient de colère contre un arbre ou un mur auquel il restait collé.

C'est aussi chez eux qu'ils se procuraient la chaussure et le vêtement. Dans les forêts, ils trouvaient en abondance le bouleau et le verne pour la fabrication des sabots, et c'est avec le chanvre récolté dans leurs chènevières qu'ils se procuraient le fil pour le tissage de leur linge de corps et de ménage; ce fil, mélangé à la laine de leurs moutons, faisait une excellente étoffe très forte et très durable que fabriquait le tisserand du village et qui, portée chez les foulons de Donzy ou de Toury, recevait la dernière façon et devenait le poulangis, introuvable aujourd'hui.

Les forges à martinet établies dans le pays pour l'exploitation du minerai leur fournissaient le fer; dans chaque village un peu important, se trouvait le charron et le maréchal et dans le bourg le plus voisin, le bourrelier pour les harnais de leurs attelages de bœufs. Ils se trouvaient ainsi presque indépendants de l'industrie des villes et se procuraient chez eux tous les objets nécessaires à leur très simple existence. C'était d'ailleurs toute une affaire que de sortir de chez eux; pour concevoir et exécuter cette entreprise, il fallait l'ardeur et la force de la jeunesse. Des hommes, arrivés aujourd'hui à un âge avancé, racontent que, pour la fête de Saint-Michel le 29 septembre, à Cosne, ils partaient en bande dans la nuit, traversaient à pied les bois par des chemins à peine frayés et, après avoir participé aux distractions, on pourrait dire aux fatigues de la fête, revenaient la seconde nuit par le même chemin.

Ces conditions d'existence disposaient les populations de la Puisaye à la vie patriarcale. Les hommes, endormis dans la paix de leur existence champêtre, n'éprouvaient pas le désir de se mêler au monde qu'ils soupçonnaient d'être plus agité autour d'eux et qui éveillait plutôt leur crainte que leur curiosité; c'était, pour ainsi dire, chez ces gens, le sentiment de timidité qui retient le gibier dans les fourrés de leurs forêts.

C'était peut-être aussi une question d'atavisme chez ces pauvres gens dont les ancêtres avaient eu tant à souffrir de ces

atroces guerres d'autrefois : guerre de Cent ans et guerres de religion au XVIe siècle; meurtres et pillages suivis de la famine et de la peste, l'épouvantable trilogie. Les dévastations de cette contrée par la guerre s'étaient continuées presque sans interruption depuis l'assassinat du duc d'Orléans en 1407 jusqu'au traité d'Arras en 1435. Jusque-là, le pays avait été ravagé tantôt par les Anglo-Bourguignons, tantôt par les troupes de Charles VII. Puis, après la paix, était venu le fléau des bandes d'aventuriers qui, habitués depuis tant d'années à guerroyer et à vivre de pillage, refusaient de reconnaître la pacification et poursuivaient pour leur compte, sur les frontières des provinces bourguignonnes, leurs incursions avec tous les genres de brigandages. On voyait parfois à leur tête des capitaines qui avaient acquis un grand renom dans les armées du roi. Pendant de longues années, ces bandes désolèrent la Puisaye. Traqués par les troupes du duc, ces bandits se relevaient toujours de leurs défaites et n'en étaient que plus redoutables pour les populations des campagnes. La frayeur qu'inspiraient ces routiers leur avait fait donner le nom sinistre d'écorcheurs, par lequel on peut se faire une idée de leurs déprédations et de leurs crimes. Les vols, les meurtres, les incendies, les viols, dit l'historien de la Bourgogne, Dom Plancher, marquaient les traces affreuses de leur passage. Jean de Courtenay qui demeurait alors chez son père seigneur de Bléneau, raconte que, vers 1440, il n'y avait, dans les campagnes, ni paix ni sécurité, que les laboureurs n'osaient pas sortir pour cultiver; que, sur le point le plus élevé du château, il y avait constamment un guetteur qui, à l'approche des hommes de guerre, sonnait la cloche et qu'à ce signal tous les cultivateurs de la campagne se sauvaient dans les bois, ou se cachaient ailleurs, parce que les gens d'armes mettaient à rançon tous ceux qu'ils prenaient. Ailleurs, c'était dans le château voisin que les cultivateurs se réfugiaient avec leurs bestiaux. Selon une tradition rapportée par l'abbé Henry, dans son histoire de Seignelay, les bestiaux étaient tellement habitués à être conduits à cet abri dès que le tocsin s'était fait entendre, qu'au premier coup de cloche, ils y allaient d'eux-mêmes.

Lorsqu'on fut enfin parvenu à délivrer le pays de ces brigands, les calamités dont ils l'avaient si longtemps affligé survécurent pendant bien des années à leur disparition. La famine, dont les rigueurs s'étaient déjà fait sentir, devint extrême, dit l'historien déjà cité; on voyait, dans les villes, les pauvres périr sur leurs fumiers. La disette venait de ce que les laboureurs, forcés de se tenir dans les villes et châteaux, avaient abandonné la culture des terres. Cette famine fut suivie de la peste qui désola longtemps la province. Les loups, accoutumés à se nourrir de cadavres humains, se jetaient sur les vivants jusque dans les villes.

Ces lamentables histoires faisaient l'objet de légendes racontées dans les veillées d'hiver : l'alerte donnée tout à coup à l'approche de l'ennemi; toute la population affolée se précipitant au plus épais du bois, ou se réfugiant avec les bestiaux dans le château voisin, asile peut-être moins sûr. Après le passage des écorcheurs, retour des pauvres gens dans le village détruit; les lamentations devant les humbles chaumières incendiées, les champs dévastés, les arbres fruitiers détruits. Dans ces temps atroces, il n'était peut-être pas une génération d'hommes qui n'eût été victime d'un de ses désastres. A la distance de plus d'un siècle, l'impression d'épouvante en restait formidable et des récits l'ont conservée vivante même pour les hommes d'aujourd'hui. Ainsi les prouesses du grand Ferré, un courageux paysan défendant sa maison et abattant à coups de hache une troupe entière de soldats anglais. Ainsi encore la légende horrible du bâtard de Vaurus, rapportée dans l'histoire des ducs de Bourgogne par M. de Barante.

Les gens, comme des bêtes traquées, se méfiant de tous, se groupaient par famille loin des chemins, dans des retraites cachées sous bois et formaient des agglomérations plus ou moins importantes, suivant qu'elles prospéraient ou non. *De là l'origine des hameaux, très nombreux aujourd'hui, dont les noms sont ceux des familles existant encore dans le pays;* ainsi les Foutriers, les Fouchers, les Charriers sur la commune de Dampierre; les Lambert, les Buteaux, les Plançons, les Gaborets,

les Bureaux, etc., sur la commune de Saint-Amand; les Martignons, les Roys, les Guimards sur la commune de Bitry; les Ligers, les Gentiers, sur la commune de Saint-Vérain.

Depuis que la Puisaye, après l'épreuve des guerres de religion du XVIe siècle, jouissait de plus de tranquillité, la population n'en continuait pas moins à rester confinée à l'abri de ses bois, privée des distractions dont pouvaient jouir d'autres pays en rapports plus constants avec le reste de la France. Toutes les douceurs que pouvait leur offrir la vie ne consistait que dans les relations familiales. *Le trait caractéristique des mœurs de ce temps et de ce pays était la force du lien de la famille, dont tous les membres se transmettaient fidèlement les traditions.* On ne voyait guère de jeunes gens quitter le pays pour aller courir des aventures plus ou moins lointaines et, quand ils étaient appelés par le sort à faire un long service militaire, beaucoup essayaient d'y échapper en se réfugiant dans les bois et ceux qui obéissaient à la loi ne pouvaient se soustraire complètement à l'attraction du pays pendant toute la longue durée de leur service. Il n'y a pas longtemps, vivait encore à Dampierre un homme qui, dans sa jeunesse, était en garnison à Toulouse. Il racontait qu'il avait obtenu un congé pour venir passer deux mois seulement à Rognon, hameau de la commune de Dampierre; il fit de bon cœur à pied le chemin d'aller et retour pour le plaisir de revoir un moment le coin de forêt où il était né et où il aspirait à passer le reste de sa vie; ambition qu'il réalisa d'ailleurs complètement, car il ne quitta plus sa chaumière jusqu'à l'âge avancé où il mourut.

Ce trait caractéristique s'observait encore dans la pratique exacte des devoirs de la religion des ancêtres. Les procès-verbaux des séances de la société populaire de Saint-Amand en cite un exemple : le 28 primaire an II (19 décembre 1793), alors que Fouché, arrivé récemment dans la Nièvre, avait déjà pris des arrêtés pour interdire aux prêtres de paraître aux enterrements, pour établir l'enterrement civil obligatoire et pour ordonner la démolition des clochers, des citoyens avaient sonné les cloches de l'église, annonçant au procureur syndic de la

commune qu'ils voulaient que le curé dît la messe et les vêpres tous les dimanches et fêtes. A la suite de cette motion populaire, des poursuites furent exercées contre Nicolas Louault, curé de la paroisse, qui avait cependant fait tous ses efforts pour calmer ses paroissiens : Magnier, instituteur et chantre, Étienne Plançon dit Pichot, J. B. Béchereau, François Gourdet et Pierre-Charles Foutrier de Dampierre. Les deux premiers étaient inculpés et les autres cités comme témoins devant le tribunal révolutionnaire à Paris. Le 18 germinal, le tribunal déclare, sur la déposition des témoins, que le rassemblement visé dans l'acte d'accusation n'avait présenté aucun caractère révolutionnaire et acquitta les prévenus. Cet acquittement fut attribué à la protection dont l'un des membres du tribunal couvrait l'abbé Louault, mais celui-ci ayant prouvé qu'il avait fait tous ses efforts pour s'opposer aux manifestations tumultueuses de Plançon et autres, les témoins furent poursuivis à leur tour devant le même tribunal. Quand ils s'y présentèrent le 21 floréal, ils plaidèrent que Louault et Magnier ayant été acquittés, ils devaient l'être aussi puisqu'ils n'étaient que des complices; et c'est ce qui fut décidé. Ces braves gens eurent la chance inespérée de s'en tirer à bon compte et de sauver leur tête, mais il leur avait fallu un grand courage et des sentiments religieux bien vivaces pour braver ce terrible gouvernement et réclamer la continuation du culte pratiqué par les ancêtres.

Du jour où les conditions de lieu indiquées plus haut vinrent à être modifiées, l'état social de la Puisaye le fut également et le pays cessa de se différencier aussi nettement des pays voisins et de former une unité distincte et un type à part. Ce phénomène commença à se produire dans les années qui suivirent les lois de 1836 sur les chemins vicinaux et de 1841 sur l'expropriation pour cause d'utilité publique. Les municipalités s'empressèrent de profiter des facilités qui leur étaient données pour établir, comme il a été dit au paragraphe III, de nombreuses voies de communication à travers ce pays, qui était auparavant impénétrable.

Il n'est pas un hameau qui aujourd'hui ne soit desservi par

un chemin vicinal; aussi tout paysan un peu aisé possède une voiture suspendue et un cheval pour aller à la ville ou aux foires voisines. Mais voici le revers de la médaille : tandis que l'habitant de l'ancienne Puisaye était attaché par un lien solide à son foyer familial et à son pays infertile où la vie était si dure, son descendant actuel, au lieu de se féliciter des progrès accomplis et du bien-être dont il peut y jouir, ne songe qu'à la quitter pour le séjour des villes et surtout de Paris. Personne ne veut plus des travaux des champs. *Les jeunes gens n'aspirent qu'à remplir quelque fonction publique, fût-elle de l'ordre le plus modeste.* Ils veulent être instituteurs, gendarmes, facteurs, et surtout employés de chemin de fer. C'est, pour les filles, le même empressement à quitter le pays. La tête tournée par la coquetterie, elles ont abandonné depuis longtemps les anciens costumes qui donnaient un caractère particulier aux fêtes locales. Les journaux de modes à bon marché répandus partout à la campagne et qui ont mis à leur disposition les meilleurs et plus nouveaux modèles leur ont permis de s'habiller à la dernière mode. Les parents, aussi vains que leur enfants, se prêtent à ces fantaisies; et ces gens si économes, qui vivent si maigrement, qui réservent pour le marché tout ce que produit leur basse-cour, qui ne mangent ni viande ni œufs, *ouvrent leur bourse tout au large pour satisfaire la coquetterie de leurs filles.* Celles-ci ne tardent pas à prendre en pitié et en dégoût la modeste existence des parents et, un beau jour, les voilà parties pour aller se mettre en service à Paris. Mais que deviennent-elles? On peut bien le prévoir. La plupart du temps, les parents n'en savent rien et on ne compte plus les mères qui depuis des années, ne reçoivent plus de nouvelles de leurs filles. Au commencement, elles ont reçu la garde d'un enfant récolté au hasard de l'inconduite; la fille-mère s'est engagée à payer une pension; puis, un jour, a cessé de donner de ses nouvelles. Cette histoire est banale et n'appelle plus l'attention. Tout le monde la connaît sous des noms différents. En voici un exemple : c'est une pauvre vieille qui vit des secours du bureau de bienfaisance et de la charité privée; elle a eu quatre filles, une seule

est restée au pays, les trois autres sont tour à tour parties pour Paris; il y a des années qu'elle n'a plus entendu parler des deux premières : elle sait encore l'adresse de la plus jeune parce que son départ ne date pas de plus de trois mois.

Quant à ceux qui restent au pays, leur grande préoccupation, c'est de ne pas diminuer par le nombre des copartageants le patrimoine laissé par les parents. A part quelques prolétaires chargés de famille, *la plupart des ménages n'ont qu'un enfant*, quelques-uns en ont deux, mais il est rare que le nombre en soit plus élevé. Voilà donc deux causes de dépopulation qui se sont exercées, notamment depuis 1876 ; de cinq ans en cinq ans, depuis cette époque, le chiffre de la population a diminué, et cette diminution s'accentue à chaque nouveau recensement. Telle commune qui, en 1876, comptait 1.532 habitants, n'en avait plus que 1.306 en 1901.

Pour refaire de la Puisaye une unité distincte et un type à part la différenciant des pays circonvoisins, il faudrait lui donner les moyens de tirer un meilleur parti des richesses qu'elle contient. Car fort heureusement, elle ne pourra plus, dans l'avenir, se distinguer par son isolement au milieu de ses forêts impénétrables.

Elle se différencierait encore cependant des pays circonvoisins, si, à la faveur d'un canal allant de la Loire au Rhin, il s'y créait des usines comme celle de Digoin pour l'exploitation de la terre argileuse, des hauts fourneaux pour la fonte du minerai, des forges pour la mise en œuvre de cette fonte, si l'importation plus facile des engrais chimiques permettait aux cultivateurs d'améliorer leur sol et de compléter l'œuvre si bien commencée en portant au maximum l'intensité de la culture. Ces perspectives de richesse ne seraient pas décevantes et deviendraient bientôt la réalité si les pouvoirs publics, au lieu de se laisser entraîner dans la voie du rachat des chemins de fer, voulaient réserver les sommes destinées à cette utopie ruineuse, pour un plan bien étudié de travaux ayant pour objet la création d'un réseau complet de canaux parmi lesquels viendrait au premier rang celui qui, suivant le projet de M. Dupé de Saint-

Maure, doit traverser la Puisaye et le Morvand. L'exemple de l'Allemagne est là pour démontrer jusqu'à l'évidence qu'on ne saurait trouver un meilleur emploi des capitaux français. L'Allemagne, moins favorisée cependant que les autres pays d'Europe, possède la seconde si non la première flotte commerciale du monde et fait une concurrence redoutable à l'Angleterre elle-même. Et cette prospérité, elle la doit à la création d'un puissant outillage de transports à bon marché. Une grande enquête faite en Allemagne par la Société de la *Loire navigable*, a montré l'importance de cet outillage : 15.000 kilomètres de canaux construits jusqu'en 1900 ; quatre fleuves, le Rhin, l'Elbe, l'Oder, la Vistule, rendus navigables jusqu'aux frontières de l'Autriche et de la Russie pour des bateaux chargés de 100 à 400 tonnes de marchandises ; la navigation pouvant se faire sans interruption de l'embouchure du Rhin à celle du Danube. Ne serait-il pas temps de songer à imiter cet exemple et à donner à notre industrie et à notre commerce le moyen de lutter efficacement contre nos concurrents, et à lui éviter, sur le terrain économique, une nouvelle défaite moins sanglante, mais peut-être aussi désastreuse que celle de Sedan.

Sans insister sur ces considérations qui dépassent de beaucoup l'importance de cette matière, il est permis de les retenir pour en conclure que c'est par le développement des industries locales que la Puisaye est appelée à se différencier, d'une autre manière, des pays circonvoisins et à former une unité distincte et un type à part.

Auguste BOYER.

L'Administrateur-Gérant : Léon GANGLOFF.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.

TABLEAUX DU TYPE NIVERNAIS

INDIQUANT LES RÉPERCUSSIONS QUI DÉTERMINENT CE TYPE

— VARIÉTÉS DU MORVAND.

A. — Type ancien.

- Montagnes granitiques.
  - Ilots d'humus sur les pentes.
    - Habitations isolées.
    - Élevage pauvre (cheval, bœuf).
    - Culture pauvre (seigle, avoine).
  - Prédominance de la forêt.
    - Porc.
    - Grande propriété.
  - Transport difficile excepté par flottage vers Paris.
    - Exploitation en vue du bois de chauffage pour Paris.
      - Travail du bûcheron, l'hiver.
        - Type du *paysan-bûcheron* en famille instable à la fois bordiers propriétaires et journaliers.
    - Culture intégrale.
      - Familles patriarcales.
- Origine patriarcale .... (Familles patriarcales.)

B. — Type récent.

- Depuis le développe[me]nt des transports.
  - Importation de chaux / Exportation vers Paris.
    - Culture intensive et engraissement des bestiaux.
      - Absentéisme des propriétaires.
      - Dissolution des familles patriarcales.
      - Expropriation des bordiers qui deviennent de purs salariés.
  - Concurrence étrangère.
    - Disparition du cheval.

. — VARIÉTÉ DU BAS NIVERNAIS.

A. — Type ancien.

- Plateau calcaire entre[cou]pé de vallées et étangs.
  - Grande culture et élevage (bœuf de labour).
  - Prédominance de la forêt.
    - Porcs.
    - Propriétés communales.
  - Chutes d'eau et mines.
    - Développement des industries (fonderies, faïenceries.)
      - Ouvriers industriels salariés à familles instables.
  - Transports difficiles.
    - Culture intégrale.... ....
      - Chanvre et laine.
      - Famille patriarcale.
- [O]rigine patriarcale .... (Chanvre et laine. Famille patriarcale.)

II. VARIÉTÉ DU BAS NIVERNAIS (*Suite*).

B. — Type récent.

- Depuis le développement des transports.
  - Exploitation à outrance du bois.
    - Apparition du marchand de bois.
    - Salaire à la tâche.
    - Disparition du patronage.
  - Concurrence du fer, de la houille et des bois étrangers.
    - Baisse des salaires et antagonisme des classes.
      - Grèves.
      - Syndicats.
      - Contrat collectif des bû cherons.

III. — VARIÉTÉ DE LA PUISAYE.

A. — Type ancien.

- Sol siliceux ondulé et sous-sol argileux.
  - Humidité dans les bas fonds | Prairies. | Prédominance de l'élevage (bœufs, chevaux, moutons).
  - Culture pauvre (seigle, orge). | Hameaux dispersés.
  - Bois et landes sur sommets. / Voisinage de Paris, mais impossibilité du flottage.
    - Exportation de cendres de bois vers Paris.
      - Immigration temporaire de charbo niers et bûcherons.
  - Transports difficiles | Culture intégrale.
    - Femmes tissent chanvre et laine pe dant les veillées d'hiver.

B. — Type récent.

- Depuis le développement des transports.
  - Importation de marne, chaux et engrais chimiques.
    - Culture intensive et prairies artificielles.
      - Blé.
  - Décadence des industries du fer et des faïenceries ainsi que de l'exportation des cendres.
    - Exploitation des bois en vue de la co truction.
  - Propagation des idées de luxe et des besoins factices.
    - Diminution de la natalité.
    - Émigration des hommes vers les fonctic publiques et des jeunes filles comme bon à Paris.

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1907 41e et 42e LIVRAISONS

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ INTERNATIONALE DE SCIENCE SOCIALE

SOMMAIRE : Nouveaux membres. — Le Monument d'Edmond Demolins, par M. PAUL DE ROUSIERS. — Aux lecteurs de la Revue, par M. PAUL DE ROUSIERS. — Principales études à publier dans la Revue « La Science sociale », au cours de l'année 1908. — L'action politique et l'action privée, par M. EDMOND DEMOLINS. — Remarques sur les répercussions, par M. PAUL DESCAMPS. — Appréciations de la Presse. — Un nouveau cours de Science sociale. — Un nouvel ouvrage de M. Poinsard, par M. G. D'AZAMBUJA. — Un opuscule à propager, par M. G. D'AZAMBUJA. — Enquête sociale sur le pays. — Bulletin bibliographique, par M. PAUL DESCAMPS.

La suite au verso

FASCICULES PARUS DANS LA NOUVELLE SÉRIE (*suite*).

ORGANISATION DE LA SOCIÉTÉ

But de la Société. — La Société a pour but de favoriser les travaux de Science sociale, par des bourses de voyage ou d'études, par des subventions à des publications ou à des cours, par des enquêtes locales en vue d'établir la carte sociale des divers pays. Elle crée des comités locaux pour l'étude des questions sociales. Il entre dans son programme de tenir des Congrès sur tous les points de la France, ou de l'étranger, les plus favorables pour faire des observations sociales, ou pour propager la méthode et les conclusions de la science. Elle s'intéresse au mouvement de réforme scolaire qui est sorti de la Science sociale et dont l'*École des Roches* a été l'application directe.

Appel au public. — Notre Société et notre Revue s'adressent à tous les hommes d'étude, particulièrement à ceux qui forment le personnel des Sociétés historiques, littéraires, archéologiques, géographiques, économiques, scientifiques de province. Ils s'intéressent à leur région; ils dépensent, pour l'étudier, beaucoup de temps, sans que leurs travaux soient coordonnés par une méthode commune et éprouvés par un plan d'ensemble, sans qu'ils aboutissent à formuler des idées générales, à rattacher les causes aux conséquences, à dégager la loi des phénomènes. Leurs travaux, trop souvent, ne dépassent pas l'étroit horizon de leur localité; ils compilent simplement des faits et travaillent, pour ainsi dire, au fond d'un puits.

La Science sociale, au point où elle est maintenant arrivée, leur fournit le moyen de sortir de ce puits et de s'associer à un travail d'ensemble pour une œuvre nouvelle, qui doit livrer la connaissance de plus en plus claire et complète de l'homme, de la Société. Ils ont intérêt à venir à elle.

Publications de la Société. — Tous les membres reçoivent la Revue *la Science sociale* et le *Bulletin* de la Société.

Enseignement. — L'enseignement de la Science sociale comprend actuellement trois cours : le cours de M. Paul Bureau, au siège de la *Société de géographie*, à Paris; le cours de M. Paul Descamps, à l'Ecole des Roches, et le cours de M. G. Melin, à la Faculté de droit de Nancy. Le cours d'histoire, fait par notre collaborateur le Vte Ch. de Calan, à la Faculté de Rennes, s'inspire directement des méthodes et des conclusions de la Science sociale.

Bibliothèque de la Science sociale. — Elle comprend aujourd'hui une trentaine de volumes qui s'inspirent de la même méthode. On en trouvera la liste sur la couverture de la Revue.

Conditions d'admission. — La Société comprend trois catégories de membres, dont la cotisation annuelle est fixée ainsi :

1° Pour les *membres titulaires* : 20 fr. (25 fr. pour l'étranger);

2° Pour les *membres donateurs* : 100 fr.;

3° Pour les *membres fondateurs* : 300 à 500 fr.

SOUSCRIPTION

AU

MONUMENT EDMOND DEMOLINS

Je soussigné (Nom et prénoms) ....

demeurant à ....

déclare souscrire au **Monument Edmond Demolins,** *pour la somme*

de ....

(1) Que j'autorise M. Léon Gangloff, administrateur de la Revue *La Science sociale,* à faire recouvrer par la poste.

(2) Dont je joins le montant.

A , *le* *190* .

Signature,

(1) (2) Effacer l'une des deux formules.

BULLETIN

NOUVEAUX MEMBRES

M. Jean de l'Estoile, château de La Lande Chasle, par Longué (Maine-et-Loire), présenté par M. l'abbé Ballu.

M. le Dr Cassaigneau, Montréal-du-Gers (Gers), présenté par MM. Garas et J. Périer.

M. le Dr João Guiaô, Ribeirao Preto, São Paulo (Brésil), présenté par M. le Dr Silveira Cintra.

M. le Lieutenant Camy, de l'infanterie coloniale, Oloron-Ste-Marie (Basses-Pyrénées), présenté par M. P. de Rousiers.

Pierre Lederlin, 171, boul. Montparnasse. Paris, présenté par M. Louis Ballu.

J. Rimbauld, 5, rue Ste-Catherine, Moissac (T.-et-G.), présenté par M. Daniel Sales.

M. Jacques Lelong, Tunis, présenté par M. le Dr Bailhache.

Abdul-Wahab Hassen Husny, interprète à la Direction de l'Agriculture, rue Abdul-Wahab, Tunis, présenté par M. l'abbé Ballu.

B. Soury-Lavergne, Ferme Chute, par Pasqua Saskatchewan (Canada), présenté par M. Paul de Rousiers.

LE MONUMENT D'EDMOND DEMOLINS

Les élèves de l'École des Roches ont pris l'initiative d'une souscription pour l'érection d'un monument à la mémoire d'Edmond Demolins dans la grande salle de l'École.

C'est bien, en effet, à l'École des Roches que le souvenir d'Edmond Demolins doit être perpétué. C'est dans la chapelle de l'École que reposera sa dépouille mortelle. Et le pieux souvenir de tous ceux qui l'ont connu et aimé se reportera sans effort vers ce coin de terre où il a vécu, où il était venu chercher la paix et la solitude réclamées par ses travaux. et sur lequel son âme ardente et sa féconde initiative ont fait surgir une création vivante et portant en elle de merveilleux germes de développement.

Mais les collaborateurs et les lecteurs d'Edmond Demolins ne sauraient rester étrangers à la manifestation des élèves de l'École des Roches. Ils tiendront à affirmer la dette de reconnaissance que tous ont contractée vis-à-vis de lui, lorsque, grâce à son enthousiasme communicatif, ils ont été amenés à la Science sociale conquis par sa méthode, éclairés par ses résultats. Et il y aura comme un symbole de l'unité de sa vie dans cet accord des adeptes de la Science sociale, et des élèves de l'École des Roches pour rendre hommage à la mémoire du savant qui a su être un homme d'action, avide de vérité pour guider ses actes, prompt à agir quand il estimait connaître la vérité.

Paul de Rousiers.

Nos lecteurs trouveront un bulletin de souscription encarté dans cette livraison.

AUX LECTEURS DE LA REVUE

La disparition prématurée d'Edmond Demolins, si cruellement ressentie par tous ses amis et collaborateurs, si vivement déplorée par tous ceux qui, de près ou de loin, directement ou indirectement, s'intéressent à la science sociale, posait un problème matériel en ce qui concerne la direction de la Revue fondée par lui et dont il était resté seul propriétaire.

Le problème vient d'être résolu. Les hé-

ritiers de M. Edmond Demolins ayant bien voulu consentir à céder le titre de la Revue à la Société internationale de Science sociale, celle-ci assume la direction de *La Science sociale* à partir du 1er janvier 1908.

Cette solution était indiquée au surplus par l'existence de liens antérieurs entre la Société et la Revue. D'une part, en effet, aux termes d'un contrat passé dès l'origine de la Société de Science sociale, le service de la Revue se trouvait assuré à tous ses adhérents. D'autre part, les missions d'études provoquées, dirigées et subventionnées par la Société, fournissaient à la Revue des travaux résultant d'observations méthodiques poursuivies sur place par leurs auteurs. Elles contribuaient ainsi à affirmer le caractère scientifique de la Revue, à multiplier, à renouveler et à contrôler les éléments à l'aide desquels la science sociale s'édifie progressivement.

Désormais, par conséquent, la tâche, jusqu'ici partagée, repose exclusivement sur la Société de Science sociale. Depuis quatre ans nous avons perdu successivement Henri de Tourville et Edmond Demolins; nous avons été privés ainsi des éléments de succès que nous apportaient la puissance d'un cerveau créateur et l'éclat d'un talent consacré. Une seule chose nous reste, la méthode, l'admirable instrument de travail qui nous a été légué. Et il semble précisément que tous les avantages extérieurs à la science elle-même nous aient été retirés afin qu'il apparaisse clairement que les progrès futurs seront dus à sa propre fécondité.

Cependant il dépend de nous que ces progrès s'accomplissent. La science sociale ne nous livrera ses secrets qu'au prix de nos efforts vigoureux, persévérants et ordonnés, à la suite d'observations nombreuses et patientes, de travaux d'analyse consciencieux inspirés par la recherche d'un même problème, reliés entre eux par l'unité de méthode et par l'unité de but. C'est le devoir de la Société de Science sociale de sauvegarder la méthode et de prévenir la dispersion anarchique des forces; mais chacun de ses adhérents doit considérer comme son devoir personnel de travailler dans la mesure de ses moyens à l'œuvre commune.

C'est pourquoi, au moment où le rôle de la Société devient plus lourd, nous adressons en son nom un pressant appel à tous ses membres, à tous les lecteurs de la Revue, à tous nos amis connus et inconnus, à tous ceux qui ont foi dans l'avenir de la Science sociale en leur demandant de nous donner leur concours le plus actif.

Paul DE ROUSIERS.

PRINCIPALES ÉTUDES A PUBLIER DANS LA REVUE « LA SCIENCE SOCIALE »

Au cours de l'année 1908.

Nous pensons être agréables à nos lecteurs, en leur faisant connaître dès à présent le sujet des principales études qui seront publiées dans la Revue au cours de l'année 1908.

De M. LOUIS ARQUÉ : *La Civilisation de l'étain* (suite) : *Les Faiseurs de Jouets et les Cultivateurs de Houblon en Franconie* (Mission de la Société de Science sociale).

De M. J. DURIEU : *Monographie de l'Ile-de-France* (Enquête sur le Pays).

De M. H. HEMMER : *Le paysan westphalien* (Mission de la Société de Science sociale).

De M. M. BURES : *Étude sociale de la Saintonge* (Enquête sur le Pays).

De M. A. KOSZUL : *Le petit propriétaire de la New-Forest en Angleterre* (Mission de la Société de Science sociale).

Du R. P. SCHWALM : *L'État social de la Judée avant l'avènement du christianisme.*

De M. PH. CHAMPAULT : *Monographie de la Lombardie agricole* (Mission de la Société de Science sociale).

De M. CAMY : *Madagascar avant et depuis la conquête.*

De M. PAUL ROUX : *Le Type Frison en Hollande* (Mission de la Société de Science sociale).

L'ACTION POLITIQUE ET L'ACTION PRIVÉE

Nous publions ci-dessous la dernière lettre d'Edmond Demolins, publiée dans *Demain* (numéro du 19 juillet).

École des Roches, 15 juillet 1907.

Monsieur le Directeur,

On veut bien me demander de formuler mon opinion au sujet du débat, qui a été ouvert dans *Demain*, sur l'influence comparée de l'action politique et de l'action privée. Je n'ai pas d'autre opinion que celle qui est imposée par les faits à tout homme qui veut bien les connaître et en tenir compte. Comme il ne m'est pas possible d'établir ici une démonstration, je me borne à quelques brèves indications.

Le fond du débat me paraît être le désir de certains catholiques et conservateurs de reconquérir, au moyen de l'action politique et du pouvoir, l'influence sociale qu'ils ont perdue.

Or, les faits établissent qu'ils ont perdu leur influence sociale précisément à l'époque où ils exerçaient le pouvoir, et même dans la mesure où ils l'exerçaient. Avant la Révolution, ils étaient au pouvoir. Cela n'a empêché ni l'effondrement politique, ni l'effondrement religieux. Et quel effondrement! A quel point il a été complet et rapide!

Cependant la noblesse et la bourgeoisie avaient été élevées dans des collèges dirigés par le clergé séculier ou régulier. Depuis la Révolution, l'exercice du pouvoir n'a pas rendu l'influence à ces mêmes classes sociales.

Il faut donc croire que l'exercice du pouvoir ne suffit pas et qu'il faut autre chose. Il faut précisément cette chose que si peu de gens aperçoivent, dont si peu de gens comprennent l'importance fondamentale : *une organisation de la vie privée.*

On aperçoit peu l'importance de la vie privée, parce qu'on est grisé par le désir d'exercer la domination politique, d'en cueillir les fruits et d'en vivre aux dépens de la communauté.

Nous sommes tous plus ou moins des candidats à ce que j'ai cru pouvoir appeler la « politique alimentaire », celle qui consiste à vivre du budget. Aujourd'hui, *la plupart des Français sont du Midi.*

Et cependant les faits prouvent la supériorité de la vie privée.

Voici quelques exemples :

I. — A leur arrivée en Gaule, les Francs s'établissent à la campagne, ils défrichent, ils colonisent. Ils créent ainsi une race remarquable de grands propriétaires ruraux. Sous leur influence, les anciens esclaves se transforment en serfs, puis en hommes libres. Pendant des siècles, ces grands propriétaires ont eu, en France, une influence prépondérante par la seule action de la vie privée. Au contraire, ils ont perdu cette influence lorsqu'ils se sont laissé attirer à la cour dans les situations administratives, dans la domesticité royale. En un mot, lorsqu'ils ont lâché sottement l'action privée pour l'action publique.

Ce jour-là, la révolution était virtuellement faite.

2. En Angleterre, le paysan saxon fut soumis à la domination du noble normand. Suivant la doctrine de la supériorité du pouvoir politique, c'est le Normand qui aurait dû l'emporter sur le Saxon, d'autant plus que ce dernier était plus préoccupé de bien cultiver ses terres que de s'emparer du pouvoir. C'est précisément le contraire qui arriva : par la culture intelligente, le Saxon s'enrichit, se forma à la direction des hommes et des choses, par là il s'affina et s'éleva : il créa le type splendide du gentleman, que le monde est bien obligé d'admirer aujourd'hui. Plus clairvoyant que le noble français, il resta sur ses terres, dédaigna la Cour et la vie urbaine.

Pendant ce temps, le noble normand, occupé à guerroyer constamment, vivant à la ville et à la Cour, ne tarda pas à se ruiner et à se corrompre.

Seuls, échappèrent à la ruine ceux qui prirent le parti d'épouser des femmes saxonnes et d'adopter le genre de vie, les

idées et les mœurs des Saxons. Ce sont les fils des paysans saxons, qui dominent aujourd'hui l'Angleterre et le monde. Ils sont restés aussi dédaigneux que leurs ancêtres de l'exercice du pouvoir politique, et ils ont fait l'économie de toutes nos révolutions.

Au XVIIe siècle, les Français occupent presque tout le territoire de l'Amérique du Nord, depuis la Louisiane jusqu'au Canada; les Anglais n'occupent qu'une étroite bande de terrain le long de la côte. Il semble que rien ne sera plus facile que de jeter les Anglais à la mer et de créer de l'autre côté de l'Atlantique un vaste empire français. Le contraire se produit. C'est que nous n'occupions le pays que par des fonctionnaires et des soldats, tandis que les Anglais l'occupaient tout simplement par des colons.

Encore une fois, la vie privée l'avait emporté sur la vie publique.

4. Dans l'Amérique du Sud, les Espagnols et les Portugais sont pendant longtemps les maîtres incontestés, depuis le Mexique jusqu'à l'extrême-sud, et ils exercent le pouvoir absolu qui n'est que trop connu. Ceux qui vantent la supériorité de l'action politique sur l'action privée devraient trouver là un bel exemple à citer à l'appui de leur théorie.

Malheureusement les faits viennent démolir la théorie et de quelle façon! Si vous voulez en juger, comparez actuellement l'Amérique du Nord et l'Amérique du Sud; voyez ce qu'a fait le petit colon saxon dans le Nord et le grand potentat hispano-portugais dans le Sud. Il faut être aveugle pour ne pas voir des faits de cette taille. Ici encore, la faillite totale de la vie publique fait mieux éclater la puissance invincible de la vie privée.

5. Autre exemple, qui nous touche de plus près. Les Juifs et les Protestants occupent en France une situation et exercent une influence très supérieure à leur nombre.

On s'en plaint assez vivement et on proteste assez bruyamment. Mais qui songe à pénétrer la cause de ce phénomène? La cause, la voici :

Pendant des siècles les Juifs et les Protestants se sont vu interdire les situations politiques et administratives, ils ont été tenus à l'écart de la vie politique.

Dès lors ils ont été contraints de se rejeter vers les situations privées, de demander des moyens d'existence au travail et à l'effort personnels. Dans ces situations, comme le paysan saxon, ils ont grandi, ils se sont enrichis, ils ont acquis l'habitude de conduire les hommes et les choses: ils ont acquis l'aptitude à prévoir et à vouloir et aussi l'aptitude à se retourner, à surmonter l'obstacle, au lieu de se laisser arrêter par lui. Et ils ont fait cela avec leurs seules forces, en ne comptant que sur eux-mêmes, puisqu'ils n'avaient pas la ressource des bonnes petites situations toutes faites de l'administration et de la politique.

Notez que ce n'est pas la religion qui leur donne cette supériorité, car ils n'ont pas la même; de plus, elles sont très différentes l'une de l'autre et la religion catholique est beaucoup plus rapprochée de la protestante que la religion juive.

Je sais bien qu'actuellement Juifs et Protestants se précipitent furieusement, comme les Catholiques, et aussi étourdiment, vers les situations politiques et administratives. Ils veulent goûter à leur tour au fruit si longtemps défendu. D'où la grande colère de leurs adversaires frustrés. Ils ont même mis à s'emparer de ce fruit l'énergie et la persévérance développées en eux par la longue pratique de professions indépendantes et par la solidité de leur vie privée.

Ils se réjouissent de cette bonne fortune et les Catholiques la leur envient. C'est que les uns et les autres sont à courte vue et ignorent que ce fruit est un fruit de mort. Les Juifs et les Protestants, qui désertent les professions indépendantes, abandonnent, sans s'en douter, ce qui a fait leur force; un avenir prochain le leur apprendra.

Déjà, la plupart des descendants des vieilles et solides familles protestantes de la Rochelle ont déserté le commerce pour les administrations et les professions libérales.

Les Catholiques, qui se lamentent de ce

qu'on les chasse des situations politiques et administratives, de ce qu'on les frustre du bienheureux budget et qui tendent vers lui leurs mains suppliantes sont des aveugles. Ils ne comprennent pas que leur faiblesse, que leur infériorité, en dépit de leur nombre, vient précisément de ce que, depuis des siècles, la noblesse et la bourgeoisie catholiques ont déserté les professions indépendantes pour les situations officielles.

Il faut bien ajouter que cet aveuglement est partagé par le clergé, qui, à ce point de vue, a fait un mal énorme à ce pays. Sa responsabilité, comme directeur de conscience et comme éducateur de la jeunesse, est indéniable.

Le malheur est qu'il ne paraît pas s'en douter et qu'il rêve encore de reconquérir une domination qui ne nous réussirait pas mieux qu'elle n'a réussi à l'Espagne et au Portugal.

Je sais parfaitement que ce discours sera désagréable à la plupart des lecteurs: je n'ai pas la prétention de dire des choses agréables, mais des choses vraies et utiles. Je sais, en outre, qu'il ne peut avoir qu'une action très restreinte, — s'il en a une, — car, au point où nous sommes, il nous est difficile de renoncer à nos habitudes et à notre mentalité de peuple en décadence.

Le relèvement de ce pays ne paraît plus pouvoir se faire que par la colonisation étrangère, par l'afflux d'individualités énergiques, formées par la vie privée et acceptant encore de prendre en main la direction de l'agriculture, de l'industrie et du commerce, que nous abandonnons et que nous méprisons.

Cette œuvre de colonisation étrangère est beaucoup plus avancée que ne le croit le public hypnotisé dans la contemplation stupide de la politique et des politiciens.

Un grand nombre de nos grandes industries sont déjà entre les mains de patrons étrangers : voyez les grands crûs de Champagne, de Bordeaux, etc.; voyez même l'industrie de l'automobile, si jeune, si brillante et au début si française, etc., etc... Je fais en ce moment une enquête pour établir exactement l'étendue et l'importance de cette invasion d'un nouveau genre.

Il ne reste plus qu'un espoir, c'est de sauver de ce désastre quelques individualités éminentes et avisées.

C'est ce sauvetage que j'essaie de réaliser à l'École des Roches. J'ai la conscience de faire ainsi mon devoir, je n'ai pas à faire celui des autres [1].

Veuillez agréer...

Edmond Demolins.

REMARQUES SUR LES RÉPERCUSSIONS

M. Woeikoff, professeur de géographie physique à l'Université de Saint-Pétersbourg, nous présente les observations suivantes sur quelques répercussions classées au Mode d'existence.

2. *Les milieux intransformables (steppes, etc.), créent des existences routinières, etc...* Il faudrait dire « la vie des pasteurs nomades », car elle est la même, une fois établie, que les milieux soient transformables ou non. Les nomades qui existaient dans le midi et l'est de la Russie au XVIIIe siècle, menaient à peu près la même existence que les nomades qui vivent dans les steppes arides, et cependant le sud et l'est de la Russie (excepté les steppes de la région ouralo-caspienne), ont été transformées en champs; c'est un des « champs de blé » de la terre qui nourrissent l'Europe centrale et occidentale.

D'un autre côté, parmi les milieux intransformables, nous trouvons une bonne partie des pâturages à moutons de l'Australie. Et cependant les existences n'y sont pas routinières.

Réponse. — Les milieux intransformables créent bien une existence routinière, et cela ne peut être autrement. Là où les efforts sont inutiles, fatalement

1. Je me permets de renvoyer les lecteurs qui désireraient avoir plus de développements sur la question effleurée dans cette lettre à mon volume: *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* Firmin-Didot, éditeur.

règne la routine; il n'est pas besoin d'insister. Il en est ainsi, non seulement chez les pasteurs nomades, mais chez les pêcheurs côtiers, les montagnards, etc...

Cependant, M. Woeikoff fait deux objections que nous allons examiner :

1° Les pasteurs nomades qui habitent des régions qui pourraient être transformées, sont aussi routiniers que ceux qui habitent des régions intransformables proprement dites.

Cela est très vrai, mais cela forme une autre loi absolument différente de la précédente, et il n'y a pas lieu de les confondre. Les pasteurs nomades sont routiniers, et, d'autre part, les milieux intransformables créent la routine dans tous les cas.

2° Les éleveurs australiens ne mènent pas une existence routinière.

Ceci est également vrai, mais ne renverse pas la loi énoncée plus haut, car, précisément, les éleveurs australiens, les *squatters*, ont dû transformer le sol en partie. Voici, ce que dit Élisée Reclus à ce sujet :

« La disparition des forêts a *transformé* le plus charmant pays en un espace monotone et triste... L'abondance de l'herbe s'est tellement accrue qu'en certains endroits, mille moutons trouvent à pâturer là où les éleveurs ne pouvaient en garder qu'une centaine [1] ». — « Des puits artésiens, creusés en maintes régions de l'intérieur, ont suscité les eaux cachées et *transformé* des espaces arides en terrains de pâture; on s'occupe aussi de retenir les eaux au moyen de barrages [2]. » — « Néanmoins, l'homme sait par la science et l'industrie se rendre de plus en plus indépendant des inconvénients de son milieu et en utiliser plus habilement les ressources. Les eaux cachées sont appelées à la surface; les cultures remplacent les brousses; des chemins artificiels subviennent au manque de voies navigables; sous l'étreinte de l'homme la terre se fait petite, et les régions habitables, jadis entourées par le désert, deviennent accessibles. C'est ainsi que le continent australien a pris dans l'économie du monde une importance qu'il n'aurait jamais pu acquérir avant l'âge des chemins de fer [3] ».

1. *Nouvelle géographie universelle*, livre XIV, p. 743.
2. *Ibid.*, p. 764.

13. M. Demolins y classe les latitudes européennes à céréales du nord au sud : 1) *avoine;* 2) *seigle, orge et froment;* 3) *maïs et dans une moindre proportion froment.* C'est inexact. 1) L'orge est la céréale servant à la nourriture de l'homme, qui vient le plus au nord et s'élève le plus haut dans les montagnes et sur les plateaux. 2) Puis vient l'avoine, mais à l'ouest de l'Europe seulement; en Russie, elle sert presque entièrement à la nourriture des chevaux, et 3) le seigle suit l'orge pour la nourriture humaine. 4) Le maïs occupe une région intermédiaire entre celle du seigle et la région principale du froment. Ce sont une partie du sud-ouest de la France, la région lyonnaise, les vallées de la Savoie, la plaine du nord de l'Italie, le sud du Tyrol et de la Hongrie, la Roumanie, la Bessarabie, etc... 5) La région principale du froment est au sud de cette dernière, presque toute l'Espagne, l'Italie moyenne et méridionale, la Bulgarie, la Turquie, la Grèce.

Réponse. — Il est exact que, dans certaines régions, le maïs est cultivé un peu au nord de la limite du froment, mais il n'en est pas moins vrai que, d'une façon générale, la zone proprement dite du froment est au nord de celle du maïs. Cela provient de ce que la graine du maïs craint moins le froid que celle du froment, mais elle a besoin de plus de chaleur pour se développer. Le maïs réussira donc dans des pays où il fait très froid l'hiver, à condition qu'il fasse chaud l'été. Il en est ainsi en Russie et au Canada. Mais ce n'est pas dans ces régions que la culture en est la plus avantageuse. Aussi, en Amérique, cultive-t-on surtout le maïs dans le Texas et le Kansas, le Mexique et le Pérou, tandis que le Dacota, le Minnesota, le Manitoba forment par excellence la région du froment. De même, en Europe, c'est dans le nord de la France, en Belgique, en Angleterre

3. *Ibid.*, p. 712.

que les terres à froment donnent leurs rendements maximum, et le maïs y est à peu près inconnu, parce qu'il est plus avantageusement cultivé en Italie et dans le midi.

Voici du reste, ce que nous trouvons dans le grand *Dictionnaire Larousse*, à l'article *Céréales* [1] :

« En s'avançant de l'équateur vers le pôle, on trouve d'abord le sorgho ou dourra, l'éleusine, le teff. Viennent ensuite le *maïs* et le riz, le premier dans les pays secs, le second dans les contrées marécageuses. *A ces grains succèdent le blé*, qui est lui-même suivi du seigle; enfin l'orge et l'avoine sont aux dernières limites. »

14. « *A mesure que l'aisance augmente, les corps gras, la viande et les boissons fermentées viennent en partie se substituer au pain à cause de leur valeur nutritive supérieure*, etc. » Le fait est vrai, l'explication pour les boissons fermentées est fausse. Si elles ont une valeur nutritive, elle est très inférieure à celle du pain et se paie excessivement cher. Si leur consommation a augmenté, c'est qu'elles flattent le goût et que des salaires plus hauts en permettent l'usage plus grand.

Réponse. — M. Woeikoff a raison, mais je crois que l'auteur voulait dire que les corps gras et les viandes se substituent en partie au pain, et que les boissons fermentées se substituent à l'eau. Je pense que l'on mettrait tout le monde d'accord, en ajoutant *et à l'eau* après le mot pain.

31. « *Chez les populations plus directement issues de la vie pastorale et nomade, le mobilier est très réduit..., pas de lits.* » Je demande de quels nomades sont plus directement issus les Japonais, par exemple, qui ont si peu de meubles, et pas l'ombre de lits ? Et les peuples malayo-polynésiens, de quels nomades viennent-ils, avec quels nomades ont-ils des relations? Et les peuples américains? Cependant les uns et les autres ont un mobilier des plus exigus. En fait de mobilier il faut constater ceci. Tous les peuples primitifs en ont peu. Les civilisations antérieures à notre moyen âge se sont développées dans des pays chauds, où l'on vivait beaucoup à l'air, et ce besoin du « confort », comme l'entendent les peuples du nord et du centre de l'Europe, ne se faisait pas sentir ; ce n'est que quand la civilisation eut pénétré dans les pays plus froids que fut créé le « confort » moderne. Le « nomadisme » ancien n'a rien à y voir.

Réponse. — Dans la répercussion visée, il n'est pas dit *qu'il n'y a que* les populations directement issues des Pasteurs nomades qui ont un mobilier réduit. Une répercussion n'embrasse pas *tous* les phénomènes, mais *un seul* phénomène. Or, il est exact que les populations directement issues de Pasteurs nomades ont un mobilier réduit, parce qu'elles conservent les habitudes antérieurement acquises, M. Woeikoff nous indique une nouvelle répercussion qui n'empêche nullement la précédente d'exister. Cette nouvelle répercussion pourrait se formuler comme suit : *Un climat rigoureux tend à développer le besoin du confortable, parce qu'il oblige à vivre plutôt dans les habitations que dans la rue.*

39. *La profession impose certaines formes de vêtements.* « Ici la blouse du paysan est confondue avec l'uniforme du soldat, la toge du magistrat ou du professeur. » Dans les deux derniers cas c'est la loi qui prescrit la forme du vêtement, souvent très incommode. Aux États-Unis les magistrats ne portent pas de toge, car la loi les en dispense.

44. « *Les familles patriarcales et instables sont moins capables de résister au développement de l'alcoolisme.* » Cependant où s'est-il plus développé que dans la Grande-Bretagne? Aux États-Unis et dans les pays scandinaves, c'est une législation très sévère et appliquée sans exception qui a beaucoup diminué l'alcoolisme. D'un autre côté, l'Espagne, l'Italie méridionale, la Grèce, pays à familles « patriarcales » ou « instables » sont parmi ceux où il y a

1. Tome III, p. 757.

le moins d'alcoolisme, quoique le vin y est fort et à bon marché.

Réponse. — Les mesures législatives ne sont réellement efficaces que si les mœurs les soutiennent. On vient encore d'en avoir la preuve en France avec la loi sur le repos dominical. Une loi sévère n'est appliquée que si elle rencontre l'approbation de la majorité de la population. Dans les pays particularistes, la diminution de l'alcoolisme est due, en partie, aux sévérités de la législation, en partie à l'action des sociétés de tempérance, mais l'une et l'autre causes trouvent leur origine profonde dans la formation sociale.

M. Woeikoff nous présente, en outre, les observations suivantes sur la condition de la femme à propos d'un article de M. Paul Descamps (37e *Bulletin*, p. 73).

« *Il suffit de voir quelle est sa condition dans les pays où le machinisme n'a pas pénétré, chez les Asiatiques, les Nègres, les Slaves* », etc. Ces lignes montrent l'ignorance profonde de l'auteur et la confusion de pays et de peuples où la condition de la femme est très différente.

Les Asiatiques sont très différents de mœurs, et à côté de peuples où la condition de la femme est très mauvaise, la plus grande partie de l'Inde par exemple, il y en a où elle est très libre, comme le Siam et surtout la Birmanie ; qu'on lise par exemple le livre de Fielding, *The soul of a peole*. La femme est très libre, les mariages se font de son consentement, elle a voix à tout ce qui concerne la famille, sans en excepter les « affaires », etc. Parmi les Slaves, la femme a une condition très abaissée chez les Monténégrins où elle travaille seule, mais, chez les Polonais et les Petits-Russiens, elle domine dans la famille, et sa condition est beaucoup meilleure que chez les Tchèques, parmi lesquels le machinisme a pénétré depuis longtemps, et surtout chez les Allemands.

Réponse. — Dans le passage visé par M. Woeikoff, nous n'avons pas eu la prétention de faire une étude complète de la condition de la femme dans les divers pays ; nous savons bien que les mœurs diffèrent chez les diverses nations asiatiques, africaines, etc. ; la science sociale ne fait que le répéter constamment, et son but est justement de trouver les causes de ces différences. Nous voulions simplement répondre à une objection de M. Creveaux, prétendant que le développement du machinisme avait aggravé la situation des femmes qui devaient non seulement travailler à l'usine comme l'homme, mais, en outre, s'occuper du ménage. Dans ma réponse, je voulais lui montrer que la condition des femmes n'est pas plus heureuse dans beaucoup de pays où le machinisme n'a pas pénétré. Là, le rôle de la femme n'est nullement confiné aux travaux du ménage, mais elle est chargée de nombreux travaux de fabrication (filage des matières textiles, culture, etc.). Il en est ainsi chez les Asiatiques, les Nègres, les Slaves, et la plupart des populations agricoles de l'Europe.

M. Woeikoff nous objecte que la femme est *très libre*, en Birmanie et au Siam. Malheureusement il ne nous apprend pas si elle reste confinée dans le ménage ou si elle est chargée de rudes travaux ; si, proportionnellement, elle travaille plus ou moins que les hommes.

La liberté dont elle jouit ne provient-elle pas justement de ce qu'elle détient une partie des moyens d'existence ?

Nous l'avons dit, la question du féminisme sera un jour traitée par la méthode de la Science sociale. En attendant qu'elle le soit complètement, voici ce qui se dégage de ce que nous connaissons.

Il nous suffit de citer les trois répercussions suivantes classées à la Famille :

24. *La formation communautaire fait retomber sur la femme les travaux les plus durs*. Voilà le fait général en Orient. Mais deux cas peuvent se présenter : ou bien les travaux durs sont des travaux secondaires, ou bien ce sont des travaux que la femme accomplit dans un atelier séparé de celui du mari et sous sa propre responsabilité. Le premier cas entraîne l'infériorité de la femme, (voir réperc. 25), et c'est le cas le plus général ; le second émancipe la femme, comme le montre la répercussion 23 : *La situation de la femme s'élève dans la mesure où elle dirige un*

atelier de travail distinct de celui du mari. C'est probablement dans ce cas que rentrent la Birmanie et le Siam. Nous serions très heureux si M. Woeikoff voulait bien faire une étude à ce sujet.

Voici une dernière répercussion (n° 28) : *La formation particulariste développe le respect de la femme et l'effort pour la soustraire au travail pénible.*

Quant au machinisme, son influence est le plus souvent neutre. Dans les pays particularistes, il n'a pas abaissé la condition de la femme; dans les pays communautaires, il ne l'a pas relevée.

Ce n'est pas un procédé scientifique de dire : Chez les Petits-Russiens où le machinisme n'a pas pénétré, la situation de la femme est meilleure que chez les Allemands où le machinisme a pénétré. Cette comparaison pèche par la base parce que l'état social des Petits-Russiens n'est pas le même que celui des Allemands, et qu'il intervient d'autres facteurs que le machinisme. Le procédé scientifique est celui-ci : La situation de la femme est-elle meilleure chez les Allemands atteints par les effets du machinisme qu'elle ne l'était avant l'introduction des machines, *toutes choses égales d'ailleurs?*

La situation de la femme deviendra-t-elle meilleure chez les Petits-Russiens qu'elle ne l'est actuellement, quand ils seront atteints par le machinisme, *toutes choses égales d'ailleurs?*

M. Woeikoff termine sa lettre comme suit : « Je dois remarquer en général que beaucoup d'auteurs des monographies de la *Science sociale*, même parmi ceux qui sont cités avec le plus d'éloges dans la « Classification sociale », montrent une ignorance regrettable en géographie, en climatologie, en ethnologie. Des erreurs qui étaient très excusables du temps de Le Play, ne le sont plus maintenant. Telle l'hypothèse si souvent répétée du « nomadisme » comme condition initiale de l'humanité.

Je cite quelques autres erreurs au hasard, par exemple, d'après un auteur, la Mandchourie est un pays de pâturages, plus sec que la Mongolie; d'après un autre, la flore du Japon est pauvre et a restreint la quantité des plantes cultivées dans ce pays (qui est au contraire très grande); d'après un troisième, il y a des « clans Varègues » et des « caravaniers » en Russie, etc., etc... Tout cela excite la risée et donne une mauvaise idée de l'œuvre de la Société de science sociale.

Réponse. — Il est possible que la science sociale excite la risée parmi les personnes qui ignorent sa méthode: c'est là un argument sans valeur scientifique. Nous nous contentons de redresser les erreurs qui nous sont démontrées. Nous nous étonnons que M. Woeikoff continue à penser que la science sociale soutient que l'humanité a commencé par l'état pastoral. Nous l'engageons donc à relire la réponse qu'Edmond Demolins lui fit à ce sujet même dans la 33e livraison du *Bulletin*, page 181. M. Woeikoff ignore également qu'une étude fut jadis publiée par A. de Préville, tendant à prouver que l'humanité n'avait pas dû commencer par l'état pastoral [1].

La *Science sociale* ne dit pas qu'il y a des caravaniers en Russie, mais qu'il y en avait *anciennement*, ce qui est bien différent. De même pour les clans varègues.

Paul Descamps.

APPRÉCIATIONS DE LA PRESSE

Dans l'*Avenir du Nord* de Terrebonne (Canada), M. Fernand Rinfret consacre toute une série d'articles à l'analyse d'un mémoire [1] présenté à la Société Royale du Canada, par notre ami M. Léon Gérin. M. Rinfret, après avoir constaté l'impuissance des méthodes sociologiques, à dégager nettement l'objet propre de la science sociale, écrit : « ... Il nous semble que la méthode que nous présente M. Gérin — et que d'ailleurs j'ai moi-même étudiée et fouillée, avec grand intérêt, et qui tient encore aujourd'hui une très large part dans mes travaux — a su définir cet objet, et par là substituer aux in-

1. Voir A. de Préville, *La Société védique* (*Sc. soc.*, XIV, 133).

décisions, aux théories vagues, aux ambitions nuageuses, un but fixe et déterminé.

« ... On les trouvera tous dans la Nomenclature que M. Gérin a eu l'heureuse idée de mettre à la fin de son travail, et qui est, nous l'avons déjà dit, l'œuvre d'Henri de Tourville. Nous n'avons pu ici, comme M. Gérin d'ailleurs, qu'en esquisser les grandes lignes ; ce n'est qu'après l'avoir souvent lue et surtout méditée que l'on en comprendra toute la beauté et l'importance. C'est d'elle que Montaigne eût pu dire : *J'aime mieux forger mon âme que la meubler*. Cette nomenclature offre peu à lire et beaucoup à forger.

« ... M. Gérin a raison de dire que cette classification des sociétés ne repose pas sur la conformation physique ou le développement intellectuel des êtres humains qui les composent; mais qu'elle est fondée entièrement sur la formation sociale, imposée à l'origine par les moyens d'existence et maintenue aujourd'hui, dans bien des cas, uniquement par la tradition ou la force d'inertie. Voilà qui est fort bien, et je me contenterai d'ajouter : ou par la nature intransformable des lieux... »

Dans le *Démocrate vervinois :*

« ... Dans les *Ouvriers Européens*, Le Play s'était contenté de faire des monographies de familles en procédant d'une manière uniforme suivant un plan établi.

« Henri de Tourville perfectionna la méthode sociale ; il créa la nomenclature

« ... Mais ce n'est pas tout d'avoir analysé et comparé, il faut ensuite classer, c'est à cela surtout que s'attacha Demolins. Il envoya dans les différents pays des enquêteurs, pour observer les phénomènes, sociaux, suivant la méthode nouvelle, c'est-à-dire dans l'ordre de la complication croissante. Il compara un fait social relatif à un pays quelconque, avec des faits analogues, relevés dans d'autres pays. Par ce moyen, il arriva à dégager l'évolution de ce fait dans les diverses sociétés. Puis il fut amené à trouver les répercussions qu'exercent les phénomènes sociaux les uns sur les autres; c'était un premier pas vers la synthèse sociale... »

Du *Journal de Rennes :*

« Parmi ces dernières pages qu'il a publiées, ces mots sont à souligner. *Je poursuis en ce moment une enquête pour montrer comment et pourquoi tant d'industries françaises passent actuellement entre les mains de patrons étrangers, anglais, allemands, belges,* etc. C'est le grand péril social actuel. Il espérait, par les écoles nouvelles, préparer des hommes capables de lutter contre ce nouveau péril.

« Voilà comment la fondation de ces écoles est l'aboutissement naturel de toutes les études sociales de Demolins. Voilà ce qui fait la belle unité morale de sa vie. Ceux qui l'ont connu savent quel infatigable travailleur il était, quelle volonté entrainante il mettait au service de ses idées, quelle force enthousiaste il paraît communiquer à ses coopérateurs. Avec le goût des recherches et des précisions scientifiques qu'il devait à son père, médecin à Marseille, il avait hérité de son grand-père, négociant arménien, un don d'activité extérieure prodigieuse.

« De ses études classiques, il avait gardé un style saisissant de clarté, de relief et de couleur. Toutes ces qualités ne lui ont pas médiocrement servi à conquérir la faveur du grand public. Il parlait comme il écrivait et, sa verve provençale lui venant en aide, il était capable de faire accepter ses idées aux esprits les plus récalcitrants et de faire pénétrer dans les cœurs les plus froids la chaleur de ses convictions.

« C'est une grande force qui vient de disparaître, et les gens de bien doivent pleurer cette mort, car s'il ne disait pas toujours des choses agréables à entendre, il ne disait jamais que ce qu'il croyait la vérité. Ses forces, il les dépensait sans compter au service de la France. »

UN NOUVEAU COURS DE SCIENCE SOCIALE

Nous avons le plaisir d'annoncer aux membres de notre Société que le *collège libre des Sciences sociales* dont le siège

est à l'hôtel des Sociétés savantes rue Danton, à Paris, inaugurera cette année un exposé de la méthode d'observation en science sociale. Ce cours a été confié à l'un de nos membres très qualifiés, notre sympathique secrétaire M. J. Durieu. Cet exposé viendra heureusement compléter l'étude poursuivie depuis deux années déjà au même collège, par M. Alf. Agache sur l'évolution sociale des beaux-arts. Voici le programme de ces cours, qui comprendront chacun dix leçons et commenceront en février.

La méthode d'observation en science sociale, par M. J. Durieu, Secrétaire-adjoint de la Société de Science sociale.

I. La science sociale peut-elle être une science d'observation? — Le Play, sa doctrine, ses procédés.

II. Les continuateurs de Le Play. — La réforme sociale, Henri de Tourville et Edmond Demolins, M. Durkeim, etc. — La science sociale et le positivisme.

III. Nomenclature et classification sociale. — Les 25 grandes classes de phénomènes sociaux. — Le lieu. — Le travail (simple récolte, extraction, fabrication et transports).

IV. La propriété. — Les biens mobiliers. — Le salaire. — L'épargne.

V. La famille : Organisation; Éducation qu'elle donne aux enfants; comment elle développe : la prévoyance (qualité relative à la direction du travail), l'attention (relative à l'exécution du travail), l'esprit de discipline (aptitude à vivre en société).

VI. Modes d'existence et phases de l'existence.

VII. Le patronage et les auxiliaires du patronage (commerce, cultures intellectuelles, religion). — Associations libres (voisinage et corporation).

Applications pratiques de la méthode :

VIII. Comment on étudie une région, un village, une famille. — Comment parcourir un pays en vue de ces études.

IX. Diverses « autorités sociales » et personnes à interroger: questionnaire abrégé dans chaque cas. — Le passant, l'hôtelier, le guide, l'écolier. — Le maire, le secrétaire de la mairie, le prêtre, le maître d'école. — Le père de famille, la mère de famille.

X. Étude des personnalités marquantes de la région : — Dans les lettres, les sciences, les arts ; — Dans les professions usuelles et libérales.

Histoire sociale des beaux-arts, par M. D. Alf. Agache, architecte diplômé du gouvernement.

I. Préliminaires. — L'Évolution en critique d'art.

Les méthodes critiques usitées en art. Analyse subjective, analyse objective. — Les vues de l'archéologue, du psychologue, de l'historien. — Légitimité d'une explication sociologique.

Les étapes de la critique philosophique. — La justification sociale de l'œuvre d'art dans ses effets (Mme de Staël, Proudhon, Aug. Comte, etc.), dans ses causes (Stendhal, Taine, Guyau, Hennequin, Gab. Séailles, etc.).

II. L'Art expliqué par la Science sociale. Intervention d'une méthode analytique basée sur l'observation, considérant l'ensemble des faits sociaux et leur rapport avec le phénomène artistique.

Résumé du cours de l'année précédente sur les origines de l'art.

Les grandes étapes de l'art dans l'antiquité.

(*Projections.*)

Les visites aux musées seront annexées à ce cours.

Conditions d'admission.

Cours. — Groupes d'études. Conférences du soir.

Art. 7. — Sont admises aux cours toutes les personnes qui en font la demande, sous les conditions suivantes :

a) Inscription au secrétariat.

b) Versement d'un droit d'inscription de 30 francs.

Les étudiants inscrits aux établissements d'enseignement supérieur, les professeurs de toute catégorie et les maîtres auxiliaires ou répétiteurs ne paient qu'un droit de 10 *francs.*

Les membres de la *Société internationale de Science sociale* bénéficieront par faveur spéciale de cette réduction.

Il y a donc actuellement quatre cours d'exposition de la science sociale :

Ceux de MM. Paul Bureau et G. Melin; celui de M. Durieu dont nous venons d'annoncer l'ouverture, et enfin celui qui était anciennement donné par Edmond Demolins à l'École des Roches, est actuellement fait par M. Paul Descamps.

Nous pensons être agréable à nos lecteurs, en leur donnant quelques indications sur ces différents cours :

M. Paul Bureau, exposera cette année *la méthode d'observation monographique*; il recherchera notamment quelle en est la valeur pour la direction de la conduite.

Ce cours a lieu tous les mercredis, à 5 heures, à la Société de Géographie, boulevard Saint-Germain, 184. Il s'est ouvert le 20 novembre.

On est prié de se faire inscrire au siège de la Revue *la Science sociale*, 56, rue Jacob (Librairie Firmin-Didot). Il n'est prélevé aucun droit d'inscription. On est invité à se munir de ce qui est nécessaire pour prendre des notes.

Des bourses de voyage seront accordées aux personnes désireuses de poursuivre leurs études sociales d'après la méthode d'observation.

Le cours professé par M. G. Melin à la Faculté de droit de Nancy, portera cette année sur *le socialisme, ses causes sociales et ses aspects divers suivant les types de sociétés où il se développe*.

A l'École des Roches, le cours professé par M. Paul Descamps comprend l'explication de la Méthode (Nomenclature et répercussions), suivie d'un exposé de l'état social des principales sociétés humaines et de leur classification.

Nous rappelons également que le cours d'histoire faite à la Faculté de Rennes par M. le vicomte de Calan s'inspire également des méthodes de la science sociale.

Il est à souhaiter que ces différents cours continuent, non seulement à répandre la science sociale, mais à lui amener un nombre de plus en plus grand de recrues.

UN NOUVEL OUVRAGE DE M. POINSARD

Nous sommes heureux de signaler à nos amis l'apparition d'un nouvel et important ouvrage de notre excellent et infatigable ami, M. Léon Poinsard. C'est le premier volume d'une étude approfondie sur *La production, le travail et le problème social dans tous les pays au début du* XX[e] *siècle*[1]. L'auteur, déjà connu par ses applications de la science sociale à l'examen des problèmes d'économie politique (*Libre Échange et Protection, Vers la ruine*, etc.) entreprend aujourd'hui une vaste revue de tous les peuples du monde considérés au point de vue de leur situation matérielle, et placés dans un ordre conforme aux conclusions de la science sociale; c'est ainsi que le tome premier de l'ouvrage est consacré aux peuples communautaires.

M. Poinsard, dans sa préface, constate que les événements ont cruellement démenti, depuis un demi-siècle, les espérances de ceux qui, bercés de théories utopiques, attendaient du jour au lendemain l'avènement d'un âge d'or pour l'humanité. « On croyait toucher à l'époque bénie du progrès paisible et régulier de toutes les facultés, de toutes les forces, de toutes les aspirations légitimes de l'homme. » A ces espoirs ont répondu ce que, depuis certain article retentissant de M. Brunetière, on pourrait appeler une « banqueroute ». La science mal comprise n'est pas seule à éprouver des déconfitures; la politique mal conduite a aussi les siennes, et les idylles humanitaires ont parfois un bien terrible réveil.

Mais laissons parler M. Poinsard :

« D'où vient, dit-il, cette sorte de faillite des idées, des théories, des institutions et des principes sur lesquels on comptait

1. Chez Félix Alcan, 108, boul. Saint-Germain. Paris. Un fort volume in-8°. — 600 pages.

le plus, il y a cinquante ans, pour assurer le bonheur du genre humain? Et, d'autre part, peut-on faire fond, pour préparer l'avenir de l'humanité, sur les raisonnements, les projets, les procédés, les organismes que l'on préconise aujourd'hui? Nous croyons que ce livre répond à la double question ainsi posée. Dominé par une méthode scientifique rigoureuse, il met en lumière le jeu des forces sociales sous l'action puissante de deux éléments, l'un spontané, naturel, l'autre artificiel et humain. Le premier réside dans les ressources offertes par la nature à l'action transformatrice du travail de l'homme; le second se trouve dans la tradition sociale des individus, c'est-à-dire dans leur éducation. »

C'est ce dernier point qui est fort négligé par les économistes, trop absorbés par cet être abstrait qu'on a ironiquement appelé *homo œconomicus*. M. Poinsard, lui, nous montre *des hommes,* des hommes en chair et en os, ayant une certaine origine, de certaines habitudes, un certain pli pris par eux dans la prairie ou dans le désert, dans le verger ou dans les sillons; et c'est après s'être renseigné sur la formation sociale de ces hommes qu'il comprend et nous fait comprendre la combinaison de leurs tendances traditionnelles avec les ressources ou les nécessités de leur milieu.

En un chapitre préliminaire, divisé en deux parties, l'auteur étudie le « problème social » et le « problème économique ». Il rappelle, en y insistant avec preuves à l'appui, la supériorité de la méthode des monographies sur la méthode des statistiques. Puis défilent devant nous de vieilles connaissances, mais examinées par l'auteur sous l'angle particulier où le place sa mission d'économiste : les pasteurs de la Mongolie, ceux des confins, ceux des déserts, les déformations diverses du type pastoral dans les glaces du Nord ou dans les forêts équatoriales, les communautés agricoles des oasis et des confins cultivables des déserts, les populations agricoles plus compliquées de la Perse, de la Turquie, de l'Inde, de la Chine, de l'Indo-Chine, les « communautés ébranlées » du Japon, de la Russie, des Slaves du Sud, et enfin, parmi les natures civilisées dites occidentales, l'Autriche-Hongrie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, le Portugal et les Républiques de l'Amérique du Sud.

Le livre de notre ami a donc quelque chose d'une géographie sociale comme l'ouvrage de M. Demolins : *Comment la route forme le type social.* Mais il en diffère, non seulement par des développements beaucoup plus étendus, mais encore par la considération constante du *côté économique* des choses. Par exemple, à propos de chaque nation, la question de la protection et du libre-échange revient sur le tapis. Les industries auxquelles se livre chaque groupe de populations sont soigneusement relevées et expliquées. Des chiffres assez nombreux viennent à l'appui du texte lorsque cela est nécessaire, et, tout en faisant ses réserves sur la valeur des statistiques, l'auteur se fait un devoir de citer celles qui sont vraiment intéressantes, notamment celles qui concernent la répartition des différentes races dans un même pays ou les étapes d'une expansion commerciale. C'est dire que les six cents pages que nous venons de parcourir recèlent une somme immense de travail. Notre ami — nous tenons à le faire remarquer — y a d'autant plus de mérite que sa vue, usée par ses recherches, est fort affaiblie, et que des fonctions d'une haute importance occupent une bonne part de son temps.

Mais ce sont aussi ces fonctions — celles de secrétaire du Bureau international pour la protection de la propriété industrielle — qui lui ont sans doute permis de compulser sans obstacle bien des documents relatifs au mouvement économique dans les diverses nations. A ce titre, M. Léon Poinsard était un des hommes les mieux placés du monde pour entreprendre et poursuivre son travail. C'est pour nous une garantie d'exactitude; mais ceux qui connaissent M. Poinsard n'en ont pas besoin pour savoir qu'ils se trouveront en présence d'une œuvre probe, forte, consciencieuse, contenant le suc, pour ainsi dire, d'une foule d'études déjà parues dans la *Science sociale* tout en nous plongeant,

par l'observation de la vie économique tout à fait contemporaine, en pleine actualité.

G. D'AZAMBUJA.

UN OPUSCULE A PROPAGER

Notre ami Fernand Butel, l'auteur de la monographie de la *Vallée d'Ossau*, vient de publier une petite brochure qui ne rentre pas dans les catégories des travaux de la Société de Science sociale, mais qui n'en est pas moins un acte social, en ce sens que M. Butel rend un réel service aux propriétaires ruraux désireux eux-mêmes de rendre service autour d'eux.

Il s'agit d'un *Manuel de droit rural*[1], résumé substantiel des diverses parties de nos codes qui intéressent les agriculteurs. Il y est question de fermage, de métayage, de cheptel, de régime des eaux, de police sanitaire, de voirie rurale et de mur mitoyen, mais tout cela, en termes rapides et clairs. Cet opuscule, en bien des cas, dispensera de consulter des avocats ou de gros ouvrages; il permettra aussi d'éclairer les paysans sur leurs droits et de leur épargner, soit des querelles, soit des ennuis. L'auteur y a joint des renseignements sur les syndicats agricoles, les caisses de crédit, les mutualités, les assurances, etc.

M. Butel a voulu combler une lacune. « A combien en effet, dit-il, de difficultés, de fausses démarches, de frais et de pertes de temps expose l'ignorance de la loi! Que de services à rendre autour de soi, en étouffant dans l'œuf ou en neutralisant, par un renseignement donné à propos, les litiges, si fréquents à la campagne, faute, le plus souvent, d'avoir sous les yeux le texte de loi ou la règle de solution nécessaire! »

M. Butel était qualifié pour ce travail. Il est docteur en droit, ancien magistrat, ancien professeur de législation rurale à l'Institut agricole de Pau. C'est surtout un homme pénétré de ses devoirs envers ceux que son influence peut atteindre et qui cherche à s'en acquitter modestement, sans phrases, d'une manière moderne et pratique.

G. D' A.

1. G. Lescher-Moutoné, rue de la Préfecture, Pau.

ENQUÊTE SOCIALE SUR LE PAYS

M. Henri Brun a l'intention de faire une monographie locale très complète de la Puisaye orléanaise. Il nous écrit à ce sujet :

« Je n'ai pas encore arrêté un plan définitif; toutefois, voici quelle est actuellement ma pensée :

I. Une introduction expliquant brièvement la méthode employée et la justifiant.

II. C'est ensuite la monographie très complète et très détaillée des différents types suivants :

a. Le métayer;

b. Le vigneron propriétaire ;

c. L'artisan et le petit commerçant;

d. Le manœuvre-bûcheron-rabatteur.

e. Le garde-chasse;

f. Le braconnier;

La monographie du métayer servira de base aux autres, dont je ne noterai que les différences sociales.

III. Comme troisième partie, je tâcherai de dégager le caractère particulier du « pays », en notant toutes les répercussions sociales trouvées en cours de route, et en appuyant sur l'influence sociale de sa chasse, qui me paraît être dominante. Cette troisième partie sera précédée d'un aperçu historique aussi complet que possible et se terminera par l'adjonction d'une carte de la contrée que j'ai moi-même dressée.

Je crois qu'il n'est pas inutile, en science sociale — et mon voisin M. Champault me semble de cet avis — de montrer les matériaux dont on se sert. De leur solidité, c'est-à-dire de l'exactitude et de la précision, des monographies, dépend la durée de l'édifice. Du reste, n'est-ce pas la méthode même de Le Play dans ses *Ouvriers Européens?* Je pense donc qu'il y aura

intérêt à présenter aux lecteurs de la *Science sociale* le mécanisme décomposé d'une monographie de contrée sérieusement faite, et de faire devant eux le travail, qui ne me semble pas devoir être fastidieux, de reconstruction, avec tout l'ensemble de ses répercussions sociales, qu'on aura vues en germe, ou mieux en puissance dans les monographies séparées, qui auront précédé.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Dans la *Revue hebdomadaire*, M. Paul Bureau a consacré à Edmond Demolins, un article remarquable dont nous extrayons le passage suivant :

« Ainsi Edmond Demolins a attaché son nom à deux entreprises également prospères : l'*École des Roches*, que dirigeait depuis deux ans déjà un éducateur de grand talent, M. Bertier, continuera pour le plus grand profit des pères de familles qui ont eu la clairvoyance de lui confier leurs fils, à « bien armer pour la vie » les élèves choisis qu'elle a su recruter, après quelques éliminations nécessaires. Son corps professoral est homogène et enseigne avec une maîtrise égale non seulement les sciences humaines, mais aussi le respect des forces physiques, la noblesse de toute vie consacrée au travail, à l'effort persévérant et volontairement soumise à la discipline morale. D'autre part, la *Société Internationale de Science sociale* et la Revue qu'elle inspire n'ont qu'à continuer aussi leur labeur scientifique déjà si fécond. Plusieurs missions d'étude ont été envoyées et d'autres sont préparées : tout le monde est prêt au travail et chacun s'attache, non pas à défendre les conclusions antérieurement dégagées, mais à poursuivre, en toute loyauté intellectuelle, des analyses nouvelles. A ce régime, il est possible que certaines « vérités » d'hier deviennent des erreurs de demain; mais, comme le disait Renan, on n'appauvrit pas un homme lorsqu'on retire de son portefeuille les mauvaises valeurs, et puis, n'est-ce pas la seule manière d'honorer vraiment le grand aîné, que nous venons de perdre, M. Edmond Demolins? »

La Picardie et les régions voisines, Artois, Cambrésis, Beauvaisis, par Albert Demangeon, chargé de cours de géographie à l'Université de Lille. — 1 vol. in-8 raisin de 500 pages, 42 figures dans le texte, 34 photographies hors texte, 3 cartes hors texte (Armand Colin, édit.); prix : 12 francs.

Les sciences géographiques sont de plus en plus imprégnées des idées qui forment le fond de la science sociale telle que nous la comprenons. En dehors de notre école, se fait jour de plus en plus l'idée que les phénomènes sociaux sont étroitement rattachés aux phénomènes naturels par des liens étroits qu'Edmond Demolins appelait les répercussions sociales.

L'étude de M. A. Demangeon sur la Picardie et les régions voisines est un exemple remarquable de cette orientation nouvelle.

Mais elle n'est pas remarquable sous ce point de vue seulement; elle l'est aussi par l'érudition de l'auteur. Les faits précis, les documents sûrs abondent à toutes les pages. Nous citerons, à cet égard, un exemple typique, dont tous nos lecteurs comprendront la force. Nous voulons parler de la figure 23. Elle est intitulée : Extension de la ferme picarde. On y voit une carte de la région du nord, avec les limites des aires occupées par les différents types de ferme : ferme herbagère normande, ferme picarde, etc.

L'auteur explique très nettement comment l'organisation du travail en Picardie dérive, d'une part, de la nature du sol, et, d'autre part, de l'influence exercée par les pays environnants : la Flandre et l'Angleterre (nous dirions, par le contact avec les races particularistes).

Jusqu'à nos jours, tous les progrès agricoles dans cette région ont été réalisés par l'imitation des procédés de plus en plus perfectionnés inventés en Flandre. Il en a été ainsi de la culture du lin et du chanvre au début des temps modernes, de celle du colza et de l'œillette sous la Révolution, de la betterave au XIXe siècle,

de la culture intensive qui permet la suppression des jachères, de l'amélioration des races bovines et ovines, etc.

Dans l'industrie, on imita les Flamands jusqu'à l'invention de la machine à vapeur (draps, toiles, etc.); ensuite, on prit l'Angleterre comme modèle.

On ne peut démontrer d'une façon plus palpable la supériorité *sociale* des peuples particularistes.

Et cependant, malgré les faits, les Picards ne semblent pas avoir la sensation bien nette de leur infériorité à cet égard, parce qu'ils rachètent leur infériorité sociale par une supériorité, en certains points, qui frappe davantage, parce qu'elle est plus extérieure : « Longtemps les Picards arrivèrent en Flandre avec cette assurance que donne aux gens le *sentiment d'une supériorité;* auprès des hommes du Nord, ils faisaient figure de Méridionaux... Compères gais et pleins d'entrain, on les distingue vite des Flamands taciturnes, buveurs de bière. »

C'est grâce à ce genre de supériorité que la langue picarde (et plus tard, la langue française) a fait reculer la langue flamande dans les centres urbains.

Toutefois, si le type picard est inférieur au point de vue social aux pays particularistes, il est loin de l'être, si on le compare aux autres types français. La Picardie occupe un des premiers rangs parmi les régions de la France.

En résumé, cette étude de M. Demangeon est une mine de renseignements précis pour tous ceux qui voudraient étudier l'un des pays de cette région intéressante; pour tout le monde elle ouvre des aperçus originaux sur les faits économiques généraux.

Nous ne pouvons que regretter que l'auteur n'ait pas eu la connaissance de la Nomenclature d'Henri de Tourville, qui lui eût fait faire un pas de plus dans la méthode d'observation analytique des faits sociaux.

C'est pourquoi, par exemple, l'ordre des chapitres ne suit pas toujours l'enchaînement rigoureux des choses. Sans doute, le Lieu est d'abord décrit, puis le Travail; mais l'on ne voit pas pourquoi l'auteur part de la culture pour aller aux industries urbaines et revenir ensuite aux industries campagnardes. Ces dernières sortent plus directement de la production agricole du pays. Non seulement, la fabrication urbaine a suivi la fabrication rurale, dans l'ordre chronologique, mais elle est plus compliquée dans ses méthodes et s'éloigne plus que la dernière des conditions naturelles du Lieu.

C'est pourquoi aussi certains phénomènes importants sont passés sous silence, entre autres, l'organisation de la famille ouvrière, si primordiale cependant comme élément constitutif des sociétés.

En résumé, c'est un livre, où tous ceux que la science sociale intéresse trouveront beaucoup à puiser.

Paul DESCAMPS.

Livres reçus.

L'individu et l'esprit d'autorité, du moyen âge à la loi Falloux, par Abel Faure. — 1 vol. 3 fr. 50 (P.-V. Stock, éditeur, 155, rue St-Honoré).

La religion des peuples non civilisés, par A. Bros. — 1 vol. in-8 écu, 4 fr. (P. Lethielleux, éditeur).

La république industrielle, par Upton Sinclair. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50 (Félix Juven, éditeur).

Le proudhonisme dans l'association internationale des travailleurs, par Jules L. Puech, docteur en droit; préface de Charles Andler, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Paris. — 1 vol. grand in-8, 6 fr. (Félix Alcan, éditeur).

Adam Smith and modern Sociology, par Albion W. Small, 1 fr. 25 (Fisher Unwin, éditeur, Londres et Chicago).

Notes sur le commerce international, la navigation et les finances du Brésil, par D. Vieira Sonto, professeur d'économie politique et de finances à l'École polytechnique de Rio-de-Janeiro. — 1 brochure (Oresco et Cie, éditeurs. Assemblea. 24, Rio-de-Janeiro).

Les limites et les divisions territoriales de la France, par Armand Brette. — 1 vol. in-8, 3 fr. 50 (Édouard Cornély et Cie, éditeurs).

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Cartes départementales de circulation à demi-place

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest délivre des cartes nominatives et personnelles valables pendant 6 mois ou 1 an et donnant le droit d'obtenir des billets à demi-tarif pour des parcours exclusivement OUEST entre toutes les gares d'un même département.

Les départements desservis par le réseau de l'Ouest sont répartis en 2 catégories :

1re catégorie. — **Calvados, Côtes-du-Nord, Eure, Ille-et-Vilaine, Manche, Orne, Seine, Seine-et-Oise et Oise, Seine-Inférieure.**

2e catégorie. — **Eure-et-Loir, Finistère, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Mayenne, Morbihan, Sarthe.**

Les cartes sont délivrees pour les départements de chaque catégorie, moyennant le paiement préalable des prix suivants :

		1re CATÉGORIE		2e CATÉGORIE	
		fr.	c.	fr.	c.
A) Cartes donnant droit à des billets à demi-tarif de toutes classes pendant	6 mois	**60**	»	**50**	»
	1 an	**80**	»	**65**	»
B) Cartes donnant droit à des billets à demi-tarif de 2e et 3e classes pendant	6 mois	**40**	»	**32**	»
	1 an	**50**	»	**40**	»
C) Cartes donnant droit à des billets à demi-tarif de 3e classe seulement pendant	6 mois	**25**	»	**20**	»
	1 an	**30**	»	**25**	»

Il est perçu, en outre, à chaque voyage, la moitié du prix d'un billet simple (place entière) de la classe demandée par le voyageur pour le parcours qu'il veut effectuer.

Ces billets à demi-tarif sont délivrés au titulaire sur la présentation de sa carte au guichet des gares et haltes du département qu'elle concerne.

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES (Viâ CALAIS ou BOULOGNE)

CINQ services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE Service officiel de la poste (viâ Calais)

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

4 JOURS en ANGLETERRE, du VENDREDI au MARDI (jusqu'au 29 MARS 1908)

Billets d'aller et retour de Paris à Londres à utiliser dans les trains spécialement désignés : 1re cl., **72 fr. 85** ; 2e cl., **46 fr. 85** ; 3e cl., **37 fr. 50.**

Aller : Vendredi, samedi ou dimanche. — *Retour :* Samedi, dimanche, lundi ou mardi.

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie met en marche tous les jours, sauf le dimanche, le train de jour à marche très rapide dit " **Côte d'Azur rapide** ", desservant le littoral de la Méditerranée.

Trajet de PARIS à NICE en 13 h. 50

Ce train est composé de voitures de 1re classe (sans supplément), de lits-salons, d'une voiture-salon et d'un wagon-restaurant.

Il ne prend de voyageurs qu'à **Paris** pour **Marseille** et au delà à l'aller ; de **Vintimille** à **Marseille** que pour **Paris** au retour.

Nombre de places limité

On peut retenir ses places d'avance moyennant un supplément de 2 francs, pour le train d'aller, à la gare de Paris et aux bureaux de ville : 88, rue Saint-Lazare ; 6, rue Sainte-Anne ; 45, rue de Rennes. — Le train de retour, aux gares de Menton, Monte-Carlo, Nice, Cannes, Toulon et Marseille.

BIBLIOTHÈQUE DE LA SCIENCE SOCIALE

FONDATEUR

EDMOND DEMOLINS

RÉPERTOIRE

DES

RÉPERCUSSIONS SOCIALES

PAR

Edmond DEMOLINS

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

Paul DESCAMPS

PARIS

BUREAUX DE LA SCIENCE SOCIALE

56, RUE JACOB, 56

Novembre-Décembre 1907

SOMMAIRE

PRÉFACE

Edmond Demolins laisse un grand travail inachevé, le Manuel de Science sociale. Nous présentons aujourd'hui au public la partie de cette œuvre si importante, rédigée de la main du Maître : *le Répertoire des répercussions sociales.*

Nous en avons respecté, non seulement l'esprit mais la forme même. Tous nos lecteurs comprendront le sentiment qui nous guide à cet égard.

Un esprit aussi puissant que le sien imprimait fatalement sa marque particulière dans l'expression de sa pensée, dans l'allure du style. Edmond Demolins pesait chacun des mots qu'il employait, et il le voulait adéquat à l'idée qu'il présentait.

Ces notes, quoique rédigées entièrement, n'étaient cependant pas prêtes à être publiées. Le dernier coup de fer manque. Nous pensons donc que le lecteur pardonnera aisément les incorrections qui pourraient exister. Aucune phrase n'a été revisée ni corrigée ; il reste quelques lacunes dans les résumés ; enfin plusieurs développements manquent parce que l'auteur comptait ajouter à certains endroits des extraits de ses œuvres antérieures.

Mais la publication posthume que nous présentons a un inconvénient plus grave. La partie du Manuel qui est rédigée n'en comprend ni le début, ni la fin. Elle est donc hors de son cadre naturel, et risque d'être imparfaitement comprise. Ayant vécu ces dernières années dans l'intimité du Maître, j'ai assisté jour par jour à l'élaboration de ce travail où il avait mis toute son âme,

auquel il avait sacrifié le meilleur de son temps et de ses forces. J'ai pensé qu'il était de mon devoir d'essayer, dans la faible mesure de mes moyens, de rétablir au moins la charpente de ce cadre qui manque.

Heureusement, le *Répertoire des répercussions sociales* forme une unité bien tranchée au milieu du Manuel ; il en constitue, pour ainsi dire, la clef de voûte. C'est pourquoi Edmond Demolins s'était d'abord attaché à ce travail qui lui semblait primordial. De plus, les parties du Manuel qui devaient précéder le *Répertoire* ont été déjà étudiées par quelques-uns de ses disciples dans des articles épars dans cette Revue. Il s'agissait surtout de les rassembler, de les relier entre eux, et de les mettre au point. Quant aux dernières parties du Manuel, elles ne pouvaient être étudiées qu'après l'établissement du Répertoire.

Si le Répertoire forme la partie la plus importante du Manuel, il en est aussi la plus aride. Son but est, en effet, non pas de faire un exposé plus ou moins attrayant des résultats de la science, mais d'établir un enregistrement méthodique des matériaux fournis par l'observation.

Bien entendu, le lecteur superficiel et avide de solutions toutes faites ne saurait y trouver l'explication facile, en quelques lignes, de tous les phénomènes sociaux si complexes qui agitent l'humanité. Mais en revanche, quelle mine inépuisable pour le travailleur sérieux qui veut étudier et que le labeur ne rebute pas !

Sans doute, lui non plus ne découvrira pas tout ce qu'il souhaite, parce que le Répertoire n'est pas complet. On peut même dire qu'il ne le sera jamais, puisque de nouvelles observations viendront constamment apporter des faits nouveaux, puisque l'évolution de l'humanité fera apparaître des phénomènes inconnus. Mais l'observateur y trouvera un guide sûr dans ses recherches. Dans l'avenir, les travailleurs auront recours aussi souvent au Répertoire, que dans le passé on a fouillé les *Ouvriers Européens*. En effet, toute l'essence des *Ouvriers Européens* s'y trouve[1], mais d'une façon plus claire et plus dégagée que dans

1. Et une partie de celle des *Ouvriers des Deux Mondes*.

l'ouvrage original. De plus, toute l'essence des travaux publiés dans la *Science sociale* lui est ajoutée. On ne peut que regretter que l'on n'y trouve pas l'essence des écrits de nos collaborateurs les plus autorisés, Paul de Rousiers, Léon Poinsard, Paul Bureau, mais c'est là un travail relativement facile et qui sera fait à son heure. On pourra y ajouter aussi les répercussions tirées des travaux publiés par les auteurs étrangers à notre méthode. Parfois, en effet, il est possible de les dégager, bien qu'elles n'aient pas été formulées par l'auteur. Quelle magnifique ampleur aura alors le *Répertoire des Répercussions!*

J'ai montré[1] comment a germé l'idée du Manuel. Depuis longtemps on réclamait un ouvrage de synthèse coordonnant les travaux antérieurs, mais cet ouvrage ne pouvait pas être écrit tant que la science n'était pas suffisamment constituée. Après trois quarts de siècle d'observations collectives, et après les derniers perfectionnements de la Méthode, Edmond Demolins croyait que le moment propice était enfin arrivé.

Le Manuel avait pour but d'exposer au grand public l'ensemble des résultats acquis jusqu'à ce jour par la science sociale.

Voici quel devait en être le plan :

I. La Méthode sociale.

1. La Nomenclature.
2. Les répercussions sociales.
3. Comment on s'élève de la monographie de famille à la monographie des sociétés.

II. L'Évolution des phénomènes sociaux.

Répertoire des répercussions du Travail, de la Propriété, de la Famille, etc.

III. L'Évolution des sociétés humaines.

1. La classification sociale.
2. La France et ses subdivisions sociales.

IV. Applications aux problèmes sociaux.

1. Comment on peut résoudre les problèmes sociaux.
2. Exemples de questions résolues par la science sociale.

1. *Sc. soc.*, 2e sér., 39e fasc., p. 85.

Reprenons chacun de ses points.

Les origines de la science sociale. — Le Manuel devait être précédé d'une introduction historique racontant la naissance, l'ébauche et le développement de la science sociale[1].

C'est en 1829, à sa sortie de l'École des mines, que Frédéric Le Play entreprend son premier voyage d'observation sociale. Pendant plus de vingt ans, il parcourt la plupart des pays européens, étudiant sur le vif un grand nombre de familles ouvrières, suivant la méthode monographique qu'il venait d'inventer. Les monographies de ces familles ont été réunies en un ouvrage fameux, *les Ouvriers Européens,* dont la première édition parut en 1855, et la seconde, plus développée, en 1879. Depuis lors, une autre série de monographies publiées sur le même plan, paraît périodiquement dans le recueil des *Ouvriers des Deux Mondes*.

Dans la seconde partie de sa vie, de 1864 jusqu'à sa mort, en 1882, Le Play essaya de synthétiser les faits observés, et de les classer. Malheureusement la synthèse et la classification étaient prématurées, les faits rassemblés étant encore trop peu nombreux. Comme la classification de Linné en botanique, celle de Le Play en science sociale est artificielle, c'est-à-dire basée sur l'examen d'un seul caractère, et non sur l'ensemble. Ainsi Le Play classe les différentes espèces de familles d'après le régime de succession seulement. C'est pourquoi il arrivait à la conclusion bizarre suivante : les Anglais et les montagnards des Pyrénées et des Alpes sont rangés dans le même genre ; les Anglais et les Américains rangés dans des genres différents !

Pour en sortir, il fallait perfectionner la méthode. C'est ce qui fut réalisé par Henri de Tourville, vers 1885, quand il inventa la Nomenclature.

1. On lira avec profit les études suivantes : le chapitre d'Edmond Demolins sur les Origines de la science et l'ébauche de la Méthode (*L'état actuel de la science sociale*, 22e livr. du *Bulletin*) ; celui de Paul de Rousiers sur *la méthode d'observation léguée par Le Play* (*Sc. soc.*, 2e pér., 1er fasc., p. 18) ; enfin le travail consacré par L. Bouchié de Belle à *Frédéric Le Play, sa méthode et sa doctrine* (Sc. soc., 2e pér., 36e fasc.).

La Nomenclature. — La Nomenclature est l'instrument d'analyse et de classification qui permet de disséquer les groupements humains (famille, corporation, commune, etc.) et de classer méthodiquement les éléments qui les composent.

Grâce à elle, on arrive à réduire chacun de ces groupements en ses éléments simples. Ces éléments simples, appelés *faits sociaux*, jouent, en science sociale, le même rôle que les atomes en chimie, et que les molécules en physique.

Voici quelques exemples de faits sociaux : la présence du bison dans les savanes de l'Amérique du Nord ; — celle de l'or en Californie ; — la culture du riz en Chine ; — l'isolement des habitations en Norvège ; — le partage égal en France.

La Nomenclature est la liste des différentes espèces de faits sociaux rangés dans l'ordre de la complication croissante. Il y a en tout 326 espèces de faits, groupés en 25 grandes classes.

La première classe de faits comprend le *Lieu* physique où vit la société : sol, sous-sol, air, productions végétales et animales. C'est du Lieu que l'homme tire la plupart de ses moyens d'existence par l'intermédiaire du travail.

Le *Travail* forme donc la seconde classe des faits sociaux. Les accessoires du travail viennent ensuite : ce sont la *Propriété*, les *Biens mobiliers*, le *Salaire* et l'*Épargne*, réunis dans la troisième, la quatrième, la cinquième et la sixième classes de faits.

La septième classe des faits comprend l'organisation de la *Famille* ouvrière. Ensuite viennent le *Mode d'existence* ou description de la vie journalière, et les *Phases de l'existence* ou description des événements marquants de la vie familiale. Quand on en est là, on a disséqué toute la famille de l'ouvrier. On passe alors aux groupements qui lui sont superposés.

Tout ce qui concerne la famille patronale, et la façon dont elle vient en aide à la famille ouvrière, est réuni sous le nom du *Patronage* dans une dixième classe de faits. Les auxiliaires du Patronage forment trois classes : le *Commerce*, les *Cultures intellectuelles*, la *Religion*.

Nous passons alors aux grands groupements de la vie privée, les associations libres qui forment deux classes : le *Voisinage* et les *Corporations*.

Ensuite ceux de la Vie publique ou associations forcées : la *Commune,* les *Unions communales*, la *Cité*, le *Pays* membre de la Province, la *Province*, l'*État*. Ce dernier forme la vingt et unième classe des faits sociaux. Arrivé à ce point, on connaît une société de bas en haut. Mais il faut étudier les rapports qu'elle a avec les autres sociétés. De là, deux nouvelles classes de faits, l'*Expansion de la Race* et l'*Étranger*. Il ne reste plus qu'à expliquer les faits anciens d'après les faits actuels, comme on le fait en géologie, c'est l'*Histoire* de la race ; sous le nom de *Rang de la race*, on réunit une vingt-quatrième et dernière classe dans laquelle on présente les conclusions qui se dégagent de l'ensemble des faits, afin d'arriver à classer la société que l'on étudie.

La justification de l'ordre suivi dans la Nomenclature a été exposée d'une façon détaillée dans cette Revue par Robert Pinot, dans une série d'articles intitulés *Cours de méthode de la Science sociale*[1]. Cette démonstration a été résumée par Paul de Rousiers dans le second chapitre de son article sur l'*École de la Science sociale et sa méthode*[2].

Nous n'avons pas ici à faire cette démonstration; qu'il nous suffise de rappeler l'utilité de la Nomenclature. Grâce à elle, l'observateur qui veut étudier une société quelconque, n'est plus exposé à n'oublier aucun des faits sociaux qui la constituent ; il doit examiner chacun de ces faits en fonction de tous les autres et peut ainsi noter toutes les influences exercées ou subies par eux ; en outre, il lui est facile de comparer des faits sociaux du même ordre dans des sociétés différentes, non seulement parce que les faits viennent se ranger dans le même compartiment, mais encore parce que chaque fait observé y apparaît avec la somme des influences qu'il exerce ou qu'il subit, c'est-à-dire avec

1. Tomes XI, XII. — Voir aussi le second chapitre de l'*État actuel de la Science sociale*, par E. Demolins.

2. *Science sociale*, 2e sér., 2 fasc.

la mesure de son importance sociale. C'est par la détermination de cette mesure qu'on peut le classer; c'est par l'ensemble de ces déterminations qu'on peut classer la société ou le groupe observés, but suprême des efforts de l'observateur. Précisément à cause de cela, l'ordre de la Nomenclature n'est pas un ordre d'exposition, mais un ordre de recherche, simplement. Chaque groupement humain a son ordre spécial que l'usage de la Nomenclature doit révéler à l'observateur et qu'il appartient à celui-ci de mettre en relief. Les conditions du Lieu ont une importance primordiale dans une société simple vivant de productions spontanées; leur importance diminue dans une société adonnée à la culture; elle n'est plus qu'indirecte dans les sociétés où dominent la fabrication et les transports. Au contraire, les transports agissent peu dans une société purement pastorale; ils constituent un élément des plus actifs dans une société moderne compliquée, etc. Ainsi la Nomenclature invite l'observateur à un travail personnel de classement, c'est pourquoi elle fit faire un pas énorme à la science en fondant une classification nouvelle de sociétés humaines, non plus sur un seul fait, mais sur l'ensemble des éléments dont elles sont composées. La base de cette classification est, on le voit, la détermination des influences exercées ou subies par les différents éléments du groupe étudié, c'est-à-dire des répercussions sociales. Il y a donc lieu d'insister sur ce point.

Les répercussions sociales. — On appelle *répercussion sociale*, l'action d'un fait social sur un autre. Le premier joue le rôle de cause; le second celui d'effet. Nous appellerons le premier le *fait influençant* et le second le *fait influencé*.

Évidemment, dans la réalité, les choses ne se passent pas d'une façon aussi simple. La plupart du temps, — sinon toujours — un élément est influencé par plusieurs autres. Mais, pour arriver à la connaissance des choses, il faut les analyser, et l'on est obligé d'étudier séparément l'action de chaque fait sur chacun des autres, pris un à un.

Ainsi, par exemple, quand nous disons : telle cause déve-

loppe l'alcoolisme, nous ne prétendons pas que cette cause particulière soit la seule qui développe l'alcoolisme; nous voulons dire seulement qu'elle contribue, avec d'autres causes, à produire l'alcoolisme. Par contre, il peut y avoir, dans le même pays, quelques autres répercussions qui enrayent l'alcoolisme. Il y a ainsi tout un faisceau de forces diverses, dont la résultante sera un certain développement de l'alcoolisme. Mais, pour le connaître, il fallait d'abord analyser les diverses forces. Ainsi, en mécanique, est-on obligé de décomposer les forces qui agissent sur un point donné, à l'aide du parallélogramme des forces.

Voici quelques exemples de répercussions : L'art pastoral en Mongolie produit la communauté familiale. — La dissémination des parcelles de terre cultivable le long des fjords de la Norvège impose l'établissement en ménages séparés. — Le régime du double atelier familial chez les Touareg produit le matriarcat.

On voit comment se formule une répercussion. On indique en premier lieu la cause, et en dernier lieu la conséquence. Le lien entre la cause et la conséquence est indiqué par l'un des verbes suivants : produit, impose, développe, maintient, dissout, etc. de façon à montrer dans quel sens l'action s'exerce.

Rien n'est plus formateur pour le jugement que la nécessité d'établir les répercussions d'une façon claire, précise et concise. J'ai pu l'apprécier pendant ces deux dernières années où j'ai vécu dans l'intimité constante du Maître. Je ne puis trop engager les esprits qui veulent comprendre la science des sociétés à se livrer à un travail analogue à ceux dont il me chargea pendant cette période.

Je veux parler de la recherche des répercussions qui se trouvent dans les monographies de Le Play. La plupart ne sont pas indiquées; il faut les extraire. C'est un travail qui, d'abord, paraît fastidieux, long et peu profitable. Il faut relire plusieurs fois une monographie avant de découvrir les rapports qu'ont entre eux les faits qui y sont contenus. Pour beaucoup de ces faits, on ne trouve pas les liens qui les réunissent à l'ensemble des autres, et cela décourage. Tout ceci montre que Le Play n'a pas eu alors la préoccupation de formu-

ler des répercussions. Il n'a indiqué que les plus visibles. Dans les *Ouvriers Européens,* il n'a voulu qu'observer des faits, et les accumuler dans un cadre méthodique. Ce n'est qu'*après,* qu'il les a comparés entre eux pour en tirer des conclusions. L'inconvénient de cette méthode est que l'on ne peut plus retrouver les faits qui manquent, et qui sont indispensables pour arriver à la synthèse des sociétés étudiées. Dans les monographies des *Ouvriers des Deux Mondes*, la pêche est encore moins fructueuse. Il arrive parfois même que les faits les plus importants manquent. Cela provient de ce que le cadre de la monographie de Le Play est incomplet. Comme l'on se prend à regretter que des observateurs si consciencieux n'aient pas eu à leur service les outils merveilleux inventés par Henri de Tourville et Edmond Demolins! Tous ceux qui voudront refaire le travail dont nous parlons en seront vite persuadés.

Malgré tout — et rien ne prouve mieux l'excellence de l'outil — on arrive à dégager un certain nombre de répercussions qui s'enchaînent, qui s'éclairent mutuellement, qui font deviner des lois. On sent que, si l'on possédait plus de répercussions, on verrait les lois apparaître d'une façon tout à fait automatique.

Voici comment on opère :

De chaque monographie on tire un certain nombre de faits sociaux que l'on classe dans l'ordre de la Nomenclature. On prend le premier de ces faits, et on le compare à chacun des autres, un à un, et l'on cherche comment il peut les influencer ou être influencé par eux. Au bout d'un certain temps, on acquiert une habileté très grande et on ressent une véritable satisfaction à mesure que l'hypothèse d'une loi se dégage peu à peu du rapprochement de répercussions semblables.

Ce travail peut évidemment être fait sur d'autres études que celles de Le Play. C'est ainsi qu'Edmond Demolins a fait relever les répercussions contenues dans une foule de travaux par les élèves de la Section spéciale de l'École des Roches. Ceux-ci analysèrent sous sa direction l'*Histoire de la formation particulariste* d'Henri de Tourville, les *Sociétés africaines* de A. de Préville, les *Français d'aujourd'hui*, la *Route des peuples*, etc.

Le Répertoire est sorti de ce labeur; s'il a été dressé par le Maître seul, les documents nécessaires furent rassemblés par les élèves. Ainsi travaillait Pasteur, confiant à chacun de ses disciples une tâche spéciale, qui n'avait d'autre but que de cimenter l'une des pierres de l'édifice dont il poursuivait si laborieusement la construction. Que devait-il sortir de ce travail obscur et ignoré? Demolins ne le savait pas exactement. Toutefois il avait confiance, et pensait que l'expression de la vérité s'en dégagerait un jour. Il savait aussi que cette vérité finirait par s'imposer au monde, comme toutes les vérités, après des luttes plus ou moins longues.

L'étude des sociétés humaines. — Maintenant que nous connaissons la méthode, il s'agit de l'appliquer. Comment étudie-t-on une société. Pour cela, il faut se rendre sur place, et ceci différencie la science sociale des autres sciences naturelles, dans lesquelles on peut prélever un échantillon, et l'étudier dans un laboratoire. On étudie d'abord le groupement le plus simple, la famille ouvrière. Evidemment, on ne peut étudier toutes les familles ouvrières; il faut choisir une famille représentative de l'état social. Dans les milieux simples, cela est facile, parce que toutes les familles sont à peu près au même niveau. Dans les milieux compliqués où l'on rencontre toute une gamme sociale des familles, une difficulté se présente : comment choisir la famille-type?

Au début de la science, on la choisissait un peu au hasard. De là, des erreurs quand on veut généraliser les observations recueillies. Aujourd'hui, la science est assez avancée, pour que l'on puisse, dans bien des cas, guider son choix à l'aide d'une hypothèse basée sur les faits déjà connus. On prend donc une famille répondant à cette hypothèse, et l'on vérifie si celle-ci est d'accord avec les faits.

La Nomenclature permet de passer de la monographie de famille à celle des sociétés; car elle embrasse toute la série des faits sociaux, et permet de les relier entre eux.

Edmond Demolins comptait expliquer le procédé en détail,

en prenant un exemple concret. Il devait choisir celui du Grec de Makri, décrit dans cette Revue. Mais cette description nous entraînerait trop loin.

Une fois la Méthode connue et son usage indiqué, il s'agissait d'exposer les résultats que l'on obtient en s'en servant.

Ces résultats peuvent être classés de deux façons : d'une part à l'aide du *Répertoire des répercussions*, d'autre part à l'aide de la Classification sociale.

Nous allons exposer successivement ces deux points de vue.

Le Répertoire des répercussions. — Une fois les répercussions trouvées, il est indispensable de les classer.

La première idée qui vient à l'esprit est de les classer d'après la Nomenclature, et, ici, il y a deux façons d'opérer. Les répercussions peuvent être classées d'après la cause ou d'après l'effet. Ainsi, par exemple, la répercussion : *En Mongolie l'art pastoral produit la famille patriarcale*, classée d'après la cause, trouvera sa place dans le casier du *Travail* (art pastoral). Au contraire, classée d'après la conséquence, elle devra se trouver dans le compartiment de la *Famille* (famille patriarcale).

Pratiquement chaque répercussion sera inscrite sur deux fiches. Pour faciliter le classement, on inscrira en haut de chaque fiche le nom générique des compartiments de la Nomenclature où la répercussion doit être classée. Ainsi, dans l'exemple que nous venons de citer, on inscrira sur la première fiche : *Travail sur Famille*, et sur la seconde : *Famille de Travail*. Dans chaque cas, on inscrira en outre le numéro, — et, s'il y a lieu, la lettre — de la subdivision du casier de la Nomenclature. Les deux fiches se présenteront donc comme suit :

I[1] TRAVAIL SUR FAMILLE En Mongolie, l'art pastoral produit la famille patriarcale. *Sc. soc.*, XV, 170.	I FAMILLE DE TRAVAIL En Mongolie, l'art pastoral produit la famille patriarcale. *Sc. soc.*, XV, 170.

La fiche de gauche est classée au *Travail I* [1], c'est-à-dire au Travail de simple récolte, art pastoral. La fiche de droite est classée à *Famille I*, c'est-à-dire à Famille patriarcale.

En bas se trouve la référence. *Sc. soc., XV, 170*. Cela veut dire que la répercussion indiquée a été extraite d'une étude publiée dans la Science sociale, tome XV, page 170. Ainsi tout le monde peut contrôler l'exactitude des faits avancés, en retournant aux sources indiquées d'où ils ont été relevés et commentés [1].

Voici quelques autres exemples de fiches :

I3 **TRAVAIL SUR ÉPARGNE** La chasse ne développe pas la prévoyance. PRÉVILLE, *Soc. afric.*, 138.	**ÉPARGNE DE TRAVAIL** La chasse ne développe pas la prévoyance. PRÉVILLE, *Soc. afric.*, 138.
I1 **TRAVAIL SUR TRAVAIL** L'élevage de la vache dans les fjords entraine l'élevage du porc pour l'utilisation du petit lait. *Fasc.* 19, 151.	I1 **TRAVAIL DE TRAVAIL** L'élevage de la vache dans les fjords entraîne l'élevage du porc pour l'utilisation du petit lait. *Fasc.* 19, 151.
III **SALAIRE SUR TRAVAIL** Le prix élevé de la main-d'œuvre à Paris y a fait échouer la fabrication des châles communs à bon marché qui s'est localisée en province (Lyon, Nîmes, Picardie). *O. M., I.*, 341.	III **TRAVAIL DE SALAIRE** Le prix élevé de la main-d'œuvre à Paris y a fait échouer la fabrication des châles communs à bon marché qui s'est localisée en province (Lyon, Nîmes, Picardie). *O. M., I.*, 341.

1. On trouvera l'explication des abréviations employées dans les renvois à la page 31.

Grâce aux indications écrites en haut de chaque fiche, on peut les classer rapidement dans un casier comprenant autant de compartiments qu'il y a de subdivisions dans la Nomenclature. Edmond Demolins a constitué ainsi le *Répertoire de répercussions* qui compte actuellement quelques milliers de répercussions tirées des travaux de la *Science sociale,* des *Ouvriers Européens* et des *Ouvriers des Deux Mondes.*

Comme on le voit, le travail qui précède est entièrement mécanique. Voici à quel résultat on arrive.

Ouvrons, par exemple, le casier du Patronage, nous y trouvons rassemblées un certain nombre de répercussions venues de plusieurs études différentes.

En voici une extraite des observations de Le Play sur le paysan d'Orenbourg (*O. E.*, II, 68) :

Dans les steppes d'Orenbourg, le patronage concourt plus à la stabilité qu'au progrès.

En voici une autre extraite des observations de M. E. Delbet sur les paysans de Bousrah, dans le Haouran (*O. E.*, II, 367).

A Bousrah, le patronage de la communauté protège les incapables de la misère, mais entrave l'essor des individualités éminentes.

En voici une troisième tirée des observations de M. L. Donnat sur des paysans chinois du Ning-Pô-fou (*O. M.*, IV, 126) :

Chez les paysans du Ning-Pô-fou, la communauté soutient les individus, mais nuit à l'initiative individuelle.

L'analogie entre ces différentes répercussions saute aux yeux.

D'après cela, on pourrait être tenté de dire que le Patronage soutient les incapables et empêche l'élévation des capables. Mais on trouve, dans le même casier, toute une autre série de répercussions dans laquelle, au contraire, le Patronage tend à élever les individus : ceci se passe dans les pays anglo-saxons, et l'on est amené à penser qu'une même cause ne produit pas les mêmes effets dans tous les pays. Cela provient de ce que la structure des groupements n'est pas la même partout. Dans le premier cas, le groupement sur lequel agit le phénomène est la famille patriarcale ; dans le second cas, la famille particulariste.

Dès lors, nous formulerons les deux répercussions de la façon suivante :

Le patronage patriarcal soutient l'ouvrier, mais ne l'élève pas. (Dans le Répertoire, cette répercussion porte le numéro 4, section du Patronage).

Le patron à formation particulariste tend plus à patronner l'ouvrier en l'élevant qu'en l'assistant (c'est la 23e répercussion du Patronage).

Je pense avoir montré clairement par cet exemple comment l'on arrive à préciser l'énoncé des répercussions trouvées par la comparaison des répercussions analogues observées par des observateurs différents dans des pays différents.

Plus le nombre des répercussions analogues est grand, et plus on arrive à en préciser la formule. Quand on a pu établir exactement les données de plusieurs répercussions, on a ce qu'on appelle une *loi sociale*. La plupart des répercussions formulées dans le présent Répertoire sont l'ébauche de lois sociales. Edmond Demolins n'a pas voulu faire un triage prématuré, et il nous présente simplement un répertoire des répercussions, ce qui veut dire qu'il n'est pas établi à titre définitif, et qu'il est revisable par des observations complémentaires. Pourtant il est plus qu'un simple répertoire des répercussions, puisque chaque formule est la condensation de plusieurs observations différentes. Nous pouvons donc dire que c'est l'essai d'un répertoire des lois. C'est le premier essai d'une classification méthodique des lois sociales. C'est la première fois qu'il est donné au public de contempler un tel ensemble de faits coordonnés et liés entre eux concernant la science des sociétés humaines.

Tel qu'il est, ce répertoire est un instrument de travail merveilleux. Quand un observateur rencontrera une répercussion déjà enregistrée, il se contentera de la signaler sans insister, à moins qu'elle ne soit pas tout à fait conforme. Dans ce cas, un problème se pose. Il y a lieu d'étudier plus exactement le phénomène en question. C'est ainsi que le progrès se fait dans les sciences.

Le Répertoire aura un autre effet. Il fera reposer la classifi-

cation des sociétés humaines sur des bases plus certaines. La dernière classification sociale que nous possédons est celle établie par Edmond Demolins en 1905, c'est-à-dire avant qu'il eût commencé le Répertoire. Cette classification est certainement exacte dans ses grandes lignes, mais combien elle acquerra plus de certitude quand l'on aura pu indiquer d'une façon claire la répercussion qui engendre chaque variété, chaque sous-variété! Dieu n'a pas permis au savant de contempler ce résultat de son œuvre. Quelle n'aurait pas été sa joie, le jour où il aurait eu devant les yeux le grand tableau synoptique des sociétés humaines rangées dans l'ordre de la complexité croissante, avec l'indication des répercussions génératrices de chaque type, de chaque variété, de chaque sous-variété!

Ce travail, Edmond Demolins comptait le faire dans le Manuel même. Il devait en former la troisième partie.

La classification sociale et les tableaux synoptiques. — D'après ce que nous venons de dire, on comprend que la classification des sociétés humaines repose sur la détermination des répercussions qui ont engendré chacun des types sociaux.

Comment peut-on trouver les répercussions qui ont engendré un type social?

Edmond Demolins avait résolu la question à l'aide des *tableaux synoptiques* des répercussions relatives à un même pays.

Voici sur quel principe repose la confection d'un tableau synoptique.

Si l'on classe les répercussions, non plus d'après la Nomenclature, mais d'après les régions, on aura dans chaque casier toutes les répercussions relatives au même pays.

Or, les répercussions d'un même pays peuvent être rangées dans l'ordre où elles s'engendrent les unes les autres. Cela est possible, car très souvent un même fait social, qui, dans une répercussion donnée, agit comme fait influençant, se trouve être, dans une autre répercussion, le fait influencé, il suffit de les aligner dans cet ordre pour voir apparaître le ou les points de départ.

Nous avons montré [1], d'après la pratique des tableaux synoptiques, que l'on peut grouper ces points de départ en deux classes que nous avons appelés les *causes génériques* et les *causes modifiantes*.

Les *causes génériques* d'un type sont celles qui ont contribué à le former à l'origine. Elles comprennent d'abord le Lieu tel qu'il était au moment où le groupe est venu s'y fixer; et ensuite les lieux antérieurs occupés par ce groupe, ou. si on veut, les origines historiques du groupe.

Les *causes modifiantes* sont celles qui ont agi après que le groupe s'est définitivement fixé. Elles comprennent l'influence de l'agglomération croissante de la population, et celle des autres groupes avec lesquelles il se trouve en contact. Pour la clarté, on est amené à faire deux tableaux synoptiques par type : le premier enregistre les phénomènes dérivant des causes génériques; le second, ceux qui proviennent des causes modifiantes.

Dans les temps modernes, la cause modifiante qui a agi avec le plus d'intensité est le développement des voies de communication, amenant un contact plus intime avec l'étranger. Aussi, en ce qui concerne l'étude des faits présents, la pratique a-t-elle conduit à intituler ces deux tableaux, l'un le tableau *avant*, l'autre le tableau *après* le développement des transports.

Comme exemple, nous donnons ci-dessous les tableaux synoptiques du *Type savoyard*, *variété de la Tarentaise* [2].

Nous pouvons résumer ces deux tableaux de la façon suivante :

Causes génériques.	Lieu	Montagnes très hautes et vallées profondes.
	Origine de la race.	Famille patriarcale.
Causes modifiantes.	Agglomération.	(par l'action).
	Influences extérieures . . .	(par le développement des transports).

1. *Bulletin*, 27e livr., p. 99.

2. La Tarentaise est un pays faisant partie de la Savoie, et comprenant la haute vallée de l'Isère.

VARIÉTÉ DE LA TARENTAISE

A. — Type ancien.

Montagnes très hautes vallées profondes.	Zones étagées de pâturages et de forêts.	Élevage des jeunes animaux dans les pâturages peu accessibles (race tarine).	Ebauche d'une classe patronale d'éleveurs.	
		Art pastoral transhumant.	Habitations multiples.	Indépendance de la femme.
		Industries laitières dans les pâturages accessibles.		
		Prédominance des biens communaux (pâturages et forêts).	Forte autonomie communale.	
	Vallées orientées de l'Est à l'Ouest.	Bonne exposition au soleil de l'un des versants.	Culture de la vigne et des arbres fruitiers sur ce versant.	Petite propriété.
	Communications difficiles.	Nécessité de tout produire.	Moutons, pour laine; chanvre pour toile.	Tissage pendant les veillées d'hiver.
			Abeilles, pour miel; culture des céréales.	Appropriation des parties défrichées.
	Climat froid.	Stabulation d'hiver.	Culture fourragère.	
	Sol peu transformable et limité.	Emigration et célibat.	Famille devient quasi patriarcale.	L'émigration est temporaire, ou avec esprit de retour et dans des métiers subordonnés.
rigine patriarcale.				

B. — Type récent.

epuis le développement des sports.	Culture intensive.	Défrichement.	
		Dissolution des communautés quasi patriarcales.	
		Appropriation des biens communaux.	Grande propriété sur la montagne.
	Industries laitières en vue de l'exportation.	Formation d'une classe relativement supérieure.	
		Elevage du porc pour utiliser le petit lait.	
	Tourisme.	Développement du luxe.	
	Utilisation des chutes d'eau par des capitalistes étrangers au pays.	Les résultats ne se sont pas encore manifestés.	
	Coucurrence extérieure.	Disparition du mouton, du chanvre et des industries domestiques.	

Voici un autre exemple, celui de *la plaine saxonne*, étudiée par M. Paul Roux. En opérant comme précédemment, on arrive au résumé suivant :

Causes génériques.	Lieu.	Plaine pauvre.
	Origine de la race.	Famille particulariste.
Causes modifiantes.	Agglomération	(par l'action).
	Influences extérieures . . .	(par le développement des transports).

On voit comment il devient facile maintenant de comparer les types entre eux, et de les classer d'après les causes qui ont contribué à leur formation.

Mais on peut également les classer d'après les effets *principaux* produits par ces causes. Nous soulignons *principaux*, parce que les effets sont tellement nombreux que l'on se perdrait dans le détail si l'on ne faisait un choix judicieux des phénomènes les plus marquants, des répercussions les plus fortes. Nous avons appelé [1] ces répercussions les *répercussions profondes*. On les reconnaît en ce qu'elles produisent des changements intenses et durables dans la constitution des groupements qu'elles affectent. Quant aux autres répercussions ou *répercussions superficielles*, elles n'amènent que des changements de détail. Voici des exemples de répercussions profondes : En Mongolie, l'art pastoral, produit la communauté familiale (c'est l'origine du type du Pasteur nomade). — La dissémination des parcelles de terre cultivable le long des fjords de la Norvège impose l'établissement en ménages séparés (c'est l'origine de la famille particulariste). — Le sous-sol houiller dans le Borinage y a développé l'art des suisses à grande profondeur (c'est l'origine du type borain).

Voici des exemples de répercussions superficielles :

La pauvreté des émigrants allemands des régions montagneuses les oblige à se fondre dans le milieu ambiant. — Les

1. *Bulletin*, 27ᵉ livr., p. 98.

conquêtes de la chevalerie, au moyen âge, n'étaient pas stables, parce qu'elles n'étaient pas accompagnées d'émigrants agricoles.

Et maintenant, nous avons réalisé la synthèse des groupements. D'une part, nous avons déterminé les répercussions génériques; de l'autre, les répercussions profondes. Nous supprimons les chaînons intermédiaires et les branches secondaires. D'une part, nous avons les causes générales; de l'autre, les effets principaux. Englobant les deux dans une formule succincte, nous énonçons la *formule sociale du territoire* [1]. Nous aurons, en réalité deux formules pour chaque type : la première, appelée *formule de formation*, est tirée du tableau synoptique *avant* le développement des transports; la seconde, ou *formule d'évolution*, extraite du tableau *après* le développement des transports.

Si l'on applique ces données au type de la Tarentaise dont nous parlions plus haut, on voit que la montagne a changé la famille qui, de patriarcale qu'elle était, est devenue quasi patriarcale; et, d'autre part, que la montagne très haute dominant des vallées profondes, en rendant l'art pastoral transhumant, oblige aux habitations multiples, ce qui amène l'indépendance de la femme.

Nous proposerons donc la formule sociale suivante :

Formule de formation de la Tarentaise :

La montagne très haute unie à la vallée profonde rend la famille quasi patriarcale et émancipe la femme, par suite de la multiplicité des habitations imposées par l'art pastoral transhumant.

En opérant de la même façon sur le tableau synoptique du type modifié par les transports, nous arriverons à la formule suivante :

Formule d'évolution de la Tarentaise :

Le développement des transports a poussé à une spécialisation vers les industries laitières qui rend la famille instable

1. *Bulletin*, 27e livr., p. 99.

et développe la grande propriété au détriment des biens communaux.

Quand on a les formules sociales d'un certain nombre de groupements, on peut les classer.

Nous regrettons profondément qu'une mort impitoyable ait empêché la réalisation de ce projet grandiose. Edmond Demolins devait le faire au retour des vacances. Il comptait déterminer la classification générale des races les plus importantes. Ensuite, il comptait s'étendre d'une façon plus détaillée sur la variété du type français.

La France et ses subdivisions sociales. — La classification des différentes variétés et sous-variétés du type français devait se faire sur un plan absolument semblable à la classification générale que nous venons d'exposer. Cette étude a déjà été préparée pour les variétés sociales du midi et du centre, par Demolins dans le premier volume des *Français d'aujourd'hui*. Remarquons en passant qu'il n'a jamais publié le second volume de cet ouvrage. La raison en est simple. L'invention du Répertoire était venue entre temps bouleverser l'orientation des études, et il se proposait même de refondre le premier volume avant d'écrire le second. Il aurait trouvé les bases de ce travail à l'aide de l'Enquête sociale sur le pays que nous poursuivons en ce moment. C'est là une œuvre de longue haleine; mais il y a tout lieu d'espérer qu'elle sera menée à bonne fin.

Le plan de la nouvelle étude devait différer notablement de la première. On se souvient du plan suivi dans les *Français d'aujourd'hui*. L'auteur divisait la France en deux parties d'après la question des origines, ou, si l'on préfère, de la formation sociale. Les types du midi et du centre ont une origine patriarcale, par suite de la prédominance des pâturages; ceux du nord ont été plus ou moins désorganisés par la Forêt, mais par contre ils ont été plus mélangés de colons francs, c'est-à-dire qu'ils ont reçu un appoint considérable d'éléments particularistes. C'est grâce à ce fait que la supériorité *sociale* appartient à la partie septentrionale du pays. L'inconvénient de

ce plan est qu'il est difficile, aujourd'hui, d'évaluer les degrés de l'influence particulariste dans chaque région.

D'après le nouveau plan, la France devait être divisée en deux parties par une ligne allant à peu près de Bayonne à Rocroy. Au sud-est dominent les montagnes; au nord-ouest les plaines. Dans chacune de ces deux parties, on devait classer les types sociaux, en partant de ceux où dominent les travaux de simple récolte pour finir par ceux où les Transports jouent un rôle prépondérant. En d'aûtres termes, on devait aller dans l'ordre de la complication croissante, de la spécialisation croissante.

Ce plan a l'avantage de partir, d'une façon plus exclusive, des faits actuels observables. Il est évident qu'on devait arriver à élucider, en passant, la question des origines, au moins dans beaucoup de cas. Il est inutile de faire remarquer combien le nouveau plan doit au Répertoire.

Nous donnons ci-dessous, les notes rédigées à ce sujet par Edmond Demolins lui-même. On y verra clairement comment ce nouveau plan doit sa naissance au Répertoire :

L'évolution sociale résultant du Lieu.

La vie sociale se complique généralement dans l'ordre suivant :

1° A mesure que l'altitude *va en décroissant* (parce que cette décroissance fait passer des travaux les plus simples à des travaux de plus en plus compliqués et variés) ;

2° A mesure que le sol, ou le sous-sol, *devient plus riche* (parce que cette richesse, en fournissant aux plus capables les moyens de s'élever, accuse davantage l'infériorité des incapables) ;

3° A mesure que les productions spontanées (*végétales ou animales*) *vont en décroissant* (parce que à mesure que cette ressource spontanée fait défaut, on doit compter de plus en plus exclusivement sur son travail personnel) ;

4° Ainsi on évitera : *a*) l'erreur des anciens géographes qui se bornaient à une sèche nomenclature géographique ;

b) l'erreur de Daudet et de Taine qui voulaient tout expliquer par la géographie, c'est-à-dire par le milieu physique.

On va voir en effet qu'il faut tenir compte de beaucoup d'autres éléments.

Le premier de ces éléments est le Travail.

En effet, le Lieu agit sur l'homme principalement par l'intermédiaire du Travail.

Cette loi, qui résume l'influence sociale des phénomènes du Lieu indique le plan que l'on doit suivre dans un exposé méthodique de la géographie; on doit suivre pour chaque région d'un même pays l'ordre de la complication sociale croissante.

Pour la France, par exemple, on devrait donc étudier d'abord le midi et le Sud-Est où dominent les Pyrénées et les Alpes, puis le Massif central dominé par les Cévennes et les Monts d'Auvergne, puis l'Est où le Jura et les Vosges font sentir leur influence prépondérante. Ce n'est qu'en suite qu'on aborderait les régions de plaines qui caractérisent l'Ouest de la France et dont la limite, en allant du Sud-Ouest au Nord, est formée par les Plaines des Landes de la Gironde, du Berry, de la Sologne, de la Brie, de la Champagne et de la Flandre.

Les subdivisions de chacune de ces régions devraient être établies d'après la même règle de la complication sociale croissante.

Dans les *Français d'aujourd'hui*, j'ai essayé de donner une première ébauche de ce plan. Cet essai, malgré ses nombreuses imperfections, peut du moins fournir une indication. C'est ce qui faisait dire à Elisée Reclus que ce plan d'étude était le meilleur qu'il soit possible de se tracer.

Ce plan donnerait

I. *Midi et Est.*

1° *Pyrénées et Alpes :* Pâturages dominant avec *productions arborescentes* dans les parties basses.

2° *Massif central :* Pâturages avec peu de productions arborescentes et compliquées de *petite culture pauvre et de petit commerce* (colportage et brocantage).

3° *Jura et Vosges :* Pâturages et exploitation forestière, compliquées de *petite industrie* et, récemment dans certaines parties, de grande *industrie métallurgique.*

II. *Ouest et Nord.*

1° Dans les *plaines du Sud-Ouest* (Landes et Gironde) : *Petite culture* domine (céréales et vigne).

2° Dans les plaines de la *Vendée*, du *Plateau* et du *Berry : Petite culture en métayage* avec plus grandes propriétés.

3° *En Bretagne : Idem*, associée à l'élevage.

4° *En Normandie : Elevage* associé à la *culture* et à l'*industrie.*

5° Les *plaines du Nord : Grande culture* spécialisée et industrielle avec, dans le Nord, développement de la *grande industrie.*

Les problèmes sociaux. — Après la science pure devaient venir les applications de la science.

Puisque les lois sociales existent, et que l'humanité doit s'y conformer bon gré mal gré, on peut arriver à déterminer le

sens dans lequel les groupements évoluent, et par conséquent prévoir les changements qui se produiront à une échéance plus ou moins brève, ou tout au moins connaître dans quel sens agissent les forces naturelles auxquelles l'humanité est soumise.

Dans bien des cas, l'homme lutte inconsciemment contre ces forces cachées, lutte inégale dans laquelle il s'épuise en vain, pendant la plus grande partie de son labeur.

Quelle économie le jour où l'homme, connaissant l'action des forces sociales, saura les employer à son profit comme il emploie à son profit les forces physiques, la chaleur, l'électricité! Ce jour-là, la question sociale possédera des éléments de solutions qui lui ont fait défaut jusqu'ici.

Et ceci intéresse tout le monde.

Les grands magasins doivent-ils fatalement faire disparaître les petits?

Le socialisme est-il le régime de l'avenir?

Que penser du péril jaune? Sous quelle forme nous menace-t-il?

Et nos enfants, vers quelles professions devons-nous les orienter?

Et nos capitaux, de quelle façon devons-nous les employer?

Et la question du paupérisme?

Et la question de l'alcoolisme? celle de la criminalité? Et le féminisme, dans quelle mesure peut-il se réaliser?

Questions troublantes qui nous intéressent tous! Questions toujours à l'ordre du jour et jamais résolues!

Questions jamais résolues, parce que chacun apporte ses idées personnelles dans le débat, ou tout au plus un embryon insuffisant d'observations anarchiques.

Questions sur lesquelles la science sociale est appelée à jeter une lumière plus grande, parce qu'elle part d'observations analytiques précises, d'où elle remonte, par un procédé méthodique, vers les faits généraux.

On en vit un exemple remarquable, il y a quelques années. C'était au début de la guerre du Transvaal, au moment des dé-

bâcles de Ladysmith et de Maggersfontein. Tout le monde applaudissait l'héroïsme des Boers et ne doutait pas que l'expulsion des Anglais du sud de l'Afrique ne fût proche. On voyait là une analogie frappante avec l'émancipation des États-Unis un siècle plus tôt.

Pourtant une petite brochure parut, prédisant, à l'encontre de l'avis général, et malgré les apparences du moment, le succès final des Anglais.

On ne vit pas assez que cette prédiction reposait sur une base scientifique, et on la combattit avec des arguments tirés du sentiment. Il s'agit bien de sentiment en science! Le géologue qui prédit une éruption volcanique manque-t-il de cœur? L'astronome qui prédirait la rencontre, par la Terre, d'une comète est-il fermé à tout sentiment élevé? L'homme qui prédit que telle race supplantera telle autre n'a-t-il donc aucune générosité? Non, cent fois non! Il a tout simplement le courage de dire tout haut la vérité, et cela vaut mieux que de faire comme l'autruche, de fermer les yeux au danger pour l'ignorer, et le croire ainsi supprimé!

Edmond Demolins ne prit pas parti *pour* les Anglais *contre* les Boers, comme on l'a dit. Il a prédit le triomphe final des Anglais en se basant sur la supériorité de leur organisation sociale. D'après lui, les Anglais, même battus complètement sur le terrain militaire, étaient designés à prédominer sur les Boers sur le terrain social.

Il savait que les Boers ne sont pas des Yankees. Il savait que, jadis, les Saxons furent conquis par l'épée des Normands, à l'époque de Guillaume le Conquérant, mais que, cependant, quelques siècles plus tard, les Saxons avaient reconquis leur indépendance individuelle, et fait prédominer leurs mœurs et leurs coutumes sur celles des Normands!

Mais alors, dira-t-on, la science sociale conduit au plus désolant des fatalismes? Non, la liberté de l'homme reste entière, comme elle reste entière devant les lois de la physique ou de la chimie.

Mais alors, que valent les prédictions de la science sociale?

Les prédictions de la science sociale sous-entendent quelque chose qui n'est pas énoncé. Elles sous-entendent le maintien de la forme sociale actuelle. Dans le cas des Anglais et des Boers, la prédiction d'Edmond Demolins sous-entendait que les Boers auraient conservé leur formation sociale actuelle. Mais il était certain que les Boers ne changeraient pas leur formation sociale parce qu'*ils ignoraient leur infériorité* à ce sujet.

Tous les Français n'ignorent pas aussi complètement que les Boers leur infériorité sociale vis-à-vis des Anglo-Saxons, mais pour beaucoup cette infériorité est voilée par la supériorité scientifique, artistique et littéraire, par la supériorité du bon goût ou de l'esprit d'invention.

Nous le reconnaissons volontiers, en tant qu'individu, le Français est très souvent supérieur à l'Anglais. Il a l'esprit plus vif et plus clair, la compréhension plus prompte, le goût plus sûr, la sociabilité plus développée. Mais, en tant que membre d'un groupement social, il lui est de beaucoup inférieur. Au Français, il manque le sens de la discipline, le sens de la responsabilité sociale. Que l'on compare n'importe quel genre d'association et l'on sera vite édifié. Qu'il s'agisse du Parlement ou de la Commune, des syndicats ou des corporations, de l'organisation des colonies ou des ateliers, et la supériorité éclate, saute aux yeux. Tel est le vrai sens qu'il faut donner au mot *supériorité sociale*, et c'est de cette supériorité sociale qu'Edmond Demolins parlait quand il écrivit son livre sur la *Supériorité des Anglo-Saxons*.

Revenons aux applications de la science sociale. Edmond Demolins comptait donner comme exemple, la question du féminisme, celle de la morale, celle du socialisme, etc.

Comment peut-on, par la science sociale, étudier ces questions?

Rien ne vaut un exemple concret, pour bien comprendre comment on peut appliquer la méthode de la science sociale.

Prenons cet exemple parmi les cultures intellectuelles, la poésie épique si l'on veut.

Si l'on veut étudier ce genre littéraire, *au point de vue social*, il faut d'abord définir exactement ce que l'on entend par pure poésie épique, de façon à bien délimiter le terrain.

Il faut alors prendre chaque peuple dans un ordre méthodique, en allant du plus simple au plus compliqué. On examine quels sont ceux d'entre eux où la poésie épique s'est manifestée et développée.

On commencera donc par les Pasteurs nomades, et l'on cherchera s'ils ont cultivé la poésie épique soit d'un façon permanente, soit simplement d'une façon temporaire. Dans le premier cas, on cherche quel rapport il peut y avoir entre l'art pastoral et la poésie épique; dans le second cas, il faut trouver quelle est la cause (ou les causes) qui, à une certaine époque, a pu la développer; cela est dû à l'influence étrangère ou à un état particulier de la société pastorale à ce moment.

On fait la même recherche pour les peuples simples, vivant de la pêche, de la chasse, de la cueillette; ensuite pour les peuples agricoles, industriels, commerçants, etc.

On élimine ceux où la poésie épique n'a pas existé; on compare les autres entre eux, et l'on voit alors apparaître un certain nombre de causes communes qui ont pu produire la poésie épique. Et ceci permettra de classer les différentes variétés de ce genre, d'après leurs causes sociales.

Quand on connaît les causes qui favorisent le développement d'un genre littéraire donné, on peut prévoir si ce genre est appelé, dans l'avenir, à progresser ou à décroître.

Sans doute, plus les sociétés deviennent riches et civilisées, plus elles sont compliquées, et plus il est difficile d'analyser les phénomènes qui s'y passent. Mais, si cette étude a été précédée de celle des sociétés simples, on possède là une base solide de connaissances, qui permet de s'élever facilement à la compréhension des choses plus difficiles, qui autrement nous auraient échappé.

Sans doute cette manière d'opérer paraîtra longue et ennuyeuse aux esprits superficiels qui aiment à en venir de suite, et sans effort, aux conclusions. C'est cependant la voie laborieuse qui

permet d'arriver à la vérité par l'observation. Toutes les sciences n'ont été établies et n'ont progressé que de cette façon.

Conclusions. — Je pense avoir donné aux lecteurs une idée exacte de la façon dont a été conçu et exécuté le *Répertoire des répercussions*.

Ce n'est pas un ensemble de décrets sortis de la tête de l'auteur. C'est un amas d'observations mis en ordre.

Tout le monde a compris l'immensité du labeur souterrain qu'il a fallu déployer avant qu'un tel exposé puisse voir le jour. Il n'est plus possible de nier maintenant l'existence de la science sociale.

Oui, la science sociale existe. Elle possède un outil merveilleux pour analyser les groupements humains quels qu'ils soient : la Nomenclature. Elle possède le moyen de connaître les répercussions ou réactions des éléments sociaux les uns sur les autres. Elle possède un cadre approprié pour classer méthodiquement les répercussions, et dégager mécaniquement les lois sociales : le Répertoire. Elle a ses procédés pour synthétiser les groupements et les comparer. Qu'il y ait eu des erreurs, surtout au début, nous le reconnaissons volontiers. Observations incomplètes et hypothèses hasardées n'ont pas manqué. Il en est de même dans toutes les sciences, et il devait en être ainsi en science sociale.

Mais peu à peu, les observations se multiplient, se contrôlent, deviennent plus complètes et plus exactes. Les théories trop hasardées sont redressées, les angles trop vifs s'émoussent; les faits se relient entre eux et s'enchaînent; l'ensemble des connaissances prend corps. Ainsi s'affermit peu à peu l'autorité d'une méthode que l'on avait jugée parfois sévèrement à ses débuts sur des résultats de détails. Entre les mains d'ouvriers inexpérimentés ce merveilleux outil ne pouvait pas donner la mesure de sa valeur et les meilleurs ouvriers sont inexpérimentés en présence d'un outil aussi nouveau.

Il est plus facile d'imaginer des solutions que de recueillir des observations. Il est plus facile de discuter les conclusions que

d'étudier la Méthode! Aussi a-t-on critiqué beaucoup plus nos conclusions et nos hypothèses que notre méthode. Pourtant celle-ci peut redresser des erreurs et aboutir à un résultat positif là où la critique se borne à une œuvre négative.

Il est mieux d'édifier que de détruire! Edmond Demolins a été un des grands architectes de la science sociale.

Après les *Français d'aujourd'hui*, les *Grandes routes des peuples* et la *Classification sociale*, le présent travail vient montrer quel a été son véritable rôle dans la constitution de la science sociale.

Paul Descamps.

Dans le Répertoire, les répercussions sont rangées d'après les divisions et les subdivisions de la Nomenclature. Ce Répertoire est loin d'être complet. Il ne comprend que les Répercussions qui ont été formulées jusqu'à ce jour. Il en résulte que certaines subdivisions sont beaucoup plus chargées que d'autres, au hasard des études qui ont été entreprises.

Certaines des subdivisions de la Nomenclature manquent complètement dans ce Répertoire. Il y a même de grands casiers absolument vides, comme ceux concernant les *Unions de communes*, l'*Étranger*, l'*Histoire et le Rang de la race*.

Au reste, les casiers sont très inégalement remplis. Les plus chargés sont ceux du *Travail*, de la *Propriété*, de la *Famille*, des *Cultures intellectuelles* et de l'*État*. Ces deux derniers ordres de faits montrent des préoccupations chères à notre race. Les trois premiers sont, après le *Lieu*, ceux qui figurent en tête de la Nomenclature. Ce sont les faits les plus simples et les plus importants, ceux sur lesquels repose l'étude de toute société humaine.

Comme toutes les sciences, la science sociale a commencé par la connaissance des phénomènes les plus simples. Mais cette connaissance même lui permettra d'arriver progressivement à celle des phénomènes les plus complexes.

P. D.

EXPLICATION DES SIGNES ABRÉVIATIFS EMPLOYÉS DANS LE RÉPERTOIRE

Sc. soc.	signifie	*Science sociale.*
O. E.	—	*Les Ouvriers Européens.*
O. M.	—	*Les Ouvriers des Deux Mondes.*
La Route	—	*Comment la route crée le type social*, par E. Demolins.
Anglo-Saxons	—	*A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, par E. Demolins.
Franç. d'auj.	—	*Les Français d'aujourd'hui*, par E. Demolins.
Soc. afric.	—	*Les Sociétés africaines*, par A. de Préville.
Hist. de la form. part.	—	*Histoire de la formation particulariste*, par H. de Tourville.
Const. de l'Angl.	—	*Constitution de l'Angleterre*, par F. Le Play.
Grèce anc.	—	*La Grèce ancienne*, par G. d'Azambuja.
Libre-éch. et protect.	—	*Libre-échange et protection*, par L. Poinsard.
Bull.	—	*Bulletin de la Société internationale de Science sociale.*
Rép.	—	*Répercussion sociale.*

RÉPERTOIRE

DES RÉPERCUSSIONS SOCIALES

Je voudrais établir nettement et par de nombreux exemples, que l'étude des phénomènes sociaux repose sur une base aussi scientifique que l'étude des autres phénomènes naturels.

Pour qu'il y ait une science sociale, il faut, de toute nécessité, que les phénomènes sociaux réagissent, ou se répercutent, les uns sur les autres, indépendamment de la volonté humaine et par le fait de la nature des choses.

En effet, si les phénomènes sociaux sont « déterminés » seulement par le caprice, ou par la volonté de l'homme, il n'y a pas matière à science, il n'y a pas de science sociale. Il n'y a que de la philosophie sociale, de la littérature sociale.

On comprend combien il est important d'être nettement fixé sur ce point, puisque toute la science en découle.

Cette démonstration, une fois faite, on constatera avec étonnement que la liberté humaine, le libre arbitre de l'homme, loin d'être supprimés, se trouvent au contraire prodigieusement accrus. La liberté humaine est moins limitée par le fait que les phénomènes sociaux sont « déterminés » les uns par les autres, que par le fait qu'on ignore en quoi, comment et pourquoi ils le sont.

Lorsqu'on le saura de science certaine, on connaîtra également comment on peut manier ces phénomènes et les plier au service de la volonté humaine, comme cela est déjà arrivé pour les phénomènes naturels, par exemple pour la vapeur et pour l'électricité.

Nous donnerons successivement des exemples de répercussions se rapportant aux diverses divisions de la Nomenclature sociale. On constatera ainsi que tous les phénomènes sociaux sans exception sont soumis à des lois : le travail, la propriété, la famille, aussi bien que l'art, la littérature, ou les formes politiques, etc.

Nous n'avons pas à relever de répercussions sur le *Lieu*. En effet, les phénomènes du Lieu ne sont pas déterminés par des causes sociales, mais par des causes naturelles, qui relèvent de la géographie physique, de la géologie, de la météorologie, de la botanique, ou de la zoologie. Ils sont donc expliqués par ces diverses sciences et la science sociale n'a qu'à les constater comme point de départ de ses observations.

I

LE TRAVAIL

Après le Lieu vient le *Travail*. Le Travail, on va le voir, est influencé par une série de causes multiples et variées, qui s'imposent à l'homme et dont il doit tenir compte, qu'il le veuille ou non. Je dispose ces répercussions, autant que possible, dans l'ordre des subdivisions de la Nomenclature. Pour chacune d'elles j'indique, en note, les passages de la *Bibliothèque de la Science sociale*, où on trouvera la démonstration.

I. — RÉPERCUSSIONS SUR LE TRAVAIL DE SIMPLE RÉCOLTE (*Art pastoral*, *Pêche*, *Chasse et Cueillette*).

1. *Une courte saison d'humidité, succédant à un hiver long et rigoureux, crée la steppe et l'art pastoral*[1]. Cette loi domine toute l'Asie centrale et occidentale et une partie de l'Europe orientale. Elle est la cause première de leur état social.

Mais les résultats sont modifiés si la sécheresse est un peu plus accentuée :

2 *Une saison plus prolongée de sécheresse fait prédominer le désert, avec le type du pasteur caravanier*[2]. Alors, au lieu du Tartare-Mongol, pasteur pur, on a l'Arabe et le Touareg, pasteurs caravaniers et commerçants, dont l'état social est si diffé-

1. *Comment la Route crée le type social*, t. I, liv. I. — *Classification*, les renvois, 22 et suiv. — *Sc. soc.*, I, 26 à 28.

2. *La Route*, t. I, liv. II, ch. I. — *Classification*, les renvois, 26 et suiv. — *Soc. afric.*, 27, 44, 109, 128.

rent. Pour opérer cette profonde transformation, il a suffi d'une légère accentuation de la siccité de l'air.

Autre modification sociale, si c'est le froid qui s'accentue :

3. *Le froid intense et prolongé fait prédominer la toundra, avec le pasteur de rennes*[1]. On a alors le Lapon et l'Esquimau qui, au point de vue social, diffèrent complètement des deux types précédents.

Remplaçons la sécheresse par l'humidité, et nous obtenons un autre type social :

4. *Une longue saison d'humidité fait prédominer la forêt*[2], ce qui donne originairement le type du *chasseur*, ou sauvage, de l'Amérique méridionale, de l'Afrique équatoriale, etc.

Si nous introduisons maintenant un autre élément, la chaleur, le type social est encore une fois modifié :

5. *Une longue saison chaude fait prédominer la cueillette, par suite de l'abondance des arbres fruitiers*[3]. Cela nous donne les populations du bassin de la Méditerranée et celles des régions intertropicales, dont l'organisation sociale diffère totalement des précédentes, par le fait de cette simple modification de climat.

6. *L'étagement plus ou moins abrupt du sol détermine des variétés différentes d'art pastoral*[4]. Parce que l'altitude fait varier les espèces animales et par conséquent les formes de l'art pastoral.

7. *La déclivité du sol développe l'art pastoral transhumant*[5]. Par suite de l'impossibilité de laisser les animaux dans la montagne pendant l'hiver.

8. *Les landes pauvres font prédominer l'élevage du mouton sur celui du bœuf*[6]. Parce que cet animal est moins exigeant.

9. *Les sols forestiers obligent les pasteurs de bêtes à cornes à se transformer en pasteurs de porcs*[7]. C'est là une transformation

1. *La Route*, t. I, liv. I, ch. III. — *Classification*, les renvois, 41.
2. *La Route*, t. I, liv. I, ch. IV. — *Classification*, les renvois, 46 et suiv. — *Soc. afric.*, 209.
3. *Sc. soc.*, XVII, 305, 489, 491 ; XXII, 746.
4. Corse, *Sc. soc.*, XXII, 377. Pyrénées et Alpes, XXII, 9.
5. *Sc. soc.*, XXII, 382.
6. Le Bauer du Lunebourg, *Sc. soc.*, fasc. 23.
7. *La Route*, t. II, liv. IV, ch. I. — *Sc. soc.*, XI, 380 et suiv.

décisive qui s'est imposée aux émigrants celtes pendant leur séjour dans les forêts de la Bavière et qui leur a donné un des traits caractéristiques de leur état social, en les dispensant de se livrer à une culture plus intense.

Le science sociale a déterminé un grand nombre de répercussions produites sur le travail par l'art pastoral nomade. En voici deux, à titre d'exemple :

10. *L'art pastoral nomade impose le travail en communauté*[1], par l'avantage et par la nécessité du groupement, au milieu de l'isolement de la steppe.

11. *L'art pastoral comprime l'aptitude au travail, entrave l'initiative, s'oppose aux transformations et aux progrès*[2]. Parce qu'il est facile, traditionnel et immuable. C'est là la cause fondamentale de l'infériorité et de l'immobilité de l'Orient, où l'art pastoral a été pendant des siècles, et reste encore aujourd'hui, le travail dominant.

Chez les pêcheurs, le poisson exerce une influence qui détermine parfois l'importance plus ou moins grande de l'atelier de travail :

12. *Chaque espèce de poisson exige un nombre déterminé de pêcheurs*[3]. Le thon exige des équipes de douze à dix-huit pêcheurs, montés sur de grandes barques; pour les maquereaux et harengs, huit pêcheurs; pour les raies, turbots, esturgeons, cabillauds, rougets, plies, quatre pêcheurs; pour les anchois et carrelets, dans le Zuyderzee, deux pêcheurs, etc.

Certains amphibies, ou poissons, obligent les pêcheurs à constituer un groupement spécial :

13. *Le phoque contribue à maintenir le travail en communauté chez les Esquimaux*[4]. Parce qu'il exige un groupement nombreux de pêcheurs; parce qu'il fournit des ressources importantes et variées et qu'il est possible de le conserver en grande provision, grâce au froid intense.

1. *La Route*, t. I, liv. I. — *Classification*, les renvois, p. 21 et suiv.
2. *Sc. soc.*, I. 22 et suiv.
3. *O. E.*, IV, 293; III, 216. — *O. M.*, 2e sér., I, 331; II, 112, 160.
4. *Sc. soc.*, VI, 328 à 334.

14. Au contraire, en Norvège, *le saumon détermine la pêche individuelle et dans de petites barques*[1]. Parce qu'on le pêche le long des fjords dont il remonte le courant pour aller frayer. (Tel était du moins l'état traditionnel jusqu'à l'établissement de la grande pêche.)

15. *La pêche rend difficile la transformation en agriculteur*[2]. Quoique pénible, le métier de pêcheur est attrayant comme tout ce qui touche à la simple récolte. De plus, à cause de son caractère aléatoire, il ne dresse pas à la prévoyance qui est nécessaire pour entreprendre avec succès les travaux de culture.

Le travail de la chasse et celui de la cueillette sont également soumis à des répercussions bien caractérisées. En voici trois exemples :

16. *Les animaux vivant en troupe, comme le bison, maintiennent le groupement des chasseurs en communauté, chez les Peaux-Rouges*[3]. Parce qu'il est nécessaire d'être nombreux pour attaquer ces animaux.

17. *Les animaux vivant isolés, comme ceux des forêts de l'Amazone, désorganisent la communauté chez les chasseurs*[4]. Parce que ces animaux isolés et de petite taille peuvent facilement être attaqués par un seul homme et qu'il est plus avantageux de se réserver le produit pour soi seul.

18. Comme la chasse, *les productions spontanées dues à la cueillette paralysent l'aptitude au travail pénible*[5]. En effet, ce travail facile et attrayant rend incapable de tout effort prolongé. C'est ce qui a empêché les populations des îles de l'Océanie de s'élever, même au contact des Blancs.

II. — RÉPERCUSSIONS SUR LE TRAVAIL D'EXTRACTION (*Culture, Art des forêts, Art des mines*).

1. *O. E.*, II. — *Sc. soc.*, I, 110, XXIII ; III, 327. — *La Route*, II, liv. V, ch. I.
2. Voir les monographies de pêcheurs.
3. *Sc. soc.*, VII, 165 à 172, 348 à 361.
4. *Sc. soc.*, I, 236.
5. *Classification*, les renvois des Soc. à form. comm. instables, groupes 3 et 4.

Nous avons indiqué quelques répercussions qui déterminent les diverses formes du travail de simple récolte

Avec la culture, nous entrons dans la voie des complications sociales.

L'homme passe difficilement de la simple récolte, qui est un travail facile n'exigeant pas une longue prévoyance, à la culture qui est un travail difficile exigeant une longue prévoyance. Il n'effectue ce passage que contraint et forcé. Voici un de ces cas de contrainte :

19. — *Le cantonnement sur un sol circonscrit pousse les populations à la culture*[1]. Par la nécessité d'augmenter la production. Exemples de cantonnement : les Goths en Scandinavie, par la difficulté d'en sortir; les Slaves, en Bulgarie, par les ressources insuffisantes d'un sol pauvre et montagneux; les Slaves, en Russie, par la contrainte exercée par les Tsars.

Mais le cantonnement ne suffit pas pour amener l'évolution de la simple récolte à la culture; il faut encore que l'homme soit assuré d'avance de récolter les produits de son travail. D'où la répercussion suivante :

20. *La propriété est la condition même du travail*[2]. Les faits qui justifient cette répercussion établissent qu'au moment du passage de la simple récolte à la culture, l'homme est plus poussé à la propriété du sol par la nécessité que par l'attrait. Il ne se fixe pas au sol volontairement : il cède à la nécessité impérieuse. Cette constatation devra modifier beaucoup d'idées à priori sur les origines de la propriété. L'homme qui passe du libre parcours à la propriété individuelle se considère bien plus comme volé que comme voleur, parce que cette propriété entraîne pour lui l'obligation d'un travail plus intense; aussi il essaie de se soustraire le plus longtemps possible à l'une et à l'autre.

21. *La culture oblige au travail régulier et à la prévoyance*[3].

1. *La Route*, liv. II, ch. III (*Sc. soc.*, XXIII, 125).
2. *Sc. soc.*, XII, 40; XXXII, 512.
3. *Classification*, les renvois du genre ébranlé, dans les sociétés à forme communautaire.

Parce que les sols cultivés ne donnent plus de produits spontanés et exigent la régularité des travaux imposés impérieusement par l'ordre des saisons.

Cependant, toutes les formes de la culture ne développent pas au même degré l'aptitude au travail :

22. *La culture en communauté patriarcale est celle qui développe le moins l'aptitude au travail et à l'effort*[1]. Cela tient précisément à ce que le travail en communauté de famille ne laisse pas aux individus la propriété pleine et personnelle des produits de leur travail. Ces produits sont consommés en commun, c'est ce qui explique la nonchalance qui règne dans l'Orient communautaire. Cette répercussion prouve que l'application des théories communistes diminuerait beaucoup la puissance de travail.

Voici trois répercussions qui montrent comment les conditions du Lieu peuvent influencer la nature et la forme de la culture :

23. *Les coteaux abrités et bien exposés favorisent la culture des arbres fruitiers*[2]. Parce que les fruits exigent une exposition favorable pour arriver à maturité dans les meilleures conditions.

24. *Les vallées développent surtout la petite culture*[3]. Parce que la vallée est éminemment favorable à l'installation de petites gens : ils y trouvent une *grande variété de ressources* en partie spontanées. Dans le fond, des prairies irriguées; sur les pentes basses, un sol d'alluvion, qui donne une culture facile et productive; sur les coteaux, les arbres fruitiers; au-dessus, à la lisière des plateaux, souvent des bois, ou même des forêts. De plus, ce sol, trop étroit et trop accidenté, éloigne la grande culture, qui recherche les vastes espaces.

25. *Les plaines développent surtout la grande culture*[4]. Parce que cette forme de culture a besoin de surfaces vastes et pla-

1. Mêmes références, *la Route*, II, liv. I, ch. I.
2. *Sc. soc.*, III, 525 et s.; XXII, 144, 264; fasc. XXVIII, 125. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. II et III.
3. *Sc. soc.*, II, 157; XXII, 457; XXVI, 59. — *Franç. d'auj.*, liv. III, ch. II, III, IV.
4. *Sc. soc.*, II, 157; XXIII, 209. — *Franç. d'auj.*, liv. IV.

nes, favorables aux grands labours. Elle échappe d'ailleurs ainsi à la concurrence de la petite culture, qui recherche moins cette nature de terrain.

La petite culture, c'est-à-dire celle qui est faite par les membres de la famille sans l'intervention d'un patron, donne naissance à diverses répercussions sur le travail. Voici deux exemples :

26. *La petite culture fait prédominer le travail à la main.* A cause de la faible étendue du domaine et des ressources restreintes de la famille.

27. *La culture des arbres fruitiers éloigne des travaux pénibles exigeant l'effort des bras*[1]. Parce qu'elle ne demande pas des labours répétés et que cette culture se fait ordinairement sur des espaces restreints.

Certaines plantes, ou certaines cultures, déterminent sur le travail des répercussions particulières. A titre d'exemple :

28. *La culture du riz rend les populations laborieuses*[2]. A cause des nombreuses façons et des irrigations qu'elle exige. La Chine fournit un exemple caractéristique de cette répercussion.

29. *La culture de la canne à sucre développe la grande culture et les transports*[3]. Parce que l'exploitation doit se faire en grand, avec une main-d'œuvre importante, que le produit doit être traité sur place et ensuite exporté au loin. Il en est à peu près de même, et pour les mêmes causes, de la culture du café et du coton.

30. *La culture du manioc favorise la transformation du chasseur en cultivateur*[4]. Parce que cette plante exige très peu de travail. Elle fait l'office d'éducateur agricole pour les nègres et les Indiens.

Elle fait plus encore :

31. *Le manioc fait disparaître le cannibalisme dans certaines*

1. *Sc. soc.*, XI, 44 à 51; XXII, 149, 270. — *Franç. d'auj.*, liv. II.
2. *Classification.* Voir Chine, Italie septentrionale. — *O. M.*, 1re sér., IV, 159.
3. *Sc. soc.*, II, 323 à 330; III, 92, 140, 195.
4. *Sc. soc.*, VII, 187.

parties de l'Afrique[1]. A cause de son rendement abondant, qui assure aux nègres une nourriture suffisante.

32. *La culture du maïs tend à développer la petite culture* (au moins dans certaines régions)[2]. Parce qu'elle exige des façons nombreuses et minutieuses et qu'elle donne des ressources abondantes et variées sur un petit espace.

33. *La culture maraîchère engendre la petite culture et la petite propriété*[3]. Pour les mêmes raisons.

Voici quelques répercussions relatives à la grande culture :

34. *Le fermage favorise l'élévation du tenancier.* Parce que le fermier, retirant le produit entier de son travail et n'ayant à compter que sur lui-même, est porté à donner le maximum d'efforts dont il est capable.

35. *Le métayage ne favorise pas l'élévation du tenancier*[4]. Parce que le métayer n'a pas le produit entier de son travail, et qu'il est plus porté à s'appuyer sur le propriétaire que sur lui-même.

36. *Le travail servile ne dresse pas l'homme au travail*[5]. Parce qu'il étouffe le mobile de l'intérêt personnel et qu'il fait considérer le travail lui-même comme le signe de l'esclavage. L'esclave rendu à la liberté ne parvient pas à triompher de cette habitude et de cette mentalité. C'est ce qui explique pourquoi l'abolition de l'esclavage n'a pas relevé les anciens esclaves. L'impuissance des nègres d'Haïti à s'élever par la liberté est un exemple fameux de ce cas.

Quelques répercussions relatives à l'exploitation forestière :

37. *Les sols montagneux, ou pauvres, sont favorables à la conservation des forêts*[6]. Parce qu'il est peu avantageux de les utiliser pour la culture.

1. *Sc. soc.*, VII, 187.
2. *Sc. soc.*, XXIII, 210.
3. *O. E.*, V, 403, 407.
4. *Sc. soc.*, XXIII, 224.
5. *Sc. soc.*, Haïti, II; 209 à 216; XVIII, 506; XX, 205. — La Réunion, *O. M.*, 1re sér., IV, 135, 169, 186.
6. Oural, *O. E.*, II, 99, 152. — Balkans, *O. E.*, II, 232. — Hartz, *O. E.*, III, 99. — Schemnitz, *O. E.*, IV, 1. — Suède, *O. E.*, III, 55. — *Sc. soc.*, XXIV, 250.

38. *Les forêts aménagées développent la fabrication et, par voie de conséquence, le commerce*[1]. Parce quelles fournissent une matière première qui, pour être utilisée, doit être soumise à une transformation industrielle : scieurs de long, sabotiers, menuisiers, charpentiers, ébénistes, constructeurs de tous genres, etc. Cette matière étant lourde, encombrante et devant être transportée au loin, fournit un élément important au commerce.

Il faut cependant faire une exception pour les forêts exploitées en taillis : elles développent le commerce et non la fabrication[2]. Parce qu'elles fournissent du bois de chauffage et non du bois d'œuvre.

39. *Les forêts aménagées exigent le grand atelier et le grand patron*[3]. Cela tient à ce que la forêt, ne donnant des produits qu'à longue échéance, exige, de la part du propriétaire, des ressources accumulées et une longue prévoyance. Aussi partout les forêts appartiennent à de grands propriétaires, aux communes, aux provinces, ou à l'État.

40. *L'art des forêts maintient la stabilité du travail*[4]. Parce que la production est régulière, étant réglée invariablement par la nature. Cette régularité maintient la stabilité du personnel et empêche les chômages imprévus.

41. *L'alliance de l'art des forêts et des fonderies maintient la stabilité de ces dernières*[5]. Pour les mêmes raisons.

Voici quelques répercussions tirées de l'exploitation des mines.

Lorsque l'exploitation minière est associée à une exploitation forestière, comme cela était général autrefois pour les mines de fer, par exemple, il en résulte la répercussion suivante :

42. *Le traitement du minerai par le bois limite et régularise*

1. Orenbourg, *O. E.*, II. 58, 72. — Oka, *O. E.*, II, 189. — Norvège, *O. E.*, III, 55. — Allemagne, *O. E.*, IV, 118. — Pays basque, *Sc. soc.*, fasc. XVII, 18. — Lorraine, *Sc. soc.*, XXIV, 124, 182, 188; XXI, 172, 518. — Morvand, XXIV, 250, 259.

2. *Sc. soc.*, XXIV, 254.

3. Mêmes références.

4. *Sc. soc.*, XXXIV, 125.

5. *O. E.*, V, 316. — *Sc. soc.*, XXIV, 123.

l'exploitation minière[1]. Parce que la production du bois est limitée par l'étendue même de la forêt. La forêt agit ici comme une sorte de régulateur économique et social, qui empêche à la fois la surproduction et les chômages.

43. *Dans les mines d'or affleurantes, le travail ne peut être constitué d'une façon stable.* Parce que la valeur du produit et la facilité du travail, qui est presque une simple récolte, attirent un grand nombre de chercheurs. Ceux-ci travaillent individuellement, se déplacent fréquemment et ne créent aucun établissement fixe et durable sur le sol.[2]

44. *Les mines profondes développent l'agglomération du personnel dans le grand atelier*[3]. Il est nécessaire d'exploiter ces mines en grand, pour couvrir les frais généraux considérables, qui résultent des recherches, de l'établissement des galeries et d'une exploitation très coûteuse. Cette répercussion est particulièrement accentuée dans les mines de houille.

45. *Les mines de houille développent, au plus haut degré, la fabrication en grand atelier*[4]. Parce que la houille, se présentant en couche et non en filon, peut être extraite par très grandes quantités ; parce qu'elle est nécessaire pour alimenter toutes les machines et qu'elle se consomme rapidement par le simple usage, ce qui oblige à s'approvisionner d'une façon constante.

III. — Répercussions sur le travail de fabrication. — 46. *L'art pastoral nomade des steppes maintient la fabrication dans les formes les plus simples*[5]. Cette fabrication est exclusivement faite *à la main*, parce que la vie nomade ne permet pas l'emploi de machines. Elle est purement *ménagère*, parce que l'isolement de la vie nomade empêche la fabrication en vue de la vente. Cela supprime toutes les complications que soulève la fabrication en vue de la vente : questions du salaire, de la clientèle, du chômage, du progrès des méthodes, des engagements

1. *O. E.*, III, 47, 101, 127, 130 ; IV, 3, 69 ; V, 314 ; VI, 3.
2. *Sc. soc.*, VI, 208 à 228.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXIV, 13.
4. *O. E.*, III, 318. — *Sc. soc.*, fasc. XXIV.
5. *La Route*, I, 22 et suiv.

des salariés, de la concurrence, etc. C'est pour cela que la question ouvrière ne se pose pas chez les populations de ce type.

47. *Les objets fabriqués par les pasteurs nomades doivent être nécessairement portatifs, peu luxueux et fabriqués par des procédés simples*[1]. A cause des nécessités de la vie nomade et des moyens très simples dont dispose la fabrication ménagère à la main.

48. *L'art pastoral, dans les déserts, étant insuffisant, on voit se développer la fabrication en vue de la vente et les transports en vue du commerce*[2]. Parce qu'il est nécessaire d'ajouter à cet art pastoral pauvre un travail accessoire, celui des transports. Cela est facile, grâce aux nombreux animaux dont on dispose. C'est ce qui explique le développement du commerce par caravane dans les déserts de l'Arabie et du Sahara.

49. *La pauvreté du sol développe les petites fabrications, souvent associées au colportage*[3]. Par suite de la nécessité de suppléer à l'insuffisance des produits agricoles. Ce type est très fréquent à la surface du globe.

Une série d'autres causes développent la fabrication, par exemple : les chutes d'eau [4], les matériaux fournis par le soussol [5], les forêts [6], etc.

Au sujet de l'influence du salaire sur la fabrication :

50. *Le salaire à la journée excite moins au travail que le salaire à la tâche, celui-ci moins que le salaire avec prime*[7]. Parce que l'excitation au travail est en raison directe de l'intérêt personnel qu'on y a. Cette répercussion explique pourquoi le communisme, en remplaçant l'intérêt personnel par l'intérêt collectif, supprime du même coup l'excitation au travail.

51. *La cherté de la main-d'œuvre pousse aux inventions méca-*

1. *La Route*, I, 22 et suiv.
2. *Ibid.*, I, 201. — *Classification*, les renvois, 26 et suiv., fasc. XXII.
3. *O. M.*, 2e sér., II, 56. — *O. E.*, II, 181. — *Sc. soc.*, XXII, 15; XXVII, 48. — *La Route*, I, liv. II, ch. I.
4. *O. E.*, III, 37; VI, 62. — *Sc. soc.*, XXX, 352.
5. *Sc. soc.*, VI, 116, 125 à 128; XXII, 589; XXVI, 58. — *O. E.*, III, 55, 208, 318.
6. *O. E.*, II, 38, 59, 72, 189; IV, 118. — *Sc. soc.*, XXI, 518.
7. *Sc. soc.*, fasc. XXX.

niques[1]. Par suite de la nécessité de réduire les frais de cette main-d'œuvre. C'est ainsi qu'aux États-Unis, on est arrivé à inventer la machine à coudre, la machine à écrire et à vulgariser à un degré extraordinaire l'emploi du téléphone et de toutes sortes de machines pratiques et ingénieuses.

52. *Les industries de luxe subissent, plus que les autres, la répercussion des crises sociales*[2]. Parce qu'on est porté à supprimer d'abord les dépenses de luxe. L'industrie de la soie est un bon exemple en ce genre.

53. *L'instabilité de la production amène l'instabilité des engagements*[3]. Par la difficulté de conserver son personnel ouvrier pendant les mortes saisons. C'est là une des causes les plus graves des souffrances des ouvriers et celle à laquelle il importe le plus de parer, en se plaçant dans les conditions qui peuvent assurer la permanence des engagements, grâce à la stabilité de la production.

Certains travaux exigent une forme déterminée d'atelier :

54. *La boucherie et la boulangerie exigent généralement le petit atelier*[4]. Parce qu'il faut être à proximité de la clientèle, qui doit être servie tous les jours et, parfois, plusieurs fois par jour.

Quelques causes du développement de la fabrication :

55. *La multiplication des moyens de transports provoque le développement de l'industrie*[5]. Par suite de la facilité plus grande d'importer la matière première et surtout d'exporter les produits.

56. *La libre concurrence provoque le progrès des méthodes industrielles*[6]. Par la nécessité de lutter contre cette concurrence.

57. *La fabrication développe, plus que la culture, l'instabilité et la complication*[7]. Parce que la production n'est plus réglée, comme dans la culture, par les lois fixes de la nature ; elle est

1. *Sc. soc.*, XV, 301.
2. *Sc. soc.*, XXXIII, 42.
3. *O. E.*, VI, 35.
4. *Sc. soc.*, VIII, 148.
5. *O. E.*, IV, 108.
6. *O. E.*, IV, 40.
7. *La Route*, I, liv. I, ch. I. — *O. E.*, V, 19, 139 ; VI, 231. — *O. M.*, 2e sér., I, 41.

susceptible des variations les plus grandes, ce qui entraîne l'instabilité plus grande du personnel et une série de problèmes plus difficiles à résoudre : par exemple, les questions de la clientèle, du salaire, du progrès des méthodes, des engagements, etc.

58. *L'alliance de la fabrication et de la culture favorise la stabilité et la permanence des engagements*[1]. Grâce à la stabilité que donne la culture et parce que l'ouvrier peut trouver l'emploi de ses bras à la campagne pendant les périodes de chômage de l'industrie.

59. *L'atelier mécanique tend à agglomérer la population*[2]. Parce que l'emploi des machines augmentant la production, on a intérêt à utiliser un personnel nombreux, pour diminuer les frais généraux.

60. *Le grand atelier tend à supprimer les fabrications ménagères et en petit atelier*[3]. Parce qu'il fabrique plus économiquement.

IV. — Répercussions sur le travail des transports. — 61. *Le développement des transports amène encore plus de complications sociales que la fabrication*[4]. Parce que les transports étendent encore plus loin le champ de la concurrence.

62. *Dans les sociétés qui sont à l'abri des transports et de la concurrence, le travail n'est pas spécialisé*[5]. On pratique le cumul des travaux. Par exemple, on produit dans la famille, ou sur le domaine rural, tout ce dont on a besoin. Les artisans eux-mêmes ne sont pas spécialisés ; le même ouvrier sera à la fois menuisier, ébéniste, charpentier, etc. Parce que, la concurrence étant peu développée, on est peu exigeant pour soi-même et que la clientèle est peu exigeante pour l'ouvrier.

63. *Le développement des transports et de la concurrence pousse le travail dans la voie de la spécialisation de plus en*

1. *Sc. soc.*, VII, 341 à 345 ; VIII, 88 à 99. — *O. E.*, V, 86.
2. *O. E.*, III, 308.
3. *Sc. soc.*, XI, 168, XVI, 140. — *O. E.*, II, 326 ; III, 52, 396 ; VI, 62, 214, 436. — *O. M.*, 2e sér., I, 95, 99.
4. *Sc. soc.*, II, 9 ; XVI, 188 ; XIX, 441 ; XXIV, 251 ; XXV ; XXVI, 212 ; XXXV, 418 ; XXXVI, 557. Fasc. XXII, 71 ; XXIII, passim. — *O. E.*, II, 273, 295, 301 ; III, 319. — *O. M.*, 1re sér., IV, 107.
5. *La Route*, I, liv. 1, ch. I.

plus grande[1]. La spécialisation seule permet de lutter contre la concurrence, parce qu'elle donne le moyen de produire plus, mieux, et à meilleur marché.

V. — Lois du travail. — Nous pouvons tirer de ces répercussions quelques conclusions générales sur les conditions du travail et, en particulier, sur la question ouvrière, qui en est un des éléments.

1. Le travail est soumis à des conditions naturelles, dont l'homme est obligé de tenir compte (Toutes les répercussions précédentes).

2. Chaque nature de travail a ses conditions qui lui sont propres (*Id.*).

3. Les conditions du travail et la question ouvrière se compliquent progressivement à mesure que l'on passe de la Simple Récolte à l'Extraction, à la Fabrication et aux Transports (Rép. 11, 13, 15, 18, 21, 22, 38, 39, 44, 45, 56, 57, 61).

4. Les travaux de Simple Récolte compriment l'aptitude au travail et à l'initiative (Rép. 11, 18, 46, 47).

5. Dès lors, on n'élève pas l'homme, en lui facilitant les conditions de vie, mais en le dressant à en surmonter les difficultés.

6. Il importe donc plus d'élever l'ouvrier que de le patronner.

7. La concurrence amène le progrès des méthodes de travail (Rép. 55, 56, 61, 63).

8. La supériorité économique appartient donc aux peuples qui sont le plus capables de triompher par eux-mêmes de la concurrence (Mêmes rép.)

9. Cette loi est confirmée par ce fait que les sociétés communistes (qui ne supportent pas la concurrence) n'ont pu s'élever au-dessus des travaux de simple récolte, et, dans les cas les plus favorables, au-dessus de la culture extensive, ou de la petite fabrication à la main simple et routinière (Rép. 11, 13, 16, 18, 22). En somme, elles succombent devant le travail intense et progressif et devant la concurrence commerciale[2].

1. *Sc. soc.*, fasc. V et XV en entier, par M. A. Dauprat.

2. Voir la démonstration méthodique dans la *Sc. soc.*, fasc. XXX : *L'humanité évolue-t-elle vers le socialisme?* par Paul Descamps.

II

LES DIVERSES FORMES DE LA PROPRIÉTÉ

On distingue, en science sociale, quatre formes de propriétés, qui sont dans l'ordre de l'importance décroissante : la *Propriété immobilière*, les *Biens mobiliers*, le *Salaire* et l'*Épargne*. Chacune de ces formes est déterminée par des répercussions dont nous allons donner des exemples.

1. — LA PROPRIÉTÉ IMMOBILIÈRE.

Il y a un régime plus simple que la propriété proprement dite, c'est l'occupation du sol laissé à la libre disposition, au libre parcours de chacun, en dehors de toute forme positive d'appropriation; c'est ce que la Nomenclature désigne sous le nom de *sol disponible*.

Cette disponibilité du sol ne résulte pas du hasard ou du caprice de l'homme; elle se manifeste dans certaines conditions. La répercussion suivante indique le cas le plus général :

1. *Les populations qui se livrent aux divers travaux de Simple Récolte* (art pastoral nomade, chasse, cueillette) *laissent le sol à l'état disponible*[1]. Le pasteur nomade, par exemple, n'a pas intérêt à s'approprier une partie déterminée du sol : il lui est plus avantageux d'avoir le libre parcours de la steppe que la

1. *Sc. soc.*, I, 30. — *La Route*, I, 9.

propriété exclusive d'un territoire limité. D'autre part, l'herbe se renouvelant *d'elle-même* chaque année, *sans exiger un travail préalable*, comme la culture, le pasteur n'a pas le même motif que l'agriculteur pour revendiquer la propriété d'une partie du sol. C'est ce qui explique pourquoi les immenses steppes de l'Asie centrale, de l'Arabie, du Sahara, etc., ne sont pas appropriées et restent à l'état de sol disponible.

Il en est de même pour les chasseurs de l'Afrique, ou de l'ancienne Amérique et pour les cueilleurs de l'Océanie.

Cette répercussion capitale éclaire la grave question des origines et des conditions de la propriété. Elle montre que le sentiment de la propriété du sol n'est pas inné dans l'homme. Tant que l'homme vit exclusivement des productions spontanées et sans travail préalable, le sol n'est pas approprié; chacun le parcourt librement.

L'appropriation du sol se fait sous diverses formes, dont la plus simple est celle de la *communauté*. La simplicité de ce type de propriété résulte de ce qu'elle est la moins exclusive, par conséquent la plus rapprochée du régime du sol disponible.

Le passage du sol disponible à la communauté est indiqué par les deux répercussions suivantes :

2. *Les populations vivant de la simple récolte tendent à constituer la propriété en communauté, à mesure que l'étendue du sol disponible diminue*[1]. Cette communauté peut être la collectivité d'une tribu ou d'une famille patriarcale, comme dans la steppe et le désert, ou du mir, comme en Russie, ou de la commune, comme dans la plupart des pays où les herbages constituent par excellence les « biens communaux ».

3. *En passant à la culture, les populations issues de la simple récolte s'efforcent de conserver le plus possible la pratique de la*

1. *La Route*, I, liv. I, ch. I. — *Sc. soc.*, V, 359. — *Classification*, les renvois relatifs aux Soc. à form. comm. — Bachkirs. *O. E.*, II, 10. — Arabes. *O. M.*, 2e sér., I, 410. — Russie, *O. E.*, II, 57, 86, 105, 188. — *O. M.*, 2e sér., I, 69, 71. — Bulgarie. *O. E.*, II, 242, 244; V, 320. — Hongrie, *O. E.*, II, 278. — Espagne, *O. E.*, IV, 253. — Suisse, *O. E.*, VI, 58. — *Sc. soc.*, III, 486 à 503. — Corse, *Sc. soc.*, III, 532 ; V, 359 ; XXII, 386; XXVI, 60; XXX, 473; XXXII, 316. — *Franc. d'auj.*, liv. II, ch. IV; France. — *Franc. d'auj.*, liv. I. — *Sc. soc.*, XXIV, 217; XXIX, 550.

communauté[1]. Parce qu'elles sont habituées à s'appuyer sur la communauté, et elles s'attachent d'autant plus à cet appui que le travail de la culture entraîne pour elles plus de difficultés. Mais, avec la culture, la communauté devient de plus en plus difficile. Aussi elle ne se maintient que dans la mesure indiquée par la répercussion suivante :

4. *L'abondance du sol disponible facilite le maintien de la communauté*[2]. Parce qu'on peut agrandir le domaine à mesure qu'augmente le nombre des membres de la communauté. Lorsque le sol disponible vient à manquer, on est obligé de fractionner la communauté et souvent de la dissoudre.

Quelques effets de la communauté :

5. *La propriété en communauté ne développe qu'un travail peu intense et peu productif*[3]. Parce que, la propriété étant commune, l'individu ne bénéficie pas complètement des produits de son travail. Il n'a donc pas intérêt à donner une somme de travail, qui profiterait à ses associés plus qu'à lui-même. C'est ce qui explique la faible ardeur au travail des populations communautaires de l'Orient. Cela explique aussi les échecs si nombreux des sociétés coopératives de production. Cela explique enfin la faible somme de travail que donnent, dans tous les pays, les fonctionnaires, membres de la grande communauté d'État.

6. *La communauté est plus capable de conserver ce qu'elle a acquis que de l'augmenter*[4]. Parce qu'elle développe plus la restriction des besoins que la puissance de travail.

7. *La communauté s'accommode du métayage et repousse le fermage*[5]. Parce que le métayage est une sorte de communauté entre le propriétaire et le tenancier.

La propriété en simple ménage, ou *propriété familiale*, marque une appropriation plus nette et plus exclusive. C'est ce que l'on appelle ordinairement la *petite propriété*.

1. *Id.*, *ibid.*, et, en plus, *Classification*, les renvois des Soc. à form. comm. ébranlées. — *La Route*, II, voir un grand nombre d'exemples.
2. *Id.*, *ibid.*, et X. — *Sc. soc.*, XVI, 261.
3. *Sc. soc.*, I, 32 et suiv. — *La Route*, I, liv. I, ch. I.
4. *O. E.*, II, 19, 63.
5. *Sc. soc.*, XXIII, 145.

Influence du Lieu sur la petite propriété :

8. *Les vallées sont plus particulièrement favorables au développement de la petite propriété*[1]. (Pour les raisons précédemment indiquées au sujet de la petite culture. Voir au Travail, Rép. 24).

Cette forme plus exclusive de propriété s'accentue avec le développement de la culture, parce que chacun désire avoir plus complètement le produit de son travail.

La culture a un autre effet :

9. *La culture rend la propriété du sol de plus en plus permanente*[2]. Parce que le produit de la culture est à long terme et qu'il exige un travail préalable intense.

Autres effets provenant de l'objet de la culture :

10. *La culture des arbres fruitiers*[3] *et la culture maraîchère*[4] *développent surtout la petite propriété*. Cela tient aux mêmes raisons que nous avons données pour la petite culture.

11. *La culture arborescente (cueillette) ne détermine qu'une appropriation imparfaite du sol*[5]. Parce que, si elle exige plus de travail que l'art pastoral, elle en exige moins que la culture.

La *propriété patronale*, ou *grande propriété*, est celle qui exige la disposition la plus exclusive du Lieu, puisqu'elle limite encore plus le nombre des propriétaires.

Elle est également influencée par le Lieu :

12. *Les plateaux, ou les plaines, sont plus particulièrement favorables à la grande propriété*[6]. Pour les raisons indiquées au sujet de la grande culture. Voir au Travail, Rép. 25).

Elle est, en outre, influencée par certaines natures de travaux :

13. *Les forêts aménagées développent la grande propriété*[7].

1. *Franç. d'auj.*, liv. III.
2. *Sc. soc.*, II, 421; IV, 299; XXII, 15.
3. *Sc. soc.*, XXII, 151, 271, 459: XXVIII, 298. — *O. E.*, VI, 176.
4. *O. E.*, V, 403, 407.
5. *Sc. soc.*, III, 532; IV, 301; XXII, 386. — Russie, *O. E.*, II, 57, 105, 188. — Bulgarie, *O. E.*, II, 242, 244. — Espagne, *O. E.*, IV, 253. — *O. M.*, 2e sér., I, 171.
6. *Sc. soc.*, II, 157; XXIII, 209. — *Franc. d'auj.*, liv. IV.
7. Voir les monographies de types forestiers.

Parce qu'elles exigent des ressources accumulées et une longue prévoyance. C'est pour cela que les forêts appartiennent toujours à de grands propriétaires, aux communes, aux provinces, ou à l'État.

La grande propriété, lorsqu'elle n'est pas exploitée en régie, a recours soit au fermage, soit au métayage. Ces deux formes d'exploitation se manifestent suivant certaines lois :

14. *La grande propriété en culture spécialisée développe le fermage*[1]. Parce qu'elle exige des chefs de culture capables, qui se sentant aptes à diriger, veulent rester maîtres de leur exploitation et n'acceptent pas le métayage.

15. *La prospérité agircole fait reculer le métayage*[2]. Parce qu'elle excite le désir d'avoir complètement le bénéfice que l'on prévoit.

16. *La crise agricole fait reculer le fermage*[3]. Parce qu'elle excite le désir de faire partager par le propriétaire les pertes que l'on redoute.

Quelle que soit la forme de la propriété, le mode d'installation sur le sol varie suivant l'origine des populations.

17. *Les populations d'origine pastorale ou patriarcale sont portées à se fixer au sol par villages à banlieue morcelée*[4]. Le groupement en village provient des habitudes antérieures de communauté, et la banlieue morcelée du partage égal des biens qui dérive du sentiment de l'égalité développé par la communauté pastorale ou patriarcale.

18. *Les populations d'origine particulariste sont portées à se fixer au sol par habitations isolées*[5]. Parce que cette formation sociale développe surtout l'habitude et le besoin de l'indépendance du foyer. Le cottage anglais est le type du genre.

Le foyer et le domaine présentent une différence au point de vue de la facilité d'appropriation :

19. *La propriété du foyer exige des aptitudes plus communes*

1. *O. E.*, VI. 107.
2. *Sc. soc.*, XXIII, 149. — *Franç. d'auj.*, liv. IV, ch. II.
3. Mêmes références.
4. *Sc. soc.*, V, 23 à 26. — *O. E.*, IV, 207 et *O. E.*, II. III, V. VI.
5. *Anglo-Saxons*, 191 et suiv.

que la propriété du domaine[1]. Parce que le foyer n'exige pas, comme le domaine, la continuité du travail; on en jouit simplement par l'usage, ce qui est à la portée du plus grand nombre.

Quelques exemples de répercussions relatives au mode de transmission de la propriété :

20. *Les communautés familiales qui se dissolvent partagent les biens entre tous les membres par parties égales*[2]. Parce que le propre de la communauté est de considérer que tous les membres sont co-propriétaires *au même titre* du bien commun.

21. *Les populations issues originairement de la communauté patriarcale ont une tendance à conserver le partage égal*[3]. Parce qu'elles continuent à considérer la propriété comme un bien de famille et non comme un bien personnel.

22. *Le régime du partage égal ruine la petite propriété*[4]. Il la transforme en propriété parcellaire et crée le type du propriétaire indigent.

23. *Les populations à formation particulariste*[5] *inclinent vers la liberté de tester*[6]. Parce que la propriété n'étant plus considérée comme un bien de famille, mais comme une création individuelle, chacun considère qu'il doit en disposer librement.

On appelle « domaine plein », celui qui est constitué pour donner pleinement les divers produits nécessaires à une famille, de manière à ce qu'elle ait à acheter le moins possible au dehors.

24. *Le domaine plein s'oppose au morcellement et fait prédominer la transmission intégrale*[7]. Parce qu'il forme un tout indivisible, et qu'il est constitué pour fournir directement à la famille les divers produits dont elle a besoin.

Deux effets du développement des transports sur la propriété :

25. *Le développement des transports fait substituer de plus en*

1. *Sc. soc.*, XII, 120. — *Anglo-Saxons*, liv. II, ch. IV.
2. *Classification*, renvois des Soc. à form. comm. Voir particulièrement Bulgarie.
3. *Sc. soc.*, V, 28, 31, 162, 199, 342.
4. *Sc. soc.*, I, 165; II, 314, 393. — *O. E.*, IV, 105, 248, V, 199; VI, 2, 178. — Voir *les monographies relatives à la France*.
5. Voir plus loin, à la Famille, la définition de la formation particulariste.
6. *Classification*, renvois des Soc. à form. part., *passim*. — *O. E.*, III, 4, 375, 409, 425, 429.
7. *Sc. soc.*, III, 558 et suiv.; fasc. XXIII. — *La Route*, II, 489 et suiv.

plus la dot en nature[1]. Parce que le paysan trouve alors plus d'avantage à vendre et à acheter qu'à produire lui-même tout ce dont il a besoin. Il dispose, par conséquent, d'une moins grande variété de produits et de plus d'argent.

26. *Le développement des transports amène une diffusion plus grande de la propriété*[2]. Par suite de la hausse des salaires qui rend plus facile l'achat de la terre, ou des valeurs de bourse, lesquelles se multiplient pour la même raison.

Lois de la propriété. — 1. L'homme n'arrive pas volontairement à l'appropriation du sol. Il s'y est soustrait et s'y soustrait encore le plus possible, en s'efforçant de se maintenir dans le régime du sol disponible (Rép. 1).

2. Lorsque l'homme arrive à l'appropriation du sol, il se maintient le plus longtemps possible dans le régime d'appropriation le plus faible, qui est la communauté, parce que c'est celui qui exige le moins de travail individuel et qui présente le moins d'aléa (Rép. 2, 3, 4, 5, 6, 7).

3. C'est la nécessité impérieuse d'un travail plus intense et plus progressif qui détermine la dislocation de la communauté et l'appropriation de plus en plus personnelle du sol, sous le régime de la propriété familiale ou patronale (Rép. 8 à 16).

4. A mesure que la propriété devient plus personnelle, le problème social se complique, parce qu'il devient plus difficile à résoudre pour les moins capables, qui perdent l'appui de la communauté (Rép. 1 à 16).

5. Mais on ne peut résoudre ce problème par le retour à la propriété collective, puisque ce mode de propriété ne s'accommode que d'un travail peu intense et peu progressif (Voir au Travail, Rép. 11, 18, 46, 47).

6. Il n'y a donc pas d'autre solution que d'augmenter, chez l'individu, l'aptitude à la propriété personnelle, par l'aptitude plus grande au travail.

1. *Sc. soc.*, fasc. XXIII.
2. *Idem*, et fasc. XXX, 106, 107.

7. En fait, l'accès à la propriété est de plus en plus accru par le fait du développement des transports (Rép. 26).

8. On verra à la Famille dans quelles conditions l'accès et l'aptitude à la propriété peuvent être encore augmentés.

II. — LES BIENS MOBILIERS.

Les biens mobiliers comprennent les animaux domestiques, les instruments de travail, le mobilier meublant et le mobilier personnel.

1. *Le travail en communauté patriarcale empêche l'appropriation générale des biens mobiliers*[1]. Parce que ceux-ci appartiennent à la communauté. L'appropriation commence par le mobilier personnel et le mobilier meublant parce qu'ils sont d'un usage plus personnel.

2. *L'appropriation des biens mobiliers est la première étape vers la propriété foncière et y prépare les individus*[2]. Parce que ce genre de propriété, exigeant moins de travail, est plus facile à acquérir et à conserver.

3. *L'appropriation des biens mobiliers établit la première séparation entre les capables et les incapables, les prévoyants et les imprévoyants*[3]. Pour les mêmes raisons.

III. — LE SALAIRE.

Les formes, la nature et l'importance du salaire varient suivant un grand nombre de causes dont nous allons donner quelques exemples :

1. *Les subventions naturelles* (*Herbages, Bois, Fruits, etc.*),

1. *O. E.*, IV, 293. — *O. M.*, 2e sér., II, 111, 160. Voir ce qui concerne les propriétés, le mobilier et les instruments de travail, dans les monographies de familles patriarcales pures. — *O. E.* et *O. M.*

2. *Ibid.*, dans les monographies qui marquent l'évolution vers la propriété personnelle.

3. *Ibid.* et *Soc. afric.*, 265.

mis à la disposition de l'ouvrier, le rendent moins exigeant sur le taux du salaire[1]. C'est ce qui explique en partie le bas prix des salaires dans tout l'Orient, où les populations jouissent de nombreuses subventions naturelles.

La nature du travail exerce souvent une influence sur le salaire :

2. *Le travail de la pêche développe l'usage du partage égal du produit*[2]. Parce que chacun y prend une part égale et que le caractère aléatoire de ce travail égalise les chances de tous.

3. *Dans le régime du domaine plein* (c'est-à-dire produisant autant que possible tout ce qui est nécessaire à la famille), *la tendance est de payer une partie du salaire en nature*[3]. Parce que, d'une part, on dispose de peu d'argent puisqu'on vend peu de produits ; et que, d'autre part, on dispose de produits très divers, puisque le domaine est organisé pour cela.

4. *Le développement de l'industrie ou des transports fait hausser les salaires*[4]. Parce qu'il augmente à la fois la richesse et la demande de salariés.

5. *Avec l'industrie, la question du salaire rend la situation de l'artisan plus compliquée*[5]. Travaillant uniquement en vue de la vente, l'artisan dépend complètement du salaire que lui fournit sa clientèle. Or, celle-ci est aléatoire. Dès lors l'artisan, aussi bien que l'ouvrier, se trouve dans une situation plus précaire que sous le régime de la culture.

6. *Le développement des transports et du commerce fait prédominer le salaire en argent sur le salaire en nature*[6]. Parce qu'on vend plus facilement ses produits et que, dès lors, on dispose de plus de ressources en argent.

7. *L'aptitude à s'élever fait substituer le salaire à la tâche*

1. *O. E.*, V, 85.
2. *O. E.*, IV, 293. — *O. M.*, 2e sér. I, 287 ; II, 144, 160. — *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 68.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXI, 220.
4. *Sc. soc.*, XXXV, 281 ; fasc. X, 19, 21, 201. — *O. M.*, I, 396.
5. *La Route*, I, liv. I, ch. I ; II, liv. I, ch. III.
6. *O. E.* et *O. M.*, lire les monographies en allant d'Orient en Occident, et *Sc. soc.*, fasc. XXIII.

au salaire à la journée[1]. Parce qu'on est plus capable de faire plus de travail en moins de temps.

8. *L'émigration fait hausser les salaires; l'immigration les réduit*[2]. Cela s'explique facilement.

9. *La régularité de la production assure la stabilité des salaires*[3]. Parce qu'on a intérêt à s'attacher ses ouvriers d'une façon permanente et que cela est rendu plus facile.

10. *La question du salaire soulève plus de difficultés dans les entreprises appartenant à des sociétés d'actionnaires que dans celles qui appartiennent à un seul patron*[4]. D'abord à cause de l'agglomération plus grande du personnel; ensuite à cause de l'impersonnalité du patron; enfin, à cause de la nécessité d'établir un tarif général qui, dès lors, tend à régler les salaires au taux le plus bas.

11. *Dans les entreprises à personnel nombreux, les ouvriers sont portés à provoquer la hausse des salaires par la coalition et la grève*[5]. Parce qu'ils se sentent assez forts pour en imposer par leur nombre et par l'impossibilité de remplacer d'un seul coup un personnel aussi nombreux.

12. *La hausse du salaire est proportionnée à la valeur de l'ouvrier et à sa puissance de travail*[6]. Sous peine d'être éliminé par la loi de la concurrence, le patron ne peut supporter une hausse des salaires que s'il obtient une somme correspondante de travail, qui rétablisse l'équilibre. La preuve, c'est que les salaires sont plus élevés à mesure que l'on avance d'Orient en Occident, c'est-à-dire vers des populations donnant un travail de plus en plus productif. Et c'est en Angleterre et aux États-Unis que la puissance de travail et par conséquent les salaires de l'ouvrier sont à leur maximum. D'après M. Schulze-Gaevernitz, pour diriger 1.000 broches, il faut 25 ouvriers hindous, ou 13 italiens, ou 7 allemands et seulement 3 ou 4 anglais.

1. *O. E.*, II, 234.
2. *Sc. soc.*, XXII, 65. — *O. E.*, VI, 313.
3. *O. E.*, III, 126; IV, 30.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXIV, 535 à 555.
5. *Ibid.*, 555 à 563.
6. *Ibid.*, et P. de Rousiers, *La Question ouvrière en Angleterre.*

Ces chiffres donnent également la proportion des salaires.

Lois du salaire. — 1. La question du salaire va en se compliquant à mesure que l'on passe des travaux de simple récolte à ceux de la culture et de ceux-ci aux travaux de fabrication (Rép. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 10).

2. La stabilité de la production est le moyen d'assurer la stabilité des salaires (Rép. 9).

3. L'élévation de la capacité de l'ouvrier est le moyen d'élever le taux des salaires (Rép. 11, 12).

IV. — L'ÉPARGNE.

1. *Le sol disponible et les biens communaux ne poussent pas à l'épargne personnelle*[1]. Parce qu'ils constituent une épargne naturelle et spontanée qui dispense de la nécessité d'épargner.

2. *La communauté ne développe pas l'aptitude à l'épargne*[2]. Parce qu'on compte sur l'appui de la communauté et que l'épargne personnelle venant se fondre dans la communauté, on n'en bénéficie pas soi-même.

3. *Les montagnards sont naturellement portés à l'épargne*[3]. Parce qu'ils doivent compenser les faibles profits d'un sol pauvre par la puissance d'économie et la restriction des besoins.

4. *Les productions spontanées* (comme l'art pastoral nomade, la chasse et la cueillette) *ne développent pas l'habitude de l'épargne*[4]. Parce que ces productions, fournies par la nature, n'exigeant pas de prévoyance, ne la développent pas.

5. *La nécessité de posséder ses instruments de travail provoque généralement la première manifestation de l'épargne*[5]. Parce qu'il n'est pas possible de se soustraire à la nécessité d'acheter

1. *Sc. soc.*, III, 513, et dans toutes les monog. au chap. des Subventions naturelles.
2. *O. E.*, II, 5. — *O. M.*, 2e sér., I, 423.
3. *Sc. soc.*, XXX, 128, 264. — *Soc. afric.*, 70.
4. *Sc. soc.*, XXII, 277 ; XXIII, 354. — *Soc. afric.*, 138, 177. — *Franç. d'auj.*, liv. V. — *O. E.*, III, 115. — *O. M.*, 2e sér., II, 157.
5. *Sc. soc.*, XXII, 36. — *Soc. afric.*, 262. — *O. E.*, III, 212. — *O. M.*, II, 252 ; III, 33.

ses instruments, qui sont le seul moyen de se procurer du travail.

6. *La nécessité d'acheter les femmes oblige les familles patriarcales à réaliser une épargne*[1]. Cette nécessité est d'autant plus impérieuse qu'elle est inéluctable.

7. *La nécessité de constituer des dots aux enfants joue un rôle analogue, dans les pays où cet usage existe.*

8. *Le désir de se marier est une grande incitation à l'épargne*[2]. Mais il agit surtout sur les jeunes gens qui n'ont pas à attendre de dots de leurs parents.

9. *Le patronage excessif, qui pourvoit à tous les besoins, empêche le développement de l'épargne*[3]. En ce qu'il déshabitue l'ouvrier de compter sur lui-même.

10. *Les caisses d'épargne et les institutions similaires facilitent et développent l'épargne*[4].

11. *Le goût du luxe, particulièrement développé dans les villes, détourne de l'épargne*[5].

Quelques répercussions relatives à l'emploi de l'épargne :

12. *Les émigrants de familles patriarcales, ou quasi patriarcales, envoient généralement leurs épargnes à leur famille*[6]. Parce qu'ils sont habitués à compter en tout sur le groupe familial qui doit, soit les établir, soit les recevoir au foyer, s'ils restent célibataires. Ils se considèrent d'ailleurs comme co-propriétaires du bien de famille.

13. *Dans la famille quasi patriarcale, toute l'épargne de la famille est employée à l'établissement des frères et sœurs de l'héritier-associé*[7]. Dans ce type, l'héritier est considéré comme un simple usufruitier chargé de tirer du bien de famille les ressources nécessaires pour établir ses frères et sœurs, ou pour les garder au foyer.

14. *L'éloignement pour les travaux usuels (agriculture, indus-*

1. *O. E.*, II, 42. — *O. M.*, 2e sér., II, 63.
2. *O. E.*, IV, 81, 208, 259, 396; V, 16, 162; VI, 44.
3. *O. E.*, III, 12, 35; IV, 12, 13. — *O. M.*, 2e sér., II, 338.
4. *Sc. soc.*, XXIII.
5. *O. E.*, VI, 38, 299.
6. *O. M.*, 1re sér., IV, 94; 2e sér., I, 66.
7. *Sc. soc.*, fasc. XVIII, XXIII. — *O. E.*, IV, 500.

trie, commerce) porte à employer l'épargne en valeurs de bourse[1]. Parce que cette épargne reste sans autre emploi. Cette pratique est particulièrement courante en France, où elle est le signe d'une richesse plus apparente que réelle, parce qu'elle n'est pas régulièrement renouvelée par les trois sources fondamentales du travail.

15. *L'aptitude aux travaux usuels porte à utiliser l'épargne pour développer ces industries*[2]. C'est ce qui explique le développement agricole, industriel et commercial de l'Allemagne, de l'Angleterre et des États-Unis.

16. *L'absence de dot, combinée avec l'aptitude à gagner de l'argent, porte à constituer l'épargne au moyen de l'assurance sur la vie.* C'est le cas des populations anglo-saxonnes chez lesquelles l'assurance sur la vie est d'une pratique générale. En effet, l'homme capable de gagner de l'argent est en état de prélever régulièrement la somme nécessaire pour l'assurance ; de plus, il n'a pas d'autre moyen d'assurer éventuellement la situation de sa veuve, puisqu'au moment de son mariage, il ne possède aucune fortune personnelle, par suite de l'absence de dot.

Lois de l'épargne. — 1. Tout ce qui dispense du travail et de l'effort entrave l'aptitude à l'épargne (Rép. 1, 2, 3, 4, 9, 11).

2. Tout ce qui oblige au travail et à l'effort développe l'aptitude à l'épargne (Rép. 5, 6, 7, 8).

3. Les populations à formation communautaire emploient l'épargne par l'intermédiaire du groupe familial et pour établir les enfants (Rép. 12, 13).

4. Les populations à formation particulariste emploient l'épargne individuellement, pour assister non leurs enfants, mais leur veuve (Rép. 15, 16).

5. L'emploi de l'épargne en valeurs de bourse n'est pas une manifestation de la puissance agricole, industrielle et commerciale (Rép. 14).

1. *Anglo-Saxons*, liv. II, ch. II.
2. *Ibid.*

III

LA FAMILLE

La science sociale ramène les diverses formes de la Famille à quatre grands groupes : *la Famille patriarcale*, *la Famille quasi patriarcale*, *la Famille particulariste*, *la Famille instable*.

1° LA FAMILLE PATRIARCALE. — Elle est caractérisée par la réunion au même foyer de plusieurs ménages soumis à l'autorité d'un ancêtre commun. A la mort du chef de famille, ou patriarche, l'autorité passe ordinairement non au fils, mais au frère le plus âgé. C'est de ce type que procède le mode de succession usité en Turquie pour les sultans.

La Famille patriarcale comprime l'initiative individuelle et l'aptitude au travail pénible.

Cette forme de famille s'observe à l'état pur dans les steppes et, avec des déformations plus ou moins importantes, dans presque toute l'Asie, dans l'Orient et le midi de l'Europe et dans le nord de l'Afrique.

2° LA FAMILLE QUASI PATRIARCALE. — Cette forme de Famille, ainsi que son nom l'indique, présente la plupart des caractères de la Famille patriarcale.

Elle n'en diffère que sur deux points :

1° La communauté est réduite à deux ménages : celui des parents, qui gardent toujours l'autorité : et de l'un des enfants, avec les membres restés célibataires. Cette réduction vient de l'agglomération de la population sur un territoire trop restreint.

2° Le domaine, toujours considéré comme un *bien de famille* et non comme une propriété individuelle, est *transmis à un seul enfant*. Mais cet enfant est considéré comme un usufruitier, dépositaire du bien commun, avec la charge d'établir ses frères et sœurs, ou d'assister et de recueillir les célibataires.

C'est la transmission à un seul enfant, qui différencie nettement ce groupe de famille du premier, car on n'observe jamais ce mode de transmission dans la Famille patriarcale. Cette dernière se dissout par le partage égal, parce que tous les membres se considèrent comme co-propriétaires au même titre.

L'influence de la Famille particulariste semble seule pouvoir expliquer cette transmission à un seul enfant. En effet, la Famille quasi patriarcale n'a été observée jusqu'ici que dans la zone touchée par la Famille particulariste.

Nous n'avons pas encore réussi à déterminer actuellement des variétés de ce type[1].

3° La Famille particulariste. — Elle diffère de la Famille quasi patriarcale sur les points suivants :

1° La propriété n'est plus considérée comme un bien de famille, mais comme un *bien personnel ;*

2° Dès lors, le père la *transmet librement* à qui il veut ;

3° Lorsque le Père constitue un héritier, il lui abandonne *la complète direction du domaine*, en se réservant *par contrat* sa propre indépendance, au moyen de droits et de redevances bien délimités. Ce contrat exclut toute idée de communauté.

4° Les enfants sont préparés, dès leur jeune âge, à l'indépendance et à l'initiative individuelle, parce qu'ils doivent compter le moins possible sur le bien et sur l'assistance de la famille.

5° Aussi les émigrants partent-ils isolément et sans esprit de retour.

Ce type de famille caractérise plus particulièrement la Norvège, le Nord-Ouest de l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis et toutes les possessions anglo-saxonnes.

1. *Franç. d'auj.*, liv. I, ch. I, II, III.

4° La Famille instable. — Elle est le produit de la décomposition des trois autres types de famille. Cette décomposition se produit suivant deux formes :

A. *La Famille instable sauvage.* — Elle résulte de la décomposition produite par la chasse et la cueillette pures. C'est le type propre aux toundras, aux anciennes savanes de l'Amérique du Nord, aux forêts de l'Amérique du Sud et de l'Afrique et aux anciens territoires à cueillette de l'Océanie. C'est, en somme, la variété de famille caractéristique des peuplades sauvages.

Ici, la famille est rendue instable en ce qu'elle ne peut plus s'appuyer, comme dans le type patriarcal, sur la communauté familiale, ni, comme dans le type particulariste, sur l'aptitude individuelle au travail difficile et intense.

La chasse et la cueillette font passer l'autorité des vieillards aux jeunes gens, sans que ceux-ci soient rendus capables de l'exercer. Par là, la famille est livrée à l'instabilité totale[1].

B. *La Famille instable atténuée.* — C'est la variété propre aux populations qui, pour des causes diverses, sont sorties du type patriarcal, ou du type particulariste. Elles ont perdu, par conséquent, comme la variété précédente, le moyen de s'appuyer soit sur la communauté, soit sur l'initiative individuelle.

Mais cette variété diffère de la précédente en ce qu'elle conserve, malgré tout, certains restes, certaines survivances de son état familial antérieur, parce qu'elle n'a pas été complètement désorganisée par la chasse ou par la cueillette et qu'elle est plus ou moins en contact avec des milieux à formation communautaire, ou à formation particulariste. Par là, son instabilité se trouve *atténuée.*

Cette variété se manifeste sur tous les points du globe, mais à l'état sporadique, suivant que les circonstances ont amené une décomposition plus ou moins complète de la Famille patriarcale, ou de la famille particulariste.

Par conséquent, en dehors du cas constaté pour les popula-

1. Voir *La Route*, t. I, liv. I, ch. III et IV. — *Sc. soc.*, VII, VIII, IX, X. — Les *Soc. afric.* (sauf la région des Déserts).

tions sauvages, la famille instable n'a pas d'habitat déterminé.

Ces quatre grands groupes de familles comprennent un certain nombre de variétés dont nous avons donné précédemment les définitions[2].

Voici quelques exemples de répercussions au sujet des phénomènes qui se rattachent à la Famille.

I. — Le père et l'autorité paternelle. — L'autorité paternelle se manifeste différemment suivant la forme de la famille, ainsi que l'indiquent les répercussions suivantes :

1. *L'art pastoral nomade développe au plus haut degré l'autorité du patriarche*[3]. Il y a plusieurs raisons : ce travail ne donne aucune supériorité à la jeunesse sur la vieillesse; il exige en outre une forte autorité pour maintenir l'ordre au milieu d'un groupement nombreux; d'autre part, l'isolement de la vie nomade ne laisse aucune autorité se constituer au-dessus de celle du patriarche; enfin, le patriarche détient le capital de la communauté représenté par le troupeau, et comme ce dernier l'emporte sur la part du travail, l'autorité paternelle a une base solide.

2. *Dans les communautés patriarcales, la vie facile maintient l'autorité paternelle*[4]. Parce que les plus travailleurs n'acceptent de travailler au profit de la communauté et d'obéir au chef de famille qu'autant que le travail est facile. Sinon, ils ont plus d'avantage à travailler pour leur compte.

3. *L'autorité du patriarche diminue dans la mesure où le travail devient plus intense*[5]. Cette évolution se produit généralement lorsque la culture devient le travail exclusif. A mesure que les membres de la communauté doivent donner une somme de travail plus grande, ils entendent exercer une part de l'autorité.

1. Voir, à titre d'exemple, *Franç. d'auj.*, surtout liv. II, ch. III.

2. Voir *Bulletin*, n° 23, 24, 26.

3. *Sc. soc.*, III, 411; XVIII, 262; XXII, 16; XXV, 420; XXIV, 254; fasc. XXII, 38, 42, 45; XXVIII, 100, 179. — *Soc. afric.*, 50, 114, 129, 150, 273. — *La Route*, I, liv. I.

4. *Sc. soc.*, II, 534; III, 526, 534, 538; IV, 300; XXII, 139, 151, 388. — *Soc. afric.*, 45, 95.

5. *Sc. soc.*, I, 416; III, 244 à 266; XXIII, 226. — *La Route*, II, liv. II, ch. IV, 207 et suiv. — *O. E.*, II, 365; V, 298.

La diminution de l'autorité du patriarche se manifeste ainsi : nomination d'un conseil de communauté composé des plus capables; élection du patriarche par la communauté; droit de déposer le patriarche s'il est insuffisant. En somme, l'autorité passe de plus en plus des vieillards aux jeunes gens et aux plus capables.

4. *Les migrations de pasteurs nomades diminuent l'autorité du patriarche en lui superposant le chef de tribu, ou de clan*[1]. Ces migrations arrachent les familles à leur isolement pastoral et nécessitent des chefs supérieurs, dont l'autorité vient diminuer celle des chefs de famille qui était jusque-là en quelque sorte illimitée. C'est le cas des caravaniers de l'Arabie et du Sahara, des anciennes migrations celtiques depuis le haut Danube jusqu'à l'Armorique, l'Écosse et l'Irlande, des invasions de pasteurs nomades, etc.

5. *Dans la famille quasi patriarcale, l'autorité du chef de famille est limitée par celle de l'héritier associé*[2]. Cet héritier est institué au moment de son mariage et il est associé au père pour l'aider dans l'exploitation du domaine, dans l'éducation et l'établissement des autres enfants. L'autorité est donc *partagée*.

6. *La famille particulariste limite l'autorité paternelle : le père agit surtout par des conseils tendant à développer aussi rapidement que possible l'initiative et la personnalité des enfants*[3]. Cela vient de ce que le père considère que chaque enfant doit se créer une situation par lui-même. Dès lors, il se préoccupe surtout de l'émanciper le plus tôt possible et de lui donner l'aptitude à réussir sans l'aide de ses parents. Mais l'autorité paternelle reste entière en ce qui concerne la transmission de ses biens, car il conserve intacte la liberté de tester.

1. *Sc. soc.*, XXIV, 23 à 31. — *Franç. d'auj.*, liv. V. — *La Route*, I, liv. II, ch. I, II; liv. IV.

2. *O. E.*, IV, ch. IX. — *Franç. d'auj.*, liv. I, ch. I. — *La Vallée d'Ossau*, par F. Butel (*Sc. soc.*, III, 574, 583).

3. *Anglo-Saxons*, passim. — *L'Éducation nouvelle*, passim. — *Hist. de la form. part.;* Les premiers chap. — *Sc. soc.*, XXX, 121, 516. — *O. M.*, 2e sér., III. — *O. E.*, III, 375, 409, 425, 429.

7. *Dans la famille instable sauvage, l'autorité paternelle est complètement atrophiée*[1]. Parce que la chasse. qui est ici le travail dominant, fait éclater la supériorité des enfants sur les vieillards au point de vue du travail. L'autorité et l'influence passent ainsi aux enfants, ce qui constitue le renversement des rôles naturels.

8. *Dans la famille instable atténuée, l'autorité paternelle est plus ou moins diminuée*[2]. Elle l'est, dans la mesure où le type s'éloigne de la famille patriarcale, ou de la famille particulariste. Comme ce type est une déformation, il comporte des degrés nombreux, suivant le point d'évolution auquel il est arrivé. Mais, quel que soit ce point, le type présente un caractère commun, c'est que le père perd le droit de disposer de son bien : le bien est partagé entre tous ses enfants par parties égales. Le père ne peut donc assurer lui-même l'avenir de son œuvre dans les conditions qui lui paraissent les meilleures.

II. — LA LOI MORALE ET LA TRADITION DES ANCÊTRES. — Pour se faire obéir, l'autorité paternelle invoque le grand argument de la loi morale. Mais les diverses formes de famille ne maintiennent pas la loi morale de la même manière et au même degré. On peut résumer les procédés qui leur sont propres dans la répercussion suivante :

9. *La loi morale est maintenue : dans la famille patriarcale*[3] *par l'autorité très forte; dans la famille particulariste*[4], *par la conscience individuelle très forte; dans la famille instable*[5], *seulement par des spécialistes, étrangers à la famille et qui se substituent à elle.* (Voir les démonstrations.)

On peut signaler comme un soutien puissant de la morale la répercussion suivante :

10. *Le relèvement de la situation de la femme favorise les*

1. *La Route*, I, liv. I, ch. III. IV. — *Sc. soc.*, VI. Les popul. circumpolaires; VII, VIII, les Chasseurs de bisons. — *Soc. afric.*, 91 et *passim*.
2. *Classification soc.*, V et VII, *passim* dans les renvois. — *O. E.*, V, 362.
3. *Sc. soc.*, XV, 59; fasc. XXII, 38, 42.
4. *Sc. soc.*, fasc. XIX, 74; XXII, 58.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 30, 31.

bonnes mœurs[1]. Parce que la femme est alors plus en état de se défendre par elle-même et qu'elle est plus respectée. En Orient, où la situation de la femme est peu relevée, on est amené à l'enfermer dans le gynécée, ou dans le harem, et à la surveiller étroitement.

L'autorité paternelle trouve un autre soutien dans la tradition des ancêtres. Mais cette tradition ne se manifeste pas partout avec la même force :

11. *La famille patriarcale assure au plus haut degré le maintien des idées traditionnelles*[2]. Parce que toute son organisation repose sur l'autorité et sur le respect du passé.

12. *La tradition y est fortifiée par le culte des ancêtres*[3]. Ce culte est né originairement de l'isolement de chaque communauté, par suite des nécessités de l'art pastoral nomade. Cet isolement ne permettait qu'un culte domestique, dont le patriarche était le pontife.

13. *L'isolement favorise le maintien des traditions*[4]. Parce qu'il met à l'abri de toute influence étrangère et différente.

14. *La famille particulariste associe l'esprit de tradition à l'esprit de nouveauté*[5]. Parce qu'elle comprend deux éléments bien distincts : le fils héritier du foyer stable qui représente la tradition; les autres enfants qui émigrent au loin pour fonder des foyers nouveaux et qui sont ainsi tournés vers l'avenir. Ce dualisme explique le caractère à la fois traditionnel et progressif des races scandinave et anglo-saxonne, et leur puissance extraordinaire d'expansion.

15. *Le travail modifie les traditions dans la mesure où il est plus susceptible de transformations et de progrès*[6]. La tendance à s'éloigner de la tradition va en s'accentuant de la simple

1. *O. E.*, III, 57, 210; IV, 297. — *O. M.*, 2e sér., I. 293; II, 113, 156.

2. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 41. — *O. E.*, II, 19, 53; V, 31, 44. — *O. M.*, 1re sér., IV, 91; 2e sér., I, 119.

3. *Sc. soc.*, I, 529, 532; II, 282; XVIII, 269; XIX, 93; XXXI, 150. — *O. M.*, 1re sér., IV, 88; 2e sér., I, 417.

4. *Sc. soc.*, III, 122 et s., 148, 349; IV, 379 à 382; fasc. XIX, 188; IV, 98, 490; V, 163.

5. *Anglo-Saxons*, passim. — *Hist. de la form. part.*, passim. — *La Route*, II, liv. V.

6. *Classification soc.* Voir les renvois dans l'ordre du tableau du Travail.

récolte à la culture, puis à la fabrication, puis aux transports, et au commerce.

III. — La femme et le mariage. — 16. *La facilité d'établissement rend les mariages précoces*[1]. C'est pour cela qu'ils sont plus précoces en Orient, où la vie est plus facile, à cause de la simple récolte, de la communauté et de la concurrence plus faible.

17. *Dans la famille patriarcale, les parents décident eux-mêmes des mariages*[2]. Parce que les jeunes épouses devant habiter dans la communauté de leur mari, celle-ci a besoin de s'assurer qu'elles ne viendront pas y porter le trouble. Cela amène à considérer les mariages comme une affaire familiale et non individuelle.

18. *Dans la famille particulariste, le mariage est un acte individuel*[3]. Parce que les jeunes ménages devant s'établir et vivre à part, les parents sont moins préoccupés de décider les choix. D'autre part, ils s'en reconnaissent d'autant moins le droit qu'ils ne donnent pas de dot et que les enfants s'établissent avec leurs ressources personnelles.

19. *La monogamie, la polygamie et la polyandrie sont déterminées, chez les peuples sauvages, par l'importance comparée du travail de l'homme et du travail de la femme*[4]. Si la ressource principale du ménage est due au travail de l'homme, c'est la polygamie qui domine ; si elle est due au travail de la femme, c'est la polyandrie ; s'il y a équilibre, c'est la monogamie. En somme, le mariage est ici une question de nourriture ; c'est une association entre deux producteurs, suivant les conditions mêmes du travail.

20. *Lorsque la femme est considérée comme un instrument de travail, la coutume de l'achat, lors du mariage, s'éta-*

1. *Sc. soc.*, XXVII, 32 ; XXI, 265 ; fasc. XXIII ; XXIV, 51. *Bull.* XXIII, 36. — *O. E.*, 103 ; IV, 12 ; V, 32, 91. — *O. M.*, 2e sér., II, 114, 156 ; IV, 102.

2. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 41. — *Soc. afr.*, 240. — *O. E.*, IV, 56 ; V, 45, 47. — *O. M.*, 2e sér., II, 293.

3. *Sc. soc.*, I, 280 à 288 ; IX, 177 ; XXIX, 147 ; fasc. XXII, 62.

4. *La Route*, I, 156 à 162. — *O. E.*, II, 373. — *O. M.*, 1re sér., IV, 89. — *Soc. afric.*, 34, 35, 92.

blit[1]. Parce qu'elle est alors assimilée à une marchandise dont on peut tirer un profit.

21. *La coutume d'acheter la femme rend les mariages moins hâtifs*[2]. Par suite de la nécessité d'accumuler la somme nécessaire à cet achat.

22. *L'habitude d'acheter la femme entraîne le droit de la répudier*[3]. Parce que le mariage est assimilé à une opération d'achat et de vente.

La situation de la femme dans le ménage est déterminée par une série de répercussions dont voici les plus importantes :

23. *La situation de la femme s'élève dans la mesure où elle dirige un atelier de travail distinct de celui du mari*[4]. Parce qu'elle assume ainsi une responsabilité personnelle et qu'elle exerce la direction d'un travail indépendant. Cette répercussion capitale a une telle action que, dans certaines régions de l'Orient. elle empêche la polygamie et qu'elle a donné naissance au matriarcat, comme chez les Touareg. Cette répercussion est très fréquente chez les pêcheurs et les marins par suite des longues absences du mari : la femme a la complète direction de l'atelier sédentaire et de l'éducation des enfants; c'est elle qui tient la bourse commune.

24. *La formation communautaire fait retomber sur la femme les travaux les plus pénibles*[5]. Parce que cette formation ne dressant pas au travail, l'homme est naturellement porté à y contraindre sa femme. C'est là une des causes principales de l'infériorité de la femme en Orient.

25. *La formation communautaire, en maintenant la femme*

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 36, 41. — *O. E.*, I, et *O. M.*, passim, les monographies de pasteurs. — *Soc. afric.*, passim.

2. *O. E.*, II, 17, 372, 373.

3. *O. E.*, II, 375. — *O. M.*, 1re sér. IV, 134; 2e sér., I, 457; II, 71.

4. Pasteurs caravaniers, *Sc. soc.*, XII, 288; fasc. XXII, 43. — *O. E.*, II, 43. — *Soc. afric.*, 33. Pêcheurs et chasseurs, *Sc. soc.*, X, 200 et suiv., fasc. XXII, 31. — *Franç. d'auj.*, liv. V. — *O. E.*, IV, 297. — *O. M.*, 2e sér. II, 157. — Montagnards grecs, *Sc. soc.*, XVI, 69, 71, 74; XXXV, 322; fasc. XXVIII, 56. 83. — Germains, *Sc. soc.*, XXIX 274. — Sud-Slaves, *O. E.*, IV, 57. — France, *O. E.*, IV, 71, 400; V. 153, 404; VI, 110.

5. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 36, 41. — *O. E.*, II, 5, 36, 59, 189, 279; IV, 254; V, 254; VI, 127, 376, 379, 415. — *O. M.*, 1re sér., IV, 94; 2e sér., I, 430; II, 66, 396.

dans une situation inférieure, l'empêche d'exercer une bonne influence sociale[1]. Ce sentiment d'infériorité porte à négliger complètement son éducation, ce qui diminue en elle l'idée de chasteté et de pudeur.

26. *La famille patriarcale ne maintient les bonnes mœurs que grâce à la surveillance étroite exercée par les parents et à la réclusion des femmes*[2]. On saisit ici toute l'infériorité de ce type qui, fondé exclusivement sur l'autorité et ne développant pas la responsabilité individuelle, ne peut agir que par la contrainte. C'est ce qui explique les deux manifestations si différentes de l'esprit slave : la soumission passive de ceux qui sont encore retenus dans le cadre de la communauté familiale et l'insubordination violente de ceux qui ont réussi à en sortir : d'un côté, le moujik ; de l'autre, le nihiliste. On tient par le cadre et non par soi-même.

27. *Dans les communautés patriarcales, les femmes prennent leur repas séparément*[3]. Cela résulte du sentiment que l'on a de leur infériorité et de la tendance à les maintenir par l'isolement.

28. *La formation particulariste développe le respect de la femme et l'effort pour la soustraire au travail pénible*[4]. Parce qu'ici l'homme est dressé au travail; parce qu'il a choisi lui-même sa femme après des fiançailles souvent longues; parce que la jeune fille, élevée comme le jeune homme et ayant choisi elle-même son mari, a le sentiment profond de sa dignité et de sa respectabilité. L'homme a été formé à la respecter et, elle, à se faire respecter. Le spécimen le plus connu de ce type est l'Anglo-Saxonne.

IV. — Les enfants et l'éducation. — D'abord la question de la natalité :

29. *Le partage forcé des héritages*[5] *porte à limiter le nombre*

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 41. — *O. E.*, II, 52, 183, 436. — *O. M.*, 1re sér., IV, 89; 2e sér., I, 64, 117, 421.
2. *O. E.*, II, 5, 40, 314. — *O. M.*, 1re sér., IV, 89; 2e sér., I, 421; II, 291.
3. *O. E.*, II, 329, 407. — *O. M.*, 1re sér., IV, 96; 2e sér., I, 435; II, 66.
4. *Sc. soc.*, XXII, 69, 71. — *O. E.*, III, 281, 370, 406; V, 203; VI, 111.
5. *Sc. soc.*, I, 164 à 167; XXXIII, 170. — *O. E.*, V, 363; VI, 116. — *O. M.*, III, 363. — *Anglo-Saxons*, passim.

des enfants. Afin d'éviter le morcellement des domaines, qui souvent entraîne la ruine de l'exploitation et l'obligation de vendre la maison et la terre. Les effets de cette législation sont particulièrement visibles en France.

30. *La coutume de la dot porte à limiter le nombre des enfants*[1]. Par la difficulté presque insoluble de constituer de nombreuses dots dans le peu de temps qui sépare le mariage des parents de celui des enfants. Cette difficulté est aussi grande pour les riches que pour les pauvres, parce que la dot doit être proportionnée à la fortune des parents. Cette coutume, combinée avec le partage égal des héritages, a fait tomber au dernier rang et en un siècle, le chiffre de la natalité en France. (L'éloignement des Français pour les professions lucratives et leur engouement pour les situations administratives peu rétribuées a complété cet effondrement de la natalité.)

31. *La facilité d'établir ses enfants amène le développement de la natalité*[2]. En Orient, l'abondance des productions spontanées, la densité moindre de la population, les facilités de vie offertes par la communauté patriarcale permettent aux parents d'avoir un grand nombre d'enfants. C'est ce qui explique la persistance de ce proverbe : « Dieu bénit les familles nombreuses ». En Occident, où la population est plus dense, la natalité se maintient dans certains pays, comme la Norvège, l'Allemagne, l'Angleterre, qui savent aller coloniser au loin et s'assurer ainsi des facilités d'établissement.

32. *L'imprévoyance amène le développement de la natalité*. C'est ce qui explique le développement de la natalité dans certains milieux ouvriers. Ici l'imprévoyance empêche de prévoir la difficulté d'établissement, ce qui fait que la loi précédente ne fonctionne pas.

Les conditions de l'éducation sont directement influencées par l'état social, ainsi qu'on va le voir :

1. *Anglo-Saxons*, passim. — *O. E.* et *O. M.* Les monographies des familles françaises. — *Sc. soc.*, III, 476.
2. *Sc. soc.*, fasc. XIX, 84. — *Soc. afric.*, 254.

33. *L'éducation des enfants varie suivant les quatre formes de la famille*[1]. Chacune d'elles élève l'enfant à son image, suivant les indications données plus haut. Les familles patriarcale et quasi patriarcale[2] inculquent aux enfants le respect de la tradition des ancêtres, et compriment l'initiative et l'aptitude à l'effort. La famille particulariste[3] développe au contraire l'initiative et l'esprit pratique. La famille instable, qui est une déformation des deux précédentes, n'est pas outillée pour l'éducation et l'enfant se trouve livré à toutes les influences extérieures. Au point de vue religieux, elle ne développe ni le sentiment collectif de la piété orientale, ni l'énergie personnelle de la piété anglo-saxonne[4].

Une répercussion caractéristique :

34. *La famille patriarcale oblige les jeunes gens des deux sexes à s'amuser séparément*[5]. Toujours la tendance à maintenir les gens par l'autorité, la rigidité du cadre, et non par le développement de la conscience et de la responsabilité : les moyens extérieurs, au lieu des moyens intérieurs[6].

Une répercussion de la religion sur l'enfant :

35. *Le culte des ancêtres oblige à choisir un fils adoptif, à défaut de descendant mâle*[7]. Ainsi en Chine. Cela tient à la nécessité d'avoir un représentant autorisé pour continuer le culte familial. De là, la coutume de l'adoption, pour l'ancienne Rome.

36. *C'est le milieu social, et non la naissance, qui constitue la race*[8]. La race est le résultat des conditions générales de vie

1. *Sc. soc.*, I, 452, V, 40; XXIV, 347. — *O. E.*, II, 68, 367; III, 64, 315, 405; IV, 82; VI, 30. — *O. M.*, IV, 126.

2. *Sc. soc.*, I, 529; XVII, 66; XVIII, 297. — *O. E.*, II, 19, 52; IV, 457. — *Sc. soc.*, fasc. XXII, 38, 39. Famille particulariste.

3. *Sc. soc.*, IX, 71 à 80; XVIII, 114, 118; XXIV, 305; XXV, 372, 394; fasc. XIX, 75, 76, 77, 80, 119; XXII, 56, 57, 62, 65, 83. — *O. M.*, III, 181.

4. *Sc. soc.*, II, 305; XIII, 502; XXXIII, 174; fasc. XXII, 30, 35. — *O. E.*, II, 5, 52, 183, 187, 189, 314, 433. — *O. E.*, V, 364; VI, 86, 108, 123, 124, 147, 190, 293, 303; 385, 392, 451, 487. — *O. M.*, 1re sér., IV, 169.

5. *Sc. soc.*, XXXIII, 177; fasc. XXII, 31. — *O. E.*, IV, 189; V, 363, 400, 426, 481; VI, 176. — *O. E.*, II, 16, 195, 349. — *O. M.*, 1re sér., IV, 8; 2e sér., 438, 439.

6. *Sc. soc.*, XXVI, 395; fasc. XXII, 52. — *O. E.*, IV, 61; V, 273; VI, 297. — *O. E.*, IV, 61; V, 273; VI, 297. — *O. M.*, 2e sér., I, 61, 69.

7. *O. M.*, 1re sér., IV, 127.

8. *La Route*, I, liv. III, ch. I.

imposées par le milieu social. C'est pour cela qu'on constate la ressemblance parfaite d'état social et la communauté de race chez des gens qui ne sont pas d'une commune origine. C'est ainsi que tant d'immigrants aux États-Unis perdent leurs caractères originaires, pour passer au type créé par le milieu américain, le type yankee (Voir la démonstration).

D'ailleurs toute l'histoire est la démonstration de cette vérité : la plupart des peuples résultent originairement de types sociaux différents par la naissance, et qui cependant ont été fondus en une seule race par l'influence d'un même milieu social.

Lois de la famille. — **1**. L'autorité paternelle est limitée (volontairement ou involontairement) dans la mesure où les enfants peuvent se créer des situations par eux-mêmes (Rép. 1 à 8).

2. La loi morale est maintenue, soit naturellement par l'énergie de la conscience, soit artificiellement par un pouvoir extérieur (Rép. 9).

3. Les traditions sont maintenues par l'invariabililité du travail et par l'isolement (Rép. 11, 12, 13, 14, 15).

4. Le mariage est un acte familial, ou un acte individuel, suivant que les moyens d'existence sont assurés par la famille, ou par l'individu (Rép. 17, 18).

5. La situation de la femme s'élève, suivant que l'homme est plus apte au travail, ou suivant que la femme dirige un atelier distinct (Rép. 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28).

6. L'élévation de la situation de la femme est un symptôme du degré d'élévation de la société (Résulte des Rép. précédentes).

7. La facilité d'établissement (par la famille ou par soi-même) ou l'imprévoyance développent la natalité (Rép. 29,30,31, 32).

8. L'éducation est tournée vers la tradition, ou vers la nouveauté, suivant que les moyens d'existence sont assurés par la famille, ou par l'individu (Rép. 33, 34).

9. La race est le produit du milieu social et non de la naissance (Rép. 36).

IV

LE MODE D'EXISTENCE

Nous signalerons d'abord quelques circonstances qui influent sur le Mode d'existence d'une façon générale.

I. — Répercussions générales. — 1. *La douceur du climat réduit les besoins matériels* [1]. Un climat doux permet de se contenter d'une nourriture moins substantielle, d'une habitation et de vêtements moins confortables : l'hygiène est simplifiée et les récréations sont facilitées par la vie au grand air.

2. *Les milieux intransformables* (*steppes, montagnes, etc.*) *créent des existences routinières, économes et frustes* [2]. Routinières, parce que le travail est peu progressif ; économes, parce que le sol est pauvre ; frustes, à cause de l'éloignement des centres urbains.

3. *La communauté pousse à la consommation et au gaspillage* [3]. Parce que chacun, prélevant sur le fonds commun, est peu porté à économiser les choses.

4. *L'aptitude à l'économie ne suffit pas pour élever les conditions de vie* [4]. Parce que l'économie donne l'habitude d'une vie étroite, que l'on est porté à conserver, même lorsqu'on est

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 33 ; XXVIII, 2. — *Classification soc.*, les renvois relatifs aux pays méridionaux.

2. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 42. — *La Route*, I. liv. I et II.

3. *Sc. soc.*, XXXIII, 297. — *O. E.*, V, 410.

4. *O. E.*, VI, 377. — *Franç d'auj.*, liv. I, ch. III.

arrivé par ce moyen à la richesse. C'est cette loi qui crée le type du « parvenu », et qui l'empêche de s'élever socialement. Il ne suffit pas d'arriver à la richesse, il faut savoir en user, en sachant la dépenser.

5. *Les individualités inférieures élèvent surtout les conditions de vie au moyen du travail de leur femme* [1]. Parce que l'homme qui n'est pas capable d'un travail intelligent et intense, est porté à imposer à sa femme un surcroît de travail. Il use de l'instrument qu'il a sous la main et qui est sans défense.

6. *L'aptitude au travail intense (distincte de la puissance d'économie) élève les conditions de vie et développe l'habitude du confortable* [2]. Le travail donne le moyen d'arriver au confortable, mais à condition que les préoccupations d'économie ne viennent pas le paralyser. C'est le cas de la race anglo-saxonne, plus apte au travail qu'à l'économie, par suite de sa formation particulariste, fortifiée par la répercussion suivante. (Le Français est plus apte à l'économie qu'au travail intense.)

7. *L'absence de dot à donner aux enfants permet aux parents une existence confortable* [3]. Ceci est capital, car on ne peut arriver à économiser les sommes importantes nécessaires pour créer des dots, qu'en se donnant à soi-même une vie médiocre et en s'imposant de nombreuses privations. C'est à cette dure extrémité que le Français se condamne.

8. *Les peuples qui dédaignent les professions lucratives essayent de résoudre le problème de la vie en diminuant le confortable* [4]. C'est le cas de la noblesse et, à sa suite, de la bourgeoisie françaises.

Certains travaux ont une action bien déterminée sur le mode d'existence :

9. *La culture de la vigne développe les habitudes de luxe* [5]. Parce qu'elle donne un produit riche sur un petit espace, que le

1. *O. E.*, IV, 198; V, 308; VI, 39, 61. — *O. M.*, II, 243; III, 335, 418.
2. *O. E.*, III, 286, 322, 403. — *O. M.*, I. — *Anglo-Saxons*, passim.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 68. — *Anglo-Saxons*, passim.
4. *Sc. soc.*, XXXI, 19.
5. *Sc. soc.*, XXII, 277; XXIX, 239. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. III. — *O. M.*, 259.

vigneron escompte la bonne récolte et vit en conséquence. Le vigneron est porté à régler ses dépenses ordinaires d'après ce revenu extraordinaire. De plus, comme la récolte est transformée en argent, il a, plus que le paysan, l'habitude de vendre et d'acheter facilement.

10. *Le développement des transports et du commerce augmente les habitudes de luxe* [1]. Par la facilité plus grande que l'on a de vendre et d'acheter et par l'importation d'habitudes étrangères au pays. C'est ainsi, par exemple, que le costume local est peu à peu remplacé par des vêtements achetés au dehors et que les habitudes de vie se modifient.

11. *La limitation de la vie publique et extérieure fait attacher plus d'importance à la vie privée* [2]. Parce qu'on reporte toutes ses préoccupations sur la vie au foyer et qu'on cherche, dès lors, à la rendre attrayante.

II. — La nourriture. — Les éléments qui constituent la nourriture sont le résultat de répercussions dont voici quelques exemples :

12. *Le bas prix relatif des céréales, en rapport de leur valeur nutritive, en fait la substance alimentaire principale* [3]. Les céréales ont, en outre, l'avantage de se conserver longtemps et de pouvoir, dès lors, être gardées en provision. Quand une impérieuse nécessité oblige de simplifier le régime alimentaire, les céréales y deviennent tellement prédominantes qu'elles absorbent parfois la moitié de la dépense totale de la famille [4].

13. *Les conditions du sol et du climat font varier la nature des céréales employées dans l'alimentation* [5]. En Europe, la zone septentrionale a pour blé l'avoine; la zone centrale, le seigle, l'orge et le froment; la zone méridionale, le maïs et, dans une moindre proportion, le froment.

1. *Sc. soc.*, II, 96; fasc. XXII, 33, 34; XXIII, 64, XXVIII, 118. — *O. E.*, II, 407; IV, 401; V, intr. 32; V, 375. — *O. E.*, VI, 37. — *O. M.*, 2e sér., II, 400.
2. *Soc. soc.*, XXVIII, 312. — *Anglo-Saxons*, passim.
3. *O. E.*, I, 292.
4. *O. E.*, VI, 208.
5. *O.* E., I, 294.

14. *A mesure que l'aisance augmente, les corps gras, les viandes et les boissons fermentées viennent en partie se substituer au pain* [1]. A cause de leur valeur nutritive supérieure. C'est ainsi que, dans certains cas, le rapport de la dépense en céréales à la dépense totale de la famille se réduit au huitième [2]; en d'autres cas, au douzième [3]; parfois, au treizième [4].

15. *Les conditions du climat font varier la nature des corps gras employés dans l'alimentation* [5]. Dans la zone septentrionale, on fait principalement usage des graisses de poisson, d'oiseaux aquatiques et de quelques animaux terrestres. Le beurre, extrait du lait de vache, ne commence à être employé d'une manière usuelle que vers le soixantième degré de latitude nord. Dans la zone méridionale, la chaleur oblige à convertir le lait en fromage.

16. *Les conditions du climat font varier la nature des fruits employés dans l'alimentation* [6]. Le nombre et l'abondance des fruits va en diminuant, à mesure que l'on va du midi vers le nord.

17. *Les conditions du climat font varier la nature des boissons fermentées* [7]. Dans les régions chaudes et tempérées de l'Europe, les boissons fermentées s'extraient, pour la plupart, de certains fruits : les plus importantes s'obtiennent par la fermentation spontanée du jus de raisins, des pommes et des poires. Dans la région septentrionale, les boissons fermentées se fabriquent principalement au moyen de céréales, comme les bières, ou au moyen de matières sucrées, comme les hydromels, préparés avec le miel. Enfin, les pasteurs de l'Orient obtiennent des boissons fermentées avec le lait de divers animaux, par exemple le *koumouiss*, préparé avec le lait de jument [8].

1. *O. E.*, I, 203.
2. *O. E.*, II, ch. VII, § 15; III, ch. IX, § 15.
3. *O. E.*, III, ch. VI, § 15.
4. *O. E.*, VI, ch. II, § 15.
5. *O. E.*, I, 299 à 301.
6. *O. E.*, I, 309.
7. *O. E.*, I, 316.
8. *O. E.*, III, ch. VII, § 9.

18. *Les sols pauvres développent la sobriété* [1]. Parce qu'ils ne fournissent qu'une nourriture pauvre, peu abondante et peu variée.

19. *Dans certaines régions de l'Afrique, la banane développe le cannibalisme* [2]. La banane est le principal aliment dans une région dépourvue de troupeaux, à cause de la mouche tsé-tsé. Or, la banane est un aliment incomplet, qui exige l'adjonction d'un corps gras.

20. *Dans certaines régions de l'Afrique, le manioc fait disparaître le cannibalisme* [3]. Parce qu'il est beaucoup plus nutritif que la banane et qu'il donne un rendement abondant pour un faible travail.

III. — L'habitation. — Quelques répercussions, qui montrent comment les conditions de vie peuvent déterminer la forme même de l'habitation :

21. *La vie en communauté de famille oblige à avoir le type de la grande maison* [4]. Parce qu'il faut abriter plusieurs ménages. C'est le cas, par exemple, pour les populations de l'Orient et d'une partie de l'Italie.

22. *La vie en simple ménage à formation particulariste porte à adopter le type de la petite maison individuelle* [5]. Parce qu'on est peu nombreux et qu'on tient par-dessus tout au foyer isolé et complètement indépendant. De là, le cottage et la petite maison urbaine des Anglais.

23. *La vie urbaine, en simple ménage, à formation particulariste ébranlée, porte à s'entasser dans de grands immeubles divisés en petits appartements.* Parce qu'on est également peu nombreux, mais que, par contre, on ne tient plus au foyer isolé et indépendant. On veut habiter dans la ville même. De là, la grande maison urbaine à loyer des Français.

1. *Sc. soc.*, II, 372; fasc. XXII, 31. — *O. E.*, II, 198; IV, 281; V, 179; VI, 57. — *O. M.*, 1re sér., IV, 102; 2e sér., II, 56, 66, 84, 421.
2. *Soc. afric.*, 224, 233.
3. *Soc. afric.*, 205.
4. *Sc. soc.*, XVI, 369. — *Soc. afric.*, 219.
5. *Sc. soc.*, XIX, 39, 158; fasc., XXI, 273. — *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. IV.

24. *La rigueur du climat a souvent pour conséquence l'adoption des toitures larges* [1]. Par tendance à abriter les animaux sous le même toit que la famille, afin de résister plus facilement aux hivers trop rigoureux. C'est le cas, par exemple, de la Suisse et de l'Allemagne du Nord.

25. *La douceur du climat porte à réduire la grandeur des maisons* [2]. Parce que l'on passe volontiers une grande partie de la journée dehors et qu'on ne rentre chez soi que pour prendre ses repas, ou pour dormir. C'est pour cela que les maisons grecques sont si petites.

26. *La douceur du climat ne porte pas à embellir l'intérieur de sa maison et à s'y installer confortablement* [3]. Pour les mêmes raisons.

27. *L'état habituel de guerre et le besoin de se défendre portent à construire sa maison sur les hauteurs* [4]. Ce type est fréquent chez les montagnards guerriers du bassin de la Méditerranée; il était également fréquent au moyen âge.

28. *Les mêmes causes portent aussi à s'agglomérer dans les villes et à se détourner des habitations isolées* [5]. C'est le cas de tous les pays où la sécurité n'est pas garantie.

29. *Dans la formation communautaire, on change moins facilement d'habitation que dans la formation particulariste* [6]. Parce que le communautaire est plus porté à s'appuyer sur la tradition et sur le groupe familial dont le foyer traditionnel est la représentation. Le particulariste, au contraire, compte plus sur lui-même que sur son entourage.

30. *Le particulariste est plus préoccupé d'orner son « home » et de le rendre confortable* [7]. Parce qu'il attache plus d'importance à la vie privée qu'à la vie publique, à la vie de famille qu'à la vie de société.

1. *Sc. soc.*, XXII. — *Soc. afric.*, 218, 220.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 176. — *Soc. afric.*, 235.
3. *Anglo-Saxons*, liv. II, ch. IV.
4. *O. M.*, II, 54, 94.
5. *O. M.*, 2e sér., II, 385.
6. *Anglo-Saxons*, liv. II, ch. IV.
7. *Ibid.*, et *O. M.*, III, 181.

31. *La formation sociale a une influence sur la composition du mobilier* [1]. Chez les populations plus directement issues de la vie pastorale et nomade, le mobilier est très réduit, comme sous la tente : quelques objets de vaisselle en bois ou en métal; pas de lits, simplement des coussins et des nattes étendues sur le sol. En Occident, au contraire, où la vie sédentaire est plus ancienne, des lits garnis de draps, une nombreuse vaisselle, des meubles en bois, etc.

32. *Le climat a une influence sur la disposition du mobilier* [2]. Ainsi, en Auvergne, en Bretagne, etc., les lits sont groupés dans la même pièce, haut placés et masqués par des tentures et des coffres. Cette coutume a pour but d'économiser le chauffage nécessité par un climat froid, ou humide.

33. *Les productions du sol et du sous-sol font varier le mode de chauffage* [3]. Dans les contrées où le combustible abonde, on se sert du bois de corde, ou de charbon de terre. Dans les régions privées de forêts et de houillères, on a recours à la tourbe. Dans les régions encore plus dépourvues, on emploie les herbes séchées, les roseaux, la paille, le fumier, ou même les excréments d'animaux.

34. *Le climat fait varier le mode d'éclairage* [4]. La consommation augmente à mesure qu'on se rapproche des régions boréales. Dans le voisinage de la mer glaciale, une mèche plongée dans l'huile de poisson; dans la région boisée plus au sud, fragments de bois résineux, parfois matières enduites du goudron extrait. Plus au sud, chandelles fabriquées avec la graisse animale, huiles végétales brûlées au moyen de mèches, etc.

IV. — LES VÊTEMENTS. — 35. *Le climat et le travail font varier la forme et la nature des vêtements* [5]. Le climat impose des vête-

1. *O. E.*, I, 330; II, ch. I à VI, § 10; VI, ch. III, § 20.
2. *Sc. soc.*, XXVII, 32.
3. *O. E.*, I, 335; II, ch. I, § 17; ch. I à VII, § 15; III, ch. I et II; ch. IV, § 15; ch. VI, § 15.
4. *O. E.*, I, 339 et toutes les monographies au § 15.
5. *O. E.*, I, 340 à 349 et dans les monographies le paragraphe consacré aux vêtements.

ments plus ou moins chauds et le travail en détermine la nature, suivant les produits qu'il livre à la consommation.

36. *La résidence urbaine porte surtout à l'abandon du costume local*[1]. Parce que, dans les villes, on se trouve en contact avec des gens de toutes provenances et que le développement du commerce facilite l'achat de vêtements confectionnés à bas prix.

37. *Le costume de l'homme et celui de la femme sont influencés par des causes différentes.* Ainsi les modes anglaises sont plus généralement imitées par les hommes; les modes françaises par les femmes. Parce que les premières sont plus pratiques et les secondes plus gracieuses.

38. *Le développement des sports impose certaines formes de vêtements.* Par la nécessité de les adapter à cet usage spécial.

39. *La profession impose certaines formes de vêtements.* Pour les mêmes raisons. Ainsi la blouse du paysan, la veste de l'ouvrier, l'uniforme du soldat, la toge du magistrat, ou du professeur, etc.

40. *Les conditions de l'épargne peuvent modifier l'aspect du vêtement*[2]. Ainsi, en Orient, l'interdiction du prêt à intérêt par la loi religieuse a poussé les populations à utiliser leurs épargnes en introduisant dans le vêtement des métaux précieux, surtout sous la forme de monnaies d'or et d'argent.

41. *Le développement des transports tend à unifier la forme et la nature du vêtement*[3]. Par la facilité de se procurer par le commerce des vêtements confectionnés à meilleur marché.

V. — L'HYGIÈNE. — 42. *Certains travaux prédisposent à exercer une médecine empirique*[4]. Cette prédisposition s'accuse surtout dans les régions où l'homme ne se livre pas à un travail épuisant qui détourne des spéculations intellectuelles. On l'observe, principalement, dans les régions de steppes, de montagnes et de

1. *Ibid.*
2. *O. E.*, I, 349; II, ch. VI, §§ 10 et 19.
3. *O. E.*, IV, 126, 136, 337; VI, 408. — *O. M.*, III, 291.
4. *O. E.*, I, 366; II, ch. V, § 4; IV, ch. VII, § 4.

forêts, où les travaux agricoles sont peu développés et où le pâturage est l'industrie dominante. La classe des bergers peut alors se recruter d'hommes énergiques et intelligents qui se trouvent naturellement initiés aux plus simples pratiques de l'art de guérir, par les soins qu'exigent les animaux malades.

43. *Les conditions du lieu et du travail influent sur l'hygiène.* Suivant que le travail se pratique au grand air, ou dans des locaux mal aérés; suivant qu'il met en contact avec des matières salubres ou toxiques, etc. Il y a des maladies qu'on peut appeler locales, ou professionnelles.

44. *Les familles patriarcales et instables sont moins capables de résister au développement de l'alcoolisme* [1]. Parce qu'elles ne créent pas le sentiment de la responsabilité individuelle. Pour la raison inverse, la famille particulariste en est plus capable [2].

45. *Les exercices physiques se développent dans la mesure et de la manière où ils sont utiles à l'acquisition du pain quotidien* [3]. Cela résulte de ce fait que chacun agit suivant les conditions imposées par les nécessités de ses moyens d'existence. De là, la difficulté de développer les exercices physiques chez les peuples où ils ne résultent pas de cette nécessité.

46. *L'abus des examens est un empêchement à la pratique générale des exercices physiques* [4]. Par la tendance à tout sacrifier aux études scolaires et parce que l'examen ouvre des carrières qui exigent moins que d'autres la force physique, l'agilité et la vie active.

VI. — Les récréations. — 47. *Le climat exerce une action directe sur les récréations* [5]. Dans le Nord et jusque vers le milieu de la zone centrale, la consommation de quelques aliments de choix et surtout des boissons fermentées est la récréation favo-

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 36, 50. — *O. E.*, V, 335 ; VI, 157, 302, 300, 312, 447.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 60. — *O. M.*, I, 397.
3. *Sc. soc.*, VI, 469 à 487.
4. *Sc. soc.*, VI, 478.
5. *O. E.*, I, 363; V, 387. — *Sc. soc.*, XI, 55; XXIII, 282; XXXIII, 423; fasc. XXVIII, 183.

rite des ouvriers. Au contraire, à mesure qu'on se rapproche des limites extrêmes de la zone méridionale, les récréations les plus recherchées sont les spectacles publics, les fêtes, la promenade, la musique, la danse, les jeux d'adresse et de hasard. Dans les pays chauds, le besoin de l'alimentation excessive est remplacé par le besoin de la vie extérieure et bruyante.

48. *La formation sociale imprime aux récréations un caractère spécial*[1]. (Voir les exemples indiqués aux renvois.) Le Turc cherche son plaisir dans le repos aussi complet que possible, l'Anglais dans les exercices violents; voilà les deux extrêmes, qui dérivent de deux formations sociales très différentes.

Lois du Mode d'existence. — 1. Le mode d'existence varie suivant les conditions du lieu (Rép. 1, 2), du travail (Rép. 6, 8, 9, 10) et de l'état social (Rép. 3, 4, 5, 7, 11).

2. La nourriture varie suivant les conditions du sol (Rép. 13, 18) et du climat (Rép. 15, 16, 17, 19, 20).

3. La grandeur de l'habitation varie suivant le climat (Rép. 24, 25) et suivant le type de la famille (Rép. 21, 22, 23).

4. L'installation intérieure varie suivant le climat (Rép. 26, 32) et la formation sociale (Rép. 30, 31).

5. La situation des habitations varie suivant le degré de sécurité (Rép. 27, 28).

6. La fixité de la résidence varie suivant la formation sociale (Rép. 29).

7. Le chauffage et l'éclairage varient suivant le climat et les productions (Rép. 33, 34).

8. Les vêtements varient suivant le climat (Rép. 35), le travail (Rép. 39, 41), la résidence (Rép. 36), la mode (Rép, 37), les sports (Rép. 38).

9. L'hygiène est influencée par le lieu et le travail (Rép. 42, 43, 45, 46) et par la formation familiale (Rép. 44).

10. Les récréations sont influencées par le climat (Rép. 47) et par la formation sociale (Rép. 48).

1. *Sc. soc.*, V, 266 à 268; X, 82, 92; XXVIII, 219; XXXIII, 173, 317; fasc. XXVIII, 101. — *O. E.*, IV, 125, 206. — *O. M.*, I, 382; III, 296, 323, 389.

V

LES PHASES DE L'EXISTENCE

Avec le Mode d'existence, nous avons considéré les nécessités ordinaires, journalières pour ainsi dire, de la vie. Les Phases de l'existence se rapportent aux nécessités extraordinaires, survenances notables ou perturbations, qui viennent, à certains moments, compliquer ou troubler la vie de tous les jours. Quelles sont les causes qui les déterminent, qui les aggravent, ou qui permettent de les résoudre?

Si on veut ramener ces causes à leurs éléments les plus simples, on peut les formuler d'après les trois répercussions suivantes :

1. *Les phases de l'existence sont surmontées grâce à la facilité des conditions sociales*[1]. C'est le cas des populations qui trouvent des facilités de vie naturelles, grâce à l'abondance des productions spontanées (steppes, cueillette, etc.), et grâce à la communauté (du travail, du sol, de la famille). Appuyée sur ces deux soutiens, la famille résiste plus facilement aux survenances et perturbations qui viennent compliquer son existence, parce que ces difficultés sont réduites par le fait même des circonstances.

2. *Les phases de l'existence ne sont pas surmontées à cause de la difficulté des conditions sociales*[2]. Ce cas se produit

1. *Sc. soc.*, XVIII, 487; XII, 380 à 391. — *O. E.*, IV, 287. — *Sc. soc.*, XXIII. — *O. E.*, II, 5, 40, 52; V, 44. — *O. M.*, 1re sér., IV, 89.

2. *Sc. soc.*, XVIII, 490. Accidents et maladies : *Sc. soc.*, fasc. XXII, 33. — *O. M.*,

lorsque les deux ressources des productions spontanées et de la communauté viennent à se restreindre, ou à faire complètement défaut, sans que les individus soient formés à se soutenir par eux-mêmes, c'est-à-dire par de bonnes conditions sociales. C'est le cas des sociétés à formation communautaire, ou particulariste, instable et ébranlée (voir la Classification sociale). L'homme est alors hors d'état de résister aux difficultés des phases de l'existence.

3. *Les phases de l'existence sont surmontées malgré la difficulté des conditions sociales* [1]. C'est la situation inverse de celle du premier type. Ici, l'homme n'a plus à compter sur les facilités de vie, mais du moins il est apte à s'appuyer sur lui-même, parce qu'il est formé au travail et à l'initiative. C'est le cas des sociétés à formation particulariste ébauchée ou développée (voir la Classification), du moins pour les individualités qui présentent à un degré éminent les caractères imprimés par cette formation.

Ces trois répercussions sont assez générales pour être considérées comme les trois lois des phases de l'existence.

III, 188. — Vieillesse, *O. E.*, VI, 396. — *O. M.*, III, 445. — Chômages. *O. E.*, V, 458. — *O. M.*, 2e sér., II, 430. — Dettes, *O. E.*, II, 104; IV, 150, 248. — Inconduite, *Sc. soc.*, fasc. XXII, 35. — *O. E.*, II, 314; III, 244. — *O. M.*, III, 56; 2e sér., I, 293, 308, 421; II, 113, 291, 293; IV, 169. — Calamités diverses, *O. E.*, II, 111, 375; IV, 162, 189. — *O. M.*, IV, 169; 2e sér., I, 52; II, 288, 320.

1. *Sc. soc.*, XVIII, 495; XIX, 129; XXXVI, 341; fasc. XXII, 76. — *O. E.*, III, 4, 56, 113, 169, 213, 322, 351, 359, 362; IV, 15, 32, 141; V, 187. — *O. M.*, 2e sér., II, 432.

VI

LE PATRONAGE

Le « patronage » est un groupement supérieur superposé aux familles ouvrières, qui a pour but de les diriger dans le travail, dans la disposition de la propriété et de les aider dans les phases de l'existence.

Le Patronage prend des formes différentes qu'indiquent les répercussions suivantes :

1. *Les conditions de Lieu peuvent faciliter le patronage, ou le rendre difficile*[1]. Elles le facilitent dans la mesure où le sol fournit une plus grande abondance de productions spontanées à la portée de tous. Ces productions (herbe, forêts, fruits, etc.) constituent une sorte de patronage naturel, automatique et gratuit. Une grande partie de l'humanité bénéficie de ce genre de patronage.

Mais, outre ce patronage exercé par les *choses*, il y a le patronage proprement dit exercé par des *personnes*.

2. *Le patronage n'est pleinement efficace, et exercé en connaissance de causes que par le patron du travail*[2]. Parce que ce dernier dispose seul des moyens d'existence de la famille ouvrière, puisque c'est lui qui lui fournit du travail. Tous les autres patronages sont artificiels et plus ou moins incomplets, ainsi que nous le verrons.

1. *Sc. soc.*, XIV, 24. — *O. E.*, V, 65.
2. *Sc. soc.*, III, 291 à 294.

Le type le plus simple de patron est le patriarche, c'est-à-dire le chef de la communauté patriarcale. Il est le plus simple, parce qu'il cumule les fonctions de père et de patron, puisqu'il dirige à la fois la famille et le travail. C'est donc un patron qui n'est pas encore dégagé de la famille.

Le patronage du patriarche est très simplifié et très facilité, ainsi que l'indique la répercussion suivante :

3. *Les productions spontanées de la steppe facilitent l'action du patriarche et réduisent son action patronale* [1]. Le patriarche est aidé par les ressources naturelles, ainsi que l'indique la répercussion n° 1. L'abondance, la régularité et la spontanéité de ces ressources lui permettent d'exercer son patronage dans des conditions que ne connaissent pas les patrons de l'Occident.

4. *Le patronage patriarcal soutient l'ouvrier, mais ne l'élève pas* [2]. Il le soutient par l'appui des productions spontanées et de la communauté familiale. Or, cet appui lui-même a pour effet de comprimer l'énergie et l'initiative individuelle. Il habitue à être patronné et non à se patronner soi-même. De là, l'inertie de l'Oriental.

5. *Les sociétés patriarcales ne constituent pas le type du patron en dehors et au-dessus de la famille ouvrière* [3]. Parce que les individus incapables, ceux qui auraient besoin de se placer sous la direction d'un patron, ne se détachent pas de la communauté familiale. Ou bien ils restent dans leur communauté originaire ; ou bien ils entrent dans une communauté voisine à laquelle les rattachent le plus souvent des liens de parenté. Ils y trouvent ainsi l'appui dont ils ont besoin. C'est un patronage par absorption. Il résulte de ce que chacun considère comme le pire des malheurs, celui d'être détaché de la communauté patriarcale.

6. *Lorsque les populations patriarcales s'adonnent à la culture, le patronage du patriarche est renforcé par celui du con-*

1. *Sc. soc.*, XIV, 24.
2. *Sc. soc.*, XXV, 180. — *O. E.*, II, 63, 218, 367. — *O. M.*, IV, 126.
3. *Sc. soc.*, III, 52 à 54.

seil de communauté [1]. Voir la cause de ce phénomène aux répercussions sur le travail.

7. *Les issus de patriarcaux comprennent et pratiquent le patronage, comme une sorte de paternalisme* [2]. C'est une survivance du patronage patriarcal originaire. Cette survivance se retrouve très souvent en Occident dans cette idée que le patronage doit avoir pour but d'assister plus que d'élever les incapables.

8. *Les débuts de la culture font apparaître le type le plus simple du patron, l'ouvrier chef de métier, sous la forme de l'artisan ambulant* [3]. Il est ambulant à cause de la rareté de la clientèle, dans une période où on continue encore à fabriquer dans les domaines tout ce dont on a besoin. La clientèle ne venant pas à lui ; il va à elle. C'est le type du forgeron qui se constitue le premier en dehors de la famille, parce que le métal exige plus particulièrement des spécialistes. Ce type ambulant a persisté jusqu'à nos jours dans les campagnes éloignées des villes, avec les forgerons tziganes et les Bohémiens, qui, eux aussi, travaillent surtout le fer, font l'étamage, etc., pour les mêmes raisons.

9. *Les premiers progrès du défrichement font apparaître le type du petit patron* [4]. Celui-ci est sédentaire et, tout en travaillant encore de ses mains, emploie des ouvriers. Ce type résulte des progrès de la culture qui crée une clientèle plus nombreuse et plus riche, exige des patrons plus capables et les fait surgir.

10. *Certains métiers ne produisent guère que le type du petit patron* [5]. Ce sont ceux qui exigent à la fois l'habileté de la main et un certain goût artistique, parce qu'ils s'opposent à la séparation du patron et de l'ouvrier. Ainsi les fabricants d'objets en étain, les batteurs d'or, etc. Ou encore, les métiers qui exigent des livraisons quotidiennes résistent plus longtemps

1. *Sc. soc.*, XIV, 28.
2. *Sc. soc.*, XXXI, 391. — *O. E.*, VI, 30. — *O. M.*, IV, 103.
3. *La Route*, II, 76 et suiv.
4. *La Route*. II, 80 et suiv.
5. *Sc. soc.*, IV, 346 ; VIII, 343 ; fasc. XXV, 11, 57, et *passim*.

à la constitution en grand atelier; par exemple, les bouchers et les boulangers.

11. *Le développement du défrichement fait apparaître le patron de fabrique collective* [1]. On appelle de ce nom un régime de fabrication comprenant une *collectivité* de petits ateliers disséminés, travaillant pour un commerçant qui centralise les produits. Lorsque le défrichement se développe, l'agriculture devient moins avantageuse : le terrain est plus coûteux; celui qui reste disponible est le moins fertile; enfin les bénéfices sont moindres à cause de l'accroissement de la production, qui crée la concurrence des produits agricoles. On commence donc à avoir plus d'intérêt à fabriquer qu'à défricher.

12. *La fabrique collective atténue les difficultés du patronage* [2]. Parce que l'ouvrier, étant ordinairement rural, repose en partie sur la culture; il fabrique surtout à ses moments perdus et il a toujours la ressource de retomber sur la culture en cas de chômage.

13. *La fabrique collective ne développe pas l'aptitude au patronage* [3]. Parce que ces patrons peuvent, sans inconvénients pour eux, abandonner leurs ouvriers et multiplier les chômages. Ils ne se sentent pas responsables des moyens d'existence de leur personnel, et ce personnel, disséminé et travaillant à domicile, manque de cohésion pour réclamer du patron la régularité du travail. Aussi, dès que la fabrique collective devient urbaine, elle livre l'ouvrier à l'instabilité des engagements et le laisse sans aucun patronage. Elle aboutit parfois au *sweating system.*

Le type du *grand* patron est caractérisé par le fait qu'il ne travaille pas de ses mains et qu'il groupe ses ouvriers au lieu de leur donner du travail à domicile. Voici quelques répercussions relatives à ce type.

14. *Le métayage est favorable au patronage* [4]. Parce que les

1. *Id.*, 92, et suiv.
2. *La Route*, II, 98.
3. *Ibid.*
4. *Sc. soc.*, I, 466 à 470. — *Franç. d'auj.*, liv. IV, ch. II.

produits étant partagés par moitié entre le métayer et le propriétaire, ce dernier a intérêt à s'intéresser à la culture et à patronner le métayer.

15. *Le fermage est peu favorable au patronage*[1]. Parce que le fermier étant complètement à son compte, le propriétaire est porté à se désintéresser de tout rôle de patron, non seulement vis-à-vis de son locataire, mais même vis-à-vis du domaine.

16. *Les inondations périodiques du Nil ont produit le plus grand type de patron de l'antiquité, le Pharaon*[2]. Parce que la culture n'était possible que par l'intervention d'un grand patron réglant souverainement tout le système compliqué des irrigations. Aussi, sous les Turcs, incapables par leur formation sociale de jouer ce rôle difficile de patron, la culture de l'Égypte décline. Au contraire, elle se relève actuellement, parce que les Anglais ont su reprendre ce rôle de grand patron distributeur des eaux.

17. *Le défrichement difficile des marais du Latium a fait des vieux Romains une classe remarquable de patrons ruraux, les Patriciens*[3]. Aussi durs pour les autres que pour eux-mêmes, ces patrons ont été capables de coloniser l'Occident et de dresser à la culture romaine des populations innombrables. Mais, avec l'esclavage, ils ne résolurent pas le problème du relèvement de la population agricole, ainsi que l'indique la répercussion suivante.

18. *L'esclavage est impuissant à dresser l'ouvrier à se patronner lui-même*[4]. Parce qu'il ne le dresse pas à l'usage de la liberté et de l'initiative nécessaire pour se patronner; au contraire il l'atrophie. De là, l'impuissance des esclaves affranchis à user de leur liberté pour continuer l'œuvre de la colonisation.

19. *La féodalité territoriale a créé le plus grand type de patron rural du moyen âge*[5]. Au lieu d'attacher l'homme à la personne, comme l'esclavage, le patron féodal l'a attaché à la

1. *Franç. d'auj.*, liv. IV, ch. II. — *Sc. soc.*, IV, 229. — *O. E.*, VI, 107.
2. *Sc. soc.*, IX, 563 et suiv.
3. *La Route*, I, liv. III, ch. VI. — *Sc. soc.*, fasc. XXII, 54.
4. *Sc. soc.*, III, 209 à 216.
5. *Sc. soc.*, IV, 192; XXXI, 133; XXXII, 306. — *Hist. de la Form. part.*, passim.

terre, en lui concédant la jouissance exclusive d'une maison et d'un petit domaine.

Par les bénéfices réalisés sur ce domaine, le serf s'est élevé progressivement de la corvée à la redevance en argent et ensuite à l'état d'homme libre. C'est la cause la plus manifeste de la supériorité sociale de l'Occident sur l'Orient, du moyen âge sur l'antiquité. L'*Histoire de la formation particulariste*, d'Henri de Tourville, raconte, d'après la science sociale, cette magnifique épopée.

20. *L'exploitation forestière crée le grand patron et favorise le patronage* [1]. Parce que la production du bois, nécessitant une longue prévoyance, exige le grand patron. D'autre part, cette production réglée par la nature d'une façon immuable assure aux populations des sources fixes, ce qui favorise la permanence des engagements.

21. *L'exploitation des mines profondes crée le grand patron collectif, sous la forme de sociétés d'actionnaires et rend le patronage plus difficile* [2]. Parce que cette exploitation exige des frais de recherche, d'extraction et d'exploitation qui dépassent les ressources d'un patron individuel. Le patronage est plus difficile, parce qu'il est collectif et, dès lors, plus administratif, et parce que les ouvriers sont très nombreux.

22. *Le clan détermine une forme de patronage à la fois intense et inefficace* [3]. Parce qu'il est surtout et avant tout intéressé. Le chef de clan patronne les gens pour les utiliser en vue de la domination de son clan.

23. *Le patron à formation particulariste tend plus à patronner l'ouvrier en l'élevant qu'en l'assistant* [4]. Parce que cette formation développe plus l'initiative individuelle que l'assistance collective.

24. *Le patron à formation instable patronne peu et livre les*

1. *Sc. soc.*, VI, 22 à 25, 29 à 37. — *O. E.*, III, 47, 94, 130.

2. *Sc. soc.*, I, 371 ; II, 398, 402 ; VII, 128, 326, 245 ; fasc. XXIV, 14, 16, 20, 36, 56, 67, 80, 91, 93, 96, 101. — *O. M.*, III, 149 ; 2e sér., I, 39, 256.

3. *Sc. soc.*, XXIV, 37. — *Franç. d'auj.*, liv. IV, ch. I. — *La Route*, II, liv. IV ch. III.

4. *Sc. soc.*, XIX, 118 ; XXX, 51. — *O. E.*, III, 64, 315, 405 ; IV, 82. — *O. M.*, I, 76, 383.

ouvriers à des patrons artificiels [1]. Parce que son instabilité l'empêche à la fois d'assister et d'élever ; dès lors, l'ouvrier tombe sous le patronage de patrons artificiels : commerçants qui fournissent à crédit, médecins qui donnent leurs soins gratuitement, prêtres et particuliers qui créent des œuvres charitables, politiciens qui fomentent les grèves et promettent la révolution sociale, institutions d'assistance, etc.

25. *Les patrons artificiels sont inaptes à patronner efficacement*[2]. Parce que, n'étant pas les patrons du travail, ils ne peuvent donner qu'une assistance momentanée, irrégulière et toujours insuffisante. Cette assistance a souvent pour effet de détourner de l'effort et du travail et d'endormir dans une fausse sécurité.

Lois du patronage. — 1. Le Lieu peut rendre le patronage facile ou difficile (Rép. 1, 3).

2. La nature du Travail modifie les conditions du patronage (Rép. 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 20, 21).

3. Le patronage qui soutient l'ouvrier ne résout le problème que dans certains cas et momentanément (Rép. 4, 5, 6, 7, 16, 18, 22, 24, 25).

4. Le patronage qui relève l'ouvrier, résout seul le problème (Rép. 17, 19, 23).

1. *Sc. soc.*, I, 451 ; V, 40 ; XXIV, 347. — *O. E.* et *O. M.*, les monographies de ce type.
2. *Sc. soc.*, XIV, 268 ; XV, 27, 92 ; XVIII, 424. — *O. M.*, III, 460.



VI

LES AUXILIAIRES DU PATRONAGE

1. — LE COMMERCE.

Voici d'abord une répercussion du Lieu sur le Commerce :

1. *La situation géographique influe sur le développement du commerce*[1]. Cette influence du lieu se manifeste de façons très diverses, ainsi que l'indiquent les renvois en note. Par exemple, l'Arménie : Par suite de la nature montagneuse du sol, qui s'oppose au développement de la culture et favorise l'élevage du bétail et par la situation sur une des grandes routes entre l'Asie et l'Europe.

La nature du travail a une grande influence sur le commerce, comme le prouvent les répercussions suivantes :

2. *L'élevage des bestiaux développe l'aptitude au commerce*[2] : Parce que le producteur n'élève que pour la vente, parce que chaque animal représente une valeur importante, enfin parce qu'il faut être très connaisseur pour apprécier la valeur réelle de la marchandise et éviter d'être trompé.

En effet, cette valeur dépend moins des cours que de l'animal lui-même.

3. *La culture de la vigne développe l'aptitude au commerce*[3].

1. *Sc. soc.*, VIII, 527 ; XXII, 550 ; XXVI, 319 ; XXIX, 233 ; fasc. XXII, 33 ; XXVIII, 7, 118, 129, 150. — *Soc. afric.*, 53, 285, 323. — *O. E.*, IX, 448.
2. *Sc. soc.*, XXII, 23 à 25. — *Franç. d'auj.*, liv. I, ch. II, p. 58. — *Soc. afric.*, 51.
3. *Sc. soc.*, XXII, 149 ; XXVI, 222. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. III.

Par la nécessité d'écouler ce produit au dehors, et le désir de chaque producteur d'atteindre directement l'acheteur.

Ce désir se manifeste par les circulaires innombrables et prix courants caractéristiques, dont les producteurs de la Gironde, de l'Hérault, etc., inondent la France.

4. *Le manioc et l'ivoire développent le commerce de la traite en Afrique*[1]. Le manioc fait des nègres plus robustes et plus travailleurs que les autres, par conséquent d'un placement plus avantageux pour les traitants.

L'ivoire fournit une marchandise très riche qu'on a intérêt à transporter au moyen d'esclaves.

5. *La culture intégrale qui produit intégralement ce qui est nécessaire à la famille ne développe pas le commerce*[2]. Parce qu'elle vise surtout à produire pour sa propre consommation et non pour la vente. C'était le cas général au moyen âge.

6. *La culture spécialisée développe le commerce*[3]. Parce qu'elle ne produit pas pour la consommation familiale, comme la culture intégrale, mais pour la vente au dehors.

7. *L'exploitation forestière développe le commerce*[4]. Parce que les régions forestières ne peuvent utiliser elles-mêmes leurs produits et doivent exposer au loin soit le bois brut, soit le bois ouvré. La Norvège, l'Est de la France, etc., sont des exemples de cette répercussion.

8. *Les mines métallifères développent le commerce*[5]. Parce que le métal étant indispensable et ses gisements étant rares et très espacés, le commerce doit impérieusement les répartir partout suivant les besoins.

Le commerce des métaux a été l'origine des grands commerçants de l'antiquité, ainsi les Phéniciens qui allaient chercher l'étain jusqu'en Grande-Bretagne, et qui dissimulaient soigneusement la route; ainsi les fameux commerçants de Nuremberg, etc., etc.

1. *Soc. afric.*, 184-205.
2. *Sc. soc.*, fasc. V et XV, *passim;* fasc. XIX, 51.
3. *Sc. soc.*, XXXI, 236; fasc. V et XV, *passim.*
4. *Sc. soc.*, XXI, 172. — *O. E.* et *O. M.* les monographies des forestiers et bûcherons.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXV. La civilisation de l'étain, 58, 64, 102. — *Soc. afric.*, 250.

9. *L'exploitation de la houille a donné au commerce son développement le plus grand et le plus récent*[1]. Par suite de la transformation des moyens de transports sur terre et sur eau, au moyen de la vapeur.

Elle a en outre permis la création du type nouveau des « grands magasins », en permettant aux commerçants d'étendre presque indéfiniment le rayon de la clientèle.

10. *La production industrielle est un grand élément du commerce*[2]. Parce que contrairement à ce qui se produit souvent pour la culture, l'industrie produit uniquement en vue de la vente.

11. *Tout développement des transports augmente la puissance du commerce*[3]. Cela est suffisamment clair. La protection et le libre-échange ne sont pas des principes; ils sont déterminés, comme les autres phénomènes sociaux et peuvent être formulés en répercussions formelles.

12. *Les pays à production naturelle prépondérante (végétaux, animaux, minéraux, sont portés à être libre-échangistes*[4]. Parce qu'ils ont besoin d'écouler au dehors l'excédent de leur production agricole et d'acheter au dehors ce qui manque à leur production industrielle. L'Espagne qui est dans ce, cas a voulu établir prématurément le régime protectionniste; elle n'a réussi, en violant cette loi, qu'à précipiter l'invasion des industriels étrangers.

13. *Les pays à production industrielle prépondérante sont portés à être libre-échangistes*[5]. Parce qu'ils ont besoin d'écouler au dehors l'excédent de leur production industrielle et d'acheter au dehors ce qui manque à leur production agricole.

14. *Les pays en voie de développement industriel sont portés à être protectionnistes*[6]. Parce qu'ils ont besoin de garantir, contre la concurrence étrangère, leur industrie grandissante, afin qu'elle

1. *Sc. soc.*, VI, 6; IX, 292, fasc. XXIV.
2. *O. E.* et *O. M.*, les monographies d'artisans.
3. *Sc. soc.*, XXVIII, 39; XXXVI, 557. — *O. E.*, II, 273, 295. — *O. M.*, IV, 107.
4. *Sc. soc.*, XIII, 226 et suiv. — *Libre-éch. et protect.*, 53 à 198.
5. *Sc. soc.*, XIII, 232 à 250 ; XVII, 379.
6. *Ibid.*, 351 à 455.

puisse atteindre toute sa croissance à l'abri de sa protection.

15. *Les pays à développement mixte de la culture et de l'industrie sont portés à être protectionnistes* [1]. Parce que leur agriculture et leur industrie sont également incapables de supporter la libre concurrence des produits étrangers.

Quelques répercussions montrent l'action de la forme de la famille sur le commerce.

16. *La formation communautaire développe surtout les associations commerciales entre parents* [2]. Par suite de la tendance à maintenir le groupement familial.

17. *Les associations commerciales entre parents engendrent une certaine routine* [3]. Parce que les traditions commerciales sont encore accentuées par les traditions familiales.

18. *La formation communautaire porte les villes de commerce à se subordonner les villes de commerce plus faible* [4]. C'est le cas des cités commerçantes de la Grèce ancienne.

Leurs rivalités incessantes avaient pour but de soumettre à leur autorité les cités plus faibles et de les attacher à leurs intérêts commerciaux. Parce que cette formation développe l'habitude de l'action autoritaire et collective et non celle de l'action libre et individuelle.

19. *La formation particulariste porte les villes de commerce à respecter l'indépendance commerciale des autres cités* [5].

C'est le cas des fameuses villes libres de la ligue hanséatique, qui se liaient par des traités librement consentis, et respectant leur indépendance. Parce que cette formation développe l'habitude de l'action libre et individuelle plus que celle de l'action autoritaire et collective.

De la Religion :

20. *La persécution religieuse pousse les persécutés vers le commerce* [6].

1. *Ibid.*, 456 à 616.
2. *Sc. soc.*, XXVI, 325, 422, 425, 430.
3. *Sc. soc.*, XXVI, 428.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII et XXIX. — *La Grèce anc.*, passim.
5. *Sc. soc.*, XXVI, 243, 247. — *Hist. de la form. part.*, ch. XXIII.
6. *Sc. soc.*, XXV, 326 à 429; XXVII, 88.

C'est le cas des juifs partout, et des protestants en France. Cela tient à ce que la persécution écarte des situations administratives et des professions qui peuvent tomber sous le contrôle du fisc.

Le commerce n'exigeant pas une propriété en terre ou en bâtiments, échappe plus facilement aux investigations et il est dès lors plus recherché par les persécutés.

21. *L'interdiction du prêt à intérêt par la loi religieuse fait passer la profession de banquiers entre les mains des dissidents* [1].

C'est l'origine des banquiers juifs au moyen âge et des banquiers juifs et chrétiens dans le monde musulman.

Du Voisinage :

22. *L'isolement des paysans dans les campagnes y maintient le commerce par colportage* [2], parce que la clientèle ne pouvant venir facilement au marché, le commerçant trouve plus d'intérêt à aller à elle.

23. *Le voisinage des villes pousse le cultivateur à livrer au commerce une partie de ses produits* [3]. Ainsi s'effectue le passage de la culture intégrale à la culture spécialisée.

De l'État :

24. *Les expéditions militaires lointaines ouvrent les voies au commerce* [4]. Parce qu'elles révèlent des contrées nouvelles et qu'elles y établissent la sécurité nécessaire aux transactions. C'est ainsi que l'Afrique est ouverte actuellement au commerce européen. La Chevalerie et les Croisades ont eu le même résultat au moyen âge. Venise dut son essor à ces expéditions, etc.

25. *La réglementation de l'Etat est moins efficace que l'initiative privée pour le développement du commerce* [5]. Parce que la réglementation étant rigide, ne comporte pas assez de souplesse et qu'elle ne peut s'adapter aux intérêts divers, multiples et changeants du commerce. D'ailleurs le plus souvent la réglementation ignore ces intérêts et les contrecarre.

1. *O. E.*, II, 343.
2. *O. M.*, I, 383.
3. *Sc. soc.*, XIX, 188, 195.
4. *Sc. soc.*, XIX, 248 à 251 ; XXXIV, 23, 26, 119 ; XXXVI, 125. — *O. E.*, IV, 118.
5. *Sc. soc.*, XXVII, 87 ; XXXIV, 332. — *O. E.*, IV, 292. — *O. M.*, IV, 189.

De l'Expansion :

26. *L'émigration développe le commerce entre les pays colonisés et la patrie des émigrants*[1]. Parce que les émigrants sont portés à faire venir de la mère patrie les articles auxquels ils sont habitués. C'est ainsi que les Anglais, répandus partout dans le monde, sont les meilleurs clients de la Grande-Bretagne et ils étendent sa clientèle autour d'eux.

LOIS DU COMMERCE. — 1. Le commerce s'étend dans la mesure où la production dépasse les besoins de la consommation locale et dans la mesure du développement des voies de transports (Rép. 2 à 11).

2. Les divers degrés du développement agricole ou industriel font prédominer le libre échange ou la protection (Rép. 12 à 15).

3. La formation communautaire crée des groupements commerciaux plus autoritaires et plus routiniers; la formation particulariste, plus libres et plus progressifs (Rép. 16-17, 18, 19).

4. Les répercussions 20 à 25 peuvent être considérées comme autant de lois distinctes.

II. — LES CULTURES INTELLECTUELLES.

Même les cultures intellectuelles sont influencées!! Quoique les choses de l'intelligence paraissent être si personnelles!!

Du Lieu :

1. *L'isolement maintient les idées traditionnelles et les superstitions*[2]. Parce que rien ne vient du dehors les modifier.

2. *La pauvreté du sol développe l'esprit égalitaire et démocratique*[3]. Parce que la plupart des habitants étant incapables de s'élever à la richesse, il ne se constitue pas de classe supérieure capable d'établir sa domination.

1. *Sc. soc.*, XXV, 148.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 39. — *O. M.*, III, 446.
3. *Sc. soc.*, XXIV, 43; XXVI, 35, XXXI, 388; fasc. XXIII, 42; XXXII, 225. — *O. E.*, II, 7. — *O. M.*, 2e sér., II, 72. — *Franç. d'auj.*, le type Breton.

Du Travail :

3. *Les sociétés qui vivent de la simple récolte ne développent que la culture intellectuelle résultant des conditions de vie* [1], parce que le travail de simple récolte n'exige pas de connaissances données dans les écoles par des spécialistes. Les connaissances qui résultent de l'expérience même du métier et de la vie sont suffisantes et même supérieures à toute autre.

4. *L'art pastoral nomade développe l'aptitude à la rêverie, à la méditation, à l'abstraction* [2] par suite du travail peu intense, des longs loisirs de la vie pastorale et de l'isolement de la steppe. Cette répercussion explique le développement extraordinaire de la poésie, des religions, et ensuite des philosophies de tout l'Orient chez les issus des pasteurs.

Le caractère méditatif des Mongols et des Arabes est bien connu.

5. *L'art pastoral développe le fatalisme* [3], parce que l'herbe est une production spontanée due exclusivement à l'action de la nature, tandis que l'intervention de l'homme est nulle. L'abondance ou la disette paraissent donc comme fatales puisqu'elles échappent à l'action de l'homme.

6. *La chasse développe une perfection de sens remarquable* [4]. A cause des ruses et des précautions nécessaires pour s'approcher de l'animal sans éveiller son attention.

7. *La chasse développe une certaine aptitude à l'éloquence* [5], par la nécessité des palabres longues et fréquentes en vue de régler les conflits qui s'élèvent perpétuellement entre tribus et chasseurs pour la possession du territoire de chasse.

8. *La chasse développe une certaine aptitude au dessin* [6], parce que les guerres fréquentes, isolant les tribus les unes des autres, multiplient les dialectes et rendent les communications difficiles par la parole.

1. *Sc. soc.*, XV, 24. — *Classification*, les renvois aux types de la simple récolte.
2. *Sc. soc.*, XIX, 393; XXVII, 304; XXX, 393. — *O. E.*, II, 339.
3. *O. M.*, 2e sér., I, 417.
4. *Sc. soc.*, VII, 150. — *La Route*, I, 1.
5. Parkman, *Les Jésuites dans l'Amérique du Nord*, 220 et suiv. — P. de Smet, *Voyage aux montagnes rocheuses*, 59.
6. *Id.*, *ibid.*

C'est pour cela qu'en Afrique et dans l'Amérique Peau-Rouge, les dialectes sont innombrables. Dès lors, les chasseurs se trouvent dans l'obligation de converser entre tribus au moyen de dessins gravés généralement sur des écorces d'arbres et c'est aussi par des messages de ce genre qu'ils se font comprendre. Il y réussissent d'autant mieux que la chasse, exigeant l'adresse, développe une certaine habileté de la main. La culture produit l'effet inverse parce qu'elle exige plus de force que d'adresse de la main.

9. *La chasse développe une certaine aptitude à la mimique*[1], pour les mêmes raisons qui développent l'aptitude au-dessus. La mimique, en effet, a pour but d'aider à interpréter et à faire comprendre le dessin. Ainsi, pour expliquer aux envoyés d'une autre tribu les conditions d'un traité de paix, on ajoutera au dessin la mimique, et on s'aidera en outre en échangeant des ceintures de wampoum en nombre égal à celui des articles du traité.

C'est un moyen mnémotechnique pour suppléer à l'insuffisance d'un langage commun.

10. *Les issus des chasseurs sont prédisposés aux cultures intellectuelles, acquises par l'École.* C'est une conséquence des quatre répercussions précédentes. Il est à remarquer que les nègres affranchis et indépendants d'Haïti ont une propension presque irrésistible vers les écoles et les professions libérales. Ils apprennent en effet avec une facilité extraordinaire, bien que leur légèreté d'esprit et leur inconstance, également développées par le travail originaire de la chasse, rendent cette instruction superficielle et mal assimilée.

11. *La cueillette incline l'esprit vers l'improvisation hâtive, facile et légère et développe l'habitude de la parole*[2]. Les anciennes

1. Parkman, *Les Jésuites dans l'Amérique du Nord*, 220 et suiv. — P. de Smet, *Voyage aux montagnes rocheuses*, 59.

2. *Les Samoa*, par V. A. Moufat, 119, 120, 122, 123, 125. — Dumont d'Urville, *Voy. aut. du monde*, I, 439, 454, 461, 471, 475; II, 31, 43, 51, 63, 77. — Varignies, *l'Océan Pacif.*, 81, 93, 101, 102, 194, 214, 215, 217 à 225. — Davin, *Dans l'Océan Pacif.*, 242, et suiv., 256 à 262, 264, 273. — *Sc. soc.*, XIX, 401; XXXIII, 426; fasc. XXVIII, 125, 126.

populations des îles de la Polynésie sont un spécimen très caractérisé de ce type. Elles vivaient principalement de la cueillette des fruits (bananier, cocotier, arbre à pain, etc.). Comme les pasteurs, elles jouissaient de longs loisirs, mais sans l'isolement de la steppe, par suite du groupement en villages. Ces longs loisirs se passent en réunions, ce qui développe la vivacité de l'esprit avec une aptitude extraordinaire à l'improvisation. Les anciens navigateurs furent très frappés de cette facilité si remarquable à la parole, chez les habitants des îles Tahiti, Hawaï, Sandwich, Samoa, Nouvelle-Zélande, etc. Les Corses qui vivent aussi en grande partie de la cueillette et qui, pour cette raison, ont de longs loisirs en commun, improvisent également. dans les assemblées, enterrements, etc. (les *voceri*)[1]. De même, les populations du midi de la France, où dominent l'olivier et toute une série d'arbres à fruits sont des parleurs et des improvisateurs remarquables.

Ils dominent assez dans nos assemblées politiques.

Ainsi il suffit de substituer aux *loisirs isolés* de l'art pastoral. les *loisirs groupés* de la cueillette pour transformer l'aptitude à la méditation et à la rêverie en aptitude à l'improvisation facile et légère, parce que ici on a des réunions et, par conséquent, un auditoire[2].

12. *Si à l'art pastoral et à la cueillette s'ajoute une classe supérieure, riche et urbaine, le mouvement littéraire se développe à un plus haut degré et dans des genres divers.* Dans la Grèce ancienne où se combinaient à la fois l'art pastoral dans les montagnes et la cueillette dans les petites vallées voisines, juxtaposées et bien abritées, on rencontrait également, mais combinées cette fois, l'aptitude à l'abstraction (célèbres et nombreuses écoles de philosophie) et l'aptitude à l'improvisation dans les assemblées (enseignement de l'Académie, des Péripatéticiens, du

1. *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. IV.

2. Comme confirmation de l'action exercée par la cueillette sur la littérature, voir : *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. I, la région du châtaignier et du noyer : les types limousin et périgourdin; ch. II, la région de l'olivier : le type provençal; ch. III, la région de la vigne les types tourangeau et gascon-armagnac.

Portique; méthode socratique; Dialogues de Platon; orateurs célèbres)[1].

Mais nous trouvons ici *en plus* une classe supérieure formée à l'origine de *dominateurs guerriers,* descendus de la montagne (toute la série des dieux, demi-dieux et héros). Ceux-ci par leurs exploits fournissent la *matière épique* (*Iliade*, *Odyssée*), etc.

Ensuite nous voyons s'établir la domination des riches commerçants (développement de la vie urbaine et de la richesse). Ceux-ci fournissent les Mécènes, ce qui vient développer encore plus, et à un degré unique dans l'histoire, les rares et multiples aptitudes intellectuelles créées par cette combinaison de circonstances.

Mais cette loi est encore confirmée par une contre-épreuve : deux de ces éléments, les dominateurs guerriers et le grand commerce, ont disparu de la Grèce moderne. En même temps on constate que le développement intellectuel et littéraire a subi une éclipse exactement proportionnelle et correspondante.

13. *Le développement exclusif de la culture détourne l'esprit des aptitudes littéraires*[2]. Lorsque la culture devient le travail dominant, l'essor littéraire, les manifestations intellectuelles sont comprimés dans une proportion correspondante. Ainsi à Rome, sous la République, avec les vieux Romains qui sont essentiellement et même uniquement des paysans (le vieux Caton est le type du genre) ; ainsi en Gaule, après l'établissement des propriétaires francs sur leurs domaines ruraux (féodalité territoriale, nuit du moyen âge); ainsi en Grande-Bretagne, après l'installation du petit paysan saxon (aucune manifestation littéraire en langue anglaise jusqu'à Chaucer au XIV[e] siècle, et encore il est d'origine normande !).

Cette influence défavorable de la culture est d'ailleurs confirmée par une autre série de constatations concordantes : c'est que ces peuples agricoles n'ont acquis les aptitudes littéraires

1. *La Grèce anc.*, passim. — *Sc. soc.*, XVII, 487 et suiv. ; XIX, 388 et suiv. ; XX, 36 et suiv.; 122 et suiv. ; fasc. XXVIII, 180.

2. *La Route*, I, liv. III, ch. VI. — *Hist. de la Form. part.*, passim. — *Sc. soc.*, XXI, 142; XXII, 470 à 477 ; XXVII, 307 ; XXIX, 314. — *O. M.*, III, 445 ; 2[e] série, II, 92.

que tardivement et précisément sous l'influence de peuples issus originairement de l'art pastoral ou de la cueillette. Ainsi les vieux Romains ont dû les acquérir des Grecs (affluence des Grecs à Rome comme grammairiens et pédagogues, mais méprisés); ainsi les Francs ont dû les acquérir des Celtes, issus de pasteurs (rêverie bretonne, bardes, romans de la Table ronde, Saint-Graal, Merlin, Cycle breton, littérature celtique empreinte de préoccupations religieuses : Châteaubriand, Lamennais, Brizeux, Renan, Jules Simon, etc. et des méridionaux influencés également par l'art pastoral et surtout par la cueillette (poésie romane, troubadours, la chanson, le sirvente, les cours d'amour); ainsi les Saxons ont dû les acquérir des Celtes et des Français, lorsque ceux-ci ont été latinisés de nouveau sous l'influence méridionale.

D'ailleurs la littérature saxonne n'a grandi que très lentement et a toujours conservé l'empreinte de son origine paysanne : moins de goût, de mesure, de régularité, mais plus d'originalité et de force; peu d'aptitude à l'abstraction et aux idées générales; la philosophie elle-même est surtout pratique.

14. *Les conditions sociales expliquent le développement littéraire des divers peuples.* Nous venons de l'indiquer pour les Francs[1], les Celtes[2] et les Saxons[3].

Voici d'autres exemples :

Italie de la Renaissance :

1° Prédominance de la *vie pastorale* et de la *cueillette* (V. 350, 329).

D'où aptitude *latente* aux spéculations intellectuelles et à la littérature.

2° Le développement du *commerce* dans la Méditerranée, à la fin du moyen âge, multiplie les *villes* et une classe de *commerçants riches et lettrés*. D'où circonstance favorable au développement de la littérature comme dans l'antiquité (la Grèce ne suit pas alors ce mouvement à cause de la pénétration slave et de la domination turque).

1. *Sc. soc.*, XXXI, 169;
2. *Sc. soc.*, XI, 382 à 384, 501; XXIII, 346.
3. *Sc. sc.*, XXXII, 206, 303; XXXIII, 25.

3° La *domination turque* à Constantinople (1453) et en Grèce force les lettrés de l'Orient à se *réfugier en Italie* d'où cette immigration fait refluer les lettres grecques en Italie et précipite la Renaissance. Mais l'apogée ne se produit pas en Italie : cette classe supérieure de commerçants est insuffisante pour donner le développement littéraire complet.

Espagne :

1° *Isolement physique empêche l'influence du mouvement classique de la Renaissance* (on repousse au théâtre les unités de lieu et de temps)[1].

2° Plateau des Castilles habités par des *pâtres devenus soldats,* d'où les influences connues de la vie pastorale sur le développement littéraire. Prodigieuse fécondité de Lope de Véga : plusieurs millions de vers[2].

3° Ce plateau est le centre de la *résistance contre les Maures* par conséquent de la domination espagnole, donc *matière épique* extraordinaire : exaltation hyperbolique et tragique de l'*honneur chevaleresque*[3].

4° Les Maures sont de plus des *adversaires religieux,* donc exaltation hyperbolique et tragique du *sentiment religieux*[4].

5° La lutte contre les Maures a développé extraordinairement les *sentiments chevaleresques,* donc exaltation hyperbolique et tragique de la *galanterie* dans la littérature[5].

6° Cette lutte contre les Maures commence dès le XIe siècle et crée *de bonne heure la grande monarchie,* d'où l'*avance* de cette littérature sur celle de la France.

7° Après le refoulement des Maures, *réaction* naturelle contre les excès de ces sentiments chevaleresques. Cette réaction produit le *Don Quichotte* de Cervantes.

8° La montagne et la vie guerrière maintiennent des *habitudes dures et frustes,* d'où littérature *heurtée excessive* et *plus*

1. *Sc. soc.*, XXIV, 151.
2. *Sc. soc.*, XXIV, 151 à 153.
3. *Sc. soc.*, XXIV, 153.
4. *Sc. soc.*, XXIV, 153.
5. *Sc. soc.*, XXIV, 153.

puissante qu'affinée (enflure, gongorisme). En France on s'en inspirera, mais en l'affinant.

France de Louis XIV :

1° Centralisation monarchique : attrait irrésistible exercé par *Paris* et la *Cour* (mais grande monarchie postérieure à celle d'Espagne), crée un *milieu* extrêmement *favorable* au développement du *bon goût,* de la *distinction,* de la *mesure,* de la *belle ordonnance* des productions littéraires.

2° Développement de la *vie de salon* (hôtel de Rambouillet, etc., règne de la palabre), habitué à *polir l'expression* de sa pensée.

3° *Loisirs* assurés à la noblesse, aux courtisans, aux gens de lettres par les pensions et les faveurs du roi et des grands seigneurs (c'est un vrai régime de cueillette ; mêmes effets qu'avec le cocotier et le bananier) favorisent la création d'une *classe spéciale de lettrés* qui peuvent se consacrer exclusivement à la littérature dans les conditions les plus favorables.

Monde anglo-saxon :

1° *Élévation lente et progressive du paysan saxon* (à rapprocher du Vieux Romain ; il faut considérer à part l'élément celte et normand dans la Grande-Bretagne). Dès lors, la littérature saxonne a grandi très lentement et a toujours conservé l'empreinte de cette *origine paysanne :* moins de goût, de mesure, de régularité, mais plus d'originalité et de force. Peu d'aptitude à l'abstraction et aux idées générales, mais caractère essentiel : *le matérialisme mental,* suivant l'appréciation d'Emerson, c'est-à-dire l'impossibilité de penser ou de raisonner sans s'appuyer sur fait précis ou sur une image. Pas d'aptitude à l'abstraction philosophique. Philosophie surtout pratique tournée vers la morale, le sentiment du devoir et de la volonté, moins tourné vers la préoccupation de l'amour et de la femme.

2° *La formation particulariste ne produit pas le type du grand pouvoir public,* ni la centralisation. Elle donne une formation, des habitudes et des goûts ruraux, même au sein de la vie intime la plus intense. Par suite de cela, cette littérature est restée plus saine, plus près de la nature et de la vie réelle, plus apte à observer qu'à imaginer. Elle est essentiellement respec-

tueuse des convenances. La langue elle-même est d'une simplicité de syntaxe extraordinaire, comme il convient à une langue créée originaire par et pour des paysans.

Certains travaux ont un effet plus particulier au point de vue intellectuel.

15. *La culture de la vigne développe la tendance à la raillerie, à l'opposition politique* [1], à l'esprit égalitaire et démocratique!

Parce que le vigneron, quoique très petit propriétaire, se considère comme supérieur au paysan; il a des aspirations bourgeoises et des tendances au luxe, parce que la vigne est une culture riche, dont il escompte toujours la bonne récolte qui doit l'enrichir. De plus, il fréquente la ville pour suivre les cours et pour vendre son vin. Il est à la fois demi-paysan et demi-bourgeois, ce qui excite en lui des sentiments de jalousie et d'envie. (Voir la démonstration et les preuves aux renvois indiqués en note.)

16. *Le métier de tisseur en soie rend l'ouvrier lyonnais méditatif et réaliste, artiste et mécanicien* [2]. Cette double tendance provient d'une part des nécessités pratiques du métier, de l'autre des nécessités d'art et d'invention qu'exige ce métier.

17. *D'une façon générale, chaque métier développe les aptitudes intellectuelles qui sont nécessaires pour réussir dans ce métier* [3].

Parce que l'ouvrier a intérêt à acquérir ces aptitudes et que le métier lui en donne l'occasion et les moyens.

Une répercussion de la *propriété* sur les cultures intellectuelles.

18. *Les doctrines du communisme anarchiste ont été engendrées en Russie par l'exemple du Mir* [4]. Parce que les communautés rurales (Mir) sont formées de groupements indépen-

1. *Sc. soc.*, XXII, 280. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. III.
2. *Sc. soc.*, XXX, 138, 143, 144.
3. *Sc. soc.*, XVII, 426, 432; XXI, 452. — *O. E.*, V, 107; VI, 36; fasc. XXII, 43, 44.
4. *Sc. soc.*, III, 439; XIII, 479.

dants et non hiérarchisés. Le Mir offre donc un exemple de communisme fonctionnant normalement et traditionnellement.

La Famille a une influence intellectuelle qu'indiquent les répercussions suivantes :

19. *La famille patriarcale fait prédominer les idées traditionnelles*[1], parce qu'elle repose elle-même sur l'autorité des vieillards, gardiens de la tradition.

20. *La famille patriarcale rend le jugement ferme et tranchant*[2], parce qu'on juge tout suivant des principes traditionnels que personne ne peut mettre en doute, attendu qu'ils sont imposés à tous comme le fondement même de l'ordre de choses établi.

21. *La famille particulariste produit le libre développement des facultés*[3], parce que le jeune homme devant s'établir sans l'appui de ses parents, ceux-ci sont portés à respecter ses sentiments, et à développer son initiative et sa volonté.

22. *La famille particulariste développe l'esprit d'observation et d'expérimentation*[4], parce que l'individu ne s'appuyant pas sur le groupe, mais sur lui seul, sent l'intérêt qu'il a à ne pas se tromper et à adapter exactement ses efforts aux nécessités réelles.

23. *La famille particulariste rend le jugement ferme, mais souple*[5], il est ferme, parce qu'il est fondé sur l'observation et l'expérience; il est souple, parce qu'il est toujours modifiable par les leçons nouvelles de l'observation et de l'expérience.

24. *Les sociétés à formation particulariste sont réfractaires aux théories socialistes*[6]. Parce que ce type social développe, au contraire, l'idée de la supériorité et de la puissance de l'individu.

25. *La famille instable laisse le jugement sans direction*[7]. Il

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 38, 39, 41. — *O. E.*, II, 19, 53; V, 44. — *O. M.*, 2e sér., II, 391.
2. *Sc. soc.*, II, 280 à 283; fasc., XXII, 38, 39.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 57. — *Anglo-Saxons*, passim.
4. *Sc. soc.*, XX, 111; fasc. XXII, 56.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 57.
6. *Sc. soc.*, XIII, 18. — *Anglo-Saxons*, livr. III, ch. II.
7. *Soc. afric.*, 301. — *O. E.*, VI, 146, 410.

n'est pas dirigé par les idées traditionnelles, comme dans la famille patriarcale, parce qu'elles sont plus ou moins dédaignées. Il n'est pas non plus dirigé par l'observation et l'expérimentation comme dans la famille particulariste parce que l'individu n'y est pas formé ; le jugement reste flottant, au hasard des idées, des aptitudes, des caprices de chacun et des circonstances.

26. *L'existence d'une classe supérieure développe la politesse*[1]. Parce que cette classe tend à se distinguer du commun par les belles manières, et à affirmer surtout par là sa supériorité et sa qualité d'homme du monde ; l'absence de classe supérieure se fait sentir en sens inverse, par exemple en Norvège, en Suisse, et généralement dans les pays de montagnes. A comparer avec la politesse sous Louis XIV, par exemple.

Deux exemples des influences exercées par la famille sur les procédés de raisonnement.

27. *La famille patriarcale développe l'habitude du raisonnement déductif*[2]. Parce que la base fondamentale des principes sociaux repose sur l'autorité et le surnaturel. Tout est ensuite déduit de cette autorité divine ou humaine.

C'est la manière de raisonner de l'Oriental.

28. *La famille particulariste développe l'habitude du raisonnement inductif*[3], parce que la base fondamentale des principes sociaux repose sur l'observation et l'expérience. Tout est ensuite induit de là. C'est la manière de raisonner qui triomphe en Occident partout où l'influence particulariste est prédominante. C'est ce qui explique la mentalité intellectuelle si différente des Latins et des Anglo-Saxons.

Voici quelques répercussions qui expliquent les diverses manifestations de l'instruction primaire.

29. *La formation pastorale empêche le développement de l'instruction et lui inspire un caractère plus particulièrement religieux*[4]. Ce travail très simple accuse peu la nécessité de l'ins-

1. *O. E.*, III, 83.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 39.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 56.
4. *Sc. soc.*, XXIII, 389. — *O. E.*, II, 4, 313 ; IV, 338.

truction; d'autre part, il lui imprime un caractère religieux, sous l'influence du patriarche qui remplit, comme on l'a vu, les fonctions de ministre du culte.

30. *L'isolement complet des domaines ruraux, en Norvège, a introduit l'usage des travaux manuels dans l'École*[1]. Par suite de cet isolement, chacun doit pouvoir effectuer lui-même tous les travaux manuels dont il a besoin sur son domaine. De là, le Lloyd, où enseignement méthodique de la menuiserie dans les écoles scandinaves.

31. *L'exploitation forestière développe le besoin de l'instruction primaire*[2]. Parce qu'elle fournit la matière première d'une série d'industries qui exigent plus que la culture, si on veut s'élever, diverses connaissances scolaires (calcul, dessin, éléments de géométrie, etc.). En France, cette répercussion est très accusée dans la Lorraine et la Franche-Comté, pays de grandes exploitations forestières.

32. *L'exploitation minière développe la tendance à l'instruction*[3]. Par le besoin d'avoir des notions de géologie, de minéralogie, de génie civil, de chimie, etc., pour augmenter sa situation comme ouvrier, employé dans les bureaux, et à plus forte raison, comme contremaître ou ingénieur.

33. *Le développement industriel prédispose à l'enseignement primaire*[4]. Parce qu'il exige certaines connaissances scientifiques qui sont nécessaires pour faire progresser l'industrie et s'élever soi-même.

34. *La navigation et le commerce rendent particulièrement sensible le besoin d'une certaine instruction*[5]. Parce qu'ils exigent la connaissance de l'écriture pour la correspondance, du calcul pour la comptabilité et de la géographie pour l'achat et la vente dans les pays étrangers.

35. *Le travail des enfants est défavorable au développement*

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 228.
2. *Sc. soc.*, XXIV, 196, 266.
3. *Sc. soc.*, VI, 501 à 503; fasc. XXIV, 13.
4. *Sc. soc.*, XXIV, 466; fasc. XXV, 68.
5. *Sc. soc.*, XX, 217; XVII, 426, 432; XXVIII, 131; XXXV, 375; fasc. XXII, 13, 53; XXVIII, 119, 180, 181, 321. — *O. E.*, III, 258.

de l'instruction[1]. Parce que les parents sont alors portés à préférer le gain de ce travail aux avantages moins immédiats de l'École.

36. *L'enfant apprend plus volontiers à l'École les matières qui sont en honneur au foyer*[2]. Parce qu'il y attache plus d'importance et qu'il y est prédisposé. Ainsi l'enfant turc issu d'une race pastorale, retient surtout les poésies et les maximes morales et n'a aucune disposition pour l'arithmétique; au contraire l'enfant grec, issu d'une race de commerçants apprend l'arithmétique avec une facilité incroyable.

37. *La constitution familiale de la Chine porte à apprendre à lire et à écrire*[3]. Par suite de la nécessité de lire et de tenir le livre de famille imposé par le culte des ancêtres.

38. *Les sociétés qui maintiennent l'infériorité de la femme négligent son instruction*[4]. Personne, pas même la femme, n'en sent le besoin. Ce phénomène est général dans *les sociétés patriarcales*.

39. *La diffusion des théories socialistes pousse l'ouvrier à s'instruire*[5]. Pour se mettre en état de défendre ces théories vis-à-vis de ses camarades et les gagner à ses idées.

40. *La difficulté des communications crée le type de l'École ambulante*[6]. Parce qu'il est plus facile à l'instituteur qu'aux enfants de se déplacer.

Les répercussions qui suivent indiquent sous quelles influences se manifestent certains spécialistes des cultures intellectuelles, médecins, savants, artistes, lettrés, etc.

41. *Les médecins remplacent les empiriques détenteurs de recettes familiales dans la mesure où se constitue une classe supérieure*[7]. Parce que cette classe supérieure est seule capable d'apprécier les avantages de la science médicale et de lui fournir

1. *O. M.*, I, 303; 2e sér., II, 305.
2. *Sc. soc.*, XVIII, 432; XVIII, 297; fasc. II, 54.
3. *Sc. soc.*, I, 545.
4. *O. M.*, IV, 89; 2e sér., I, 117.
5. *Sc. soc.*, fasc. XIV, *passim*, et à la fin, voir la Bibliothèque d'un ouvrier anarchiste; fasc. XXIII. — *Bull.*, 37.
6. *Sc. soc.*, fasc. XXI, 222. — *O. M.*, I, 307.
7. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 261. — *O. E.*, II, 102, 146, 316, 324; IV, 5. — *O. M.*, IV, 91, 2e sér., I, 119.

les ressources dont elle a besoin pour l'organisation de l'enseignement et pour l'exercice de son ministère.

42. *La nécessité d'un arpentage exact et fréquent a fait naître la science géométrique dans l'ancienne Égypte*[1]. Par la nécessité de fixer chaque année la délimitation des propriétés à la suite de la crue du Nil.

43. *Les sciences, que le commerce fait naître surtout pratiques, deviennent spéculatives à mesure que la race acquiert des loisirs*[2]. Parce que l'aptitude scientifique, d'abord acquise par les exigences du travail, se développe ensuite par et pour l'agrément de l'esprit.

44. *La spécialisation dans les sciences n'apparaît que lorsqu'elles sont arrivées à un certain développement*[3]. Parce qu'alors elles dépassent la puissance du travail d'un même homme. Ainsi, en Grèce, on pouvait être à la fois poète, philosophe et savant.

45. *La science devient encyclopédique dans la mesure où les communications s'étendent au loin par la centralisation des pouvoirs publics*[4]. Parce que la science se trouve ainsi en possession d'observations plus variées et de moyens de comparaison plus étendus permettant d'embrasser tout un ensemble de connaissances.

Voici un certain nombre de répercussions qui déterminent les diverses manifestations de l'*art;* elles prouvent qu'il reçoit sa forme du milieu physique et de l'état social, lesquels influencent nécessairement les artistes[5].

46. *La présence de blocs erratiques dans les vallées de la Grèce a déterminé chez les Pélasges le système des constructions cyclopéennes*[6]. Parce qu'ils trouvèrent plus commode de les utiliser tels quels, que de les fractionner. De même, en Sardaigne (*nouraghi*) et dans les Baléares (*talayo*).

1. *Sc. soc.*, IX, 224.
2. *Sc. soc.*; XX, 48.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 32.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII et XXIX, 302 à 307.
5. *Sc. soc.*, VII, 51 à 67; XVII, 503.
6. *La Route*, I, liv. III, ch. V. — *Sc. soc.*, fasc. XVIII, 551.

47. *L'absence de pierres dans un pays développe la construction en briques et la culture en terre cuite*[1]. Ainsi chez les Étrusques.

48. *L'usage exclusif de la brique en architecture, détermine l'emploi de la voûte*[2]. Par l'impossibilité de couvrir autrement avec des matériaux présentant une surface aussi réduite.

49. *Le climat tempéré a donné aux artistes grecs et au public une connaissance plus complète et plus générale du corps humain*[3]. Parce qu'ils avaient de nombreuses occasions d'observer le nu et que le public était lui aussi plus capable d'apprécier et de critiquer leurs œuvres à ce point de vue.

50. *La vie nomade s'oppose au développement de l'art*[4]. La nécessité de déplacements fréquents ne permet que la fabrication d'objets sans luxe et peu fragiles.

51. *Le travail facile et laissant de longs loisirs provoque spontanément l'essor de la poésie et de la musique chez les peuples primitifs*[5]. C'est une des causes de cet essor en Grèce. Il peut se produire dans des circonstances différentes, mais alors il résulte ordinairement d'une influence extérieure et non d'un mouvement spontané, né de la nature des choses.

52. *Le travail facile, combiné avec des exercices méthodiques et répétés, favorise la sculpture du corps nu*[6]. Parce qu'ils développent l'harmonie du corps et donnent ainsi des modèles d'une grande perfection et de lignes harmonieuses.

53. *La chasse prédispose le sauvage à un art rudimentaire.* Parce qu'elle développe l'habileté de l'œil pour viser le but, et de la main pour l'atteindre et pour fabriquer les armes.

Elle familiarise l'homme avec toutes les attitudes et toutes les habitudes de l'animal.

Certains sauvages représentent exactement même l'animal en mouvement. En outre, la chasse excite le désir de se dis-

1. R. Peyre, *Histoire générale des Beaux-Arts*, 153.
2. *Ibid.*, 152.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 55.
4. *La Route*, I, liv. I, ch. I.
5. *Sc. soc.*, XXXI, 340 à 354; fasc. XXVIII, 11, 121.
6. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 186.

tinguer des autres, ce qui développe chez le sauvage le goût de l'ostentation, qui se traduit par l'ornementation de sa personne et de ses armes. Enfin, le désir d'impressionner et d'effrayer l'ennemi porte à se donner un aspect effrayant au moyen du tatouage. Et c'est là encore une forme particulière de dessin.

54. *Les industries qui travaillent le bois à la main développent le goût artistique*[1]. Par la nécessité de donner au bois la ressemblance des objets que l'on veut représenter et une forme agréable.

C'est l'origine des productions artistiques de la Forêt noire, de la Thuringe, de la Franconie, du Jura, etc., etc.

55. *Les peuples commerçants sont portés à donner aux objets d'art une forme réduite, portative et pouvant être reproduite à un grand nombre d'exemplaires*[2]. Afin de pouvoir les écouler au loin facilement à bon marché. C'est pour cela que les Phéniciens imaginèrent de couler en bronze, ou de façonner en terre cuite, etc., une foule de statuettes et de petits objets de tous genres. Les anciens Grecs les imitèrent pour les mêmes raisons.

56. *Le type communautaire, à conditions égales, s'élève plus facilement à l'art que le type particulariste*[3]. Parce que, étant moins travailleur, il a plus de loisirs et est plus porté à la rêverie et à l'imagination fantaisiste.

De là, en partie, la supériorité artistique de la Grèce et de l'Italie.

57. *Le mode d'existence des riches les dispose à encourager les arts*[4]. Par le désir d'embellir ce mode d'existence, particulièrement leur habitation et par les moyens qu'ils en ont. C'est ce qui explique le rôle des Mécènes.

58. *Les peuples qui vivent plus à l'extérieur qu'à l'intérieur sont portés à faire de l'art une chose publique*[5]. Tel fut le cas des Grecs dont les maisons, pour ce motif, étaient petites

1. *O. E.*, IV, 117.
2. R. Peyre, *Histoire générale des Beaux-Arts*, p. 63.
3. *Sc. soc.*, XXIV, 168.
4. *Sc. soc.*, XXVII, 493; fasc. XXVIII, 31, 128, 158, 305, 306, 331.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 176 et suiv., 320.

et peu ornées, et qui décoraient leurs places publiques de statues et de monuments. Les Romains firent de même; mais, comme chez eux la vie privée avait déjà plus d'importance; ils commencèrent à faire servir l'art à orner l'habitation, par des statues et des tableaux. Enfin, la réciproque est également vraie.

59. *Le développement des exercices physiques donne le sentiment intense de la beauté corporelle*[1]. Ainsi en Grèce, par suite de la nécessité pour chaque ville de se défendre contre ses voisines et de former des défenseurs. Alors prédomine la représentation du corps nu.

60. *Le sentiment de la beauté corporelle fait prédominer la sculpture sur la peinture*[2]. Parce qu'elle accuse mieux que la peinture les contours et les reliefs. C'est encore le cas de la Grèce ancienne.

61. *Lorsque les exercices physiques deviennent moins fréquents, l'art représente de préférence les personnages drapés*[3]. Parce que les artistes et le public sont moins habitués à voir le corps nu. On devient alors plus habile à représenter des draperies harmonieuses. Ainsi en Grèce depuis Alexandre et chez les Romains, où se déploie l'arrangement savant de la toge.

62. *Les peuples, ayant une aristocratie, développent l'art du portrait*[4]. Parce que cette aristocratie est en état de payer ces œuvres et qu'elle a le désir de se survivre en quelque sorte par cette représentation de leur personne.

63. *Les peuples, ayant une aristocratie urbaine, développent l'art des jardins*[5]. Parce que ces riches urbains, possesseurs de villas et de châteaux, ne comprennent la nature que sous une forme régulière, apprêtée et arrangée par l'art. C'est ce qui se produisit par exemple à Rome sous l'Empire et en France au XVIIe siècle avec l'engouement des jardins à la française.

64. *Dans les démocraties, l'art ne peut être patroné que*

1. *Sc. soc.*, XXVIII, 38 et suiv.
2. *Sc. soc.*, XXVIII, 176 et suiv.
3. *Ibid.*
4. R. Peyre, *Ibid.*, 171, 172.
5. R. Peyre, *Ibid.*, 167.

par les pouvoirs publics[1]. Parce que les simples particuliers disposent de ressources trop faibles. Ce fut le cas, dans les petites cités de la Grèce ancienne limitées par la faible étendue du territoire et la concurrence des autres villes.

65. *A mesure qu'un pays se démocratise, l'art a une tendance à se vulgariser par l'emploi du procédé*[2]. Parce que la clientèle est moins raffinée, moins exigeante et moins capable de rémunérer les artistes.

66. *La domination d'une classe de guerriers développe l'application de l'art au métal*[3]. Par la nécessité de donner un cachet artistique aux armes et à l'armure. C'est ce qui se produisait en Grèce sous la domination des guerriers de l'époque homérique, et au moyen âge avec la chevalerie.

Voici quelques répercussions qui montrent comment se développent les manifestations littéraires et le type du lettré.

67. *Chez les peuples illettrés, il se développe une classe de conteurs et chanteurs ambulants*[4]. Afin de satisfaire par la parole le goût naturel des récits qui ne peut être satisfait par le livre. Ainsi les conteurs homériques, les bardes, jongleurs, trouvères, troubadours, etc.

68. *Les sociétés où l'action politique s'exerce au moyen de la persuasion développent l'éloquence politique*[5]. Ainsi, dans l'antiquité, en Grèce et à Rome; dans les temps modernes, sous les régimes parlementaires. Au contraire, le pouvoir personnel et absolu étouffe l'éloquence politique.

69. *Le théâtre reflète les idées et les mœurs de la société.* C'est ce qui explique les formes originaires de la tragédie grecque, voir la démonstration[6].

Cela explique aussi le théâtre espagnol où éclatent : 1° l'exaltation de l'honneur chevaleresque qui vient du développement de la chevalerie par la lutte contre les Maures; 2° l'exaltation

1. *Grèce anc.*, 189, 190.
2. *Sc. soc.*, XXVIII, 306. — R. Peyre, *Ibid.*, 120.
3. R. Peyre, *Ibid.*, 61.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 63 et suiv. — *O. E.*, II, 21, 39, 339, 411, 440.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 43, 191, 193, 257-258.
6. *Sc. soc.*, XXIX, 313 à 333; fasc. XXVIII, 212.

de la galanterie, qui vient aussi de la chevalerie; 3° l'exaltation du sentiment religieux, qui vient de la longue résistance aux Maures infidèles[1].

Cela explique enfin le théâtre sous Louis XIV, qui reflète si bien l'ordonnance si régulière de la société et qui, au siècle suivant, reflète tout aussi bien l'évolution sociale qui doit aboutir à la Révolution, etc., etc.

70. *L'affaiblissement des sentiments religieux donne du prestige et de l'influence aux moralistes*[2]. Parce qu'il faut trouver une autre base à la morale lorsque celle de la religion lui fait défaut. Ainsi, actuellement, les manuels de morale.

71. *L'ironie fleurit en littérature lorsque les opinions se combattent et lorsque les croyances sont ébranlées*[3]. A cause de la nécessité d'affaiblir par le ridicule les opinions adverses.

72. *La critique littéraire n'apparaît que dans les sociétés particulièrement compliquées*[4]. Parce qu'elle est nécessairement postérieure à la production des ouvrages; parce qu'elle suppose un degré de culture tel que la réflexion l'emporte sur l'émotion.

73. *La critique littéraire naît de la nécessité d'instruire les enfants et de répandre chez les adultes un sentiment littéraire plus développé*[5]. Elle a pour but d'utiliser les meilleurs ouvrages pour la formation intellectuelle des enfants. Elle est ensuite, pour les adultes instruits, un divertissement intellectuel.

74. *La critique littéraire exige une connaissance approfondie de l'état social correspondant*[6]. Parce que, sous peine d'être incomplète et de manquer de base solide, elle doit dégager l'influence du milieu social sur chaque écrivain.

75. *L'écrivain est le produit et l'expression du milieu social*[7]. Parce que ses idées sont façonnées par ce milieu et que même

1. *Sc. soc.*, XXIV, 153, 163.
2. *Sc. soc.*, XXI, 166.
3. *Sc. soc.*, XXVII, 149.
4. *Sc. soc.*, XXV, 231 à 240; fasc., XXVIII, 320, 323.
5. *Sc. soc.*, XXV, 237.
6. *Sc. soc.*, II, 452; XXV, 318 à 327.
7. *Sc. soc.*, XXIII, 45; XXV, 329, fasc. XXVIII, *passim*.

lorsqu'il lutte contre le milieu actuel, il exprime les idées de ce même milieu en voie d'évolution.

76. *La religion et la guerre développent la poésie et s'en font un auxiliaire* [1]. Parce que l'une et l'autre excitent vivement l'imagination et sont une source abondante d'images et de développements poétiques. Ainsi les sentiments religieux et les luttes de races sont l'objet des premiers chants de l'humanité; les mêmes éléments se retrouvent dans les poésies russes, scandinaves, dans les chansons de geste du moyen âge et partout.

77. *La formation particulariste aboutit à la liberté de la presse, la formation communautaire l'accepte difficilement* [2]. Parce que la première est fondée sur la libre manifestation des initiatives privées et la seconde sur la compression de ces initiatives par l'autorité publique, expression de la grande communauté.

78. *Les théories socialistes apparaissent au moment où les groupements communautaires se dissolvent* [3]. Parce que les individus, souffrant du manque d'appui de la communauté auquel ils sont habitués, essayent d'imaginer théoriquement et artificiellement des appuis du même genre.

79. *La formation communautaire produit le type du légiste plus que la formation particulariste* [4]. Parce que la première développe l'action de l'État et par conséquent de la loi, et la seconde celle du particulier et par conséquent de la coutume, expression des pratiques de la vie privée.

80. *Les répercussions précédentes renouvellent l'enseignement de la littérature, de la philosophie, de l'histoire des sciences et de l'art.* Parce que cet enseignement doit tenir compte des relations qui existent entre les phénomèmes sociaux et ces divers phénomènes. Sans la connaissance de ces relations, ces diverses manifestations des cultures intellectuelles sont inexplicables.

1. *Sc. soc.*, VIII, 512 ; XXVI, 298 ; XXVII, 310 ; XXVIII, 339, 341, 343 ; XXXIII, 316.
2. *Anglo-Saxons,* passim. — *O. E.*, III, 80.
3. *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. II. — *Sc. soc.*, fasc. XXX, ch. I.
4. *Sc. soc.*, XXII, 55.

Lois des cultures intellectuelles. — 1° Les conditions de la vie sociale impriment à la culture intellectuelle une direction déterminée que l'observation révèle et précise. (Toutes les répercussions précédentes.)

2° L'oisiveté et la richesse forment les deux facteurs principaux du développement des cultures intellectuelles (Rép. 12 et 13).

Cette loi montre bien que la supériorité intellectuelle est indépendante de la supériorité sociale.

3° Les populations, vivant de la simple récolte, ont de grandes aptitudes intellectuelles, qu'elles ne peuvent employer, parce qu'il leur manque la richesse (Rép. 3 à 12).

4° Les peuples dressés au travail intense ont peu d'aptitudes intellectuelles, mais, par leur richesse, ils attirent constamment les intellectuels des populations voisines plus oisives et plus pauvres. C'est ainsi que Rome attira les Grecs, que la France attira les Italiens de la Renaissance, et qu'aujourd'hui, le monde anglo-saxon attire les artistes et les savants du Continent.

5° L'instruction primaire se développe en raison des nécessités du métier. Elle est peu nécessaire dans la simple récolte et la culture, elle est utile dans la fabrication et surtout dans le commerce (Rép. 31 à 34).

6° L'instruction supérieure se développe en raison de l'extension des professions libérales et du fonctionnarisme (Rép. 41 et 42).

Lois de l'évolution littéraire. — 1° L'art pastoral incline l'esprit vers la *réflexion*, la *méditation*, l'*abstraction*. (Pasteurs nomades de l'Asie centrale et similaires, y compris les issus de Pasteurs.)

2° La cueillette incline l'esprit vers l'*improvisation* hâtive, facile et légère et développe l'*habitude de la parole*. (Iles de la Polynésie; le Méridional français; Influence des politiciens du Midi dans les assemblées.)

3° Si, à l'art pastoral et à la cueillette, on ajoute une *classe*

de dominateurs guerriers mais civilisés, on voit se développer, en plus, la *poésie épique* (Grèce héroïque, *Iliade* et *Odyssée*).

4° Si, à ces trois conditions, on ajoute le *commerce* (qui crée la richesse et la vie urbaine), on voit le mouvement littéraire se développer à *un plus haut degré* et, à la fois, *dans tous les genres* (Grèce classique).

5° Si la culture est le travail exclusif, il n'y a pas d'essor intellectuel et littéraire (Rome sous la République, les Francs, les Saxons).

6° *Les peuples agricoles* n'acquièrent les aptitudes littéraires que *tardivement* et sous l'*influence* de peuples issus originairement de l'art pastoral et de la cueillette. (Les vieux Romains, par les Grecs; les Francs, par les Celtes et les Méridionaux; les Saxons, par les Celtes et les Français.)

7° Les aptitudes littéraires ainsi importées chez les *peuples agricoles* tendent à prendre — lorsque ces peuples conservent leur individualité — un *développement très particulier :* ce développement est *différent* de celui que l'on constate chez les issus de l'Art pastoral et de la cueillette (Littérature anglo-saxonne moderne).

8° Plus spécialement, l'exploitation de la *vigne* incline la littérature dans le sens de la *critique,* de la *raillerie,* de l'*esprit égalitaire* et *démocratique.* Elle est un des grands facteurs de l'esprit gaulois. (De la Touraine vinicole : Rabelais, P.-L. Courier, Balzac, etc. — *Id.* pour la Champagne et la Bourgogne.)

9° Ces lois prouvent que, — contrairement à l'opinion courante, — *la supériorité littéraire n'est pas une manifestation de la supériorité sociale :* la première est surtout développée par les longs loisirs; la seconde par l'effort et le travail intense.

Cette conclusion résulte manifestement des lois précédentes. En effet, des populations, placées dans des conditions naturelles favorables au développement intellectuel, ont été toutes évincées, dominées au point de vue social par des populations placées dans des conditions moins favorables. Des populations, issues de l'art pastoral, constituent l'élément fondamental des peuples arriérés de l'Orient. Des populations vivant de la cueillette pure

sont éliminées et disparaissent. Les Grecs, si intellectuels et si lettrés, ont été dominés par le lourd paysan romain. En Angleterre, le Normand a été évincé par le petit paysan saxon. En France, bien que le Français du midi ait l'esprit plus vif, c'est le Français du nord qui constitue l'élément social le plus sérieux et le plus solide.

Cette loi s'explique par ce fait que la supériorité intellectuelle est surtout développée par les longs loisirs, tandis que la supériorité sociale est développée par l'aptitude à l'effort personnel et au travail intense.

10° En poussant cette analyse plus loin, on peut arriver à expliquer non seulement les causes qui développent les aptitudes littéraires en général, mais *chaque genre littéraire en particulier*.

Cela change l'enseignement de la littérature.

III. — LA RELIGION.

Nous avons vu comment la steppe prédispose au fatalisme [1]. Je n'insiste pas.

Deux effets du Lieu :

1. *La forêt ténébreuse, impénétrable, solitaire, incline le sauvage vers des terreurs superstitieuses* [2]. Par la crainte qu'elle inspire et le désir de conjurer les dangers au moyen d'amulettes et de fétiches.

2. *La montagne a fourni les premiers dieux à la Grèce* [3]. Parce qu'elle a fourni aux vallées grecques leurs premiers dominateurs et leurs premiers civilisateurs. Ces montagnards, Saturne, Titan, Jupiter, Hercule, etc., se sont rendus célèbres par leurs « travaux » et ont été plus tard divinisés. (Voir la démonstration.)

Quelques effets du Travail :

1. Voir *supra*, p. 99 et *Soc. afric.*, 185.
2. *Soc. afric.*, 187, 188. — *Sc. soc.*, XXIII, 156.
3. *Sc. soc.*, XII, 273 et s.; XIV, 340; XXIII, 156, 302; fasc. XXVIII, 18 et suiv. 39.

3. *Les chasseurs, ou sauvages, sont portés à l'idolâtrie*[1]. Parce que le résultat de la chasse dépendant de la force et de l'habileté de l'homme, les chasseurs ont une tendance à diviniser l'homme.

4. *Le rôle des sorciers et des divins varie suivant la nature du travail auquel se livre les populations*[2]. Ainsi, chez les nègres chasseurs, les sorciers sont des charmeurs de fauves et des fabricants de poisons; chez les nègres à bétail, ils sont des conjurateurs de pluie, parce qu'elle est nécessaire à l'herbe. La vie aventureuse développe le type du devin, par le besoin qu'on éprouve d'interroger l'avenir : tel fut le cas des Hellènes, navigateurs et pirates et de l'oracle de Delphes.

5. *La vie pastorale nomade développe à un haut degré les sentiments religieux*[3]. Parce que l'isolement maintient l'influence exclusive des idées traditionnelles; parce que le patriarche, chef de la communauté, exerce en même temps le rôle de pontife; enfin parce que la steppe donne un produit spontané qui est indépendant de la volonté et du travail de l'homme. De là, le caractère essentiellement religieux de l'Oriental, de l'Arabe et, en général, des issus de pasteurs.

6. *Le pur pasteur nomade ne constitue pas d'organisme religieux en dehors de la famille*[4]. Parce que, dans les sociétés de ce type, les organismes sociaux supérieurs ne sont pas encore détachés de la famille qui est le seul groupement constitué; le patriarche remplit également les fonctions de ministre du culte, à la façon des anciens patriarches de la Bible.

7. *Le pasteur-caravanier produit le ministère spécial du culte* (*marabout*) *à côté du patriarche*[5]. Parce que la caravane permanente groupant un certain nombre de communautés patriarcales, l'intervention d'un ministre du culte est nécessaire pour pourvoir aux besoins religieux de ces communautés diverses.

1. *Soc. afric.*, 188.
2. *Soc. afric.*, 82, 187. — *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 15. — *O. E.*, II, 435.
3. *La Route*, liv. I, ch. I. — *Sc. soc.*, V; fasc. XXII, 41. — *O. E.*, II, 19.
4. *Ibid.* — *O. M.*, 2e sér., I, 417.
5. *La Route*, liv. II, ch. I, 392 et suiv.

C'est le type normal des déserts de l'Arabie et du Sahara, avec les marabouts.

8. *Le pasteur-caravanier constitue le type de la confrérie religieuse en vue du commerce (zaouia)*[1]. Parce que le commerce des caravaniers exige une certaine sécurité qui ne peut être assurée que par l'influence religieuse, seul lien commun entre ces tribus divisées.

Les confréries établissent donc leurs monastères, ou *zaouias,* dans les oasis qui sont les lieux d'étapes pour les caravanes.

9. *Le pasteur-caravanier produit le type de la confédération religieuse en vue du commerce (islamisme)*[2]. C'est la continuation du même mouvement, mais en vue d'étendre plus loin la sécurité. C'est l'explication des Madhi qui surgissent de temps en temps dans le Désert. Mahomet était un de ces Madhi et, en même temps, un conducteur de caravanes.

10. *Lorsque les purs pasteurs nomades passent à la vie demi-nomade ou sédentaire, ils sont obligés d'emprunter au dehors les organismes religieux*[3]. Parce que, comme nous venons de le dire (Rép. 6), ils n'ont pas d'organismes religieux distincts de la famille. Ils les empruntent au type social qui se rapproche le plus du leur.

C'est ainsi que les Turcs ont emprunté l'islamisme aux caravaniers arabes; les Tartares-Mongols des confins ont emprunté le lamaïsme aux Thibétains.

11. *La pêche développe le sentiment religieux*[4]. Par suite des dangers constants que l'homme se sent impuissant à conjurer par lui-même.

12. *Les peuples agricoles (livrés à eux-mêmes) sont portés à diviniser les forces et la fécondité de la nature*[5]. Parce qu'ils vivent des produits de la nature et qu'ils veulent se concilier cette nature dont ils ne comprennent pas la force productrice. Telle est la religion des agriculteurs pélasges, qui ont créé les mythes

1. *Ibid.*
2. *Ibid.*
3. *Sc. soc.*, XVII, 44 à 50.
4. *O. E.*, III, 210; IV, 295. — *O. M.*, 2e sér., I, 290, 292; II, 113, 155.
5. *Sc. soc.*, XXXI, 123, fasc. XXXVIII, 9. — *La Route*, I, 315. — *Soc. afric.*, 187.

d'Uranus, de Cybèle, de Cérès, etc. C'est aussi l'explication du panthéisme des nègres agriculteurs de l'Afrique.

13. *Les premières populations qui se livrèrent à l'exploitation des mines furent portées à diviniser les forces souterraines* [1]. Ainsi naquirent les légendes des Cyclopes de Pluton, etc., parmi les montagnards de la Grèce ancienne.

14. *Dans les religions autochtones, les rites des sacrifices sont modifiés suivant les conditions du travail et des moyens d'existence* [2]. Parce qu'on immole les produits fournis par le travail et que ces produits ne peuvent être consommés en sacrifice de la même manière. C'est pour cela que les producteurs de bétail instituent le sacrifice par l'effusion du sang au moyen du couteau, et les producteurs de grains, le sacrifice par le feu, seul agent capable de détruire le grain. C'est le cas du sacrifice dans la société védique composée de cultivateurs.

Une répercussion de la propriété sur la religion.

15. *L'importance de la propriété individuelle chez les Romains a créé le dieu Terme* [3]. Par le désir de fortifier la propriété par une sanction religieuse.

Quelques répercussions venant de la famille et de la formation sociale qui en résulte :

16. *La famille patriarcale pure développe la quiétude religieuse* [4]. Parce que le père, faisant l'office de pontife, inculque les croyances religieuses dès la plus tendre enfance et avec une autorité indiscutée; parce que l'isolement des communautés familiales empêche toute autre influence de s'exercer sur les esprits.

17. *Lorsque la famille patriarcale est ébranlée, le pessimisme religieux se développe* [5]. Parce que l'individu, moins soutenu par la communauté patriarcale et peu dressé à se soutenir par lui-même, a le sentiment de son impuissance et sent davantage le poids de la vie. Ce désenchantement explique la doctrine

1. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 23.
2. *Sc. soc.*, XV, 56; XVI, 46 à 48.
3. *Sc. soc.*, XXXI, 189.
4. *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. v, 353.
5. *Ibid.* — *Sc. soc.*, XIII, 479; XIV, XV. L'Inde et la société védique.

hindoue du Nirvana, ou de l'anéantissement, et du nihilisme russe.

18. *La famille particulariste développe l'optimisme* [1]. Parce que l'individu, rendu apte à triompher des difficultés de la vie, les affronte avec joie et avec l'espoir du succès.

19. *Par ses prescriptions accommodées à la famille patriarcale, l'islamisme est une religion de pasteurs-caravaniers* [2]. (Voir la démonstration.) C'est pour cela que l'aire de l'islamisme se limite sensiblement à l'aire des déserts, ou des pays limitrophes peuplés de sédentaires issus des déserts, ou influencés par eux. L'islamisme ne peut donc être qu'une religion locale.

20. *La persistance de la communauté familiale fait prédominer le culte familial sur le culte public* [3].

C'est ce qui explique l'importance conservée par le culte des ancêtres en Chine, chez les Vieux Romains (Dieux lares), etc.

21. *L'origine patriarcale explique que le culte en Chine soit resté purement moral* [4]. Confucius n'est qu'un moraliste, parce que la religion, en Chine, découle du culte familial traditionnel qui était purement moral.

22. *Quand la communauté de famille se restreint, le culte sort de la famille et le clergé se constitue* [5]. Parce que l'autorité du patriarche diminuant ainsi que ses loisirs, il ne peut plus exercer les fonctions de pontife.

Voir des exemples cités pour la société védique (Écoles védiques) et pour les Celtes (Druides).

23. *La famille patriarcale fait de la religion une affaire plutôt collective; la famille particulariste en fait une affaire plutôt individuelle* [6]. De là, la difficulté des conversions dans tout l'Orient, parce qu'on ne peut convertir un individu indépendamment de son groupe; c'est un bloc dont on ne peut détacher une pierre. Au contraire, la famille particulariste, en

1. *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. v.
2. *Soc. afric.*, 185.
3. *Sc. soc.*, I, 529, 532, XXXI, 150. — *O. M.*, IV, 88, 123.
4. *Sc. soc.*, II, 282; XVIII, 269, 271; XIX, 393.
5. *Sc. soc.*, IV. 608 et suiv.; XV, 59, 60; XI, 495 et suiv.
6. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 58.

développant l'initiative individuelle, fait de la religion une affaire essentiellement personnelle. Tellement personnelle que souvent, en Angleterre et aux Etats-Unis, les divers membres d'une même famille appartiennent à des sectes religieuses différentes.

24. *La formation particulariste porte les catholiques et les protestants à voir, dans le christianisme, un moyen d'union et non un élément de compétition et de discorde* [1]. Parce que cette formation porte à considérer la religion comme un acte privé et non comme un acte public, comme un moyen de relèvement individuel et non comme un moyen de gouvernement.

25. *La famille instable est un mauvais terrain pour le développement de la religion* [2]. Parce qu'elle ne développe ni les influences religieuses collectives des sociétés à formation communautaire, ni l'énergie religieuse personnelle des individus à formation particulariste. Les sentiments religieux naissent, se développent et surtout s'effacent au hasard des circonstances; c'est ce qui explique l'effacement des sentiments religieux chez certains peuples de l'Occident où domine aujourd'hui la famille instable.

26. *Les issus de communautaires attachent plus d'importance à la pompe extérieure du culte qu'à la piété intérieure* [3]. Parce que la communauté prédispose plus aux manifestations collectives qu'aux manifestations individuelles et qu'on en est plus impressionné. De là, la pompe extérieure du culte dans l'Orient et dans le Midi latin.

27. *Les particularistes attachent plus d'importance à la piété intérieure qu'à la pompe extérieure du culte* [4]. Parce que cette formation sociale prédispose plus aux actes intérieurs individuels et réfléchis qu'aux manifestations collectives. De là, les initiatives plus individuelles de la piété chez les Anglo-Saxons, la croissance prodigieuse des sectes, les prédications spontanées dans les rues et la pompe plus réduite du culte public, qui se

1. *O. E.*, III, 187. — *O. M.*, 2e sér., I, 247.

2. *Sc. soc.*, XIII, 502 et s.; XXXIII, 177; fasc. XXII, 31; *Bull.*, XXIII, 37. — *O. E.*, IV, 189; V, 36, 400, 426, 481; VI, 176. — *O. M.*, I, 303; II, 65.

3. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 58.

4. *O. E.*, III, 137.

fait remarquer même chez les catholiques. La formation anglo-saxonne triomphe, sur ce point, de l'influence latine.

28. *Par suite de leur formation sociale différente, les peuples latins et les peuples anglo-saxons ne comprennent pas, de la même manière, la situation respective du clergé et des fidèles* [1]. Les premiers considèrent plutôt les fidèles comme les auxiliaires du clergé, les seconds considèrent plutôt le clergé comme l'auxiliaire des fidèles. Dans le premier cas, le clergé est plus actif; dans le second cas, ce sont les fidèles.

29. *En vertu de leur formation sociale différente, les peuples latins et les peuples anglo-saxons ne comprennent pas de la même manière l'organisation administrative de la religion et les rapports entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil* [2]. Les Latins et plus spécialement les Italiens, influencés par les traditions de l'Empire romain et de la formation communautaire, ont conservé la tradition du grand pouvoir public et de la centralisation administrative.

De là découle la tendance à associer étroitement l'Église à l'État, pour les fortifier l'un par l'autre. Les peuples anglo-saxons, influencés par la formation particulariste, inclinent au contraire vers la décentralisation et la limitation des pouvoirs publics. Ils sont donc portés à établir une distinction très nette entre le domaine de la conscience religieuse et celui de l'État. Cette divergence sociale a été une des causes de la séparation religieuse du protestantisme.

30. *Par suite de sa formation sociale différente, le clergé catholique américain (du Nord) introduit des tendances nouvelles dans l'Église catholique* [3]. Il donne plus d'importance à la piété intérieure qu'à la pompe extérieure du culte; il développe l'action religieuse des laïques; il réduit, chez les dignitaires ecclésiastiques, l'importance des costumes d'apparat, des titres honorifiques, etc. Par là, il rapproche davantage le clergé des fidèles. Aussi l'influence du prêtre tient plus à sa

1. *Sc. soc.*, fasc. XIX, 88: XXI, 274.
2. *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* ch. I. — *Sc. soc.*, XV, 117.
3. *Sc. soc.*, XVII, 120 à 145.

valeur morale et intellectuelle personnelle qu'à son rang dans la hiérarchie ecclésiastique, à son costume et à ses titres honorifiques. De là l'étonnement du haut clergé romain lorsque les évêques et les cardinaux américains vont faire des séjours à Rome et y mènent la vie de simples particuliers.

L'INFLUENCE DE LA CASTE. — 31. *Le régime de la caste hindoue a produit le brahmanisme*[1]. Ce dernier n'a fait que donner à la notion de caste une sanction religieuse. Aussi le brahmanisme n'a-t-il pu sortir de la race hindoue, c'est-à-dire du territoire même des castes.

32. *L'abandon de l'idée de caste par une fraction de la société hindoue a fait évoluer le brahmanisme vers le bouddhisme*[2]. Dès lors, contrairement au brahmanisme, le bouddhisme a appliqué le même moyen de salut à tous les hommes, sans tenir compte ni de la caste, ni de la nationalité. Aussi le bouddhisme a-t-il pu s'étendre en dehors de l'Inde, dans le Thibet, la Mongolie, la Chine, etc.

L'INFLUENCE DE LA FORME DU SACRIFICE. — 33. *Le sacrifice par le feu favorise la notion d'un dieu unique*[3]. Parce qu'ici l'homme n'est plus directement l'agent destructeur du grain offert en sacrifice. C'est le feu qui est l'agent. Cette force mystérieuse brillante et redoutable est déifiée aussi et vient compliquer la notion de la divinité, ainsi qu'on le constate dans la société védique.

34. *Le sacrifice par le couteau ne contredit pas la croyance au Dieu unique chez certains peuples*[4]. C'est le mode de sacrifice des populations qui immolent des animaux, comme les tribus pastorales du désert. Elles ne sont pas tentées de déifier le couteau, instrument de sacrifice, puisqu'il n'est qu'un instrument entre les mains du sacrificateur. Aussi le désert est-il monothéiste.

1. *Sc. soc.*, XVIII, 173.
2. *Sc. soc.*, XVIII, 175.
3. *Sc. soc.*, XV, 50 à 55.
4. *Sc. soc.*, XV, 49, 54.

Répercussions diverses. — 35. *La formation sociale différencie l'apostolat celte et l'apostolat anglo-saxon*[1]. La différence est très marquée chez l'Irlandais saint Colomban et chez le Saxon saint Boniface. Ainsi les missionnaires irlandais mettaient au service de leur apostolat leurs caractères et leurs procédés d'hommes de clan.

36. *La formation sociale différencie la vie monastique chez les Celtes et chez les Anglo-Saxons*[2]. Les moines celtes sont plus portés à la rêverie et à la méditation; les moines saxons au travail des mains et à la vie pratique. Aussi il était parfois difficile de les faire vivre dans le même monastère.

37. *La formation sociale est une facilité ou un obstacle à l'action religieuse*[3]. Cette répercussion est très importante. Elle établit que l'état social exerce sur la religion une influence profonde, ce que la plupart des apologistes religieux ignorent parfaitement. Beaucoup de leurs échecs s'expliquent par l'ignorance de la nature du milieu social et de l'action qu'il exerce au point de vue religieux (Voir la démonstration).

38. *L'origine historique donne à chaque clergé un caractère distinct*[4]. Par exemple : dans la Grèce ancienne, l'action du clergé était très réduite, parce que les Grecs étaient issus de populations pastorales chez lesquelles l'influence du clergé ne se développe pas. Dans l'Orient gréco-turc, la race et la religion se confondent, parce que la religion, primitivement domestique, sort directement de la famille et du milieu social. En Espagne, le clergé a une allure autoritaire et militaire, parce que la lutte contre les Maures infidèles a associé étroitement la religion à la patrie, etc., etc.

39. *Le clergé compromet les intérêts religieux par l'exercice du pouvoir politique*[5]. Parce qu'assurant un rôle qui incombe aux pères de famille, il entre en conflit avec eux et parce

1. *Sc. soc.*, IX, 40, 351 à 382; XI, 418 à 424 : XII, 265 et suiv.
2. *Sc. soc.*, IX, 360 à 367.
3. *Sc. soc.*, IV, 93 à 108; XIII, 498 à 518; XXI, 117; XXXI, 211. — *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. vi.
4. *Sc. soc.*, XVIII, 58; XXIV, 155; fasc., XXVIII, 190 à 191.
5. *Ibid.*, 32 et suiv. — *Franç. d'auj.*, 52.

qu'il oblige l'opposition politique à se transformer en opposition religieuse. L'Espagne surtout, depuis Philippe II, est un des exemples les plus remarquables de cette répercussion. La situation de la religion en France, depuis la Révolution, vient en partie de la même cause.

Un effet de la propriété sur le culte. — 40. *La politique aggrave les luttes religieuses*[1]. Parce que l'homme est surtout préoccupé de mettre au service de ses ambitions terrestres la force qu'il peut tirer des sentiments religieux. Il est porté à dissimuler sous des mobiles élevés ses convoitises politiques.

41. *Les causes de l'anti-sémitisme sont plus sociales que religieuses*[2]. Le judaïsme est la religion la plus rapprochée du christianisme, puisqu'il dérive également de la Bible. Mais, en fait, les juifs sont très éloignés des chrétiens, parce que, pendant des siècles, ils ont été tenus systématiquement à part et cantonnés dans une seule profession, le commerce de l'argent, et dans un même milieu, la vie urbaine. Cette situation, encore accentuée par les mariages consanguins, leur a créé des idées, des habitudes, des mœurs, des aptitudes et une mentalité absolument distinctes de celles des autres groupes humains : usure, dissimulation, cosmopolitisme, aujourd'hui professions libérales, intellectualisme, fonctionnarisme.

C'est donc là un phénomène d'ordre social et non religieux. D'ailleurs, les mêmes différences s'observent également chez les juifs qui ont perdu leurs croyances religieuses.

42. *Les minorités religieuses persécutées grandissent par l'obligation de se rejeter vers les professions lucratives et indépendantes*[3]. Cette obligation vient de ce que les situations politiques et administratives leur sont interdites. Elles grandissent par le travail, la richesse et l'indépendance ; en France, ce cas s'est présenté pour les protestants et les juifs, qui exer-

1. *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ?* 5 et suiv.
2. *Sc. soc.*, XI, 208 à 216; XIII, 498 à 518.
3. *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir ?* 143 et suiv.

cent actuellement une influence et occupent une situation supérieure à leur nombre. De même, en Russie, pour les vieux croyants persécutés.

43. *Les doctrines religieuses ne suffisent pas à résoudre les questions sociales* [1]. Parce que les doctrines sont généralement absolues et peu variables, tandis que les organisations sociales sont contingentes et variables. Toute religion qui prétend à être universelle ne peut s'adapter aux conditions des sociétés humaines, qui varient suivant les époques et suivant les pays au point de vue social. Elle se borne à des indications générales sur la justice, la charité, la paix, la morale, la vertu et non sur les institutions sociales elles-mêmes. En fait, les membres du clergé sont parfaitement divisés et ont le droit de l'être sur l'organisation du travail, de la propriété, de la famille, des pouvoirs publics, etc., etc.

Lois de la religion. — 1. Certaines conditions du lieu et du travail influencent les sentiments religieux (Rép. 1, 2, 3, 5, 4, 11, 12, 13, 14, 15).

2. Le pur art pastoral nomade maintient le culte sous la forme exclusivement familiale (Rép. 6, 10).

3. L'art pastoral caravanier fait apparaître le ministre du culte et la confrérie religieuse (Rép. 7, 8, 9).

4. Les conditions de vie développent la quiétude, le pessimisme ou l'optimisme (Rép. 16, 17, 18).

5. Les religions autochtones sont un produit de l'état social (Rép. 19, 20, 21, 22, 31, 32, 33, 34).

6. La formation sociale donne aux idées et aux pratiques religieuses une orientation déterminée (Rép. 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 35, 36, 37, 38).

7. L'exploitation de la religion par la politique déforme les phénomènes religieux (Rép. 39, 40, 41, 42, 43).

1. *Sc. soc.*, IV, 93 à 108, 167 à 179; V, 108 à 117; XI, 197 à 200; XVII, 95 à 119; XIX, 73, 75, 76.

VIII

LES ASSOCIATIONS LIBRES

I. — LE VOISINAGE.

1. — Répercussions sur la proximité des foyers. — Voici quelques répercussions qui montrent pourquoi les habitations sont groupées ou éparses.

Répercussions déterminées par le Lieu.

1. *Chez les pasteurs nomades des Déserts, la rareté de l'eau oblige à se diviser en petits groupes* [1]. C'est pour cela que les tribus arabes, touareg, etc., se subdivisent en ferquas et en douars, afin de ne pas épuiser l'eau des puits en arrivant à l'étape.

2. *Les pays de montagnes portent les populations à s'agglomérer au fond des vallées*[2]. Afin de se mettre à l'abri des vents et du froid et de se placer dans les parties plus facilement cultivables.

3. *La profondeur des nappes d'eau oblige souvent les habitants à se grouper en villages*[3]. Pour éviter la construction de nombreux ponts qui serait trop coûteuse.

4. *La dissémination du sol cultivable par petits îlots a obligé les Norvégiens à s'établir par habitations isolées et très éloignées les*

1. *Soc. afric.*, 32.
2. *Sc. soc.*, II, 94; IV, 39 à 41; XII, 76 à 90; XXIV, 95. — *Soc. afric.*, 285.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXIII.

unes des autres[1]. Parce que la montagne tombe généralement à pic le long du rivage, en ne laissant que des petits retraits très éloignés les uns des autres. Cette répercussion, combinée avec la suivante, a déterminé l'évolution de la formation communautaire en formation particulariste. Des conditions de lieu analogues ont produit les mêmes effets dans les pays basques[2].

5. *La pêche du saumon a permis aux Norvégiens de s'établir par habitations isolées le long des rivages*[3].

Répercussions déterminées par le Travail.

6. *La chasse oblige les sauvages à grouper leurs habitations, ou à les éparpiller, suivant qu'ils chassent le gros ou le petit gibier*[4]. Parce qu'il faut faire la chasse en groupe, ou individuellement.

7. *La culture du riz maintient le groupement en villages*[5]. Par la nécessité d'établir un système commun d'irrigation.

8. *La culture de l'éleusine détermine la dissémination des habitations en Afrique*[6]. Par la nécessité imposée à chacun de surveiller sa récolte.

9. *L'exploitation des mines profondes oblige les populations à s'agglomérer*[7]. A cause de la nécessité de se rapprocher le plus possible de l'entrée de la mine.

10. *La grande industrie oblige les populations à s'agglomérer*[8]. Pour être à portée de leur travail.

Répercussions déterminées par la Famille :

11. *La formation communautaire porte à agglomérer les habitations*[9]. Parce que cette formation développe l'habitude et le besoin du groupement.

12. *La formation particulariste porte à s'établir dans des habi-*

1. *Sc. soc.*, III, 343 à 348; XXIX, 133.— *Hist. de la form, part.*, ch. III; — *Sc. soc.*, fasc. XIX, passim.
2. *Sc. soc.*, fasc. XVII, 72.
3. *Ibid.*
4. *Soc. afric.*, 179.
5. *Sc. soc.*, I, 420.
6. *Sc. soc.*, VII, 466.
7. *Sc. soc.*, fasc. XXIV, 13, 50, 87, 88.
8. *O. E.*, III, 308.
9. *Sc. soc.*, IV, 294. — *O. E.*, II, 61.

tations isolées[1]. Parce que cette formation développe l'habitude et le besoin de l'indépendance et le souci de la personnalité.

13. *Le commerce développe le régime urbain*[2]. Par la nécessité de constituer des centres de réunion où acheteurs et vendeurs peuvent se rencontrer.

II. — Répercussions sur l'extension du voisinage. — 14. *Les conditions du Lieu déterminent surtout l'extension plus ou moins grande du voisinage*[3]. Ainsi, dans les régions montagneuses, le voisinage est plus étroitement limité que dans les plaines; la mer, au contraire, étend les limites du voisinage parce que, une fois embarqué, il faut, de toute nécessité, poursuivre sa route jusqu'à ce qu'on rencontre d'autres rivages, etc., etc.

15. *Le cheval et le chameau permettent aux pasteurs d'étendre très loin le voisinage*[4]. D'autant plus que la vie nomade habitue à se déplacer facilement.

16. *La tendance à étendre les relations de voisinage est plus accusée chez les communautaires que chez les particularistes*[5]. Par suite de l'importance plus grande attachée aux relations de parenté et de voisinage.

17. *Le développement des transports et du tourisme a étendu d'une façon extraordinaire les limites du voisinage*[6]. Cette extension est telle que les conditions anciennes du monde en sont modifiées.

III. — Répercussions sur la diversité des rapports du voisinage. — Voici deux cas qui créent des conditions de voisinage très caractérisées et dont les conséquences sont considérables.

18. *Le voisinage de nomades et de sédentaires est une cause*

1. *Sc. soc.*, fasc. XVII, XIX, XX, XXI, XXIII. — *Hist. de la form. part.*, ch. v. — *O. E.*, III, 134.
2. *Sc. soc.*, fasc. IV.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 2, 8.
4. *Classification*, *Les Pasteurs*. Voir les renvois.
5. *Soc. afric.*, 18. — *O. E.*, IV, 416.
6. *Sc. soc.*, XXI, 303.

constante de conflits et de razzias[1]. Ainsi dans le sud algérien et tunisien, en Syrie, au nord de la Chine (Grande Muraille), dans le Turkestan, etc., etc. Cela tient aux causes suivantes : 1° le nomade n'a qu'une notion très faible de la propriété mobilière et territoriale ; 2° il est plus aguerri que le sédentaire ; 3° il est plus mobile, soit pour l'attaque, soit pour la fuite. Il a donc l'avantage, tant que les sédentaires ne disposent pas d'une force armée bien organisée et imposante.

19. *Les montagnes favorisent la création des clans pillards*[2]. C'est là une loi invariable en dehors des pays civilisés. Cela tient à ce que le montagnard a besoin d'augmenter ses ressources insuffisantes et à ce qu'il peut facilement attaquer et se défendre. grâce à l'avantage de sa position, vis-à-vis des habitants de la plaine. C'est l'histoire du « roi des montagnes » que l'on retrouve partout dans des circonstances analogues.

20. *La cueillette développe les relations de voisinage*[3]. Par les longs loisirs qu'elle procure et par la douceur du climat. Le phénomène est très sensible, par exemple, parmi les populations du bassin de la Méditerranée.

21. *L'agrément des relations est augmenté par l'aptitude qu'ont les gens à s'élever par eux-mêmes*[4]. Cela tient à ce que l'envie, la jalousie et la médisance sont surtout excitées par l'incapacité et l'impuissance. A ce point de vue, la formation communautaire est inférieure à la formation particulariste.

22. *La vie urbaine développe la sociabilité*[5]. Par le contact, les réunions et les visites.

23. *La résidence dans les grandes villes réduit l'habitude de l'hospitalité*[6]. Par suite de l'exiguïté des appartements, de l'élévation des frais et du grand nombre de personnes à recevoir.

24. *L'avènement au pouvoir d'une classe inférieure affaiblit*

1. *Soc. afric.*, 13, 18, 37. — *O. E.*, II, 394.

2. *Sc. soc.*, III, 548 ; XV, 417 à 420 ; XX, 140 ; XXII, 390.

3. *Sc. soc.*, IV, 314 ; XXII, 153 ; fasc. XXII, 33.

4. *Sc. soc.*, IV, 316 ; V, 268 à 271. — *O. E.*, II, 52 ; IV, 27 ; V, 202, 405 ; VI, 124, 147, 293, 300, 375, 485, 487. — *O. M.*, I, 266 ; III, 154, 202. — *Sc. soc.*, fasc. XXII, 52.

5. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 53.

6. *Sc. soc.*, XXX, 303.

la politesse[1]. C'est ce qui s'est produit en France après la Révolution.

25. *Le régime du clan exagère les amitiés et les inimitiés entre voisins*[2]. Ce régime caractérise les pays dans lesquels les fonctions publiques constituent non une charge, mais un moyen assuré d'existence.

De là, l'intensité des amitiés et des inimitiés puisqu'elles ont pour but la possession du pouvoir.

Lois du voisinage. — 1. Le groupement ou la dispersion des habitations est déterminé par les conditions du Lieu, du Travail, ou de la Famille (Rép. 1 à 13).

2. Le voisinage est d'autant plus étendu que les communications sont plus faciles et la formation communautaire plus intense (Rép. 14 à 17).

3. Le voisinage de nomades, ou de montagnards est une source de conflits pour les sédentaires dans les pays où la police n'est pas solidement établie (Rép. 18 à 19).

4. La cueillette et la vie urbaine développent les relations de voisinage (Rép. 20 et 22).

5. Le degré d'aptitude à s'élever influe sur la nature des relations de voisinage (Rép. 21 et 23).

6. Le Clan imprime aux rapports de voisinage un caractère spécial (Rép. 25).

II. — LES CORPORATIONS.

1. *Les émigrants de familles patriarcales sont portés à s'associer en vue de travailler et de consommer en commun*[3]. Parce que la famille patriarcale ne prédispose pas au travail individuel et à la vie isolée. Un type caractéristique de ce genre d'association est l'artèle russe.

1. *Sc. soc.*, XIII, 452.
2. *Sc. soc.*, VII, 382.
3. *O. E.*, II, 219. — *Sc. soc.*, fasc. XXX, 35, 36, 37.

2. *La nécessité des irrigations ou desséchements développe les associations*[1]. Parce que ces irrigations dépassent les moyens d'une seule famille et exigent une entente entre tous les propriétaires d'une circonscription territoriale.

On peut observer ce phénomène par exemple dans l'Inde, où l'association a pris la forme de corps fermés héréditaires, c'est-à-dire de castes; en Flandre avec les wateringues, par la nécessité d'entretenir les digues dans la région des polders; en Chine et dans la plaine du Pô, avec les irrigations nécessitées par la culture du riz, etc., etc.

Voici quelques répercussions qui indiquent les conditions dans lesquelles les corporations communistes et collectivistes se développent naturellement.

Le *communisme* est une tendance de l'état social à organiser des associations s'occupant de régler la production et la consommation des richesses des membres qui les composent.

Dans le *collectivisme*, au contraire, elles ne s'occupent que de régler la production et non la consommation, cette dernière étant abandonnée à la liberté individuelle.

3. *Le communisme et le collectivisme ne se maintiennent que si le travail est simple et peu intense*[2]. Parce que, dès que le travail se complique et devient intense, les travailleurs et les capables se refusent à travailler au profit des paresseux et des incapables. Ils aiment mieux se retirer, ce qui brise la communauté. (Voir la démonstration et les faits.)

4. *Le communisme et le collectivisme ne se maintiennent que si l'autorité est forte et compressive*[3]. Elle est nécessaire pour maintenir le groupement, pour exiger un certain travail des paresseux et des incapables, et pour faire régner l'ordre toujours menacé par la tendance de chacun à travailler le moins possible et à recevoir le plus possible. (Voir la démonstration et les faits.)

1. *Sc. soc.*, I, 316 à 318; XV, 423. — *O. M.*, 2e sér., 110.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXX, en entier.
3. *Ibid.*

5. *Le communisme et le collectivisme ne se maintiennent que si la concurrence est nulle, ou faible*[1]. Parce que ces organismes donnant peu de travail, ne peuvent résister à la concurrence de l'initiative individuelle. Ils se dissolvent et disparaissent. (Voir la démonstration et les faits.)

6. *La prépondérance des petits artisans dans les villes du moyen âge leur permit d'organiser le régime corporatif en vue de limiter la concurrence*[2]. Cette limitation avait pour but de se réserver exclusivement la clientèle.

Cela fut possible parce que les artisans étaient alors les maîtres des municipalités.

7. *La nécessité de fortifier le régime corporatif ébranlé a fait instituer la confrérie religieuse*[3]. En vue de soutenir ce régime par la puissance de la sanction religieuse.

8. *L'établissement de la grande industrie amena la chute du régime corporatif*[4]. Parce que c'est une nécessité pour la grande industrie d'étendre ses débouchés aussi loin que possible et de s'assurer une clientèle très étendue. Ses intérêts étaient donc en opposition avec ceux des petits artisans qui avaient institué le régime corporatif en vue de monopoliser à leur profit la clientèle locale.

9. *Le développement du machinisme amène la création de syndicats ouvriers*[5]. Parce que les ouvriers étant en grand nombre dans chaque atelier constituent une force assez puissante pour essayer d'imposer ses volontés aux patrons. Ils agissent ordinairement au moyen de coalitions et de grèves.

10. *Le développement des transports amène la création de sociétés coopératives agricoles*[6]. En vue de l'exportation au loin de certains produits agricoles, notamment le lait, le beurre, le fromage, les fruits, etc. Parce que chaque producteur ne pou-

1. *Ibid.*
2. *Sc. soc.*, fasc. IV, 5 à 63.
3. *Sc. soc.*, fasc. IV, 53 et suiv.
4. *Sc. soc.*, fasc. IV, 63 et suiv. — *Sc. soc.*, XXI, 451 ; XXXII, 557 ; fasc. XXX, 64 ; — *O. E.*, III, 37 ; V, 36, 138.
5. *Sc. soc.*, XXI, 188, XXXIII, 5 et suiv.
6. *Sc. soc.*, fasc. XIX, 192.

vait pas fournir assez de produits pour faire lui-même et avantageusement des expéditions au loin.

11. *Certains métiers sont plus favorables que d'autres à la constitution et au maintien des syndicats corporatifs*[1].

12. *Le petit atelier est favorable à la création de syndicats mixtes*[2]. Parce qu'il permet plus facilement à l'ouvrier de devenir patron, ce qui associe davantage les intérêts de l'ouvrier à ceux du patron.

13. *La formation communautaire tend à créer le type de l'association en vue d'un but général et d'objets divers*[3]. Parce que cette formation porte à procéder. en toutes choses et pour toutes choses, au moyen du groupement. Un type de ce genre d'association est l'Internationale, qui a en vue de grouper des ouvriers de tous pays et de tous métiers, pour la transformation générale de la société, à tous les points de vue.

14. *La formation particulariste tend à créer le type de l'association en vue d'un but particulier et bien déterminé*[4]. Parce que cette formation porte à n'employer le groupement que lorsque le but à atteindre dépasse les forces du simple particulier. Un type de ce genre est l'association des Trade-Unions, qui est composé d'unions distinctes de gens du même métier et de la même région, et seulement pour ce qui concerne les intérêt de ce métier.

15. *Les milieux influencés par la formation particulariste sont réfractaires aux associations collectivistes*[5]. Parce que cette formation porte à user de l'association sans annihiler la personnalité de l'individu.

16. *La politique alimentaire développe les associations des clans*[6]. La politique alimentaire est celle qui assure au vainqueur des moyens d'existence grâce à la disposition du budget.

1. *Sc. soc.*, XXII. 99; fasc. XXV. 69, 88, 103. — *O. E.*, III, 126; V, 458. — *O. M.*, I, 367; III, 203.
2. *Sc. soc.*, XVI, 16.
3. *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. IV.
4. *Ibid.* et *Sc. soc.*, fasc. XVIII, XXIII. — *Hist. de la form. part.*, ch. XXIII. — *O. E.*, III, 332, 359, 360; IV, 378; VI, 255. — *O. M.*, 2e sér., II, 141, 142.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXX, 69.
6 *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 43, 44, 156. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. II, IV.

Pour s'emparer de ce butin et de ces disponibles on s'organise en clans d'autant plus acharnés à la lutte qu'on combat pour l'existence.

Lois des corporations. — 1. Les groupements communistes et collectivistes ne se maintiennent que lorsque le travail et la concurrence sont faibles et l'autorité très forte (Rép. 1, 3, 4 et 5).

2. L'association se développe dans la mesure où les entreprises dépassent les forces de l'initiative individuelle (Rép. 2).

IX

LES ASSOCIATIONS FORCÉES

I. — LA COMMUNE RURALE.

I. — Répercussions sur la circonscription et ses divisions. — 1. *La formation communautaire développe l'importance de l'agglomération rurale*[1]. Parce que la tradition patriarcale porte les familles à se rapprocher les unes des autres pour jouir de la vie en commun qui est un besoin des populations de ce type. On évite le plus possible l'habitation isolée au milieu du domaine.

II. — Répercussions sur les biens et intérêts communaux. — 2. *L'importance des biens communaux est en proportion de l'étendue des pâturages et des forêts*[2]. Parce que ces deux natures de biens sont celles qui s'accommodent le mieux de l'indivision et qui, dès lors, restent le plus longtemps à l'état de propriété communale.

3. *L'assistance des pauvres par la commune est développée par l'importance des biens communaux résultant de l'étendue des pâturages et des forêts*[3]. Parce que ces biens communaux fournissent des moyens d'assistance et qu'en même temps ils

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 51 ; XXVIII, 7.
2. *Sc. soc.*, voir toutes les monog. des populations pastorales et forestières. — *O. E.*, IV, 70, 112,456; V, 89.
3. *Ibid.*

donnent aux pauvres une sorte de droit à l'assistance puisque ces biens sont, en somme, une propriété commune à productions spontanées et n'exigeant aucun travail. Aussi les subventions communales sont-elles très développées dans les communes des pays de montagnes, par exemple dans les Pyrénées, les Alpes, la Suisse, etc. Ces subventions sont données généralement sous la forme de droit de libre parcours pour les bestiaux, de droit au bois mort, à la cueillette, etc.

III. Répercussions sur les services divers. — 4. *Les issus de communautaires sont portés à centraliser tous les services communaux entre les mains d'un conseil; les issus de particularistes sont portés à laisser à des groupements spontanés de particuliers le soin de pourvoir aux services qui intéressent chacun d'eux*[1]. Le conseil municipal français fournit un spécimen du premier type.

Les divers services distincts de la paroisse anglaise sont un spécimen du second. On trouve aussi ce type bien caractérisé dans la Plaine saxonne : une seule paroisse comprend une vingtaine de *bauerschaften*, ou associations de paysans, qui ont pour but l'entretien des chemins, la police, l'assistance des pauvres, l'organisation du culte, l'enseignement, etc.

En somme, dans le premier cas, l'initiative communale domine; dans le second, l'initiative privée.

Cette différence s'explique par les causes souvent signalées.

5. *La gestion des intérêts communaux fournit le théâtre ordinaire de la démocratie*[2]. Parce que cette gestion porte toujours sur des questions simples et familières à tous les intéressés puisqu'il s'agit d'intérêts purement locaux.

Lois de la commune. — 1. La formation sociale influe beaucoup sur le groupement communal et son organisation (Rép. 1 et 4).

1. *Sc. soc.*, III, 586 à 591. — *Hist. de la form. part.*, passim. — *Const. de l'Angl.*, II, ch. III. — *Sc. soc.*, fasc. XXI, 218, 283, 284; XXIII. — *La Route*, II, 524 529.
2. *Sc. soc.*, II, 360 à 363, 591; X, 277, 280.

2. L'abondance des productions spontanées influe sur le groupement communal (Rép. 2 et 3).

3. La démocratie est la forme naturelle du pouvoir communal.

II. — LES UNIONS DE COMMUNES.

Il n'a pas encore été enregistré de répercussions sur les Unions de communes. Cela provient de ce que ce genre de groupement public est moins répandu et joue un rôle moins important que les autres, particulièrement la Commune, la Cité et l'État.

III. — LA CITÉ.

1. *La nécessité d'établir des lieux de marché pour le commerce pousse à la création de centres urbains*[1]. Comme point de rencontre pour les acheteurs et les vendeurs et comme lieu d'approvisionnement pour la population rurale du voisinage.

2. *La nécessité de s'abriter contre les pillages et les invasions porte à créer des villes fortifiées*[2]. Cette nécessité a été plus générale autrefois qu'aujourd'hui, par suite de la sécurité moins grande.

3. *Les issus de communauté tendent à s'agglomérer dans les villes*[3]. Par suite de la tendance qui les porte à vivre groupés.

4. *En Orient, les premières agglomérations se constituent sous l'influence de la culture du blé : ce sont les villes d'étapes cosmopolites*[4]. Le blé permet de nourrir, sur une surface donnée, une population beaucoup plus considérable que celle qui peut alimenter l'art pastoral.

1. *Sc. soc.*, IX, 329, fasc. XVII, 488; XXVI, 212.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 52.
3. *Sc. soc.*, V, 265 à 271; XXIII, 212.
4. *Sc. soc.*, IX, 329, 515.

Cette condensation de la population substitue à l'artisan ambulant, l'artisan sédentaire, qui se fixe dans des villes pour exploiter les voyageurs et les marchands.

Ces villes s'établissent aux endroits où les convoyeurs de marchandises peuvent facilement « faire étape »; c'est pour cela que les villes, en Orient, ont un caractère cosmopolite: ce sont d'immenses bazars, où se rencontrent des gens de toutes races, apportant et important des marchandises, parce qu'on est encore très près de la vie nomade et que l'Oriental est alors plus commerçant qu'agriculteur. (Voir les développements.)

5. *En Occident les premières agglomérations se constituent dans les villes d'approvisionnement pour les agriculteurs du voisinage*[1]. Parce qu'en Occident, au moyen âge, la culture prédomine; la vie rurale l'emporte: chacun tend à produire sur son domaine tout ce dont il a besoin; il vend et achète le moins possible; le commerce est réduit et les marchandises ne circulent plus. La ville d'étape cosmopolite est donc remplacée par une petite ville destinée seulement à approvisionner les agriculteurs du voisinage des objets qu'ils ne produisent pas sur leurs domaines.

6. *En l'absence de grands états centralisés, le commerce tend à créer le type de la cité libre et indépendante*[2]. Parce que le commerce excite entre cités voisines des intérêts divergents qui développent la rivalité.

C'est ainsi que le commerce a donné naissance aux *villes libres* phéniciennes et grecques dans l'antiquité, italiennes et hanséatiques au moyen âge.

L'établissement de grands États centralisés a mis fin, dans l'époque moderne, à cet état de choses.

7. *Les villes de commerce sont impuissantes à constituer des confédérations durables*[3]. Parce que leurs intérêts commerciaux

1. *Sc. soc.*, IX, 519, 521 à 530.

2. *La Route*, t. I, liv. III, ch. II; les types phénicien et carthaginois, ch. III; le type vénitien, ch. V; le type grec, t. II, liv. III, le type créé en Italie par les villes de commerce. — *Hist. de la form. part.*, ch. XXIII, les villes hanséatiques. — *Sc. soc.*, XVII, 488; fasc. XXX, 93.

3. *Sc. soc.*, V, 275.

sont presque toujours divergents, ou le deviennent rapidement. De là, les rivalités célèbres entre les villes grecques dans l'antiquité et entre les villes italiennes au moyen âge.

8. *Les villes libres de commerce, appartenant à la formation communautaire, tendent à s'assurer le monopole des routes et des marchés étrangers* [1]. Parce que la formation communautaire ne dresse pas à la libre concurrence, mais prédispose au contraire au monopole (Voir rép. 5 de la corporation). Tel fut le cas des Phéniciens, des Grecs, des Vénitiens. Les guerres qu'ils entreprenaient et les alliances qu'ils contractaient n'avaient pour but que de leur assurer des monopoles.

9. *L'emploi de la machine à vapeur amène l'agglomération des ouvriers dans les centres urbains* [2]. Par suite de la constitution du grand atelier, qui exige l'agglomération du personnel. C'est ce qui explique le développement extraordinaire qu'ont pris les centres urbains à notre époque.

10. *L'emploi des moteurs hydrauliques, ou des moteurs mus par l'électricité favorise l'exode de certaines industries hors des villes* [3]. Par l'utilisation de la « houille blanche » qui se trouve dans les pays de montagne et, par conséquent, loin des centres urbains.

11. *Les issus de communautaires tendent à subordonner les campagnes aux villes, au point de vue de l'administration* [4]. Parce que la classe supérieure est essentiellement urbaine en vertu de sa formation sociale (Rép. 3). C'est le régime administratif romain et latin.

12. *Les issus de particularistes tendent à séparer complètement l'administration des villes et celles des campagnes* [5]. Parce que la classe supérieure, originairement rurale, et ayant conservé la tradition de la résidence rurale, fournit aux campagnes tous les éléments d'une administration indépendante. C'est le régime du moyen âge féodal et actuellement des pays scandinaves et anglo-saxons.

1. *Sc. soc.*, fasc. XXX, 82 ; XXVIII, 196, 208, 273.
2. *Sc. soc.*, XXVI, 393.
3. *O. E.*, VI, 62.
4. *Hist. de la form. part.*
5. *Sc. soc.*, fasc. XXI, 277. — *O. E.*, III, 309. — *Cnost. de l'Angl.*, liv. VIII.

Lois de la cité. — 1. La formation sociale influe sur la Cité et son organisation (Rép. 3, 4, 5, 6, 11, 12).

2. Les cités commerciales tendent à vivre indépendantes et isolées (Rép. 6 et 7).

3. Les inventions industrielles modifient la répartition de la population (Rép. 9 et 10).

4. La naissance des cités est due au travail de fabrication, au développement des transports et au commerce (Rép. 1, 4, 5).

IV. — LE PAYS.

1. *Des conditions communes de Lieu et de Travail déterminent la division géographique naturelle nommée le « Pays »*[1]. Le « Pays » forme une unité sociale à cause des conditions communes déterminées par le Lieu et le Travail dominant. Il n'est donc pas créé par l'homme, mais par la nature.

V. — LA PROVINCE.

1. *La féodalité territoriale constitua la vie provinciale*[2]. Parce qu'elle établit, non de grandes nations, mais des organisations locales; elle a divisé l'Occident en menus morceaux. Autant de seigneuries, autant de petits États.

Ce morcellement féodal vint de ce que les grands propriétaires se fixèrent sur leurs domaines et que la classe supérieure se trouva ainsi ramenée de la ville (époque romaine) à la campagne (époque du moyen âge). Des grands propriétaires furent les organisateurs et les chefs de la vie provinciale. Même, pendant plusieurs siècles, la vie provinciale existe seule. Le pouvoir central apparaît à peine; il est incapable de s'organiser puissamment.

1. *Sc. soc.*, Voir les nombreuses monog. de Pays; et XXII, 339; XXXIII, 348; fasc. XXVIII, 8.

2. *Sc. soc.*, V, 140, 283.

2. *Les grands propriétaires ruraux, lorsqu'ils résident sur leurs terres, constituent l'aristocratie territoriale dans la Province*[1]. Parce que les intérêts provinciaux sont trop compliqués pour être gérés par les paysans et trop éloignés du Pouvoir central pour être gérés directement, par lui.

C'est ce qui explique la constitution de l'aristocratie provinciale, dans l'Occident dès le commencement du moyen âge.

3. *Les pays qui ne produisent que la petite propriété ne constituent pas d'aristocratie territoriale*[2]. C'est la contre épreuve de la répercussion précédente.

4. *Les issus de patriarcaux ne constituent pas le type de l'aristocratie*[3]. Parce que la formation patriarcale ne produit pas une hiérarchie entre les familles. Les incapables et les imprévoyants sont absorbés par les communautés familiales et ne se constituent pas en dehors d'elles et au-dessous. Et ces diverses communautés sont égales entre elles et non hiérarchisées. C'est ce qui explique l'absence d'aristocratie dans la plus grande partie de l'Orient.

VI. — L'ÉTAT.

I. — Répercussions sur les circonscriptions et ses divisions.

(*Aucune répercussion enregistrée.*)

II. — Répercussions sur les biens et intérêts nationaux :

1. Domaine. — 1. *La nécessité des travaux hydrauliques compliqués et coûteux a amené la constitution collectiviste de l'État égyptien dans l'antiquité*[4]. Ces travaux hydrauliques étaient causés par la nécessité de régler les inondations du Nil en vue de l'irrigation des terres.

La culture, fondée sur une irrigation générale, avec tout un

1. *Sc. soc.*, VII, 11. — *Const. de l'Angl.*, liv. IX. — *Hist. de la form. part.*, passim.
2. *Sc. soc.*, XXII, 20; fasc. XVII, 70; fasc. XIX, XX, XXI.
3. *Sc. soc.*, II, 279.
4. *Sc. soc.*, IX, 223, 224; 563, 564; fasc. XXX, 79.

système de digues et canaux, exigeait un grand patron disposant de capitaux considérables.

Ce fut l'origine du Pharaon à la fois patron du travail et souverain.

2. *La souveraineté des propriétaires francs sur leurs domaines réduisit à d'étroites limites les attributions du pouvoir central au moyen âge* [1]. Cette répercussion montre bien comment le développement plus ou moins grand de la vie publique est determiné par les conditions d'organisation de la vie privée. Ici, les souverainetés constituées dans la vie privée diminuent d'autant plus la souveraineté des pouvoirs publics. Parce que les grands propriétaires sont assez forts pour organiser eux-mêmes sur leurs terres, la police, la justice, l'impôt, la voirie et le service militaire.

2. Affaires intérieures. — 3. *L'emploi du bois dans les forges et fonderies détermine souvent la réglementation du travail par l'État* [2]. Pour empêcher la destruction des forêts. En effet, le déboisement peut devenir un danger public. Il est à craindre lorsque le propriétaire n'est pas doué d'un grand esprit de prévoyance.

4. *Le grand domaine rural développe l'aptitude au gouvernement* [3]. Parce qu'il habitue à gérer des intérêts variés et complexes et un personnel nombreux. Il a une action plus efficace que la grande industrie parce que le grand propriétaire gouverne la vie des paysans plus complètement que le grand patron ne gouverne la vie de l'ouvrier.

Cette répercussion explique le gouvernement exercé au moyen âge par les grands propriétaires.

Elle explique aussi comment les grands domaines de la Virginie fournirent les principaux chefs de l'Indépendance américaine. Ils tinrent lieu de noblesse à la gentry coloniale. C'est

1. *Hist. de la form. part.*, ch. VIII. — *Sc. soc.*, XXXI, 445.

2. *Sc. soc.*, fasc. XXIV, 51 ; XXV, 58. — *O. E.*, III, 47, 48, 101, 125, 130, 132 ; IV, 3, 30, 69. — *O. M.*, III, 440.

3. *Sc. soc.*, XXXV, 115. — *Hist. de la form. part.*, ch. X. — *La Route*, I, liv. III, ch. VI.

également sur ses domaines que le Romain acquit son extraordinaire aptitude au gouvernement.

5. *Le développement du grand atelier provoque l'établissement de législations protectrices de la classe ouvrière*[1]. Pour apaiser les conflits violents, qui se produisent dans les grandes agglomérations ouvrières, entre patrons et ouvriers, et qui troublent l'ordre public.

6. *La puissance de la vie privée limite l'action des pouvoirs publics*[2]. Parce que la vie privée et l'autorité publique sont deux éléments sociaux complémentaires : chacune perd tout ce que l'autre gagne.

7. *L'insuffisance croissante du patronage amène l'intervention croissante de l'État*[3]. Parce que le patron joue, dans la vie privée, le rôle de l'État dans la vie publique. Lorsque les faibles et les incapables ne sont plus soutenus par les patrons du travail, l'État tend à intervenir pour les soutenir par les moyens artificiels dont il dispose, afin de maintenir l'ordre, la paix et la sécurité.

3. Affaires extérieures. — 8. *La proximité de montagnards et d'habitants de la plaine favorise l'organisation de groupements militaires*[4]. Le phénomène se manifeste en l'absence de pouvoirs publics assez forts pour maintenir l'ordre. Dans ce cas, les montagnards plus rudes et plus guerriers fournissent des chefs militaires qui recrutent et encadrent les habitants de la plaine. C'est ainsi que s'est constitué, dans le bassin de la Méditerranée, la domination du « roi de la montagne » et du brigand du maquis.

9. *La neutralité de certains peuples vient de ce qu'ils ne peuvent ni envahir, ni être facilement envahis*[5]. Tel est, par exemple, le cas de la Suisse, trop faible pour envahir et trop

1. *Sc. soc.*, VI, 538 à 540.

2. *Sc. soc.*, fasc. XXIII, XXIV, 88; XXX, 99. — *O. E.*, VI, 325, 326. — *O. M.*, III, 177.

3. *Sc. soc.*, II, 401; XXV, 179, 184; fasc. XXII, 76; XXX, 50 à 52; XXII. *Bull.*, 37. — *O. E.*, III, 37. — *O. M.*, 2e sér., II, 422, 424.

4. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 52; XXVIII, passim.

5. *Sc. soc.*, VIII, 110.

montagneuse pour être facilement envahie. Dans ce cas, on peut dire que la neutralité est naturelle.

10. *La chasse est, pour les sauvages, une préparation naturelle à la guerre*[1]. Parce qu'elle habitue à manier les armes et à combattre pour défendre ses territoires de chasse, ou pour envahir ceux des voisins.

11. *L'exploitation de la houille tend à donner la prédominance aux peuples à tendances pacifiques*[2]. Parce qu'elle développe l'industrie, le commerce et les transports qui font sentir davantage le besoin de la paix, et qu'en mettant les peuples en communication constante, elle les porte davantage à envisager et à garantir leurs intérêts communs. Ainsi tend à s'établir une politique mondiale.

12. *Les peuples commerçants conduisent les guerres comme une affaire*[3]. 1° L'argent nécessaire est aussitôt avancé, parce qu'on en a, et que le commerçant est habitué à procéder ainsi dans les affaires; 2° l'exécution est rapide, parce que c'est en devançant ses concurrents qu'on réussit dans les affaires[3]. En cas d'insuccès, on arrête les frais au plus tôt, parce qu'un commerçant ne met pas son honneur à poursuivre une mauvaise affaire, mais à liquider. Les types principaux du genre sont les Phéniciens, les Carthaginois, les Vénitiens, les Anglais.

13. *La tendance des peuples commerçants à s'assurer le monopole de certaines routes commerciales est une source de guerre*[4]. Ce fut le cas pour les Phéniciens-Carthaginois, pour les Cités grecques, pour les Vénitiens, pour les Caravaniers des Déserts, parfois pour les Anglais. Mais, chez ces derniers, cette tendance est atténuée par les influences de la colonisation agricole.

14. *Le régime du clan développe l'état de guerre*[5]. Par les rivalités qu'il suscite et qu'il entretient puisque les clans luttent constamment pour la possession et l'exploitation du Pouvoir.

1. *Sc. soc.*, fasc. XVII, 32. — *Soc. afric.*, 182.
2. *Sc. soc.*, XI, 291 et suiv.; XXXIV, 6.
3. *Sc. soc.*, XXIII, 390. — *La Route*, I, liv. III, ch. II, III.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 44, 54.
5. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 46. — *Soc. afric.*, 223.

15. *Le type du grand pouvoir public autoritaire développe la guerre*[1]. Parce que ce pouvoir est mieux outillé pour faire la guerre; parce qu'il dispose d'une armée nombreuse; il est dès lors, plus porté à la faire; il y est souvent entraîné par ambition dynastique ou pour chercher une diversion aux difficultés intérieures; enfin il n'est pas arrêté par la volonté du pays, comprimée par ce régime autoritaire. Ce type a été à son apogée, en Espagne avec Philippe II, en France avec Louis XIV et Napoléon, en Allemagne avec Guillaume. La monarchie anglo-saxonne représente le type contraire.

III. — Répercussions sur le service de la paix publique :

1. Justice. — 16. *La formation patriarcale porte à considérer la famille comme solidairement responsable devant la loi des actes de tous ses membres*[2]. Parce que le groupe prédomine sur l'individu et que celui-ci n'est pas encore détaché de la communauté familiale. Ce cas est particulièrement remarquable en Chine, et dans tout l'Orient.

2. Police centrale. — (Aucune répercussion enregistrée).

3. Force armée. — 17. *L'origine montagnarde explique les traits caractéristiques du guerrier homérique*[3]. Elle explique la division en petits groupes, le défaut de cohésion, la vie de pillage, etc. (Voir la démonstration.)

18. *Les pays montagneux ne sont pas favorables à la constitution d'une cavalerie nombreuse*[4]. Parce que le cheval y manœuvre plus difficilement que le fantassin.

19. *L'art pastoral nomade crée le type complet de la nation armée et de la nation en marche*[5]. Parce que le monde peut se déplacer sans avoir rien à modifier aux habitudes de la vie ordinaire, puisque tout est mobile, même l'habitation.

C'est ce qui explique la nature des invasions nomades, for-

1. *Sc. soc.*, XI, 283 à 304; fasc. XXII, 55; XXVIII, 60. — *A-t-on intérêt à s'emparer du pouvoir?* ch. VIII.
2. *O. M.*, IV, 121.
3. *Sc. soc.*, XIV, 345.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 260, 281.
5. *La Route*, I, liv. I, ch. II.

mées de peuples entiers, y compris les femmes, les enfants et les vieillards.

Ces armées présentent trois éléments de force : 1° Elles sont formées de multitudes innombrables; 2° Elles n'ont pas besoin d'intendance, puisqu'elles ont la ressource de leurs troupeaux; 3° Elles évitent facilement les conséquences de la défaite par la fuite, toujours facile pour des nomades.

20. *L'art pastoral nomade fait prédominer la cavalerie sur l'infanterie* [1]. Parce que le nomade dispose d'animaux de bâts en abondance et qu'il est essentiellement un cavalier.

21. *Le passage de la vie nomade à la vie sédentaire fait prédominer l'infanterie sur la cavalerie* [2]. Par la raison inverse.

22. *La substitution de l'infanterie à la cavalerie restreint l'étendue des expéditions de guerre* [3]. Parce qu'on se transporte à pied. Parce que la guerre d'*occupation* remplace la guerre d'invasion, puisque l'armée est composée d'hommes seuls et non de familles. Parce qu'on ne peut pas se retirer indéfiniment devant l'ennemi, selon le système des nomades, il faut donc avoir des lieux de refuge et se tenir à leur portée.

23. *La culture intense fait de la guerre un moyen de se créer au dehors des établissements agricoles* [4]. Cette répercussion a une portée sociale énorme. Elle a expliqué le procédé des peuples colonisateurs qui se sont répandus au loin pour s'y fixer *définitivement*. C'est le cas des paysans Romains, qui ont créé le monde romain; des paysans Francs, qui ont créé la France; des paysans Anglo-Saxons, qui ont créé les États-Unis, le Canada et l'immense domaine colonial de l'Angleterre. Comparez avec le domaine et la domination éphémère des commerçants phéniciens, grecs, vénitiens, portugais, et des guerriers espagnols, qui n'ont pu se fixer nulle part. On ne s'implante définitivement que par la charrue.

24. *Les mines d'or exploitées administrativement portent les*

1. *La Route*, I, liv. I, ch. II.
2. *Sc. soc.*, XI, 486. — *La Route*, II, liv. IV, ch. III.
3. *La Route*, I, liv. IV, ch. III.
4. *Hist. de la form. part.*, ch. XII. — *La Route*, I, liv. II; liv. V, ch. I et II.

souverains à se lancer dans des entreprises ruineuses [1]. Parce qu'elles fournissent au souverain des ressources financières qui le détournent des sources de richesse durable, et qui désorgasent les classes supérieures.

L'Espagne, par exemple, en fit l'expérience avec les mines d'or du Pérou et du Mexique qui étaient exploitées administrativement.

25. *Le petit nombre des combattants augmente l'importance de la valeur individuelle* [2]. Parce que quelques guerriers peuvent décider de la victoire. Aussi a-t-on soin de les protéger par une armure. C'est ce qui a développé par exemple la valeur individuelle du soldat grec, dans l'antiquité et du chevalier, au moyen âge, car alors les armées ne comptaient qu'un petit nombre de combattants.

L'armure se réduit à mesure que le nombre des combattants augmente, parce qu'on attache alors moins d'importance à la vie du soldat et à sa valeur individuelle.

26. *Les États constitués par une ville de commerce créent le type de l'armée de mercenaires* [3]. Ainsi Carthage, Venise, etc. Parce que la population n'est pas assez nombreuse pour fournir une armée importante, tandis qu'elle est assez riche pour soudoyer des soldats.

D'ailleurs le commerce ne développe pas les aptitudes et les goûts militaires et ne permet pas de s'absenter. Aussi, lorsque le commerce prédomina dans les cités grecques de l'antiquité, elles évoluèrent vers l'armée de mercenaires, à l'exception de Sparte, qui, précisément, n'était pas une cité commerçante.

27. *Le passage et le séjour au milieu de populations étrangères et hostiles fortifient l'organisation militaire et l'autorité des chefs* [4]. Par la nécessité de se défendre.

C'est le cas de Sparte, par exemple. Les Spartiates n'ont pu dominer une nombreuse population de vaincus qu'en pous-

1. *Sc. soc.*, VI, 408 à 473.
2. *Sc. soc.*, XXXII, 108; fasc. XXXIII, XXIX, 46, 47, 107, 222, 259. — *Hist. de la form., part.*, ch. XX.
3. *La Route*, liv. III, ch. II, III. — *Sc. soc.*, XVIII, 391; fasc. XXVIII, 246, 264.
4. *Sc. soc.*, XIV, 335; fasc. XXVIII, 94. — *Soc. afric.*, 115.

sant au dernier degré leur organisation militaire antérieure.

En Afrique, la nécessité d'une longue migration à travers des peuplades hostiles, a développé à un haut degré, chez les Cafres, l'organisation militaire et l'autorité des chefs ou « capitaines », etc.

28. *Les issus de pasteurs sont obligés d'emprunter au dehors l'organisme militaire de l'infanterie* [1]. Parce que la steppe ne produit que le type du cavalier. Tel fut le cas des Turcs, qui durent organiser le corps des Janissaires avec des éléments étrangers; cette organisation fut nécessairement violente et artificielle.

IV. — Impositions et contraintes (*aucune répercussion*).

V. — Participants. — 29. *La formation particulariste éloigne de la vie publique* [2]. Parce que cette formation prédispose à réussir dans les professions usuelles et que, d'autre part, la vie publique est très limitée, par suite de la prédominance du particulier et de la vie privée. On peut observer ce phénomène en Norvège, en France, sous le régime de la Féodalité territoriale, en Angleterre, avec le self-government, aux États-Unis, où les situations politiques sont surtout occupées par des Irlandais et autres types non saxonnisés, etc. De là, aux États-Unis, l'ancien usage de réprimer les abus trop criants par une intervention violente et momentanée des citoyens (loi de Lynch).

30. *Les issus de communautaires font dériver la loi de principes à priori* [3]. Par l'habitude de procéder toujours par contrainte et par voie d'autorité, au nom de la communauté souveraine, en face des particuliers subordonnés et soumis. Exemple : le code de Napoléon fait tout d'une pièce.

31. *La formation particulariste fait dériver la loi de la coutume* [4]. Parce qu'ici l'autorité dérive du particulier et que celui-ci crée lui-même la coutume, qui peu à peu devient la loi.

1. *Sc. soc.*, I, 477; XVII, 44 à 50.
2. *Sc. soc.*, XXXII, 305.
3. *Sc. soc.* Classification. Voir les renvois des sociétés de ce type. — *O. M.*, 2e sér., II, 427.
4. *Hist. de la form. part.*, passim. — *Sc. soc.*, XXIII. — *O. E.*, VI, 324.

Exemple : la loi anglaise formée peu à peu par la coutume. D'où l'influence moins grande du légiste.

32. *L'état social fait varier les éléments de la représentation nationale*[1]. Ainsi dans les pays pauvres, en Norvège, en Suisse, etc., les représentants se recrutent parmi les petites gens.

En Angleterre, les professions usuelles fournissent la majorité des représentants; en France, ce sont les lettrés, les légistes, les fonctionnaires, etc., etc.

VI. — Répercussions sur les autorités et agents :

1. Le Souverain. — Le Lieu peut exercer sur les pouvoirs publics une action déterminée.

Deux exemples :

33. *L'isolement des familles réduit l'action des pouvoirs publics*[2]. Les pouvoirs publics ont essentiellement pour objet de faire régner l'ordre et de maintenir la paix entre les familles. Cette nécessité est d'autant moins urgente que les familles sont plus isolées les unes des autres, parce qu'alors les causes de conflits sont plus rares. Le fait se produit généralement dans les pays de montagnes, où les groupes d'habitants sont isolés les uns des autres par suite du relief du sol : les cas d'intervention du pouvoir central sont alors plus rares, comme en Suisse, en Norvège, etc.

34. *La pauvreté du sol réduit l'action des pouvoirs publics*[3] Parce que les intérêts sont plus simples, à cause du faible développement de la richesse et que le grand atelier agricole, ou industriel ne se développe pas. Voici quelques répercussions provenant du Travail.

35. *L'art pastoral nomade s'oppose à la constitution des pouvoirs publics*[4]. Parce que la vie nomade, empêchant tout contact permanent entre les familles, il ne peut se constituer d'organismes sociaux au-dessus du groupement familial. C'est donc le chef de la communauté familiale ou patriarcale, qui remplit

1. *Sc. soc.*, VII, 6; XI, 189; fasc. XXIII, 196. — *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. I.
2. *Sc. soc.*, VIII, 118, 119; XI, 65 à 69; XXX, 517; fasc. XXI, 210, 300, 513, 515.
3. *Sc. soc.*, VIII, 118, 119; X, 65 à 69.
4. *Sc. soc.*, I, 129; XVI, 188. — *La Route*, I, 62 et suiv.

les fonctions du souverain vis-à-vis des membres de sa communauté.

36. *La chasse au gros gibier détermine chez les sauvages l'autorité absolue d'un chef*[1]. Ce chef est nécessaire pour diriger les expéditions de chasse et pour organiser le partage du gibier. Il est absolu parce qu'il doit sa situation uniquement à sa force, à son habileté, à son adresse et à la crainte qu'il inspire. Il ne peut donc se maintenir contre ses concurrents qu'en s'imposant par la force.

37. *Le montagnard grec descendant dans la vallée pour se superposer à l'agriculteur, donne le type du « basileus » ou roi*[2]. La montagne grecque sert de refuge aux bannis de la vallée et les transforme en guerriers et en bandits. Ils acquièrent ainsi la force nécessaire pour établir leur domination dans la vallée. Telle est l'origine des petits chefs de la Grèce ancienne, si célèbres dans l'Histoire. (Voir la démonstration.)

38. *La culture de la banane développe, en Afrique, l'autorité des chefs*[3]. Pour repousser les envahisseurs qui convoitent ces pays très fertiles et parce qu'il est nécessaire de défendre constamment la récolte toujours pendante aux arbres. Cette répercussion est bien caractérisée dans l'Ou-Ganda et chez les Mombouttouts.

Voici maintenant deux répercussions provenant de la Propriété :

39. *La puissance nationale qui repose essentiellement sur le prestige personnel des chefs va en déclinant*[4]. Parce que c'est un fondement peu solide et très mobile. On est porté à abandonner le chef devenu vieux, ou moins capable, ou dont le prestige baisse, ou quand il vous assure moins de profits. On ne se rallie pas à son fils, parce que les qualités personnelles, le prestige, se transmettent rarement. Ainsi s'explique l'abandon des successeurs d'Attila, de Gengiskhan, de Tamerlan et

1. *Soc. afric.*, 180, 182. — *La Route*, I, liv. I. ch. IV.
2. *Sc. soc.*, fasc. XXVIII, 40, 41. — *La Route*, I, liv. III, ch. V.
3. *Soc. afric.*, 97, 98. 218.
4. *Sc. soc.*, XVI, 343.

leur impuissance à fonder des empires durables. La puissance d'Alexandre qui s'évanouit avec lui, et celle de Napoléon qui s'évanouit avant lui, en sont encore des exemples célèbres; toutes leurs victoires n'ont pu empêcher cette loi d'agir. Les exemples de ce genre sont innombrables dans l'histoire.

40. *La puissance nationale qui repose sur la possession du sol et sur l'organisation progressive des terres va en s'affermissant*[1]. Parce qu'elle tient à encadrer de plus en plus la population, en affermissant et en développant constamment la hiérarchie territoriale, afin de tenir de plus en plus les gens par la terre.

Ici, la puissance n'est pas fondée sur une hiérarchie de gens mais sur une hiérarchie territoriale. L'homme, la famille sont encadrés solidement par le domaine. C'est la possession du sol qui donne le pouvoir. On tient les hommes par la terre et non plus la terre par les hommes. Si l'on perd la terre, on perd le pouvoir. C'est l'histoire des Mérovingiens et des Carolingiens, qui sont tombés pour avoir distribué leurs domaines en « bénefices » à leurs leudes; c'est l'histoire des Capétiens, qui sont devenus de plus en plus forts, en agrandissant sans cesse leurs domaines de famille et en devenant les plus grands propriétaires de la France.

Des Biens mobiliers :

41. *Le commerce de l'ivoire développe la puissance des chefs en Afrique*[2]. Parce qu'il augmente leur richesse et, par conséquent, leur importance. Ensuite, parce qu'il exige l'organisation d'une armée de porteurs et qu'il fournit le moyen de la recruter et de l'entretenir.

De la Famille :

42. *La formation patriarcale imprime aux pouvoirs publics les caractères de la paternité*[3]. Parce que dans la famille patriarcale pure l'autorité publique se confond avec l'autorité du patriarche et qu'elle s'y rattache encore après s'en être dégagée.

1. *Sc. soc.*, XVI, 343; XXXI, 495.
2. *Soc. afric.*, 183.
3. *Sc. soc.*, II, 266 à 268; X, 256; XXIII, 264, 266, 300.

C'est ainsi que le paysan appelle le tsar « petit père » et considère son pouvoir comme une paternité supérieure, comme une sorte de patriarche suprême.

43. *La formation particulariste limite l'intervention des pouvoirs publics à ce qui ne peut être fait par l'initiative privée* [1]. Parce que cette formation sociale développe au plus haut degré l'initiative du particulier et amène à considérer que l'État est institué pour le particulier et non le particulier pour l'État.

44. *La famille instable développe l'intervention arbitraire des pouvoirs publics* [2]. Parce qu'elle ne peut opposer ni la résistance d'un groupement solide, ni la résistance d'individus dressés à l'initiative. Le cas est particulièrement accusé dans la famille instable sauvage des chasseurs qui sont livrés sans défense à l'arbitraire absolu des chefs.

Du Patronage :

45. *Lorsqu'un chef d'État exerce en même temps les fonctions de patron du travail, il domine à la fois la vie privée et la vie publique* [3]. Ce fut, par exemple, le cas des Pharaons, organisateurs de l'irrigation, propriétaires suprêmes et grands patrons du travail.

Du Commerce :

46. *Les pouvoirs publics fondés sur le commerce sont nécessairement peu stables* [4]. Parceque le commerce est, par sa nature, essentiellement instable. Il se déplace, s'active, ou se ralentit, sous l'empire de mille circonstances diverses et imprévues. Cette instabilité est particulièrement manifeste dans l'histoire des villes phéniciennes et carthaginoises, grecques, vénitiennes, etc.

47. *Les villes libres de commerce ne peuvent constituer qu'une autorité soupçonneuse et despotique* [5]. Parce qu'elles ne produisent qu'une classe supérieure instable, à cause du caractère aléatoire du commerce.

La domination exercée par cette classe, ne reposant que sur

1. *Sc. soc.*, XXXI, 42, 44, 240; XXXII, 303. — *Hist. de la form. part.*, passim.
2. *Sc. soc.*, XXII, 31. — *Soc. afric.*, 120, 179, 303.
3. *Sc. soc.*, XIII, 272; XXXVI, 357. — *Soc. afric.*, 121.
4. *Sc. soc.*, IV, 435 à 437. — *La Route*, liv. III, ch. II, III.
5. *Ibid.* et *Sc. soc.*, XVIII, 383; XIX, 254 à 264.

la richesse instable, ne peut être maintenue que par des moyens artificiels, arbitraires et violents.

Tel fut le cas du gouvernement de Carthage comme de celui de Venise. Ils semblent avoir été calqués l'un sur l'autre, car les mêmes causes produisent les mêmes effets. Cependant ce phénomène est atténué dans la formation particulariste, à cause de la résistance opposée par la libre initiative des particuliers.

48. *Dans les Déserts, la nécessité d'assurer la sécurité aux caravanes constitue l'autorité publique et lui donne une forme religieuse* [1]. Cette forme religieuse est représentée par les confréries religieuses, qui constituent des zaouias dans les oasis, lieux d'étapes des caravanes. La forme religieuse tient à ce que la religion est le seul sentiment communément respecté par toutes ces tribus indépendantes et batailleuses.

De la Religion :

49. *Suivant leur formation sociale, les clergés font plus ou moins appel à la protection des pouvoirs publics* [2]. Cette répercussion se vérifie même lorsqu'il s'agit des clergés appartenant à la même religion. C'est une nouvelle preuve que la religion ne donne pas naissance à des formes sociales déterminées.

Cette répercussion a été bien établie pour les procédés d'évangélisation différents du Saxon saint Boniface et du Celte saint Colomban.

Du Voisinage :

50. *Le régime du clan développe la tendance à l'opposition politique* [3]. Parce que le clan est essentiellement organisé en vue de disputer le pouvoir aux autres clans. C'est là sa raison d'être, puisqu'il repose sur la politique alimentaire.

De l'État :

51. *Dans les pays à formation, communautaire, le despotisme est d'autant plus dur que le groupement est plus étendu* [4]. Parce que cette formation sociale exposant l'autorité, on doit

1. *La Route*, I, liv. II, ch. I. — *Soc. afric.*, 35.
2. *Sc. soc.*, IX, 467.
3. *Sc. soc.*, XXVI, 32, 42 ; XXXII, 251 ; XXXVI, 39.
4. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 31, 55 ; XXX, 104. — *Soc. afric.*, 125.

avoir recours à une contrainte plus dure pour maintenir l'ordre et la paix, à mesure que la communauté s'étend.

C'est ainsi que l'autorité du patriarche, quoique absolue, est plus supportable que celle du roi des Incas, ou du Pharaon. A Rome, le pouvoir devint d'autant plus absolu que l'Empire s'étendit davantage et, lorsqu'il faiblit, l'Empire s'effondra.

Aucune répercussion n'a été enregistrée sur les subdivisions 2 (Conseil du souverain) et 3 (Premier ministre).

4. Fonctionnaires :

52. *Les aristocraties oisives s'appauvrissent et cherchent à vivre dans la dépendance de l'État et à ses dépens*[1]. C'est le cas, par exemple, de l'aristocratie française, depuis la décadence de la féodalité territoriale jusqu'à la Révolution. L'Espagne, la Russie, etc., présentent des exemples analogues.

53. *La situation de grands propriétaires terriens prépare à l'exercice des fonctions publiques*[2]. Parce que la gestion d'un grand domaine habitue à diriger les hommes et à manier des intérêts compliqués. En outre, cette situation, par sa stabilité, développe ces aptitudes à un haut degré et souvent de génération en génération. C'est ainsi qu'aux États-Unis, les grands propriétaires de la Virginie fournirent les premiers hommes d'État, au moment de la guerre de l'indépendance. La supériorité politique de l'aristocratie anglaise s'explique par les mêmes causes. C'est également par la gestion de leurs domaines que les propriétaires romains acquirent leurs remarquables aptitudes au gouvernement du monde.

54. *La formation particulariste porte à remplacer les fonctionnaires par des associations libres, en vue d'un but spécial*[3].

55. *La famille instable développe la bureaucratie*[4]. Parce qu'elle n'oppose pas de résistance au développement de la vie

1. *Sc. soc.*, fasc. XXX, 33. — *Hist. de la form. part.*, ch. XXVI.

2. *Sc. soc.*, II, 462 ; V, 191 ; XII, 445 ; fasc. XXII, 44. — *Hist. de la form. part.*, ch. XIV.

3. *Sc. soc.*, XXXI, 41. — *Hist. de la form. part.*, ch. XIV.

4. *Sc. soc.*, II, 204. — *O. E.*, IV, 228. — *Anglo-Saxons*, liv. I, ch. I.

publique et de la centralisation et que, d'autre part, elle porte les individus à rechercher de préférence les situations administratives plus faciles et moins aléatoires que les situations libres et indépendantes.

De la Cité :

56. *L'organisme de la cité romaine produisit le type du proconsul*[1]. Les Romains ne pouvaient gouverner le monde avec le mécanisme gouvernemental de leur cité, qui n'était adapté qu'à la circonscription de Rome et de sa banlieue. Ils durent donc créer un magistrat spécial : le proconsul.

VII. — Gestion :

Mœurs administratives. — 57. *Les issus de pasteurs nomades sont incapables d'organiser solidement les pouvoirs publics*[2]. Parce que la vie pastorale réduit tout l'organisme social à des communautés patriarcales autonomes et indépendantes les unes des autres. Ce type ne produit donc pas naturellement les rouages d'un pouvoir central. C'est ce qui explique, par exemple, l'inaptitude des Turcs à administrer leur empire.

58. *Le pouvoir central devient d'autant plus faible et instable qu'il se charge d'un plus grand nombre d'intérêts*[3]. — Parce qu'il est hors d'état de gérer à la satisfaction générale des intérêts aussi variés et aussi complexes et qu'on le rend responsable de ces insuccès. C'est ce qui explique la désaffection des peuples pour les grands pouvoirs centralisés et leur chute lourde : Exemple : Philippe II, Louis XIV, Napoléon, etc.

Du Travail :

59. *Mœurs politiques.* — *La cueillette favorise la politique alimentaire*[4]. — Parce que ce genre de production ne développe pas l'aptitude au travail, mais développe au contraire la vie publique par suite des longs loisirs qu'il procure. Pour ces deux motifs, les individus sont portés à chercher des moyens d'exis-

1. *Sc. soc.*, XIV, 434 à 447.
2. *Sc. soc.*, I, 119, 129, 527; II, 204; XVIII, 65 à 69.
3. *Sc. soc.*, VIII, 298 à 301.
4. *Sc. soc.*, XI, 358; XXII, 154, 156. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. II.

tence dans l'exercice du pouvoir, ou dans l'administration. C'est ce qui explique, par exemple, l'attrait qu'exercent les situations politiques sur les habitants du midi de la France.

60. *La vigne développe les tendances égalitaires et démocratiques*[1]. Parce que le vigneron a généralement de petits moyens (petite culture) et de grandes prétentions parce qu'il se considère comme supérieur au paysan. Chez lui, le sentiment de l'égalité se double et s'exagère d'un sentiment d'envie à l'égard de toutes les supériorités qui s'élèvent au-dessus de lui. (Voir la démonstration.)

De Famille :

61. *La formation particulariste développe le type du self-government*[2]. Parce qu'en développant chez les individus, l'aptitude à diriger leurs affaires personnelles, elle les rend capables de résister aux empiétements des pouvoirs publics.

62. *La politique alimentaire fait prédominer dans les assemblées politiques les représentants des professions libérales au détriment des représentants des professions usuelles*[3]. Parce que les professions usuelles sont délaissées et déconsidérées. Cette tendance est très caractérisée dans la représentation française.

Du Commerce :

63. *Dans les villes de commerce, l'influence politique appartient à la fortune et non à la noblesse*[4]. Parce qu'on considère surtout la richesse et que c'est elle qui donne la puissance.

Du Voisinage :

64. *Le régime du clan explique l'influence politique exercée en France par les Corses*[5]. Les chefs de clan ne pouvant établir et maintenir leur influence que par leur aptitude personnelle à conduire les hommes et à les attacher à leur cause, acquièrent par le fait même, une grande habileté politique. C'est

1. *Sc. soc.*, XXII, 278. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. III.
2. *Sc. soc.*, X, 371, 372; XV, 314; XXX, 148; XXXIV, 516. — *Hist. de la form. part.*, ch. IV.
3. *Sc. soc.*, VII, 6 à 32. — *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. I.
4. *Sc. soc.*, *fasc.* XXVIII, 154. — *La Route*, liv. III, ch. II, III, V.
5. *Sc. soc.*, XXII, 401. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. IV.

ce qui explique le rôle important des Corses dans l'administration et dans la politique.

65. *La formation communautaire porte la classe supérieure à considérer le pouvoir comme un moyen de domination et d'existence*[1]. Parce que cette formation ne dresse pas l'homme à s'élever par le travail et l'habitue au contraire à exercer ou à subir l'autorité qui est le grand ressort du régime communautaire.

VIII. — CONTROLE (*aucune répercussion enregistrée*) :

IX. — INDÉPENDANCE NATIONALE.

Du Lieu :

66. *Les pays d'accès difficile maintiennent plus aisément leur indépendance*[2]. — C'est le cas, par exemple, de beaucoup de pays montagneux, au moins avant le développement des moyens de communication.

De la Famille :

67. *Les conditions sociales font varier les formes du patriotisme*[3]. Exemple : 1° le patriotisme fondé sur le sentiment religieux, s'observe chez les Arabes, les Touareg, les Turcs et leurs simulaires, etc., parce que chez les issus de pasteurs, l'unité politique n'est constituée que par la religion ; 2° le patriotisme fondé sur la *concurrence commerciale,* caractérise surtout les populations anciennes des rivages de la Méditerranée, alors que cette mer était une sorte de bassin fermé où dominaient les villes de commerce ; 3° le patriotisme fondé sur l'*ambition politique* se développe surtout dans les sociétés à grands pouvoirs et à centralisation administrative, parce qu'ils sont particulièrement outillés pour la guerre ; 4° le patriotisme fondé sur *l'indépendance de la vie privée* est caractéristique des sociétés à formation particulariste, parce que cette formation fait pré-

1. *Sc. soc.*, fasc. XXII, 52.
2. *O. E.*, IV, 180.
3. *Sc. soc.*, XX, 274 à 293 ; XXX, 284 à 287 ; fasc. XXII, 74. — *Anglo-Saxons*, liv. III, ch. III.
4. *Ibid.* et *Hist. de la form. part.*, ch. XV, XVI, XVII.

dominer l'indépendance du particulier sur l'omnipotence de l'État. (Voir la démonstration.)

68. *L'indépendance nationale est mieux assurée par les forces de la vie privée que par celles de la vie publique*[1]. L'exemple le plus fameux est la prédominance lentement acquise en Angleterre par le petit paysan saxon sur le noble normand en dépit de sa supériorité militaire et de sa puissance politique. (Voir la démonstration.)

Lois de l'État :

1. Le travail dominant dans une région influe sur l'organisation et l'extension plus ou moins grande des Pouvoirs publics (Rép. 1, 2, 3, 4, 5, 10, 11, 12, 13, 23, 24, 35, 38, 41, 46, 47, 53, 52, 59, 60, 63).

2. La formation sociale influe sur l'organisation des pouvoirs publics (Rép. 16, 29, 30, 31, 32, 42, 43, 44, 49, 50, 51, 54, 61, 65, 67, 68).

X

EXPANSION DE LA RACE

I. — Essaimage.

1. *Les communautés de pasteurs nomades se propagent au moyen de l'essaimage*[1]. C'est-à-dire en détachant de la communauté un nouveau groupe comprenant les mêmes éléments que l'ancien : des vieillards et des jeunes, des hommes et des femmes. Cette expansion par essaimage vient de ce que la communauté s'adapte mieux que le simple ménage à l'art pastoral nomade.

II. — Émigration organisée.

Du Lieu :

2. *La limitation des ressources locales développe le besoin d'expansion*[2]. Par suite de l'impossibilité de s'agglomérer sur un sol pauvre. C'est le cas, par exemple, des pays de montagnes, ou de landes, ou des régions dont les ressources ne sont pas extensibles.

Ces divers pays fournissent plus particulièrement des émigrants. C'est ce que l'on constate, par exemple, en France,

1. *Sc. soc.*, I, 136.

2. *Sc. soc.*, IV, 387; XIV, 40 à 44, 341, 344; XV, 278; XXII, 290; XXXI, 133; fasc. XXVIII, 116. — *O. E.*, V, 240; VI, 59.

pour les régions des Alpes, des Pyrénées, du Plateau central.

3. *Les émigrants montagnards sont généralement obligés d'exercer de petits métiers, n'exigeant ni beaucoup de capitaux ni beaucoup de soins*[1]. Parce qu'ils sortent d'un pays pauvre et que le séjour dans la montagne les a rendus frustes.

4. *Les émigrants de régions pastorales riches ont des dispositions pour le commerce*[2]. Parce qu'ils y sont préparés par le commerce du bétail, qui exige, plus que les autres, des aptitudes essentiellement mercantiles. C'est ce qui a développé chez l'Auvergnat l'aptitude au commerce.

5. *Les populations sédentaires n'émigrent pas dans les steppes intransformables*[3]. Parce que ces steppes exigent la vie nomade, à laquelle les sédentaires ne sont pas dressés. C'est pour cela que les steppes de l'Asie centrale, de l'Arabie et du Sahara sont fermées aux émigrants par le fait de la nature elle-même et sans qu'il soit nécessaire de les défendre.

6. *Les émigrants se dirigent de préférence par les routes, ou vers les régions, qui leur permettent de conserver leurs habitudes antérieures de vie*[4]. Parce qu'ils s'y sentent mieux adaptés plus capables d'y réussir.

Du Travail.

7. *Les émigrants des régions où dominent l'art pastoral pauvre, ou la cueillette, recherchent surtout les métiers qui exigent peu d'initiative*[5]. Parce qu'ils ne sont pas dressés à l'initiative par leur travail antérieur.

8. *La culture de la vigne ne développe pas la puissance d'expansion*[6]. Elle permet de s'agglomérer sur place.

Aucune culture, en effet, ne peut faire vivre une population aussi nombreuse sur aussi petit espace. D'autre part, l'attrait qu'exerce la vigne retient les jeunes gens, qui aiment mieux se

1. *Sc. soc.*, XXVII, 38 à 40, 52; fasc., XXXIV, *passim.* — *Franç. d'auj.*, liv. I, ch. I, II, III.
2. *Sc. soc.*, XXVII, 38 à 40. — *Franç. d'auj.*, liv. I, ch. III.
3. *La Route*, I, liv. I. — *Soc. afric.*, 127.
4. *Sc. soc.*, XXII, 12; XXXI, 131. — *Soc. afric.*, 120, 274.
5. *Sc. soc.*, XXII, 12, 30, 400. Voir toutes les monog. relatives à ces types.
6. *Sc. soc.*, XXII, 282. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. III.

disputer sur place les parcelles de terre, que de chercher fortune ailleurs.

9. *La culture de la vigne développe seulement l'émigration vers les professions urbaines* [1]. Le vigneron est plus attiré vers la vie urbaine que vers la vie rurale, par ses tendances au luxe et à la dépense, par ses prétentions demi-bourgeoises, qui lui font dédaigner le travail manuel. Aussi recherche-t-il de préférence les professions libérales et administratives. (Voir la démonstration.)

10. *Le paysan à formation particulariste est donc la plus grande puissance d'expansion* [2]. Parce qu'il est mis dans la nécessité de se créer un domaine indépendant, qu'il y est préparé par son éducation ; qu'il se sent capable d'y réussir et qu'il n'éprouve pas, comme le communautaire, le besoin impérieux de rester attaché à son groupe familial. C'est ce qui explique la prodigieuse puissance d'expansion des paysans scandinaves, francs, saxons et anglo-saxons. Il faut ajouter : et du paysan romain, qui, dans l'antiquité, fut le plus rapproché de la formation particulariste.

11. *Le développement de l'industrie réduit l'émigration* [3]. Parce qu'il donne à la population le moyen de trouver du travail sur place et de s'y accumuler.

De Propriété.

12. *L'abondance du sol disponible restreint l'émigration* [4]. Par la facilité de trouver sur place le moyen de se créer un établissement.

13. *La très-petite propriété développe l'émigration* [5]. Par l'impossibilité de partager le domaine en parcelles plus petites. Parfois, pour permettre à l'un des frères de conserver le domaine

1. *Sc. soc.*, XXII, 282. — *Franç. d'auj.*, liv. II, ch. III.
2. *Sc. soc.*, I, 136 à 138; II, 125 à 149, 294 à 297. — *Hist. de la form. part.* Les premiers chapitres.
3. *Sc. soc.*, fasc. XXIII; *Bull.*, 37. — *O. M.*, III, 445.
4. *O. E.*, III, 26.
5. *O. E.*, IV, 104, 420, 451 ; V, 199 ; VI, 2.

de famille. Parfois encore, dans ce but, certains enfants embrassent la profession ecclésiastique.

Ce dernier cas est fréquent dans le régime de la famille quasi patriarcale.

Edmond Demolins.

L'Administrateur-Gérant : Léon Gangloff.

Typographie Firmin-Didot et Cie. — Paris.





